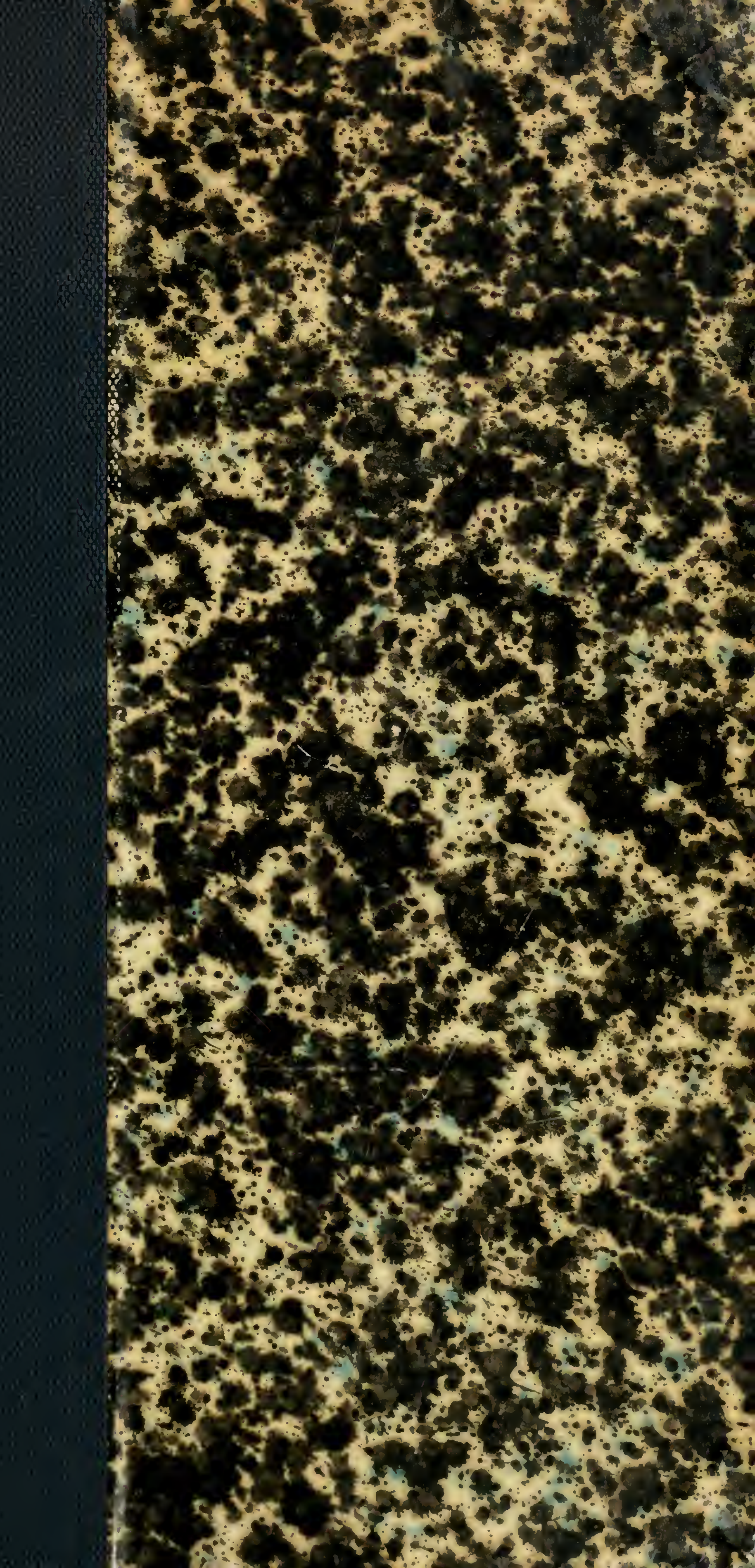


Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rabelaisanatomis00ledo



RABELAIS

ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE

PAR

Le Docteur A.-F. LE DOUBLE

PROFESSEUR D'ANATOMIE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE TOURS
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
LAURÉAT DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)

AVEC UNE PRÉFACE

DE

M. Mathias DUVAL

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

174 illustrations par M. Louis Danty-Collas
et 32 fac-similés dont 6 hors texte en héliogravure

Ouvrage couronné par la Ville de Tours



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1899

A mon savant confrère M. le Dr Callamand

A. Ledoux

Cannes le 19 Juin 1903.



1655.

Mre FRANCOIS RABELAIS DOCTEVR EN MEDECINE CVREE DE MEVDON LEZ PARIS.

Cet Esprit et rare et subtil.
Charmant, Iouial, & gentil,
Nenous parcist il pas sur ce riant vizage,
Demeu dons auec nous la mort de rabelais.
Ou recoguois son aduantage,
De reuiure aprez son delez,

Moncornet. ex.

RABELAIS

ANATOMISTE ET PHYSIOLOGISTE

PAR

Le Docteur A.-F. LE DOUBLE

PROFESSEUR D'ANATOMIE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE TOURS
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
LAURÉAT DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)

AVEC UNE PRÉFACE

DE

M. Mathias DUVAL

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

32 fac-similés et 174 illustrations par M. Louis DANTY-COLLAS

Ouvrage couronné par la Ville de Tours



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1899

TOUS DROITS RÉSERVÉS

AU

PANÉGYRISTE DE DESCARTES

A M. L. LIARD

DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
MEMBRE DE L'INSTITUT, CONSEILLER D'ÉTAT
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Je dédie ce livre.

Dr A.-F. LE DOUBLE.

Tours, le 28 Décembre 1898.

PRÉFACE

Combien d'études ont déjà été publiées sur Rabelais! Combien de volumes déjà consacrés à l'interprétation de l'auteur de Gargantua ! *Il semblait impossible de trouver dans ce sujet quelque chose qui n'eût pas été dit déjà, et cependant nous voici bien en présence d'un livre entièrement nouveau, qui nous montre Rabelais à un point de vue encore complètement inédit : il nous révèle Rabelais* sérieusement *anatomiste.*

Au livre IV, Xenomanes anatomise Quaresmeprenant par une longue énumération ou, pour mieux dire, une longue série de comparaisons qui, au premier abord, fait l'effet d'un fastidieux et interminable chapelet de mots. Il avait : — les os, comme cassemuseaulx ; — les spondyles, comme une cornemuse; — l'alkalim, comme un billart ; etc., etc.

Que signifient ces énumérations qui, par instant, ne semblent viser que la cocasserie de l'enchaînement de mots baroques? Est-ce moquerie? Rabelais a-t-il voulu tourner en ridicule les anatomistes qui de tous temps ont cherché à comparer les organes et les parties d'organes avec des objets plus vulgairement connus? Certes la chose était peut-

être déjà tentante de son temps; elle le serait plus encore aujourd'hui, alors que ces comparaisons sont devenues, après l'époque de Rabelais, de plus en plus fréquentes et souvent de plus en plus singulières. On ne s'étonne pas de voir une saillie de l'extrémité externe de l'omoplate comparée à un bec de corbeau (apophyse coracoïde), ou la cavité articulaire de l'os des îles comparée à une cuvette (cavité cotyloïde); que l'ensemble des deux trapèzes rappelle le capuchon d'un moine, et que cette ressemblance ait valu à ce muscle le nom de cucullaris, *cela paraît encore naturel, et ces comparaisons s'imposent si bien que les artistes eux-mêmes, ceux qui s'occupent d'anatomie des formes, donnent à la figure du trapèze le nom de* fichu du dos *par assimilation au costume des femmes de la campagne. Le nom de* morsus diaboli *appliqué aux franges du pavillon tubaire est déjà d'une fantaisie plus piquante. Mais, que penser de l'état psychologique de ceux qui ont établi la nomenclature des parties intra-cérébrales et qui ont trouvé des orifices qu'ils ont appelés* anus *et* vulve, *des saillies qu'ils ont qualifiées de* nates (*fesses*) *et de* testes (*testicules*), *un organe qu'ils ont dit le* thalamus (*couche nuptiale,* couche optique) *avec son coussin ou* pulvinar. *Comme l'a dit je ne sais plus quel grand anatomiste, la nomenclature de ces régions cérébrales suffirait pour défrayer tout un... lupanar, puisque nous n'osons mettre ici le mot* propre *dont se serait servi Rabelais. Certes cette manie des comparaisons plus ou moins convenables existait déjà du temps de Rabelais, et on pourrait se demander si son anatomie de Quaresmeprenant n'est pas une mordante satire, comme tant d'autres jetées dans l'épopée pantagruélique.*

La lecture de ce livre montrera qu'il n'en est rien.

Toujours est-il que jusqu'à présent personne n'avait pris au sérieux les chapitres relatifs à l'anatomie de Quaresmeprenant. Le bibliophile Jacob n'y voyait qu'une insipide énumération, n'ayant d'autre but que de rassembler la

technique anatomique; et Burgaud des Marets et Rathery pensaient qu'il y aurait puérilité à la prendre au sérieux et à en chercher une interprétation rationnelle.

Eh bien! il n'en est rien. Il n'y a là ni satire, ni puérile ostentation, ni assemblage de mots bizarres et incompréhensibles. Le tout était de comprendre. C'est ce à quoi est arrivé M. Le Double. Cette anatomie est une énumération sérieuse; toutes les comparaisons qui la forment sont merveilleusement justes et valent une description. Le tout était de retrouver le véritable sens de certains termes anatomiques et de faire connaître les objets anciens auxquels sont comparés les organes désignés par ces termes. Le résultat de ce travail de bénédictin est de jeter une vive lueur sur la question de l'état des connaissances anatomiques à cette époque et de nous faire sentir à quelles dissections nombreuses et minutieuses avait dû se livrer Rabelais pour arriver à connaître si bien la forme et la disposition des parties.

N'oublions pas, en effet, qu'avec Rabelais nous sommes à l'époque où s'ouvre l'ère de l'enseignement anatomique. La dissection du corps humain était à peine organisée à l'École de Paris; depuis déjà un certain temps, elle était pratiquée à Montpellier. L'histoire recueille avec soin les différents indices de ces premières investigations anatomiques. Pour notre part, nous avons eu occasion, dans différentes publications, de montrer comment, à cette époque, les artistes et les médecins italiens avaient uni leurs efforts pour pénétrer dans la connaissance du corps humain. La publication des manuscrits de Léonard de Vinci a été, à cet égard, une véritable révélation; ses Cahiers d'anatomie, *qui datent de* 1510, *nous ont montré des dissections très heureusement conduites et qui aboutissent à des notions très exactes. Léonard de Vinci nous a laissé ses notes sous forme de dessins: Rabelais nous laisse les siennes sous forme de comparaisons: l'un comme l'autre ont procédé par* images.

Les comparaisons que nous donne Rabelais sont toutes merveilleusement exactes, comme le prouve la lecture de ce volume : — les spondyles, comme une cornemuse ; mais encore faut-il savoir que spondyles veut dire vertèbres (colonne vertébrale) et que la cornemuse en question est une sorte de long tuyau avec deux ou trois légères courbures comme celles du rachis ; — l'alkatim, comme un billart ; mais l'alkatim, c'est le sacrum, et, à l'époque de Rabelais, on appelait billart une certaine crosse recourbée et légèrement concave comme l'est le sacrum ; — le frontal, comme une retumbe ; mais la retumbe est un vase rond, une sorte de tasse, semblable à une coquille de pèlerin, et sa ressemblance est frappante avec le frontal.

On le voit, dans ces comparaisons, rien ne vise au comique ; si au premier abord on croit être en présence d'une fantaisie qui aurait accumulé des mots bizarres et sans signification, cette idée disparaît bientôt devant la réalité des faits.

Pour arriver à la démonstration de sa thèse, M. Le Double a employé le moyen le plus propre à frapper l'esprit en parlant aux yeux ; il a employé le dessin ; pour chaque comparaison, il a représenté côte à côte la partie anatomique d'une part et d'autre part l'objet auquel est comparée cette partie. De ces figures ainsi assemblées par paires il n'en est pas une qui ne porte aussitôt la conviction dans l'esprit, tant les ressemblances sont vraies et frappantes. Quelques-unes sont étonnantes parce qu'elles montrent combien Rabelais avait bien saisi les caractères morphologiques des parties anatomiques. Voyez par exemple : « l'os pétreux, comme un plumail ; les crémastères, comme une raquette ; le tympane (le tympan), comme un moulinet ; les ventricules (du cerveau), comme un tirefond ; la nuque (le bulbe), comme un fallot, etc. »

C'est en ceci surtout que l'auteur a fait une œuvre entièrement nouvelle, un livre qui n'est pas fait avec d'autres livres, mais avec des matériaux originaux grâce à des

recherches dans des voies non frayées encore. Il a pu ainsi établir que Maître François a fait un des premiers, sinon le premier, des démonstrations publiques sur le cadavre et qu'il a été l'émule de Vésale.

Pour mener à bien de pareilles recherches, il fallait réunir des aptitudes et des connaissances qu'on trouve rarement chez un même homme.

Il fallait d'abord être anatomiste, cela va sans dire, et bon anatomiste. A cet égard, le culte que depuis longtemps il a voué à l'anatomie, sa situation dans l'enseignement et ses remarquables travaux sur l'anatomie, notamment sur les anomalies musculaires, étaient de sûrs garants de ses compétences. Mais il ne fallait pas seulement connaître l'anatomie actuelle; il fallait être également familier avec l'anatomie des siècles passés, et spécialement de l'époque de la Renaissance: il fallait posséder à fond les œuvres de Mundinus, de Béranger de Carpi, de Gabriel de Zerbis, de Vésale, afin d'exposer la science de ces temps et refaire les coupes indiquées par Rabelais, et rendre indiscutables, même pour les profanes, toutes ses comparaisons.

D'autre part, il fallait être linguiste ou, pour mieux dire, philologue, afin de retrouver la véritable signification d'expressions qui avaient été mal interprétées jusqu'ici. De ces termes, les uns dérivés des langues étrangères avaient été mal compris; les autres, demeurés dans le langage français actuel, n'y conservaient plus le même sens qu'ils avaient dans le vieux français. C'est ainsi que le mot spondyle, *dérivé du grec, signifie vertèbre et non insecte coléoptère, comme on l'a prétendu; que les mots* alkatim *et* nuque, *dérivés de l'arabe, veulent dire le sacrum et le bulbe rachidien; que le mot* rabot, *dérivé du latin, signifie rave; que le mot* billart *signifie une crosse (la crosse à crosser); etc.*

Enfin, il fallait avoir des connaissances étendues en archéologie, et être favorisé par d'heureuses trouvailles dans la lecture des vieux manuscrits, comme dans l'inspection des

musées, des églises, des anciens monuments. En effet, après avoir déterminé la signification de mots mal interprétés ou dont le sens a changé avec les temps, il était indispensable de rechercher les objets auxquels Rabelais comparait les divers organes et, pour cela, fouiller les vieux manuscrits, compulser de vieilles estampes, étudier les musées et y retrouver ces objets soit en nature, soit représentés dans des peintures ou des sculptures anciennes. Il a même fallu étudier de très près les personnages sculptés en ronde bosse sur les piliers des maisons du XVIe *siècle ou des cathédrales gothiques ; étudier les personnages figurés dans les vitraux de ces mêmes cathédrales, etc. C'est ainsi qu'il a retrouvé le* soufflet, *auquel Rabelais compare le* muscle, *sur le chapiteau d'un des piliers de l'église de Vézelay ; la* vèze (*le sac de la cornemuse poitevine*), *à laquelle est comparée la* glande pinéale, *sur un chapiteau des piliers d'une des portes de la maison Adam, à Angers* (XVIe *siècle*), *et sur le tableau* Concert de famille *de Jordaens ; la* harpe, *à laquelle est comparée la* langue, *sur un vase du Musée du Louvre ; la* doloire, *comparée à la* vésicule biliaire, *sur un des vitraux de la cathédrale de Bourges ; la* chalamie (*flûte champêtre*), *comparée à la* colonne vertébrale, *dans la collection d'instruments anciens de M. Tolbecque, de Niort ; la* crémaillère, *comparée aux* uretères, *dans une des salles de l'Art rétrospectif à l'Exposition nationale de Tours de* 1892 ; *etc., etc.*

Ces recherches, exposées avec les deux figures mises chaque fois en regard l'une de l'autre, nous présentent parfois des résultats singulièrement surprenants sur l'étendue et la précision des connaissances anatomiques de Maître François ; nous recommandons particulièrement à cet égard (*page* 181) *le chapitre intitulé :* « *La plèvre, comme un bec de corbin.* » *Évidemment, à l'époque de Rabelais, on pratiquait déjà des coupes totales du tronc pour démontrer la forme et les rapports des organes.*

Aussi, à chaque page, l'auteur laisse-t-il éclater hautement

son admiration pour celui qu'il considère comme l'émule de Vésale. Parfois peut-être va-t-il un peu loin, et le lecteur pourra-t-il hésiter à le suivre, tout en demeurant singulièrement pensif et perplexe au sujet des problèmes soulevés. Tel est au moins le cas, nous semble-t-il, pour la question des spermatozoïdes et du microscope, et qu'on trouvera exposée page 215, au chapitre intitulé : « La géniture, comme un cent de clous à latte. Et me contoit sa nourrice, qu'il, estant marié avec la Miquaresme, engendra seulement nombre de adverbes locaulx, et certains jeusnes doubles. »

Dans tout ce qui précède, nous avons fait allusion surtout aux faits qui relèvent de l'anatomie descriptive ; mais Rabelais avait aussi étudié l'anatomie des régions et M. Le Double n'a pas de peine à démontrer que le médecin ordinaire du cardinal du Bellay possédait assez bien son anatomie chirurgicale pour pouvoir indiquer d'avance le degré de gravité d'une blessure, d'après son siège et sa profondeur, et qu'il savait même se placer au point de vue spécial de l'anatomie des formes. Enfin, sous le titre d'anatomie comparée, un chapitre spécial, auquel nous ne ferons que cette courte allusion, nous montre que, à une époque où les contes les plus ridicules étaient universellement acceptés sur certains monstres et animaux étranges, Rabelais a fait preuve d'un esprit scientifique sérieux en n'acceptant pour vrai que ce qui avait été vu par lui ou par des auteurs dignes de foi.

Nous en avons dit assez pour mettre en évidence le caractère original, nouveau, absolument inattendu de ce livre ; il sera une agréable surprise pour les innombrables admirateurs de Rabelais, auxquels il montrera le Maître sous une face nouvelle. Ils y trouveront, non seulement le Rabelais anatomiste et physiologiste jusqu'ici méconnu, mais encore le Rabelais professionnel, médecin, savant, esprit universel et fécond. Il sera aussi une surprise pour les anatomistes, car il vient ajouter un nouveau chapitre à l'histoire de l'ana-

tomie. Enfin, il plaira à tous, car chacun sentira, en le lisant, et partagera le grand souffle de patriotisme dont était inspiré l'auteur en l'écrivant. Il faut voir avec quel enthousiasme M. Le Double glorifie la Touraine en la personne de Rabelais, l'un de ses plus illustres enfants. En élevant ce monument à Rabelais, c'est au génie même de la France qu'il rend hommage dans la personne de « cet inventeur précoce de toutes les idées et de toutes les curiosités modernes, cet esprit universel et fécond qui a poussé ses devinations au delà de son siècle, jusqu'à rejoindre le nôtre ».

Mathias DUVAL.

AVERTISSEMENT

En 1892, à l'occasion de l'Exposition nationale de Tours, la municipalité tourangelle, aussi soucieuse des progrès des lettres et des sciences que de ceux de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des arts, a institué un concours ayant *pour but de mettre en lumière certains points concernant les lettres, les sciences, l'histoire, l'ethnographie, la géologie, la géographie, la biographie, les cultes, etc., de l'ancienne Touraine, et aussi de rechercher, expliquer et commenter tout ou partie des travaux et des actes des grands hommes tourangeaux, depuis Grégoire de Tours jusqu'à Balzac, dans les parties restées inconnues ou obscures de leurs œuvres.*

J'ai pris part à ce concours, et j'ai eu la bonne fortune de voir mon manuscrit couronné (1er prix, 1.000 francs) par le jury, présidé par A. de Montaiglon, membre de l'Institut, professeur à l'École des Chartes. C'est ce manuscrit, déposé depuis six ans à la Bibliothèque municipale de la ville de Tours, dont il est la propriété, que je soumets aujourd'hui, après avoir obtenu l'autorisation de le remanier et de le faire imprimer, à l'appréciation du grand public. Puisse-t-il ratifier le choix dont il a été l'objet !

INTRODUCTION

Il est peu d'hommes dont la vie et les œuvres aient inspiré autant de doctes commentaires à l'érudition contemporaine que la vie et les œuvres de François Rabelais. On a peint Rabelais moraliste, Rabelais légiste, Rabelais pédagogue, Rabelais botaniste, Rabelais médecin, Rabelais chirurgien, etc. On n'a pas parlé, ou on n'a parlé qu'incidemment (1), de Rabelais anatomiste et physiologiste. Et cependant l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* mérite avec ses maîtres, les professeurs Schyron et Rondellet de l'Université de Montpellier, autant que Vésale et Michel Servet, d'avoir son nom inscrit en tête du livre d'or de l'anatomie et de la physiologie.

Ne lit-on pas dans le traité *De Ponderibus* (2), de Guillaume Rondellet, les lignes suivantes dont notre génie national si souvent méconnu, même par nos propres historiens, ne saurait trop s'enorgueillir :

(1) Dr Félix Brémond, *Rabelais médecin* : Paris, 1879-1886-1898.

Dr Paquelin, *la Revue de littérature médicale*, 3e année, no 19, p. 499, octobre 1878.

(2) Rondellet, *De Ponderibus sive de justa quantitate et proportione medicamentorum* ; Lugduni, 1560, in-8o. Épître dédicatoire au savant évêque de Montpellier, Guillaume Pelissier.

Cum autem prima sese offeret mihi ea pars quæ naturam corporis humani decet exigitanda; vidi ab antiquis tam negligenter factum, ut quantum ad anatomen pertinet, me primum fuisse in hac academiâ existimem, qui myotomen diligenter pervestigaverit et exacte quod dum faciebam librum, qui autopsiæ responderet, evulgare necessarium duxi illico fecissemque, ni Vessalius nunquam in eâ parte laudandus, desiderium meum aliquantum explevisset; non ita tamen quin etiam multum superstit spei meam in eâ methodum non fore gregarium...

La partie qui enseigne la Nature du corps humain étant la première qui se soit offerte à mes investigations, je l'ai vue si négligée par les Anciens, que pour l'anatomie j'estime être le premier qui dans cette université ait poursuivi la dissection des muscles avec soin et exactitude. Je jugeai alors nécessaire de publier sur-le-champ un livre qui traitât de l'autopsie, et je l'eusse fait si Vésale, dont on ne proclame jamais trop la louange dans cette branche, n'eût suffisamment répondu à mon désir; ce n'est pas au point cependant d'anéantir le ferme espoir que j'ai d'y avoir dignement contribué par ma méthode.

Au dire de Posthius, élève comme Rabelais de Guillaume Rondellet, ce dernier aurait même poussé si loin l'amour de l'anatomie qu'il aurait instamment prié son collègue et ami Fontanus, gravement malade, d'ordonner dans son testament qu'après sa mort son corps resterait la propriété de l'École de Montpellier pour être disséqué.

Est modus in rebus. Maître François a-t-il été possédé d'une telle ardeur pour les dissections? Il est impossible de l'affirmer. Ce qui est incontestable, c'est que ses connaissances anatomiques ont égalé, sinon dépassé, celles de ses deux maîtres Schyron et Rondellet.

C'est le 17 septembre 1530 que Rabelais s'est inscrit en ces termes sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier :

Ego Franciscus Rabelæsus Chinonensis, diocesis Turonensis, huc adpuli, studiorum medicinæ gratia, delegique mihi in patrem egregium, dominum Joannem Scurronum, doctorem regentemque in hac alma Universitate. Polliceor autem me omnia observaturum, quæ in prædicta

Egidius Majjor

Ego franciscus Rabelesus Chinonensis dioc. Turonensis huc adpuli studiorum medicine gra. Delegiq. mihi in patrem Egr. dnm Joannem Scurronum doctorem regentemq. in hac alma Universitate, Polliceor aut. me omnia observaturum que in pred. medicine facultate statuunt. et observari solent ab iis qui nomen bona fide dedere Jurato, ut moris est, prestito, Adscripsiq. nomen meum manu ppria die decima septima mensis Septembris Anno dni mille.mo quingen.mo tricesimo.

Rabelesus

Ego Simon ... studiorum gratia delegi ... [illegible]

medicinæ facultate statuuntur, et observari solent ab iis qui nomen bona fide dedere, juramento, ut moris est, præstito; adscripsique nomen meum manu propria, die decima septima mensis septembris, anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo.

F. RABELÆSUS.

Sur la marge de cet autographe, que l'Université de Montpellier (1) conserve avec un soin pieux ainsi que les

(1) M. E. Noël raconte en ces termes l'arrivée de Rabelais à Montpellier : « ... Il avait suivi la foule dans une salle où avait lieu une discussion sur la botanique... Sa réputation l'avait devancé à l'école ; personne n'ignorait son prodigieux savoir... Le doyen l'engagea à prendre part à la discussion... Rabelais s'excuse : on insiste, on le pousse vers la chaire ; il y monte : alors il parle des plantes avec tant de charme, d'éloquence et de clarté et présente la plupart des questions sous un aspect si nouveau que les applaudissements éclatent de toutes les parties de la salle et que l'auditoire en masse, docteurs, élèves et public, accompagne Maître François jusqu'au lieu de sa demeure. » (*Rabelais médecin, écrivain, curé, philosophe*, p. 85 ; 4e édit., Paris, 1880.)

La notice biographique de Louis Barré ajoute :

« Dans la discussion de cette thèse de botanique, il obtint un succès d'acclamation qui lui valut le grade de bachelier, lequel lui fut conféré régulièrement un mois après. » (*Rabelais*, édit. Garnier; Paris, 1876. Notice par L. Barré, p. XIII.)

C'est là une légende acceptée à tort par la généralité des Pantagruelistes et qui repose sur un passage mal interprété du manuscrit latin *Elogia Rabelæsina* dû à Antoine Leroy qui a occupé la chaire curiale de Meudon un peu moins de cent ans après Maître François. Ce manuscrit porte que l'argumentation de Rabelais fut si brillante : *ut ab omnibus summo cum plausu conclamatum sit eum doctoris dignitate dignandum sit;* ce qui, si nous y entendons quelque chose, veut dire qu'il avait des connaissances suffisantes pour être docteur, mais non pas, selon la juste remarque de M. Dubouchet (*Rabelais à Montpellier*, 1530-1538; Montpellier, 1887, p. 26), « qu'on lui en conféra le titre. Il y a loin du *doctoris dignitate dignandum* de Leroy au *dignus est intrare in nostro docto corpore* de Molière : le premier est un témoignage d'admiration ; le second, au contraire, la consécration officielle et méritée de travaux passés et le couronnement de longues années d'études. »

En effet, le dernier acte public mentionné avant l'immatriculation du fameux escholier est le baccalauréat de Guilherme Ferrand (de Nîmes), en date du 9 janvier. (*Registre des Actes* de 1523 à 1559, fol. 7 r°.) Il est donc inadmissible que Rabelais s'y soit montré, car, dans l'état fâcheux où il se trouvait, aiguillonné par le temps et l'argent (*Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Rabelais à Chinon*, par M. le professeur Dupré, in *Montpellier médical*, t. XLIX, n° 1, p. 51-61), il n'aurait pas pu attendre huit mois avant de se faire inscrire aux matricules.

autres autographes de Rabelais (1), une main étrangère a écrit les mots :

Solvit tres libras.

Quelques jours après cette immatriculation le philiâtre tourangeau assistait à la première « anatomie » dirigée par Rondellet et signait sur une feuille *ad hoc* : « *Rabelæsus quia præsens fui.* » Les expressions « *quia præsens fui* » dont notre compatriote a fait suivre sa signature sur le document ci-joint ainsi que ceux très explicites « *in congregatione* », qui précèdent sur le même document le nom de Caruel, démontrent que les règlements des frais de cours s'établissaient sur le vu du compte soumis par le procureur à une assemblée dans laquelle figuraient les élèves qui avaient été présents à la leçon et pouvaient dès lors attester de la sincérité des dépenses qu'elle avait occasionnées (2).

Sequitur quod expositum fuit per me, procuratoris vices gerentem, consensu omnium scolasticorum, pro anatome facienda, in qua nullus studentium dedit, preter tonsures, a quibus habui. XLIII solidos.

Dedi pro scribe promotia, quo supplicationibus suis impetravimus	X sol.
Pro portaribus et comitantibus	IIII sol. 6 deniers.
Pro linteo dissecantium corpus	V sol.
Pro teda	III sol.
Pro ture.	
Pro stupis	II sol. 6 deniers.
Pro candelis.	
Pro carbone et filo	X den.
Pro vasculo	V den.

(1) Il avait alors trente-cinq ans suivant les uns, quarante et même plus suivant les autres. Dr Pointe, *Discours prononcé à la séance publique de l'Administration du chef-lieu du Rhône*, 4 mai 1825, et R. P. feuillant Pierre de Saint-Romuald, *Thrésor chronologique*.

(2) Dr Gordon, *François Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier*; Montpellier, 1876, p. 34.

Sequuntur quae exposita fuit per me procuratorem
artes decreto consensu omnium scolasticorum pro
anatomia facienda in qua nullus studentium
dedit [illegible] preter tonsores qui [illegible]

Dedi pro scribe promotionis pro supplicationibus suis impetrandis x d

pro portatoribus et comitatoribus	iiij s vi d
pro ~~[illegible]~~ dissecanti corpus	v s
pro teda	iij s
pro tine	
pro stupis	ij s vi d
pro candelis	
pro carbone et filo	x d
pro vasculo	vi d
pro panno quo involutus fuit	v s
pro chirurgis	xx s
pro lectore qui historiam corporis narravit	xx s
pro lectore qui reportavit preter consuetudinem	
pro poliendum ossa et restituere	x s iiij s iiij d
pro bidello	v s
pro cena doctoris et servatorum ossium	x s
pro missis	x d

horum omnium rationem dedi in congregatione
coram omnibus scolasticis

Summa quam exposui pro hac anatomia vij li v s ix d
Et recepi a domino griffi 40 libras et a barbitonsoribus xliij s
Summa quam recepi vj li iij s / [illegible]
Sic michi debetur xxi s ix d

Caius [illegible]

Katolesius [illegible]

Pro panno quo involutus fuit	V sol.
Pro chirurgis	XX sol.
*Pro J*e*. Scironio, qui historiam corporis naravit.*	XXX sol.
Pro tortore, qui reportavit preter consuetudinem, qui policitus eram illum restituere.	XIII sol. VI den.
Pro bidello	V sol.
Pro cena doctoris et servantium ostium. . . .	X sol.
Pro missis	XV sol.

Horum omnium rationem dedi in congregatione, coram omnibus scolasticis.

Summa quam exposui pro hac anatomia, VII libr. V sol. IX den.

Et recepi a domino Grifi quatuor libras, et a barbitonsoribus . . . . XLIIII solidos.

Summa quam recipi, VI libr. IIII sol.

Sic mihi debetur . . . . XXI sol. IX den.

Præsens fui in congregatione, CARUEL.

RABELÆSUS, *quia præsens fui.*

(*Liber Procuratoris, ad ann.* 1530.)

Parmi ces humanistes et ces savants de la Renaissance que dévorait l'ardente soif d'apprendre et d'enseigner, Rabelais occupa le premier rang. Il fut « expert en toute clergie » et entassa dans son vaste cerveau toute l'encyclopédie de son temps (1). Quand il commença sa médecine, il était si

(1) « Il est certain, dit Colletet, qu'il était très savant humaniste et très profond philosophe, mathématicien, médecin, jurisconsulte, musicien, géomètre, astronome voire même, peintre et poète tout ensemble. Mais, comme la science des choses naturelles était celle qui revenait le plus à son humeur, il résolut de s'y appliquer entièrement, et, à cet effet, il s'en alla droit à Montpellier. »

Il est non moins certain, on en aura la preuve plus loin, qu'il était un excellent géographe.

A Fontenay-le-Comte, Pierre Lamy s'était fait le précepteur du jeune cordelier et lui avait dévoilé les secrets de la philosophie et fait apprendre le grec et probablement l'hébreu. D'un autre côté, André Tiraqueau, Jean Brisson, Jean Bamfrey l'avaient initié à l'étude du droit, et le médecin Raoul Colin, adonné à la recherche de la vertu des plantes, lui avait enseigné la médecine, la botanique et peut-être la minéralogie.

C'est au couvent de Fontenay que Rabelais a traduit le premier livre d'Hérodote, comme en fait foi la polémique entre Aymery Bouchard,

instruit dans la connaissance des maladies et de leurs remèdes qu'il put faire en deux mois environ le chemin que les étudiants faisaient en trois ans. Devenu bachelier et obligé par le règlement d'ouvrir des cours publics, comme tous les aspirants à la licence et au doctorat, il attira un nombreux auditoire en commentant les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien (1). Pour devenir un maître de la science, il n'avait pas attendu les diplômes.

Vers la fin de l'année 1531, ou au commencement de l'année 1532, il quitta Montpellier pour se rendre à Lyon où il avait déjà fait, pensons-nous, une première apparition pour publier *les Grandes et Estimables Croniques du grant et énorme géant Gargantua* (2). Un petit poème latin d'Étienne Dolet, imprimé à Lyon en 1538, célèbre Rabelais, devenu médecin en chef du grand hôpital du Pont-du-Rhône, expliquant, après avoir disséqué magistralement le cadavre d'un pendu devant un cercle nombreux d'étudiants, « comment la nature, mère des choses, a fabriqué le corps de l'homme, avec quelle beauté, avec quel art, avec quelle parfaite harmonie ».

On comprendra l'importance que cette dissection a eue pour les contemporains de Maître François « quand on saura, dit M. le Dr Brémond (3), qu'en 1376 la Faculté

président à Saintes, et André Tiraqueau au sujet du livre de ce dernier, intitulé : *De Legibus connubialis*, sur les lois du mariage. (Voy. F. Audiger, *Rabelais à Fontenay-le-Comte*, Tours, juillet 1886, et Benjamin Fillon, *Poitou et Vendée*, art. Fontenay.)

(1) « Peut-être fut-ce à cette époque qu'il institua, dit Louis Barré, une cérémonie burlesque qui lui était attribuée à Montpellier, où elle est restée en usage jusqu'à la fin du dernier siècle. Le candidat recevait la robe rouge, conservée depuis sous le nom de *robe de Rabelais ;* il montait en chaire pour rendre grâce à ses maîtres; puis, en se retirant par la salle du conclave, il recevait de ses anciens camarades quelques coups de poing qui étaient comme leurs adieux à un condisciple devenu leur supérieur. » (L. Barré, *loc. cit. suprà*, p. XIII.)

(2) Voy. Aimé Vingtrinier, Questions lyonnaises, *Courrier de Lyon*, numéro du 2 juillet 1886.

(3) Dr Brémond, *loc. cit. suprà*, Notice p. XII.

de Montpellier en était encore à se féliciter d'avoir obtenu de Louis d'Anjou *un cadavre de criminel par chaque année* pour faire des démonstrations. A la fin du XIV[e] siècle, l'École de Montpellier était plus riche, elle pouvait disséquer deux cadavres par an. Elle n'en disséquait pas une demi-douzaine cent ans plus tard. »

Un passage des *Œuvres anatomiques de Jean Riolan, complétées et mises en françois par Pierre Constant*, publiées à Paris en 1629, montre que les sujets d'amphithéâtre étaient aussi rares à Paris qu'à Montpellier, quand parut *Pantagruel*. « Au temps de Vesalius, a écrit Riolan, Charles-Quint fit mettre en question dans son université de Salamanque s'il estoit permis aux médecins chrestiens de disséquer les corps humains. Il luy fut respondu que cela étant utile et nécessaire à la médecine, il leur devoit estre permis. C'estoit en l'année 1556 (1). O que l'escole de Paris est bien plus heureuse que cela, car elle a grandement advancé ceste science, et, par le moyen de son Sylvius l'a libéralement communiquée aux estrangers et qu'elle a bien de l'advantage sur toutes les aultres, car elle a tout autant de corps qu'elle en désire, de sorte qu'en moins de dix mois elle en a eu quelquefois plus de quinze. »

(1) Hippocrate a disséqué seulement des animaux et a conclu par analogie de la disposition des organes des quadrupèdes à la disposition des organes de l'homme. Galien lui-même n'a disséqué que des singes, cherchant à porter son examen sur des animaux dont la composition anatomique paraît se rapprocher le plus de celle de l'homme. Galien n'a pas même possédé tout d'abord un squelette humain, puisque, dans un passage de ses œuvres anatomiques, il s'est félicité d'avoir pu enfin étudier à loisir des os humains qu'une rivière débordée avait déposés dans un lieu marécageux. C'est Frédéric II, à la cour duquel a débuté le grand mouvement scientifique et littéraire auquel on a donné le nom de Renaissance, qui, au XIII[e] siècle, a permis le premier aux médecins de ses États de disséquer non plus des bêtes, mais des cadavres humains. Mundinus, savant distingué, médecin et conseiller de cet empereur, a laissé un traité d'anatomie basé sur des dissections pratiquées sur des corps d'hommes et de femmes et dont la splanchnologie a quelque valeur. (Voy. *Anatomie de Maistre Mondin*, imprimée à Paris, par Alain et Janot, demeurant en la rue Notre-Dame, à l'enseigne de l'*Ecu de France*, 1532.)

Dans les registres de la Faculté de médecine de Paris (Reg. m. s. de la Fac., t. VI, fol. 149, v°) il est fait mention — *propreter raritatem casûs*, à cause de la rareté du cas — de l'autopsie du corps d'une femme, morte en travail puerpéral, pratiquée dans les premiers jours de mars, 1551, à l'Hôtel-Dieu de Paris, sous la présidence de Jacques Goupil.

En dehors des cadavres de criminels ou de suppliciés, les médecins de cette époque ne pouvaient guère, en effet, disséquer que ceux qu'ils avaient dérobés la nuit dans les cimetières, en bravant la hart et la répulsion publique. Un médecin bâlois, Félix Platner, qui a étudié à Montpellier, nous a laissé dans ses mémoires un récit curieux de sa première expédition à la recherche de « sujets d'expériences ».

« Elle date, dit-il, du 11 décembre 1554. La nuit était déjà sombre quand Gallotus (1) nous mena hors de la ville, au monastère des Augustins. Nous y trouvâmes un moine qui s'était déguisé et nous prêta son aide. Nous entrons furtivement dans le cloître et nous restons à boire jusqu'à minuit. Puis, bien armés et observant le plus profond silence, nous nous rendons au cimetière Saint-Denis. Nous déterrons le mort en nous aidant des mains seulement, car la terre n'avait pas eu le temps de s'affermir; une fois le cadavre à découvert, nous lui passons une corde, et tirant de toutes nos forces nous l'amenons en haut. Après l'avoir enveloppé de nos manteaux, nous le portons sur deux bâtons, jusqu'à l'entrée de la ville. Il pouvait être trois heures du matin ; nous déposons notre fardeau dans un coin et frappons au guichet. Un vieux portier se présente et ouvre ; nous le prions de nous donner à boire, prétextant que nous mourons de soif. Pendant qu'il va chercher le vin, trois d'entre nous introduisent le cadavre et vont le porter dans la maison de Gallotus. Le portier ne se douta

(1) Un des collègues et amis de Félix Platner.

de rien. Quant aux prêtres de Saint-Denis, ils se virent obligés de garder le cimetière, et de leur cloître ils décochaient des traits d'arbalète sur tous les étudiants qui s'y présentaient. »

Quand les médecins ont eu acquis le droit de disséquer, ils l'ont refusé aux chirurgiens (1). Les chirurgiens de Saint-Côme et leur prévôt Mauriceau, déjà célèbre par ses travaux sur les accouchements, ont dû le 24 février 1672, après avoir vu forcer les portes de leur collège par un serrurier flanqué de plusieurs archers, remettre à Puylon, doyen des Écoles de médecine, un cadavre qu'ils avaient reçu plusieurs jours auparavant de l'exécuteur de la haute justice. Une sentence du lieutenant de police rendue le 16 avril 1683, contre de Blégny, chirurgien du duc d'Orléans et de La Noue, son complice, prouve, au surplus, mieux que toutes les paroles que nous pourrions ajouter, quelle valeur la Faculté a attaché primitivement aux moindres *sujets* et avec quelle énergie elle a entendu s'en réserver la propriété, même au détriment de ses frères en Esculape, les chirurgiens-barbiers. Cette sentence « condamne par contumace de Blégny à être banni du royaume à perpétuité, ses biens confisqués au profit du roi, et le complice de La Noue à être battu et fustigé nu de verges aux carrefours et lieux accoutumés, et de plus à trente livres d'amende. » Et cela..... pour avoir acheté du fils du fossoyeur de Saint-Sulpice plusieurs cadavres exhumés.

Disons bien vite que cette abominable sentence ne reçut

(1) On conçoit difficilement aujourd'hui la passion presque haineuse qui a animé jadis les médecins contre les chirurgiens. Pendant des siècles, un médecin qui eût fait œuvre de ses dix doigts, pratiqué une opération, eût été regardé comme indigne par ses confrères. Peu à peu ce préjugé s'est affaibli, mais sans disparaître entièrement. En 1789, il y avait encore des médecins anatomistes, appelés par dérision *médecins palpeurs* ou *tâteurs* et qu'on allait chercher spécialement dans certains cas. Portal a fait partie de ces médecins anatomistes, et c'est vraisemblablement d'un d'entre eux qu'a voulu parler Ronsard dans ses vers. (Voy. Réveillé-Parise, *Commentaires sur Gui-Patin*.)

pas son exécution ; que, sur l'appel de Blégny et de La Noue qui s'étaient constitués prisonniers à la Conciergerie de Paris, le Parlement se contenta d'admonester les délinquants et de les condamner à des peines pécuniaires assez fortes.

Je reviens à Rabelais. Il est non seulement un des premiers, — sinon le premier, — qui aient fait des démonstrations sur le cadavre (1), mais encore qui aient vanté l'utilité des dissections. Le pendu dont il est question dans le poème d'Étienne Dolet est censé avoir la parole et se félicite « du spectacle honorable et instructif auquel il a servi ; lui qui était destiné à être le jouet et la pâture des corbeaux, il est exposé dans un amphithéâtre, entouré de personnages distingués, il est l'objet de l'attention générale, il est comblé d'honneur et de gloire. »

(1) D'après la *Revue scientifique* (t. I, 1886, p. 478), l'Université de Bâle possède une préparation anatomique attribuée à Vésale. Le rédacteur de cette revue donne à ce sujet les intéressants renseignements suivants :

« Il s'agit d'un squelette préparé par l'illustre anatomiste et portant la date de 1543. Ce squelette représente une des plus anciennes préparations anatomiques connues, si ce n'est même la plus ancienne. Vésale n'a passé à Bâle et n'y a résidé, contrairement à l'opinion généralement acceptée, qu'une seule fois, et cela en 1543. Il était venu pour surveiller l'impression de son livre *De humani corporis fabricâ*, par Oporinus, et nullement pour s'y adonner à l'enseignement. Il était très difficile à cette époque de se procurer des cadavres pour la dissection, les autorités établies étant tout à fait opposées à la dissection des cadavres humains ; en fait, il n'était arrivé qu'une seule fois à Bâle qu'un cadavre eût été ainsi fourni. C'était en 1531. En 1543, pendant le séjour de Vésale, il arriva que l'on condamna à la peine de mort un certain Jacob Harrer, qui avait attenté à la vie de sa femme ; il fut exécuté, et Vésale obtint que le corps lui fût remis. Ce fut une grande satisfaction pour le maître, qui, pendant plusieurs jours, scalpel en main, fit aux maîtres et aux élèves de l'Université la démonstration de l'anatomie humaine, et, quand la dissection fut achevée, il prépara le squelette, dont il fit don à l'Université : *Artis et industriæ suæ specimen*, dit l'inscription. C'était pour l'époque un cadeau de haute valeur. »

Un érudit bâlois, M. Roth, aurait, paraît-il, publié une brochure

Voici le poème complet de Dolet. Je le fais suivre d'une traduction libre en vers français due à l'auteur des *Soirs*, M. Horace Hennion (*H. de Consthenn*), un jeune poète tourangeau de talent et d'avenir :

détaillée relative à cette préparation de Vésale. Je n'ai pu me la procurer.

Rabelais, dit d'autre part Louis Barré (*loc. cit. suprà*, p. xv), « fit au grand hôpital de Lyon, où il était médecin, un cours public d'anatomie sur le cadavre même, chose encore peu ordinaire et dont l'honneur est attribué au Bruxellois Vésale, bien que celui-ci, né en 1514, n'ait guère pu devancer le professeur de la Faculté de Montpellier et de Lyon. »

Conclusions : Vésale est né en 1514, et c'est entre 1532 et 1538 que Maître François a fait sa première leçon publique d'anatomie. La première édition de la grande anatomie *De corporis humani fabricâ*, de Vésale, illustrée par Jean Calcar, élève du Titien, a paru, d'autre part, à Bâle, en 1543, et le quatrième livre de *Gargantua* et de *Pantagruel*, où est décrite l'anatomie de Quaresmeprenant, le 28 janvier 1552.

STEPHANI DOLETI

CARMEN.

CUJUSDAM EPITAPHIUM
QUI EXEMPLO EDITO STRANGULATUS,
PUBLICO POSTEÀ SPECTACULO LUGDUNI SECTUS EST,
FRANCISCO RABELÆSO MEDICO DOCTISSIMO FABRICAM
CORPORIS INTERPRETANTE.

Stygem (1) *paludem, et quicquid ater Orcus* (2) *habet,*
Fortuna juraral furens,
Damnum mihi omne se reperturam, et probrum.
Quod dum studet, atque nititur,
Et viribus totis suum in me dirum odium
Explet, saturatque, ut collibitum est :
Tibi ecce, puncto temporis claudor carcere :
Educor, et laqueo miser
Mox strangulatus pendeo. At quid non potest
Fati imperium contrarii ?
Ut temporis puncto perieram turpiter,
Pari celeritate assequor,
Quod vix liceat cuiquam a Jove summo poscere,
Spectaculo lato expositus
Secor : Medicus doctissimus planum facit,
Quàm pulchrè, et affabre, ordineque
Fabricata corpus est hominis rerum Parens.
Sectum frequens circumspicit
Corona, miraturque molem corporis
Tanto artificio conditi.
Quare quid agat potius, quàm ad extensum laqueum
Fortuna frendens convolet,
Et morte finem odio semel quærat suo,
Non invidia diutius
Rumpenda ? Totus ad extremum cumulor
Honoribus, circumfluoque
Jam gloria, quem Monstrum atrox voluit rapidis
Corvis cibum esse, et flantibus
Ludibrium ventis. Furat Sors, jam furat :
Honoribus circumfluo.

(1) Le Styx, fleuve des Enfers.

(2) Pluton, les Enfers en général. Lorsque les dieux avaient juré par les eaux du Styx, ils n'osaient plus être parjures ; ou, s'ils manquaient à leur serment, ils étaient privés pendant cent ans de la divinité.

POÉSIE D'ÉTIENNE DOLET

Épitaphe d'un pendu qui, après avoir servi de haut exemple, fut, pour l'enseignement du public, disséqué à Lyon par le très savant médecin François Rabelais, expliquant la structure du corps humain.

Par le Styx et l'Orcus, la Fortune ennemie
Avait juré dans sa fureur
De combiner pour moi le plus complet malheur
La plus extrême ignominie.
Tandis que tout entier à cela s'étudie
L'effort de son cruel génie,
Comme à plaisir sa haine est enfin assouvie.
Un même instant me voit emprisonné,
Devant le juge traîné,
Et déjà, miséricorde!
Pendant au bout d'une corde!
Mais que ne peuvent les destins?
Quand de cette manière infâme
En un moment j'eus rendu l'âme,
Dans un temps aussi court j'obtins
Ce que pas un ne se permettrait même
De demander au Dieu suprême:
On me dissèque en grand spectacle! Un médecin,
Des plus doctes, démontre avec quel art divin
Le sage Auteur de la Nature
Du corps de l'homme a su disposer la structure
Dans l'ordre le plus merveilleux.
Formant cercle, un public nombreux,
Une fois disséqué, l'admire,
Ce beau corps, si parfait, qu'on vient de lui décrire.
Qu'aurait donc la Fortune à faire alors de mieux
Que de voler, grinçant des dents, en frénésie,
Droit au lac desserré, pour mettre fin d'un coup
A sa haine comme à sa vie,
Et n'avoir plus le cœur déchiré par l'envie?
Car, pour moi, je suis, après tout,
Comblé d'honneurs; en plein dans la gloire je nage,
Moi que ce monstre sauvage
Crut donner en pâture aux noirs corbeaux rôdeurs,
Comme en jouet aux vents. Le Sort enrage, enrage!
Moi, je nage dans les honneurs!

En 1534 et en 1536, Rabelais quitta Lyon pour aller deux fois à Rome, séjourna ensuite quelque temps à Paris et revint enfin conquérir ses derniers grades universitaires à Montpellier.

Les cours publics terminés, les bacheliers avaient le droit de se présenter aux quatre examens *per intentionem adipiscendi licentiam*. Il fallait (1) soutenir quatre thèses successivement, de deux en deux jours, sur un sujet donné la veille, et chacune de ces épreuves durait au moins une heure. Au bout de huit jours, on soutenait deux autres thèses appelées *points rigoureux*. Le premier point roulait sur une maladie et le second sur un aphorisme d'Hippocrate, tirés au sort vingt-quatre heures seulement avant la soutenance. En conséquence, le postulant *piquait* dans deux livres, dans l'un chez le chancelier, dans l'autre chez le doyen. Cet acte durait de midi à quatre heures à la chapelle Saint-Michel de l'église Notre-Dame-des-Tables. Une fois admis, le candidat allait au palais épiscopal, dans la huitaine, recevoir la licence des mains de l'évêque ou de son vicaire général, en présence de deux professeurs délégués par la Faculté.

Le père de *Gargantua* a passé ces examens. Lui-même a pris soin de nous apprendre que sa première thèse de licence a porté sur un sujet de physiologie dont le chapitre IV du livre III, « à la louange des presteurs et debteurs, » est un résumé succinct. « Et pensoys véritablement, a-t-il noté, en debtes consister la montaigne de vertu héroïque, descripte par Hésiode (2), en

(1) Germain, la Renaissance à Montpellier. *Mém. de la Soc. archéol. de Montpellier*, 1871.

(2) Elle habite au sommet d'un roc inaccessible,
Elle est de nos sueurs le fruit lent et pénible.
(Hésiode, *les Travaux et les Jours.*)

« Lycinus. — Je crois donc que vous n'êtes pas éloigné du bonheur auquel vous aspirez, si vous n'en jouissez pas déjà.

« Hermotine — Eh! mon cher, je ne fais qu'entrevoir la route. La vertu,

Solarium · [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] ad [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] apud [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] in [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible]	[illegible] [illegible] Solarium
[illegible] [illegible]	[illegible] [illegible] — [illegible] ij · [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] — [illegible] · 1 [illegible]	[illegible] [illegible] — [illegible]

laquelle je tenois degré premier de ma licence (1) ».

On n'a pas trouvé, il est vrai, l'acte de licence dans les registres de la Faculté, mais cette absence tient évidemment à ce que les thèses de licence étaient, comme nous venons de le dire, soutenues ordinairement dans une église et le titre de licencié conféré au domicile du prélat. La mention de paiement des droits de cet acte est consignée en ces termes à la suite du *Registre des Matricules*, 1502-1561, f° 384, v° :

A Licentiandis : Magistro Francisco Rabelesio, libr. IV VII den.

Ce document important, que nous reproduisons, a été découvert par M. Germain, professeur et doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier, correspondant de l'Institut.

Die tercia aprilis anni millesimi quingentesimi trigesimi septimi, quum, de concensu reverendorum magistrorum Johannis Falconis decani, Stephani Corauldi, Petri Laurentii, Leonis Heremite, Dyonisii Fontanonis, Anthonii Griffy, per magistrum reverendum Johannem Schironium hic liber matricule fuit traditus prefato magistro Gilberto Griffy cancellario, cum honore recipiendi pro eodem domino Schironio omnia emolumenta exigi solita, tam per procuratores magistrorum, quam scolarium, a matriculandis, baccalaureandis, cursantibus pro licentia, donec ad complementum solutionis pecuniarum per eumdem dominum Schironium expositarum in prosecutione confirmationis privilegiorum apud aulam regiam, pro interinatione declarationis per dominum nostrum regem concesse, eo procurante in curia suprema dominorum generalium, tam contra procuratorem patrie lingue Occitane, quam contra consules Montispessuli, recepit prefatus magister Gilbertus Griffy summas subscriptas.

PRIMO A MATRICULANDIS, PRO JURE SOLITO EXEGI PER PROCURATORES DOCTORUM :

A magistro Stephano Barrau, libr. I.
A magistro Claudio Piquiro, libr. I.

selon Hésiode, habite loin de nous, sur un roc élevé. La voie qui nous y conduit est longue, difficile, escarpée ; on n'arrive qu'après beaucoup de sueurs et de travaux. » (LUCIEN, *Hermotine*.)

(1) L. III, ch. III.

A magistro Anthonio Amelo, libr. I.
A magistro Petro Villefranche, libr. I.
A magistro Gilberto Heroardo, libr. I.
A magistro Adam Malipili, libr. I, *etc. etc. etc.*

A Licentiandis :

Magistro Francisco Rabelesio, libr. IV VII den.

. . . .

A Cursantibus :

. . . .

A Matriculandis, pro jure scolarium :

A magistro Stephano Barrau, libr. II.
A magistro Claudio Picherio, } *Recepit procurator.*
A magistro Anthonio Ameti, }
A magistro Petro Villefranche, libr. II.
A magistro Gilberto Heorardo, libr. II.
A magistro Adamo Malipili, libr. II, *etc. etc. etc.*

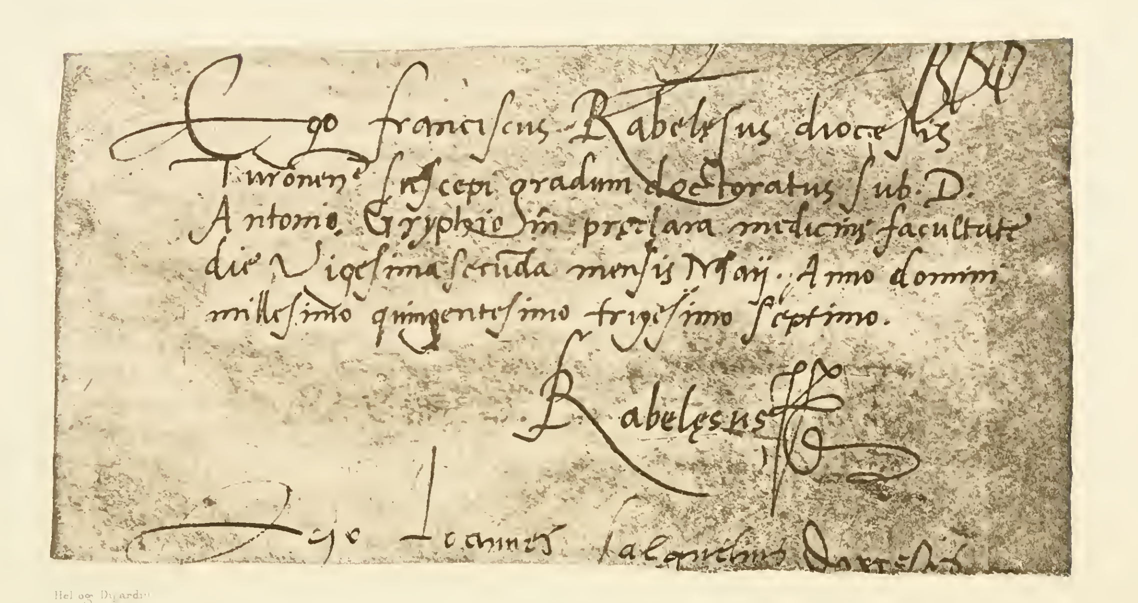
(*Registre des Matricules*, 1502-1561, fol. 384 v°.)

Cette date du 3 avril 1537 ne fixe nullement, remarquons-le, le jour où Maître François fut reçu licencié. Cette réception remonte à une époque beaucoup plus éloignée, puisque notre compatriote se qualifie implicitement de docteur dans sa supplique au pape Paul III et que ce pape lui attribue aussi ce titre dans son indult du 17 janvier 1536 (1).

Eoque tempore Facultati Medicinæ diligenter operam dedit, et in ea gradus ad hoc requisitos suscepit, publice professus est et artem huius modi praticando pluries exercuit, etc., etc. (Rabelais.)

Ac interim litteris in Facultate Medicinæ diligenter operam dedisti, et in ea ad Bachalariatus, Licentiative et Doctoratus gradus promotus, nec non artem medicinæ publice professus fuisti et exercuisti. » (Paul III.)

(1) Voy. *Anat. chirurgicale* et A. Le Roy, *Floretum philosophicum*, feuille *g*, r° et v°, et feuille *g*, *iij*, v°.



Ego franciscus Rabelæsus diocesis
Turonensis suscepi gradum doctoratus sub D.
Antonio Gryphio in preclara medicinæ facultate
die vigesima secunda mensis Maij. Anno domini
millesimo quingentesimo trigesimo septimo.

Rabelæsus

Ego Joannes Salomonius doctor...

Héliog. Dujardin

Camille [illegible]

En dépit de la rubrique d'usage *A Licentiandis*, nous croyons donc que Rabelais solda seulement à son retour de Rome, pour pouvoir être proclamé docteur, les frais de sa licence et que sa promotion au doctorat ne fut qu'une cérémonie en son honneur.

Quoi qu'il en soit, le 22 mai 1537, le savant tourangeau, coiffé du bonnet noir à houppe cramoisie (1), dénonçait, sur le *Cahier des actes de l'Université*, son entrée officielle dans le corps médical par les lignes ci-jointes :

Ego Franciscus Rabelæsus, diocesis Turonensis, suscepi gradum doctoratus, sub D. Antonio Gryphio in præclara medicinæ facultate, die vigesima secunda mensis maii, anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo septimo. *RABELÆSUS.*

Rabelais demeura une partie de l'année 1537 et de l'année 1538 à Montpellier. Une note du registre des matricules (1502-1561, fol. 382, v°, et fol. 383, r°) constate que le procureur en charge reçut de Schyron, professeur, « un écu d'or » pour l'honoraire de l'anatomie que Rabelais avait interprétée. C'est la dernière fois que le nom de l'illustre Chinonais figure sur les registres de la Faculté.

LA LEÇON D'ANATOMIE

Anno 1537 et die 17 mensis novembris, Accepi Ego subsignatus, præsente Magistro Anthonio Pellitario, Antiquo procuratore, a domino Schironio summam decem solidorum turonensium, pro syndicato et copia litterarum regiarum, sequendo consensum et deliberationem dominorum doctorum et studentium, qui voluerunt ut processus contra Verseille ageretur communi omnium doctorum et studentium pecunia, ut constat per actus acceptos a tabellione universitatis.

FONTANUS, procurator.

(1) Les insignes du doctorat consistaient en un bonnet de drap noir surmonté d'une houppe à soie cramoisie, une bague d'or et une ceinture dorée, à quoi s'ajoutait la remise symbolique du livre d'Hippocrate.

Anno eodem et die 18, *accepi ego subsignatus, præsente Magistro Anthonio Pellitario, hic quoque subscripto, a domino Squironio summan XXI solidorum, pro procuratore se presentante, nostra caussa, Tholose.*

Anto PELLITARIUS. *FONTANUS, procurator.*

Exhibuit prœterea dominus Schyronius tabellario, pro mercede requisita, dum Tholosum detulerit syndicatum, quinque solidos, idque anno supradicto, et die decima mensis decembris. Hoc fateor ego subscriptus.

FONTANUS, procurator.

A baille mon dit sieur Schyronis au dit porteur, lequel a porté le congel levé contre Veseilles, la somme de cinq soulz tournois pour son labeur, lesquels a baillé à ma présence, l'an 1538 *et le neufviesme de janvier.*

Antoine PELLETIER.

Accepi prœterea a domino Schyronio aureum unum solis, pro anatome quam interpretatus est dominus Franciscus Rabelais.

FONTANUS, procurator.

. . . .

. . . .

Item acceperam, pro solvendis chirurgis et aliis negotiis in anatome exponi solitis, duas libras, ex uno bacchalaureo, quas fatebatur accepisse dominus Schyronnis.

FONTANUS, procurator (1).

(1) L'Université de Montpellier a tenu à honneur de conserver la robe de Rabelais. Cette robe est en drap rouge avec une épitoge et à manches très courtes. Les futurs docteurs la mettaient jadis pour passer leurs examens. Elle a été renouvelée en 1612, par le chancelier F. Ranchin; on en fait une troisième en 1720 (ASTRUC, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, Paris, 1767, p. 85).

« Ne serait-ce point la robe de l'*escorcheur de veau* dont Panurge, dit M. Dubouchet, s'affubla pour réclamer et faire restituer les privilèges de l'Université ?

« On a beau s'évertuer à nier la chose, il est certain que les privilèges ont été enlevés en 1531, et nous en avons la preuve dans un inventaire de pièces concernant la Faculté de médecine : « *Sentence contre Jean Boyer, lieutenant au gouvernement de Montpellier en restitution des privilèges de l'Université de l'an* 1531. (A. DUBOUCHET, *loc. cit. suprà*, p. 100.) Le portrait de Rabelais figure également dans la première collection de portraits de professeurs que possède la Faculté de médecine de Montpellier et qui s'étend depuis H. de Guintonia, en 1239, jusqu'à nos jours.

Anno 1537 et die 17 mensis novembris Accepi pro Ego subsignatus presente Magistro
Anthonio pellitario Antiquo procuratore a dno Schironio summam decem solidorum Turonensium
pro syndicato a copia litterarum regiarum secundum consilium et deliberationem dominorum do-
ctorum et studentium qui voluerunt ut processus contra Verseille ageretur com. omnium
doctorum et studentium pecunia ut constat per Actum Acceptos a Tabellione universitatis

Fontanus procurator

Anno eodem et die 18 accepi ego subsignatus presente Magistro Anthonio
pellitario hic quoque subscripto a Dno Schironio summam xxi solidorum pro procura-
tore presentante nostras causas Tholose

Ant. pellitarius

Fontanus procurator

Exhibuit preterea Dominus Schyronius Tabellarius pro mercede
requisita dum Tholosam detulerit syndicatum quinque solidos . idque anno
supradicto et die decima mensis decembris. Hoc fateor ego subscriptus

Fontanus procurator

A baillé monsr Scyronis audit pourtour lequel
porte le congié leue contre Versailles la somme de cinq soulz pour
pour son labeur lesquels a baillé a ma presence l'an 1538 et le
neufviesme de Janvier.

Antoine pelletier

Accepi preterea a domino Schyronio aureum unum solis pro Arjatone
quod interpretatum est Dominus Franciscus Rabelais

Fontanus procurator

Dedit dominus Schyronius Tabellario qui ibat Tholosam xxvi s o a pro syndi-
co universitatis apud Tholosam pro obtinendo Congedio et Remedio cau-
se contra Versailles.

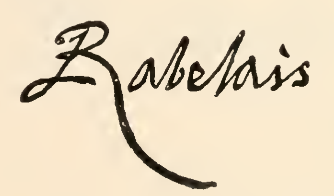
Fontanus procurator

Ant. pellitarius

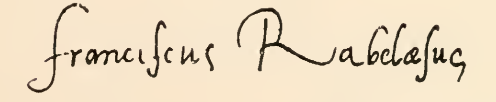
Plusieurs commentateurs, et parmi eux le bibliophile Jacob (P. Lacroix), ont prétendu que Rabelais, à l'imitation de divers hommes marquants du XVI[e] siècle qui signaient tantôt en français, tantôt en latin, a orthographié son nom de différentes façons. Je ne saurais clore ce relevé de pièces justificatives sans rectifier cette nouvelle erreur. Le docte médecin chinonais a toujours signé *Rabelais* en français et *Rabelæsus* en latin. Le tableau suivant des signatures du Maître que nous avons pu rassembler, B. Fillon, F. Audiger et moi, en fait foi (1).

SIGNATURES DE RABELAIS

1519. — Au dos d'un acte de vente consenti au profit des Cordeliers de Fontenay-le-Comte (5 avril) (2).



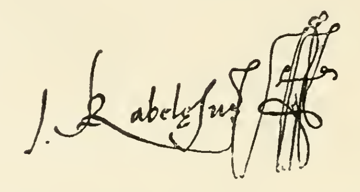
1522 ou 1523. — Au bas d'une lettre adressée à Guillaume Budé (4 des nones de mars).



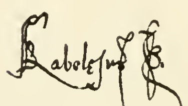
(1) F. Audiger, les signatures et le nom de Rabelais dans *Bullet. de la Soc. des Amis et Admirateurs de Rabelais*, p. 36; Tours, 1892.

(2) Cette signature porte à croire que l'auteur de *Pantagruel* était déjà prêtre en 1519; il est difficile d'admettre, en effet, que, dans un ordre où toutes les dignités ecclésiastiques pouvaient être conférées, on eût choisi pour signer un acte important un simple clerc. Elle est accompagnée d'une douzaine d'autres et, parmi elles, de celle de P. Lamy, dont je donne aussi plus loin le fac-similé.

1530. — Sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier. (17 septembre. — Immatriculation.)



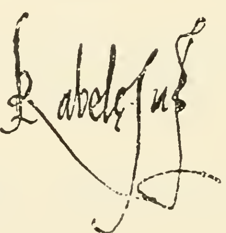
1530. — *Ibidem.* (18 octobre. — Leçon d'anatomie dirigée par Rondellet.)



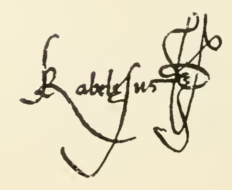
1530. — *Ibidem.* (1er novembre. — Baccalauréat.)



1530. — *Ibidem.* (15 novembre. — Reddition de compte.)



1531. — *Ibidem.* (19 mars. — Reddition de compte.)

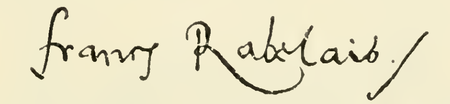


1531. — *Ibidem.* (23 octobre. — Reddition de compte.)

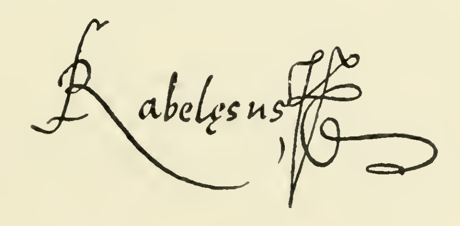
1531. — Au bas d'un document à moitié rongé par les rats et se rapportant au premier séjour de Maître François à Montpellier (1).



1536. — Au bas d'une lettre adressée à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais.

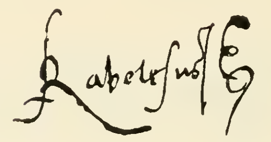


1537. — Sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier. (22 mai. — Doctorat.)



(1) Ainsi qu'il appert de la signature de Saporta au bas de ce même document. Saporta avait quitté Montpellier quand Rabelais y est revenu pour la seconde fois.

1537. — *Ibidem.* (7 novembre. — Reddition de compte.)



1548. — Au bas d'une quittance de trente-deux écus d'or donnée, à Rome, à l'intendant du cardinal Du Bellay (18 juin).

Ita est. Rabelais. manu p̃p̃ria.

La fameuse lettre adressée à B. Salignac, la veille des calendes de décembre 1532, n'est point signée *Rabelæsius*, comme on l'a imprimé par erreur ; mais bien *Rabelæsus*.

Dans toutes les pièces qu'il a dû fournir pendant le cours de ses études médicales et que détient l'Université de Montpellier, le philiâtre tourangeau a orthographié son nom de la même manière :

Ego franciscus Rabelæsus

On trouve encore le nom de Rabelais écrit par lui-même et sans variation :

1° Au bas de la première page d'un exemplaire des opuscules de P. Bembo, imprimé à Lyon en 1532, et que l'on conserve à la Faculté de médecine de Montpellier ;

francisci Rabelæsi medici,

2° Au bas de la première page d'un *Théophilacte*, imprimé en 1539, et que M. A. Dubouchet a signalé dans son *Rabelais à Montpellier :*

3° Sur un *Platon* imprimé en 1513 à Venise, par Alde et André, exemplaire faisant actuellement partie de la bibliothèque de M. Cavalier, le même peut-être que le savant médecin a réclamé à M. Le Secteur, par l'intermédiaire de Mtre A. Hullet (1) ;

4° Sur un *Plutarque* imprimé en 1542 à Bâle, par Froben. Ce volume appartient à M. Ernest Leroux ;

5° Enfin sur trois autres volumes que Rathery a découverts à la Bibliothèque nationale.

Cette façon uniforme et régulière de signer de Rabelais n'a pas préoccupé ses contemporains. Boyssoné et G. Budé ont écrit tantôt *Rabalæsus* et tantôt *Rabelæsus*.

(1) Voy. la lettre à Mtre Antoine Hullet, à Orléans. Je n'ai pu me procurer en temps opportun le fac-similé de cet *ex libris*, ni celui du suivant.

Sussanneau, Étienne Dolet, Pierre Lamy (dans un quatrain reproduit par Marty Laveaux), Cl. Marot, G. Pelissier, ainsi que le poète Bourbon ont orthographié régulièrement *Rabelais*, *Rabelæsus*.

Salmon Macrin a écrit *Rablæsus*; Gabriel de Puits-Herbaut, *Rabelesius* et *Rabelesus*; le cardinal de Tournon, *Rabelezus*.

On lit, d'autre part, avec de nombreuses variantes :

1° Dans différentes pièces des archives du département d'Indre-et-Loire se rapportant soit aux ascendants de Rabelais, soit à ses neveux : *Rabellais*, *Rabelays*, *Rabelais*;

2° Dans l'acte de provision de la cure de Meudon : *Rabeleius*;

3° Sur les registres du secrétariat de l'Archevêché de Paris : *Rabelays*;

4° Sur les registres de l'Hôtel-Dieu de la ville de Lyon : *Rabellet*, *Rabellais*, *Rabellese*, *Rabellaise*, *Rabelays*, *Rabellays*;

5° Dans l'acte de résignation de la cure de Saint-Christophe-du-Jambet : *Rabelays*;

6° Dans l'acte de résignation de la cure de Meudon : *Rabeloys*.

En dépit de ces divergences, il faut s'en tenir à l'orthographe qui a été adoptée sans aucun changement pendant vingt-neuf années consécutives par le sarcastique écrivain (1).

(1) Après les signatures de Rabelais, il me semble intéressant de donner celles de P. Lamy, J. Boyssoné, Ronsard, Jean Bouché, François Garasse, Budé, Ramus et Rondellet, ses amis ou ses ennemis. On peut s'assurer de suite que, contrairement à ce qui est généralement admis, Boyssoné a écrit son nom avec un *seul n* et que le précepteur de l'auteur de *Pantagruel* à Fontenay-le-Comte, le moine érudit *Petrus Amicus*, s'appelait *Lamy* et non *Amy*. C'est aux éditeurs du roman rabelaisien et non à l'auteur qu'on doit de lire *Pierre Amy* dans le chapitre x du livre III et *P. Lamy* dans le chapitre XXXIII du livre V. Une dernière preuve de ces affirmations est la quittance ci-jointe délivrée à P. Lamy par un des voyageurs en

librairie de Henri Estienne : « Je, Octave Ferrare, confesse avoir reçeu en nom de M^tre^ Estienne, imprimeur à Paris, la somme de sept escuz au soleil, par les mains de F^re^ *Pierre Lamy*, sur et en déduc-tion de ce qui est deu au dist Estienne à cause des livres vendus ce jourd'hui à Mon^gr^ l'Évesque de Malezois : c'est assavoyr la Cronique (de Nuremberg, sans doute), Aristoteles, Querela pacis (d'Erasme), Homerus, Cicero, Carrara, la Voye Céleste et le Triumphe de Mantuene ; de la quelle somme je me tiens pour content et bien payé et en quicte le dict F^re^ *Lamy* et tous aultres, et, en tesmoing, de ce, j'ai signé ces présentes. Faict à Fontenay-le-Comte ce dernier jour de juing mil cinq cens dix et neuf. — O. Ferrare. » (B. Fillon, *Lettres écrites de la Vendée à M. Anatole de Montaiglon*, 1861.)

Celui que la légende a accusé sans raison d'une intempérance moins avouable fut un véritable « goinfre de livres ». Mais il ne les dévorait pas (et c'est là un des traits essentiels de son génie) pour s'emplir d'une vaine science de mots et de formules, pour citer et répéter ce que les Anciens avaient dit et s'asservir à la tradition. Il avait au plus haut degré le goût de l'observation et de l'expérimentation. L'étude des secrets de la nature avait pour lui encore plus de charme que celle des manuscrits et des imprimés.

« Vos philosophes qui se complaignent (1), observe Bacbuc (2), toutes choses estre par les Anciens escriptes, rien ne leur estre laissé à inventer, ont tort trop évident. Ce que du ciel vous apparoyst et appelez phénomènes, ce que la terre vous exhibe, ce que la mer et les aultres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché. » Cherchez « à investiguer comme est le naturel des humains. » Et surtout ne vous découragez pas. « Par temps ont esté et par temps seront toutes choses latentes (3) inventées. »

Rabelais a été sous ce rapport un précurseur, un initiateur de la méthode expérimentale, c'est-à-dire de la méthode sans laquelle il n'y a pas de vérité possible dans les sciences, surtout en médecine, un des ennemis les plus méprisants de la discipline scolastique. Quelle différence entre les docteurs du Collège de Montaigu, « les précepteurs sophistes » qu'Érasme a raillés et le pédagogue de Gargantua, Ponocrates (4), qui se rit de tous le fatras des pédants scolastiques, des *bestiaires*, des *lapidaires*, des *miroirs* et autres *barbouillamenta Scoti !* Ponocrates qui recommande, il est vrai, à son élève la lecture des poètes, des historiens et des philosophes de l'antiquité, mais principalement

(1) Se plaignent.

(2) Mot hébreu qui signifie bouteille. On y trouve une onomatopée.

(3) Secrètes, cachées, du latin *latens*.

(4) Homme laborieux, du grec πόνος, travail, et κράτος, force.

l'étude « des faicts de nature » (1) et de « l'estat humain » !

Chaque jour Gargantua et son maître « devisoient ensemble de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce qui leur estoit servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruicts, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles (2)... Passant par quelques prés ou aultres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conférants (3) avec les livres des Anciens qui en ont escript comme Théophraste (4), Dioscoride (5), Marinus (6), Pline (7), Nicander (8), Macer (9) et Galen (10) et en emportoient leurs pleines mains au logis : desquels avoit la charge un jeune page Rhizotome (11), ensemble des marrochons (12), des pioches, cerfouettes (13), bêches, tranches (14) et aultres instruments requis à bien arborizer (15) ».

(1) « Et quant à la cognoissance des faicts de nature, je veulx que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière ni fontaine dont tu ne cognoisses les poissons : touts les oiseaulx de l'aer, touts les arbres, arbustes et frutices (arbrisseaux, en latin *frutices*) des forests, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midi, rien ne te soit incognu... Somme que je voie un abysme de science. » (*Lettre de Pantagruel à Gargantua.*)

(2) De celles-ci.

(3) Les comparant, les mettant en parallèle, du latin *conferre*.

(4) Théophraste, philosophe grec, disciple d'Aristote et de Platon, qui a entrevu la sexualité des plantes.

(5) Célèbre médecin du temps de César, qui a laissé un traité de botanique médicale.

(6) Disciple de Proclus.

(7) Pline l'Ancien, célèbre naturaliste romain qui vivait au premier siècle de notre ère.

(8) Écrivain grec de Colophon, auteur d'un traité des *poisons*.

(9) Emilius Macer, poète latin, natif de Vérone, a composé un poème sur les vertus des simples.

(10) Célèbre médecin de Pergame, sous Adrien, et qui a emprunté au règne végétal un grand nombre de remèdes.

(11) Coupe-racine, du grec ῥίζα, racine, et τομή, coupe, taille. Ῥιζοτομέω, couper des racines, cueillir des plantes médicinales, herboriser.

(12) Petites houes.

(13) La cerfouette est un instrument pour creuser autour des plantes, du latin *circum fodere*, creuser autour.

(14) Outil en forme de ciseau.

(15) Herboriser.

Six chapitres de *Pantagruel* sont réservés à l'anatomie et à la phy-

Si le temps était défavorable, au lieu d'herboriser, ils entraient dans « les boutiques des drogueurs (1), herbiers (2) et apothecaires et soigneusement considéroient les fruicts, racines, feuilles, gommes, semences, axunges pérégrines (3), ensemble aussi comment on les adulteroit (4) ».

Et Gargantua, « si bien et entièrement retinct en sa mémoire les choses dictes par son précepteur que pour lors n'estoit médicin qui en sceust la moitié tout comme il faisoit », qu'il voulut plus tard que son fils reçût la même éducation et lui manda par lettre : « Soigneusement revisite les livres des médicins grecs, arabes et latins sans contemner (5) les talmudistes et les kabbalistes et par fré-

siologie (l. III, ch. IV, XXXI, XXXII, et l. IV, ch. XXX, XXXI, XXXII), quatre à la botanique (l. III, ch. XLIX et suiv.).

Maître François a eu cure du nom, de l'origine, de la culture, de l'organographie, de l'emploi industriel et des propriétés médicinales de beaucoup de plantes et de l'ennemi naturel (animal ou végétal) de plusieurs d'entre elles. Il a reconnu la sexualité des plantes, mais en prenant à tort pour le mâle la femelle qui porte la graine. Il a parlé de « l'aristolochia qui aide les femmes en mal d'enfant, du lichen qui guérit les maladies de son nom (λειχήν, dartres), de la malve (mauve, du latin *malva*) qui mollitie, de la graine de fougère qui est contraire aux femmes enceintes, du nénufar, de la semence du saule qui glacent et mortifient le germe prolifique, de l'ellébore qui nettoye toute altération et habitude perverse du cerveau, du glateron ou herbe aux teigneux, de la racine du chanvre (pantagruélion) qui, cuicte en eau, remollist les nerfs retirés, les joinctures contractées, les podagres schirrotiques et les gouttes nouées, etc. ».

Dans son *Étude sur le XVI[e] siècle*, Alfred Mayrargues a consacré à Rabelais botaniste plusieurs lignes élogieuses. Léon Faye, auteur d'une brochure publiée à Angers en 1854, a écrit que, « le premier en France, Rabelais a été vraiment digne du nom de botaniste ».

(1) Droguistes.

(2) Herboristes.

(3) Graisses étrangères, du latin *axungia*, graisse, et du latin *peregrinus* étranger, voyageur. On réserve aujourd'hui plus spécialement le nom d'axonge à la graisse de porc.

(4) Altérait, falsifiait. Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, a consacré de longs passages aux fraudes des apothicaires de son temps. Un médecin tourangeau, Sébastien Collin, a écrit, vers 1553, une *Déclaration des abus et tromperies que font les apothicaires.*

(5) Mépriser, du latin *contemnere.*

quentes anatomies acquiers-toi la parfaicte cognoissance (1) de l'aultre monde qui est l'homme. »

Le conseil, pour n'être pas nouveau — c'est le γνῶθι σεαυτόν de la sagesse antique, — est encore bon à suivre. Ce que l'homme connaît toujours le moins, c'est lui-même. Nous n'avons toujours que des notions imparfaites sur notre corps, notre cœur, notre intelligence, le principe de vie qui nous anime ; nous ignorons notre origine, notre berceau, notre histoire. Or savoir tout cela, ne serait-ce pas savoir le comment et le pourquoi des choses ?

Bien habile était au XVIe siècle celui qui pouvait dire ce que Cornelius Agrippa regardait comme vrai. Paracelse dans ses assertions positives était nébuleux ou avait la naïveté d'un enfant. L'avenir était à l'observation directe, à l'étude des « faicts de nature ». C'était par l'anatomie qu'il fallait commencer. C'est ce qu'a fait Pantagruel, et, s'il n'a pas embrassé la médecine, c'est parce que « l'estat est fascheux et par trop mélancholique et que les médicins sentent les clystères comme vieulx diables ».

Le corps de l'homme offre un ensemble de combinaisons dont les machines les plus compliquées ne donnent qu'une idée imparfaite. On y trouve des modèles sans nombre de constructions ingénieuses dont les architectes auraient souvent besoin de s'inspirer (2).

Les fondements de nos phares et de nos monolithes établis d'après les principes d'une géométrie savante laissent à désirer quand on comprend les règles qui ont présidé à la distribution des os du pied.

(1) Connaissance.

(2) C'est après avoir examiné, dans tous ses détails, l'anatomie des poignets que Vaucanson, arrêté par la difficulté d'imprimer un mouvement de flexion à la main droite de son joueur d'échecs, a trouvé les indications qu'il avait vainement demandées à la méditation et au calcul.

L'insertion d'un mât de vaisseau dans son emplanture ne peut se comparer à l'articulation de la colonne vertébrale avec le bassin.

Les tendons et leurs poulies de réflexion ont une perfection qu'on chercherait en vain dans les cordages les plus habilement disposés.

Nul instrument de musique ne peut rivaliser avec l'appareil vocal.

L'hydrodynamique retrouve ses pompes et ses soupapes dans le cœur et les canaux circulatoires. Et quelques progrès que les physiciens aient fait faire de nos jours à la construction des télescopes, des microscopes et des chambres obscures, l'œil demeure toujours le plus merveilleux de nos instruments d'optique.

A la vue de cette étonnante organisation, où tout a été si bien prévu et coordonné, Galien s'est écrié (1) « qu'un livre d'anatomie était le plus bel hymne qu'il ait été donné à l'homme de chanter au Créateur ! » Cicéron, Fénelon, Bossuet, ont poussé le même cri d'enthousiasme.

L'anatomie serait encore la plus belle de toutes les sciences si elle n'en était la plus éminemment utile ! Quoi de plus réconfortant pour une âme généreuse que cette idée : chaque connaissance que j'acquiers est une conquête que je fais pour le soulagement de l'humanité souffrante ?

Sans anatomie, il n'y a pas de chirurgie, de médecine, de physiologie ni même de psychologie possibles (2). La connaissance des fonctions d'un organe découle, en effet, presque nécessairement de la connaissance de son mode de confor-

(1) *Sacrum sermonem ego conditoris nostri verum hymnem compono, existimoque in hoc veram esse pietatem, non si taurorum hecatomba ei plurimas sacrificaverim, sed si noverim ipse primus casias aliaque sexcenta odoramenta ac onguenta sufflumigaverim, sed si noverim ipse primas, deinde et aliis exposuerim quænam sit ipsius sapientia, quæ virtus, quæ bonitas.* (GALEN, *De Usu partium*, lib. III.)

(2) Tous les grands philosophes ont manié le scalpel, à commencer par Descartes, qui a découvert les actions réflexes.

mation. Pourquoi ignorons-nous les usages du thymus, du corps thyroïde, des capsules surrénales, etc.? Parce que leur structure nous est encore peu connue. Il en est de même du cerveau. Du jour où nous saurons exactement comment il est constitué, la philosophie ne flottera plus entre le spiritualisme et le matérialisme, ou le sensualisme, pour me servir d'une expression rajeunie. L'avenir moral, comme l'avenir physique de l'humanité, est subordonné aux progrès de l'anatomie et de la physiologie.

C'est donc à ces deux sciences qu'il faut appliquer l'exclamation de Homenaz (1) : « Hélas, quand sera ce don de grace particulière faict és (2) humains, qu'ils désistent de toutes aultres estudes et négoces (3) pour vous lire, vous entendre, vous sçavoir, vous user, practiquer, incorporer, sanguifier (4) et incentriquer (5) és profunds ventricules (6) de leurs cerveaulx, és internes mouelles (7) de leurs os, és perplex (8) labyrinthes de leurs artères? O lors, et non plustost, ne (9) aultrement, heureux le monde (10)! »

Que la génération qui s'élève, plus versée dans l'étude des sciences naturelles, médite ces paroles : elle améliorera sa destinée, si elle n'en déchiffre pas l'obscur, le déconcertant rébus!

(1) Ce mot signifie ici, comme dans Merlin Coccaïe (*Histoire macaronique*, l. XIX) et dans le patois languedocien actuel, un homme grand, gros, mal bâti.

(2) Aux.

(3) Affaires, du latin *negotium*.

(4) Convertir en sang, c'est-à-dire assimiler.

(5) Placer au centre, concentrer.

(6) Les Anciens croyaient que les ventricules du cerveau étaient principalement le siège de l'entendement. (Voy. *Névrologie*, *physiologie*.)

(7) Moelles.

(8) Sinueux, tortueux, du latin *perplexus*.

(9) Ni.

(10) L. IV, ch. LI.

Il y a plusieurs espèces d'anatomie :

L'anatomie descriptive, qui étudie la situation, la forme, la direction, etc., des organes et les groupe par appareil ;

L'anatomie chirurgicale ou des régions, qui indique au chirurgien ce qu'il ne saurait impunément trancher ;

L'anatomie des formes ou artistique, qu'on peut définir : la connaissance de la surface extérieure du corps, soit dans les diverses attitudes du repos, soit dans les divers mouvements ;

L'anatomie comparée ou zoologique, qui compare et classe tous les êtres vivants ;

L'anatomie pathologique, qui renseigne sur les modifications que subissent les tissus et les humeurs pendant les maladies.

Puis : **L'anatomie embryogénique ou d'évolution** (1), **l'anatomie tératologique** (2), **l'anatomie paléontologique** (3), **l'anatomie philosophique** (4), etc.

Toutes ont été greffées sur l'anatomie descriptive comme sur un tronc commun. Celle-ci comprend :

L'ostéologie	ou étude	des os ;
L'arthrologie	—	des articulations ;
La myologie	—	des muscles ;
L'angéiologie	—	des vaisseaux (artères, veines, capillaires, lymphatiques) ;
La splanchnologie	—	des viscères ;
La névrologie	—	des nerfs.

Dans les propos des héros de l'immortel romancier, on démêle une connaissance certaine de l'anatomie descrip-

(1) Elle s'occupe des transformations que subit l'embryon dans le sein maternel.

(2) Elle a pour objet l'étude des monstres.

(3) Elle détermine les caractères des espèces animales éteintes.

(4) De la réunion et de la comparaison de faits particuliers elle déduit des lois générales d'organisation.

tive, de l'anatomie chirurgicale, de l'anatomie des formes, de l'anatomie comparée, de l'anatomie pathologique et de la physiologie. Je vais successivement reproduire et commenter ces propos en commençant par ceux qui ont trait à l'anatomie descriptive et à la physiologie.

J'ai intercalé dans les pages qui suivent des dessins dus à un jeune artiste tourangeau réputé, M. Louis Danty-Collas. Ils augmentent la valeur de ce volume en même temps qu'ils rendent évidentes et compréhensibles pour tous les comparaisons de Maître François.

Pour terminer, qu'il me soit permis de donner un souvenir ému à la mémoire de F. Audiger, fondateur de la *Société des Amis et Admirateurs de Rabelais*, qui a mis à ma disposition des documents rares et précieux qui ont rendu ma tâche plus facile, et de remercier mon éminent confrère et ami, le Dr Dureau, bibliothécaire de l'Académie de médecine, dont j'ai mis souvent à contribution la grande érudition et l'inépuisable complaisance.

ANATOMIE DESCRIPTIVE

ANATOMIE DESCRIPTIVE

OSTÉOLOGIE OU ÉTUDE DES OS

Dans l'œuvre énorme et touffue, étrange, composée de raison profonde, d'imagination folle, de sentiments généreux et d'intarissable gaieté de Rabelais, voici (l. IV, ch. xxx et suiv.) « comment par Xenomanes (1) est anatomisé et descript Quaresmeprenant (2).

« Quaresmeprenant, dist Xenomanes, quant aulx parties internes ha, au moins de mon temps avoit (3) :

Les os, comme cassemuseaulx.
Les spondyles, comme une cornemuse.
L'alkatim, comme un billart.

(1) Xenomanes : qui a la manie des voyages, de ξενός et μανία. C'est Jean Alphonse le Saintongeois. (Voy. P. Ducrot, *la Géographie dans Rabelais*, extrait du XIV[e] Congrès national de Géographie, p. 9 ; Tours, 1893.) M. Ducrot pense que ce chapitre a été écrit en 1548.

(2) Quaresmeprenant, le mercredi des Cendres. Rabelais en a fait un être vivant personnifiant le Carême tout entier.

(3) Toutes les expressions de cette litanie d'un nouveau genre ont été empruntées au langage anatomique de l'époque. On peut remarquer que le plus grand nombre d'entre elles ont encore cours.

Le crane, comme une gibessière.
Les coustures, comme un anneau de pescheur.
Le frontal, comme une retumbe.
Les os pétreux, comme un plumail.
Les costes, comme un rouet.
Le breschet, comme un baldachin.
Les omoplates, comme un mortier.
Les hanches, comme un vibrequin.
Les genoils, comme un escabeau.
Les fociles, comme faucilles.
Les rassettes, comme des échasses.

Les os, comme cassemuseaulx.

Cassemuseaulx, gâteaux très friables, de forme variée, à pâte broyée, c'est-à-dire à cassure nette, que l'on fabriquait autrefois surtout à Poitiers. Ces gâteaux étaient ainsi nommés par antiphrase.

Le Sot
. . . . Cassemuseaulx
. . . . . Chaulx ! Cassemuseaulx chaulx !

(*Farce des cris de Paris, Ancien Théâtre français*, t. II, p. 313.)

Les *os*, par conséquent, aréolaires, secs, peu résistants. C'est principalement chez les vieillards que s'observe ce mode de conformation des os. Chez quelques-uns ils se réduisent même à une simple coque qui se brise à la moindre chute.

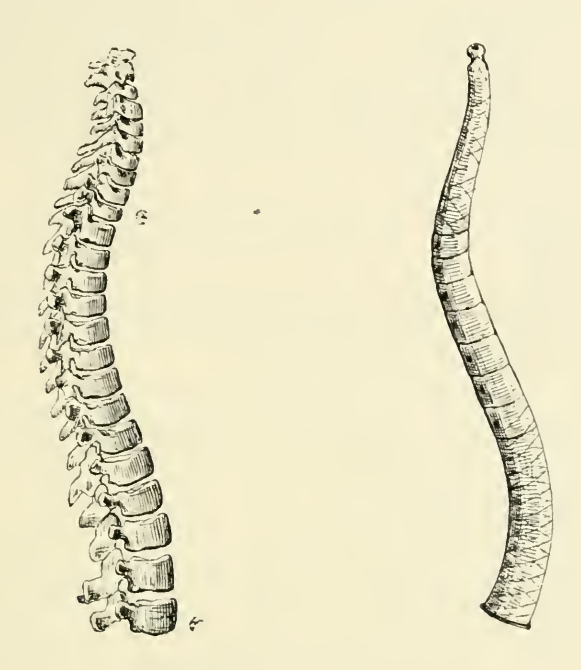
On sait (l. II, ch. v) que Pantagruel « vint à Poictiers pour estudier, et proficta beaucoup ».

Les spondyles, comme une cornemuse.

Les *spondyles*, les vertèbres (1) (σπονδύλοι). Les vertèbres

(1) Dans l'édition de *Rabelais* de Pierre Dupont, illustrée par Gustave Doré, et dans celle de *Rabelais* de Garnier, annotée par L. Barré, le mot

superposées constituent la colonne vertébrale, tige creuse, incurvée plusieurs fois sur elle-même, plus volumineuse en bas qu'en haut, analogue à une *cornemuse*, c'est-à-dire à une chalamie (1) (flûte champêtre), ou plutôt à un hautbois. « Plust me plaist, déclare Panurge, le son de la rustique



Les spondyles, comme une cornemuse.

spondyle est traduit par *genre d'insectes coléoptères*. Aristote a donné, en effet, le nom de Σπονδύλη à un insecte mal déterminé, et on donne encore aujourd'hui le nom de spondyles à des Cérambycides aberrants appartenant à l'ordre des Coléoptères et dont le type est le Spondyle bupreste (*Spondylis buprestoides*). Rabelais n'a jamais donné ce sens au mot spondyle. Le bourreau de Panurge fut tué par une broche qui lui « sortit par le haut des épaules entre les spondyles et l'omoplate senestre ». La tête et le corps d'Epistemon décapité furent accolés « vène contre vène, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, pour qu'il ne fust torti-colli ». Dans le clos de l'abbaye de Seuillé, Frère Jean « és uns escarbouilloit la cervelle, és aultres rompoit bras et jambes, és aultres deslochoit (disloquait) les spondyles du col », etc., etc.

(1) Du grec κάλαμος, roseau, chalumeau, pipeau. Dans les glossaires rabelaisiens, dans celui de L. Barré entre autres, la chalamie est définie justement : flûte champêtre ou cornemuse.

cornemuse, que les fredonnements des luts, rebecs et violons auliques (1). » (L. III, ch. XLVI.)

La colonne vertébrale était appelée conduit ou tuyau sacré par les Grecs, parce qu'elle contient une partie noble, la moelle.

La chalamie dessinée ci-dessus est la reproduction exacte de celle qui a figuré, en 1892, à l'Exposition nationale de Tours (section de l'Art rétrospectif), dans la collection d'anciens instruments de musique de M. Tolbecque, de Niort.

La seconde vertèbre du cou est la plus curieuse : elle est surmontée d'une apophyse ressemblant à une dent. Elle est décrite sous le nom de *dent* par Hippocrate, de *vertèbre dentale*, d'*axis*, d'*epistropheus* par d'autres, et de *vertèbre dentiforme* par Rabelais.

Dans le royaume de la Quinte, Pantagruel vit un jeune pérazin (2) guérir les syphilitiques « seulement leur touchant

(1) De la cour, du latin *aulicus*.

(2) Parazon, péraron, pérason : pour certains commentateurs. Ce mot, qui dérive de l'hébreu *perasim*, veut dire chevalier. Le *perasim* est un des soixante-douze anges qui, d'après les talmudistes, marchent sous la conduite des dix ordres d'esprits qui président à tout ce qui existe et exécutent sur tout être créé les volontés de Dieu. Les noms de la plupart de ces anges et de ces esprits sont cités dans le fameux ouvrage : *De occultâ Philosophiâ, seu de Magiâ,* de Cornélius Agrippa (trois éditions vers 1520, 1526 et 1530), et c'est par moquerie que maître François en a baptisé les serviteurs de la reine de la Quinte.

Vers 1526 ou 1527, Cornélius Agrippa, étant à Lyon, a protesté violemment contre les *Romans gaulois*, est allé même jusqu'à mander, dans une lettre à Jean Chapelain, médecin royal : « Parmi les *Docteurs* (il ne dit pas les savants), il s'en trouve qui écrivent de honteuses facéties, livres empestés qui sont lus non seulement par les princesses, mais encore avec avidité par les damoiselles, et par lesquels les femmes s'habituent à la dépravation. » (*Epil.*, l. IV, ch. III.)

Rabelais, piqué au vif, s'est vengé en flagellant l'auteur de la *Philosophie occulte* dans les trois chapitres consacrés à la Quinte-Essence. J'ajouterai toutefois que ces chapitres sont considérés comme apocryphes par divers pantagruélistes, auraient été intercalés, ainsi que celui des Apedeftes, par Jean Turquet dans le Ve livre qui est bien, quoi qu'en dise P. Lacroix, l'œuvre du maître, mais qui a été publié en 1562-1564, c'est-à-dire après la mort de celui-ci. (Voy. Ducrot et F. Audiger, *Soc. des Amis et Admirateurs de Rabelais*, Tours, 1887, p. 13, et 1892, p. 16.)

la vertèbre dentiforme d'un morceau de sabot par trois fois » (1).

L'alkatim, comme un billart.

L'*alkatim*, mot dérivé de l'arabe et qui sert à désigner le sacrum (2). Le sacrum, *vulgò* le croupion, est composé de cinq vertèbres soudées entre elles de manière à former un seul os appelé par Hippocrate « la grande vertèbre ». Il est enclavé entre les deux os des hanches au-dessous de la colonne vertébrale qu'il continue. Il est dirigé obliquement d'avant en arrière et de haut en bas et recourbé sur lui-même.

Tous les anatomistes du moyen âge se servaient volontiers des termes d'Avicenne, d'Averrhoès et d'Abulcasis pour classer les diverses parties de l'organisme humain. Constantin l'Africain, né à Carthage et mort à l'abbaye du mont Cassin en 1087; Roger de Parme, élève de l'École de Salerne, chancelier de l'Université de Montpellier au commencement du XIIIe siècle; Guillaume de Saliceti, né à Plaisance en 1210, professeur à Vérone; Lanfranchi de Milan, élève de Saliceti; Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel; Jean Mathieu Ferrari de Gradi, Denis del Garbo, Barthélémi Anglicus, Jacobus Foroliviensis, Guy de Chauliac, etc. etc., n'usaient pour désigner les organes de l'homme que des expressions arabes : *mirach* pour le bas-

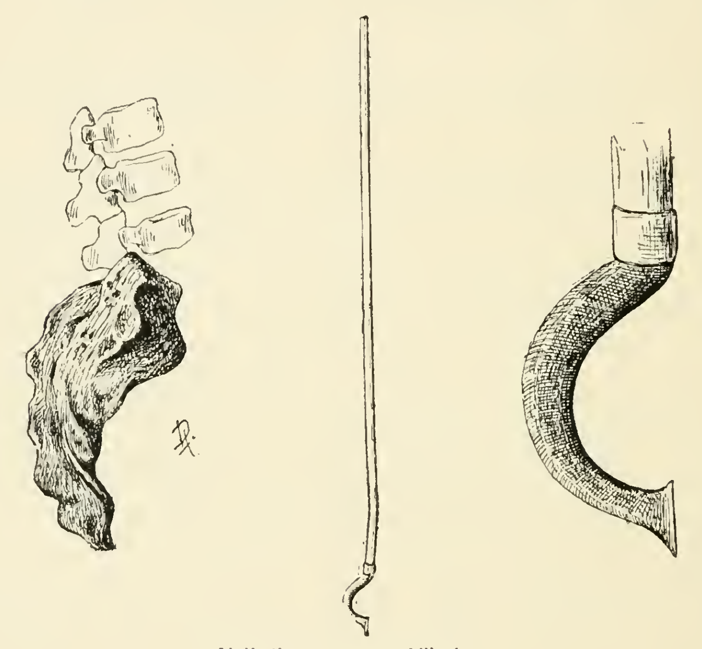
(1) Dans le livre I, chapitre XX de la *Philosophie* d'Agrippa, il est dit : « La planète Mars avait sous sa domination, dans le règne animal, les fesses et le dos, le canal du sperme, les reins; dans le règne végétal, le chêne, le peuplier, le hêtre. » Et dans le chapitre XXVII du même livre : « Toute chose a son ami et son ennemi. Les inclinations des choses soumises aux influences des planètes suivent les inimitiés de ces planètes. »

De sorte que l'urèthre malade, étant sous la domination de Mars, sera guéri par un ami de Mars, c'est-à-dire par le chêne et le hêtre.

Qui ne sait qu'on emploie le hêtre dans la fabrication des sabots? Il est évident que le remède est infaillible, d'après Messire Agrippa.

(2) Ainsi nommé parce que les Anciens avaient, dit-on, coutume d'offrir aux dieux, dans les sacrifices, cette partie de la victime.

ventre, *siphac* pour le péritoine, *zirbus* pour l'épiploon, *canna* pour la trachée-artère, *mery* pour l'œsophage, etc. Andreas Bellunensis (1) dit positivement que l'alkatim renferme les cinq vertèbres qui sont immédiatement au-dessous de la douzième vertèbre dorsale : *Alchalim est pars continens spondyles quinque qui sunt immediate infra spondylem* 12. Mieux encore Rabelais l'a dit lui-même. Dans le chapitre xx du livre III, où, selon Johanneau, Maître François



L'alkatim, comme un billart.

a voulu faire voir qu'il n'ignorait pas le langage par gestes des sourds-muets, il est mentionné que Panurge (2) « assist au-dessus des fesses, au lieu que les Arabes appellent Alkatim », le pouce de la main droite, puis celui de la main gauche.

(1) Interprète des mots arabes qui se trouvent dans Avicenne.

(2) Celui qui fait tout, du grec πᾶν, tout, et ἔργον, ouvrage. D'aucuns pensent que Panurge, c'est Rabelais; d'autres, que c'est le cardinal d'Amboise; quelques-uns, que c'est une personnification du peuple, etc. Autant d'assertions, autant d'hypothèses.

Fait curieux et qui prouve bien que la plupart des livres se font avec les livres des autres, tous les commentateurs de Rabelais que j'ai lus ont traduit alkatim par péritoine.

Billart. — Mail ou maillet à pousser les billes. « Crosse à crosser, » dit Ménage (*Dictionnaire étymologique*). Il faut donc entendre ici par billart un gros bâton muni d'une crosse dont on se servait autrefois comme d'un maillet.

Et un billart de quoi on crosse.

(Villon, *Ancien Testament*.)

Le sacrum est bien, en effet, une crosse adaptée à la colonne vertébrale.

Le crane, comme une gibessière.

La tête est composée de deux parties : le *crâne* et la face. Le crâne est une boîte osseuse qui loge le cerveau. Elle a la forme d'un ovoïde.

Gibessière, gibecière. On a donné jusqu'à la fin du XVIe siècle le nom de gibecière à l'aumônière et à l'escarcelle de grande taille à fermoirs ou à recouvrement qu'on portait, la première devant l'abdomen, au moyen de deux cordons fixés à la ceinture, la seconde sur le flanc droit ou le flanc gauche, au moyen d'une courroie passée en sautoir sur l'une ou l'autre des deux épaules. L'aumônière et l'escarcelle de grande taille ont la même origine et, par suite, à peu près la même forme. Quand elles sont distendues, elles ressemblent au crâne. Eu égard à ses dimensions, le crâne a cependant plus d'analogie avec l'aumônière de grande taille (1) ; c'est, du

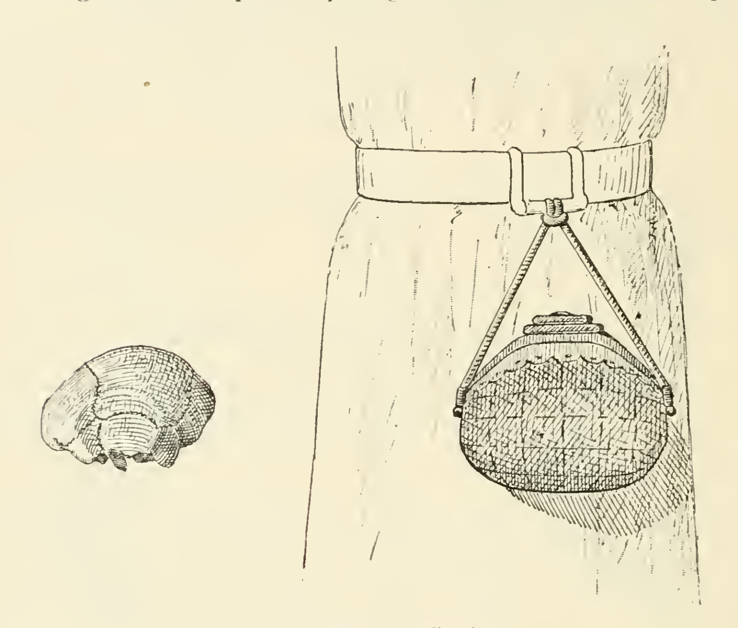
(1) Cette aumônière pouvait contenir des objets volumineux. Dans la chanson de Huon de Bordeaux, on lit :

Il prent le cor de blanc yvoire cler,
Qu'en s'aumosnière avoit envelopé.

Je donne à l'appui de la comparaison de Rabelais le dessin d'une aumônière du XVe siècle.

reste, cette dernière que Rabelais a, dans tout le cours de son œuvre, appelée gibessière.

« L. Neratus, gentilhomme romain, faisoit emplir les gibessières de ses varlets d'or et d'argent monnoyé, et rencontrant par les rues quelques mignons braguars (1) leur donnoit grands coups de poing en face. Soubdain après,



Le crane, comme une gibessière.

pour les appaiser leur despartoit (2) de son argent. » (L. IV, ch. XVI.)

« Gibessière de velours n'est reliquaire de testons (3) ni menue monnoye ; c'est un réceptacle d'escuts au soleil, » dit Panurge à frère Jean. (L. V, ch. XV.)

Dodin, receveur du Coudray, répond à frère Couscoil qui lui demande s'il n'a pas d'argent sur lui : qu'il en a « pleine gibessière ». (L. III, ch. XXIII.)

(1) Pimpants, bien ajustés. Ce mot tire, dit-on, son origine des *bragues*, caleçon de toile fine.

(2) Donnait.

(3) Monnaie d'argent, frappée en France sous Louis XI, sur laquelle était gravée la tête du roi. Le teston valait quinze sous et six deniers.

Les coustures, comme un anneau de pescheur.

Les *coustures* sont les sutures ou articulations des os du crâne entre eux. Les sutures de la voûte du crâne ressemblent aux coutures mal faites (d'où leur nom primitif) des fillettes qui commencent à manier l'aiguille. Elles forment des cercles plus ou moins réguliers, verticaux et transversaux (sutures fronto-pariétale ou coronale (1), fronto-sphénoïdale, fronto-ethmoïdale, etc.), et verticaux et antéro-postérieurs (sutures médio-frontale, sagittale (2), inter-occipitale, etc.).

Plusieurs d'entre elles sont indiquées dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*.

Marquet est frappé d'un coup de bâton « par la joincture coronale de la teste sur l'artère crotaphique (3) du costé dextre (4) ».

Au sac de l'abbaye de Seuillé « si aulcun saulver se vouloit en fuyant, a icelluy (5) Frère Jean faisoit voler la teste en pièces par la commissure lambdoïde » (6). Le moine batailleur se « deffeit d'un de ses gardes, lui coupant la teste sur les os pétreux, et enlevant les deux os bregmatis (7), et la commissure sagittale avec grande partie de l'os coronal (8) », etc.

Les commentateurs voient avec raison, je pense, dans les mots *anneau de pescheur* une allusion à la formule

(1) Parce qu'elle ressemble à une couronne.

(2) Pariétale ou sagittale, en latin *sagitta*, parce qu'elle ressemble à une flèche.

(3) L'artère de la tempe, du grec κρόταφος, tempe.

(4) Du côté droit, du latin *dexter*.

(5) A celui-ci.

(6) La suture occipito-pariétale, encore nommée lambdoïde, parce qu'elle ressemble au λ grec (λ et εἶδος, forme).

(7) Les deux pariétaux, du grec βρέγμα, βρέγματος.

(8) L'os du front, le trontal.

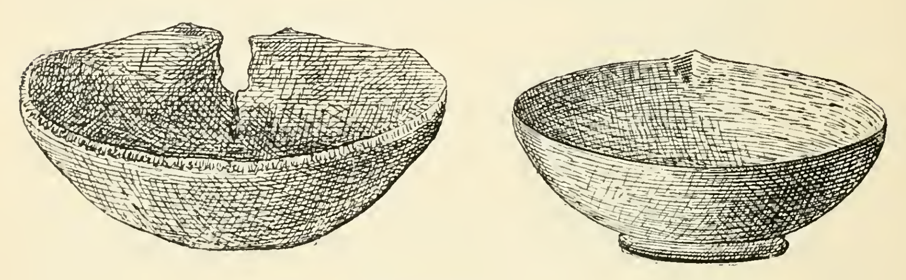
usitée en cours de Rome: « *Sub annulo piscatoris*, sous le sceau de l'anneau du pêcheur, » de saint Pierre, qui fut successivement pêcheur, apôtre et pape.

Le frontal, comme une retumbe.

Le *frontal*, l'os du front.

Dans le livre V, chapitre XXII, on lit : « Beuvants, en belles et amples retumbes, vins de quatre sortes. »

Parmi les vases d'artillerie bacchique sculptés sur l'arc antique sous lequel on devait passer pour arriver à l'oracle



Le frontal, comme une retumbe.

de la Bouteille figuraient : « cent formes de verres à pied, retumbes, hanaps, etc. » (1).

Le Duchat pense que le mot *retumbe* vient peut-être « de *rotunda*, en sous-entendant *cupa*. (Voyez J. Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, au feuillet 99, de l'édition de Poitiers, 1557.) Là parlant de certain *vaisseau de verre rond*, plein de vin, qu'anciennement, dit-il, on jetait pendant les rogations contre la maîtresse châsse de l'église abbatiale de Saint-Cyprien de Poitiers, en marge de cet endroit du livre, ce vaisseau rond est appelé *retumbe*. » Cette signification est certaine. On lit dans du Cange : *De rotumbis et cyfis vitreio*, mais l'étymologie de Le Duchat est inadmissible (Esmangart et Johanneau). Voici la définition que Cotgrave

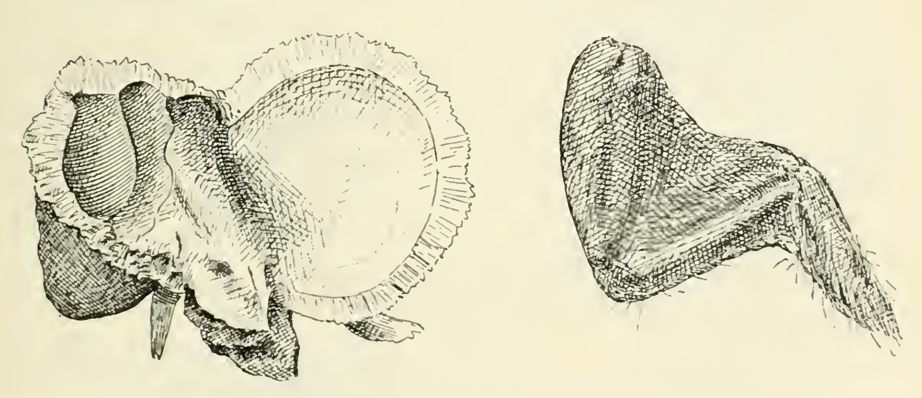
(1) L. V, ch. XXXIV.

donne de cet objet : « *A false cup wherein drink falling into and odd corner seems to be drunk up; also a flat vault or a room that's made vault wise.* »

La retumbe est un vase rond ou tasse à boire. On compare maintenant le frontal à une coquille de pèlerin. La coquille étant le premier vase qui ait servi à puiser de l'eau, il n'y a, par conséquent, qu'une différence de mot entre la comparaison de Rabelais et celle des anatomistes modernes.

Les os pétreux, comme un plumail.

Les *os pétreux* ou rochers, ainsi dénommés à cause de leur dureté, de leurs inégalités et de leurs aspérités, logent l'appareil de l'audition. Ils forment la partie inférieure et interne de chacun des os de la tempe.



Les os pétreux, comme un plumail.

Plumail, aileron de volaille garni de ses plumes. — Ce mot est encore usité en Saintonge et en Poitou pour désigner un aileron d'oie ou de dindon.

Le dessin ci-dessus fixe le degré de ressemblance qui existe entre l'os pétreux et un plumail.

Dans l'île des Papimanes (1), frère Jean des Entommeures

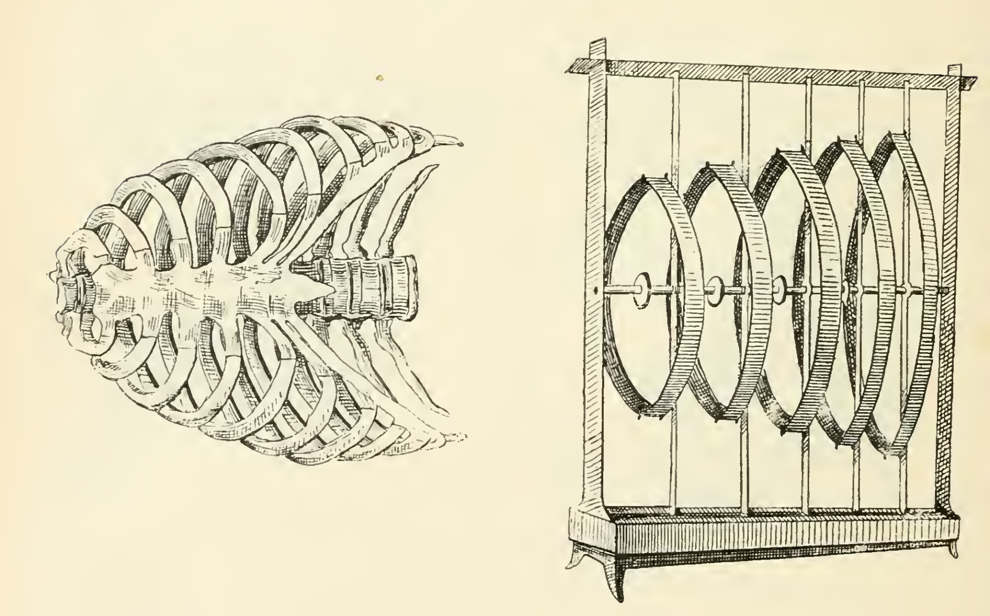
(1) L'île Papy, située entre l'Islande et les Heiligoland, selon M. Ducrot (*loc. cit. suprà*, p. 19).

« regardoit de costé les bachelettes (1), comme un chien qui emporte un plumail ».

Les soldats du capitaine Tripet, ébahis des exercices équestres de Gymnaste (2), fuyaient « regardants derrière soi, comme un chien qui emporte un plumail ».

Les costes, comme un rouet.

La poitrine ou thorax est une cavité limitée par vingt-quatre os longs, courbés en cerceaux, les *côtes*, unies en arrière aux vertèbres du dos, en avant au sternum.



Les costes, comme un rouet.

On ne peut regarder le thorax sans penser à un ou plusieurs *rouets*. Le rouet ancien dont on a le dessin sous les yeux appartient à la grand'mère de M. Danty, mon dessinateur.

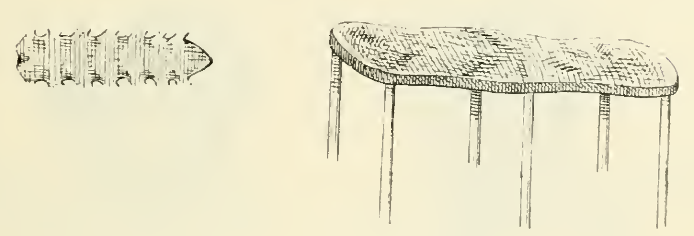
(1) *Bacheliers*, jeunes hommes à marier, *bachelettes*, jeunes filles à marier ; d'où *bachelerie, bachelage*, pour célibat.

(2) Du grec γυμναστής, maître des athlètes.

Le breschet, comme un baldachin.

Le *breschet*, le sternum.

Un des chicanous « daulbé (1) en la maison de Basché a huyet costes froissées, le breschet effondré (2), etc ».



Le breschet, comme un baldachin.

Baldachin, baldaquin, mot italien (*baldacchino*) francisé qui veut dire dais. *Baldacchino*, suivant Ménage, est un diminutif de *Baldacho*, nom d'une ville de la Babylonie dans laquelle on fabriquait des draps de diverses couleurs. Le qualificatif de *baldacchino* appliqué à ces draps aurait été appliqué, plus tard, par extension, au dais qu'on porte au-dessus du saint Sacrement dans les processions, au ciel d'un lit, etc.

Pantagruel est reçu dans l'île des Papimanes par l'évêque Homenaz et ses gens « portants banières, gonfalons, baldachins, torches, benoistiers » (3).

Le sternum est, effectivement, un baldaquin osseux protégeant le cœur et la partie antérieure des poumons.

Les omoplates, comme un mortier.

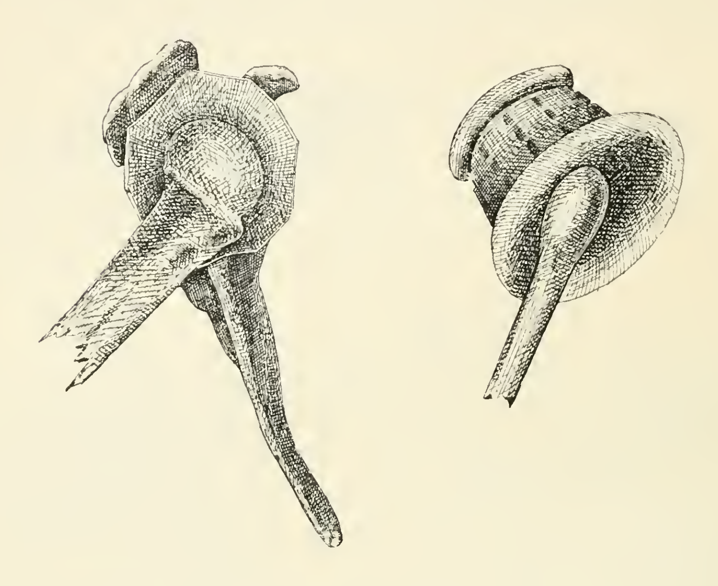
L'*omoplate* ou *palleron*, qui, avec la clavicule, forme le squelette de l'épaule, est un os plat triangulaire dont l'angle

(1) Battu.

(2) Brisé, défoncé.

(3) Bénitiers. Du vieux mot français *benoa*, qui voulait dire béni.

externe offre une cavité, bordée d'un bourrelet cartilagineux et surmontée d'un ligament (ligament acromio-coracoïdien), dans laquelle la tête de l'os du bras (humérus) s'emboîte comme la tête d'un pilon dans un *mortier*.



Les omoplates, comme un mortier.

Le mortier en bronze dessiné ci-dessus est la reproduction d'un mortier du XVIe siècle qui a figuré, en 1892, à l'Exposition nationale de Tours.

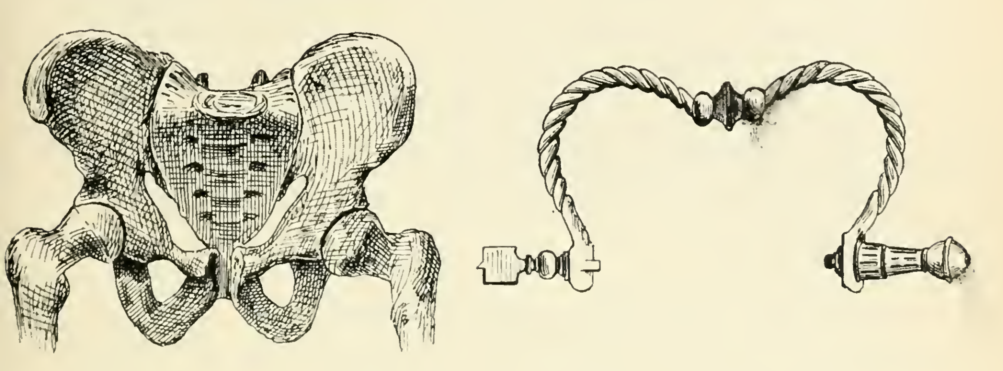
La face postérieure de l'omoplate est divisée en deux parties par une crête osseuse presque horizontale, terminée en dehors par une saillie aplatie nommée acromion.

A la fin de l'escarmouche de Seuillé, frère Jean « avec son baston de croix donna entre col et collet sur l'os acromion (1) du capitaine Tiravant ».

(1) Du grec ἄκρος, bout, et ὦμος, épaules.

Les hanches, comme un vibrequin (1).

La *hanche* (2) est la saillie que produisent latéralement, au-dessous de la ceinture, non seulement la crête de l'os iliaque (os des hanches), mais encore l'extrémité externe renflée du col de la tête de l'os de la cuisse (grand trochanter du fémur).



Les hanches, comme un vibrequin.

Le col et le corps du fémur forment un angle à sinus inférieur de 130° environ, regardant en dedans. Chez la femme et les vieillards, cet angle est moins ouvert, et la saillie des hanches, par suite, plus prononcée. Elle devait être exagérée chez Quaresmeprenant dont le contour supérieur du bassin (os iliaques et sacrum) et des cols fémoraux rappelait un *vilebrequin*, outil dont le manche et la mèche sont assez longs. D'autant plus exagérée que Quaresmeprenant, qui « rien ne mangeoit jeûnant, jeûnoit rien ne mangeant, grignotoit par soupçon, buvoit par imagination » et « jamais ne se trouvoit aux noces », ne pouvait être bien gras.

(1) Le vilebrequin représenté est un vilebrequin du XVII[e] siècle, appartenant à un de mes confrères, M. Fey, de Savonnières.

(2) En basse latinité, *anca*, mot dérivant lui-même du mot grec ἀγκών, qui signifie angle saillant.

Dans l'île des Ferrements (1), les arbres semblent « animaulx terrestres, non en ce différentes des bestes qu'elles n'eussent cuir, graisse, chair, vènes, artères, ligaments, nerfs, cartilages, adènes (2), os, mouelle, humeurs, matrices, cerveau et articulations cognues (3) ; car elles en ont..... mais en ce qu'elles ont la teste, c'est le tronc, en bas ; les cheveulx, ce sont les racines, en terre ; et les pieds, ce sont les rameaulx, contremont (4) ; comme si un homme faisoit le chesne fourchu. Et ainsi comme vous..... de loing à vos jambes ischiatiques (5) et à vos omoplates sentez la venue des pluies, des vents, du serein (6), tout changement de temps ; aussi, à leurs racines, caudices (7), gommes, médulles (8), elles préssentent quelle sorte de baston dessoubs elles croist, et leur préparent fers et allumelles convenentes. »

Les genoils, comme un escabeau.

Les *geniols*, les genoux et spécialement l'os situé à la partie antérieure de l'articulation de la cuisse et de la jambe, la rotule.

(1) Les îles Féroë, selon M. Ducrot. (Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 22.) Ces îles, au nombre de quinze, étaient appelées, du temps de Rabelais, isles de Ferrô, îles de fer.

(2) Glandes du cou, en latin *adenes*.

(3) Connues.

(4) En l'air.

(5) Atteintes de névralgie sciatique, du grec ἰσχία, les os des hanches. La névralgie sciatique, maladie très difficile à combattre, est guérie quelquefois par l'action du feu (pointes de feu, moxas). C'est ce qui est arrivé à Panurge. « Notez, raconte-t-il à Pantagruel, que cestui rostissement me guérit d'une ischiatique entièrement, à laquelle j'estois subject plus de sept ans avoit, du costé auquel mon rostisseur s'endormant me laissa brusler. »

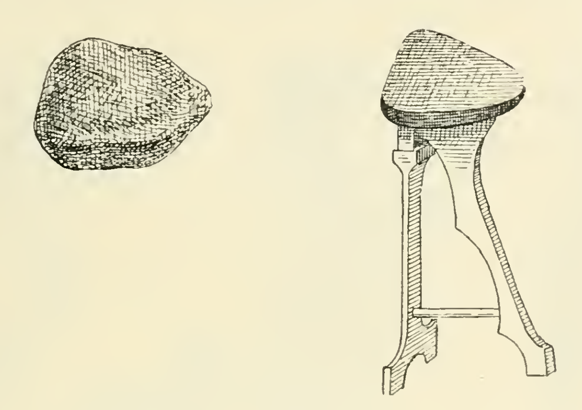
Les douleurs de la sciatique sont réveillées ou exagérées par les changements de temps.

(6) Du beau temps, du temps calme, du latin *serenus*.

(7) Tiges, du latin *caudex*.

(8) Moelles, du latin *medulla*.

La rotule est triangulaire comme le siège de la plupart des *escabeaux* du moyen âge (1). A Quaresmeprenant, émacié par les jeûnes, « foisonnant en pardons, indulgences et stations, bon catholic, de grande dévotion, » fré-



Les genoils, comme un escabeau.

quemment à genoux, par conséquent, cet os tenait vraiment lieu d'escabeau.

Les fociles, comme faucilles.

L'avant-bras est formé par la réunion de deux os longs, le cubitus en dedans, le radius en dehors ; la jambe par la réunion de deux autres os longs, le tibia en dedans, le péroné en dehors.

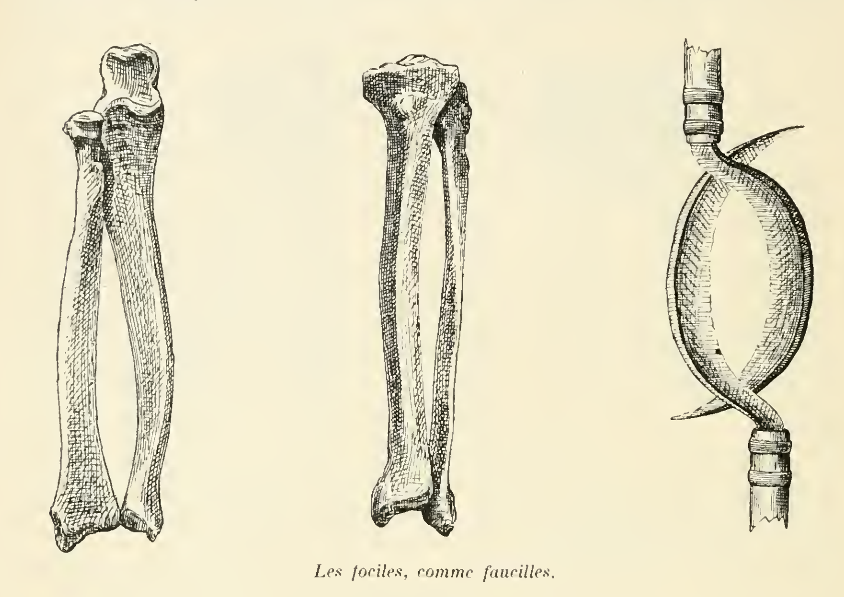
Dans les auteurs du moyen âge, les os de l'avant-bras et de la jambe sont appelés *fociles* ou *faucilles*, le tibia et le cubitus *focilia majora*, le péroné et le radius *focilia minora*.

Tous ces os sont incurvés, triangulaires et tranchants comme une *faucille*. Dans le Berry on nomme encore les avant-bras faucilles.

Il semble que Rabelais se soit complu à jouer sur les

(1) Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance*, t. I, p. 107 ; Paris, 1872.

mots fociles et faucilles. Maître François a écrit aussi, en effet, dans l'ancien prologue du quart livre : « Nous sommes parabolains (1) au long faucile et au grand code (2). » Et dans le chapitre XVII du livre Ier « Ceux-ci (3) s'en vont en



Les fociles, comme faucilles.

paradis aussi droict comme une faucille et comme est le chemin de Faye (4). »

Les rassettes, comme des échasses.

Les *rassettes*, *raschetes*, *rachettes*, *rasquettes*, les os du poignet, c'est-à-dire du carpe et ceux aussi du cou-de-pied (5) ou du tarse.

(1) Hommes consacrés au service des malades dans les hôpitaux, frères convers, hommes de corvée, du grec παράβολος, méprisé.

(2) « Jeux de mots, dit L. Barré, d'abord sur *faucille* (petite faulx) et *focile* (os du bras) ; puis sur code (livre) et coubte (coude). »

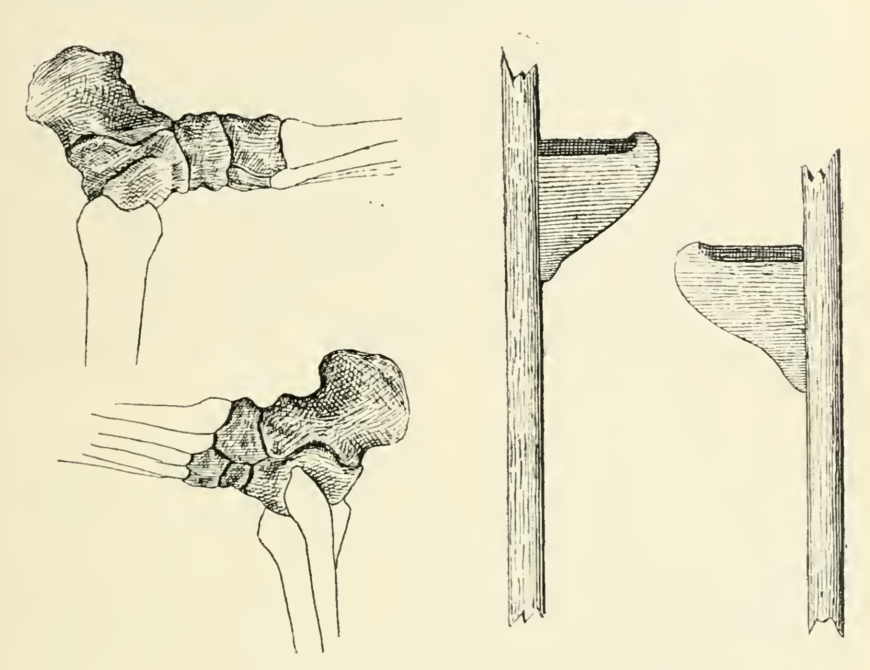
(3) Les pillards qui saccageaient le bourg et l'abbaye de Seuillé.

(4) Aujourd'hui encore, le chemin de Chinon à Faye-la-Vineuse décrit une courbe assez prononcée.

(5) L'auteur a signalé un des petits os du cou-de-pied, l'astragale :

« Les os de la rachette de la main qui sont huit. » (H. DE MONDEVILLE, f° 1.)

« La rasquette du pié est composte de quatre os lyés ensemble, avenamment. » (LANFRANC, f° 37, verso.)



Les rassettes, comme des échasses.

Les *échasses* datent de très loin. Une paire d'échasses analogues à celle dont on a le dessin sous les yeux est représentée dans l'*Histoire du saint Graal jusqu'à l'empire de Néron*, manuscrit (fin du XIIIe siècle) de la Bibliothèque nationale.

Pantagruel « vouloit tenir quelques propos au capitaine

« Dans les membres les plus inférieurs, dit Dindenaut à Panurge, ce sont les pieds, il y a un os, c'est le talon, l'astragale. »

Selon W. Prellwitz, (*Etymologisches Wörterbuch der Griechischen Sprache*, p. 36), le vocable *astragalos* aurait pour origine un thème indo-européen, *ά-*Strg^w-los* (στρεβλός), en d'autres termes : ά préfixe augmentatif, *los* suffixe, *strg* racine qui signifie tordu. L'astragale est un os contourné, tordu.

du palais de la reine de la Quinte-Essence : mais ne pouvant monter si hault qu'il estoit soubhaitoit une échelle ou des échasses bien grandes. » (L. V, ch. XIX.)

La comparaison exacte pour les rassettes du pied, dont la plante regarde en haut (1), est inexacte pour celles de la main quelle que soit la situation dans laquelle on la place. Pourquoi? Peut-être parce que le malicieux satirique a fait abstraction de la main hors nature du roi de l'île de Tapinois (2). Quaresmeprenant, il ne faut pas l'oublier, était un arrière-descendant des fils d'Antiphysie qui avaient « les bras et les mains tournez en arrière vers les espaules. Et cheminoient sus leur teste sphérique et ronde entièrement comme un ballon, continuellement faisants la roue, les pieds contremont (3). »

Physiologie. — Les os sont creusés de cavités remplies de moelle. La moelle abonde surtout dans le canal des os longs. C'est une matière pulpeuse, d'un jaune grisâtre, qui, en raison de la grande quantité de graisse qu'elle contient (4), compose un aliment très nourrissant. Elle sécréterait, d'après Bizzozero, les globules blancs du sang qui, pour certains auteurs, ne sont que des globules rouges en voie de formation. C'était un mets très estimé des hommes des âges de la pierre, ainsi qu'il appert de la quantité d'os d'animaux fendus en long, ramassés dans les stations préhistoriques des Eyzies, de Cro-Magnon, de Solutré, etc.

(1) Les vraies échasses, les échasses anciennes et celles des bergers landais actuels, ne remontent guère au-delà des mollets, sur lesquels on les fixe ainsi que sur les articulations du cou-de-pied, au moyen de courroies.

(2) Vraisemblablement l'Islande. (Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 16.) Tapinois, hypocrite, homme qui se déguise ; en tapinois, en cachette ; regarder en tapinois, regarder sournoisement. Ile de Tapinois veut dire exactement île des gens mortifiés (du grec ταπεινόν, humilité chrétienne).

(3) Les pieds en l'air (l. IV, ch. XXXII).

(4) 96 parties sur 100 (Berzélius).

Rabelais n'a donc rien avancé de trop lorsqu'il a écrit pour exposer sans trop de danger sa doctrine absconse (1).

« Vistes-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire (2). C'est, comme dict Platon, *lib. II, De Rep.* (3), la beste du monde la plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme (4), de quelle affection il le brise, de quelle diligence il le sugce. Qui l'induict à ce faire? Quel est l'espoir de son estude (5)? Quel bien prétend-il? Rien qu'un peu de mouelle. Vray que ce peu est plus délicieux que le beaucoup de toutes aultres, pour ce que la mouelle est aliment élabouré à perfection de nature, comme dict Galen, III, *Facult. nat.*, et XI, *De Usu partium* (6). »

(1) Cachée, mystérieuse, impénétrable, du latin *absconditus*.

(2) Un écrivain ordinaire aurait dit « os à moelle ». Rabelais, qui est anatomiste, s'est servi du terme technique.

(3) « Le chien aboie contre ceux qu'il ne connaît pas, et flatte ceux qu'il connaît, quoiqu'ils ne lui aient fait aucun bien... Par là il manifeste un naturel heureux et vraiment philosophe, en ce qu'il ne distingue l'ami de l'ennemi que parce qu'il connaît l'un et ne connaît pas l'autre. » (Platon, *Œuvres*. Trad. Cousin. — Paris, 1833. T. IX, p. 103.)

(4) L'entame, le coupe, du grec ἐντομή, incision, entaille.

(5) Attention, du latin *studium* fait du grec σπουδή, attention, soin particulier, ardeur, empressement.

(6) Voici la traduction des passages de Galien cités par Rabelais : « La nature a déposé dans certains os une provision d'aliments propres à leur nutrition... La moelle est l'aliment propre des os... Ce que le sang est pour les chairs, la moelle l'est pour les os... »

ARTHROLOGIE OU ÉTUDE DES ARTICULATIONS

Quaresmeprenant avoit :

> Les ligaments, comme une escarcelle.
> Les cartilages, comme une tortue de garrigues.

Les ligaments, comme une escarcelle.

Les *ligaments*, les ressorts des articulations, les liens fibreux, solides et flexibles, qui unissent et maintiennent dans leurs rapports naturels les surfaces articulaires des os. La souplesse des ligaments diminue dans les derniers temps de la vie.

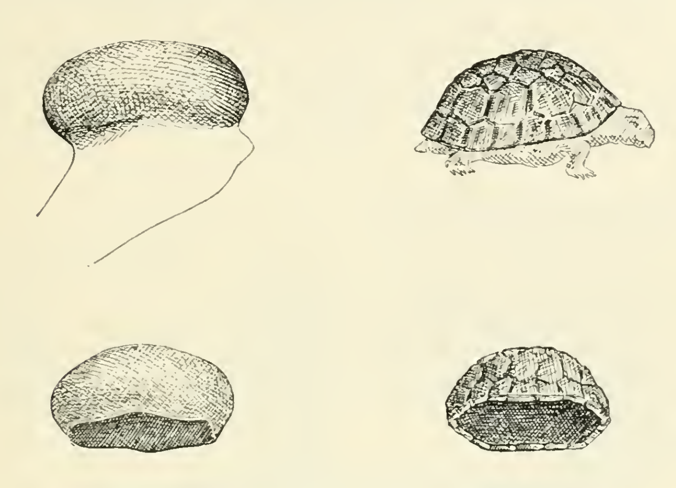
Escarcelle : « Grande bourse de cuir à l'antique qui se fermait à ressort avec du fer, » dit Furetière.

Les ligaments aussi rigides que des lames de fer ou d'acier.

Les cartilages, comme une tortue de garrigues.

Si les surfaces articulaires des os, soumises à des frottements durs et fréquemment répétés, ne s'usent pas, c'est parce qu'elles ne sont pas en contact immédiat. Dans la machine animale il y a, en effet, comme dans les machines industrielles, des coussinets protecteurs qui tempèrent les chocs et résistent aux pressions. Ces coussinets protec-

teurs sont les *cartilages*. Ils sont constitués par un tissu très résistant et en même temps très élastique, qui recouvre d'une croûte plus ou moins épaisse (*cartilages articulaires* ou d'*encroûtement*) les parties osseuses des jointures.



Les cartilages, comme une tortue de garrigues.

Tortue de garrigues. « On en voit beaucoup en Languedoc, où on appelle garrigues les landes et les brossailles. » (Le Duchat.)

« Prenez une tortue de garrigues, c'est-à-dire de celles qui vivent en terre en lieux secs et qui n'entrent point dans l'eau. » (*Fouill. Fauc.* 33.)

De toutes les tortues (tortues terrestres, tortues de mer ou d'eau douce), la tortue terrestre est celle dont la carapace (1), fortement bombée, rappelle le mieux la croûte cartilagineuse qui revêt la tête de l'os du bras, la cavité de l'articulation de la hanche, etc.

(1) J'entends la portion supérieure ou dossière de la carapace.

MYOLOGIE OU ÉTUDE DES MUSCLES

Quaresmeprenant avoit :

Les muscles, comme un soufflet.
Les tendons, comme un gand d'oiseau.
Le diaphragme, comme un bonnet à la cocarde.
Les crémastères, comme une raquette.

Les muscles, comme un soufflet (1).

Les *muscles* se composent de deux parties bien distinctes :

1° D'une partie centrale, rouge, peu consistante, réductible en fibrilles contractiles (*fibrilles musculaires*) ;

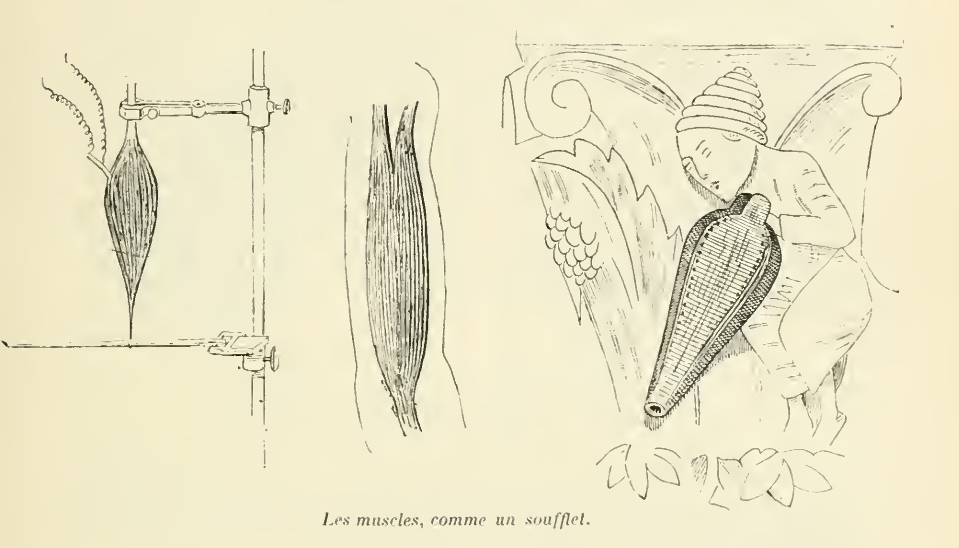
2° D'une partie terminale, d'un blanc nacré, très résistante, constituant les cordes souples, appelées *tendons*, qui s'attachent aux os.

Les fibrilles musculaires sont contenues dans des loges membraneuses (*aponévroses*) qui se perdent sur les tendons dont elles ont la texture et la couleur.

Par le qualificatif général « les muscles », Rabelais entend surtout la partie contractile de ces organes, celle qui, comme *un soufflet*, est relativement relâchée à l'état de repos, gonflée à l'état d'action.

(1) Le soufflet dessiné dans la planche annexe est un fac-similé du soufflet sculpté sur un des chapiteaux de l'église abbatiale de Vézelay, qui date des premières années du XIIe siècle.

En plus du cœur, du diaphragme, du crémastère, du sphincter, de l'anus, étudiés dans ce chapitre, Maître François a signalé les muscles des parois de l'abdomen. (Voy. Anatomie des formes, *Le mirach*, *comme un chapeau albanois*, et « le muscle de la vole qui est au dessoubs du pouce. » (L. II, ch. XIX.) Les anciens, Pline, Varron, appelaient *vola* la paume de la main. Par muscle de la vole, il faut donc comprendre l'ensemble de la masse musculaire,



Les muscles, comme un soufflet.

(court abducteur, opposant, court fléchisseur et adducteur du pouce), qu'on trouve à la base du pouce et qui constitue l'éminence thénar.

Ce sont surtout les muscles superficiels des membres (jumeaux de la jambe, biceps brachial, long supinateur, etc.) qui ont la forme indiquée par l'illustre écrivain. Cette forme est celle qu'on donne aux faisceaux musculaires représentés dans les ouvrages de physiologie. (Voy. MAREY, *la Machine animale*, p. 30, 5e édit., Paris, 1891.)

L'exercice fortifie les muscles. Ils sont grêles chez la femme et aussi chez l'homme dont la vie est sédentaire. Ils s'atrophient et s'infiltrent de graisse dans la vieillesse. Chez

les peuples qui se nourrissent exclusivement de viande, l'énergie musculaire est plus prononcée que chez les peuples frugivores. (HALLER, *Des rapports du moral et du physique*.)

Chacun des habitants de l'île de Ruach « à sa ceincture portoit un beau petit soufflet. Si par cas vent leur failloit (1), avecques ces jolis soufflets ils en forgeoient de tout frais, par attraction et expulsion réciproque. »

Avec ses os fragiles, ses articulations rouillées, ses hanches saillantes, Quaresmeprenant n'était plus jeune. Il menait une existence contemplative. « Confalonnier (2) des icthyophages (3), grand avaleur de pois gris et de salades salées, rien ne mangeoit jeûnant, jeûnoit rien ne mangeant, grignotoit par soupçon, buvoit par imagination, jamais ne se trouvoit aux nopces. » Ses muscles devaient être et étaient réduits à un degré inouï de mollesse et de flaccidité. Ce n'était plus de la chair... c'était de l'air.

Les tendons, comme un gand d'oiseau.

Gand d'oiseau, gant de fauconnier. Il était fait de peau de cerf ou de buffle et avait tous les doigts séparés (4) et une garde assez grande couvrant le poignet.

« Pour un nouveau faucon il faut gand neuf de cuir de cerf bien blanc, laisse neuf de bon cuir, laquelle doit estre attachée au gand, » lit-on dans le *Livre du roy Modus* (manuscr. Biblioth. nat.) écrit au commencement du XIVe siècle, mais sur des documents d'une date antérieure (5).

(1) Leur faisait défaut.

(2) Gonfalonier, celui qui portait le gonfalon.

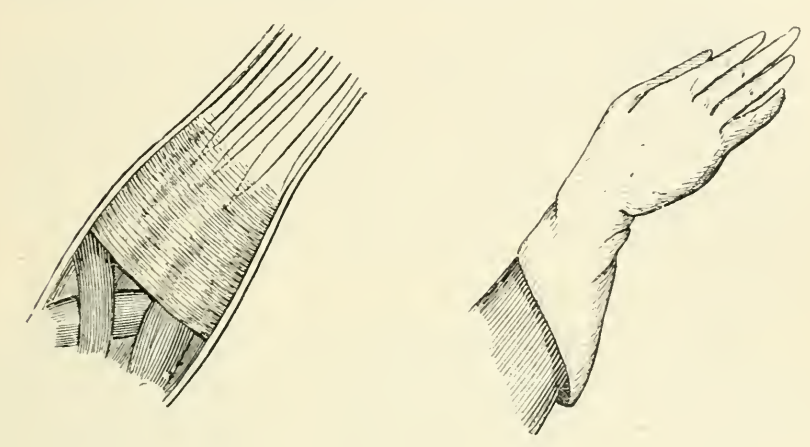
(3) Ceux qui ne mangent que du poisson, du grec ἰχθύς, poisson, et φάγω, je mange.

(4) Il y avait aussi, à cette époque, des gants sans doigts séparés, ou avec un doigt séparé pour le pouce. (Voy. Appareil digestif, *Le palat, comme une moufle*).

(5) Le plus ancien des livres écrits en français sur la fauconnerie, 1328. Imprimé en caractères gothiques avec 50 gravures, en 1839, par Elzear

Dans une des verrières de l'église Sainte-Savine de Troyes en Champagne, saint Thibault, à cheval et en costume de chasse, a la main droite enfermée dans un gant de ce genre, sur lequel est perché un faucon.

Au nombre des curieux venus au-devant de Pantagruel descendu dans l'île des Papimanes figurait « un faulconnier avecques un leurre et gand d'oiseau ».



Les tendons, comme un gand d'oiseau.

Les *digitations tendineuses* blanches et la gaine aponévrotique qui les prolonge à la surface de la plupart des muscles fait involontairement songer au gant blanc digité à longue gaine dans lequel étaient logés la main et le poignet d'un fauconnier.

Le diaphragme, comme un bonnet à la cocarde.

Le *diaphragme* (1) est une cloison musculo-aponévrotique qui divise le tronc en deux cavités : une supérieure, la

Blaze. (Voy. aussi Tardif, *Art de la fauconnerie*, in-f° avec fig. ; Paris, 1492, autres édit. in-4, Paris, 1567, 1628, et *Reliquia librorum*, manuscrit latin de 1250, imprimé seulement en 1788.)

(1) Du grec διάφραγμα, entre-deux, séparation, division, formé de διά, entre, et de φράσσω, je ferme, j'enclos.

poitrine, et une inférieure, le ventre. Il est formé d'une portion convexe en haut, concave en bas, fibreuse, c'est-à-dire d'un blanc nacré, à son centre, et musculeuse, c'est-à-dire rouge, à son pourtour (*corps du diaphragme*), et de deux prolongements charnus, verticaux, insérés sur la colonne vertébrale (*piliers du diaphragme*).

« Entr'aultres despouilles et butins de ses conquestes, Ptolémée, fils de Lagus (1), présenta aux Egyptiens en plein théatre un esclave bigarré, tellement que de son corps l'une part estoit noire, l'aultre blanche (non en compartiment de latitude (2) par le diaphragme, comme fut celle femme sacrée (3) à Vénus indique (4), laquelle fut recognue (5) du philosophe tyanéan (6) entre le fleuve Hydaspes (7) et le mont Caucase), mais en dimension perpendiculaire. » (Prologue du livre III.)

« Toutes mes phrènes (8), métaphrènes (9) et diaphragmes sont suspendus et tendus pour encornifistibuler (10) en la gibessière de mon entendement (11), ce que dictes, » répond Panurge au philosophe éphectique (12) et pyrrhonien (13) Trouillogan.

(1) Un des capitaines d'Alexandre, chef de la dynastie des Lagides, rois d'Égypte.

(2) Du latin *latitudo*, employé par les astronomes dans le même sens, et qui signifie largeur.

(3) Consacrée, du latin *sacratus*.

(4) Indienne, du latin *indicus*.

(5) Reconnue.

(6) Apollonius de Thyane, philosophe pythagoricien.

(7) Grand fleuve de l'Inde.

(8) Phrène, φρήν, primitivement le diaphragme que les poètes grecs confondaient avec le péricarde ; par extension, surtout au pluriel, les viscères, les entrailles.

(9) To μετά φρένον (R. R. μ. φρήν), la partie supérieure du dos entre les épaules.

(10) Mot forgé, introduire, faire entrer.

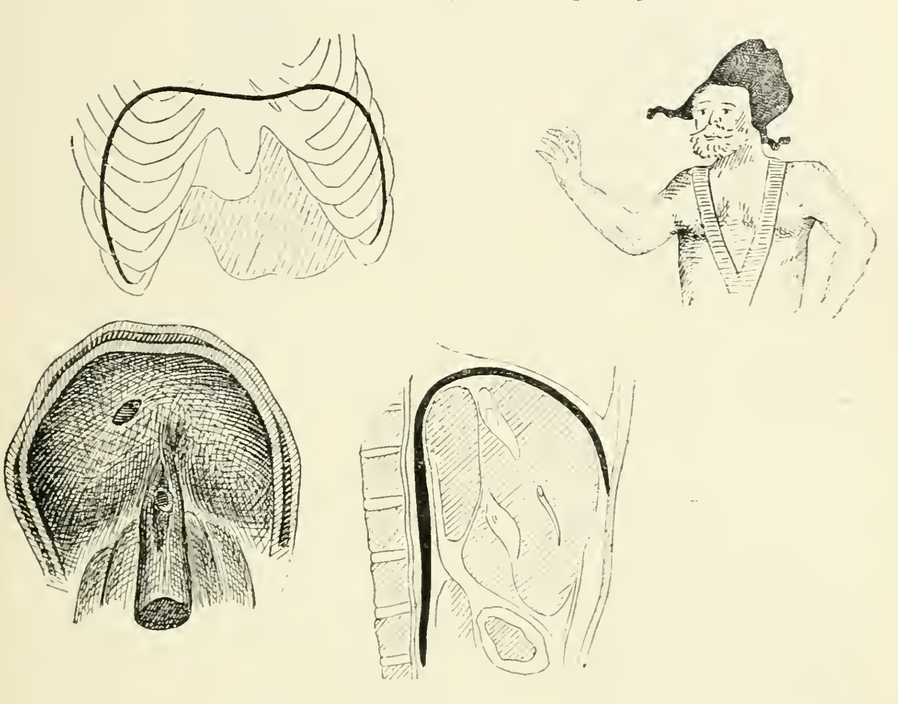
(11) Voy. Ostéologie, *Le crane, comme une gibessière.*

(12) Temporiseur, du grec ἐπέχω, retenir, empècher, arrèter.

(13) De l'école de Pyrrhon, disciple d'Anaxarque et chef des philosophes sceptiques.

Bonnet à la cocarde, bonnet d'homme s'attachant sous le menton. « Bonnet à la mode ancienne, bonnet des gens du commun, » dit Oudin.

Le premier des habitants de l'île des Apedeftes (1) rencontré par Pantagruel « estoit vestu d'une robe gocourte (2), de couleur de roi, avoit le pourpoinct de demi-



Le diaphragme, comme un bonnet à la cocarde.

ostade (3) à bas de manches de satin, et le hault estoit de chamois, le bonnet à la cocarde ».

Ce bonnet est très ample, très lourd et doublé en

(1) Ignorants, illettrés, du grec ἀπαίδευτοι (Voy. l'*Alphabetum græcum* de Robert Estienne, 1543, pour la prononciation des diphtongues grecques αι et ευ). Rabelais a appelé ainsi les gens de la Cour des comptes, parce qu'ils n'avaient aucun grade universitaire. Je rappelle que le chapitre dans lequel figurent ces lignes est généralement considéré comme apocryphe.

(2) De moyenne longueur.

(3) Sorte d'étoffe.

arrière de frise rouge. Louis Guyon affirme qu'il en a vu un à Paris qui pesait 4 livres 10 onces. (L. GUYON, *Diverses leçons*, l. II, ch. VI.) Dans les *Variétés historiques* publiées par Fournier (t. III, p. 36), il est question également de ce bonnet.

« A la cocarde » vient, sans doute, du vieux mot français coquenard qui signifiait niais, borné.

Le dessin du bonnet à la cocarde que nous a conservé Ambroise Paré — c'est celui qu'on a sous les yeux — témoigne de l'analogie évidente qu'il y a entre cette coiffure bombée, rouge en arrière et dont les deux brides, très larges à leur origine, se réduisent inférieurement chacune à un cordonnet, et la voûte et les deux piliers ou appendices du diaphragme qui décroissent progressivement de volume à mesure qu'ils descendent à droite et à gauche, le long de la colonne vertébrale.

Les crémastères, comme une raquette.

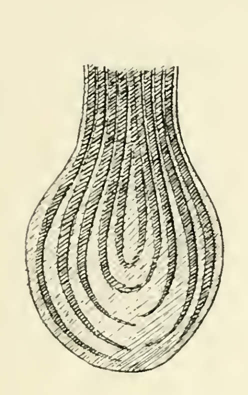
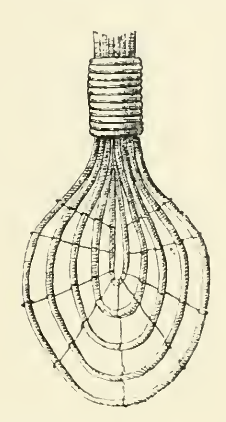
Les *crémastères* sont les muscles suspenseurs des glandes génitales, les agents du mouvement d'ascension brusque de ces glandes (du grec κρεμάω, je suspends). Les faisceaux musculaires qui composent chacun des deux crémastères naissent, à droite et à gauche, de la partie interne du pli de l'aine et se terminent en formant autour du testicule du même côté une série d'anses dont la concavité regarde en haut.

En marge du chapitre XXVIII du livre V du manuscrit de la Bibliothèque nationale se trouve une liste de quinze phrases avec ce titre : *Servato in-4° lib. Panorgium ad nuptias*, et parmi elles :

Les crémastères du taureau tant aimé de Pasiphaé (1).

(1) Pasiphaé, fille du Soleil, femme de Minos, roi de Crète, et mère du Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau.

« De bled en herbe, apprend Panurge à Pantagruel (l. III, ch. II), vous faictes belle saulse verde (1) qui dilate les vases spermatiques, abbrévie (2) les crémastères, etc. »

Les crémastères, comme une raquette.

La *raquette* (par corruption du latin *reticulum*, diminutif de *rete*, rets, réseau [Cazeneuve]) n'a pas changé de forme depuis longtemps. Elle donne non seulement une idée des contours et de la texture, mais encore des fonctions du muscle en question. Comme la balle, le volant, etc., s'élève et s'abaisse brusquement par le jeu de la raquette, chaque glande spermatique s'élève et s'abaisse rapidement par le jeu de son muscle suspenseur.

Pantagruel a fait (l. II, ch. V) « le blason et divise (3) des licentiés d'Aurelians (4), disant :

> Un esteuf (5) en la braguette (6),
> En la main une raquette,
> Une loi en la cornette,

(1) Verte, du latin *viridis*.

(2) Raccourcit, du latin *abbreviare*, formé de *brevis*, bref, court.

(3) Devise.

(4) Orléans.

(5) Balle de paume, de bourre ; du latin *stupa*.

(6) La braguette s'entend aujourd'hui de l'ouverture qui se trouve au-devant du pantalon. Jadis c'était une pièce de fer du harnais militaire,

Une basse danse au talon,
Vous voilà passé coquillon » (1).

Physiologie. — Chez un être vivant, les muscles, même à l'état de repos, ne sont pas complètement relâchés. Cette tension permanente des muscles, dite *tonicité musculaire*, est sous la dépendance du système nerveux. Quand on coupe les nerfs du muscle qui ferme l'orifice inférieur de l'intestin (m. sphincter de l'anus), il se distend tout à fait et laisse échapper tous les résidus de la digestion. Une émotion morale vive, surtout la peur, produit le même effet.

« Panurge esmeu (2), transit, tremblant, hors de propos, égratigné des gryphes du célèbre chat Rodilardus, » s'échappe de la soute du navire où il s'était « musé (3) entre les croustes, miettes et chaplis (4) de pain » pendant que les bombardiers (5) saluaient à coups de canon les muses de l'île de Ganabin (6).

« Frère Jean à l'approcher, se sentoit je ne scay quel

située entre les deux cuissards et destinée à protéger les organes génitaux ou une pièce d'étoffe du vêtement civil, plus ou moins large et plus ou moins longue, adaptée aux hautes-chausses. (Voy. les personnages des *Songes drôlatiques de Pantagruel*, imprimés en 1563.)

« Les chausses-hautes estoient si joinctes qu'il n'y avoit moyen de faire des pochettes. Mais, au lieu, ils portoyent une ample et grosse braguette qui avoit deux aisles aux deux costez, qu'ils attachoient avec des esguillettes, une de chaque costez : et en ce grand espace qui estoit entre les dittes deux esguillettes, la chemise et la bragette, ils y mettoient leurs mouchoirs, une pomme, une orange, ou aultres fruictz. » (Louis Guyon, *loc. cit. suprà*.) La braguette a été appelée aussi *brague*, *brayette*, *gaudipisse*, etc.

(1) Docteur ; ainsi dénommé à cause du capuchon, *cucullio*. Les artistes donnent toujours le nom de *capuchon*, de *fichu du dos*, de *muscle cucullaire*, au trapèze, le plus superficiel des muscles de la nuque et de la partie supérieure du dos.

(2) Ému.

(3) Caché, retiré.

(4) Ce que l'on ôte de la croûte du pain en le chapelant.

(5) Les gens qui tiraient les bombardes.

(6) Ganabin, en hébreu signifie larrons, voleurs. Au dire de mon savant ami, M. Ducrot, l'île de Ganabin, c'est l'Angleterre, pays des trafiquants dont le Dieu est Mercure, patron des voleurs. (Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 22.)

odeur aultre que de poudre à canon. *La vertu retentrice du nerf qui restrainct* (1) *le muscle nommé sphincter* — c'est le muscle de l'anus, — estoit dissolue (2) par la véhémence (3) de la paour (4) que Panurge avoit eu en ses phantastiques visions. Adjoinct (5) le tonnoire (6) de telles canonnades, lequel est plus horrifique (7) par les chambres basses que n'est sus (8) le tillac. Car un des symptomes et accidents de paour est que par luy ordinairement s'ouvre le guischet du serrail onquel (9) est à temps la matière fécale retenue. »

Autres exemples :

« Messer (10) Pantolfe de la Cassine Senois » (11), dont les fonctions digestives s'accomplissaient mal, alla à la garde-robe, après s'être fait donner, pour épargner *la speza d'un servitiale*, la dépense d'un clystère, un grand coup de fourche « entre col et collet qui le jecta par terre à jambes rebidaines » (12).

« Edouard le quint (13), roy d'Angleterre, avoit en si grande privaulté (14) reçeu maistre Villon, banny de France, que rien ne luy celoit des menus négoces (15) de sa maison. Un jour, le roy susdict, estant à ses affaires (16), montra à

(1) Qui resserre, du latin *restringere*.

(2) Affaibli, du latin *dissolutus*.

(3) L'intensité, le haut degré, du latin *vehementia*.

(4) De la peur.

(5) Joint, ajouter à cela, du latin *adjunctus*.

(6) Le tonnerre.

(7) Effrayant, du latin *horrificus*.

(8) Sur.

(9) Par lequel.

(10) Vieux mot qui s'est dit pour *Messire*. La Fontaine a appelé l'estomac *messer Gaster*.

(11) Le Duchat a découvert un Pandolfus Senensis dans les *Lettres de Louis XII*, t. III, p. 267. Quant au nom de la Cassine, équivalant à peu près au nom français de la Case, il a pu appartenir à beaucoup d'Italiens.

(12) Les jambes en l'air.

(13) Le cinquième, du latin *quintus*.

(14) Familiarité extrême.

(15) Affaires, détails, du latin *negotium*.

(16) A satisfaire ses besoins naturels.

Villon les armes de France en paincture et lui dist : Voids-tu quelle révérence (1) je porte à tes roys françois ? Ailleurs n'ai-je leurs armoiries qu'en ce retraict icy près de ma selle percée. — Vous estes, respondit Villon, sage, prudent, entendu et curieux (2) de vostre santé ! Et tant bien estes servy de vostre docte médicin Thomas Linacer (3). Il (4), voyant que naturellement sus vos vieulx jours vous estiez constipé du ventre, et que journellement vous falloit un apothécaire, je dis un clistère, aultrement ne poviez vous esmeutir (5), vous a faict ici aptement (6), non ailleurs, paindre les armes de France... Et croy que si d'abondant (7) vous aviez ici en paincture la grande oriflambe (8) de France, à la vue d'icelle (9) vous rendriez les boyaulx du ventre par le fondement » (10).

Le Martial des bords de la Vienne avait trop de bon sens pour approuver les excès studieux qui nuisent à l'action. Et, comme l'esprit ne saurait se développer et s'accroître que dans un corps sain, *mens sana in corpore sano*, c'est dans un heureux équilibre des facultés morales et des facultés physiques

(1) Respect, du latin *reverentia*.

(2) Soigneux, du latin *curiosus*.

(3) Linacer, mort en 1524, n'ayant pu être médecin d'Édouard V, et celui-ci n'étant pas roi d'Angleterre à l'époque du bannissement de Villon, il est certain qu'il y a ici confusion dans les dates et dans les personnages. Un tel entretien a bien eu lieu, mais antérieurement, entre Jean, roi d'Angleterre, et Hugues le Noir, dont les plaisanteries sont demeurées longtemps proverbiales. M. Léopold Delisle l'a retrouvé dans un manuscrit du XIIIe siècle de la bibliothèque de Tours : *Exempla clericorum* (Léopold Delisle, *Notes sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Tours*, 1868, in-8°, p. 13).

(4) Celui-ci.

(5) Aller à la garde-robe. *Smat* en anglais signifie saleté, ordure. Ainsi que le remarque Rabelais, la constipation est un des apanages de la vieillesse.

(6) Justement, en latin *apte*.

(7) En outre.

(8) Oriflamme.

(9) De celle-ci.

(10) L. IV, ch. LXVII.

qu'il a cherché l'idéal de l'éducation. Après l'étude, l'élève de Ponocrates s'exerçait le corps comme « il avoit son ame auparavant exercé », course à pied, sauts de haies et de fossés, équitation, voltige, escrime, chasse, natation, canotage en Seine (1), chant, tire à la butte et au papegai, etc., il n'était rien que l'écolier ne fît pour augmenter sa vigueur physique. Le jeu des muscles, les mouvements du corps et des membres ont été pour l'immortel écrivain une véritable mine à description. Il les a notés avec une de ces débauches de style qui lui sont familières, et où il est vraiment prodigieux par l'abondance des mots et les tours du langage.

Les leçons du matin terminées, Ponocrates et Gargantua (2) « issoient hors (3), toujours conférants (4) des propos de la lecture et se desportoient (5) en Bracque (6) ou és (7) près, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone (8), galantement (9) s'exerçants le corps comme ils avoient les ames auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté ; car ils laissoient la partie quand leur

(1) Un sport doit être un exercice de la souplesse, de la dextérité et de la force des muscles de l'homme. Le canotage n'est en réalité un sport que s'il y a manœuvre à la voile et à l'aviron. Rabelais l'a énoncé avant moi.

(2) Le chapitre dont j'extrais ces lignes (ch. XXIII, l. I) est un de ceux qui ont fait dire à Guizot : « On ne m'entendra pas sans étonnement nommer d'abord Rabelais comme un de ceux qui ont le mieux pensé et le mieux parlé en fait d'éducation, avant Locke et Rousseau. » La Bruyère, Nisard, E. Chevalier, Geruzez, M. Compayré, etc., ont exprimé sous une autre forme la même opinion. (Geruzez, *le Plutarque français* ; G. Compayré, *Des idées de Rabelais en matière d'éducation*, dans *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 7e série ; t. VIII, Toulouse, 1866, p. 63 et suiv.).

(3) Allaient dehors, sortaient, du latin *ire*.

(4) Traitant, s'entretenant, du latin *conferre*.

(5) Allaient, se transportaient.

(6) Jeu de paume du faubourg Saint-Marceau, à Paris, ayant pour enseigne un chien braque.

(7) Dans les.

(8) « Ce nom vient de ce que les joueurs étaient rangés *triagonalement*. » (Bibliophile Jacob.)

(9) Adroitement.

plaisoit, et cessoient ordinairement lorsque suoient parmi le corps ou estoient aultrement (1) las. Adonc estoient très bien essués (2) et frottés, changeoient de chemise, et doulcement se pourmenants (3), alloient voir si le disner estoit prest. »

Après le repas ils se reposaient un instant, puis ils se remettaient à l'étude « pendant trois heures ou d'advantage », et de nouveau « issoient hors leur hostel, avec eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste (4), lequel lui montroit l'art de la chevalerie. Changeant doncques de vestements, montoit sus (5) un coursier (6), sus un roussin (7), sus un genet (8), sus un cheval barbe (9), cheval léger, et lui donnoit cent quarrières, le faisoit voltiger en l'aer, franchir le fossé, sauter le palis (10), court-tourner en un cercle, tant à dextre (11) comme à senestre (12). »

(1) Conformément à cette recommandation d'Hippocrate : « Un signe qu'on s'est suffisamment exercé au gymnase, c'est la sueur » (*Epid.*, l. VI), et à celle de Celse : « La fin de l'exercice doit être la sueur, ou du moins une lassitude qui n'aille point jusqu'à la fatigue » (*Traité de méd.*, l. I, sect. II). On devrait se souvenir de ces recommandations dans nos gymnases.

(2) Essuyés.

(3) Se promenant.

(4) Du grec γυμναστής, gymnaste, maître de gymnastique pour les athlètes.

(5) Sur.

(6) Cheval de haute taille.

(7) Cheval épais et entier, propre aux voyages et à la guerre, de l'allemand, *ross*, cheval.

(8) Cheval entier d'Espagne de petite taille, très prompt à la course.

Talonne le genet et le dresse aux passades.
(Mathurin Régnier, satire V.)

(9) Cheval de Barbarie, cheval léger. Le cheval arabe est encore préféré pour la remonte de la cavalerie légère.

(10) Le pieu. C'est du mot *palus*, pieu — (des trois pieus qui marquèrent les limites du terrain sur lequel il a été bâti) — que le château qui a vu naître Henri IV a reçu d'abord le nom de Pal et, par corruption, celui de Pau qu'il a donné à la capitale des Basses-Pyrénées. Les armoiries de la ville de Pau sont d'azur à trois pals. Dans les chroniques béarnaises, le château en question est appelé successivement *Castellum de Palo*, *Castrum de Palo*, château du Pieu, du Pal et finalement château de Pau.

(11) A droite, du latin *dexter*.

(12) A gauche, du latin *sinister*.

Ensuite :

« De sa lance acérée verde (1) et roide rompoit un huis, enfonçoit un harnois, aculoit un arbre, enclavoit un anneau, enlevoit une selle d'armes, un haubert, un gantelet. Le tout faisoit armé de pied en cap..... Estoit apprint (2) à saulter hastivement d'un cheval sus l'aultre sans prendre terre ;..... monter sans estrivières ; et sans bride guider le cheval à son plaisir..... Un aultre jour s'exerçoit à la basche..... Puis branloit la pique, saquoit (3) de l'espée à deux mains, de l'espée bastarde (4), de l'hespagnole, de la dague et du poignard..... Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan, l'otarde (5). Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'aer aultant du pied que du poing...

« Luctoit.... D'un sault persoit (6) un fossé, voloit sus une haie, montoit six pas encontre (7) une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre..... Nageoit en profunde eau, à l'endroict, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'aer, en laquelle tenant un livre transpassoit (8) toute la rivière de Seine sans icelluy (9) mouiller, et tirant par ses dents son manteau..... Puis d'une main entroit par grande force en un basteau : d'icelluy se jectoit derechef en l'eau, la teste la première ; plongoit és (10) abysmes et goulphres. Puis icelluy basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine excluse (11), d'une main le guidoit, de

(1) Verte, du latin *viridis*.
(2) Appris.
(3) S'escrimait.
(4) Épée qu'on maniait à deux mains ou à une seule main.
(5) L'outarde.
(6) Traversait.
(7) Contre.
(8) Traversait.
(9) Celui-ci.
(10) Dans les.
(11) Écluse.

l'aultre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit la voile...

« Jectoit le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'espieu, la hallebarde....., bandoit ès reins (1) les fortes arbalestes de passe, affustoit le canon (2), visoit de l'arquebuse, tiroit à la butte, au papegai (3) du bas en mont, d'amont en val, de costé, en arrière.....

« On lui attachoit un câble en quelque haute tour pendent en (4) terre, par icelluy (5) avecques deux mains montoit, puis devalloit (6) si roidement et si asseurément, que plus ne pourriez parmi un pré bien égalé (7). On lui mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres, à icelle (8) se pendoit par les mains, et d'icelle (9) alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, qu'à grande course on ne l'eust pu aconcepvoir (10).

« Et pour s'exercer le thorax et poulmon (11) crioit comme tous les diables.

« Et pour galentir (12) les nerfs, on lui avoit faict deux grosses saulmones de plomb (13), lesquelles il nommoit

(1) Tendait en contractant les muscles du bas du dos. (Pour arbaleste de passe, voy. Anatomie des formes : *Le dors, comme une arbaleste de passe.*)

(2) Plaçait un canon sur son affût.

(3) Oiseau de carton ou de bois peint planté au bout d'une perche pour servir de but.

(4) A.

(5) Celui-ci.

(6) Descendait.

(7) Uni.

(8) A celle-ci.

(9) Au moyen de celle-ci.

(10) Atteindre, attraper, du latin *adconcipere*, de *capere*, prendre.

(11) Poumon. Des recherches entreprises en 1878-1881, à l'École de gymnastique de Joinville-le-Pont, par Chassagne et Dally, il résulte que le thorax acquiert une amplitude considérable quand on habitue les muscles préposés aux mouvements d'inspiration à fonctionner avec énergie. Après plusieurs générations, le développement thoracique obtenu par un exercice continu du chant deviendrait même, d'après M. Schmid-Monnard, un caractère de race.

(12) Fortifier.

(13) Saumons, du latin *salmo;* masses de plomb telles qu'elles sont sorties de la fonte.

altères (1). Icelles prenoit de terre (2) en chascune main et les eslevoit en l'aer au-dessus de la teste, les tenoit ainsi sans soi remuer trois quarts d'heure ou d'advantage.

« Jouoit aux barres avec les plus forts. Et quand le poinct advenoit (3), se tenoit sur ses pieds tant roidement (4) qu'il s'abandonnoit és plus adventureux (5) en cas qu'ils le feissent mouvoir de sa place, comme jadis faisoit Milon (6). A l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main, et la donnoit à qui lui pourroit oster...

« S'il advenoit (7) que l'aer (8) fust pluvieux et intempéré (9)....., ils demeuroient à la maison et par manière d'apothérapie (10) après disner, en lieu (11) des exercitations (12), s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du bois et à battre les gerbes en la grange... »

Après cette orgie de gymnastique où l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* semble, non sans excès, avoir voulu donner au corps une revanche sur l'ascétisme du moyen âge, on est étonné de lire encore dans le chapitre XIV du livre V : « Les bons gentilshommes par raison de leur estat s'exerceoient à la volerie (13) et à la chasse pour plus estre en

(1) Altères ou mieux haltères (du latin *halter*, balancier de danseur de corde).

(2) Il prenait chacune de celles-ci.

(3) Arrivait, du latin *advenire*.

(4) Solidement.

(5) Aux plus forts, aux plus audacieux.

(6) Célèbre athlète de Crotone qui fut sept fois vainqueur aux jeux pythiques et six fois aux jeux olympiques.

(7) S'il arrivait.

(8) L'air.

(9) Mauvais, froid.

(10) Apothérapie (du grec ἀπό, à l'écart, et θεραπεία, traitement) signifiait chez les Anciens : terminaison d'une cure. On doit l'entendre ici, remarque avec raison M. le Dr Brémond, dans le sens d'« hygiène à domicile » ou mieux de « gymnastique en chambre ». (Brémond, *loc. cit.*, *Gargantua*, note 99.)

(11) Au lieu, en remplacement.

(12) Des exercices gymnastiques, du latin *exercitatio*.

(13) Terme de fauconnerie, la chasse pour laquelle l'oiseau est dressé

temps de guerre escorts (1) et ja (2) endurcis au travail. Car venatio (3) est comme un simulachre de bataille, et oncques n'en mentit Xenophon, escripvant estre de la vénerie comme du cheval de Troie, issus touts bons et excellents chefs de guerre. »

Rabelais ne s'est pas borné à montrer tous les avantages qu'on peut retirer de la gymnastique ; il a fait pressentir aussi les inconvénients d'une trop grande sédentarité. Bridoye avoue que « Feu M. Othoman Vadère, grand médicin, lui a dict que faulte d'excitation corporelle est cause unique du peu de santé et de brièveté de vie de touts officiers de justice. » et les médecins de Pantagruel, immobilisé par des liens dans son berceau, préviennent son père « que si on le tenoit ainsi il seroit toute sa vie subject à la gravelle ».

à voler d'autres oiseaux ou quelque autre sorte de gibier : *il a haute et basse volerie.* — On appelait anciennement *haute volerie* la volerie du faucon sur le héron, sur les grues et sur les canards ; celle du gerfaut sur le sacre et sur le milan, etc. ; *basse volerie*, celle du laneret et du tiercelet du faucon qui volent la pie, la perdrix, etc.

(1) Avisés, prudents, de l'italien *scorto*.

(2) Déjà.

(3) Vénerie, en latin *venatio*.

ANGÉIOLOGIE OU ÉTUDE DES VAISSEAUX

Quaresmeprenant avoit :

Le cœur, comme une chasuble.
Le médiastin, comme un guodet.
Le rets admirable, comme un chanfrein.
Les vènes émulgentes, comme deux glyphouères.
Les artères, comme une cape de Biart.
Les vènes, comme un chassis.
Les adènes, comme une serpe.
Le sang bouillant, comme nazardes multipliées.

Le cœur, comme une chasuble.

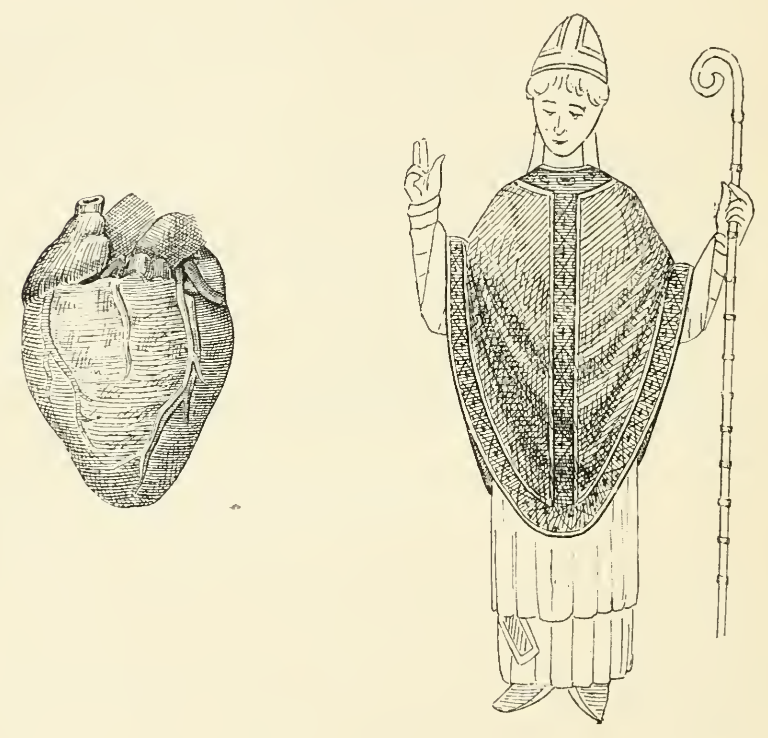
Le *cœur*, l'organe central de la circulation. C'est un muscle creux et d'un rouge foncé.

La *chasuble* est un ornement sacerdotal dont la forme s'est modifiée depuis le moyen âge. Jadis c'était une espèce de long sac brodé d'or, rouge à l'extérieur, blanc à l'intérieur, dont le fond était ouvert pour laisser passer la tête et les côtés relevés pour permettre les mouvements des bras. Elle se retournait et se portait le rouge en dehors, le jour des fêtes des Martyrs. Les pans antérieur et postérieur de cette chasuble, soutenus par les avant-bras fléchis, rappellent la forme du cœur (1), et l'entre-croisement — obligatoire à

(1) La statue dont le dessin occupe un des compartiments de la planche explicative date du XVIe siècle.

un moment donné des cérémonies religieuses — des avant-bras demi-fléchis, en avant de la poitrine, l'entre-croisement en X des vaisseaux de la base du cœur (aorte et artère pulmonaire).

Est-il besoin de dire que le dévotieux Quaresmeprenant devait avoir souvent les avant-bras demi-fléchis et entre-croisés en avant de la poitrine?



Le cœur, comme une chasuble.

Le cœur est renfermé dans une enveloppe membraneuse appelée *péricarde* (1), *fourreau*, *capsule du cœur*, κύλεον (Hippocrate), dans laquelle il se meut librement et à laquelle il n'est rattaché que par l'aorte et l'artère pulmonaire. Rabelais en a parlé à deux reprises différentes.

(1) Du grec περί, autour, et καρδία, cœur.

Le coup de broche auquel succomba le rôtisseur de Panurge pénétra « par à travers la capsule du cœur ».

Tout ému de la perte du chevalier de Langey, Epistemon (1) murmure en sanglotant : « Il m'en souvient et encore me frissonne et me tremble le cœur dedans sa capsule quand je pense és (2) prodiges tant divers et horrifiques (3) lesquels vismes cinq ou six jours avant la mort du chevalier de Langey (4). »

Maître François a eu également cure — on le verra un peu plus loin — de la valvule « qu'est en la vène cave (5) ou (6) lieu qu'elle entre le dextre ventricule (7) du cœur ».

Le médiastin, comme un guodet.

Le *médiastin* (8), la loge du cœur. Ses parois sont constituées par les feuillets de la membrane, mince, transparente (la plèvre) qui revêt la face interne et la racine de chacun des deux poumons.

Dans le clos de l'abbaye de Seuillé « si personne tant

(1) Savant, du grec ἐπίσταμαι, je sais, je connais.

(2) Aux.

(3) Effrayants, remarquables, du latin *horrificus*.

(4) L'ami et le protecteur de Rabelais, « lequel au mont de Tarare — entre Roanne et Lyon, — mourut, le dixiesme de janvier, l'an de son âge le climactère et de nostre supputation l'an 1543 ». (L. III, ch. xxi.)

Le climactère ou l'année climactérique par excellence, dans les vieilles doctrines fatalistes médicales, est la neuf fois septième ou 63e année de la vie. Du grec κλιμακτηρικός, par échelons, dérivé de κλίμαξ, degré ou échelle, parce qu'on monte par degrés ou échelons de sept en sept pour arriver à l'année climatérique.

(5) La veine cave inférieure.

(6) Au.

(7) Le ventricule droit.

(8) En latin *mediastinus*, fait de *medium*, milieu. Il y a deux médiastins : un situé en avant de la racine des poumons et qui contient le cœur, c'est le *médiastin antérieur ;* un situé en arrière de cette racine, c'est le *médiastin postérieur* qui renferme l'aorte, l'œsophage, etc. Les deux médiastins correspondent, l'un et l'autre, au plan vertical médian de la poitrine. Par médiastin on entendait généralement autrefois le *médiastin antérieur*.

fut esprins (1) de témérité qu'il voulust résister de face à Frère Jean, la montroit il la force de ses muscles, car il leur transperçoit la poitrine par le médiastin et par le cœur ».

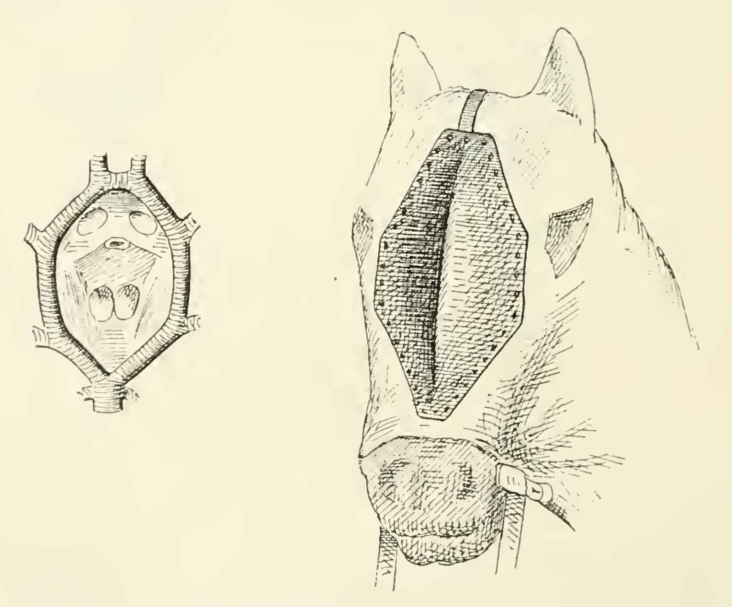
Guodet, « petit vaisseau rond, dit Furetière, qui n'avait ni pied ni anse et dont on usait autrefois pour boire ; c'est la même chose que gobelet ».

« Enfants, buvez à pleins guodets, » lit-on dans le prologue du livre III.

La ressemblance du médiastin et d'un guodet apparaît nettement sur la coupe transversale du thorax dessinée plus loin. (Voy. Splanchnologie, appareil respiratoire. *La plèvre, comme un bec-de-corbin.*)

Le rets admirable, comme un chanfrein.

Le *rets admirable* ou *merveilleux* est un réseau formé à la base du crâne par l'anastomose des vaisseaux à sang



Le rets admirable, comme un chanfrein.

rouge qui se rendent au cerveau. C'est dans ce réseau que,

(1) Pris.

pendant quinze siècles, « les philosophes et les médicins ont affirmé les esperits animaulx sourdre, naistre et practiquer par le sang artérial purifié et affiné à perfection ». (L. III, ch. XIII) (1). D'où les épithètes d'admirable, de merveilleux, dont il a été qualifié si longtemps. On l'appelle maintenant l'hexagone artériel de Willis.

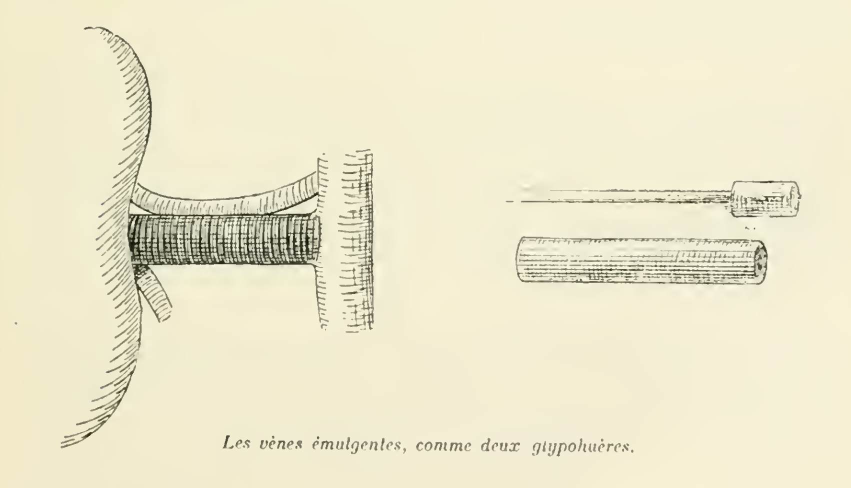
Chanfrein. Le chanfrein est une pièce de fer qui garantissait le front, l'entre-deux des yeux et les narines du cheval de guerre.

A l'arc triomphal dressé par Pantagruel, en mémoire de ses prouesses et de celles de ses officiers, étaient suspendus « une selle d'armes, un chanfrein de cheval, des esperons, etc. ».

La comparaison de Rabelais vaut celle de Willis (2).

Les vènes émulgentes, comme deux glyphouères.

Les *vènes émulgentes*, les veines des reins ; du latin *emulgere*, épuiser à force de tirer.



Les vènes émulgentes, comme deux glypohuères.

(1) « Le rets ou l'esprit vital est faict esprit animal, » dit A. Paré.

(2) Le chanfrein représenté ci-dessus est du XIVe siècle. (Voy. à la Biblioth. nat. les manuscrits : *Godefroy de Bouillon* [première année du XIVe siècle] et le *Miroir historial* [fin du XIVe siècle].)

Glyphouères, glyphoires. Dans la Touraine et dans le Berry on nomme encore glyfoire, glifoire, clifoire, et aussi fic-foire et flictoire, et, dans le bas Poitou et la Saintonge, flictoère une petite seringue fabriquée par les enfants avec une branche de sureau (1).

Les veines rénales ou émulgentes ont à peu près le calibre, la longueur et la forme cylindrique des glyphouères. Elles reçoivent généralement les veines capsulaires moyennes. Dans la veine rénale gauche se jette normalement la veine spermatique chez l'homme et la veine utéro-ovarienne chez la femme.

Les artères, comme une cape de Biart.

Les *artères* sont les vaisseaux qui charrient le sang rouge du cœur à tous les organes.

« Panurge dist à Pantagruel : le cœur me bat dedans le corps comme une mitaine (2). Touchez un peu mon pouls, en ceste artère du bras gausche (3) : à sa fréquence et élévation (4), vous diriez qu'on me pelaude (5) en tentative (6) de Sorbonne ». (L. III, ch. XI.)

(1) Glyphouères, « D'*oculi feria*. On appelle, dit Le Duchat, clifoire en Anjou et à Bourges ce qu'on appelle à Paris une calonnière et en Normandie une saquebute, ce qui est un petit canon de sureau avec lequel les petits enfants et les badins jettent de l'eau au nez des passants. » (Voy. MÉNAGE au mot *Clifoire*.) — « L'étymologie que donne Le Duchat de ce mot, observent d'autre part, avec raison, Esmangart et Johanneau, est ridicule ; glyphouère ou glifoire vient de cliquer en foirant ; calonnière est pour canonnière, et saquebute vient de *saquer*, tirer, et de *but*, tirer au but. »

(2) Dans les anciennes noces poitevines, les convives, avant de se séparer, se frappaient à coups de poing avec les mains garnies de gros gants fourrés. Voy. les *Noces de Basché*, l. IV, ch. XII. Dans le *Printemps* de Jacques-Hiver POITEVIN, p. 380, Lyon, 1580, et dans le *Grand Testament* de VILLON, il est également fait mention de cet usage :

Mitaines à ces nopces telles
Bienheureux que rien n'y a. (VILLON.)

(3) L'artère radiale où on palpe le pouls.

(4) Toutes les émotions morales modifient le pouls.

(5) Houspille, dispute, contredit.

(6) Le premier acte (thèse) pour les grades de théologie. Allusion à

Cape de Biart, cape de Béarn, cape à capuchon. Cette cape est presque toujours de couleur rouge. « Celle de la mère de ma bonne qui est née dans le village béarnais de Maumour était rouge, m'a écrit, le 28 mai 1898, mon savant ami M. le Dr Dureau, bibliothécaire de l'Académie de médecine; celle de sa grand'mère et celle de son aïeul étaient également rouges. Maintenant le tissu de cette cape étant souvent à côtes, c'est bien un système artériel. » Un récent voyage que je viens de faire à Pau me permet de confirmer ces dires. Les Basquaises portent le foulard ou le mouchoir, les Béarnaises la cape à côtes qui, de rouge qu'elle était primitivement, tend à devenir brune ou noire.

La cape de Béarn a été importée à la Cour de France par Henri IV.

Les vènes, comme un chassis.

Les *veines* sont les vaisseaux qui ramènent au cœur le sang noir de tous les organes.

« Puisque de cestui endroict ne peulx sang de vous tirer, je vous saignerai d'aultre vène, » répond Panurge aux philosophe Trouillogan. (L. III, ch. XXXVI.)

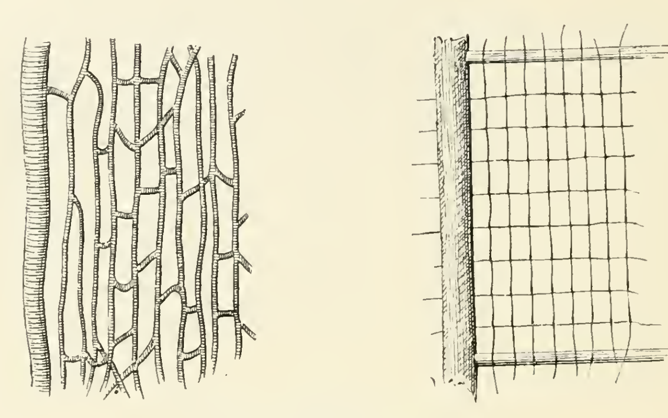
Chassis, « se dit d'un métier sur lequel a été tendue de la toile ou de l'étoffe pour broder, ou des réseaux pour y faire des dentelles ou autres ouvrages. » (FURETIÈRE.)

« Sans le pantagruélion (le chanvre), de quoi feroit-on chassis? Comment sonneroit-on les cloches? etc. » (L. III, ch. LI.)

Les vaisseaux sanguins et lymphatiques s'anastomosent en formant des réseaux à mailles plus ou moins lâches et plus ou moins larges. En anatomie on dit : un réseau artériel, veineux, capillaire, lymphatique, les mailles du tissu vasculaire, etc.

l'état où se trouvait en Sorbonne un jeune homme pendant qu'il y soutenait son premier acte de théologie.

Le réseau veineux apparaît seul à l'état physiologique, sous la peau. On le voit nettement se dessiner sous forme de cordons bleuâtres plus ou moins saillants, au pli du coude où on le saigne, sur la gorge des femmes dont il rehausse la blancheur de marbre, etc. Les varices sont



Les vènes, comme un chassis.

constituées par sa dilatation. Après la mort il est rempli de sang alors que les autres réseaux vasculaires sont vides et qu'il faut les injecter pour les disséquer. Il est donc plus facile à voir que les autres réseaux et a été vu plus tôt.

Les adènes, comme une serpe.

Les *adènes*, les glandes du cou : *adenes* en latin et *adenus* en langue romane signifient glande du cou. En grec ἀδήν, ἀδένος, ἀδένες au pluriel, veut dire à la fois : glande, amygdale, tumeur glanduleuse.

Serpe, serpent et non serpe de vigneron, comme traduit Le Duchat. Serpent dérive du latin *serpens*, fait de *serpere* ramper (ἕρπω, en grec).

Du temps de Rabelais, la serpe pour tailler la vigne était appelée sarpe (du latin *sarpere*, tailler la vigne, dont on a fait en basse latinité *sarpa*, outil qui sert à couper des branches et de petits arbrisseaux).

« Vous vous damnez comme une serpe (1) et estes larron et sacrilège. » (L. II, ch. XVII.)

Aussi seras-tu, beste immonde,
Damné comme une male (2) serpe.
Et je serai comme une herpe (3)
Saulvé en paradis gaillard.
(L. V, ch. XLVI.)

Un des quatre personnages envoyés par les Papimanes au-devant de Pantagruel était habillé comme un « vigneron d'Aurelians (4), avecques belles guestres de toile, une panoire (5) et une sarpe à la ceincture (6) ».

Les glandes du cou sont les amygdales, les glandes salivaires, le corps thyroïde et les glandes ou ganglions lymphatiques. Il est question plus loin des amygdales, des glandes salivaires, du corps thyroïde et de son hypertrophie ou goitre et des déformations de la trachée qu'entraîne cette hypertrophie. (Voy. Appareil digestif, *Les amygdales, comme lunettes à un œil; La salive, comme une navette*, et Appareil respiratoire, *Le nou, comme un baril; L'aspre artère, comme un gouet.*) Il faut donc entendre ici par adènes les ganglions lymphatiques cervicaux, mal différenciés, quand vivait Maître François, des autres glandes du cou (7).

(1) Le serpent qui a été l'agent du péché originel est un animal maudit dont la femme écrase la tête.

(2) Mauvais, malfaisant, du latin *malus*.

(3) Harpe. « Un ange me prendra entre ses bras, comme on tient une harpe, et en cet état me portera dans le paradis. » (LE DUCHAT.)

(4) Orléans.

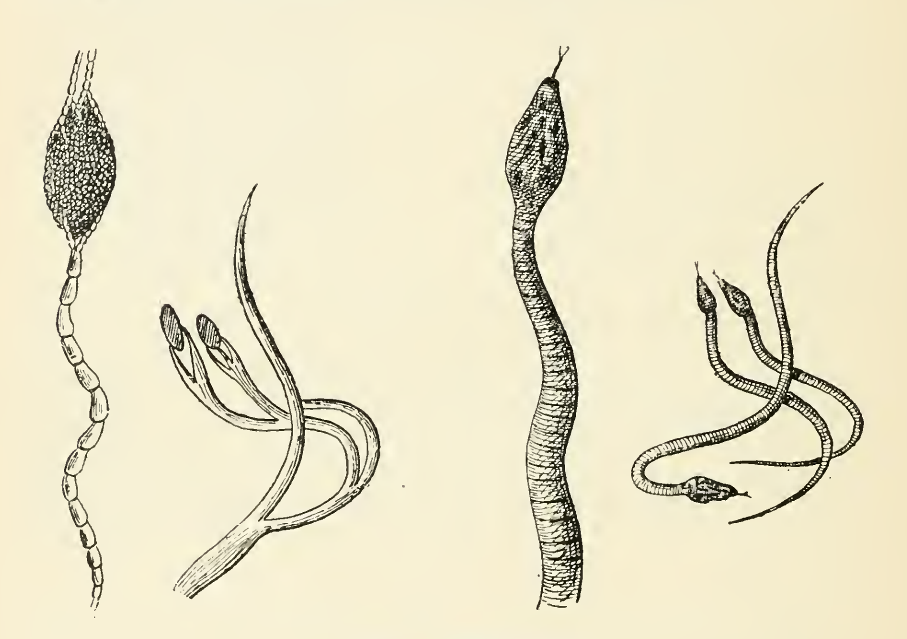
(5) Hotte ou corbeille de vendange.

(6) L. IV, ch. XLVIII.

(7) Les troncs de terminaison des vaisseaux lymphatiques (canal thoracique et grande veine lymphatique droite) n'ont été découverts qu'après 1552 par Eustachi et Sténon. Wharton a prétendu que les amygdales étaient les organes du goût et que la salive ou humeur pituiteuse qu'elles fournissaient leur venait du cerveau par les nerfs.

« On voit au-dessous de ces amigdales deux autres glandes situées à la région inférieure du larinx, une de chaque côté, tout auprès de quelques-uns des premiers anneaux de la trachée... On doute encore de leur

Ces ganglions engorgés forment une chaîne ou chapelet (*chaîne ou chapelet ganglionnaire*) dont les sinuosités et les bosselures rappellent celles du corps d'un reptile en mouvement. La maladie connue sous le nom d'*écrouelles*, d'*humeurs froides*, d'*adénite cervicale chronique*, que les rois de France avaient le don de guérir, prétendait-on jadis, par l'apposition des mains, est due à l'engorgement des ganglions susdits sous l'influence de la scrofule.



Les adènes, comme une serpe.

« Vous en vostres royaulmes, dit à Pantagruel le capitaine des gardes du palais de la reine de la Quinte, avez

usage. Quelques-uns croient qu'elles sont destinées pour arroser extérieurement le larinx d'une humeur visqueuse et grasse, et rendre par ce moyen les cartilages plus disposés au mouvement... Je crois qu'il faut plutôt observer s'il n'en sort point quelques vaisseaux salivaires.

« Auprès de ces glandes sont les parotides, les glandes jugulaires et aussi les glandes de la mâchoire situées sous la langue. » (Diemerbroeck, *l'Anatomie du corps humain*, t. II, p. 185 ; Lyon, 1729.)

Deusingius a avancé que la salive était versée des vaisseaux lymphatiques dans les glandes salivaires et de celles-ci dans la bouche.

quelques rois, lesquels phantastiquement guarissent d'auculnes (1) maladies, comme scrophule, mal-sacré (2), fièbvres quartes (3), par seule apposition des mains. Ceste (4) nostre reine de toutes les maladies guarit sans y toucher, seulement leur sonnant une chanson selon la compétence (5) du mal.

« Puis monstra les orgues, desquelles sonnant, faisoit ses admirables guarisons. Icelles (6) estoient de façon bien estrange. Car les tuyaux estoient de casse en canon (7), le

(1) Dans le sens de certaines.

(2) De tout temps, plusieurs maladies, notamment les convulsions, l'épilepsie, l'hystérie, le délire, la folie ont été considérées, les unes comme sacrées, les autres comme indiquant la prise de possession du corps et de l'âme par les démons ou autres malins esprits. Hippocrate a écrit son beau *Traité de la maladie sacrée* pour combattre ce préjugé. On ne l'a pas cru, puisque l'épilepsie a été encore ultérieurement dénommée *morbus Herculeus* (Aristote), *morbus major* (Celse), *morbus divinus, morbus sacer, morbus dæmoniacus,* mal d'en haut, haut mal, etc. Les Romains l'appelaient *morbus comitialis*, parce qu'il fallait fermer les comices lorsque l'un des assistants tombait en convulsions ; c'était un signe de la colère des dieux. Jehan Taxil, au XVII[e] siècle, a consacré tout un chapitre de son livre à prouver que les démoniaques sont des épileptiques. (JEHAN TAXIL, *Traité de l'épilepsie*, maladie vulgairement appelée la goutette aux petits enfants; Lyon, 1603.) On connaît l'histoire des Ursulines de Loudun et des convulsionnaires du cimetière Saint-Méry. — Le mot épilepsie signifie « saisi d'en haut ».

(3) Fièvres intermittentes, revenant tous les quatre jours et très difficiles à guérir.

Quartana te teneat. (HORACE.)

Que la fièbvre quartaine t'espouse! (Alain CHARTIER.)

« Pour vous montrer que nous apprenons aussi bien que les escrimeurs l'art de tuer, c'est que nous nous exerçons, de même qu'eux, toute notre vie, sur la tierce et sur la quarte » (*Cyrano de Bergerac et les Médecins*, dans *Chronique médicale*, juin 1898, p. 342.)

(4) Celle-ci.

(5) Nature, convenance, du latin *competere*, convenir.

(6) Celles-ci.

(7) La casse est le fruit (gousse) du *Cassia fistula*, grand arbre de la famille des Légumineuses. On distingue en pharmacie : la casse en canon ou en bâton, qui n'est autre chose que le fruit à son état naturel ; la casse en noyaux que l'on obtient en ratissant l'intérieur du fruit; la casse mondée qui est la pulpe de ce fruit que l'on a séparée des noyaux; enfin la casse cuite, quand elle a été mêlée avec du suc sur un feu doux. La pulpe de casse est légèrement laxative.

sommier de gaïac (1), les marchettes (2) de rheubarbe (3), le suppied (4) de turbith, le clavier de scammonie (5).

« Furent les lépreux introduicts ; elle leur sonna une chanson ; furent soubdain et parfaictement guaris. Puis les empoisonnés ; elle leur sonna une aultre chanson, et gents debout. Puis les aveugles, les sourds, les muts (6) et les apoplectiques de mesme. »

Quaresmeprenant était-il scrofuleux? On l'admettrait d'autant plus volontiers qu'avec son chapelet cervical ganglionnaire, son corps étique, ses boyaux rétrécis, il avait le ventre proéminent des enfants qui ont le carreau et les yeux chassieux. Ce qui est certain, c'est qu'il était syphilitique. (Voy. Anatomie des formes : *Il avait le ventre à*

(1) Le gaïac, *Gayacum officinale*, arbre de la famille des Rutacées dont le bois, l'écorce et la racine sont employés comme sudorifiques et dépuratifs.

(2) Les touches.

(3) Plante de la famille des Polygonées dont la racine a, selon la dose, un effet tonique ou purgatif.

(4) La pédale, du latin *sub pede*.

(5) La scammonée est une gomme-résine extraite du *Convolvulus scammonia*. Elle appartient à la famille des Convolvulacées et renferme un principe purgatif très énergique.

(6) Muts ou mutes, muets, du latin *mutus*.

Remarquons la composition de ces orgues :

Les tuyaux estoient de casse en canon.

La casse était sous la domination de Jupiter ainsi que les côtes, l'estomac, les intestins, les bras et le sang. (Voy. C. Agrippa, *Philosophie occulte*, l. I, ch. xxii.)

Le sommier de gaïac.

Le santal, l'ébène, le gayac étaient sous la domination de Mars ainsi que les veines, les reins, les fesses et le dos. Les vertus antisyphilitiques de l'huile de gaïac ont été découvertes en 1502 par les Espagnols, et le célèbre guerrier Van-Hutten, guéri par cette huile, l'a recommandée dans un ouvrage publié en 1519 qui a fait grand bruit en Europe. Le gaïac a été appelé *lignum vitæ*.

Les marchettes de rheubarbe.

La rhubarbe était sous la domination de la lune, ainsi que le cerveau, le poumon, la moelle épinière, les menstrues et tous les excréments.

Le suppied de turbith.

S'agit-il ici du turbith végétal, racine du *Convolvulus turpethum*, appar-

poulaines; le mirach, comme un chapeau albanois; les œils, comme un estui de peignes; le c..., comme un miroir crystallin.)

Quoi qu'il en soit, si on place — comme je le fais — le dessin d'un reptile à côté de celui d'un ganglion lymphatique cervical avec ses vaisseaux afférents et efférents, tel qu'il est représenté dans un traité d'anatomie moderne, puis le dessin de plusieurs reptiles à côté de celui des « conduits lymphatiques et des glandes du col », tels qu'ils sont représentés dans l'ouvrage de Jacques Henri Pauli, c'est-à-dire peu de temps après la découverte du canal thoracique, on sera surpris de voir que, même chez un individu sain, la comparaison de Maître François est exacte.

tenant à la même famille que la scammonée ou du turbith minéral? Cette énumération, qui ne comprend que des plantes, donne lieu de croire qu'il s'agit du turbith végétal. D'un autre côté, il est noté dans la *Philosophie occulte* d'Agrippa : que le turbith, composition alchimique de nitre et de vif-argent, l'esprit de vie des vénériens, était sous la domination de Vénus, ainsi que les membres génitaux, la chair, la graisse, le ventre, le nombril, l'os sacrum et les lombes.

Le clavier de scammonie.

La scammonée était sous la domination de Mars et de Saturne, qui présidaient au foie et à la partie charnelle de la poitrine.

Des orgues fabriquées avec ces différentes plantes possédaient, par conséquent, les propriétés curatives de ces plantes, et les sons se chargeaient de les transmettre aux parties malades, d'après Agrippa.

« Isménie guérissait par les chants les plus graves maladies. » (*Philosophie occulte*, l. II, ch. XXIV.)

« Le chant artificiel, soit de cordes, soit de flûtes, soit naturel de la voix, pénètre jusqu'aux plus intimes profondeurs du cœur et de l'âme, remue les membres et purge les humeurs du corps. Démocrite enseigne que beaucoup de maladies humaines sont guéries par le son des flûtes. » (*Eodem loco.*)

Des flûtes, dit Rabelais, mais plus il y en a, mieux cela vaut : Et le voilà qui imagine un instrument multiple, un orgue formé d'un grand nombre de flûtes. Et c'est ici que sa malice se montre dans toute sa finesse. Toutes les flûtes sont composées de telle sorte qu'on y retrouve les laxatifs, sudorifiques, altérants, dépuratifs et toniques destinés aux pauvres malades et surtout à ceux auxquels il a donné dans ses prologues la qualification de *très précieux*. (Voy. Ph. Ducrot, *Étude sur la quintessence et la magie, loc. cit. suprà*, p. 16.)

Le sang bouillant, comme nazardes multipliées.

Le *sang*, la chair coulante de Bordeu.

Nazardes, chiquenaudes sur le nez. C'est un homme à nasardes, qui mérite des nasardes, dit-on familièrement. Nasarder, donner des nasardes.

Dans les Enfers. « Tous les chevaliers de la table ronde estoient pauvres gagne-deniers, tirants la rame pour passer les rivières de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron et Lethe (1). Mais pour chascune passade, ils n'en ont que une nazarde, et sur le soir quelque morceau de pain chaumeni (2). »

Que le ciel affrontant, je nasarde la lune
(M. Régnier, Satire XI.)

« Les esprits animaux, selon la différence de leur mouvement ou influence, dilatent, a noté Diemerbroeck, ou resserrent plus ou moins les orifices du cœur, c'est-à-dire de ses ventricules ; d'où il s'ensuit que, dans les passions de l'âme, le sang entre plus ou moins facilement dans le cœur et en sort de même, et c'est de là que procèdent pour lors les différents changements des pouls ; et que, dans les grandes terreurs, on sent des palpitations de cœur ; *dans la tristesse des constrictions avec un pouls petit* ; dans la joye une agréable chaleur aux environs du cœur avec un pouls gai et vigoureux. » (Diemerbroeck, *loc. cit. suprà*, t. II, p. 62.)

Quaresmeprenant avait le pouls battant à petits coups

(1) Rivières ou plutôt fleuves des Enfers. Le Cocyte (du grec κωκυτός, pleurs, larmes, dérivé de κοκύω, je pleure, je me lamente) était formé par les pleurs des méchants ; le Phlégéthon (du grec φλέγω ou φλεγέθω, je brûle), roulait des torrents de flammes; le Styx faisait neuf fois le tour des Enfers; l'Achéron (du grec ἄχος, douleur, et ῥόος, fleuve) était le résultat du changement en fleuve d'Achéron, fils du Soleil et de la Terre, qui avait fourni de l'eau aux Titans; le Lethé (du grec λήθη, oubli) donnait l'oubli du passé à ceux qui buvaient de ses ondes.

(2) Pain dur et grossier, plein de chaume ou paille; du latin *calamus*. On disait aussi chaumoisi.

d'un homme jeûnant depuis longtemps et « plourant les trois parts du jour ».

Physiologie. — Dans le chapitre iv du livre III, qui est, on le sait, un résumé succinct de la première thèse de licence de Rabelais, on lit :

« La vie consiste en sang (1) : sang est le siège de l'ame (2); pourtant (3) un seul labeur poine (4) en ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont touts membres en office propre (5)... La matière, et métal (6) convenable pour estre en sang transmué (7), est baillé (8) par nature : pain et vin. En ces deux sont comprinses (9) toutes espèces de aliments. Pour icelles (10) trouver, préparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds.....

« L'appetit admoneste (11) d'enfourner viande. La langue en fay l'essay (12); les dents la maschent; l'estomach la reçoit, digère et chylifie. Les vènes mésaraïques (13) en succent ce qui est bon et idoine (14), délaissent les excréments, lesquels par

(1) Otez le sang, la vie cesse.

(2) *Quia anima in sanguine est.* L'âme de la chair est dans le sang. (*Lévitique*, xvii, 2.) Empédocle a placé le siège de l'âme dans le sang et Pline (*Hist. nat.*, l. 11, ch. 49) dans le cœur.

Sanguinem vomit ille animam,

lit-on dans l'*Énéide;* ce que le Dr Brémond traduit par : « il vomit son âme de sang. »

(3) Pour cela, pour cette raison.

(4) Peine.

(5) En ce labeur chaque membre a son office propre.

(6) Le mot métal désignait autrefois tout corps destiné à être travaillé.

(7) Changé, du latin *transmutare.*

(8) Donné.

(9) Comprises.

(10) Celles-ci.

(11) Prévient, du latin *admonere*, formé de *ad* augmentatif et *monere*, avertir; avertir fortement.

(12) La langue est le principal organe du goût.

(13) Les veines intestinales contenues dans le mésentère, du grec μεσάραιον, le mésentère.

(14) Utile, convenable, du latin *idoneus.* « Les veines mésaraïques préparent le chyle et donnent comme quelque commencement au sang. » (Sauvageon, *Des parties naturelles*, 1646.)

vertus expulsive sont vuidés hors par exprès conduicts (1); puis la portent au foye; il la transmue derechef (2), et en faict sang (3)... Puis est transporté dans une aultre officine (4), pour mieulx estre affiné (5) : c'est le cœur, lequel, par ses mouvements diastoliques (6) et systoliques (7), le subtilise et enflambe (8), tellement (9) que par le ventricule dextre (10) le met à perfection, et par les vènes l'envoye à touts les membres. Chascun membre l'attire à soy, et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, yeulx, tout. Par le ventricule gausche il le faict tant subtile, qu'on le dict spirituel, et l'envoye a touts les membres par ses artères, pour l'aultre sang des vènes eschauffer et esventer (11). Le poulmon ne cesse

(1) Je laisse momentanément de côté tout ce qui a trait aux fonctions des autres appareils organiques qui seront étudiés plus loin.

(2) La transforme, la modifie de nouveau.

(3) Pour Hippocrate (l. IV, *des Maladies*), Platon (*le Timée*) et Aristote (ch. II de l'*Hist. des anim.*; l. II, ch. I, et l. III, ch. III, *Des parties des animaux*), le sang était engendré par le cœur, et pour Galien (l. V, ch. XII et XVII, et l. I, ch. XVI de l'*Us. des part.*; l. VI, ch. IV et V des *Sent. d'Hippocr. et de Plat.*), Vésale, Columbus, Picolhominus, Carpus, Bauhin, Joubertus, et une infinité d'autres, tantôt par le foye, tantôt par les veines, tantôt par les deux. « L'action du foye est, dit Ambroise Paré, de tourner le chylus en sang : qui est la seconde coction. Car, bien que le chylus commence à prendre couleur de sang dès qu'il est tombé dans les veines mésaraïques : toutefois il n'acquiert point la vraye forme et haute couleur de sang tant qu'il ait esté élabouré au foye. » (*Les Œuvres d'Ambroise Paré*; Paris, 1658, p. 114.)

(4) Retraite, lieu, du latin *officina*.

(5) Purifié.

(6) De relâchement, du grec διαστέλλω, je sépare, j'ouvre.

(7) De contraction, du grec συστέλλω, je contracte.

(8) L'enflamme. Le cœur était considéré jadis comme la source de la chaleur et de la vie. « Le cœur est une cavité sinueuse, a dit Pline (*Hist. nat.*, l. XI, ch. LXIX); en lui se trouve le premier foyer de la chaleur et du sang; l'âme y réside. » — « Il est ridicule, a objecté Riolan à Guill. Harvey, de dire que le cœur reçoit du sang la chaleur et la vie, puisqu'il est lui-même le foyer de la chaleur et de la vie, et que c'est de lui que toute chaleur du sang résulte. » — « Le sang tombant dans les ventricules du cœur y est enflammé et raréfié par le feu qui est naturel à ce viscère, » a écrit Franc. de Boë Sylvius. (*Disputat. med. thesaur.*, 15-16.)

(9) Si bien, de telle sorte que.

(10) Le ventricule droit.

(11) Suivant Galien, l'esprit du sang spiritueux (artériel) était formé

avecques ses lobes et soufflets le refraischir (1). En recognoissance (2) de ce bien, le cœur lui en départ (3) le meilleur, par la vène artériale (4). Enfin, tant est affiné dans le rets merveilleux, que par après (5), en sont faicts les esperits animaulx (6), moyennant lesquels elle imagine, discourt, juge, résoult, délibère, ratiocine (7), et rememore (8). »

Sauf une omission fort importante, les lignes ci-dessus sont une synthèse parfaite de la théorie galéniste du cours du sang dans les vaisseaux. L'auteur n'a pas parlé des pertuis de la cloison interventriculaire au moyen desquels s'opérait, croyait-on autrefois, le passage du sang veineux du ventricule droit dans le ventricule gauche. Cette omission est-elle voulue ou involontaire? Elle est au moins singulière.

Comparons aux passages de Rabelais que nous venons de citer ceux du *Christianismi restitutio* (9), dans lequel Michel Servet a fait la première fois mention de sa découverte de la circulation pulmonaire.

Michel Servet affirme positivement que : « L'esprit vital tire son origine du ventricule gauche du cœur et que les poumons contribuent à sa perfection..... que les poumons au moyen de l'air inspiré donnent au sang plus d'élaboration et d'affinement. » Il ajoute de plus que « le sang est porté

dans le ventricule gauche, et ce sang était seul propre « à la conservation de la chaleur naturelle fluente ». — « Dans le ventricule gauche, dit Diemerbroeck, le sang se fermente de nouveau, se dilate, se rend spiritueux et acquiert sa dernière perfection. » (DIEMERBROECK, *loc. cit. suprà*, p. 94.)

(1) Rafraîchir.

(2) Reconnaissance.

(3) Lui en fournit, du latin *partiri*, diviser, distribuer.

(4) Artère pulmonaire.

(5) Qu'ensuite.

(6) Les esprits animaux. Pour détails complémentaires sur les esprits animaux et vitaux, voy. plus loin *Névrologie*.

(7) Raisonne, du latin *ratiocinari*.

(8) Se rappelle, du latin *rememorari*.

(9) Daniel LECLERC et ELOY, *Biographie médicale*, t. I, p. 221; Paris, 1853.

par la veine artérieuse (1) du ventricule droit du cœur dans les poumons..... que les rameaux de la veine artérieuse le versent dans ceux de l'artère veineuse (2) avec lesquels ils communiquent;..... que le sang est attiré de l'artère veineuse dans le ventricule gauche du cœur dans le temps de la diastole ». Enfin « que l'esprit vital ou le sang affiné dans les poumons est distribué du ventricule gauche dans les artères de tout le corps, et que la portion la plus ténue passe vers les parties supérieures où cet esprit de vital qu'il était commence à devenir animal. »

Il y a certes loin de la physiologie de Rabelais à celle de Michel Servet; « cependant on ne peut moins faire, observe M. le Dr Paquelin (3), que d'être frappé de l'air de parenté qu'elles ont entre elles tant au point de vue du fond que de l'expression même.

« Michel Servet étudia d'abord le droit à Toulouse puis la médecine à Paris en 1436 et à Lyon en 1535, époque où il publia une édition très estimée de la géographie de Ptolémée. Quand il se rendit à Paris, il habitait Lyon depuis plusieurs années, et par conséquent s'y trouvait en même temps que Rabelais y enseignait l'anatomie sur le cadavre.

« Enfin le *Christianismi restitutio* a paru plusieurs années après Pantagruel. »

De ces données. M. Paquelin croit avoir le droit de conclure sans trop s'avancer que « Michel Servet a été le disciple de Rabelais et que c'est à son enseignement verbal ou écrit qu'il a puisé les notions qui lui ont permis d'apporter son contingent de faits à la solution de la question qui préoccupait alors si vivement les esprits ».

Parmi les vaisseaux à sang rouge cités dans *Gargantua* et *Pantagruel*, j'ai indiqué l'artère pulmonaire, l'artère

(1) Artère pulmonaire.

(2) Veine pulmonaire.

(3) Paquelin, *la Revue de littérature médicale*, 3e année, n° 19, p. 449, octobre 1878.

radiale, l'hexagone artériel de Willis, et, parmi les vaisseaux à sang noir, les veines mésaraïques et les veines émulgentes.

Ce ne sont pas les seuls.

Dans la bataille de Lerné, « Forgier atteinct Marquet de son tribard (1) par la joincture coronale (2) de la teste, sur l'artère crotaphique (3) du costé dextre (4) ».

Frère Jean des Entommeures prisonnier « férut (5) de son bracquemart (6) l'archer qui le tenoit à dextre (7) lui coupant entièrement les vènes jugulaires et artères sphagitides (8) avec le gargaréon (9) jusques ès (10) deux adènes ».

« L'estrange nativité » de Gargantua a fourni à Rabelais l'occasion d'une description des veines cave supérieure et inférieure qui ramènent au cœur droit le sang impropre à la nutrition. « Des cotylédons de la matrice, par lesquels sursaulta l'enfant, il entra dans la vène creuse (11), et gravant (12) par le diaphragme jusques au dessus des espaules où la dicte vène se part (13) en deux, print (14) son chemin à gausche et sortit par l'aureille senestre (15). »

Les veines des organes de la génération émanent des veines rénales et celles-ci de la veine cave inférieure qui se

(1) Gros et court bâton dont les crocheteurs et autres gens de peine se servent encore pour se reposer.

(2) Suture fronto-pariétale.

(3) Artère de la tempe, l'artère temporale, du grec κρόταφος, tempe.

(4) Du côté droit.

(5) Frappa, du latin *ferire*.

(6) Épée courte et large qu'on portait autrefois le long de la cuisse. Du grec βραχεῖα, μάχαιρα, courte épée.

(7) A droite.

(8) Les artères de la gorge, les artères carotides ; du grec σφαγή, gorge.

(9) La luette, du grec γαργαρεών.

(10) Aux.

(11) Les veines cave supérieure et inférieure étaient désignées autrefois sous le nom de veine creuse.

(12) Montant, gravissant.

(13) Se divise.

(14) Prit.

(15) Gauche, du latin *sinister*.

dégage dans le cœur droit. La veine cave supérieure se divise en deux troncs, dits troncs veineux brachio-céphaliques, auxquels aboutissent les jugulaires internes et externes qui reçoivent les veinules des oreilles.

Un corps étranger charrié par le sang de la veine cave inférieure ne peut parvenir à l'organe de l'ouïe sans passer par les poumons, le cœur gauche et les artères du cou. Au XV[e] siècle, avant la découverte de la circulation pulmonaire, on croyait le contraire. Gargantua, sorti du sein de sa mère, a donc cheminé d'abord, selon Maître François, dans une des veines utéro-ovariennes, puis dans une des veines rénales, la veine cave inférieure, l'oreillette droite, la veine cave supérieure, le tronc veineux brachio-céphalique gauche et l'une ou l'autre des veines jugulaires qui en émane. Remarquons incidemment que le docte romancier a fait judicieusement s'engager l'énorme fœtus dans le tronc veineux brachio-céphalique gauche, qui est plus large que son homologue du côté opposé.

Le savant écrivain a omis, il est vrai, les veines jugulaires, mais il en a parlé et précisé les rapports, je le répète, dans le chapitre XLIV du même livre. Quant aux veines caves, il a connu non seulement leurs connexions, mais encore leur structure, puisqu'il a signalé, on ne l'ignore pas (voy. *le cœur, comme une chasuble*), la présence, à l'embouchure de l'une d'entre elles dans le cœur, de la valvule en croissant à laquelle Eustachi doit sa célébrité. Dans les tubes de la fontaine fantastique « il y a, dit Bacbuc à Pantagruel, une quintuple infoliature mobile à chascune rencontre intérieure, telle qu'est en la veine cave on (1) lieu qu'elle entre le dextre (2) ventricule du cœur » (3).

(1) Au.
(2) Ventricule droit, du latin *dexter*.
(3) L. V, ch. XLII.

SPLANCHNOLOGIE OU ÉTUDE DES VISCÈRES

APPAREIL DIGESTIF

TUBE DIGESTIF

Quaresmeprenant avoit :

Les maschoires, comme un goubelet.
Les dents, comme un vouge. De ses telles dents de laitct vous trouverez une à Colonges-les-royaulx, en Poictou, et deux à la Brosse en Xaintonge, sus la porte de la cave.
Le palat, comme une moufle.
Le isthme, comme une portoire.
La luette, comme une sarbataine.
Le gaviet, comme un peloton d'estouppes.
L'estomach, comme un bauldrier.
Le pylore, comme une fourche-fière.
Les boyaulx, comme un tramail.
L'intestin jeun, comme un daviet.
L'intestin borgne, comme un plastron.
Le colon, comme une brinde.
Le boyau c..., comme un bourrabaquin monachal.

ANNEXES DU TUBE DIGESTIF

La salive, comme une navette.
Les amygdales, comme lunettes à un œil.
Le foye, comme une besaguë.
Le fiel, comme une doloire.
La ratelle, comme un courcaillet.
Le siphach, comme un brassal.
Le mésentère, comme une mitre abbatiale.

Dans cette énumération ne figurent pas l'œsophage ni le pancréas. Mais Rabelais a parlé incidemment ailleurs de l'œsophage. Quant au pancréas, l'auteur de *Pantagruel* n'a pu attacher une grande importance à cette glande dont les conduits excréteurs ont été découverts, chez l'homme, en 1622 par Wirsung, et les fonctions déterminées, seulement en 1848, par Cl. Bernard (1).

TUBE DIGESTIF

Les maschoires, comme un goubelet.

La cavité buccale limitée en haut par le voile du palais, en bas par la langue, en arrière par l'ouverture du gosier, peut être comparée, quand les *mâchoires* sont rapprochées, au petit vase sans support et sans anses dont on se sert pour boire ou pour escamoter, faire des tours de passe-passe.

« Pour rappareiller un *gobelet* d'or pour monseigneur d'Anjou, lequel gobelet estoit faict en manière d'un tonnel, etc..., 8 l. p. » (*Comptes d'Étienne de la Fontaine*, 1532.)

Panurge avait « tout plein de petits goubelets, dont il jouoit fort artificiellement : car il avoit les doigts faicts à la main comme Minerve (2) et Arachne (3), et avoit autrefois crié le thériacle (4). » (L. II, ch. XVI.)

(1) Ambroise Paré, qui en fait mention, avance qu'elle est située « à l'entour de la veine porte pour lui être comme coussinet et conservateur de ses divisions, en remplissant les vacuités qui sont entre icelles, et pour défendre que par violents mouvements ou cheutes telles divisions ne soient rompues ».

(2) Minerve, fille de Jupiter, déesse des beaux-arts et de la sagesse.

(3) Arachné. Très habile brodeuse qui fut changée en araignée (en grec ἀράχνη) par Minerve qu'elle avait défiée.

(4) La thériaque, sorte d'opiat composé de douze substances : le vin d'Espagne, la valériane, les pétales de rose, l'opium, le suc de réglisse, la chair de vipère, etc. La thériaque a été donnée comme un spécifique

Les dents, comme un vouge. De ses telles dents de laict vous trouverez une à Colonges-les-royaulx, en Poictou, et deux à la Brosse, en Xaintonge, sus la porte de la cave.

Vouge signifie dard, pique, épieu de chasse. Ce terme s'applique à la fois aux *dents* incisives et canines, pointues et tranchantes comme un dard et une lance, et aux molaires massives, hérissées de cuspides (1) comme un épieu.

La pique appelée vouge, qui est une des plus anciennes armes suisses, a été fort en usage autrefois. Au XVe siècle, il y a eu en France tout un corps d'infanterie nommé *voulgiers*. Une vouge autrichienne, datant de la Jacquerie (1620-1625) et fabriquée avec un soc de charrue, mesure 60 centimètres de longueur. (Collect. Az, à Lintz.)

Sus la porte de la cave. Rabelais entend probablement parler de dents d'animaux fossiles qui, à son époque, servaient d'enseignes à des cabarets dans les deux localités qu'il désigne.

Si les dents de lait de Quaresmeprenant étaient si grosses, quelles dimensions devaient donc avoir celles qui les ont remplacées ? Prodigieuses! Après tout, pourquoi pas ?... Les jeûneurs ont les dents longues, dit un vieil adage.

« Pour ceste heure j'ai nécessité bien urgente de repaistre, dit Panurge : dents aiguës, ventre vide, gorge seiche, appétit strident, tout y est délibéré. » (L. II, ch. IX.)

L'homme a plusieurs espèces de dents. L'illustre romancier les nomme : Dans la lutte entre Oudart et les chicanous, un des records a « la mandibule supérieure (2) démanchée

contre tous les venins. On la préparait jadis solennellement. Au dire de Maître Albertus (dont la place Maubert, à Paris, porte encore le nom), elle n'a acquis toutes ses propriétés qu'au bout de douze ans. Du grec θήρ, θηρός, bête venimeuse, et ἀκέομαι, je guéris.

(1) Du latin *cuspis*, pointe.

(2) La mâchoire supérieure, du latin *mandibula*, fait de *mandere*, manger, mâcher.

de mode qu'elle lui couvroit le menton à demi, avecques dénudation de la luette et perte insigne des dents molares (1), masticatoires et canines. »

Les dents sont constituées par une substance ossiforme, l'ivoire ou dentine recouverte d'émail. L'ivoire est creusé d'une cavité qui contient une matière pulpeuse dont les ramuscules vasculaires et les filets nerveux émanent des vaisseaux et des nerfs des mâchoires.

« Entre leurs dents les éléphants, dit Rabelais, ont deux grandes cornes, ainsi les appelloit Juba (2); Pausanias (3) dist estre cornes, non dents; Philostrate (4) tient que soient dents, non cornes : ce m'est tout un, pourvu qu'entendiez que c'est le vrai ivoire (5). »

C'est de l'ivoire; les défenses des proboscidiens ne sont, en effet, que des dents modifiées.

La matière pulpeuse des dents est très sensible et, dans la carie, son irritation par l'air ou un corps étranger cause une douleur insupportable. En nous racontant comment Gargantua mangea en salade six pèlerins « et les dénigea (6) des meubles de ses dents » avec un cure-dent fait « d'un noyer grollier (7) », Rabelais nous instruit également de cette particularité. « Par malheur, remarque-t-il, l'un d'eulx, tastant avecques son bourdon le pays, à scavoir s'ils estoient en seureté, frappa rudement en la faulte d'une dent creuse, et férut (8) le nerf de la mandibule; dont feit très

(1) Molaires.

(2) Nom de deux rois de Mauritanie, dont le second, vaincu par les Romains, a écrit à Rome des ouvrages sur l'histoire, la géographie, etc. Voy. Pline, l. VIII, ch. iii.

(3) Pausanias, dans ses *Éliaques*.

(4) Philostrate, *Vie d'Apollon*, II, 13.

(5) L. V, ch. xxx.

(6) Dénicha.

(7) Noyer qui produit des noix à coques dures qu'entament les corbeaux ou grolles.

(8) Blessa, du latin *ferire*.

forte douleur à Gargantua, et commença à crier de rage qu'il enduroit. »

Les dents apparaissent généralement du quatrième au dixième mois après la naissance. On observe pourtant des cas dans lesquels elles se montrent à une époque plus rapprochée (1). L'enfant dont la dentition est précoce est d'ordinaire plus robuste que les autres. Tel était Pantagruel auquel encore au berceau « les dents estoient desja tant creues et fortifiées, qu'il en rompit un morceau du grand tymbre de métal dans lequel on lui bailloit (2) sa bouillie ».

Le palat, comme une moufle.

Le *palais* ou *palat* (*palatus*) forme la partie supérieure de la cavité buccale. C'est une sorte de voûte parabolique limitée en avant et de chaque côté par les arcades dentaires et continuée en arrière par le voile du palais.

« De l'eau fraische pour me gargariser le palat » (3), demande Thaumaste (4) au concierge de l'hôtel de Cluny.

Moufle. Gant d'hiver sans doigts séparés ou avec un doigt séparé pour le pouce.

Caucier sa moufle

(*Poèt. avant* 1300, IV, f. 1360.)

Braies et chemises
Et moufles contre la bise.

(*De l'Eschacier*, *Jongleurs et trouvères du* XIII[e] *et du* XIV[e] *siècles*, publié par A. Jubinal, 1835.)

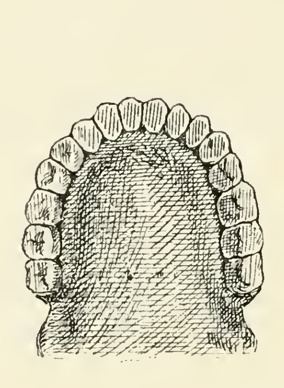
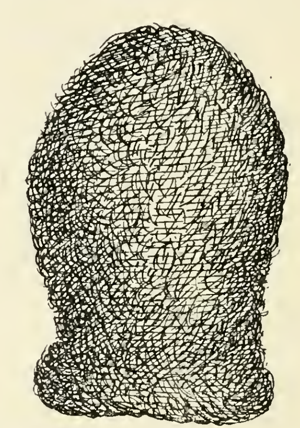
(1) On cite même des enfants qui sont nés avec des dents : Louis XIV, Curius Dentatus, le vainqueur de Pyrrhus, etc.

(2) Donnait.

(3) L. III, ch. XVIII.

(4) Homme noble, admirable, du grec θαυμάζω. Tous les commentateurs s'accordent, avec raison, je crois, à voir dans Thaumaste Thomas Morus, l'auteur du *Royaume d'Utopie*. Le qualificatif d'Admirable que donne au sage Anglais le maître gaulois montre en quel estime il l'a tenu. Une correspondance active a certainement existé entre Rabelais et le chance-

Pantagruel voyant Panurge « égratigné des gryphes du célèbre chat Rodilardus (1), ne se put contenir de rire et lui dist : que vouliez-vous faire de ce chat? — De ce chat, respondit Panurge : Je me donne au diable, si je ne pensois que fust un diableteau à poil follet, lequel nagaires j'avais capiettement (2) happé en tapinois à belles moufles. »

Le palat, comme une moufle.

Au XVe siècle, on donnait également le nom de moufle ou miton (*fausthandschuh*, en allemand, *mitten* ou *inarticuled quantlet*, en anglais) au gantelet sans doigts séparés. L'armure de Jeanne d'Arc du catalogue de Dezest, la statuette en bronze de Guillaume IV (1404-1417) à Amsterdam, et l'armure de Frédéric Ier, palatin du Rhin, conservée à la collection d'Ambras à Vienne, démontrent que partout le miton était en usage dans la première moitié du XVe siècle. Ainsi que le gant d'hiver, il a la forme du palais.

lier d'Angleterre. Le livre de T. Morus, *De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia*, a été publié à Louvain en 1516. Maître François n'a pas emprunté à ce livre le nom seul du pays sur lequel a régné Gargantua. Il lui a emprunté aussi cette généreuse humanité de Grandgousier à l'égard de Picrochole et surtout le beau discours de Gargantua aux vaincus. (L. I, ch. L.)

(1) Ronge-lard, du latin *rodere*, ronger, et *lardum*, lard. Ce mot, que La Fontaine a emprunté à Rabelais, paraît avoir été forgé par Élisius Calentius. (Voy. P. Jove, *les Illust.*)

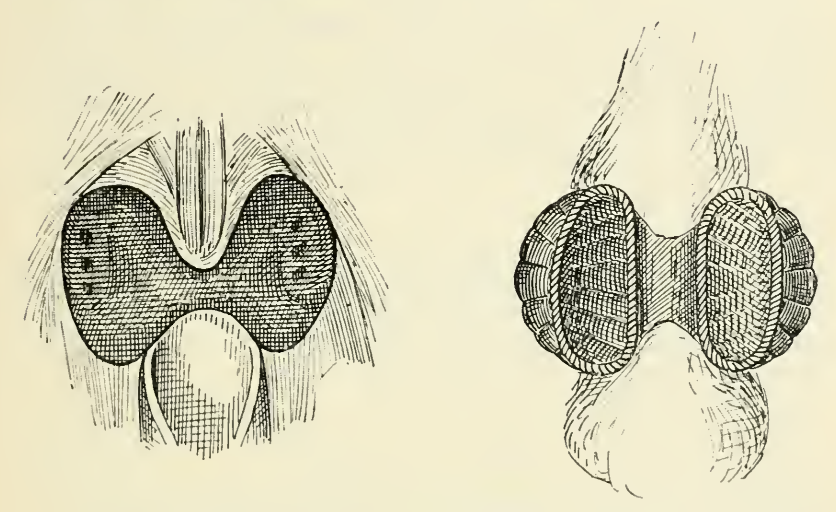
(2) Furtivement.

Le isthme, comme une portoire.

Le *isthme*, « l'embouchure des chasse-trappes gutturales (1) », l'entrée du gosier, du pharynx. Le mot isthme (ἰσθμός en grec) signifie une petite langue de terre située entre deux mers.

« L'isthme du gosier, dit Thévenin, est situé entre la bouche et le pharynx comme entre deux mers (2). »

C'est un orifice limité en haut par le voile du palais, latéralement par les piliers antérieurs de ce voile, en bas par la base de la langue.



Le isthme, comme une portoire.

Portoire, portouoire, portoëre. La portoire est une hotte de vendangeurs, un panier cintré à dossier plat. Dans les pays montagneux, on se sert de paniers ou de baquets de ce genre, attachés de chaque côté du bât des ânes ou des mulets pour porter des fardeaux.

Chacun des vaisseaux de la flotte de Pantagruel, sauf un, — le second, — qui avait une lanterne pour indiquer que

(1) L. II, ch. XIII.
(2) THÉVENIN, *Dict. des mots grecs en médecine.*

cette flotte devait passer par le pays de Lanternois (1), avait pour *divise* (2) un objet cher à Bacchus : le premier une bouteille, le troisième un hanap, le quatrième un potet à deux anses, le cinquième un broc, le sixième un bourrabaquin monachal (3), le septième un entonnoir, le huitième un gobelet, le neuvième une brinde (4), le dixième une breusse (5), le onzième « une portoire d'or faicte à la mosaïque », le douzième un barrault (6). « De mode que personne... voyant ce noble convoi de navires en leurs divises ; ne dist que les voyagiers (7) estoient touts buveurs. »

« La vis du pressoir montré par Gagne-beaucoup à Pantagruel et à ses serviteurs (8), s'appeloit recepte (9) ; la met (10), despense ; la croue (11), estat ; le tesson (12), deniers comptés et non receus ; les fusts (13), souffrance ; les béliers (14), *radietur* ; les jumelles, *recuperetur* (15) ; les cuves, plus valeur ; les ansées (16), roles ; les foul-

(1) C'est La Rochelle, la patrie de Xénomanes, Jean Alphonse le Saintongeois ; c'est le pays de Maillezais, du savant évêque d'Estissac. C'est là que se trouve le château de Légugé où Rabelais a bu à longues gorgées à la dive bouteille de la science, en compagnie de Pierre Lamy, de Jean Bouchet, de Tiraqueau, de Barthélemy de Salignac.

(2) Devise, emblème.

(3) Voy. plus loin : *Le boyau c..., comme un bourrabaquin monachal.*

(4) Voy. plus loin : *Le colon, comme une brinde.*

(5) Grande tasse.

(6) Mesure de liquide du Languedoc contenant vingt-sept pintes.

(7) Les voyageurs.

(8) L. V, ch. XVI.

(9) Recette (du latin *recepta*, sous-entendu *formula* : formule reçue du médecin), ce qui est reçu en argent ou autrement.

(10) Le conduit par où s'écoule le vin, du latin *meatus*. En anatomie, on donne encore le nom de *méat urinaire* à l'orifice externe du canal de l'urèthre.

(11) L'écrou, de l'allemand *schraube*, vis; fait de *schrauben*, tordre, tourner. Les Anglais disent *screw* (Le Duchat).

(12) L'arbre.

(13) Les fûts, du latin *fustis*, qui signifiait proprement bâton à frapper les criminels.

(14) Les deux arbres qui en forment le fût.

(15) Terme latin de droit ainsi que le précédent.

(16) Vaisseaux à anse, du latin *ansa*, sorte de demi-couvercle attaché à un pot, à un seau, à un panier, etc.

loires (1), acquits; les hottes, validation; les portoires, ordonnance valable; les seilles, le pouvoir; l'entonnoir, le quitus. »

Chez les gens dont la luette est rudimentaire ou n'existe pas, — ce qui est l'exception, — l'isthme du gosier ressemble à l'ouverture d'une portoire, chez ceux dont la luette est bien développée, à une couple de portoires vue d'en haut.

La luette, comme une sarbataine.

La luette doit son nom à la ressemblance qu'elle a avec un grain de raisin allongé (du latin *uva*, d'où l'on a fait d'abord uvette, ensuite, en préposant l'article, l'uvette, puis luette). C'est un petit corps charnu, cylindrique ou conoïde, suspendu à la partie moyenne du bord postéro-inférieur du voile du palais.

« Pantagruel bailla (2) au roi des Dipsodes (3) et des Géants une boète pleine de euphorbe (4) et de grains de coccognide (5), conficts en eau ardente (6) en forme de composte (7)..... Mais tout soubdain qu'il en eut avalé une

(1) Instruments pour fouler, et aussi grands cuviers.

(2) Donna.

(3) Altérés, du grec δίψα, soif.

(4) Personne n'ignore que les Euphorbiacées sont riches en sucs laiteux dont les propriétés soit purgatives, soit caustiques, soit à la fois purgatives et caustiques, ont été mises à profit de toute antiquité. Qui n'a pas entendu parler du mancenillier, l'arbre de la mort, *Hippomane mancenilla*, cet arbre si redouté des explorateurs et qui a donné lieu à tant de récits fantastiques? Qui n'a pas vu l'huile fournie par les graines du ricin?

(5) Le garou (*Daphne gnidium*, coccum de Gnide, *cocco gnidio*) contient un acide vésicant, l'acide coccognidique. « Le coccum de Gnide (*cocco gnidio*) a la couleur du coccus ou graine d'écarlate; il est plus gros qu'un grain de poivre et d'une qualité extrêmement chaude : aussi l'avale-t-on dans du pain, pour qu'il passe sans brûler le gosier. » (Pline, *Hist. nat.*, l. XXVII, ch. xlvi.) On en fait maintenant une pommade épispastique.

(6) L'eau-de-vie, encore appelée eau ardente en Provence et en Italie, eau de feu par les sauvages.

(7) Compote, confiture, du latin *composita*.

cueillerée, lui vint tel eschauffement de gorge avecques ulcération de la luette que la langue lui pela. »

La *sarbataine*, encore appelée *sarbarreau*, *sarbatane*, *sarbacane* (1) (de l'italien *cerbottana*, mot fait de Carpi, lieu où l'instrument était fabriqué, et du latin *canna*, roseau [A. Demmin]), est constituée par un tube avec lequel on lance de petites balles en terre en soufflant par un des bouts. Elle est encore employée aujourd'hui pour chasser les petits oiseaux (2). Comme arme de guerre, elle a servi à lancer des flèches empoisonnées, le feu grégeois qui s'en échappait en traits de fusées, et de petites balles appelées dragées.

Comme la sarbacane n'est qu'un simple tube de verre, de bois ou de métal, qui varie seulement par la longueur et par l'épaisseur, je crois inutile d'en fournir un dessin.

Le gaviet, comme un peloton d'estouppes.

Le *gaviet*, le gavion, le gosier, l'arrière-bouche, le pharynx.

Littré s'exprime ainsi à propos de ce mot : « Origine inconnue, la forme la plus ancienne est gosilier, primitif gosil. En patois lorrain on dit *gosse* pour gosier, d'où le verbe *gosser*, *gosser* un dindon. » — « Gosse, ajoute le même auteur, pourrait bien être le primitif de gosier, mais d'où vient gosse ? »

Diaz le fait venir du latin *cavus*, creux. Dans Du Cange, on trouve gaviette pour gosier ou jabot. *Gaf* en wallon et *gave* en picard signifient jabot, gosier. Dans le *Roman du Renard*, qui est très vraisemblablement du XIIe ou du XIIIe siècle, on lit aussi gave pour gosier.

(1) Le mot correct est *sarbatanne*. « Le changement du *t* en *c* s'est accompli en raison de la ressemblance qu'on a remarquée entre cet instrument et une canne. » (LITTRÉ, *Dict. étymol. de la langue franç.*)

(2) La sarbacane moderne est souvent formée par des roseaux vissés bout à bout.

Un de mes amis, agrégé de l'Université, philologue très érudit, élève de M. Gaston Pâris, a vu successivement employer gave, gaviot, gaviete, gaviette, gavion, gosil, gosilier, gouzier pour gosier.

Les lignes ci-dessous justifient cette assertion :

« Telles ulcères souvent commencent par les gencives et cheminent jusqu'au palais et enfin gaignent jusques à la luette et gavion. » (A. Paré, XI, 17.)

..... Damoiselle Ade
La fille le Roy est malade,
Il a passé huit jours entiers
Que ne pot boirre ne mangiers,
Quar une areste de poisson
Lui aresta au gavion
Or est li Roy si corociez
S'il la pert ne sera pas liez (1).

(*Fable du vilain mire* (2); MONTAIGLON et RAYNAUD, fable III, 161.)

Les mules (3) au talon,
Le petit cancre (4) au menton,
La male (5) toux au poulmon (6),
Le catarrhe au gavion,
Le gros froncle (7) au croupion.

(RABELAIS, Prologue du l. IV.)

« Du stomach vient et n'est un panicle (8) qui monte

(1) Gai.

(2) Mire, myre, chirurgien plutôt que médecin; celui-ci se nommait physicien. En anglais *physician* veut encore dire médecin.

(3) Des ampoules, des gerçures, des engelures. Suivant Le Duchat, mule vient de mol et mol de mouillé. En médecine vétérinaire on appelait effectivement autrefois mules les fentes ou crevasses qui apparaissent au-dessus du talon du cheval lorsqu'après avoir marché dans la boue pendant toute une journée d'hiver on ramène l'animal, ayant encore les pieds mouillés, à l'écurie. (Voy. *La Maréchalerie* de Laurent RUSE, trad. franç., ch. 116, des Mules ou Seracies.)

(4) Bouton, excroissance, ulcère, du latin *cancer*.

(5) Mauvaise, du latin *malus*.

(6) Poumon.

(7) Furoncle.

(8) Panicle, *panicula*, de *panus*, fil de tisserand, fil en peloton.

par le gosilier, lequel gosilier est dict ysophage. » (H. DE MONDEVILLE.)

Qu'on n'aille pas induire de ces dernières lignes à une erreur anatomique de ma part. Le pharynx a été longtemps confondu avec l'œsophage sous le terme générique de *gula*.

En résumé, le pharynx (en grec φάρυγξ, arrière-bouche) est une espèce de vestibule membraneux commun aux voies digestives et aux voies respiratoires, situé entre la cavité buccale et la cavité nasale, d'une part, et l'œsophage et le larynx, d'autre part. Il a la forme d'une demi-gouttière ouverte en avant. Il est constitué par une membrane muqueuse, une membrane fibreuse, des muscles intriqués, prodigieusement multipliés par Sautorini, rayonnant dans divers sens, et par un tissu cellulaire filamenteux, très lâche, qui n'est jamais graisseux, jamais infiltré de sérosité.

C'est à sa structure si compliquée que le pharynx a dû, sans doute, d'être comparé par les anatomistes du moyen âge à un panicle, *un peloton d'estouppes*, etc.

De ce que l'auteur de *Gargantua* s'est servi dans sa litanie anatomique du mot gaviet pour désigner les parties situées immédiatement en arrière des piliers du voile du palais, il ne s'ensuit pas qu'il ait ignoré les noms de ces parties.

La description fantastique de la bouche et de la gorge de Pantagruel et une remarque de Bacbuc (1) (l. V, ch. XLII) aux voyageurs qui lui rendent visite sont très instructives à cet égard.

« Je cheminois dans la bouche de Pantagruel — raconte le spirituel écrivain, — comme l'on faict en Sophie (2) à Constantinople, et y vid de grands rochers, comme les monts des Dannois, je croi que c'estoient ses dents..... de fortes

(1) Mot hébreux qui signifie bouteille, on y trouve une onomatopée.
(2) Sainte-Sophie.

et grosses villes, non moins grands que Lyon ou Poictiers, Aspharage (1), entre autres. Je délibérai d'y aller et la trouvai belle, bien forte, et en bel aer, mais à l'entrée les portiers me demandarent mon bulletin (2), de quoy je fus fort esbahi, et leur demandai : « Messieurs, y ha il ici dangier de peste ? — O Seigneur, dirent-ils, l'on se meurt ici auprès (3) tant (4) que le charriot (5) court par les rues. — Vray Dieu, dis-je, et où ? » A quoi ils me dire que c'estoient en Laringues et Pharingues (6).

« Ha, dist Bacbuc, voilà que c'est non considérer en soy, ne (7) entendre les mouvements que faict la langue musculeuse (8), lorsque le boire dessus coule pour descendre non ès (9) poulmons par l'artère inéguale (10) comme a esté l'opinion du bon Platon, Plutarque, Macrobe et aultres, mais en l'estomach par l'œsophage. »

(1) *Aspharage*, le gosier, σφάραγος ; en attique ἀσφάραγος, gargouillements.

(2) Ce bulletin s'appelle aujourd'hui patente : patente brute, patente suspecte, patente nette, suivant que les médecins de nos lazarets affirment, soupçonnent ou nient l'existence d'une maladie contagieuse chez les gens qu'ils sont chargés de visiter. « Falloit que les soldats fussent visités par les médecins pour voir s'ils estoient malades et qu'ils eussent toujours sur eux leur patente pour faire foy, signée de son capitaine et de son médecin. » (BRANTOME, *Rodomontades espagnoles.*)

(3) Ici près.

(4) Tellement, dans de telles proportions.

(5) Pendant les grandes épidémies on débarrassait, jadis, les maisons des cadavres en entassant ceux-ci, hâtivement et pêle-mêle, dans des voitures qui circulaient à travers les rues.

(6) Dans le pharynx et le larynx.

(7) Ni.

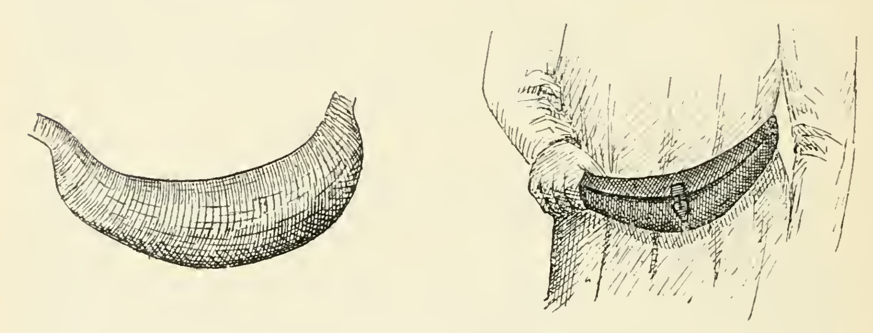
(8) Galien (*Liv. des alim. de bon. et méch. succ.*, ch. IV), Riolan (*Anthropographia*, l. IV, ch. XVIII), Arantius, etc., ont soutenu que la langue était une glande. Jul. Casserius Placent. au *Liv. de l'organe du goût*, ch. V, a appelé la langue « non pas à la vérité un muscle, mais une partie musculeuse ». Ce n'est donc pas sans raison que Rabelais a parlé incidemment ici des mouvements de la langue et de sa musculature.

(9) Dans les poumons.

(10) La trachée-artère. (Voy. Appareil respiratoire, *L'aspre artère, comme un gouet.*) Hippocrate la nomme : la vectrice des boissons.

L'estomach, comme un bauldrier.

L'*estomac* est la portion du tube digestif qui fait suite à l'œsophage. C'est une vaste poche membraneuse, logée dans la partie supérieure du ventre, au-dessous du diaphragme et du foie. « L'axe ou le grand diamètre de l'estomac est, observe Sappey (1), oblique de haut en bas, de gauche à droite et d'avant en arrière. Mais cette obliquité est peu prononcée, et l'on peut dire d'une manière générale que la direction prédominante de cet organe est à la fois transversale et horizontale. »



L'estomach, comme un bauldrier.

Bauldrier, bourse de cuir plate, en forme d'écharpe, qui se portait enroulée autour de la taille. Les habitants de nos campagnes usent encore d'une bourse analogue.

Bien faschés d'avoir si mal employés l'argent de leur bauldrier. (Brantôme, ch. I, t. IV, p. 315.)

Pendant le débat entre les fouaciers de Lerné et ceux du pays de Gargantua, Marquet appela Forgier en lui promettant des fouaces.

« Lors Forgier en toute simplesse (2) approcha, tirant

(1) Sappey, *Traité d'anatomie descriptive*, t. III, p. 95; Paris, 1857-1864. C'est aussi l'opinion de MM. Reynier, Souligoux, etc. (Voy. *Bull. de la Soc. anat. de Paris*, 1891, p. 709.)

(2) En toute simplicité, en toute confiance.

un unzein (1) de son bauldrier, pensant que Marquet lui deut dépescher (2) de ses fouaces ; mais il lui bailla de son fouet si rudement à travers les jambes, que les nods (3) y apparaissoient. »

« Frère, dit un des chicanous à Trudon, je te donnerai unes belles, grandes, vieilles lettres royaulx que j'ai ici en mon bauldrier. » (L. IV, ch. xv.)

L'estomac occupe la même situation, a la même direction que le bauldrier. Il en a presque la configuration et les dimensions chez un homme comme Quaresmeprenant, émacié par des jeûnes prolongés et répétés. Sur sa face antérieure, on distingue une bande musculaire très accusée, dite cravate de Suisse, qui rappelle le bord inférieur saillant de la valve qui ferme le bauldrier en avant.

Dans le chapitre XLIII du livre IV, Rabelais a comparé aussi, comme on le fait aujourd'hui, l'estomac à une cornemuse.

Le pylore, comme une fourche-fière.

Le *pylore* (portier, du grec πύλη, porte, et ωρεύω, je garde) est l'orifice qui fait communiquer l'estomac avec l'intestin. Cet orifice est garni d'une valvule qui ressemble tantôt au diaphragme d'un instrument d'optique (4), tantôt, mais plus rarement, à un croissant à concavité supérieure (5).

(1) Le grand blanc, onze deniers, du latin *undecim*, dix plus un.

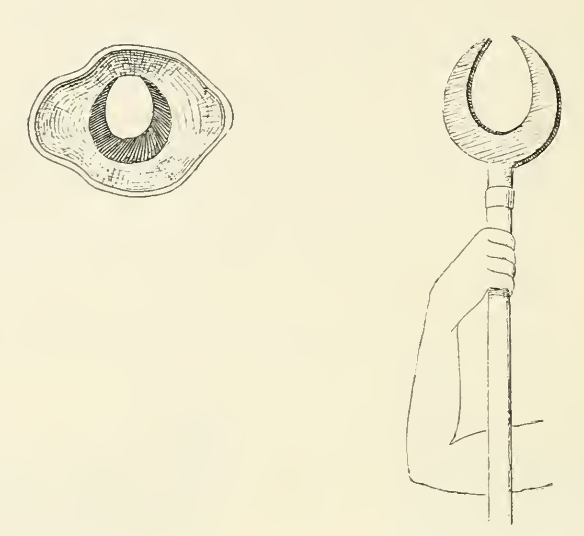
(2) Dût s'empresser de lui donner.

(3) Les nœuds, du latin *nodus*. La peau cinglée par un coup de fouet devient le siège d'une extravasation sanguine, appelée ecchymose. Dans les points atteints par les nœuds de la corde du fouet apparaissent des taches d'un bleu ardoise, « des bleues » et parfois même des nodosités.

(4) Sans en avoir cependant la parfaite régularité.

(5) Sur dix estomacs que j'ai ouverts pour vérifier si la comparaison de Rabelais était exacte, j'ai vu six fois la valvule pylorique avoir la forme du diaphragme d'un instrument d'optique, trois fois, d'un croissant

La valvule pylorique paraît avoir pour usage d'apprécier le moment où les aliments sont assez modifiés dans leur consistance et leur composition chimique pour pouvoir passer de l'estomac dans l'intestin.



Le pylore, comme une fourche-fière.

Fourche-fière, fourche-ferrée — ou fiérée, comme on disait autrefois, — à deux ou trois dents. Le mot fier vient par corruption du mot ferré. Les poètes burlesques appellent le trident de Neptune une fourche-fière. Dans les anciennes gravures, Neptune et Pluton sont représentés tenant à la main, le premier, une fourche-fière à trois dents, le second, une fourche-fière à deux dents.

La fourche, qui n'est plus qu'un outil d'agriculture, a été une arme de guerre (*military fork* en anglais, *sturmgabel*

dont la partie moyenne était plus ou moins échancrée et regardait en haut; une fois, d'une cloison semi-ronde dont le bord supérieur horizontal correspondait au diamètre transverse de l'intestin. La comparaison de Rabelais ne s'applique donc pas à tous les cas. N'en soyons pas surpris. L'auteur de *Gargantua* n'a pas eu à sa disposition assez de cadavres pour se rendre compte des variations qu'offrent les divers systèmes organiques.

en allemand) qui a commencé à apparaître vers la fin du XVe siècle. On trouve à l'arsenal de Genève des fourches d'échelles d'escalades prises aux Savoisiens en 1602. La fourche de guerre est aussi mentionnée dans les récits du siège de Mons (1691), où les grenadiers de l'ancien régiment Dauphin, commandés par Vauban, emportèrent d'assaut un ouvrage fortifié et saisirent les fourches des Autrichiens. C'est même depuis cet acte de bravoure que les sergents de ces grenadiers ont eu le droit de porter une fourche à la place de la hallebarde. Dans la collection Az, à Lintz, figure une fourche de guerre trident du XVIIe siècle.

Une aquarelle de Glockenthon, exécutée en 1505 d'après nature (Arsenaux de Maximilien Ier), donne une idée exacte de ce qu'était à cette date la fourche d'échelle allemande. L'oncle d'un de mes camarades d'internat à Tours et à Paris, M. Viollet, pharmacien, a eu en sa possession une vieille eau-forte où l'arme en question a la forme d'un croissant très échancré. Une fourche de guerre analogue, mais plus étroite, est dessinée dans un incunable du cabinet des estampes de Munich (1).

Sur le point d'être assiégés par Philippe de Macédoine, les Corinthiens « aiguisoient vouges, piques, rancons (2), hallebardes, hanicroches (3)... fourches-fières, etc. » (Prologue du l. III.)

Les boyaulx, comme un tramail.

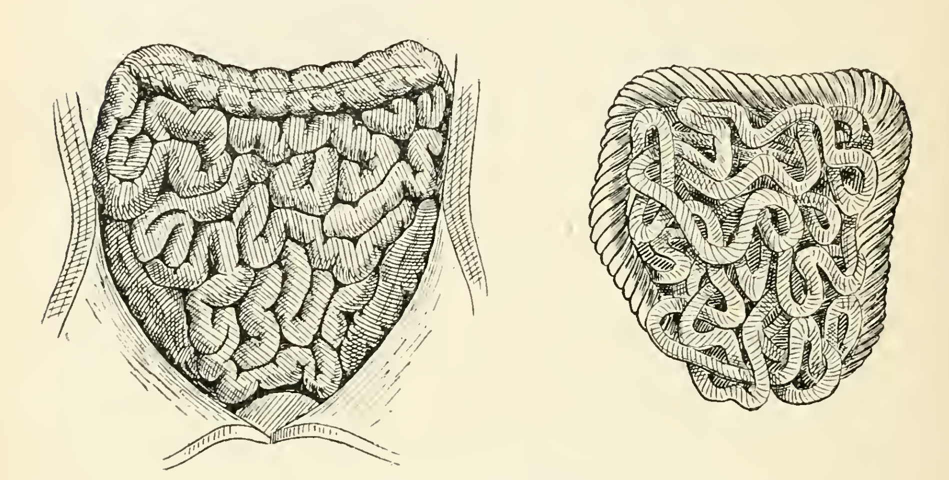
Tramail, filet de pêche à trois nappes superposées dont la corde du pourtour, plus volumineuse que les autres, est garnie de flotteurs ou de poids de fond.

(1) A. Demmin, *Guide des amateurs d'armes et d'armures anciennes*; Paris, 1869, pp. 473 et 474.

(2) Arme dont le fer plat se terminait en pointe et était garni à la base de deux crochets recourbés qui lui donnaient la figure d'une fleur de lis.

(3) Arme dont le fer était recourbé en crochet ; d'où, au figuré, *anicroche* ou *hanicroche* pour accroc.

Les *boyaulx*, les intestins qui s'étendent du pylore à l'anus, ont été divisés, en raison de leur calibre différent, en intestin grêle ou petit intestin et en gros intestin. Le gros intestin est pourvu d'appendices graisseux et décrit dans l'abdomen un cercle presque complet qui circonscrit la masse de l'intestin grêle (1).



Les boyaulx, comme un tramail.

Les boyaux d'un homme mourant de faim, étant revenus sur eux-mêmes, réduits parfois même à un cylindre plein de la grosseur du pouce ou du petit doigt (Cruveilhier), il y a une différence moins sensible chez lui que chez un autre entre le paquet intestinal et un paquet de cordes.

Tels devaient être les intestins de Quaresmeprenant qui vivait de privations.

La rétraction du tube digestif sur lui-même chez les gens qui ont été soumis à un long jeûne, et sa dilatation chez les gros mangeurs étaient, qu'on n'en doute pas, parfai-

(1) Les anses du petit intestin correspondent aux cordelettes superposées attachées à la corde périphérique plus grosse du tramail massé, mouillé et reposant sur le sol, et le gros intestin et ses appendices graisseux (franges épiploïques), à cette corde périphérique munie de ses flotteurs ou de ses poids de fond.

tement connues de Maître François. Panurge, qui, en abordant pour la première fois Pantagruel l'a imploré en ces termes : « Excellent maître, pourquoi ne me donnez-vous pas de pain? car vous me voyez périr misérablement de faim (1) », s'écrie plus tard ne manquant de rien : « Il m'est advis que le boyau m'eslargit. Je l'avois nagaires bien serré et constipé (2). »

L'intestin jeun, comme un daviet.

Le petit intestin se compose de trois parties :

Le duodénum, ainsi appelé parce qu'il a douze travers de doigt (du grec δώδεκα, douze, et δάκτυλος, doigt). C'est la première.

Le *jéjunum*, l'*intestin jeun*, ainsi appelé parce qu'on le trouve ordinairement vide sur le cadavre. C'est la seconde.

L'iléon, ainsi appelé à cause de sa disposition entortillée (ἴλειν, tourner, entortiller), ou parce qu'il occupe le voisinage des os iliaques. C'est la troisième.

L'intestin jeun ou jéjunum se continue sans ligne de démarcation précise avec l'iléon, de sorte que le plus grand nombre des anatomistes contemporains les décrivent ensemble. Cela est d'autant plus logique que ces deux parties de l'intestin grêle ont la même structure, le même rôle physiologique et sont aussi flexueuses l'une que l'autre.

Les replis que forment le jéjunum et l'iléon ont reçu le nom de circonvolutions : chacune de ces circonvolutions peut être comparée à une anse concave en dedans, convexe

(1) En grec dans le texte. (L. II, ch. IX.)

(2) L. III, ch. XXXVIII. Voici ce que dit dans ses *Mémoires* Saint-Simon de l'autopsie de Louis XIV : « On lui trouva la capacité de l'estomac et des intestins double au moins des hommes de sa taille; ce qui est fort extraordinaire, et ce qui était cause qu'il était si grand mangeur. » Mais non, c'est parce qu'il était grand mangeur que Louis XIV avait le tube digestif si large. L'excès de nourriture est la cause principale de la dilatation de l'estomac, maladie si commune actuellement.

du côté des parois abdominales, représentant un cercle à peu près complet, ou plus exactement une moitié de huit de chiffres.

Daviet, instrument dont on se sert pour arracher les dents. D'après Le Duchat, le mot davier dérive du mot allemand *taube*, pigeon, parce que la pince de cet instrument est faite comme le bec d'un pigeon. Il y a des daviers de différentes formes, et parmi eux il en est quelques-uns dont la courbure de la pince égale celle des anses intestinales (1).

L'intestin borgne, comme un plastron.

En raison des différences de calibre, de rapports, de structure, etc., qu'il présente dans son long trajet, le gros intestin a été divisé en *cæcum*, en côlon, subdivisé lui-même en plusieurs portions, et en rectum. Depuis la fin de l'iléon jusqu'à l'origine du rectum, les parois du gros intestin offrent une série de bosselures et de sillons qui lui donnent quelque ressemblance avec l'appareil chimique consistant en une longue série d'aludelles.

Le *cæcum* ou *intestin borgne* (2), qui fait suite à l'iléon, est un vaste cul-de-sac, — d'où les noms sous lesquels il est désigné, — situé immédiatement au-dessus de l'os de la hanche du côté droit. Il est pourvu à sa partie postéro-inférieure d'un appendice, l'appendice cæcal, appelé aussi vermiculaire parce qu'on l'a comparé à un ver lombric.

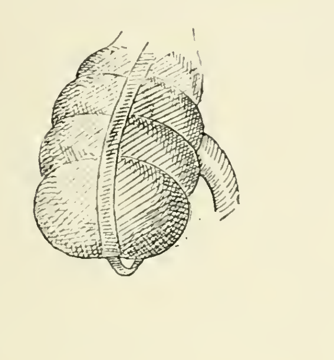
On lit dans Ambroise Paré (3) : « Il semble admis que par l'intestin cœcum Galien ait entendu ceste apophyse

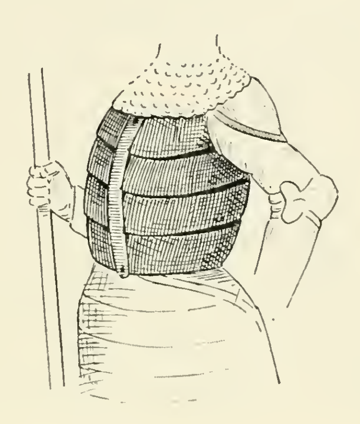
(1) En admettant que Maître François ait entendu désigner ici le davier qui sert à crocheter les serrures, la comparaison serait encore exacte, puisque le davier des serruriers ressemble au davier des dentistes. Panurge avait « un daviet, un pélican, un crochet et quelques aultres ferrements, dont il n'y avoit porte, ni coffre qu'il ne crochetast ». (L. II, ch. XVI.)

(2) Du latin *cæcus*, aveugle.

(3) Ambroise Paré, *loc. cit. suprà*, p. 110.

longue et estroite (1), et de faict le commun des anatomistes l'entend ainsi ; mais Vesalius a bon droit aurait en cela reprins (2) Galien : pourquoi Sylvius l'excusant veut que par le cœcum nous entendions le commencement du colon. » Maître François — sa comparaison le prouve — a été justement de l'avis de Vésale.





L'intestin borgne, comme un plastron.

Plastron, pansière. Habillement d'acier de la partie du corps comprise entre les mamelles et la ceinture. C'est le devant de ce que nous appelons aujourd'hui très improprement la cuirasse.

« Les Corinthiens, par les espions advertis que contre eulx Philippe, roy de Macédoine, venoit en grand arroi (3), touts furent non à tort espouventés, et ne furent négligents soi soignement mettre chascun en office (4) et debvoir. Les uns polissoient corselets, vernissoient hallecrets (5), nettoyoient bardes (6), chanfreins.... hoguines (7), plastrons, etc. » (Prologue du livre III.)

(1) L'appendice cæcal.
(2) Repris.
(3) Ordre de bataille, train, équipage ; du latin *arrigere*, dresser.
(4) Même sens que devoir.
(5) Halecret et aussi halcret, corselet de fer battu.
(6) Armure qui couvrait le poitrail et la croupe du cheval.
(7) Cuissards, jambards.

Un des archers d'Alexandre avait des flèches dont le fer était « tant grand et poisant (1) qu'il en persoit brancs d'acier (2), boucliers espais, plastrons » (3).

L'ampoule cæcale, brillante, d'un blanc bleuâtre avec des reflets métalliques, fixée dans la fosse iliaque, et dont on ne distingue pas généralement la face postérieure ni l'appendice vermiculaire, a d'autant plus d'analogie avec la pansière que celle-ci a été constituée pendant longtemps par des lames d'acier bombées, superposées, pouvant se mouvoir les unes sur les autres suivant les inflexions du torse. Telle était la pansière que portaient en 1515 les arquebusiers des bandes suisses au service de la France (4), celle du chevalier Adam Gall, mort en 1574, et qui est conservée à l'Arsenal Impérial de Vienne, celle qui a appartenu au duc d'Albe (1508-1582), le bourreau des Pays-Bas (collection d'Ambras, à Vienne), etc.

Le côlon, comme une brinde.

Le *côlon* (κῶλον, de κωλύω, je retarde), ainsi dénommé parce que les matières excrémentitielles y cheminent lentement, forme presque la totalité du gros intestin. Il est bosselé comme le cæcum qu'il continue, mais il est beaucoup moins volumineux.

C'est le côlon qui est le siège de cette maladie si douloureuse, accompagnée d'un développement considérable de gaz, qu'on appelle entéralgie ou colique nerveuse.

« Toute maladie naist et procède de ventosité, comme

(1) Piquant, perçant, du latin *pungere*.

(2) Villon, dans son testament, a légué son épée branc d'acier ou braquemart, selon la note de Marot, à un certain Jehan le Cornu. Dans le glossaire de L. Barré, on lit : « Branc d'acier, lourde épée à un seul tranchant. » De l'allemand *brand*, feu.

(3) L. IV, ch. xxxiv.

(4) Voy. E. Fieffée, *Histoire des troupes étrangères au service de la France*; Paris, 1854, p. 50.

déduict Hippocrates (*Lib. de Flatibus*) (1). Mais la plus épidémiale est la colique venteuse. Pour y remédier les habitants de l'isle de Ruach (2) usent de ventoses (3) amples, et y rendent force ventosités. » (L. IV, ch. XLIII.)

Brinde, vase à boire dont on se servait autrefois pour porter des toasts. On dit encore « être dans les brindes », pour être ivre ; « porter une brinde », pour boire à la santé de quelqu'un. Selon Ménage et Darmesteter, ce mot vient du flamand *Ik breng't u*.

La poupe du neuvième navire de la flotte de Pantagruel « pour divise (4) avoit une brinde de fin or obrysé (5) ». J'ignore quelle était la forme de la brinde. Ce que je sais, c'est que parmi les trois coupes que Viollet-Le-Duc affirme, dans son *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, avoir été principalement employées au moyen âge, il en est une qui était cylindrique et bosselée comme le côlon.

Le boyau c..., comme un bourrabaquin monachal.

Le *boyau c...*, le rectum, la dernière partie du gros intestin. Ses parois sont lisses, et son orifice inférieur — fermé par un anneau musculaire, le sphincter de l'anus, dont Rabelais a indiqué le mode de fonctionnement (Voy. Physiologie des Muscles) — présente à 3 centimètres au-dessus de l'anus une dilatation considérable dite ampoule rectale. Il a une direction à peu près rectiligne, d'où le nom de rectum sous lequel il est désigné.

(1) HIPPOCRATE, *Livre des Vents*.

(2) Mot hébreu qui signifie vent, souffle. Les îles Lofloden, suivant M. Ducrot. En vieux celtique, Loffoden est composé de deux mots : *loff*, qui veut dire vent, flatuosité du ventre ; et *oden*, route, ensemble, route des vents. En bas breton actuel, loff et oden signifient encore la même chose. (DUCROT, *loc. cit. suprà*, p. 18.) « Loff est un trope, a écrit d'autre part Jal (*Arch. nav.*, p. 179) ; c'est le côté d'où vient le vent, pour le vent lui-même. »

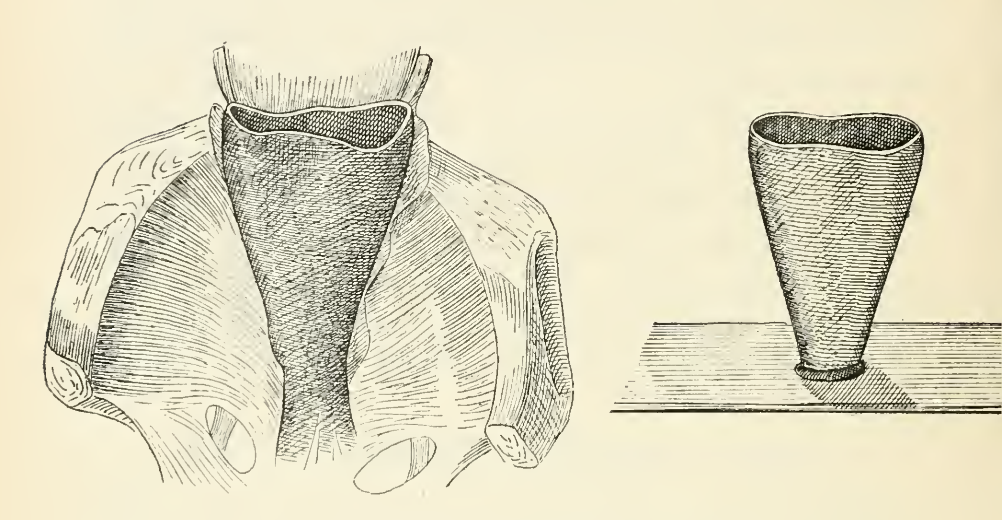
(3) Ventouses, du latin *ventosus*, plein de vent ; dans la basse latinité on dit *ventosæ*.

(4) Devise.

(5) Affiné, épuré par le feu, du grec ὄβρυζον.

Bourrabaquin monachal, flacon de moine, flacon de cuir très allongé. Bourrabaquin est un diminutif de bourrac, outre. On disait aussi bourraquin (1). (Lacombe.)

Panurge souhaite aux frères mendiants « d'avoir sempiternellement double pitance et que le grand bourrabaquin, plein du milieu, trotte de ranco (2) par leurs tables ».



Le boyau c..., comme un bourrabaquin monachal.

Une des trois coupes que Viollet-Le-Duc assure qu'on fabriquait principalement au moyen âge ressemble à un long cornet. Les vases à boire du XVIe et du XVIIe siècle, d'origine française, représentés dans l'important ouvrage de Garnier (*Histoire de la verrerie et de l'émaillerie* ; Tours, MLXXXVI) sont cylindro-coniques. Parmi eux, il en est même un qu'on croirait vraiment avoir servi de modèle à l'artiste qui a dessiné le rectum figurant dans la section transversale du bassin, dont on voit la reproduction dans le *Traité d'ana-*

(1) D'après Le Duchat, Esmangart et Johanneau, bourraquin vient de l'espagnol *borracha*, qui signifie flacon de cuir. (Voy. MÉNAGE au mot *bourrique*.)

(2) A la ronde. (L. III, ch. XXIII.)

tomie descriptive, de Cruveilhier et de Marc Sée (4e édit., t. II, p. 169; Paris, 1865).

Le rectum, de même que les autres portions de l'intestin, se compose d'un certain nombre de membranes dont la plus interne, la muqueuse, se décolle facilement (1). C'est ce qui est arrivé à Gargamelle, sur le point d'accoucher, à « laquelle le fondement escapoit (2) une après-dinée, le troisiesme jour de febvrier, par trop avoir mangé de gaudebillaux (3). Gaudebillaux sont grasses tripes de coiraux. Coi-

(1) Le décollement de la muqueuse rectale constitue la maladie appelée en chirurgie : chute du rectum. Il peut être causé, comme chez Gargamelle, par des efforts répétés et violents de défécation, après l'absorption exagérée d'une nourriture lourde ou rafraîchissante. On se purge encore en Touraine avec du bouillon dans lequel on a fait cuire des issues (têtes, pieds, tripes, etc.) de bêtes à cornes.

« En traversant le gué de Vede, le cheval d'Eudemon enfonça le pied droict jusques au genoil dedans la panse d'un villain qui estoit là noyé, et ne le povoit tirer hors : ainsi demeuroit empestré, jusqu'à ce que Gargantua, du bout de son baston, enfondra le reste des tripes du villain en l'eau, ce pendent que le cheval levoit le pied. Et, qui est chose merveilleuse en hippiatrie, fust ledict cheval guari d'un surot qu'il avoit en cellui pied. » (L. I, ch. XXXVI.) Le surot est une tumeur dure située sur la partie latérale de la jambe du cheval et qui dépend du canon. « Rabelais, observe M. le Dr F. Brémond, en faisant ainsi guérir le cheval d'Eudemon a songé sans doute aux bains de tripes très employés de son temps. On s'en sert encore aujourd'hui, quoique rarement. Le bain de tripes a trouvé, il y a quelques années, un défenseur convaincu dans le chimiste populaire, Raspail. » (Dr F. BRÉMOND, *loc. cit. suprà*, note 112.) Le bouillon de tripes, qu'on peut considérer comme une dissolution de gélatine mêlée de quelques matières grasses, est émollient.

(2) Échappait, sortait ; *scappare* en italien, *escapar* en espagnol et échapper en français ont le même sens.

(3) « Nonobstant les remonstrances » de son mari, « le bon homme Grandgousier », qui lui avoit observé « qu'elle approchoit de son terme et que cette tripaille n'estoit viande moult louable », elle en avait mangé « seze muids, deux bussarts (432 pintes) et six tupins (potées). » (Ch. IV, l. I.)

Louable en médecine signifie bien formé, complètement développé, de la qualité requise, et se dit surtout du pus. C'est seulement quand le pus est louable qu'on ouvre un abcès. « En jugeant un procès crud, verd et au commencement, dangier seroit, déclare le juge Bridoye, de l'inconvénient que disent les médicins advenir quand on perse un apostème avant qu'il soit meur, quand on purge du corps humain quelque humeur nuisant, avant sa concoction. » (L. III, ch. XL.)

raux sont bœufs engraissés à la crèche et prés guimaulx. Prés guimaulx sont qui portent herbe deux fois l'an. »

Dans le chapitre VI du livre I, Rabelais est revenu sur le même sujet et en a profité pour indiquer la direction rectiligne de la dernière partie du gros intestin. « Peu de temps après, elle commença à souspirer, lamenter et crier. Soubdain vinrent à tas sages femmes de touts costés. Et la tastants, par le bas, trouvarent quelques pellauderies (1), assez de mauvais goust, et pensoient que ce fust l'enfant (2) ; mais c'estoit le fondement qui luy escapoit, à la mollification du *droict instestin* (lequel vous appelez le boyau c...), par trop avoir mangé des tripes, comme avons déclairé cy-dessus. »

ANNEXES DU TUBE DIGESTIF

La salive, comme une navette.

La *salive*, les glandes salivaires. Rabelais a écrit la salive pour les glandes salivaires comme il a écrit le fiel pour la vésicule biliaire. (Voy. plus loin : *Le fiel, comme une doloire.*)

Les glandes salivaires, au nombre de six, trois à droite et trois à gauche, sont placées dans les parois de la bouche. Chacune d'elles ressemble à un ellipsoïde plein, bosselé, pourvu d'un ou de plusieurs conduits excréteurs.

Dans cette comparaison, est-il question de la *navette* d'église ou de la navette du tisserand? Peu importe, puisque ces deux objets ont — cela ressort même de leur étymologie commune — la même forme, la forme d'un petit navire (*navis*).

Les dessins ci-joints :

1° Des glandes salivaires (sous-maxillaire et parotide)

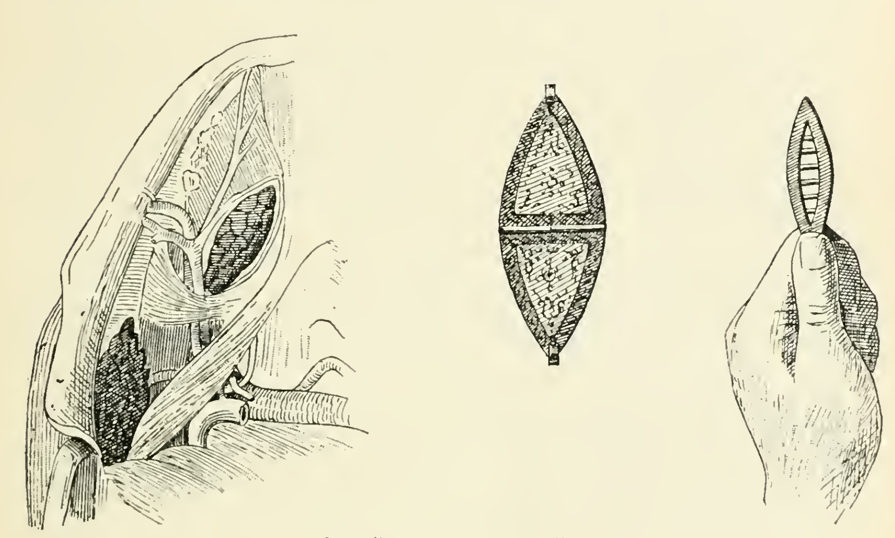
(1) Lamelles de peau, rognures de peau.
(2) Allusion à l'ignorance des accoucheuses du temps.

débarrassées de la peau, du peaucier et des aponévroses qui les recouvrent du côté du cou (1);

2° D'une navette d'église faisant partie de la collection du musée de Cluny;

3° D'une navette copiée sur celle que tient un tisseur représenté dans une vignette du *Roman d'Alixandre* (2);

Montrent ce que vaut, dans le cas présent, l'assertion de Maître François.



La salive, comme une navette.

La salive de l'homme a été l'objet d'une superstition fort singulière dont on trouve un reflet dans l'épopée pantagruélique :

« Pourquoy, demande Eusthenes (3) affamé à Pantagruel, en plus grand dangier de mort est l'homme mords à

(1) Voy. Cruveilhier et Marc Sée, *Traité d'anatomie descriptive*, t. II, p. 71, fig. 59; Paris, 1865.

(2) Manuscrit de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle (Biblioth. nat., fonds Lavallière, n° 45).

(3) Fort, robuste, du mot grec εὐσθενής, dont *asthénie*, terme médical, ne diffère que par l'α privatif. La neurasthénie, maladie dont on parle tant aujourd'hui, est un affaiblissement général du système nerveux.

jeun d'un serpent jeun, qu'après avoir repu tant l'homme que le serpent? Pourquoy est la salive de l'homme jeun vénéneuse à touts serpents et animaux vénéneux? »

Pour toute réponse, Pantagruel invite Eusthenes à se mettre à table et « après le fruict », celui-ci, bien rassasié, reprend :

« Je ne suis plus à jeun. Pour tout ce jourd'hui sont en seureté de ma salive (1) :

Aspics (2).	Apimaos.
Amphisbènes (3).	Alhatrabans.
Anérudutes.	Aractes ou Araces.
Abedissimons (4).	Astérions (6).
Alhartafs (5).	Alcharates (7).

(1) « Cette liste des animaux venimeux, dit le bibliophile Jacob, a été dressée surtout d'après Pline et Aristote. » J'ai retrouvé presque tous les reptiles cités par Eusthenes dans Aristote, Pline, Nicander, Pausanias, Aetius, Galien, Albert le Grand, Barthélemy l'Angloys, Aldrovan, Lucien, Paul d'Egine, Redi, Roudellet, Ambroise Paré, G. Linocier, P. Lacroix, etc. L'ordre alphabétique d'énumération des reptiles dont il s'agit est imité de Pline, l. XXXVII, ch. x.

(2) La couleur essentiellement variable de la Vipère aspic (*Vipera aspis merrem*) en a fait décrire un certain nombre d'espèces (*Coluber aspis*, *Coluber chersea*, *Vipera Rhedii*, etc.). Ces espèces sont purement nominales. Dans une *Histoire naturelle des plantes et des animaux et principalement des serpents* de Geoffroy Linocier, naturaliste et médecin de Tournon en Vivarais, histoire imprimée à Paris en 1584 chez Charles Macé et dédiée à Monseigneur de Tournon, il est fait mention de « trois sortes d'aspics : des terrestres, des hirodiniers et des cracheurs ».

(3) Sous le nom d'amphisbène (du grec ἀμφίς, de côté et d'autre, et βαίνω, aller) ou de double-marcheur, les Anciens ont désigné un serpent qui rampait dans les deux sens et était pourvu de deux têtes, l'une en avant, l'autre en arrière. C'est le *Typhlops vermiculaire*, dont la queue ressemble à la tête, et qui chemine tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Le préjugé du serpent à deux têtes a pris vraisemblablement naissance dans l'observation de quelques cas de monstruosité bicipitale, monstruosité qui n'est pas très rare chez les serpents et qui s'explique par l'agglomération des œufs et les greffes fréquentes qui en résultent.

(4) Espèces de dragons ou serpents mentionnées par Pline.

(5) Dragons (Bibliophile Jacob). Ce mot doit dériver de l'arabe.

(6) Araignées venimeuses rayées de blanc. (Pline, l. XXIX, ch. iv.)

(7) Scorpions à boucliers (Bibliophile Jacob); du grec ἀλχᾶς bouclier, arme défensive.

Arges (1).	Ascalabotes (5).
Araines (2).	Æmorrhoïdes (6).
Ascalabes (3).	Basilics (7).
Attelabes (4).	Belettes ictides (8).

(1) Serpents d'un blanc brillant ; du grec ἀργός, blanc, éclatant de blancheur.

(2) *Araines*, *aragnes*, *araignes*, araignées.

(3) Tarentules, selon Pline ; lézards, selon d'autres.

(4) « Sauterelles de la plus petite espèce et qui n'ont pas d'ailes. » (Goureau, Recherches sur les Insectes mentionnés dans la Bible, in *Bullet. de la Soc. des sc. hist. et nat. de l'Yonne*, Auxerre, 1861, t. XV, p. 19.) Voy. égal. Pline.

(5) *L'ascalabote* d'Aristote, le *stellion* de Gezner, le *galéote* de Théophraste et d'Aristophane est un saurien du groupe des Geckos. C'est une bête déshéritée de la nature et sottement calomniée.

(6) Selon Avicenne : « *L'æmorrhoïde, Hæmorrhus* ou coule-sang, du grec αἱμοῤῥους est un serpent d'une coudée de longueur, de couleur grisastre et reluisante, marqueté de taches noires. Sa demeure est dans les cavernes pierreuses auprès du Nil. Ceux qui en sont mordus jettent le sang par tous les pertuis du corps, les gencives leur enflent avec un grincement ou cheute de dents, le sang leur sort par les ongles et par le coing des yeulx. » Le coule-sang est représenté à la page 767 des œuvres d'Ambroise Paré. (Paris, 1628.)

(7) *Regulus*, *Basilicus*, le roi des serpents ; du grec βασιλεύς. Ce reptile était appelé le roi des serpents parce que son venin passait pour le plus terrible de tous. Il était dénommé aussi *coccatrix*, parce qu'il était censé sortir de l'œuf d'un coq couvé par un serpent ou un crapaud. Son regard seul faisait mourir ; les pierres se brisaient, les plantes s'enflammaient à son contact, etc. Il est difficile de savoir au juste à quel ophidien l'antiquité a attribué de si néfastes qualités ; toutefois quelques particularités signalées par Pline, notamment que cet animal « relève ordinairement la moitié antérieure de son corps », donnent à croire que c'est au *Naja*.

(8) Je ne saurais admettre que l'ictis des Grecs soit le furet. L'ictis a donné lieu d'ailleurs à de singulières méprises. Oppien, dans son *Poème cynégétique*, décrit, d'après un ouvrage qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais qui semble dû à un bon observateur, différents lynx ou chats à courte queue. Une petite espèce est désignée dans le texte original sous le nom d'ictis. Seba (*Thesaurus* de Seba), au lieu d'ictis, a lu ictin qui signifie milan et fait de l'ictis un oiseau. D'autre part, les chiens de mer ont été souvent désignés par les Grecs sous le nom de γαλεός, tandis que sous celui de γαλῆ, qui s'en rapproche beaucoup, ils ont voulu parler tantôt du chat domestique, tantôt de certains petits carnassiers. La confusion a été faite par Xylander dans sa version latine du livre d'Antigone Carystien (*Histoires merveilleuses*, ch. XXV) et justement relevé par Beckmann ; elle paraît même avoir été commise très anciennement, et c'est ainsi probablement que l'histoire de la belette s'est grossie de plusieurs traits appartenant à celle des Squales.

Boies (1).
Buprestes (2).
Cantharides (3).
Catoplèbes (4).
Cérastes (5).
Chenilles (6).
Crocodiles (7).
Crapaux (8).
Cauquemares (9).
Chiens enragés.

(1) Boas (Ophidiens ptéropodes) serpents non venimeux qui, au dire de Pline, étaient communs en Italie du temps de Claude et dans le ventre de l'un desquels, tué au Vatican, on trouva un enfant entier. (Pline, l. VIII, ch. iv.) Selon Metaxa, le reptile appelé *boa* par Pline est l'Elaphe-quatre-raies. « Les plus grands serpents d'Italie, a observé d'autre part Cuvier dans ses annotations de Pline, sont la couleuvre d'Esculape et la couleuvre quatre-raies, qui ne dépassent pas 2 mètres. Il faut donc supposer que le serpent tué dans le Vatican était véritablement un boa ou un python. Mais comment un semblable ophidien se trouvait-il là ? » Le nom vulgaire du boa constricteur est *giboya, giboïa.*

(2) « Le bétail enfle après avoir mangé cet insecte, » dit Nicander. L'enfle-bœuf, encore employé en médecine vétérinaire, est l'insecte coléoptère appelé meloé ou triongulin.

(3) Les cantharides sont aussi des insectes coléoptères. Elles contiennent un principe vésicant et aphrodisiaque puissant, la cantharidine. La trop célèbre Aqua Tofana n'était, d'après Ozanari, qu'un extrait alcoolique de cantharides décomposé par l'eau.

(4) « Bestes saulvages, petites de corps : mais elles ont les testes grandes sans proportion, à peine les peuvent lever de terre ; elles ont les yeulx tant véneneux, que quiconque les voit, meurt soubdainement, comme qui verroit un basilic. » (Rabelais, l. V, ch. xxx.) Du grec κάτω, en bas, et βλέπω, je vois.

(5) Vipères cornues, vipères d'Égypte (*Vipera cerastes, Cerastes ægyptiacus*). Ce reptile porte au-dessus de chaque sourcil une corne écailleuse, bien développée. Du grec κέρας, corne ; c'est le serpent à cornes de Pline et de Plutarque. (Voy. Pline, l. VII, ch. xxiii, et Plutarque, en la *Vie de Caton.*)

(6) « Les chenilles rousses et velues appelées en latin *multipedes* engendrent grande démangeaison, rougeur et tumeur au lieu qu'elles mordent. » (Ambroise Paré.)

(7) Le Crocodile terrestre des Anciens est un varan.

(8) On a admis jusqu'au xvie siècle que la peau humaine touchée par la bave, la sueur ou l'urine du crapaud entrait immédiatement en putréfaction. Les glandes cutanées de ce batracien sécrètent, en effet, un venin, mais un venin peu puissant. (Voy. Phisalix, Recherches sur la toxicité du venin du crapaud, *Mém. de la Soc. de Biologie,* mai 1893.) Boccace a affirmé sérieusement qu'un homme était « soubdainement mort par s'escurer les dents d'un brin de saulge » sur lequel un crapaud avait répandu son venin (Rabelais, l. IV, ch. xvii.)

(9) Reptiles fabuleux dont Rabelais a parlé en ces termes dans

Colotes (1).	Chellydres (5).
Cychriodes.	Cronicolaptes (6).
Cafezades (2).	Chersydres (7).
Cauhares (3).	Cenchrynes (8).
Coulafbres (4).	Coquatris (9).
Cesharces.	

l'ancien prologue du livre IV : « Je ferai tant avec le petit comte George de la basse Egypte, qu'à chascun de vous il fera présent d'un beau crocodile du Nil et d'un cauquemarre d'Euphrates. »

(1) Espèce de lézards (Pline, l. XXIX, ch. iv) ; du grec κωλώτης, lézard.

(2) Cafezates, petits serpents rougeâtres très venimeux (Biblioph. Jacob).

(3) Serpents venimeux (Biblioph. Jacob).

(4) Couleuvres (Le Duchat). La couleuvre possède des glandes venimeuses, mais la matière toxique qu'elles secrètent, au lieu de se localiser pour être inoculée par la morsure à un autre organisme, se répand, véhiculée par le sang, dans l'organime de l'animal. Voilà pourquoi la couleuvre mordue par une vipère ne succombe pas. Elle se vaccine elle-même contre le venin des reptiles dangereux. (Voy. *Mém. de l'Académie des sciences*, 8 nov. 1895.)

(5) « Le chellydre ou chesneau est, dit Linocier, serpent hoste perpétuel des chesnes, long de deux coudées, le corps assez charnu et garni d'écailles fort rudes d'où vient qu'on l'appelle chellydre ou rude peau. Il est de couleur suye et si puants que si on ne voits, on le sent. » Linocier (*loc. cit. suprà*, p. 900) en a donné aussi le dessin.

(6) Esmangart et Johanneau pensent qu'on doit lire ici cronacolaptes, du grec κρονοκολαπτης qui veut dire : araignée qui s'attaque à la tête.

(7) Serpents aquatiques qui ressemblent beaucoup à certains serpents de mer venimeux. Cuvier ne comprend dans le genre chersydre que le chersydre à bandes (*Chersydrus facicatus*). Dans son glossaire, L. Barré traduit ce mot par « serpents amphibies ».

(8) Serpents dont la peau est parsemée de petites taches semblables à des grains de millet. Du grec κεγχρίσ dont la racine κέγχρος signifie millet.

(9) Serpent fabuleux né d'un coq. On croit encore, dans certaines régions de la Touraine, du Berry et du Poitou, que les poules dont l'ovaire est épuisé et qui viennent à chanter comme un coq, à chanter le *jau* (le mot *jau* en patois poitevin est synonyme de coq), pondent en dernier lieu un tout petit œuf duquel sort, si on le met couver, un lézard couvert d'yeux dont le regard fait mourir. C'est là évidemment une réminiscence de la légende du mode de naissance du basilic (Voy. *Basilic*). Cette légende repose sur deux faits : 1° la présence assez fréquente d'œufs véritables de couleuvre dans les poulaillers et leur ressemblance avec les œufs avortés de poule ; 2° la forme grossière d'un petit serpent que présente le ligament dû à l'union des chalazes ou membranes qui maintiennent le jaune suspendu dans les œufs de poule sans germe.

Ajoutons qu'il arrive que parfois aussi les vieux coqs ont le glousse-

Dipsades (1).	Elopes (5).
Domèses (2).	Enhydres (6).
Dryinades (3).	Fanuises (7).
Dracons (4).	Galéotes (8).

ment de la poule et rendent des amas mous, comme membraneux, formés de glaire coagulée et ayant l'apparence d'œufs, d'où l'on a conclu, en voyant sortir des petits d'un fumier où une couleuvre avait pondu, que les coqs hardés produisent des œufs qu'ils ne couvent pas et d'où naissent des reptiles.

(1) On était persuadé jadis que la morsure des reptiles de l'ordre des Dipsadidées provoquait une soif inextinguible (du grec δίψα, soif). L'altéré ou Dipsas décrit et représenté dans les ouvrages anciens correspond au Dipsas type des traités récents d'erpétologie. (Voy. Linocier, *loc. cit. suprà*, p. 375; Galien, II, *Liv. simpl.*; Lucien, *les Dipsades*.)

(2) Serpents logeant dans les murailles; du grec δόμησις, construction.

(3) Serpents vivant au sein des arbres et principalement des chênes. Du grec δρύϊνος, dont la racine δρῦς veut dire chêne.

(4) Dragons, *draco* en latin, δράκων en grec. Dans une *Histoire des Indes*, très appréciée, publiée en 1744 par l'abbé Guyon, on lit encore : « Le dragon n'est dans sa figure qu'un serpent extraordinaire, et il y en a de trois espèces. Les uns habitent sur le haut des montagnes, d'autres dans les cavernes, d'autres dans les marais. Les premiers sont les plus grands de tous : ils ont les écailles dorées, du poil ou une espèce de barbe assez longue sur le front et sur la mâchoire, les sourcils sont ouverts, le regard affreux et cruel, le cri entièrement aigre et perçant, une crête rouge semblable à un charbon allumé. Ceux du plat pays ne diffèrent que par la couleur de leurs écailles, qui sont argentées, et par l'usage qu'ils ont de fréquenter les rivières. Les autres, qui vivent dans les marais, sont presque noirs, plus lents à la course; ils n'ont point de crête. C'est à tort qu'on les a privés de leurs ailes. Ils ont aussi dans la tête une pierre précieuse qui donne autant de feu que le diamant et qui est naturellement taillée à différentes facettes par où elle donne toutes sortes de couleur. » Les anciens naturalistes ont évidemment décrit sous le nom de Dragons les grands serpents appartenant au groupe des Ptéropodes. Les ergots qu'offrent à la marge de l'anus ces reptiles d'une force considérable et d'une taille énorme sont devenus, grâce à l'imagination des poètes, des pattes et des ailes.

(5) Ou Ellops; « serpents », dans le *Dictionnaire* de Novitius; « serpents non venimeux », dans le glossaire de L. Barré.

(6) Couleuvres aquatiques (Pline); du grec ἐν, dans, et ὕδωρ, eau. On dit aussi Enhydrides.

(7) Serpents tachetés (Bibliophile Jacob).

(8) Voy. Ascalabotes. Quelques commentateurs font des Galéotes un genre d'Arachnides de la famille des faux Scorpions. Pour Cotgrave ce sont des lézards ennemis des serpents.

Harmènes (1).
Handons (2).
Icles (3).
Jarraries.
Ilicines (4).
Ichneumons (5).
Kesudures (6).
Lièvres marins (7).
Lizards chalcidiques (8).
Myopes (9).
Manticores (10).
Molures (11).

(1) Petits basilics (Bibliophile Jacob).

(2) Handons ou Handions, dragons venimeux (Bibliophile Jacob).

(3) Le Duchat, Esmangart et Johanneau présument qu'on doit lire ici Iacles, « car Iacles pourrait bien être formé de *jaculus*, nom d'une espèce de serpent qui s'élance comme un trait. Pline le nomme *jaculum* »; ne serait-ce pas l'*Eryx jaculus* de Linné ?

(4) « Serpents d'eau. Ce nom, disent Esmangart et Johanneau, doit dériver du mot latin *illex*, *illicis*, qui charme, qui attire. »

(5) Rats de Pharaon (Belon); Chercheurs (Linocier); *Herpestes ichneumon* (Geoffroy); *Viverra ichneumon* (Linné), etc. C'est l'ennemi né du crocodile et d'une foule d'animaux nuisibles. Les Égyptiens lui rendaient, en raison de son utilité, les honneurs divins. (Voy. Oppian *en sa châsse*.)

(6) Serpents de terre (Bibliophile Jacob); du grec κεδος, chagrin, et ὕδρα.

(7) Aplysies, mollusques gastéropodes dont les deux tentacules antérieurs ressemblent aux oreilles d'un lièvre. Les Aplysies ont été l'objet des fables les plus absurdes. D'après Pline, non seulement la chair du lièvre marin et l'eau dans laquelle on l'a fait infuser seraient vénéneuses, mais encore une femme en état de gestation ne pourrait supporter la vue d'une Aplysie sans être prise de nausées, de vomissements, etc. (Voy. Pline, l. XXIX, ch. v, et l. IX, ch. xlviii; Rondellet, *De Piscibus*, l. XVII, *De Lepore marino*.)

(8) Le Seps chalcide *(Lacerta chalcida)*, qui passe encore en Sardaigne pour faire mourir les bœufs qui l'avalent en mangeant, est absolument inoffensif.

(9) Insectes diptères qui ont la vue courte, du grec μυωπός, myope. Dans le chapitre vi du livre XXIX de Pline, il est question de mouches myoïdes.

(10) « Bestes bien estranges : elles ont le corps comme un lion, le poil rouge, la face et les aureilles comme un homme, trois rangs de dents, entrants les unes dedans les aultres, comme si vous entrelaciez les doigts des mains les uns dedans les aultres : en la queue elles ont un aguillon, duquel elles poignent (piquent, du latin *pungere*), comme font les scorpions, et ont la voix fort mélodieuse. » (Rabelais, l. V, ch. xxx.)

(11) Le Python molure (*Python molurus*, ophidien ptéropode). Tite-Live nous a laissé le récit d'un épouvantable combat que Regulus a livré à un serpent d'une taille gigantesque qui ne peut être que le Python de Seba. (Voy. Tite-Live, *trad. franç.* de Victor Berger.) Autrefois on désignait sous le terme générique de moulures tous les serpents qui marchent sur leur queue; du grec μόλουρος.

Myagres (1).
Musaraignes (2).
Miliares (3).
Megalaunes.
Ptyades (4).
Porphyres (5).
Paréades (6).

(1) Serpents qui chassent les rats ; du grec μύος, rat, et ἄγρα, chasse.

(2) La Musette ou Musaraigne commune (*Sorex araneus*) est encore, dans les campagnes, victime d'un préjugé ; on croit que par sa morsure elle cause aux chevaux une maladie souvent mortelle. Cette imputation est d'autant plus fausse que la Musaraigne n'est pas venimeuse, mais encore qu'elle ne peut mordre en raison de la petitesse de sa bouche.

(3) Mille-pieds (Bibliophile Jacob), *Mille pedæ. Ovoi*, Cloportes. (Voy. Galien, l. II, *de Compend. méd. sec. l.*).

(4) Aspics cracheurs (Voy. Aspics) ; du grec πτύω, je crache. « Les serpents aspics sont, avec la vipère arietans, très communs en Afrique, sur la côte d'Or. Si quelqu'un passe près d'eux, ils se redressent et lancent à près d'un mètre, et surtout dans la direction des yeux, un liquide principalement composé de salive. Cette bave produit la cécité si elle arrive jusqu'au globe oculaire. » (Reichenow.)

(5) « Serpents de couleur pourpre. » (Pline.) Du grec πορφύρα, pourpre.

(6) Serpents inoffensifs dont les joues sont très saillantes ; du grec παρειά, joue.

Le Paréas, ainsi qu'un certain nombre d'autres reptiles de la liste ci-dessus, sont indiqués dans la *Pharsale* de Lucain. Après avoir rappelé comment ces animaux sont nés des gouttes de sang qui tombèrent de la tête de Méduse, Lucain ajoute : « Le reptile qui le premier souleva la tête, éclos de cette fange putride, ce fut l'*aspic;* le Nil l'enferme dans les sables du désert. Aussitôt l'*æmorrhoïs*, ce reptile qui ne doit laisser aux malheureux aucune goutte de leur sang, surgit tout couvert d'écailles et déployant ses anneaux immenses. A son tour se lève le *chershydre*, que son instinct envoie aux rives incertaines des Scythes, et le *chellydre*, qui répand la fumée sur ses traces; puis le *cenchris*, qui glisse toujours droit devant lui ; sur son dos se gravent des milliers et plus de petites taches qu'on n'en voit peintes sur l'ophite, ce bloc sorti des mines de Thèbes ; et l'*hammodyte*, dont l'écaillure, au reflet ardent, se confond avec les sables qui l'entourent ; et le *céraste*, qui va incessamment se repliant sur son dos; et le *scytale*, qui seul, avant tous les autres, s'apprête à dépouiller sa parure d'hiver; et le brûlant *dipsas;* et le redoutable *amphisbène* qui court dressant ses deux têtes; et le *natrix*, qui souille les ondes; et l'ailé *jaculus;* et le *paréas* qui se borne à sillonner la terre de sa queue; et l'avide *prester* qui entr'ouvre sa gueule écumante; et le *seps*, dont le poison corrupteur fait dissoudre le corps et les os; et le monstre dont le cri épouvante tous les autres, le *basilic*, qui tue avant même l'emploi de son venin : écartant loin de lui la foule des reptiles, il règne dans la solitude des sables.

« Et vous qui recevez nos pieux hommages, qui n'êtes nulle part dans

Phalanges (1).	Rimores (5).
Pemphredones (2).	Rhagions (6).
Petyocampes (3).	Rhaganes.
Rutèles (4).	Salamandres (7).

l'Univers, *dragons*, brillants d'écailles d'or, seule la Lybie vous rend venimeux sous son ciel ardent. » (LUCAIN, *la Pharsale*, trad. Courtaud-Devernéresse, t. II, l. IX.)

(1) L'une ou l'autre des deux espèces de Galéodes (*Galeodes græcus* et *Galeodes areaneoïdes*, Arachnides articulées) encore nommées *Phalanga* dans toute la Russie septentrionale, et dont la morsure détermine une inflammation violente suivie d'une paralysie passagère. (Voy. ARISTOTE, PAUL D'ÉGINE, AETIUS et PLINE, l. XXXIX, ch. IV.)

(2) Pemphredons, insectes hyménoptères ; du grec πάμφρηδων, bourdons.

(3) Chenilles du pin ; du grec πίτυς, pin, et κάμπη, chenille. (PLINE, l. XXIX, ch. IV.)

(4) Rutélides, insectes coléoptères de la tribu des Scarabées. « Vers qui rongent les arbres », assurent Esmangart et Johanneau.

(5) Vraisemblablement Remores. L'*Echneis remora*, le sucet, le naucrate, est un poisson dont la tête porte une plaque armée de crochets au moyen desquels il se fixe aux rochers, à la carène des vaisseaux, au corps des grands Squales. Ovide et Lucain ont prétendu que le remora fixé à la carène d'un vaisseau en suspendait la marche. Pline, plus crédule encore, a écrit : « Il sert à composer les poisons réfrigérants ; il arrête l'action de la justice et le cours des tribunaux, mais, en vertu de la même puissance, il compense les maux qu'il peut produire : il délivre les femmes d'un accouchement prématuré, et, si on le conserve dans du sel, son approche seule suffit pour retirer du fond des puits les plus profonds l'or qui peut y être tombé. » Aujourd'hui il est bien reconnu que l'animal dont il s'agit n'arrête rien et ne mérite même pas le nom de sucet, puisque l'organe dont il se sert comme d'un crampon est dépourvu d'organes de succion. (Pour détails complémentaires, voy. Anat. comp.)

(6) « Araignées rondes et de couleur noire comme un grain de raisin dont elles portent le nom. » (Ambroise PARÉ.)

(7) En dépit de Matthiole, de Pierius, d'Amatus et de Galien, l'incombustibilité de la salamandre (*Salamandra maculosa*) a été acceptée comme un article de foi pendant le moyen âge. On a même attribué à cet animal le feu pour séjour, on lui a fait souffler et vomir du feu ; on lui a donné des ailes pour mieux se mouvoir dans cet élément subtil qu'il pouvait éteindre ; on l'a transformée en dragon : voilà la généalogie de la salamandre au milieu des flammes de François Ier avec la devise : *Nutrisco et extinguo* (je m'en nourris et je l'éteins). Mieux encore, on a vendu l'arbeste comme de la laine de la toison de cet Urodèle. En fait, les glandes cutanées de la salamandre sécrètent un suc laiteux et visqueux qui l'empêche d'être immédiatement brûlée par des charbons ardents et qui tue les bêtes de petite taille (oiseaux, grenouilles). Ce suc laiteux a une

Scytales (1).
Stellions (2).
Scorpènes (3).
Scorpions (4).
Selsirs.
Scalavotins (5).
Solofuydars (6).
Sourds (7).

odeur qui rappelle beaucoup celle de l'insecte connu sous le nom de *Cerambyx moschatus;* son évacuation est toujours subordonnée a une excitation musculaire volontaire (Albini). Rabelais s'est parfaitement rendu compte que la salamandre ne résistait pas à l'action d'un feu très vif. « Je confesse bien, dit-il, dans le chapitre LII du livre III, que petit feu de paille la végète (la fortifie, lui donne de la vigueur, du latin *vegetare*) et resjouit. Mais je vous asseure que en grande fournaise elle est, comme tout aultre animant (animal), suffoquée et consumée. Nous en avons vu l'expérience. Galen l'avoit long-temps confermé et démonstré, *lib.* 3, *de Temperamentis.* »

(1) « Ce serpent, dit Linocier, est d'une venue comme le Double-marcheur, excepté qu'il est plus gros : car l'autre est comme un ver; celui-ci est de la grosseur d'un manche de dolouère de laquelle il retient son nom et ne va que d'un côté. Il est tout marquetté sur la peau. Ce serpent et le Double-marcheur sortent les premiers de la tannière; mais combien que tous les autres aient ceste propriété, qu'estant sortis ils courent au fenoil pour recouvrer la veue, toutes fois celui-ci n'y va poinct, d'où vient qu'on l'appelle *cecilie* en latin ou aveugle en français. Sa morsure est comme celle de la vipère. » Un dessin de Linocier complète cette description. (Linocier, *loc. cit. suprà*, p. 893.) L'espèce de ce serpent venimeux dont ont parlé Élien, Dioscoride et Nicander nous est inconnue. C'est ce reptile qui a donné son nom à la scytale, bâton de correspondance secrète des Lacédémoniens. En erpétologie moderne, le scytale est un ophidien opistoglyphe.

(2) Le stellion (*Stellio vulgaris*), ou Étoile, est un lézard portant des taches en forme d'étoiles. Sa chair, sauf celle de la tête et des pattes, a été employée contre la piqûre du scorpion et l'épilepsie ; ses excréments, appelés *stercus lacerti* et *crocodilea*, ont servi de fard.

(3) Poissons de mer (Pline, l. XXXII, ch. IX); poissons thoraciques; « Scorpions jaunes », d'après L. Barré.

(4) Dans nos pays on cite quelques cas où la piqûre de cette arachnide a amené un état adynamique assez grave avec fièvre, vomissements, tremblement et gonflement du membre blessé. Dans la zone torride, elle peut causer la mort. (Voy. Joyeux-Laffuye, *Sur l'appareil venimeux et le venin du scorpion*, th. Paris, 1886.)

(5) Animaux de la famille des Lézards (Bibliophile Jacob); du grec σκαλαβώτης, lézards.

(6) Fourmis venimeuses (Bibliophile Jacob).

(7) L'orvet (*Anguis fragilis*), encore appelé Serpent de verre, parce que sa queue se rompt facilement.

Sangsues (1).
Solifuges (2).
Sepes (3).
Stinces (4).
Stuphes (5).
Stabins.
Sangles (6).
Sepédons (7).
Scolopendres (8).
Tarentoles (9).

(1) Hirudinées dont Savigny a fait un genre. Parmi les Hirudinées, les Bdelles et principalement la Bdelle du Nil, qui mesure jusqu'à 10 centimètres, peuvent être nuisibles à l'homme. On se sert en médecine de la sangsue verte et de la sangsue grise.

(2) Fourmis venimeuses qui fuient le soleil. (Pline, l. XXIX, ch. iv.)

(3) « Le Seps ou Serpent pourrisseur est semblable au Coule-sang, excepté qu'il va droit et de l'autre costé et n'a aucune corne. Il est de couleur pasle et blafarde ou de plusieurs couleurs, comme dit Nicander. Les accidents après sa morsure sont une grande douleur, à cause du venin pourrissant, puis une cheute universelle de tout le poil du corps qu'il pourrist, et en le pourrissant amène la maladie appelée des Grecs ἀλφός et λευκή. » (Linocier.) Du grec σήψ, dont la racine σήπω signifie engendrer la pourriture. Ambroise Paré nous a laissé un dessin du pourrisseur. (A. Paré, *loc. cit. suprà*, p. 768.)

(4) « Crocodiles terrestres », d'après Pline (l. VIII, ch. xxv). Hérodote a également fait mention de « Crocodiles terrestres, semblables aux Lézards et vivant dans la région parcourue par les pâtres de la Lybie ». Ces prétendus Crocodiles sont — leur description ne permet aucun doute à cet égard — les Varans (*Varani arenarii*). Quant aux animaux appelés maintenant Scinques (Stinces), ils n'ont, bien qu'appartenant aussi à l'ordre des Sauriens, rien de commun avec les Varans.

(5) Serpents du genre des Sangles ; du grec στύφω, resserrer.

(6) On donne toujours le nom de Sangle à la Lisse de grande taille (*Coronella austriaca*), qui étouffe sa proie en s'entortillant autour d'elle.

(7) Reptiles analogues aux Seps; du grec σήψ, seps, et εἶδος, ressemblance.

(8) Grands serpents de mer. Le physétère tué par Pantagruel « se renversa ventre sus dors (dos, du latin *dorsum*), comme font touts poissons morts; et ainsi, renversant les poultres contre bas en mer, ressembloit au scolopendre serpent ayant cent pieds, comme l'ha descript le sage ancien Nicander ». (Rabelais, l. IV, ch. xxxiv.)

(9) Il a été accepté pendant des siècles que, parmi les Araignées du genre Lycose, il en était une, très commune aux environs de Tarente, la Lycose tarentule, dont la piqûre amenait une maladie singulière caractérisée par un besoin irrésistible et immense de danser (*tarentismo*), et dont la musique était le remède. Les airs qui guérissent les *Tarentolati* sont indiqués dans le traité des maladies de la peau de Samuel Hafenreffer. La morsure de la tarentule ne provoque, en réalité, que des accidents locaux de peu d'importance.

Typholopes (1). Téristales.
Tetragnaties (2). Vipères (3).

Aristote (4), Nicander, Galien, Pline, Paul d'Égine, Sérapion et divers médecins du moyen âge et même du siècle dernier ont écrit maintes lignes pour soutenir que

(1) Serpents dont le regard provoque la stupeur ou qui ont des yeux stupides; du grec τυφός, stupeur, et ὤψ, œil.

(2) Tétragnathes, araignées dipulmonées, du grec τετρα, quatre, et γνάθος, mâchoire.

(3) La partie active et délétère du venin de *vipère* est une *toxalbumine* désignée sous le nom de *vipérine* ou d'*échinidine*. Elle est très dangereuse puisque M. Viaud Grand-Marais a vu la mort survenir chez un septième des individus mordus par des Vipères (chez 53 sur 370).

La durée de la gestation des Vipères est d'environ huit mois. Bien que les petits éclosent d'un œuf, ils sortent cependant vivants du sein de leur mère. Celle-ci se débarrasse à la fois de ses petits et des coquilles qu'ils ont brisées peu de temps avant de naître. Il est possible que ce soit dans cette particularité qu'il faille chercher l'étymologie du mot latin *vipera* dont nous avons fait vipère (de *vivi*, plur. de *vivus*, vivants, et *parere*, engendrer : qui engendre des petits vivants). Mais suivant Isidore, que nous serions plus disposé à croire, le terme *vipera*, au lieu de dériver de *vivipara*, dériverait de *vipara*, formé de *vi* (ablat. de *vis*) par violence, et *parere* engendrer : qui engendre par violence. Et cette étymologie trouverait son origine dans un préjugé ancien qui voulait que la femelle coupât, avant d'enfanter, la tête du mâle avec les dents et que les petits, pour venger la mort de leur père, déchirassent en naissant le sein de leur mère. (Voy. Hérodote, Pline, Elien, Lacuna, Imperat, Amatus, Vincent, Camérin, etc.)

Il résulte des vers ci-dessous que Rabelais a cru aussi à cette sortie contre nature des vipereaux du ventre maternel :

« En ceste vie, dit Panurge à Grippeminaud, vous rongez et mangez tout; en l'aultre vous rongerez

Et mangerez comme vipères
Les costés propres de vos mères.

Une bien jeune et toute blondelette
Conceut un fils éthiopien sans père;
Puis l'enfanta sans douleur la tendrette,
Quoiqu'il sortist comme faict la vipère,
L'ayant rongé, en moult grand vitupère,
Tout l'un des flancs... »

(L. V, ch. XII et XIII.)

Je n'ai pu recueillir de renseignements précis sur les Anérudutes, les Apimaos, les Alhatrabans, les Aractes, les Cychriodes, les Cesharces, les Jarraries, les Rhaganes, les Selsirs, les Stabins, les Téristales.

(4) Aristote, *Des Animaux*, l. VIII, ch. XXIX.

la salive de l'homme à jeun est un poison mortel pour les animaux venimeux. En voici quelques-unes :

Est uti ut serpentes hominis contacta salivis
Disperit ac sese mandato conficit ipsa.
Crachez sur un serpent, sa force l'abandonne ;
Il se mange lui-même, il se dévore, il meurt.
(Lucrèce, *Trad.* de Voltaire.)

La salive fait mourir les scolopendres marines, ainsi que les rubètes (1) et les grenouilles. (Pline, l. VII, ch. ii. *Trad.* de du Pinet.)

Salive d'homme,
Tout serpent domme (2).
(Leroux de Lincy.)

« La salive d'un jeune homme bien sain à jeun est bonne pour les morsures des serpents et chien enragé. » (Lémery, art. *Homo* du *Dictionnaire des drogues simples*, t. II ; Paris, 1783.)

Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire dit que deux personnes « lui ont attesté avoir vu un chirurgien tuer des serpents en les frappant légèrement avec une baguette humectée de salive » (3).

Si Lémery et Voltaire se fussent renseignés sérieusement, ils eussent su qu'au XVIIIe siècle Redi, médecin de la cour du grand-duc de Toscane, a fait boire, pendant quinze jours de suite, de la salive humaine à des vipères sans que celles-ci en aient été aucunement incommodées (4).

(1) Espèces de Grenouilles regardées à tort pendant longtemps comme venimeuses.

(2) Dompte.

(3) Pour de plus amples détails, voy. « le Crachat et la Salive dans les superstitions et les croyances populaires », par P. Sébillot, *in* journ. *l'Homme*, n° 10, Paris, 1884.

(4) Si les serpents ne redoutent pas la salive humaine, ils affectionnent par contre beaucoup le lait. « J'ai, raconte frère Jean (l. IV, ch. xliv), aultrefois ouï dire que le serpent entré dedans l'estomach ne faict desplaisir aulcun et soubdain retourne dehors, si par les pieds on pend le patient, lui présentant près de la bouche un poeslon plein de laict chauld. — Vous,

Il y a cependant quelques vérités générales dans la question d'Eusthenes. La glande venimeuse regorge de venin lorsque le serpent n'a pas mordu depuis longtemps, et le venin est plus actif que dans le cas contraire. Un serpent tue plus vite un être à jeun qu'un être qui vient de manger. Pour faire périr un animal en digestion, il faut une dose de strychnine double de celle qu'il faut pour le faire mourir quand il est à jeun (Cl. Bernard). Au dire de Brehm, de Sallé, etc., les individus qui sont sous l'influence de l'alcool ne ressentiraient même presque pas les terribles effets de la morsure des serpents. Si la salive de l'homme n'est pas toxique pour les animaux, elle l'est pour les plantes, en raison du sulfo-cyanure de potassium qu'elle contient (1).

Les amygdales, comme lunettes à un œil.

Les *amygdales* (du grec ἀμυγδάλη, amande) sont deux glandes en forme d'amande logées, l'une à droite, l'autre à gauche de l'entrée de la gorge, dans une excavation limitée en haut, en avant et en arrière par les piliers du voile du palais et inférieurement par la base de la langue. Elles sécrètent un liquide onctueux qui favorise le passage des aliments à travers l'isthme du gosier. Chez certains sujets, elles existent à peine ; chez d'autres, au contraire, elles sont très prononcées.

dist Pantagruel, l'avez ouï dire : aussi avoient ceulx qui vous l'ont racompté. Mais tel remède ne fut onques vu ne leu. Hippocrates, *lib.* 5, *Epid.*, escript le cas estre de son temps advenu : et le patient subit estre mort par spasme et convulsion. » Si prononcé que soit le goût des Ophidiens pour le lait, il est, en effet, difficile, sinon impossible, qu'un de ceux-ci, renfermé dans l'estomac, puisse forcer le sphincter musculaire qui en ferme l'entrée.

(1) Consultez : Chouppe, De l'action de la salive humaine sur la vie et la germination des plantes, *Revue scientifique*, n° 21, p. 584, 1888 ; et Florain, Sur la Salive et les propriétés du sulfo-cyanure de potassium, *Gazette médicale de Paris*, 1884, et *Bull. de la Soc. des sc. méd. de Gannat*, 1890.

D'après Le Duchat, « ce passage (1) et celui du livre V, chapitre XXVII, où il est dit que les Frères Fredons (2), dormants avoient bezicles au nez, ou lunettes pour le pire, fait voir dans Ménage que ce qu'on appeloit lunettes du temps



Les amygdales, comme lunettes à un œil.

de Rabelais c'étoit des lunettes à un seul verre; les bezicles d'alors étant proprement nos lunettes d'aujour-

(1) Les amygdales, comme lunettes à un œil.

(2) Les commentateurs se sont perdus en conjectures sur l'ordre des Frères Fredons. Pour plusieurs motifs qu'il est impossible d'exposer dans un court renvoi, nous croyons que ces Frères sont les Pénitents du tiers ordre de Saint-François dont la règle a subi au XVe et au XVIe siècle diverses modifications sur lesquelles les écrivains religieux ne sont pas d'accord.

Dans le vocabulaire musical du moyen âge le fredon était une note d'agrément et qui ne comptait pas. C'est pour cela et aussi parce que le silence leur était recommandé et qu'ils ne parlaient que par monosyllabes que Maître François a appelé Fredons les moines minuscules à peine dignes de figurer au milieu des glorieux Frères Mineurs, des Minimes et même des Capucins.

d'hui » (voy. Étienne Pasquier, *les Recherches de la France*, l. VIII, ch. xxx) (1).

Le Duchat a raison, et un des tableaux — le portrait de Léon X — peints au Vatican par Raphaël en fait foi. Dans ce tableau, le pape, assis devant un missel richement enluminé, tient dans la main droite une lunette (2) à un œil ressemblant absolument à une loupe emmanchée, au simple oculaire biconvexe ou lentille convergente, qui se place au-devant de l'œil pour donner des images amplifiées des petits objets dont les détails échappent à la vue. Le mot besicle ne vient pas, comme on le croit communément, du latin *bis oculi* (deux yeux), mais bien de l'ancien mot français *béricle* (écrit quelquefois *béril* et aussi *bézicle*), qui désignait le cristal dont on faisait autrefois les verres de lunettes; plus tard on donna ce nom au verre artificiel qui remplaça le cristal, et enfin, par extension, aux lunettes à deux oculaires assemblés, l'un à côté de l'autre, dans la même enchâssure. On appelle encore *béryl* une sorte d'émeraude (de Laborde, *Notice sur les émaux du Louvre*. Glossaire) (3).

Bacon, après l'Arabe Alhazen-Ben-Alhezen, a parlé des lentilles à verres convexes comme moyens d'aider les gens

(1) « Les bezicles sont pour les deux yeux ensemble et les lunettes pour un seul œil, » a dit encore ailleurs Le Duchat (t. II de son *Rabelais*, p. 256 en note).

(2) « *Lunette*, verre taillé ressemblant à une petite lune, » dit Ménage. « Un verre sphérique convexe, composé de segments d'une petite sphère, grossit les objets qu'on regarde à travers, de sorte qu'on peut remarquer distinctement leurs petites parties ; c'est pour cela qu'on donne à ce verre le nom de *loupes*, » lit-on, d'autre part, dans l'*Essai de physique* de Pierre de van Musschenbroeck (t. II, p. 594, trad. de Pierre Massuet; Paris, 1739). Les mots *lunette* et *loupe* n'indiquent donc que la forme donnée à la matière employée pour les instruments d'optique en question, de même que le mot *besicle* n'indique que la matière dont ils ont été primitivement formés.

(3) Il y a en latin un substantif *beryllus* qui veut dire à la fois cristal et lunettes. D'où le verbe *beryllare*, briller.

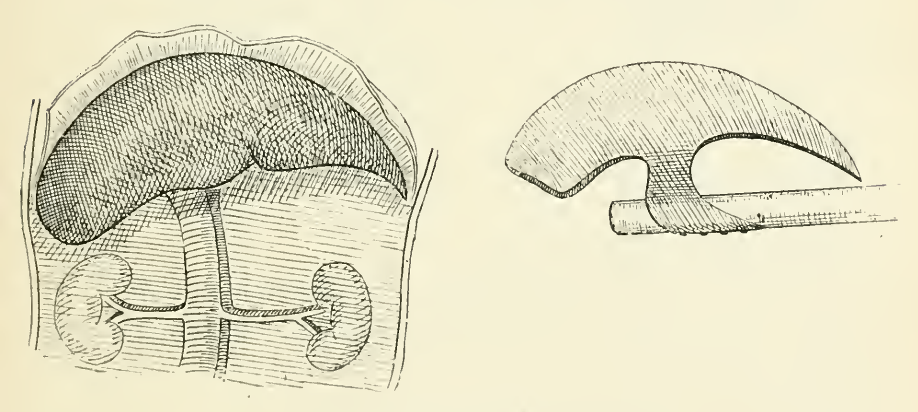
Beryllus a formé le diminutif *beryculus*, *beryc'lus*, d'où est sorti le mot beryclès, bericles et enfin besicles par le changement si fréquent de *r* en *s*.

à vue faible ou âgés dans la lecture des manuscrits. C'est « à grand renfort de besicles practiquant l'art dont on peult lire lettres non apparentes » que Rabelais est parvenu à déchiffrer la généalogie de Gargantua.

Conclusion : l'amygdale, encastrée dans les piliers du voile du palais, comme la lentille biconvexe, autrement dit en forme d'amande, sertie dans la monture métallique de la lunette à un œil. (Pour de plus amples détails, voy. Appareil génital : *La géniture, comme un cent de clous à latte.*)

Le foye, comme une besaguë.

Le *foie* est un organe glanduleux, situé dans la partie droite du ventre, au-dessus de l'estomac, et qui sécrète la bile et le sucre (1). Il représente un segment d'ovoïde, obli-



Le foye, comme une besaguë.

quement coupé suivant la longueur et plus épais à son extrémité droite qu'à son extrémité gauche recourbée et terminée par une languette tranchante. Du milieu de sa face inférieure, légèrement concave, émerge un gros tronc vasculo-nerveux appelé pédicule du foie, formé par l'accolement de nombreux vaisseaux et nerfs et des canaux

(1) C'est le sucre sécrété en trop grande quantité qu'on retrouve dans l'urine des diabétiques.

biliaires. Le foie est composé de trois lobes, dont le plus petit est dénommé « tierce lobe » par Maître François.

Un des Turcs qui martyrisaient Panurge succomba à une blessure causée par une broche qui « lui perça le tierce lobe du foye, le diaphragme et, par à travers la capsule du cœur, lui sortit par le haut des espaules, entre les spondyles et l'omoplate senestre (1) ».

Besaguë, bisaiguë, variété de fauchard, hache à deux tranchants (du latin *bis*, deux fois, et *acutus*, aigu ; aigu à ses deux extrémités). Le petit fauchard à manche coûrt des piétons (2), ainsi qu'on peut en juger, ressemble au foie représenté dans les *Œuvres* d'Ambroise Paré.

Le fiel, comme une doloire.

Le *fiel*, la vésicule biliaire. Les bouchers et les ménagères disent encore le fiel du bœuf, le fiel du poulet pour désigner la vésicule qui renferme la bile. Le « tant docte et gentil médecin chinonois » a appelé dans sa première thèse de licence (Voy. Physiologie de l'appareil digestif) ce réservoir qui est enclavé dans une fossette de la face inférieure du foie, la bouteille du fiel.

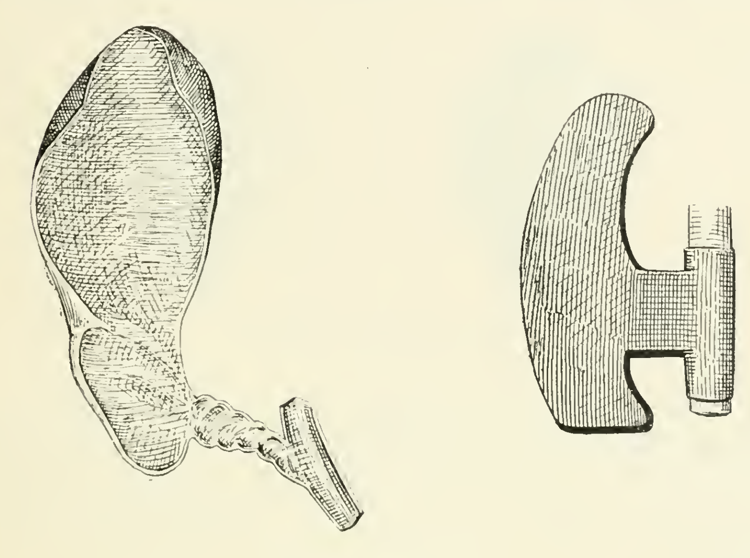
Doloire, sorte de hachereau emmanché à angle droit dont les tonneliers se servent pour dresser les douelles ou douves des tonneaux. Au XIIe siècle, la doloire est devenue plus recourbée du côté du tranchant et plus légère par suite de la suppression du renfort court postérieur pouvant servir de marteau qu'elle a eu d'abord.

La comparaison de Rabelais est préférable à celle indi-

(1) Gauche.

(2) Il existe au musée de Munich (collection du roi de Suède, Charles XV) une hache d'armes allemande du XVe siècle, à longue hampe, pour homme de pied, et au musée d'artillerie de Paris (K. 95) une hache d'armes russe également à longue hampe pour homme de pied, dite *bardiche*, dont le fer ressemble à celui du petit fauchard à manche court. (A. Demmin, *loc. cit. suprà*, pp. 460 et 461.)

quée dans les traités classiques. On en sera convaincu si l'on regarde les deux dessins mis ici en parallèle et dont l'un est extrait d'un travail sur la vésicule biliaire qu'a publié en juillet 1891, dans les *Bulletins de la Société anatomique*, M. Hartmann, prosecteur à la Faculté de médecine de Paris,



Le fiel, comme une doloire.

et dont l'autre est la copie d'une doloire que porte suspendue à sa ceinture un ouvrier charpentier figurant dans un vitrail du XIII[e] siècle de la cathédrale de Bourges.

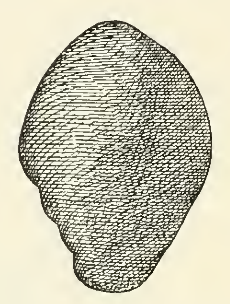
La ratelle, comme un courcaillet.

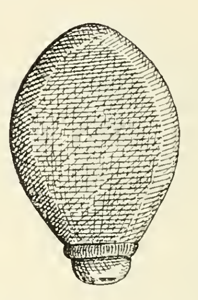
La *ratelle*, la rate, est une glande vasculo-sanguine, irrégulièrement arrondie, noirâtre, sur certains points, bleuâtre ou violacée sur d'autres, située à gauche de l'estomac. Elle crie sous le doigt qui la presse en faisant éprouver une sensation de craquement semblable à celle qui est connue en minéralogie sous le nom de « cri de l'étain ».

En voyant un grand cétacé inonder d'eau le navire de Her Trippa, « Panurge entra en joye tant excessive, et tant

exerçea sa ratelle qu'il en eut la colique plus de deux heures » (1).

Courcaillet (2), appeau pour attirer les cailles. C'est une poche de cuir munie d'un sifflet, qui imite le cri des cailles quand on la serre entre les doigts. On fait aujourd'hui des





La ratelle, comme un courcaillet.

courcaillets de diverses formes. Un chasseur de mes amis en possède un en cuir noir, rond, un peu allongé, qui a par conséquent l'aspect de la rate. Un courcaillet analogue existait-il au XVI[e] siècle? Cela n'est pas absolument impossible (3).

> Je prends la simple caille, entr'imitant son chant.
>
> (Philippe Desportes, 1544-1606.)

(1) Corneille Agrippa, qui avait prédit à Panurge le malheur de son mariage avec une persistance outrageusement désobligeante. Descartes a dit : « que la rate sécrétait deux espèces de sang : un fluide ténu qui était la cause de la joie, un autre plus tenace qui était la cause de la tristesse ; et selon que la rate envoyait au cœur une quantité plus grande de l'un ou de l'autre de ces deux sangs, on était gai ou triste. C'était sur le prétendu dégorgement de la rate du sang grossier qui la remplit dans la tristesse qu'était fondée cette locution vulgaire : s'épanouir, se désopiler la rate. » (Adelon.) L'opération inverse a donné lieu à cette autre locution : s'échauffer la rate. Les fonctions de la rate ne sont pas encore connues.

(2) Mot fait par onomatopée : *kourkâ-ié*, cri des cailles.

(3) Certains objets usuels n'ont subi depuis cette époque que des modifications insignifiantes, par exemple : la cognée, le compas d'épaisseur, la truelle, etc.

Le siphac, comme un brassal.

Le *siphac*, le péritoine (1). C'est une membrane transparente qui revêt la face interne des parois de l'abdomen et les viscères qui y sont contenus. Dans son traité *De Medendis morbis*, Leonellus Faventinus a défini le « *siphac panniculus nervosus continens inter se zirbum* (2), *stomachum et hepar*. Le siphac est un pannicule nerveux enveloppant l'épiploon, l'estomac et le foie. »

Maître François eût pu aussi bien dire péritoine. On lit, en effet, dans le chapitre XVII du livre V : « L'hoste de Rouillac finoit (3) ses jours en crevant, plus ne povant le péritoine et peau clore et retenir ses trippes, qu'elles n'enfondrassent (4) par dehors, comme d'un tonneau défoncé. »

Brassal, brassard. I. Instrument de bois, sorte de manchon, dans lequel le joueur de ballon enfonce le bras jusqu'au coude et qu'il tient en saisissant une forte cheville qui en traverse obliquement l'intérieur.

II. Garniture en cuir dont on se couvre le bras pour jouer au ballon.

III. Corbeille d'osier fort allongée que les joueurs de ballon attachent à leur bras droit pour donner plus d'impulsion au projectile. Dans le livre III de l'*Histoire macaronique* de Folengo, je relève les deux phrases suivantes : « Balde assez par force se met de la partie. On lui donne un brassart, il l'accommode à son bras droit et sur sa main ; il se présente à jouer. »

IV. Parties de l'armure qui protégeaient le bras et souvent aussi l'avant-bras.

V. Pièce de métal ou d'ivoire qui servait à garantir

(1) Du grec περὶ, autour et τείνω, je tends.

(2) L'épiploon, encore appelé *omentum* et *coeffe* par les anciens anatomistes. Le mot *coiffe* n'a pas cessé d'être employé par les bouchers.

(3) Finissait.

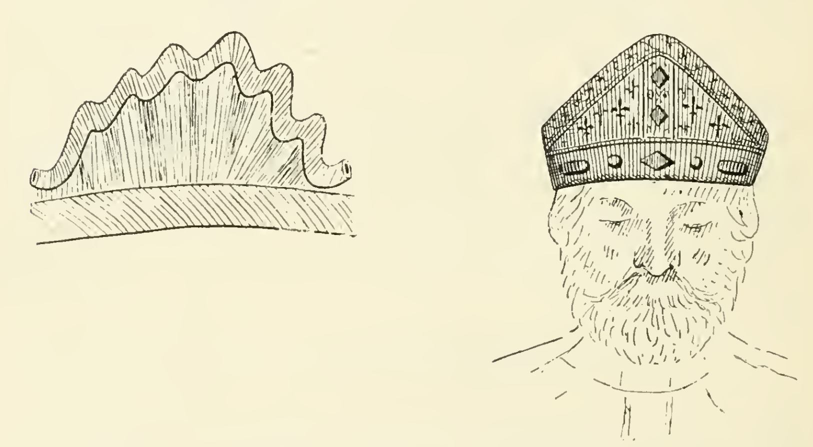
(4) Ne sortissent dehors.

le bras de l'archer contre les chocs de la corde de l'arc.

De tous ces objets portant le même nom il en est un, la corbeille d'osier ou *chistera* du jeu national de pelote des Basques qui, si elle était plus large, ressemblerait absolument à la portion du péritoine dite grand épiploon, qui apparaît dès qu'on ouvre l'abdomen (1).

Le mésentère, comme une mitre abbatiale.

Le *mésentère* est un repli triangulaire du péritoine, dirigé obliquement de haut en bas et de gauche à droite (du côté gauche de la deuxième vertèbre lombaire au côté droit de



Le mésentère, comme une mitre abbatiale.

la cinquième) et composé de deux feuillets entre lesquels sont placés les anses, les vaisseaux et les nerfs des deux dernières portions du petit intestin (jejunum et iléon) ; du grec μέσος, qui est au milieu, et ἔντερον, intestin (2). On l'appelle *fraise* dans le veau.

Mitre abbatiale, mitre d'abbé (3). « Les abbés, dit Fure-

(1) Il m'a été donné de connaître trop tard cette corbeille pour pouvoir en faire prendre un dessin.

(2) Le dessin schématique du mésentère de la planche explicative est extrait du *Traité d'anatomie* de M. Fort.

(3) La mitre était autrefois moins haute qu'aujourd'hui.

tière, doivent porter la mitre tournée de profil pour montrer qu'ils n'ont juridiction spirituelle que dans leur cloître. »

Un des chicanous qui alla assigner Basché « estoit personne publique, serviteur de la mitre abbatiale ».

Qui ne serait frappé ici de la comparaison de Rabelais ?

La mitre abbatiale	*Le mésentère*
est triangulaire,	est triangulaire,
formée de deux valves entre lesquelles est logé le haut de la tête,	constitué par deux lames contenant les anses, les vaisseaux et les nerfs des deux dernières portions du petit intestin,
placée de profil sur la tête.	dirigé obliquement par rapport à la colonne vertébrale.

PHYSIOLOGIE. — Manger est la fonction la plus importante de l'homme, puisque c'est par elle qu'il répare principalement ses forces et conserve sa vie. Rabelais médecin n'a eu garde de l'oublier. Après avoir « portraictouré (1) Messer Gaster (2), ce roy inflectible (3) », dont « le mandement est nommé (4) Faire le fault sans délai, ou mourir », et raconté comment « à l'exemple des membres conspirants contre le ventre, ainsy que descript Esope, tout le royaulme des Somates (5) contre luy conspira et conjura soy

(1) Peint.

(2) L'estomac, en grec γαστήρ.

(3) Inflexible. Le poète Quintus Seranus a appelé l'estomac le roi du corps.

> *Qui stomachum Regem totius corporis esse*
> *Contendunt, vera niti ratione videntur,*
> *Hujus enim validus firmat tenor omnia membra*
> *Et contrà, ejusdem franguntur cuncta dolore.*

Ce qu'on peut résumer ainsi : Ceux qui soutiennent que l'estomac est le roi du corps ont bien raison, car de sa bonne constitution dépend la vigueur de tous les organes, et dès qu'il souffre ceux-ci perdent leurs forces.

(4) Tout le chapitre LVII du livre IV où figure ce mandement est une paraphrase de cette pensée de Perse : *Magister artis ingeniique largitor venter.*

(5) Les membres du corps humain, en grec σώματα. Voy. LA FONTAINE, *les Membres et l'Estomac*, l. III, fable II.

soubstraire à son obéissance ; mais bien tost s'en sentit, s'en repentit, et retourna en son service en toute humilité ; aultrement touts de male (1) famine périssoient », Rabelais a exposé çà et là dans son œuvre le mécanisme de la digestion.

« L'orifice de l'estomach, commun ambassadeur pour l'avitaillement de touts membres, tant inférieurs que supérieurs, nous importune (2), lit-on dans le chapitre XXIII du livre V, leur restaurer par apposition (3) d'idoines (4) aliments, ce que leur est déchu par action continue de la naïve chaleur en l'humidité radicale (5) :

(1) Mauvaise, terrible.

(2) Nous avertit.

(3) Par apport.

(4) Convenables, appropriés, du latin *idoneus*.

(5) Au dire d'Hippocrate et de Galien, il y avait quatre humeurs dans le corps humain : le sang, le phlegme ou pituite, la cholère ou bile et l'humeur mélancholique ou atrabile. Ambroise Paré a indiqué d'une façon précise, dans le tableau suivant, la nature et les caractères physiques de chacune de ces humeurs :

Distinction des Humeurs

	NATURE	CONSISTANCE	COULEUR	SAVEUR	USAGE
Le sang.	De la nature de l'air; chaude et humide ou plustost tempéré.	Médiocre, ni trop épais, ni trop clair.	Rouge et vermeil.	Doux.	Il nourrit principalement les parties musculaires : est distribué par les veines et artères, donne chaleur à tout le corps.
Le phlegme ou pituite.	De la nature de l'eau; froide et humide.	Fluxible.	Blanche.	Douce ou plustost fade : car ainsi estimons-nous ceste eau bonne qui n'a aucun goust.	Elle nourrit le cerveau, comme aussi toutes les autres parties froides et humides : modère le sang et aide le mouvement des articles.
La cholère.	De la nature du feu; chaude et sèche.	Tenue et subtile.	Jaune ou pasle.	Amère.	Elle excite la vertu expulsive des intestins, atténue le phlegme qui est en iceux : ce que s'entend de l'excrémentitielle : comme aussi l'alimentaire, nourrit les parties qui approchent le plus près de son naturel.
L'humeur mélancholique.	De la nature de la terre; froid et sec.	Gras, épais et limoneux.	Noir.	Acide et poignant.	Il excite l'appétit, il nourrit la ratte et toute autre partie qui luy est semblable en température, comme les os.

Il y avait imminence ou état de maladie confirmé lorsque l'une ou

poine (1) est par Nature adjoincte (2), et, si ne obtempérons, résolution (3) des esperits. »

A quelle cause l'orifice stomacal doit-il d'être ainsi transformé en un serviteur aussi prévenant qu'indispensable? Dans le discours de Panurge à la louange des presteurs et des debteurs que j'ai déjà eu et aurai encore l'occasion de citer, mon illustre confrère a renseigné ses lecteurs sur ce sujet ainsi que sur la transformation dans l'estomac des aliments en un liquide assimilable d'un blanc laiteux, l'absorption de ce liquide par les veines de l'intestin et sur les fonctions de la rate et de la bouteille du fiel.

« L'appétit, en l'orifice de l'estomach, moyennant un peu de mélancholie aigrette, que (4) luy est transmis de la ratelle, admoneste (5), dit Panurge, d'enfourner viande. La langue

plusieurs de ces humeurs venait à prédominer sur les autres ou à s'altérer qualitativement. Pour guérir les malades, il fallait donc, par des saignées, des purgatifs répétés et la diète, ramener ces humeurs à leurs rapports normaux, à leur composition chimique accoutumée. L'énumération, dans la première scène du *Malade imaginaire*, des remèdes fournis par M. Purgon n'a rien d'imaginaire, et le fameux :

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare,

donne une idée exacte de la thérapeutique médicale, telle qu'elle était encore au temps de Molière.

(1) Peine, souffrance.

(2) Ajoutée, du latin *adjungere*.

(3) Disparition, du latin *resolutio*. En médecine on dit encore d'une maladie ou d'une tumeur qui diminue qu'elle se résout, qu'elle est en voie de résolution.

(4) Qui.

(5) Avertit fortement. Les Anciens ayant remarqué que les acides, le vinaigre entre autres, excitaient l'appétit, ont cru que celui-ci était provoqué (je copie Diembroeck, *loc. cit.*, t. I, p. 55) « par des sucs acides portés de la rate au ventricule par le vaisseau veineux court. Mais cette opinion a été entièrement détruite par les recherches des anatomistes de ce tems, qui font voir, dans les animaux vivans, que véritablement il descend bien du sang par ce vaisseau court, du ventricule vers la rate, et qu'il est versé dans le rameau splenique, mais qu'il n'en remonte point de la rate au ventricule. »

Ce vaisseau veineux court est une des racines de la veine splénique qui se jette dans la veine porte.

« La ratte, a écrit d'autre part Guy de Chauliac, est le réceptoire de la

en faict l'essay (1); les dents la maschent : l'estomach la reçoit, digère (2) et chylifie (3). Les vènes mésaraïques en

superfluité mélancholique engendrée au foye... La ratte a deux conduicts : par l'un elle attire du foye la dite superfluité, par l'autre l'envoye à l'estomach. » (Guy de Chauliac, *Anat.*, ch. vi.)

On a attribué le faim à l'irritation de la muqueuse stomacale par le suc gastrique, au frottement douloureux et à la contraction fatigante des parois de l'estomac, aux tiraillements que le foie et la rate, qui ne peuvent plus s'appuyer sur l'estomac, exercent sur le diaphragme, etc.

Xenomanes affamé demande à Pantagruel (l. IV, ch. lxiii) : « Manière d'équilibrer et balancer la cornemuse de l'estomach, de mode qu'elle ne penche poinct plus d'un costé que d'aultre? »

On dit encore avoir des tiraillements d'estomac pour avoir faim. Il est plus que probable que la faim, qui est un sentiment instinctif de conservation, a, comme le besoin de respirer, son siège dans le système nerveux central.

(1) Distingue ce qui est bon de ce qui est mauvais, ce qu'il faut prendre ou rejeter.

(2) A l'époque de Rabelais, on professait que l'estomac tirait des aliments, par une coction particulière, un suc laiteux semblable à de la crème et que l'on appelait chyle (du grec χυλός, humeur épaisse). Pour Paracelse, l'Archée avec ses esprits mécaniques était la cause de la chylification des aliments dans le ventricule. Or, par ce mot Archée Paracelse a entendu la chaleur naturelle. Riolan (*Not. sur les Ep. de Wallœus*) a déclaré : « J'en attribue la cause à la différence de la chaleur naturelle, qui varie selon l'état de la substance, c'est-à-dire à la propriété de la chaleur innée. » Les lignes ci-jointes de Cornelius Agrippa résument assez bien, au surplus, les opinions qu'ont eues les Anciens sur la digestion et sur la façon dont elle s'opérait : « Les philosophes et les médecins ne sont pas d'accord, dit-il, sur la conversion ou digestion du boire ou du manger. Hippocrate, Galien et Avicenne attribuent à la chaleur de l'estomac la coction des aliments. Erasistrate assure qu'elle se fait dans le ventre. Asclépiade, niant la concoction stomacale, veut que la nourriture soit partagée dans le corps toute crue comme elle y est entrée. » (Cornelius Agrippa, *De Vanit. scienc.*, l. LXXXII.)

Le terme physiologique concoction (en latin *concoctio*, dérivé, dans la même acception, de *coquere*, cuire) n'a pas servi seulement à désigner les transformations qu'éprouvent les aliments dans le tube digestif, mais aussi les transformations que subissent les humeurs peccantes avant d'arriver à maturité. (Voy. *Le boyau c..., comme un bourrabaquin monachal*, p. 123, note 3.)

(3) Il ne faudrait pas induire de cette phrase de Rabelais que celui-ci a cru que les phénomènes digestifs étaient limités à l'estomac. Le commentateur de Galien n'a pas dû ignorer que le médecin de Pergame a écrit : « Quoique les intestins ne soient pas faits pour cuire le chyle, mais seulement pour le continuer et le distribuer, néanmoins, comme la nature ne demeure jamais oisive et sans agir, le chyle reçoit dans les intestins,

succent ce qui est bon et idoine (1), délaissent les excréments, lesquels par vertu expulsive sont vuidés hors par exprès conduicts ; puis la portent au foye : il la transmue derechef, et en faict sang..... Les rognons, par les vènes émulgentes, en tirent l'aiguosité (2), que vous nommez urine, et par les uretères la découllent en bas. Au bas se trouve réceptacle propre : c'est la vessie, laquelle en temps opportun la vuide hors. La ratelle (3) en tire le terrestre et la lie, que vous nommez mélancholie (4). La bouteille du fiel en soubstraict (5) la cholère superflue (6). Puis est transporté dans une aultre officine, pour mieulx estre affiné : c'est le cœur. »

à mesure qu'il y passe, sa dernière coction. » (GALIEN, l. IV, *De Usu part.*) Il a d'autant moins dû l'ignorer que Spigelius, Regius, Pemplius (en son l. II des *Fond. de méd.*, ch. VIII), Aretœus et Aetius, etc., ont dit la même chose.

Pour distinguer la digestion stomacale de la digestion intestinale, on appelle aujourd'hui la première chymification (du grec χυμός, bouillie grisâtre et homogène), et la seconde, chylification.

(1) Convenable, du latin *idoneus*.

(2) La partie aqueuse, l'eau, du latin *aqua*.

(3) La rate.

(4) Du grec μέλας, noir, et χολή, bile. L'humeur mélancholique, encore appelée lie, terrestre, cholère noire, était avec la cholère ou par addition la cholère jaune, considérée comme une humeur excrémentitielle dont le sang devait être débarrassé avant d'être porté par les artères et les veines à toutes les parties du corps.

« Le fiel n'est qu'une excrétion de la partie la plus vicieuse du sang et c'est pour cela qu'il est amer. » (PLINE, *Hist. nat.*, l. XI, ch. LXXIV.)

Le mot français colère vient du mot grec χολή, parce que les Anciens attribuaient la colère à l'agitation de la bile. L'étymologie exigerait qu'on écrivît *cholère*.

(5) En soustrait.

(6) « La cholère jaune (*bilis flava*) est attirée par le follicule du fiel, dit Ambroise Paré, où elle demeure tant qu'elle ne pèche en quantité ou qualité : et alors elle passe par les intestins, pour les purger et nettoyer par son amertume et acrimonie, et pour irriter la vertu expulsive d'iceux, aussi pour tuer les vers qui y sont quelquefois engendrez. »

F. de Boé Sylvius (6. *Disp. Med. thes.*, 36 et 37) et Regius (*Philosoph. nat.*, l. IV, ch. XII) ont prétendu que la bile était formée dans la vésicule bilaire aux dépens des particules du sang charrié par les artères cystiques.

Les vaisseaux de l'intestin absorbent les sucs des substances nutritives comme les racines des plantes pompent ceux de la terre. Ce qui a fait dire à Hippocrate : « *Quemadmodum terra arboribus, ità animalibus ventriculus* ; » et à Boerhaave : « Les animaux ont leurs racines en dedans d'eux-mêmes ». Les vaisseaux absorbants de l'intestin sont les veines mésaraïques et les chylifères. Les chylifères (1), encore appelés vaisseaux lactés, ont été découverts en 1622 par Gaspard Aselli, professeur à l'Université de Pavie. Quelques physiologistes prétendent, il est vrai, qu'ils avaient été aperçus avant lui par Aristote, Erasistrate et Hérophile. Cela est douteux. Dans tous les cas, Aristote, Erasistrate et Hérophile n'ont pas soupçonné l'usage des chylifères, puisque Galien lui-même a prétendu que toutes les substances alimentaires étaient absorbées par les veines mésaraïques (2). Les théories galénistes touchant l'absorption exclusive par les veines mésaraïques des sucs nutritifs ont régné dans les Écoles jusqu'au XVIe siècle. Eustachi, influencé par elles, a regardé comme une veine le canal auquel aboutissent tous les chylifères, le canal thoracique qu'il a découvert chez le cheval. Rabelais a accepté ces théories.

Avec tous ses contemporains, il a admis également que le chyle, transporté en totalité par les veines mésaraïques dans le foie, y était converti en sang impur composé du sang proprement dit, principe essentiel de la vie, du phlegme, liquide séreux excrété sous forme d'urine par les uretères et la vessie, de la cholère (bile jaune), expulsé par l'intestin après un court séjour dans la vésicule biliaire, et de l'humeur mélancholique (bile noire) dont une partie était destinée à nourrir la rate et une autre partie portée par une veine de cet organe à l'orifice de l'estomac pour exciter l'appétit.

(1) Du grec χυλός, chyle, et φέρω, je porte.

(2) Les veines absorbent tous les produits de la digestion, sauf les graisses qui sont absorbées par les vaisseaux chylifères.

De tous les actes de la digestion, l'acte de la digestion stomacale est un des plus importants, sinon le plus important (1). C'est celui sur lequel Rabelais a le plus insisté.

« Le pantagruélion (2), dit Pantagruel, éteinct en l'homme la semence génératrice (3), qui en mangeroit beaucoup et souvent. Et quoi que jadis entre les Grecs d'icelle l'on feist (4) certaines espèces de fricassées, tartes et bignets, lesquels ils mangeoient après souper par friandise, et pour trouver le vin meilleur (5) ; si est-ce qu'elle (6) est de difficile concoction, offense l'estomach, engendre le maulvais sang, et, par son excessive chaleur, férit (7) le cerveau et remplit la teste de fascheuses et doloreuses vapeurs (8). »

« Mangez, dit Panurge au docteur Rondibilis, un peu de ce pasté de coings (9) : ils ferment proprement l'orifice du ventricule à cause de quelque stypticité joyeulse qui est en eux, et aident à la concoction première (10). »

(1) Les phénomènes de digestion prédominent dans l'estomac, ceux d'assimilation dans le petit intestin, ceux d'excrétion dans le gros intestin.

(2) Le chanvre.

(3) Voy. Pline, l. VIII, ch. xiii.

(4) On fit de celle-ci.

(5) Voy. Jean de la Bruyère, *De Re cibaria.*

(6) Elle est pourtant.

(7) Blesse, désorganise, du latin *ferire.*

(8) Le chanvre indien (*Cannabis indica*, de la famille des Urticées) cause des hallucinations qui rappellent des idées horribles ou attrayantes. Les anciennes chroniques rapportent que le Vieux de la Montagne en donnait aux hommes dont il faisait les instruments de son ambition et de son fanatisme. C'est un médicament anti nerveux, recommandé encore, notamment contre les érections douloureuses.

(9) Ce pâté, dont on mangeait autrefois au commencement du repas pour resserrer le ventre, était fait avec des coings cuits à petit feu, dont on avait enlevé le cœur, pour les remplir de moelle assaisonnée de sucre et d'un peu de sel. (Platine, *De Obsoniis*, lib. VIII.)

Les coings sont styptiques, c'est-à-dire jouissent de la propriété de resserrer les vaisseaux et d'en tarir les exhalations, du grec στυπτικός, fait de στύφειν, resserrer.

C'est « bien antidoté l'estomach de cotignac de four et eau beniste de cave » que Janotus de Bragmardo est venu haranguer Gargantua.

(10) On a cru, jusqu'à la découverte de la petite circulation, — je le note pour la dernière fois, — que les aliments, avant d'être transformés

« De bled en herbe vous faictes, professe le châtelain de Salmigondin, belle saulse verde (1), de légère concoction, de facile digestion, laquelle vous espanouit le cerveau, esbaudit (2) les esperits animaulx, resjouit la vue, ouvre l'appétit, délecte le goust, asseure (3) le cœur, chatouille la langue, faict le tainct clair (4), fortifie les muscles, tempère (5) le sang, allège (6) le diaphragme, refraischit le foye, desoppile la ratelle, soulage les rognons, assouplit les reins, desgourdit les spondyles (7), vide les uretères, dilate les vases spermatiques (8), abbrévie (9) les crémastères, expurge (10) la vessie, enfle les génitoires (11), corrige (12) le prépuce, incruste (13) le balane (14), rectifie (15) le membre, etc. »

en un sang subtil dans le cœur, étaient transformés en chyle dans l'estomac par une première coction, en sang impur dans le foie par une seconde coction, en sang pur par l'absorption de la bile et de l'atrabile par la vésicule biliaire et la rate.

« Les médecins des princes doivent avoir égard aux excréments naturels, qui sont les restes des coctions qui se font dans nos corps. » (Cornaro, *l'Art de conserver la santé.*)

(1) Il n'entrait pas que du blé en herbe dans cette sauce verte dont a parlé Platine (*loc. cit. suprà*).

(2) Rend plus vifs.

(3) Rend plus dur, fortifie.

(4) Le régime végétarien rend la peau plus blanche et plus brillante. Les Parsis, qui ne mangent jamais de viande, ont un teint éblouissant. On défend le poisson, le gibier, la viande de boucherie sous toutes ses formes et les boissons alcooliques aux gens qui sont atteints d'une maladies cutanée.

(5) Diminue la chaleur, l'ardeur du sang, du latin *temperare*.

(6) Rend plus léger, ôte une partie de la charge, du latin *alleviare*.

(7) Les vertèbres. « Les Grecs appelaient ces os spondyles, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec les petites pirouettes dentelées qui sont au bout des fuseaux à filer. » (Du Laurens, *Des Os.*)

(8) Les glandes génitales.

(9) Raccourcit, du latin *abbreviare*.

(10) Nettoie, du latin *expurgare*.

(11) Les vésicules séminales.

(12) Relève, porte en arrière, du latin *corrigere*.

(13) Met un revêtement de marbre, du latin *incrustare*.

(14) Le gland, du grec βάλανος; l'inflammation de cet organe est encore appelée balanite.

(15) Redresse, du latin *rectus*, droit, et *facere*, faire.

« En attendant la concoction et la digestion de leur past (1), Ponocrates (2) et Gargantua faisoient mille joyeulx instruments. » (L. I, ch. XXIII.)

« Le sommeil tousjours renforce la vertus concoctrice, selon les théorèmes de médicine (3). » (L. III, ch. XIV.)

A l'exemple de Socrate, « tousjours riant, tousjours dissimulant son divin sçavoir », Rabelais a mis « en silènes », c'est-à-dire en petites boîtes d'apothicaires couvertes « de painctures contrefaictes à plaisir, pour exciter le monde à rire, ses fines drogues, pierreries et aultres choses précieuses. C'est pour quoi fault ouvrir le livre, et soigneusement peser ce que y est déduict. Lors cognoistrez (4) que la drogue dedans contenue est bien d'aultre valeur que ne promettoit la boète, c'est-à-dire que les matières icy traictées ne sont tant folastres comme le tiltre au dessus pretendoit. »

Qu'on se conforme à cet avis, qu'on mette à nu dans *Gargantua* et dans *Pantagruel* les pensées affublées d'un costume comique, et on trouvera, comme nous, des préceptes précieux, même dans les chapitres les plus osés.

Celui qu'on a accusé d'une intempérance immorale et malsaine s'est moqué des gens qui font un dieu de leur ventre, des « Gastrolatres (5), poids et charge inutile de la terre » et les a renvoyés à leur « selle persée, voir, considérer, philosopher, et contempler quelle divinité ils trouvoient en leur matière fécale ».

(1) Pâture, nourriture, et aussi repas.

(2) Homme laborieux, du grec πόνος, travail, et κράτος, force.

(3) C'est l'opinion d'Hippocrate. Elle est très discutable et a été vivement et à juste titre combattue par Broussais. Chez les animaux hibernants toutes les fonctions de la vie de nutrition sont ralenties.

Si le sommeil engraisse, ce n'est pas parce qu'il augmente l'assimilation, c'est parce qu'il diminue les dépenses de l'organisme.

(4) Connaîtrez, du latin *cognoscere*.

(5) Adorateurs du ventre, du grec γαστήρ, ventre, ventricule ou estomac, et λατρις ou λάτρος, adorateur, serviteur. M. Ducrot pense que l'île des Gastrolâtres correspond au département de la Somme et plus particulièrement à Amiens. (Voy. Ducrot, *loc. cit.*, p. 22.)

« Le disner de Gargantua estoit sobre et frugal : car tant seulement mangeoit pour refréner les abois de l'estomach : mais le disner estoit copieux et large ; car tant en prenoit que lui estoit de besoing à soy entretenir et nourrir. Ce que est la vraie diète (1) prescripte par l'art de bonne et seure médicine, quoi qu'un tas de badaulx médicins, herselés (2) en l'officine (3) des sophistes, conseillent le contraire. »

Une conversation de Pantagruel et d'Epistemon (4) complète cette assertion : « — Quantes heures sont ? (5) demande Pantagruel à Epistemon. — Neuf, et d'advantage, respond Epistemon. — C'est, dist Pantagruel, juste heure de disner ; car la sacre ligne (6) tant célébrée de par Aristophanes en sa comédie intitulée les Prédicantes (7), approche, laquelle lors escheoit (8) quand l'umbre est décempédale (9). Jadis entre les Perses l'heure de prendre réfection estoit és (10) rois

(1) Diète est ici synonyme de régime. En médecine, on dit d'un malade auquel il est défendu de prendre autre chose que du lait : qu'il est soumis à la diète lactée.

(2) Elevés, instruits.

(3) A l'École. Avicenne et ses disciples ont recommandé, et des hygiénistes recommandent encore, de se lever de table avant d'être complètement rassasié. Si la cessation de la faim suffit à la conservation de la vie, la plénitude de la jouissance qui ne va pas jusqu'à la satiété donne plus de jeu à l'exercice des organes. A l'exemple de Gargantua, on pourra donc manger peu le matin pour avoir l'esprit plus libre pendant le jour et largement le soir. Qu'on n'oublie pas, toutefois, qu'il est dangereux de substituer à un plaisir naturel, physiologique, un plaisir artificiel qui est toujours payé par l'irritation ou par l'insensibilité prématurée des organes, par leur destruction ou par leur impuissance.

(4) Savant, du grec ἐπίσταμαι, je connais.

(5) Quelle heure est-il ?

(6) La ligne sacrée.

(7) *Les Prédicantes*, les harangueuses. « Dans cette comédie, nous apprennent Burgaud des Marets et Rathery, Praxorus, expliquant à son mari Blepyrus son plan de république communiste, lui dit (v. 652, 653) : « Tu « n'auras autre chose à faire que d'aller manger lorsque l'heure du cadran « sera de dix pieds. » C'était l'heure des repas ; celle du bain était quand l'ombre marquait six pieds. »

(8) Tombe, arrive.

(9) Dix pieds, de *decem*, dix, et *pes*, *pedis*, pied.

(10) Aux.

seulement prescripte : à un chascun aultre estoit l'appétit et le ventre pour horloge. De faict, en Plaute, certain parasite soy complainct, et déteste furieusement les inventeurs d'horloges et quadrants, estant chose notoire qu'il n'est horloge plus juste que le ventre (1). Diogenes, interrogé à quelle heure l'homme doibt repaistre, respondit : « Le riche, quand il aura faim ; le pauvre, quand il aura de quoy (2). » Plus proprement, disent les médicins l'heure canonique (3) estre :

Lever à cinq, disner à neuf,
Soupper à cinq, coucher à neuf (4).

La magie du célèbre roy Petosiris estoit aultre (5). »

Que le souper soit, contrairement à la règle admise maintenant, plus abondant que le repas du matin : l'esprit n'en sera que plus lucide dans la journée, et on ne s'en trouvera certainement pas plus mal pendant la nuit, si, comme Gargantua, on a soin de ne se coucher que longtemps après s'être levé de table (6), de ne pas prendre pour un besoin réel le désir qui naît de l'apprêt de certains aliments, de converser entre chaque bouchée et quelques instants

(1) *Nam, me puero, uterus hic erat solarium*
Multo omnium istorum optimum et verissimum.

(Lorsque j'étais enfant, le meilleur et le plus sûr de tous les cadrans était mon ventre. [Plaute, *Fragments*].)

(2) Voy. Diogène de Laerce, *Vie de Diogène le Cynique*.

(3) Selon la règle.

(4) Le proverbe ajoute : Fait vivre d'ans, nonante-neuf.

(5) Petosiris, qui n'était pas roi, mais philosophe, fixait toutes choses, et même l'heure des repas, par la position des astres.

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nisi quam dederit Petosiris.

(Étant malade au lit, elle ne prendra de nourriture qu'aux heures marquées par Petosiris. [Juvénal, sat. VI, vers 53].)

La magie de Petosiris a été également celle d'un nommé Crinas ou Crinias, médecin à Marseille. (Voy. Pline, t. XXIX, ch. i.)

(6) Dès qu'ils étaient à table, « Ponocrates et Gargantua commençoient à deviser joyeusement ensemble ». Le soir, après souper, « ils s'adonnoient à chanter musicalement, à jouer ès charles (aux cartes, du latin *carta*), ès déz... ; quelquefois alloient visiter les compagnies des gents lettrés... En pleine nuict, devant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert voir la face du ciel, etc. » (L. I, ch. xxiii.)

après avoir mangé (1), et de se présenter, autant que possible, aux mêmes heures, « ès lieux secrets pour faire excrétion des digestions naturelles » (2).

Il conviendra aussi, une fois rassasié, de ne pas travailler avant de se mettre au lit. « Nature ha faict le jour pour soy exercer, pour travailler et vaquer chascun en sa négociation (3) : et, pour ce plus aptement (4) faire, elle nous fournit de chandelle, c'est la claire et joyeulse lumière du soleil. On (5) soir, elle commence nous la tollir (6), et nous dict tacitement : Enfants, vous estes gents de bien : c'est assez travailler, la nuict vient : il convient cesser du labeur, et soy restaurer..., puis soy quelque peu esbaudir (7), coucher et reposer, pour, on (8) lendemain, estre frays et alaigres au labeur, comme devant. Ainsy font les faulconniers, quand ils ont peu (9) leurs oiseaulx. Ils ne les font voler sus leurs gorges, et les laissent enduire (10) sus la perche (11). »

L'enfant, en raison de sa croissance, de sa circulation

(1) Un habile médecin de Vichy, M. le Dr Greletty, a publié, en 1888, une brochure fort intéressante pour montrer les dangers qu'offre le silence imposé pendant les repas dans les pensionnats et les couvents.

> La digestion est meilleure,
> Lorsque l'on conteste un quart d'heure,
> Un moment après le repas,

a dit, d'autre part, Scarron.

La sécrétion de la salive qui contient un ferment digestif des plus puissants, la ptyaline, est en effet activée et persiste quand on cause en mangeant et immédiatement après avoir mangé.

(2) A trois siècles de distance, le professeur Trousseau, le compatriote de Rabelais, a insisté, dans un chapitre d'une de ses cliniques de l'Hôtel-Dieu de Paris, sur l'importance d'une exonération régulière et quotidienne des résidus de la digestion.

(3) A ses affaires, du latin *negotium*.

(4) Convenablement, du latin *apte*.

(5) Au.

(6) Nous la ravir, nous l'ôter, du latin *tollere*.

(7) Réjouir.

(8) Le.

(9) Pu ou peu, repu, fait manger.

(10) Digérer, du latin *inducere*.

(11) L. III, ch. xv.

plus active, de sa vivacité plus grande qui lui fait brûler plus vite le carbone des aliments qu'il absorbe, ne saurait toutefois être soumis à ces règles. Il doit manger aussi souvent que sa faim, plus impérieuse que celle de l'adulte, l'exige.

« Donnez à repaistre aux jeunes, prescrit Panurge (notez jeunes). Car, selon la sentence d'Hippocrates (1), jeunesse est impatiente de faim, mesmement (2) si elle est vivace, alaigre, brusque, mouvante (3), voltigeante (4), galoise (5). »

Rabelais ne s'est pas préoccupé seulement de la quantité d'aliments que l'homme doit ingérer aux différents âges de la vie et des heures auxquelles il doit les ingérer, il s'est préoccupé aussi de leur préparation et de leurs propriétés physiologiques (6).

Citons au hasard :

Le bouillon s'obtient en faisant bouillir un morceau de bœuf dans de l'eau légèrement salée à laquelle on ajoute des légumes pour en rehausser le goût. L'eau dissout d'abord l'albumine dont une partie forme l'écume qu'on enlève, puis la créatine, la créatinine, l'acide inosique, etc., puis, enfin, quelques portions des fibres musculaires qui sont détachées par la continuité de l'ébullition. Pour avoir de bon bouillon et de bon bouilli, il faut que l'eau s'échauffe lentement, afin que l'albumine ne se coagule pas dans l'intérieur de la

(1) Les vieillards supportent le mieux l'abstinence ; après eux, les hommes d'un âge fait ; les adolescents, point du tout ; encore moins les enfants, surtout ceux qui ont le plus de vivacité. (Hippocrate, *Œuvres*, trad. de Pariset.)

(2) Surtout.

(3) Remuante, du latin *movere*.

(4) Même sens que ci-dessus.

(5) Joyeuse alerte. (L. III, ch. II.)

(6) Plus l'air est sec, plus les sécrétions et l'évaporation pulmonaire sont activées et plus l'organisme débilité réclame une nourriture réconfortante. Il en va tout autrement quand l'air est saturé de vapeur d'eau. « Par les temps humides, Ponocrates et Gargantua mangeoient plus sobrement qu'és aultres jours et viandes plus désiccatives et exténuantes. »

viande; il faut que l'ébullition s'aperçoive à peine, afin que les autres composés chimiques qui sont successivement dissous puissent s'unir intimement et sans trouble. L'incorrigible railleur fait déclarer gravement par le fondateur de l'abbaye de Thélème que c'était surtout pour mettre plus tôt « la marmite claustrale au feu », que les moines se levaient jadis de bonne heure. « Plus matin se levants, plustot estoit le bœuf au feu;

> Plus y estant, plus cuict restoit;
> Plus cuict restant, plus tendre estoit,

moins usoit les dents, plus délectoit le palat (1), moins gravoit (2) l'estomach, plus nourrissoit les bons religieux (3). »

La chair du chapon, de la perdrix, de la géline, du pigeon, est appétissante et très digestible. Et si « feu Amer, médicin d'eau doulce à Angiers, deffendoit aux malades l'aisle du chappon gras ou celle de la perdrix, le croupion de la géline et le col du pigeon, disant : *Ala mala, cropium dubium, collum bonum, pelle remotâ* (4) », c'estoit affin que tout fust réservé pour sa bouche. — « La rougeur des viandes est indice qu'elles ne sont assez cuictes. Exceptés les gammares (5) et escrevices que l'on cardinalise (6) à la cuicte (7). » — La charcuterie sous toutes ses formes (8), les

(2) Le palais, du latin *palatus*.

(1) Chargeait, pesait sur, du latin *gravare*.

(3) L. III, ch. xv.

(4) « L'aile est mauvaise, le croupion passable, le cou bon quand on en a ôté la peau. » Jean de la Bruyère Champier (l. XV, ch. VIII de son *De Re cibaria*) a écrit : *Vulgus jactat collum avium, sed præsertim gallinacei generis, bonum cute detractâ. Alii claritati oculorum officere crediderunt.* Par « médicin d'eau doulce », Le Duchat croit que Rabelais a voulu dire : « médecin dont les remèdes ne font pas plus de bien ou de mal que si ce n'était de l'eau douce ».

(5) Les homards, du grec κάμμαρος.

(6) Jules Janin, qui lisait assidûment *Gargantua*, s'est souvenu sans doute de cette expression quand il a appelé le homard le cardinal des mers.

(7) L. I, ch. xxxix.

(8) Le XVI[e] siècle s'est gorgé de charcuterie et de salaisons. Leur éloge revient sans cesse dans Rabelais. Ici, c'est frère Jean apportant pour

salaisons, « les langues de bœuf fumées, boutargues (1) et tels aultres sont avant-coureurs, aguillons de vin, compulsoires de beuvettes ». — « La laitue tempère la soif (2). » — « Nature nous instruit cueillir et manger les fruicts

entrer en vin « quatre horrificques (énormes) pastés de jambon ». Là, ce sont les cuisiniers royaux tuant « bœufs pour estre à Mardy-gras salés, affin qu'en la primevère (au printemps) ils eussent bœufs de saison à tas pour au commencement des repas faire commémoration des salures ». Au nombre des « beaulx livres », conservés précieusement dans la bibliothèque Saint-Victor à Paris, figurent : *Des Pois au lard, cum commento; l'Aguillon de vin; le Tripier de bon pensement; Majoris, de modo faciendi boudinos; Beda, de optimitate triparum; Reverendi patris fratris Lubini, provincialis Bavardiæ, de Croquendis lardonibus libri tres*, etc.

Dans l'île Farouche (c'est l'île Grimm pour M. Ducrot ; — voy. Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 17 ; — en vieille langue gothique, *Grimm* veut dire : furieux, féroce, farouche, toujours en rage), où l'on adore Mardigras, quarante-deux mille Andouilles, attifées comme dans les féeries populaires et commandées par les capitaines Riflandouille et Tailleboudin, attaquent « alentour du chasteau de Saloir et de la forteresse de Caques » l'armée de Pantagruel. Frère Jean, dont la mémoire est excellente, assiste par bonheur à ce combat. Il songe au cheval de Troie et fait construire « une grande truye en bois » capable de loger dans ses flancs deux cents cuisiniers, appelés : « Saulpiquet (sauce piquante), Grasboyau, Pille-mortier, Croquelardon, Tirelardon, Frizelardon, Grattelardon, Guaillardon (par syncope, Guaillartlardon), auquel se joint Boudinandière, etc. » En vain, « les Godiveaulx et les Saulcissons à cheval » tendent une embuscade à Pantagruel. Le héros Gymnaste coupe en deux de son épée le fabuleux général Cervelat. Enfin l'infante Niphleseth (*phallus* en hébreu) et soixante-dix-huit mille de ses sujettes « Andouilles royales » sont envoyées à Gargantua qui en fait présent au « grand roy de Paris ». Mais, hélas! « par faulte de moustarde (baulme naturel et restaurant d'andouilles) moururent presque toutes ».

Ce malheur est toutefois bientôt compensé. Les voyageurs retrouvent, en effet, chez les Gastrolâtres, « d'autres andouilles caparaçonnées de moustarde fine, boudins, saulcisses, cervelats, saulcissons, langues de bœuf fumées, jambons, hures de sanglier, saumates (cretons, menues fritures, de l'italien *sommata*).

En ce temps-là, le jambon était un des premiers mets du repas. (Voy. les *Contes d'Eutrapel*, ch. XXI, et les *Vigiles du roi Charles VII*, nouv. édit., t. I, p. 80.)

(1) Cervelas d'œufs de muge ou d'esturgeon confits dans l'huile.

(2) Les Romains terminaient, comme nous, leur repas par une salade, et principalement par une salade de laitue. Au moyen âge, on procédait en sens inverse.

Gargantua mangeait de la salade au début de ses repas, mais les

quand ils sont meurs (1). » — Les poires de bons chrétiens cuites « en casserons (2) par quartiers avecques un peu de vin » sont très salubres, « tant ès malades comme ès sains » (3). — « C'est viande (4) céleste manger à déjeusner raisins avec fouaces fraisches mesmement (5), des pineaulx, des fiers (6), des muscadeaulx (7), de la bicane (8), des foirars (9) pour ceux qui sont constipés du ventre. »

Il est de vieilles coutumes qui avaient du bon. La cure de raisins est de ce nombre. Voulez-vous débarrasser vos viscères de l'enduit qui les engorge? Faites une cure de raisins. Mangez-en autant de grains que vous voudrez, mais en évitant d'avaler les pépins et les pellicules, qui sont des corps indigestes et sans utilité. Ce qui agit dans le grain, c'est le jus qui contient tous les principes d'un excellent savon : des tartrates, des malates de potasse, neutralisants bien supérieurs au sel de Vichy (bicarbonate de soude) et un acide

frères fredons à la fin du leur : « Ils commençoient leur repas par formage, et l'achevoient par moustarde et laictue, comme tesmoigne Martial avoir esté l'usage des anciens. » Dans l'épigramme 14 du livre XIII de Martial, on trouve en effet les deux vers suivants :

Claudere quæ cœnas lactuca solebat avorum
Dic mihi, cur nostras inchoat ille dapes.

A Rome, la salade de laitue était jadis servie de préférence le soir, d'après le conseil de Dioscoride, qui avait reconnu les propriétés tempérantes et hypnotiques de la plante en question. L'empereur Auguste fit élever une statue à son médecin Musa qui l'avait guéri au moyen de la laitue. A l'heure actuelle, le suc de laitue, ou *lactucarium*, entre dans la composition de la plupart des potions calmantes et antispasmodiques.

(1) Quand ils sont trop verts, ils contiennent un principe âcre qui irrite la muqueuse digestive et provoque la diarrhée.

(2) En casseroles.

(3) Pline dit (l. XVIII, ch. VII) que toutes les poires sont pesantes et indigestes, sauf quand elles sont cuites.

(4) Dans le sens de mets, d'aliments; *vivanda* en basse latinité, fait de *vivere*, signifie tout ce qui fait vivre.

(5) Principalement.

(6) Raisins appelés aussi fumés.

(7) Raisins muscats.

(8) Raisins à faire le verjus.

(9) En Guyenne on appelle ainsi les raisins appelés pineaux en Touraine.

susceptible de se dédoubler comme l'acide du vinaigre en alcool et en acide carbonique. Sous l'influence de ce jus « divin », les selles se multiplient entraînant l'acide urique, les engorgements du foie disparaissent, l'hypochondrie s'envole colorant l'avenir des tons les plus rosés, les affections cutanées s'éteignent laissant le calme et la douce chaleur dans les régions où régnait la veille un prurit dévorant. N'en déplaise à Brillat-Savarin, il est très bon de prendre quelquefois son vin en pilules.

Le roi des condiments, le vinaigre, qui excite la sécrétion des glandes salivaires et des follicules gastriques dont les sucs sont indispensables à la digestion des viandes noires, est prôné par Maître François :

... Manger levrault, c'est malheur
Sans de vinaigre avoir mémoire (1) :
Vinaigre est son ame et valeur.
Retenez-le en poinct péremptoire (2).

Les chevaliers de Pantagruel « feirent rostir leur venaison. Et après, grande chère à force vinaigre (3). »

Les ragoûts sont en général mal supportés par les estomacs délabrés. Il en est de même des sauces, sauf de quelques-unes, la sauce Robert ou sauce au pauvre homme.

(1) L. II, ch. xxvii.

Connilz rostis, aussi poulaille
Sont bons pour estre bien repuz
Avec la saulce du verjus.
(Guillaume Bunel, *Conseils pour se préserver de la peste.*)

(2) Le lièvre au vinaigre était très prisé de nos aïeux, qui attribuaient à la chair, aux viscères et même au sang de cet animal une foule de vertus. La chair conservait ou donnait la beauté ; les glandes génitales guérissaient les douleurs de la vessie ; les rognons, la goutte ; le sang, la dysenterie, etc.

« Cette cuisse de levrault est bonne pour les goutteux, » a écrit lui-même, sérieusement ou ironiquement, Rabelais (ch. xxxix, l. I).

En cela, nos aïeux n'ont cru, au surplus, que ce qu'ont cru les Romains. (Voy. Pline, l. XXVIII, ch. lxii, et l'épigramme de Martial : *Si quando leporem...*)

(3) L. II, ch. xxvi.

entre autres (1) : « tans salubre et nécessaire aulx connils (2) rostis, canars, porc frait, œufs pochés, merlus salés ».

En aidant son maître Rondellet dans ses recherches sur les poissons, Maître François a retrouvé le garum, cette saumure célébrée par Horace, Martial et Ausone (3), et en a envoyé à E. Dolet, avec ces vers :

Quod medici quondam tanti facere priores
Ignotum nostris en tibi mitto Garum.
Vini addes acidi quantum vis, quantum olei vis.
Sunt quibus est oleo plus sapidum butyrum.
Dejectam, assiduus libris dum incumbis, orexim
Nulla tibi melius pharmaca restituent,
Nulla et aliquaculi mage detergent pituitam,
Nulla alvum poterunt solvere commodius.
Mirere id potius, quantum vis dulcia, sumpto,
Salsamenta, Garo, nulla placere tibi (4).

« Ce Garum, que nos médecins ne connaissent plus, et que leurs prédécesseurs estimèrent tant, je te l'envoie. Tu ajouteras, à ton gré, du vinaigre et de l'huile ; il en est cependant qui préfèrent le goût du beurre. Pour toi qui passes ta vie courbé sur les livres, il n'est point de meilleur remède pour te rendre l'appétit, te balayer les humeurs et te relâcher plus commodément le ventre. Surtout, et cela ne sera point sans t'étonner, quelle que soit la finesse des condiments

(1) L. IV, ch. XL. La sauce Robert, encore indiquée dans les livres de cuisine, est une sauce dans la composition de laquelle entrent du vinaigre et de la moutarde.

(2) Mieux conils, lapins, du latin *cuniculus;* on disait aussi connin.

(3) Pline et Dioscoride en ont donné la recette. Mais cette recette était complètement tombée dans l'oubli. (Voy. S. RONDELLET, *Histoire des Poissons*, trad. franç. de Laurent Joubert ; Lyon, MCLIII, l. V, ch. XIV. — Du Picarel, pp. 126-127, l. VII, ch. X. — De la Sardine, p. 181 et l. VII, ch. III. — Des Anchoies, p. 177.)

(4) *Floretum philosophicum seu ludus Meudonianus in terminos totius philosophiæ autore Antonio Le Roy presbytero Cenomanensi IV. Licent opus elucubratum Meudoninij in Musæo clariss. Fr. Rabelæsi, etc. Parisiis,* 1649. (*Propræfatione, I, iij.*)

dont tu te sers, nul pour toi ne vaudra le Garum quand tu l'auras goûté. »

Veut-on savoir ce que le prêtre-médecin pensait du régime quadragésimal? Il n'y a pas d'aliments plus excitants que ceux qui sont prescrits par l'Église pendant le Carême (1) : « febves, pois, phaséols (2), chiches (3), oignons, noix (4), huistres, harens, salures (5), garon (6), salades toutes composées d'herbes vénéréiques (7), comme éruce, nasitord (8), targon (9), cresson, berle (10), response (11), pavot cornu, houbelon (12), figues, riz, raisins (13) ».

Le pain, qui est la base de notre nourriture, doit, comme l'indique Pantagruel (14), être salé et fermenté pour être léger et sapide. « Chose on (15) monde plus les humains ne

(1) L. V, ch. xxix.

(2) Haricots, du latin *phaseolus*.

(3) Les fèves, les pois, les haricots, les chiches, le riz sont les aliments végétaux qui contiennent le plus de matières azotées, principes essentiels de la nutrition.

(4) Les hygiénistes croient que l'action stimulante exercée par les oignons et les noix est due à une substance âcre et amère.

(5) Les salaisons et la chair de poisson sont très nutritives. La chair de la morue salée renferme 5,2 o/o d'azote, celle de la raie 3,83, celle du maquereau, 3,74, etc., alors que celle du bœuf n'en renferme que 3,53. La chair du homard est plus riche en azote que celle du gibier.

(6) Poisson appelé autrefois en Languedoc picarel. Il doit son nom moderne à Rabelais qui s'en est servi pour recomposer le garum.

(7) Aphrodisiaques, du latin *venereus*, de Vénus.

(8) Cresson alénois.

(9) Estragon.

(10) Plante de la famille des Ombellifères.

(11) La médecine tire un grand parti de la plupart de ces plantes et surtout des Crucifères (cresson, raiponce) qui sont reconstituantes.

(12) Le lupulin du houblon passe pour réunir les propriétés narcotiques aux propriétés aromatiques et toniques.

(13) Les fruits les plus nourrissants sont les figues, et surtout les figues sèches, les dattes, les raisins secs, les pruneaux; les fruits les moins nourrissants, les cerises, les oranges, les groseilles, etc. Pendant le carême, on ne peut manger que des figues et des raisins secs, c'est-à-dire les plus nourrissants de tous les fruits à leur maximum de puissance nutritive.

(14) L. IV, ch. lxi.

(15) Au.

rend à maladie subjects, que de pain non fermenté, non salé user (1). »

Poursuivons. Après les aliments solides, les aliments liquides, les boissons.

La menthe, qui entre dans la composition d'une excellente liqueur, rend le sang plus fluide. « En tesmoignage, sont les champs de l'isle de Samos (2), dicts Panema (3), c'est-à-dire tout sanglant, auxquels Bacchus les Amazones (4) acconceut (5), fuyantes de la contrée des Ephésians (6), et les mit toutes à mort par phlébotomie (7), de mode que (8) le dict champ estoit de sang tout embu (9) et couvert. D'ond (10) vous pourrez d'oresenavant entendre mieulx que n'ha descript Aristoteles, en ses problèmes (11), pourquoy jadis on disoit

(1) Le pain sans levain et sans sel est fade, indigeste et moins nourrissant. Le levain ou la levure transforme une portion de la fécule de la farine en dextrine et en glycose. Ainsi est commencé le travail de transformation de la fécule de la farine en dextrine et en glycose, que complète l'action de la salive.

Le sel entre dans la composition de divers tissus de l'organisme, du tissu musculaire entre autres. Il active la sécrétion des liquides de l'estomac indispensables à la digestion des aliments azotés. Les animaux ont, de même que l'homme, un goût prononcé pour le sel et le mangent avec avidité.

(2) Ile de la mer Égée.

(3) Du grec πᾶς, παντός, tout, et αἷμα, sang. (Voy. PLUTARQUE, dans ses *Demandes des choses grecques*, ch. XCVI.)

(4) Femmes guerrières habitant la Cappadoce, sur les bords du fleuve Thermodon, et qui brûlaient le sein droit de leurs filles pour les rendre plus aptes à tirer de l'arc (du grec α, privatif, et μαζός, mamelle).

(5) Atteignit, rejoignit, du latin *adconcipere*, de *ad*, augmentatif, et *capere*, prendre.

(6) L'Ionie.

(7) Par ouverture des veines ; du grec φλέψ, veine, et τομή fait de τέμνω, je coupe.

(8) De sorte que.

(9) Imprégné, imbibé, du latin *in*, dans, dedans, et *bibere*, boire.

(10) D'où.

(11) Aristote a avancé (Sect. 20, Probl. 2) que la menthe étant froide par elle-même ne convient pas aux soldats. Le père de la botanique, Dioscoride, a, d'autre part, prétendu que les feuilles de menthe jetées dans le lait l'empêchent de se cailler et de se mettre en fromage. Selon Lœwis,

en proverbe commun : « En temps de guerre, ne mange et ne plante menthe. » La raison est, car en temps de guerre sont ordinairement despartis (1) coups sans respect (2), or que l'homme blessé, s'il ha celluy (3) jour manié ou mangé menthe, impossible est, ou bien difficile, lui restreindre (4) le sang (5). »

Le vin, pris avec modération, donne des forces ; « les académies l'afferment (6), rendants l'étymologie de Vin, lequel ils disent en grec OINOS, estre comme *vis*, force, puissance. (7) » — Le vin rouge est « l'esperon du fromage ». — Le vin blanc « soulage les rognons » (8). — « L'hypocras clairet est salubre et stomachal (9). »

Trousseau et Pidoux, la menthe n'empêche pas la coagulation du lait, mais la retarde. Au dire de Linné, les vaches qui mangent de cette labiée dans les pâturages ont un lait beaucoup plus séreux. Hippocrate a écrit, enfin, que « le lait est le frère du sang » et Galien (l. IV, *De l'Usage des parties*, ch. VIII, et *De ven. sect. contre Erasistrate*, ch. V), que le lait est engendré du sang menstruel. Les Anciens ont conclu par analogie.

(1) Distribué, du latin *despartiri*.

(2) Sans égard, au hasard, du latin *respectus*, fait de *respicere*, regarder, avoir égard.

(3) Ce jour-là.

(4) Arrêter, du latin *restringere*.

(5) L. V, ch. XXXIX.

(6) L'affirment.

(7) L. V, ch. XLV.

(8) Est diurétique, fait uriner. Le vin blanc est la base des vins médicamenteux diurétiques de Trousseau, de Delbrènes, de Tessier, de Corvisart, etc.

(9) Vin (rouge ou blanc) aromatisé. Voici la recette qu'en donne Taillevent : « Pour une pinte, trois tréseaulx (trois gros) de cynamone fine et parée, un tréseau de mesche ou deux qui veult ; deux tréseaulx de girofle ; et de suc fin six onces, et mettez en poudre ; et le fault tout mettre en un contonoir (entonnoir) avec le vin, et le pot dessoubs, et le passer sans qu'il soit coulé, et tant plus est passé et mieux vault ; mais qu'il ne soit esventé. »

La cannelle (*Laurus cinnamomum* de la famille des Laurinées) et les clous de girofles (*Caryophyllus aromaticus* de la famille des Myrtacées) administrés dans du vin sont excitants, stomachiques et toniques. Toutes les anciennes compositions cordiales et alexipharmaques contenaient de la cannelle.

L'hypocras parfumé avec *Juncus odoratus* de Pline, le *Squinanthum* des

Pris avec excès, le vin blanc, comme le vin rouge, amène la goutte, rougit et déforme le nez, desquame la langue, irrite la muqueuse gastro-intestinale, etc.

Parmi les ancêtres de Pantagruel (1), il y en avait dont le nez « sembloit la fleute d'un alambic (2), tout dia-

apothicaires, était moins prisé que celui qui n'était pas parfumé, parce qu'on supposait, sans doute à cause de l'analogie verbale, qu'il pouvait donner l'esquinancie. (Voy. PLINE, l. XII, ch. XXII, et l. XIV, ch. XVI, et la 1re *des Sérées* de BOUCHET.)

« Voulez-vous encore un traict d'hypocras blanc? demande Panurge à Rondibilis. N'ayez paour de l'esquinance, non. Il n'y a dedans ne squinanthi, ne zinzembre (gingembre), ne graine de Paradis (cardamome). Il n'y ha que la belle cinamome triée et le beau sucre fin, avecques le bon vin blanc du creu (cru) de la Devinière. » (L. III, ch. XXXII.)

Ménage et d'autres attribuent à tort l'invention de l'hypocras à Hippocrate. Le mot hypocras vient du grec ὑπὸ, sous et κρᾶσις, mélange, dérivé de κεράννυμι, je mêle.

(1) Prol. du l. II.

(2) La flûte de l'alambic est le tuyau allongé cylindro-conique qui fait communiquer le chapiteau avec le serpentin.

D'après M. Berthelot, les appareils distillatoires proprement dits ont été inventés en Égypte au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne et décrits dans les traités de deux femmes alchimistes appelées Cléopâtre et Marie. Ce sont ces appareils qui ont conduit, par leurs transformations, à la découverte de l'alambic décrit dès la fin du IVe siècle de notre ère par Synesius. (BERTHELOT, *la Chimie au moyen âge*.)

C'est Arnaud de Villeneuve qui paraît, le premier, avoir employé le terme d'eau-de-vie, pour désigner le produit de la distillation du vin. Encore l'a-t-il employé, non comme terme spécifique, mais pour marquer l'assimilation de ce produit avec l'élixir de longue vie. En réalité, c'est sous la dénomination d'eau ardente, c'est-à-dire inflammable, que l'alcool apparaît d'abord.

Dans le *Livre des feux* de Marcus Græcus, livre dont les manuscrits ne remontent pas au-delà de l'an 1300, la préparation de l'eau ardente est aussi indiquée :

« Préparation de l'eau ardente. — Prenez un vin noir, épais, vieux. Pour un quart de livre, ajoutez deux scrupules de soufre vif, en poudre très fine, une ou deux livres de tartre extrait d'un bon vin blanc, et deux scrupules de sel commun en gros fragments. Placez le tout dans un bon alambic de plomb, mettez le chapiteau au-dessus et vous distillerez l'eau ardente, vous la conserverez dans un vase de terre bien fermé. »

Les origines de la physique et de la chimie sont encore obscures et ceux qu'ils préoccupent ne seront pas fâchés de trouver dans *Pantagruel* non seulement l'indication de l'eau ardente (Voy. *la Luette, comme une sar-*

pré (1), tout estincelé de bubelettes (2); pullulant (3), purpuré, à pompettes (4), tout esmaillé, tout boutonné, et brodé de gueules (5). Et tel avez vu le chanoine Panzoult, et Piedebois, médicin d'Angiers : de laquelle race peu furent qui aimassent la ptisane (6). »

« Les bourgeois d'Aurelians (7) avoient tant bu de vins poulsés (8) qu'ils ne faisoient que cracher aussy blanc comme coton de Malthe. (9) »

« Du blanc verse, la langue me pelle (10), » s'écrie un des invités de la noce de Gargamelle.

Gargantua avait les intestins relâchés « tant de sa complexion naturelle que de la disposition accidentale qui lui estoit advenue par trop humer de purée septembrale (11) ».

L'alcool sous toutes ses formes (vin, liqueurs, etc.) pris le matin à jeun irrite la muqueuse stomacale, en provoque l'inflammation et détermine plus rapidement des accidents d'intoxication. « Boire si tost après le dormir, ce n'est vescu en diète de médicine (12). »

Le vin n'est pas seulement un aliment, c'est aussi, *intus*

bataine), mais encore des deux parties essentielles de l'alambic moderne, la flûte et le ballon. (Voy. Anat. des formes : *la teste contournée comme un alambic.*)

(1) Teinté de plusieurs couleurs et surtout de violet. Le diaprum est un électuaire de prunes violettes.

(2) De petites bubes, du grec βουϐών, grosseur, tumeur.

(3) Croissant à vue d'œil.

(4) Chargé de verrues de toutes formes et de toutes dimensions.

(5) Brodé de dessins rouges. Terme de blason.

(6) Tisane.

(7) Orléans, *Aurelia*, embellie par l'empereur Aurélien.

(8) La pousse ou tourne est une fermentation supplémentaire du vin au contact de l'air. Le vin poussé n'a aucun effet nuisible sur l'économie.

(9) Coton renommé pour sa blancheur et sa densité.

(10) Le professeur Fonssagrives a étudié scientifiquement cet état spécial de la langue des buveurs.

(11) L'entérite des buveurs est caractérisée par des selles liquides se produisant généralement le matin.

(12) Dans le sens de régime (l. I, ch. XII).

et *extra*, un agent thérapeutique précieux. Au dire de Rochas, ancien inspecteur général du corps de santé de la marine, c'est même le remède le plus efficace contre le mal de mer (1). C'était celui des Thalassiens (2). Avant de prendre congé de Pantagruel et de ses compagnons sur le point de s'embarquer, ils « feirent de leurs maisons force vivres et vinage apporter. Touts burent à eulx : ils burent à touts. Ce fut la cause pourquoy personne de l'assemblée onques par la marine (3) ne rendit sa gorge (4), et n'eut perturbation d'estomach ne (5) de teste. Auquel inconvénient n'eussent tant commodement obvié, buvants par quelques jours paravant (6) de l'eau marine (7), ou pure, ou mistionnée (8) avecques le vin, usants de chairs de coings, de l'escorce de citron, de jus de grenade aigres et doulces, ou tenants longue diète : ou se couvrants l'estomach de papier, au aultrement faisants ce que les fols médicins ordonnent à ceulx qui montent sus mer (9). »

Avant l'emploi de l'acide phénique, de l'iodoforme, des sels de mercure, du salol, etc., le pansement à l'alcool était d'un usage courant en chirurgie. L'action bienfaisante des composés alcooliques, vin, jus de raisin, etc., sur les plaies et les contusions, était connue du professeur Schyron (10)

(1) Rochas, art. Mal de mer du *Dict. encycl. des sc. méd.*

(2) Les habitants de Thalasse, du grec θάλασσα, la mer.

(3) En mer.

(4) N'eût de vomissements.

(5) Ni.

(6) Auparavant, avant.

(7) Eau salée.

(8) Mélangée, du latin *miscere*.

(9) Tous les remèdes signalés ici (l. IV, ch. 1) par Maître François ont été, en effet, employés infructueusement contre le mal de mer.

(10) « Vous devriez bien nous envoyer, a écrit ailleurs Rabelais, de cet excellent vin que le célèbre docteur Scurron vante pour la guérison et la dessication des playes. »

L'orthographe exacte du nom du maître de Rabelais est Schyron. (Voy. Névrologie : *Le conare, comme une vèze.*)

Guy de Chauliac, le chirurgien des papes Clément VI, Innocent VI et

et de Maître François, son élève. Parmi les divers serviteurs de Gargantua et de Pantagruel qui ont dû à un pansement à l'alcool « d'estre tantost guaris » je me contenterai d'indiquer :

Forgier, auquel « les boviers, bergers et métayers de Seuillé et de Sinais, avec gros raisins chenins (1) estuvarent (2) les jambes contusionnées. »

Et Epistemon (3), décapité, auquel Panurge « nettoya très-bien de beau vin blanc le col et puis la teste ; après les oignit de je ne scay quel oignement (4), et les afusta (5) justement vène contre vène, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, affin qu'il ne fust torti-colli. Ce faict, luy feit à l'entour quinze ou seze points d'aguille (6), affin qu'elle ne tombast derechef. »

Étancher la soif avec des boissons froides fut de tout temps un plaisir recherché. Le sensuel Horace enveloppait de neige l'amphore contenant son falerne.

> Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
> Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
> Au mois de juin !...

s'écrie un des convives du *Festin ridicule*.

« Lorsqu'entrastes en Lybie, demande à Picrochole (7)

Urbain V, qui a préconisé le pansement à l'alcool, n'en est pas, comme on le pense généralement, l'inventeur. Hippocrate a dit, bien longtemps avant lui : « Laver les plaies avec du vin est toujours utile. »

Comme pour justifier le vers d'Horace :

Multa renascentur quæ jam cecidere,

ce pansement, délaissé depuis un quart de siècle, vient d'être remis en honneur en Allemagne, par MM. Lœw, Salzewedel, Bardeleben, etc.

(1) Raisin dont on fait le gros vin.

(2) Pansèrent, lavèrent.

(3) Savant, du grec ἐπίσταμαι, je connais.

(4) Onguent, du latin *unguere,* oindre.

(5) Les ajusta.

(6) Aiguille.

(7) Picrochole, l'homme à la bile amère ; du grec πικρός, amère, et χολή, bile. (Voy. Anat. chirurg.)

un de ses officiers, la caravane de la Mécha (1) ne vous fournit-elle de vin à suffisance?

« — Voire : mais, dist-il, nous ne busmes poinct frais. »

« Buvez frais, si faire se peult (2)... Buvez bon et frais assez (3), comme vous diriez sus le commencement du second degré (4), » recommande Maître François à ses clients (5).

Boire frais, si faire se peut, est un conseil d'hygiène qui a besoin d'explication.

La fraîcheur des boissons n'est pas un luxe, c'est une nécessité. A la température de 4°, les boissons exercent une action stimulante sur l'estomac et l'intestin ; elles favorisent la digestion ; plus froides elles font crisper les

(1) Mecque.

(2) L. I, ch. I.

(3) Prol. du l. III.

(4) Tempéré. Le froid, ainsi que le chaud, le sec et l'humide, comprend, d'après Galien, quatre degrés. A peine marquée au premier degré, son action est appréciable au second, dangereuse au troisième, destructive au quatrième (Voy. Galien, l. V *des Simples* et l. I *des Aliments.*)

(5) La même pensée est encore exprimée dans le chapitre xlv du dernier livre. « Ainsi maintenons que non rire, ains (mais) boire est le propre de l'homme. Je ne di boire simplement et absolument, car aussi bien boivent les bestes ; je di boire vin bon et frais », et dans le chapitre xlii du même livre : « Ce vin n'ha que ce mal qu'il est frais, mais je dis froid plus que glace, que l'eau de Nonacris et Dircé, plus que la fontaine de Contoporie en Corinthe, laquelle glaçoit l'estomach et parties nutritives de ceulx qui en buvoient. »

L'eau que fournissait la fontaine de la montagne de Nonacris en Grèce était, disait-on, si âcre qu'elle perçait tous les vases, hormis ceux faits de la corne du pied d'un mulet. C'est elle qui, portée de Grèce à Babylone et versée à Alexandre, aurait causé sa mort. (Voy. Vitruve, VIII, 3 ; Plutarque, dans *la Vie d'Alexandre;* Strabon, VIII, p. 309, et Pausanias en ses *Arcadiques*, cit., par Prideau dans son *Histoire des Juifs*, édit. Amsterdam, 1722, t. II, pp. 476 et 477.)

La Dircé ou *Dircenna* de Martial était froide comme de la glace.

Avidam rigens Dircenna placabis.

(Martial, Ep. 51, du l. I.)

Pour des détails circonstanciés sur la fontaine de Contoporie, voy. Athenée, l. II.

vaisseaux du tube digestif et provoquent des congestions réflexes du poumon, de la plèvre, etc. C'est une pleurésie et non un empoisonnement qui a causé la mort du grand Dauphin auquel le comte de Montecuculli avait offert un verre d'eau glacée.

Harpagon voulait qu'on gravât au-dessus de la cheminée de sa salle à manger : « qu'il faut manger pour vivre et non vivre pour manger ; » nous ajouterons « et ne pas boire trop frais ».

Rabelais n'a pas dit autre chose.

APPAREIL RESPIRATOIRE

Quaresmeprenant avoit :

> Le nou, comme un baril, auquel pendoient deux goitrous de bronze bien beaulx et harmonieux, en forme d'une horloge de sable.
> L'aspre artère, comme un gouet.
> Le poulmon, comme une aumusse.
> La plèvre, comme un bec de corbin.

Le nou, comme un baril, auquel pendoient deux goitrous de bronze bien beaulx et harmonieux, en forme d'une horloge de sable.

Le *nou*, le larynx (1) ou nœud de la gorge, l'organe de la voix, la portion supérieure renflée du canal aérifère de l'appareil respiratoire. « Sa figure, dit Diemerbroeck, est à peu près circulaire, s'avançant sur le devant et étant aplatie sur le derrière pour laisser l'espace libre à l'œsophage (2). » Il est fermé en haut par une membrane fibreuse mobile, l'épiglotte (3), et constitué par une série de cartilages dont la partie moyenne du plus important, du cartilage thyroïde (4), forme, à la face antérieure du cou, une saillie appelée pomme d'Adam (5). C'est à cette saillie que le larynx est redevable

(1) En grec λάρυγξ.

(2) Diemerbroeck, *loc. cit. suprà*, t. II, p. 179.

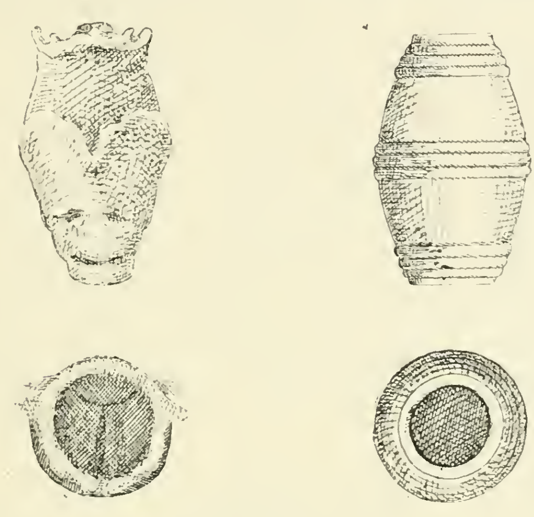
(3) Du grec ἐπὶ, sur, et γλωττίς, la glotte, l'organe de la voix.

(4) Ainsi nommé parce qu'on l'a comparé à un bouclier; du grec θυρεός, rondelle, bouclier, et εἶδος, ressemblance.

(5) D'après Diemerbroeck, « cet avancement, d'autant qu'il est plus visible dans les hommes que dans les femmes, est appelé en eux pomme d'Adam, parce que le vulgaire s'est imaginé que le morceau de la pomme

du nom de nœud ou plutôt de nou, sous lequel il a été désigné autrefois par les anatomistes et sous lequel il est désigné encore dans les campagnes.

Les *barils* (*barris*) anciens étaient des tonnelets s'ouvrant par l'un des bouts ou munis d'un robinet, faits habituellement, les uns d'un bois précieux, voire même d'ivoire ou d'argent, et que l'on plaçait sur les buffets et dressoirs pendant les repas, et qui contenaient des sauces froides, des liqueurs, de la moutarde (1), etc. ; les autres d'un bois



Le nou, comme un baril.

grossier, et que l'on transportait sur les épaules ou sous le bras au moyen d'une courroie et avec lesquels les religieux quêteurs (2) s'en allaient demander du vin et de

fatale qu'Adam voulut manger resta, par punition divine, en son gosier, ce qui fit détendre et avancer en dehors ce cartilage et que cet avancement ou protubérance est passé en ses descendants comme par héritage. » (Diemerbroeck, *loc. cit. suprà*, t. II, p. 180.)

(1) Il est des caves à liqueurs en verre, des moutardiers, des pots à rillettes, etc., en faïence ou en grès, qui ont encore cette forme.

(2) Et aussi les lépreux. « Aujourd'hui on baille aux ladres des cliquettes et un baril, afin qu'ils soient conneus du peuple. » (Ambroise Paré, *loc. cit. suprà*, ch. xii.)

Comme l'entrée des boutiques était interdite aux lépreux, ceux-ci se

l'huile. Il est évident que, dans la comparaison en cause, il s'agit des petits barils de salle à manger. Un dessin de l'*Inventaire de Charles V* permet de constater que ces barils n'étaient que des réductions enjolivées de nos barils actuels.

A la naissance de la trachée et sur les parties latérales du larynx, ou, pour parler plus exactement, sur les parties latérales de son principal cartilage, on trouve un corps glanduleux, le corps thyroïde, composé de deux lobes réunis par une portion rétrécie dite isthme du corps thyroïde. L'augmentation de volume du corps thyroïde constitue la maladie connue sous le nom de goître, goêtre, gouètre (du latin *guttur*, gorge). Cette augmentation de volume du corps thyroïde peut être totale ou partielle. Quand elle porte seulement sur les deux lobes, ceux-ci, transformés en deux tumeurs plus ou moins symétriques, aussi dures que du bronze et très rapprochées par suite de l'aplatissement du conduit aérien et de la disparition presque complète de l'isthme, représentent assez bien « une horloge de sable (1) » couchée sur l'un ou l'autre de ses côtés.

Le goître accompagne souvent le crétinisme et est très commun dans les pays de montagnes, principalement dans les Alpes et dans les Pyrénées. Le mot de Cagots s'applique, d'autre part, aussi bien aux moines mendiants revêtus de la cagoule qu'aux habitants du Béarn atteints d'une hypertrophie de la glande thyroïde. On appelle même kagot, dans les Pyrénées l'hypertrophie de cette glande (2). Le « père

servaient de leurs cliquettes pour prier les marchands de leur apporter dans la rue le pain et la boisson dont ils avaient besoin.

(1) L' « horloge de sable » était formée de deux ampoules de verre superposées où le sable, tombant de l'une dans l'autre, mesurait un certain espace de temps. Le sablier dont se servent encore les cuisinières pour se rendre compte du degré de cuisson des œufs qu'elles déposent dans l'eau bouillante en est une réduction.

(2) Pour de plus amples détails sur l'étymologie du mot Cagot, voy. :

et nourrisson des médicins » était donc cagot d'esprit et de corps.

A la suite d'une angine, le larynx et son couvercle l'épiglotte sont parfois le siège d'une fluxion œdémateuse qui, en empêchant l'entrée de l'air dans les poumons, peut amener la mort par suffocation. C'est cette maladie, appelée œdème de la glotte, que les habitants de la Quintessence souhaitent en ces termes aux ennemis de leur reine :

« Leur male-angine (1), qui leur suffoquast le gorgeron (2) avecques l'épiglottide. »

L'aspre artère, comme un gouet.

L'*aspre artère*, la trachée-artère, est le tronc commun des canaux aérifères des poumons. Elle est verticale et a la forme d'un cylindre dont le tiers ou le quart postérieur aurait été enlevé. Située en partie dans le cou, en partie dans la poitrine, elle est formée par seize à vingt cerceaux cartilagineux superposés que séparent autant d'anneaux fibreux (3).

Dans le chapitre XIX du livre II, Maître François a donné à ce conduit le nom qu'il porte aujourd'hui. Panurge, conversant par signes avec l'Anglais Thaumaste (4), « ouvre quelque peu de la bouche, et avecques le plat de la main

le Monde primitif de Court de Gebelin, les *Observations* de Ramond, le *Voyage aux Alpes* de Saussure, etc.

(1) L'angine maligne.

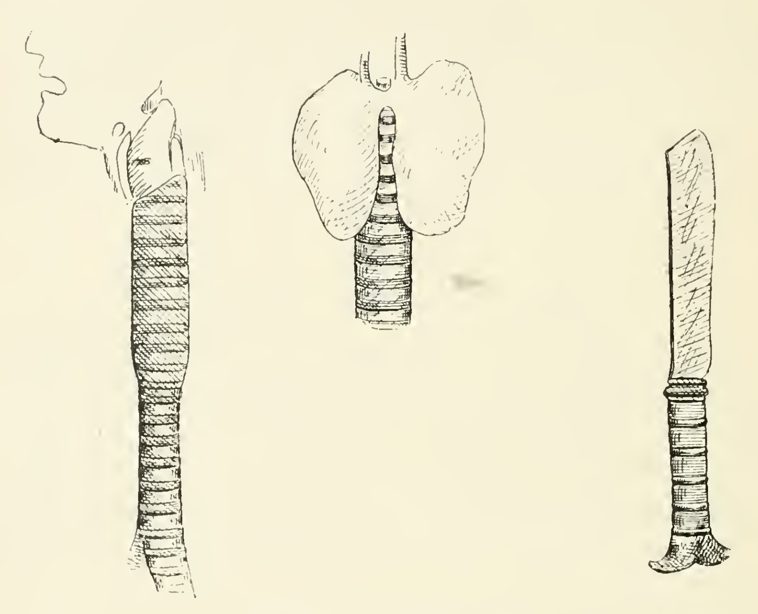
(2) Le nœud de la gorge, le larynx.

(3) D'où son aspect noueux et ses noms d'*aspre artère*, d'*artère inégale*, de *trachée-artère* (du grec τραχὺς, rude, épais, et ἀρτηρία, artère), etc.

Les Anciens ont appelé artères (du grec ἀὴρ, air, et τηρεῖν, conserver) les vaisseaux à sang rouge. De ce que ces vaisseaux sont vides de sang, après la mort, ils ont conclu à tort qu'ils étaient pleins d'air pendant la vie. D'après son acception étymologique, le mot artère ne convient qu'à la trachée qui est un conduit aérifère.

(4) Homme noble, admirable.

dextre (1) frappoit dessus, faisant en ce (2) un grand son et profund, comme s'il venoit de la superficie du diaphragme (3) par la trachée artère ». On sait que Rabelais a appelé encore l'organe dont il s'agit « artère inéguale ». (Voy. Appareil digestif : *Le gaviet, comme un peloton d'estouppes.*)



L'aspre artère, comme un gouet.

Gouets, « petits demy-cousteaulx, dont les petits enfants de nostre pays cernent les noix, » dit Rabelais (4). Par « demy-cousteaulx » il faut comprendre les couteaux de travail ou de table qui avaient, au moyen âge, des dimensions moindres que les couteaux de combat ou de chasse. Le gouet est

(1) Droite.

(2) Par ce moyen.

(3) En appliquant vivement et fortement la main sur la bouche, on fait rentrer une certaine quantité d'air dans les voies aériennes, mais le son ainsi produit ne saurait avoir le timbre ni l'intensité de celui qui suit l'inspiration brusque provoquée par une convulsion du diaphragme (hoquet, sanglot).

(4) L. I, ch. XXVII.

toujours une petite serpe ou couteau sans ressort à manche rond et à lame droite ou recourbée.

« Un goé ou sarpe que le suppliant tenoit en sa main de quoy il tailloit les vignes. » (*Lettres de rémission* de 1409.)

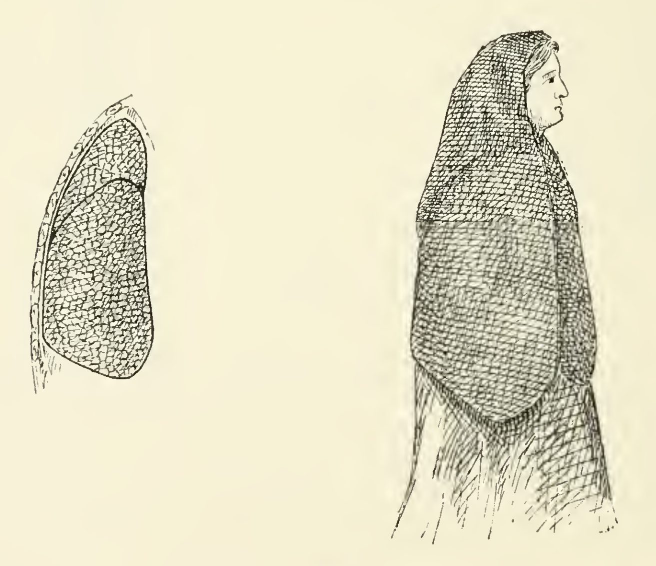
Dans son article Goître du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, M. Krishaber avance que ce mot a été employé pour la première fois, pour désigner les tumeurs du corps thyroïde, par Fabrice de Hilden (*Observat. et anat. chirurg. cent.*, III, 1614). S'il eût lu *Pantagruel*, M. Krishaber eût vu que Rabelais a usé non seulement du mot goître pour désigner les tumeurs du corps thyroïde, mais encore signalé la variété de déformation de la trachée que cause l'hypertrophie des deux lobes latéraux de ce corps et qui a été décrite successivement sous le nom d'*aplatissement bilatéral de la trachée* par Bonnet, en 1855 (*Comptes rendus de l'Acad. des sc.*, 15 août 1855); de *trachée en fourreau de sabre*, par Demme, en 1861 (*Medicin Zeitschrift*; Wurzburg, 1861, t. II); de *trachée en ruban*, par Rose, en 1877 (*Corresp. Bl. für Schweiz. aerzte*, 1877). En comparant la trachée, comprimée par les deux lobes augmentés de volume du corps thyroïde, à un gouet, le romancier-médecin a même été mieux inspiré que Bonnet, Demme et Rose. On croirait, en effet, d'après les comparaisons de Bonnet, de Demme et de Rose, que, dans ce cas, la trachée est déformée dans toute sa longueur. Or, il n'en est rien. Le goître thyroïdien double ne descend pas d'ordinaire dans la poitrine (Cruveilhier). Il s'ensuit qu'il ne peut aplatir et n'aplatit, en la comprimant à droite et à gauche, que la portion du conduit aérien incluse dans le cou, laissant indemne la portion incluse dans la poitrine. Avec sa portion cervicale aplatie transversalement et sa portion thoracique restée ronde, la trachée ressemble entièrement à un couteau à lame droite sans ressort.

En somme, la comparaison en question est doublement heureuse : elle est très exacte et témoigne que Rabelais

s'est autant soucié de l'anatomie pathologique que de l'anatomie descriptive, de l'anatomie chirurgicale, de l'anatomie comparée, de l'anatomie des formes.

Le poulmon, comme une aumusse.

Les *poumons* (πνεύμων, de πνέω, je respire) sont les organes de la respiration. Ils sont au nombre de deux, renfermés dans la cage thoracique et constitués par un amas de vésicules élastiques qui se distendent pendant l'inspiration et reviennent sur elles-mêmes pendant l'expiration. Le poumon gauche est divisé en deux portions ou lobes, distingués en supérieur et en inférieur, et le poumon droit en trois lobes, distingués en supérieur, moyen et inférieur.



Le poulmon, comme une aumusse.

L'*aumusse* ou aumuce — (du latin barbare *almucia*, qui vient, selon Wachter, de l'allemand *mütze*, sorte de coiffure ou d'habillement de tête), — dont la bande d'hermine que portent aujourd'hui sur le bras les chanoines, et sur l'épaule les magistrats et les professeurs, est un reliquat, était un man-

telet en fourrures ou doublé de fourrures, pourvu d'un capuchon rond ou pointu. L'aumusse des femmes du moyen âge ressemblait au capulet actuel des paysannes du Midi de la France.

« A Paris, dist Carpalim (1), Groingnet, cousturier, sus la forme d'un casaquin tailloit par mégarde une aumusse. »

« Je les ai vu non aumusse, ains (2) armet en test porter. » (L. IV, ch. L.)

L'aumusse, recouvrant la tête et la partie supérieure du tronc d'une personne en prière, c'est-à-dire dont les avant-bras sont à demi fléchis et les mains accolées l'une à l'autre, perpendiculairement à la poitrine, a beaucoup de similitude avec un poumon et son pédicule. On peut même présumer que Rabelais a vu l'équivalent du lobe supérieur du poumon dans le capuchon de l'aumusse, et du lobe inférieur du poumon dans le reste de ce vêtement. Cette hypothèse est d'autant plus admissible que, pendant fort longtemps, les anatomistes ont cru que, chez l'homme, le poumon droit n'avait normalement, comme le poumon gauche, que deux lobes. Dans l'*Anatomie* de Diemerbroeck (1727), que j'ai déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois, on lit (t. II, p. 150) : « Chacun des poumons se divise en lobe supérieur, qui est le plus petit, et en inférieur, qui est le plus grand, rarement le poumon se divise-t-il en trois lobes. Il y a néanmoins plusieurs lobes dans les chiens, surtout dans les chiens de chasse. »

La plèvre, comme un bec de corbin.

La *plèvre* est un sac membraneux qui contient les poumons. Elle est résistante et néanmoins si mince et si transparente qu'elle laisse voir, avec la limpidité du cristal, les moindres détails et toutes les nuances de coloration du

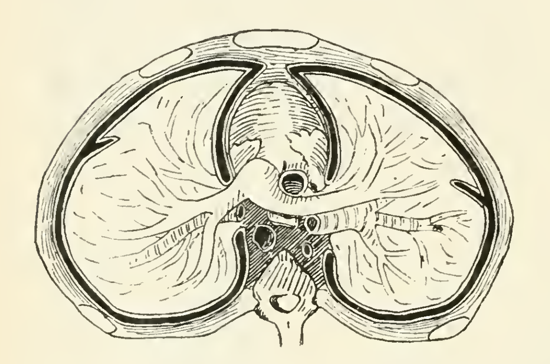
(1) Nom d'un des serviteurs de Pantagruel, prompt, alerte ; du grec καρπάλιμος.

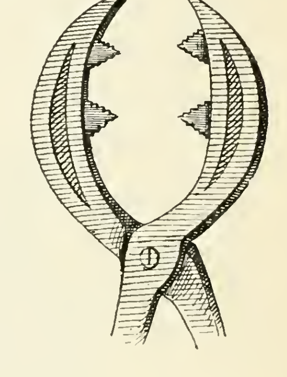
(2) Mais.

parenchyme pulmonaire. Il y a deux plèvres comme il y a deux poumons.

Bec de corbin. « Instrument de chirurgie, dit Furetière, fait en forme de pincettes ou tenailles et qui sert à tirer des plaies les corps étrangers et nuisibles : son nom lui vient de sa ressemblance avec le bec d'un corbeau. »

Sous Louis XIV, il y avait encore à la Cour un corps de hallebardiers commandés par Lauzun et appelés les Becs-de-corbin, en raison de la courbure en bec de corbeau du fer de leur hallebarde.





La plèvre, comme un bec de corbin.

Ainsi que chaque poumon sur lequel elle se moule, chaque plèvre présente une base concave, une face externe convexe, une face interne concave, deux bords et un sommet plus ou moins pointu. Une coupe horizontale des deux plèvres a les contours d'un des becs de corbin d'Ambroise Paré (1).

Physiologie. — Rabelais a écrit : « Le poulmon ne cesse avec ses lobes et soufflets refreschir le sang. » Ce refroidissement du sang dans le poumon, dont Helvétius a fait la base de sa théorie mécanique de la respiration, longtemps nié, est aujourd'hui incontestable. Cl. Bernard a démontré expérimentalement que le sang contenu dans le ventricule

(1) Ambroise Paré, *loc. cit. suprà*, p. 633.

gauche, c'est-à-dire le sang qui a traversé le poumon, a une température moins élevée que celui qui est contenu dans le ventricule droit. Le sang se rafraîchit en traversant le poumon, parce qu'il y est en contact plus immédiat avec l'air extérieur, dont la température est inférieure à la sienne, et qu'il y perd par évaporation une certaine quantité d'eau. On sait que, dans les cas où la mort est douteuse, il est recommandé de placer une glace à l'entrée des voies aériennes pour voir si cette glace se ternit ou non.

Quaresmeprenant avoit :

> Les rognons, comme une truelle.
> Les pores uretères, comme une crémaillière.
> La vessie, comme un arc à jallet.
> Le col d'icelle, comme un batail.
> L'urine, comme un papefigue.

Les rognons, comme une truelle.

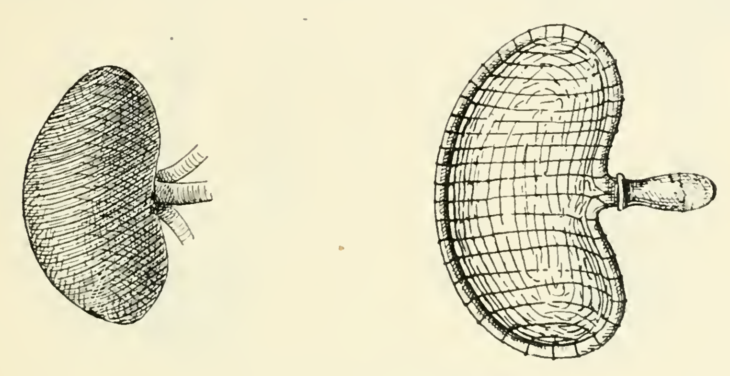
Les *rognons*, les reins, les glandes au nombre de deux, qui sécrètent l'urine. Ils sont logés, de chaque côté de la colonne vertébrale, dans la région qui porte leur nom, au fond d'une large excavation remplie de graisse que Rabelais a comparée au pot de grès ventru dans lequel on conserve le beurre (1). Chacun d'eux a la forme de la truelle dont on se sert pour retirer le poisson d'un vivier ou d'un baquet.

Les Anciens ont-ils connu ce genre de truelle? Il serait aussi imprudent de le nier que de l'affirmer. On retrouve

(1) *Les reins, comme un pot beurrier.* Maître François, qui a parlé des reins et de leur loge, a parlé également de la portion de la colonne vertébrale, dite colonne lombaire, à droite et à gauche de laquelle ils sont placés. Il l'a comparée à un cathenat, « cadenas, qu'on a écrit aussi cadenat et qui se dit *catenaccio* en italien, du latin *catena*, chaîne. Passerat remarque, sur Properce 654, que les serrures n'étaient anciennement attachées aux portes qu'avec des chaînes. » (Esmangart et Johanneau.) Chez un individu étique les vertèbres se dessinent, en effet, sous la peau, à la façon d'une chaîne.

La maigreur squelettique de Quaresmeprenant attestée par : *ses hanches, comme un vibrequin ; ses genoils, comme un escabeau ; ses lumbes,*

chaque jour, je me plais à le répéter, des objets, et principalement des objets usuels, qu'on croyait d'invention récente. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le mot truelle, diminutif de *trua* (cuiller), signifie une chose creuse et appartient à la même famille que le verbe grec τρύω (trouer, creuser). Quant à la truelle des maçons, qui n'a pas changé de forme depuis la période romaine (Viollet-Le-Duc), elle ne



Les rognons, comme une truelle.

ressemble pas au rein, et la truelle d'argent pour découper et servir le poisson n'est ordinairement pas emmanchée de côté.

Les pores uretères, comme une crémaillière.

Les *pores urétères*, les uretères. Ce sont deux canaux qui portent l'urine des reins à la vessie. Ils s'étendent obliquement de la région rénale à la région pelvienne.

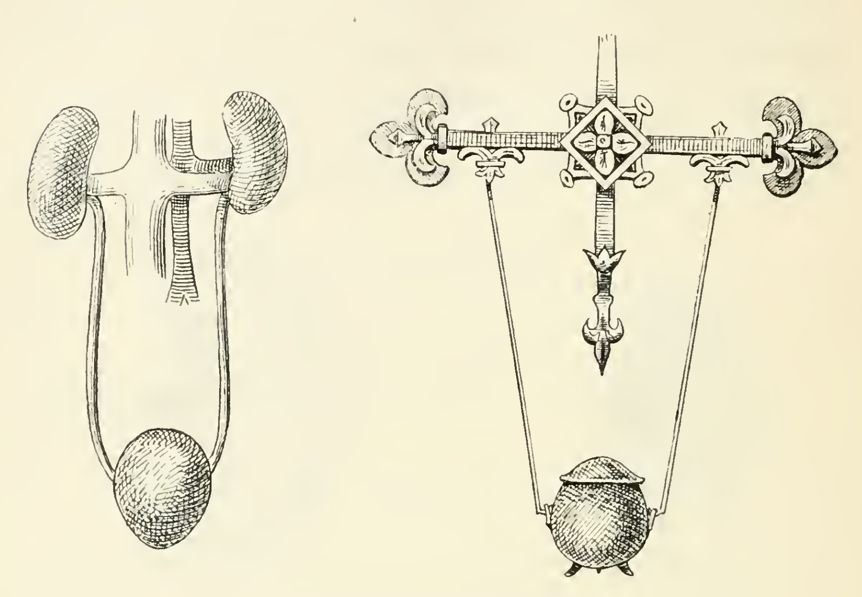
Crémaillière, appareil de cuisine que tout le monde connaît. La crémaillère ancienne se composait d'une tige ver-

comme un cathenat, l'est encore par : *sa poitrine, comme un jeu de regnalles*, etc.

Le jeu de regnalles est le jeu de l'orgue, plus connu sous le nom de jeu de voix humaines.

La poitrine amaigrie, avec ses saillies et ses creux successifs, a évidemment quelque ressemblance avec un jeu d'orgues.

ticale supportant une barre horizontale mobile garnie de chaînettes ou de tiges auxquelles on accrochait les mar-



Les pores uretères, comme une cremaillière.

mites. Celle du modèle ci-dessus a figuré à l'Exposition nationale de Tours, de 1892.

La vessie, comme un arc à jallet.

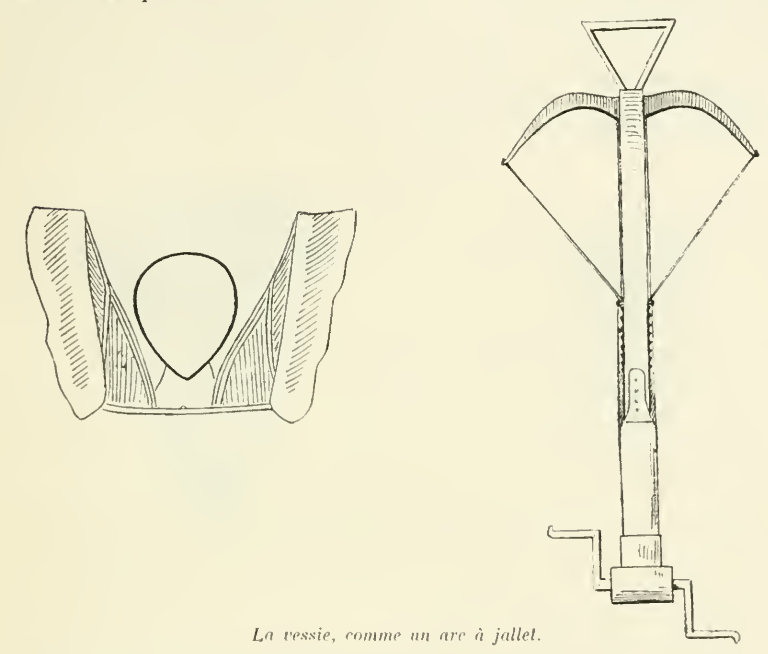
La *vessie* est un réservoir musculo-membraneux dans lequel l'urine, versée goutte à goutte, s'accumule et séjourne jusqu'au moment de son expulsion.

Pleine, elle a l'aspect d'un œuf énorme, à grand diamètre dirigé obliquement de haut en bas et d'arrière en avant. Vide, elle présente une forme arrondie, presque sphéroïdale. Quelquefois elle est aplatie d'avant en arrière, de sorte que son diamètre transversal s'allonge au point d'égaler ou même de surpasser son diamètre longitudinal. C'est ce qui s'observe surtout chez la femme.

Arc à jallet ou à jalet. Arbalète de chasse plus légère

et plus petite que les arbalètes de guerre et qui lançait, au lieu des carreaux-flèches, de petites balles de plomb et même de terre glaise, et avec laquelle on tirait sur les oiseaux.

C'est une arbalète de ce genre que, sans doute, Grandgousier « feit faire à Pantagruel comme il estoit petit, pour s'esbattre après les oisillons ».



La vessie, comme un arc à jallet.

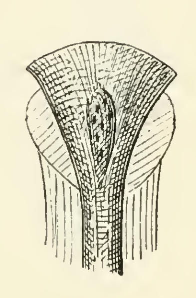
Les Allemands appelaient cette arbalète *balestre*, dès qu'elle était un peu grande. Jallet ou jalet paraît dériver du grec ἰάλλειν, *mittere*, envoyer, lancer. L'arc à jallet, dont on voit le dessin, est représenté dans Racinet (*le Costume historique*, pl. 218; Paris, 1888).

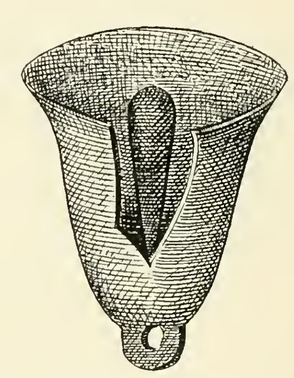
La vessie, en revenant sur elle-même, chasse l'urine dans le canal de l'urèthre comme la corde de l'arc à jallet lance les balles.

Quand la vessie se remplit, elle remonte du bassin dans le ventre et le tend. L'effet inverse se produit quand elle se désemplit, d'où les expressions : avoir la vessie tendue, relâchée, de lâcher de l'eau, le ventre, etc.

Le col d'icelle, comme un batail.

Le *col d'icelle*, le col de celle-ci ; le col de la vessie est l'orifice interne du canal de l'urèthre. Il est rond, évasé, plus large que l'orifice externe et offre à sa partie médiane une saillie longitudinale, dite crête uréthrale ou *veru-montanum*, dont l'extrémité postérieure est renflée. Par suite de l'augmentation de volume de la prostate, cette saillie est très prononcée chez les vieillards.





Le col d'icelle, comme un batail.

Batail, battant de cloche.

Il est fait mention, dans le chapitre XIX du livre I, qu'un latiniste, demeurant près de l'Hôtel-Dieu, désirait que les cloches de Notre-Dame « fussent de plume, et le batail fust d'une queue de regnard (1) : pource (2) qu'elles lui engendroient la chronique (3) aux tripes du cerveau (4) ». (Voy. Névrologie, Physiologie.)

Entre l'orifice évasé du col de l'urèthre et le *veru-montanum* et une clochette dont le battant touche la paroi, c'est-

(1) Renard.

(2) Parce qu'elles.

(3) Une maladie chronique, laquelle ? La migraine, répondent quelques commentateurs. Est-ce bien sûr ?

(4) Aux circonvolutions cérébrales dont les flexuosités rappellent en petit celles de l'intestin.

à-dire une clochette renversée dans le sens de son grand axe, il y a une certaine analogie.

L'urine, comme un papefigue.

Papefigue, hérétique, homme qui fait la figue au pape. Rabelais nous apprend lui-même l'origine de ce mot (1). Autrefois, les Papefigues étaient appelés Gaillardets (2). Un jour, ils insultèrent le portrait papal, et les Papimanes (3), pour se venger, leur déclarèrent la guerre, « taillarent (4) à fil d'espée tout homme portant barbe. Aulx femmes et jouvenceaulx pardonnarent avecques condition semblable à celle dont l'empereur Federic (5) Barberousse jadis usa envers les Milanois.

« Les Milanois s'estoient contre luy absent rebellés (6), et avoient l'impératrice sa femme (7) chassée hors la ville, ignominieusement montée sus une vieille mule nommée Thacor (8) à chevauchons de rebours (9). Federic à son retour, les ayant subjugués et resserrés (10), feit telle diligence (11) qu'il recouvra la célèbre mule Thacor. Adoncques (12), au milieu du grand Brouet (13), par son ordonnance, le bourreau

(1) L. IV, ch. XLV.

(2) Hommes qui n'ont pas peur, hardis gaillards.

(3) Les gens qui aiment le pape, qui sont dévoués au pape. On dit aujourd'hui les ultramontains.

(4) Tuèrent.

(5) Frédéric.

(6) Révoltés, du latin *rebellare*.

(7) Béatrix.

(8) Thacor ou Thecor en hébreu signifie anus, ulcère ou fic à l'anus. C'est le nom des fics dont furent affligés les Philistins. (Voy. *le Livre des Rois*, ch. VI, vers 5.)

(9) En chevauchant à rebours. On disait autrefois à chevauchons, comme nous disons encore à tâtons, à reculons.

Cette peine, considérée comme infamante, était jadis appliquée principalement aux prostituées et aux femmes adultères.

(10) Renfermés, faits prisonniers.

(11) Agit si rapidement, avec une telle promptitude, du latin *diligentia*.

(12) Alors.

(13) « C'est la grande halle de Milan » (Briefve Déclaration). La place où

mist és membre honteux de Thacor une figue, présents et voyants les citadins captifs : puis cria de par l'empereur, à son de trompe, que quiconques d'iceulx vouldroit la mort évader (1) arrachast publiquement la figue avecques les dents, puis la remist on propre lieu (2) sans ayde des mains. Quiconques en feroit refus, seroit sus l'instant pendu et estranglé. Aulcuns d'iceulx (3) eurent honte et horreur de telle tant abominable amende (4), la postposarent (5) à la craincte de mort, et furent pendus. És aultres la craincte de mort domina sus telle honte. Iceulx, avoir à belles-dents tiré la figue, la monstroient au boye (6) apertement (7) disants : *Ecco lo fico* (8).

« En pareille ignominie, le reste de ces pauvres et désolés Gaillardets furent de mort garantis et saulvés. Furent faicts esclaves et tributaires, et leur fut imposé nom de Papefigues, parce qu'au portraict papal avoient faict la figue (9). »

était située cette halle porte de nos jours le nom de place de Broglio, de Breuil en français, c'est-à-dire place du Petit Bois ou du Jardin.

(1) Fuir.

(2) Au même lieu.

(3) Quelques-uns d'entre eux.

(4) Châtiment, punition ; du latin *emenda*, pour *emendatio*, dérivé d'*emendare*, corriger.

(5) La mirent après, lui préférèrent ; du latin *post*, après, et *ponere*, poser.

(6) Au bourreau ; de l'italien *boja*.

(7) Très visiblement ; du latin *apertè*, ouvertement, nettement.

(8) « Voici la figue », en italien.

(9) Cette périphrase se trouve dans maints écrits anciens.

Puisque par l'aide de Dieu
Sommes mis en nostre lieu,
Et que nous faisons la figue
Aux tyrans de la ligue.....

(Leroux de Lincy, *Recueil des chants historiques*, t. II, p. 487.)

« C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui donne de quoi faire la figue à la force. » (Montaigne, *Essais*, l. I, ch. xvii.)

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpes changeants,
Au danger, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.

(La Fontaine, *la Chauve Souris et les Deux Belettes*, l. II, fable 5.)

Faire la figue, c'était montrer le pouce passé entre l'index et le

Ce premier point fixé, il me reste à établir en quoi l'urine de Quaresmeprenant ressemblait à un ennemi du pape, à un hérésiarque. J'y arrive.

En 1546, l'année qui suivit la concession d'un privilège donné à Rabelais pour imprimer le tiers livre de *Pantagruel*, François Ier permettait d'employer les armes pour punir les Vaudois de Cabrières et de Mérindole. Grippeminaud d'Oppède fit revivre un arrêt rendu cinq ans auparavant par « les Chats-fourrés » du Parlement d'Aix, et les soldats se mirent en campagne. « Tout était horrible et cruel dans la sentence qui fut prononcée contre les hérétiques, nous apprend l'historien De Thou, et fut plus horrible et plus cruel encore dans l'exécution. Vingt-deux bourgs ou villages furent brûlés ou saccagés avec une inhumanité dont l'histoire des peuples les plus barbares présente à peine des exemples. Les malheureux habitants surpris pendant la nuit et poursuivis de rochers en rochers, à la lueur des feux qui consumaient leurs demeures, n'évitaient souvent une embûche que pour tomber dans une autre; les cris pitoyables des vieillards, des femmes et des enfants, loin d'amollir le cœur des soldats forcenés de rage, comme leurs chefs, ne faisaient que les mettre sur la trace des fugitifs et marquer les endroits où ils devaient porter leur fureur. »

« Quiconque était soupçonné d'hérésie, affirme de son côté l'historien Macaulay, quel que fût son rang, son savoir, sa réputation, devait se disculper à la satisfaction d'un tribunal sévère et vigilant ou mourir par le feu. »

médius, comme pour figurer une figue. En Italie, et principalement à Milan, ce geste a été considéré pendant fort longtemps comme excessivement injurieux.

La punition infligée aux Milanais par Frédéric Barberousse pourrait bien avoir pour origine, comme nos jeux populaires de la poêle et du farinier, le τρυγοδίφησις des Grecs, ou quête dans la lie, sorte d'amusement qui consistait à mettre les mains derrière le dos et à saisir avec la bouche un objet placé au fond d'un plat de lie.

L'urine de Quaresmeprenant était brûlante, corrosive, avait la température d'un papefigue sur le bûcher (1). Elle était en rapport avec la nourriture échauffante que prenait le fidèle observateur des lois du carême. (Voy. Physiologie de l'appareil digestif, aliments du carême.)

PHYSIOLOGIE. — Après avoir analysé les phénomènes de la digestion et de la respiration, Rabelais a rendu compte de la façon dont s'opèrent les sécrétions de l'urine et du liquide spermatique.

« Les rognons, par les vènes émulgentes (2), tirent du sang, dit-il, l'aiguosité (3), que vous nommez urine, et par les uretères la découllent en bas. Au bas trouve réceptacle propre : c'est la vessie, laquelle en temps opportun la vuide hors. »

Soumettons cette théorie à la critique de la science contemporaine. Les Poissons ont une veine rénale afférente ou, si l'on veut, une veine porte rénale. Cette veine porte rénale existe chez les Batraciens, les Reptiles et même aussi chez les Oiseaux, s'il faut en croire les travaux de Jacobson.

(1) En admettant que par Papefigues Rabelais ait entendu désigner, comme le pense M. Ducrot, les habitants des îles Heiligoland, la conclusion serait la même. « En 1519, dit M. Ducrot, Christian II, surnommé le Cruel, roi de Danemark, envahit la Norvège et ses îles, massacra les évêques, les prêtres et les moines, détruisit le culte catholique, et força les habitants à faire la figue au pape en embrassant le luthéranisme, après avoir ravagé, brûlé, saccagé tout le pays.

« Irrités de ces cruautés inouïes, les quatre états du royaume, le clergé, les nobles, les bourgeois et les paysans, s'insurgent, prennent les armes, massacrent les Danois, et forcent Christian II à s'enfuir en son pays. Le culte catholique est partout rétabli : mais on ne put relever aussi vite les ruines dont ce pays désolé était couvert. » (DUCROT, *loc. cit. suprà*, p. 18.)

(2) Les veines des reins, du latin *emulgere*, épuiser à force de tirer.

(3) La partie aqueuse, l'eau, du latin *aqua*. C'est à leur situation auprès de lacs limpides ou d'étangs marécageux que les villes d'Aiguebelle (*aqua*, eau, et *bella*, belle, en basse latinité), Aigueperse (*aqua sparsa*, eau éparse), Aigues-Mortes (*aquæ mortuæ*, eaux mortes, eaux croupissantes), Aigues-Vives (*aquæ vivæ*, eaux courantes), etc., doivent d'être ainsi dénommées. On dit encore *aigue* pour eau, dans tout le Midi de la France.

La veine porte rénale de tous ces Vertébrés concourt puissamment à la sécrétion urinaire.

Les Mammifères n'ont pas de veine porte rénale, mais Cl. Bernard a découvert que, chez eux, la veine cave a deux usages : celui de porter le sang au cœur et de le rapporter par reflux au rein ; joue, par conséquent, le rôle de veine porte rénale indirecte. Des expériences ultérieures de Béraud ont établi enfin que, chez ceux-ci, « l'artère rénale et par moments la veine rénale concourent à la sécrétion urinaire » (1).

En écrivant : « les rognons par les vènes émulgentes, tirent du sang l'aiguosité, que vous nommez urine, » Rabelais a donc, après Galien, exprimé une vérité relative, du moins en ce qui concerne les Mammifères, y compris l'homme.

La sécrétion urinaire est augmentée par l'ingestion de diverses substances médicamenteuses. Rabelais en cite plusieurs à propos du déluge urinal qui noya les Dipsodes et les Géants assiégés dans leur camp (2). « Panurge donna à manger à Pantagruel quelque diable de drogues composées de lithontripon (3), néphrocatarticon (4), coudignac cantharidisé (5) et aultres espèces diurétiques (6). »

(1) Béraud, *Éléments de physiologie de l'homme*, t. II, p. 152 ; Paris, 1857.

(2) L. II, ch. xxviii. Pour M. Ducrot, les Dipsodes, en grec altéré (de δίψα, soif), ce sont les Scythes. « Dans le mot « Scythi », Rabelais lit, dit-il (*loc. cit. suprà*, p. 6), *sitis*, en latin la soif, et joue sur ce mot avec d'autant plus de raison que cette contrée, très fertile en quelques parties, est remplie de déserts de sable ; l'hiver, les habitants ne peuvent se désaltérer : les fleuves, les lacs, les rivières, tout est gelé pendant neuf mois de l'année. »

(3) Le lithontripon (de λίθος, pierre, et τρίψις, broiement) est l'essence des lithontriptiques. Les lithontriptiques sont des substances qu'on croyait propres à dissoudre les pierres dans la vessie, le jaspe vert, le sang de bouc mêlé à du vin blanc, par exemple.

(4) Le néphrocatarticon (de νεφρός, rein, et de κάθαρσις, purgation) est une substance qui servait à vider les rognons. Mais laquelle ?

(5) La confiture de coings, à laquelle on a ajouté de la poudre de cantharides dont l'action sur l'appareil génito-urinaire est toute-puissante.

(6) Espèces est un terme générique qui désigne en médecine un

Jusqu'au xviie siècle, l'examen des urines a joué un rôle capital en médecine. Dans le tableau *la Femme hydropique* qui est universellement regardé comme le chef-d'œuvre de G. Dow, un médecin contemple attentivement les urines de la malade, qui sont contenues dans un ballon de verre à long col. Parmi les nombreux ouvrages ayant trait à l'examen des urines, qui ont été publiés par les savants du moyen âge, je me bornerai à indiquer le *Tractatus de urinis* de Rondellet, le *De Urinis* de Montagnana, le *De Urinis* d'Actuarius, les *Carmina de urinarum judiciis* d'Egidius, et le *De Cautelis urinarum* de Bernard Gordon. Dans le dernier, il est fait mention de différents tours de passe-passe et d'un choix de réponses équivoques propres à tirer d'embarras les uropathes de cette époque, auxquels le liquide sécrété par les reins d'une personne souffrante n'indiquait rien. Cette vogue de l'uroscopie aux xive, xve et xvie siècles est attestée par tous les vieux conteurs (1) et par divers passages de *Gargantua* et de *Pantagruel*.

« Prinse (2) Italie, remarque un des gouverneurs présomptueux de Picrochole (3), voila Naples, Calabre, Apoule (4)

ensemble de racines, de fleurs ou autres parties végétales douées de propriétés analogues. Il y a des espèces astringentes, laxatives, narcotiques, etc. Les espèces diurétiques ou qui font uriner (en grec διουρητικός, fait de διουρέω, j'urine) sont le chiendent, l'asperge, la guimauve, etc.

(1) Merlin Coccaie dit :

« Le médicin trottant par la ville va contempler les urines. » (L. II.)

Jean Bouchet :

« Elle fust contraincte de demeurer au lict malade..... son espoux y fist venir plusieurs médicins, mais ils n'eussent peu cognoistre son mal au poux, ne a l'urine. » (*Le Panegyric de Loys de la Trimoille*, ch. vii.)

Marguerite de Navarre :

« Quand elles perceurent qu'elle ne se disposoit à garison, elles ordonnèrent que l'une d'elle yroit à Rouen porter son urine à ung médecin de grande renommée. » (*Cent Nouvelles nouvelles*, xxi.)

De diverses phrases de Caton et de Cicéron, on peut inférer que l'examen des urines était également considéré comme un moyen précieux de diagnostic chez les Grecs et les Romains.

(2) L'Italie prise.

(3) L. I, ch. xxxiii.

(4) L'Apulie, aujourd'hui la Pouille.

et Sicile toutes à sac, et Malthe avec. Je voudrois bien que les plaisants chevaliers, jadis Rhodiens (1) vous résistassent, pour voir de leur urine (2). »

Bringuenarilles (3), avaleur de moulins à vent, « sus l'heure de sa digestion, estoit en griève maladie tombé, par certaine crudité d'estomach, causée de ce (comme disoient les médicins) que la vertus concoctrice de son estomach, apte naturellement à moulins à vent touts brandifs (4) digérer, n'avoit pu à perfection consommer les paelles (5) et coquasses (6) : les chauldrons et marmites avoit assez bien digéré. Comme disoient cognoistre (7) aulx hypostases (8) et énéorèmes (9) de quatre bussarts (10) d'urine qu'il avoit à ce matin en deux fois rendu. Pour le secourir usarent de divers remèdes selon l'art. Mais le mal fut plus fort que les remèdes. »

« Comme grandement est par Herophilus blasmé Callianax, médicin, qui, à un patient l'interroguant et demandant : « Et mon urine, vous dict-elle poinct que je meure? » il (11) follement respondit : « Non, si t'eust Latona (12) mère des beaulx enfants Phœbus et Diane engendré (13). »

(1) Les chevaliers de Malte, primitivement les chevaliers de Rhodes.

(2) Tant elle serait curieuse à voir, modifiée par les émotions du combat ou de la peur.

(3) Fendeur de naseaux. De *bringer*, frotter, fouetter, et *narilles*, les narines. (L. IV, ch. XVII.)

(4) Tout entiers.

(5) Pelles.

(6) Coquasses, de *coquere*, cuire ; coquemars.

(7) Connaître.

(8) *Hypostases* ou *hypostathmes*, sédiments de l'urine.

(9) Nébulosités dans l'urine, du grec ἐν, dans, et αἰωρεῖν, suspendre.

(10) 864 pintes.

(11) Celui-ci, Callianax.

(12) Latone, fille de Céos et de Phœbé, a eu de Jupiter deux enfants, Phœbus-Apollon et Diane.

(13) Lettre au cardinal de Châtillon, l. IV. Rabelais a commis ici une erreur. Ce n'est pas Hérophile qui a blâmé Callianax son disciple, mais Bacchius. « Voici, dit Le Duchat, ce qu'on lit dans Galien, sur le sixième livre d'Hippocrates (*Des Maladies épidémiques*, p. 482 et 483 du t. IX de l'édit.

Stercus et urina medici sunt prandia prima.
Ex aliis paleas, ex istis collige grana (1)...

déclare Panurge au docteur Rondibilis.

« — Vous prenez mal, dist Rondibilis : le vers subséquent est tel :

Nobis sunt signa, vobis sunt prandia digna (2).

« Si ma femme se porte mal : j'en vouldrois voir l'urine (3), toucher le pouls et voir la disposition du bas ventre, et des parties umbilicaires (4), comme nous commande Hippocrates, 2, *Aphoris.* 35, avant oultre procéder. — Non, non, dist Panurge, cela ne faict à propos. C'est pour

de Chartier) : Car quelques-uns d'entre les médecins tiennent des discours d'une fatuité incroyable, semblables à ceux que cite Zeuxis du livre de Bacchius, où cet auteur a rapporté les paroles et les actions d'Hérophile et de ses sectateurs. Il raconte de Callianax l'Hérophilien que, voyant un malade qui lui disoit : — Mourrai-je ? — Oui, lui répondit-il par un vers grec : oui, sans doute à moins que vous ne soyez le fils de Latone. A un autre malade qui lui demandoit la même chose, il répondit : Patrocle est bien mort, qui valoit infiniment mieux que vous. »

(1) Les matières fécales et l'urine sont les mets préférés du médecin ; des autres recueille la paille et de ceux-ci la graine.

Le premier de ces deux vers est une allusion à un règlement de Henri II, dont voici le texte : « Sur les déclarations des personnes décédées par la faute des médecins, il en sera informé et rendu justice comme de tout autre homicide, et seront les médecins mercenaires tenus de goûter les excréments de leurs patients et de leur impartir tout autre sollicitude, autrement seront réputés avoir été cause de leur mort et décès. » (Voy. Mercier, *Tableau de Paris*, VII, p. 227.)

« Le second vers que Panurge accole plaisamment au premier est emprunté à un brocard de droit qui n'a aucun rapport avec le sujet. » (Burgaud des Marets et Rathery.)

Dans la Briefve Déclaration, attribuée à Rabelais, on lit : « Maschm..., vivant d'excrement. Ainsi est par Aristophanes, *in Pluto*, nommé Æsculapius, en mocquerie commune à tous les médicins. »

(2) Nous trouvons dans ces matières des éléments pour nos diagnostics, mais ce sont des mets dignes de vous. « Réponse, remarque judicieusement M. L. Sardou, que devait naturellement faire le médecin Rondibilis. »

(3) Dans son traité *De Urinis*, Rondellet a recommandé que le médecin « voye l'urine des malades ».

(4) Ombilicales, du latin *umbilicus*, ombilic, nombril.

nous aultres légistes, qui avons la rubrique (1) *De ventre inspiciendo* (2). Je luy appreste un clystère barbarin (3). Ne laissez vos affaires d'ailleurs plus urgents (4). Je vous envoyerai du rillé (5) en vostre maison ; et serez toujours nostre amy.

« Puys s'approcha de luy, et luy mist en main sans mot dire quatre nobles à la rose (6). Rondibilis les print (7) très bien, puis luy dist en effroy, comme indigné : — Hé, hé, hé, monsieur, il ne falloit rien. Grand mercy toutesfois. De méchantes gents jamais je ne prends rien (8). Rien jamais

(1) Titre, du latin *ruber*, rouge. Dans les livres anciens, les titres et certaines remarques étaient imprimés à l'encre rouge.

(2) De l'inspection du ventre, *Digestes*, l. XXV, t. IV.

(3) « On comprend, observènt Burgaud des Marets et Rathery, quel est le clystère que Panurge apporte à sa femme ; mais pourquoi l'appelle-t-il barbarin? Nous pensons que c'est là une facétie italienne dont l'origine nous échappe. »

Cette expression se rencontre dans diverses pièces de théâtre du moyen âge :

LA FEMME

(*Elle reproche à son mari de la négliger*)

Enda j'ay le cueur si fasché
Que je vouldrois estre en purgatoire.

L'HOMME

Vous faut-il un suppositoire
Ou (ung) clistère barbarin ?

LA FEMME

Vous m'avez abusée, marin,
Avec vous je vis en langueur.

(*Ancien Théâtre français*, t. I, p. 311, *Farce du frère Guillebert.*)

Je suis drogueur appoticquaire,
Je fais clistères barbarins.

(*Le Varlet à louer*, Recueils de poésies françoises, t. I, p. 83.)

(4) Rabelais, comme bon nombre d'écrivains de son époque, met au masculin le mot affaire.

(5) Des rillons ou des rillettes.

(6) Pièces d'or très fin valant vingt-cinq francs, frappées en 1334 par Édouard III, roi d'Angleterre. Elles portent d'un côté la figure d'un navire et de l'autre celle d'une rose, armes des maisons d'York et de Lancastre. La consultation était royalement payée.

(7) Prit.

(8) Traduction du vers latin de Catulle :

Namque ego ab indignis præmia nulla peto.

(CATULLE, *De comâ Berennis*, v. 1751.)

de gents de bien je ne refuse. Je suis tousjours à vostre commandement. — En payant, dist Panurge. — Cela s'entend, respondit Rondibilis (1). »

Maître François est, avec Lisset Benancio (2), un des rares médecins de la Renaissance qui n'ait pas eu une foi aveugle dans l'examen des urines. Je n'en veux pour preuves que les lignes dans lesquelles il a flagellé si cruellement (3) Pierre Gilles (4), « lequel dans le pays de Satin, » au milieu

(1) « Quelques auteurs, entre autres de Thou, ont fait, dit le professeur Planchon, ancien doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, un reproche à Rabelais d'avoir traité légèrement et presque ridiculisé, sous le nom de Rondibilis, son ancien maître et ami Rondellet; mais Cuvier, moins sévère, plaide l'indulgence pour l'auteur de *Pantagruel*, parce que, d'une part, dans la comique consultation médicale de Panurge, Rondibilis, sous une forme badine, dit au fond des choses sensées, et que, d'autre part, la conclusion du chapitre, bien qu'ayant l'air de taxer le professeur d'avidité pour l'argent, n'est, à vrai dire, qu'un badinage à l'égard du salaire des médecins en général. » (Planchon, *Rondellet et ses disciples.*)

Selon M. Dubouchet, les motifs de l'animosité de Maître François envers Rondellet seraient tout autres. Durant l'année 1536, les droits de matricule et de baccalauréat furent, à la Faculté de médecine de Montpellier, élevés de deux livres à un écu d'or, *unum aureum*. « Rabelais, n'ayant pas de quoi payer de suite et intégralement l'écu d'or en question, se contenta, écrit M. Dubouchet, de donner un acompte de trois livres, dont le versement fut indiqué en marge, sous forme de quittance.

« Mais, le soir même de ce jour, il emprunta sans doute de l'argent ou en reçut d'un ami, car nous trouvons consigné dans le même registre (*liber Procuratoris*) l'acquittement de cette dette; Rondellet en accuse réception: *Franciscus Rabelæsus diocesis Turonensis solvit, die* 17 *septembris* 1530, *unum aureum.*

« Ce zèle dut paraître extrême à Rabelais, et nous ne serions point éloigné d'y trouver l'origine de la rancune sournoise qu'il garda toujours un peu envers Rondibilis, ce rapace qui osa consigner dans un registre public une dette qu'il voulait faire ignorer, puisqu'il ne l'inscrivait pas lui-même, ainsi que cela se faisait habituellement. » (A. Dubouchet, *loc. cit. suprà*, p. 33.)

J'estime, comme de Thou, que Rabelais a ridiculisé Rondellet, attaché au cardinal de Tournon, parce que son ancien maître l'a accusé, auprès du chancelier Dubourg, d'avoir révélé des secrets d'État.

(2) Au moment où le diagnostic par les urines avait le plus de vogue, Lisset Benancio a écrit dans les *Abus des apothicaires :* « Plusieurs maladies adviennent au corps, desquelles les urines ne justifient rien. »

(3) L. V, ch. xxxi.

(4) Pierre Gilles, naturaliste français, né à Albi en 1490, voyagea en

de philosophes et de géographes hâbleurs, parlant de tout par ouï-dire (1), « tenoit un urinal en main, considérant en profunde contemplation l'urine des poissons... » pour s'assurer de l'état de leur santé !

Imitons notre grand Ancêtre, croyons à l'uroscopie (2). Usons-en, mais ne lui demandons pas plus qu'elle ne peut donner. Si elle permet de reconnaître d'une façon irrécusable le diabète, l'albuminurie, la dégénérescence des reins, etc., elle ne fournit encore que des indications insuffisantes dans beaucoup d'autres maladies.

Asie et en Afrique, par ordre de François I[er], pour recueillir des manuscrits. Ne recevant aucun secours, il fut obligé de s'enrôler dans les troupes de Soliman II, fut fait prisonnier par des corsaires et ne dut sa liberté qu'à la générosité du cardinal d'Armagnac. Gilles est mort à Rome en 1553. Il a publié chez Gryphius, sous le titre de *Piscium Massiliensium gallicis et latinis nominibus,* un catalogue très superficiel des poissons de la Méditerranée.

(1) Pour M. Ducrot, « le pays de Satin c'est le pays des draps de Frize dont parle Thibault de Pleini en sa description de la Touraine. C'est Tours où se fabriquaient ces riches étoffes, toutes bordées de fleurs, de fruits, d'animaux, de blasons, en toutes belles couleurs ». (Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 31.)

(2) « L'urine n'est que la lessive du corps » (Fourcroy); et « il est aussi naturel de juger les phénomènes nutritifs par l'urine que de juger ce qui se passe dans un fourneau par la nature des produits que laisse échapper sa cheminée. » (Cl. Bernard.)

APPAREIL GÉNITAL

Quaresmeprenant avoit :

Le perinæum, comme un flageolet.
Le membre, comme une pantophle.
Les c..., comme une guedoufle.
La penillière, comme une dariole.
Les vases spermatiques, comme un gasteau feuilleté.
Les parastates, comme un pot à plume.
Les génitoires, comme un rabbot.
La géniture, comme un cent de clous à latte. Et me contoit sa nourrice, qu'il, estant marié avec la Miquaresme, engendra seulement nombre de adverbes locaulx, et certains jeusnes doubles.

Le perinæum, comme un flageolet.

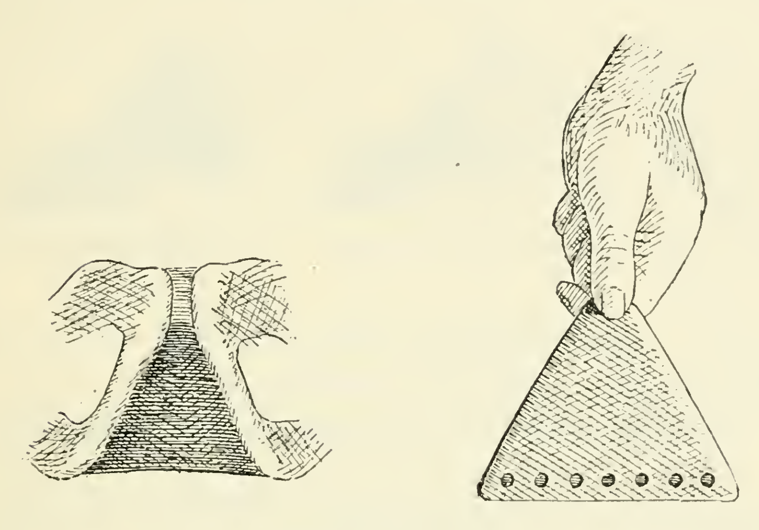
Le *perinæum*, le périnée. On définissait autrefois le périnée la région comprise entre la racine du pénis et l'anus; on la nomme aujourd'hui région périnéale antérieure.

« Les gryphes d'un chat de mars (1) exulcérarent (2) tout le périnée (3) » de Gargantua.

Comme un *flageolet*, c'est-à-dire comme un instrument à vent, comme une flûte de Pan (syrinx). On sait que cette flûte est composée d'un certain nombre de tuyaux (roseaux) de différentes longueurs, assemblés les uns à côté des autres, et sur l'ouverture de chacun desquels la bouche se

(1) « Une martre », disent tous les commentateurs. Une chatte, selon moi. (Voy. Anat. comparée.)
(2) Ulcérèrent, déchirèrent.
(3) L. I, ch. XIII,

promène successivement pour obtenir des sons. Au moyen âge, le syrinx (1) antique appelé fretel, frestel, fresteal, fretiau, sistre, a été employé dans les concerts (2). Au XIe siècle, on le voit représenté dans l'antiphonaire provenant de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges (Biblioth. nat., latin, nº 1118). Une chape masque les saillies et les dépressions que forment les sept tuyaux juxtaposés, tout en laissant libre, pour recevoir le souffle de l'exécutant,



Le perinæum, comme un flageolet.

l'orifice de chacun d'entre eux. C'est chez l'homme surtout sur une préparation à l'aponévrose périnéale moyenne, vue de face, que la ressemblance du fretel de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges et du périnée saute aux yeux. — (Se reporter aux deux dessins ci-dessus.)

(1) Syrinx, fille du fleuve Ladon, était une des nymphes de Diane. Pan l'aima inutilement. Syrinx, fuyant sa poursuite, arriva sur les bords du Ladon et implora le secours de son père. Celui-ci la changea en roseau. Pan unit avec de la cire plusieurs morceaux de ce roseau et en forma la flûte.

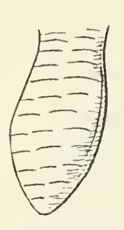
(2) « Sonnent flenstes et fretel, » lit-on (v. 2049) dans le *Roman de la Violette* (XIIIe siècle).

Le membre, comme une pantophle.

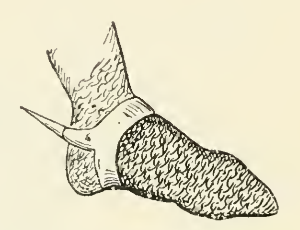
Le *membre*, « le membre nerveux, caverneux (1), » la verge.

Pantophle, pentophle (2), pantoufle (3).

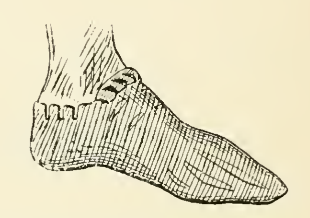
Gargantua, soumis à la discipline des précepteurs sophistes, « disoit (4) que les mètes (5) et bournes de boire



Soleret ou pédieux du milieu du XVe siècle.



Chaussure militaire en mailles de fer, des XIVe et XVe siècles.



Soulier français de la première moitié du XVIe siècle.

estoient, quand la personne buvant, le liège de ses pantophles enfloit en hault d'un demi pied ».

Constitué comme une pantophle, l'organe de Quarespre-

(1) L. III, ch. XVIII. Le membre viril est constitué en majeure partie par deux corps juxtaposés, érectiles, à peu près cylindriques, communiquant l'un avec l'autre, appelés corps caverneux, parce qu'ils sont remplis par des travées et des lamelles fibreuses, limitant des espaces irréguliers. En anatomie, le mot caverneux signifie : qui a de petites cavités, de petites cellules.

(2) Ce mot est orthographié de la sorte dans l'énumération des chaussures faites par Jehan Sallé, cordouonnier, pour le duc d'Orléans, Thierry, M. de Clèves, etc. (*Catalogue des archives du baron de Joursauvault.*)

(3) Spigelius (*Anat.*, ch. X) a jugé, par la grandeur de la verge, du plus ou moins de penchant d'un individu pour l'acte vénérien. Selon Alex. Petronius (l. II *des Malad. ital.*, ch. XVII), la verge grande est un témoignage d'esprit pesant et grossier, semblable à celui d'un âne. D'après Diemerbroeck (*loc. cit. suprà*, t. I, p. 171), « les gens de peu de sens et les stupides ont la verge grosse ; ces règles néanmoins ne sont pas perpétuelles, et elles souffrent plusieurs exceptions ».

Rabelais a fait dériver le mot pantoufle du mot grec « παντοφελλός, tout fait de liège, φελλός, escorce de liège, *suber* ».

(4) L. I, ch. XXI.

(5) Mesures, du latin *meta*.

nant dont il s'agit était nécessairement susceptible, comme elle, « d'enfler en hault (1) ».

Il n'est guère question de la pantoufle avant le xve siècle, et il me serait difficile de donner sur cette pantoufle primitive des renseignements quelque peu précis. Tout ce que je puis dire, c'est que les dessins du soleret ou pédieux, du milieu du xve siècle (2), de la chaussure militaire en mailles de fer des xive et xve siècles et du soulier français de la première moitié du xvie siècle (3), qu'on trouve dans le *Guide des amateurs d'armes et d'armures anciennes* de Demmin (Paris, 1869, p. 360, fig. 9) et dans l'*Histoire de la chaussure* de Paul Lacroix, Duchesne et Seré (Paris, 1862, pp. 65 et 72), et que je reproduis, ont l'aspect général de la verge, et qu'il est présumable que d'autres chaussures avaient alors la même forme.

Les c..., comme une guedoufle

Les *c...*, le « palletoc des vases spermatiques », les bourses. Elles forment une poche à cavité double, située en avant du périnée dans l'intervalle des cuisses.

Dans le Morvan on appelle encore c... un assez long étui de bois, rempli d'eau, suspendu en avant, entre les deux cuisses, et dans lequel les faucheurs placent la pierre à aiguiser le dard.

La bourse de Gargantua « fut faicte de la c... d'un oriflant (4) ».

(1) Quaresmeprenant était faible, débile et déjà d'un certain âge, mais il abusait des aliments « vénéréique » et avait le nez puissant. (Voy. Anatomie des formes : *Le nez, comme un brodequin anté en escusson.*)

(2) D'après les bas-reliefs en marbre ayant fait partie de l'arc d'Alphonse V, roi d'Aragon, à Naples, à son entrée triomphale en 1443, et une terre cuite de Nuremberg du xve siècle, appartenant à A. Demmin et représentant Charlemagne.

(3) D'après Herbé.

(4) Éléphant, l. I, ch. viii. « Des bourses de ce prodigieux animal, dit Le Duchat, Rabelais fait une bourse à mettre l'argent que le jeune

Si le terme anatomique qui sert à désigner ici le scrotum appartient aujourd'hui au langage libre et plus que familier, il a appartenu au langage scientifique, voire au langage poétique (1).

Dans la Brie-Champenoise on donne toujours, sans y entendre malice, le nom de c... aux habitants du petit village de Coilly ou Couilly.

Le professeur Malgaigne, qui a été, avec Littré, un des médecins les plus érudits de ce siècle, a toujours préféré ce terme à celui de bourses.

Guedoufle, coutoufle, contofle, gothelfe, guédolfe, guiédoufle, guedousle, guesdoule. A la page 483 du tome I du *Glossaire archéologique du moyen âge* de Gay (Paris, 1887), on lit :

Gargantua portoit ordinairement sur soi ; et ce qui le porte à cela, c'est que comme anciennement les Particuliers faisoient leurs bourses de la peau qui enveloppe les testicules de bélier, il faloit qu'un Géant et un grand Prince comme Gargantua eût une bourse incomparablement plus grosse, puisqu'elle devait être proportionnée aux richesses et à la taille de cet homme extraordinaire. »

Cette interprétation de Le Duchat est confirmée par la phrase suivante que je relève dans le chapitre xvii du livre III.

« Panurge presenta à la sybille de Panzoust un bourrabaquin garni de breuvage, une c... de bélier pleine de Karolus nouvellement forgés (frappés) : enfin, avec une profunde révérence, lui mist au doigt médical une verge d'or. »

Panzoult est un petit bourg du Chinonais. La Sibylle en question a habité, près de ce bourg, une grotte que l'on voit encore.

Le karolus est une monnaie de billon qui valait quatre deniers tournois (à peu près quatre centimes) et qui remonte à Charles VIII. Elle est marquée d'un K, première lettre du mot *Karolus*, Charles.

Le doigt médical des Anciens est l'annulaire. « On s'est généralement accordé à porter les anneaux principalement à la main gauche, et au doigt qui est à côté du plus petit et qu'on appelle doigt médical. » (Macrobe, *Saturnales*, VII, 13.)

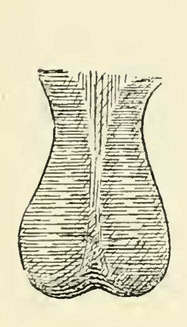
(1) Voy. feuillet 43 *b* du *Roman de la Rose ;* Clément Marot, *Dialogue de deux Amoureux ;* Dodoens, *Hist. des plantes*, trad. de Charles de l'Escluse, Anvers, 1557, p. 152 ; Ambr. Paré, *passim* ; Antoine du Pinet, *Commentaires de M. Pierre-André Matthiolus*, Lyon, 1572, p. 473 ; Gui-Patin, *Correspondance*, lettres du 6 janvier 1654 et du 24 avril 1647 ; *Supplément du Catholicon ou Nouvelles des régions de la lune*, ch. vi ; *Satire Ménippée*, harangue de Rose ; etc., etc.

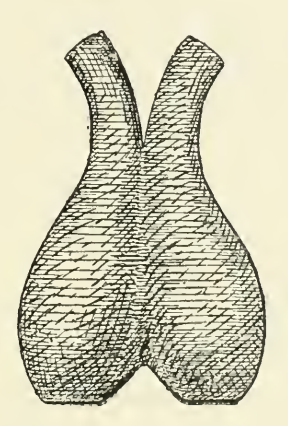
« Coutoufle, vase à double récipient et à deux becs opposés l'un à l'autre, dont la courbure est disposée en sens inverse ; il est plus connu sous le nom de guédoufle.

Une contofle d'argent pesant un marc et demy
La m. 745. Valent III, 6.
(Inventaire de Raoul de Clermont.) »

Et à la page 801 du même tome :

« Coutoufle ou Gothelphe au XIVe siècle était peu différent d'une sorte d'huilier à deux becs fabriqué, au XVIIIe siècle, dans les verreries de la Lorraine. »





Les c..., comme une guedoufle.

D'après Le Duchat : « La figure de la Guedoufle, qui est celle d'un trèfle dont on a ôté la feuille d'en bas, convient très-bien à ce qu'ici Rabelais dit lui ressembler. »

Maître François nous apprend, enfin, qu'il y avait deux ustensiles de ce genre : un dans lequel on ne mettait que de l'huile, l'autre dans lequel on ne mettait que du vinaigre.

Panurge « avoit une petite guedoufle pleine de vieille huile, et quand il trouvoit ou femme, ou homme qui eust quelque belle robe, il leur en graissoit et gastoit tous les plus beaulx endroicts (1). »

(1) L. II, ch. XVI.

« Une guedoufle de vinaigre, une salière de terre, un goubelet de Beauvois, etc. », entraient dans la composition du trophée élevé en mémoire des levrauts par l'incorrigible vaurien (1).

Le Musée de Cluny possède une guédoufle dont on ignore la provenance, mais que M. Saglio, l'éminent directeur de ce Musée, croit dater du XVIe ou du XVIIe siècle. Grâce à M. le Dr Dureau, dont la complaisance égale le savoir, j'ai pu en obtenir un dessin pour l'édification de mes lecteurs.

On trouve diverses expressions médicales dans la longue énumération des qualités des organes génitaux externes de frère Jean, — jeune, débordant de santé et capable de renouveler le plus fameux des exploits d'Hercule, — par Panurge (2), grisonnant et mal guéri par Mercure des blessures contractées dans les bras de Vénus (3) ; j'en cite quelques-unes (4) :

(1) L. II, ch. XXVII.

(2) L. III, ch. XXVI.

(3) « Tu me reproches mon poil grisonnant, répond-il au fondateur de l'ordre des Thélémites... Vray est qu'en moi je recognois quelque signe indicatif de vieillesse : je dy verde vieillesse, ne le dict à personne ; il demourera secret entre nous deux. C'est que je trouve le bon vin meilleur et plus à mon goust savoureux que ne soulois (que je n'avais coutume, du latin *solere*); plus que ne le soulois je crains le rencontre du maulvais vin. Note que cela arguë je ne scay quoy du ponent (couchant), et signifie que midy est passé. » (L III, ch. XXVIII.)

En entendant raconter par Epistemon, de retour des Enfers, que ceux qui n'ont pas eu la maladie de Fracastor dans ce monde l'auront dans l'autre, Panurge s'écrie : « J'en suis doncques quitte. Car je y ai esté jusques au trou de Gilbathar, et remply les bondes de Hercules, et ai abattu des plus meures. » (L. II, ch. XXX.)

Les bondes d'Hercule sont les colonnes qu'Hercule a élevées près du détroit de Gibraltar.

(4) Les adjectifs de l'énumération qui suit, ainsi que ceux de l'énumération dont il sera question plus loin (Voy. Anat. chirurgicale), sont plus ou moins nombreux et rangés dans un ordre différent dans les diverses éditions.

C... (1) DIASPERMATISANT, riche en sperme, liquide.
- laicté, laiteux (2).
- goildronné, épais, visqueux.
- aromatisant, exhalant une odeur forte comme les aromates.
- gréné, contenant des graines, des germes ou spermatozoïdes.

C... D'ALGAMALA, propre au mariage. Du mot arabe *algam*, qui veut dire mélange d'or et de mercure, et du mot grec γάμος, mariage.

C... FEUTRÉ, garni de poils, comme le feutre.

C... GÉMEAU, double, géminé. C'est l'état normal. On a signalé, par exception, l'absence d'une ou des deux glandes génitales (anorchidie simple ou double ; du grec ἀ, privatif, et ὄρχις, testicule) ; la fusion des deux glandes en une seule (synorchidie, du grec σύν, ensemble, et ὄρχις) ; l'existence de trois et même de cinq glandes génitales (triorchidie et pentorchidie, du grec τρεῖς, trois, πέντε, cinq, et ὄρχις.)

C... OVAL, ayant la forme ronde et oblongue d'un œuf.

C... MUSCULEUX, bien musclé.

C... MANUAL, de quoi remplir la main, volumineux. L'atrophie du testicule ou microrchidie (du grec μικρός, petit, et ὄρχις) est une cause d'impuissance. La microrchidie constitue la maladie appelée *féminisme, maladie féminine* (3).

C... PALLETOQUÉ, etc., entouré, revêtu d'un palletoc. C'est ce palletoc moulé sur son contenu que Maître François a comparé à une guedoulle. Il est composé de plusieurs couches qui sont, en procédant de dehors en dedans : 1° la peau ou *scrotum* (du latin *scrotum*, sac ou bourse de cuir) ; 2° une couche musculo-

(1) Certains commentateurs voient dans cette énumération une parodie de la litanie des Saints. La répétition du mot C... semblerait effectivement l'indiquer. Observons cependant que ces longs dénombrements de qualités et de défauts étaient dans le goût du temps. (Voy. *le Monologue des nouveaulz sotz*, Recueil des poésies françaises, t. I, p. 12 et suiv., ainsi que *le Monologue des sotz joyeulx*, dans la même collection, t. I, p. 15 et suiv.)

(2) Je reproduis quelques pages plus loin un passage du livre III (Voy. Physiologie), où le sperme est comparé au lait des nourrices.

(3) Elle est commune dans le Caucase, où ceux qui en sont atteints sont nommés énarrés. Le microrchide reste pendant toute sa vie un grand enfant.

élastique, le *dartos* (du grec δαρτός, écorché) ; 3° une tunique entièrement musculeuse, la tunique érythroïde (du grec ἐρυθρός, rouge, et εἶδος, forme) ; 4° une tunique celluleuse ; 5° une tunique séreuse.

Le paletot actuel est le palletoc, le justaucorps modifié de nos aïeux.

La penillière, comme une dariole.

La *penillière*, le pénil, la région couverte de poils située au-dessus des organes sexuels.

« Le feu que j'avois jecté au giron de mon paillard rostisseur lui brusla tout le penil, » déclare Panurge à Pantagruel.

Dariole, gâteau à la crême.

« Les porphyres, les marbres du palais du seigneur Stozzi sont beaulx, observe le moine Pierre Lardon ; je n'en dict poinct de mal : mais les darioles d'Amiens sont meilleures à mon goust. » (L. IV, ch. XI.)

La toison annelée du bas-ventre perdu dans le pus crémeux d'un écoulement uréthral ou cachée sous une carapace de concrétions melliformes engendrées par le défaut de soins ou la vermine.

De ces deux opinions, la première me paraît la plus vraisemblable. Quaresmeprenant était atteint en effet, quelquefois, d'une blennorrhée, par suite de la nourriture échauffante qu'il prenait : « aubers salés (1), casquets (2), morions salés (3) et salades salées » (4).

(1) Aubers salés, jeu de mot avec salade (casque). L'armure appelée aubert couvre avec le torse une partie de la tête, du cou et la nuque, et peut, par conséquent, être considérée comme une espèce de salade ou casque.

(2) Autre jeu de mot avec salade (casque). Le casquet est une armure de tête, une sorte de salade.

(3) Nouveau jeu de mot. — Voy. au paragraphe suivant la définition du terme morion.

(4) Même jeu de mot. La salade est une sorte de casque sans crête. Ce mot vient sans doute de l'espagnol *celada* (petit casque).

« Aubers salés, etc., toutes viandes de Carême indigestes et de haut

Les vases spermatiques, comme un gasteau feuilleté.

Les *vases spermatiques*, les glandes qui sécrètent le sperme, les testicules (1). Ils ont la forme d'un ovoïde aplati latéralement.

Dans l'exclamation de Panurge en quête d'une prude femme : « Dieu gard' de mal les pelotons! (2) » on trouve, disent judicieusement Esmangart, Johanneau et le Dr F. Brémond, une indication succincte de la structure de ces glandes.

Le parenchyme testiculaire est composé, en effet, de tubes très étroits, enroulés sur eux-mêmes et groupés au nombre de trois à six pour constituer des pelotons ou lobules qu'on peut séparer les uns des autres ainsi que les différentes couches d'un *gasteau feuilleté*. Les tubes spermatiques constituant ces lobules aboutissent, à droite comme à gauche, à un organe collecteur appelé épididyme (parastate), auquel

goût, dit Le Duchat, dont les noms sont communs à autant de différentes formes de casques accompagnés de leur coiffe de maille qu'on appeloit salade. » Le même commentateur croit que, par morions salés, « on peut aussi entendre de petites morilles salées pour l'hyver ».

Il y a deux espèces d'écoulements uréthraux : l'un virulent, l'autre non virulent provoqué :

Soit par des relations intimes avec une femme lymphatique, en dehors ou pendant la période cataméniale ;

Soit par une nourriture échauffante ou l'absorption en excès de boissons fermentées (bière) ;

Soit par l'injection de substances irritantes dans le canal excréteur de l'urine et du sperme. Il n'est pas un médecin militaire qui ne sache que, parmi les fraudes employées par les soldats pour tâcher d'entrer à l'hôpital, la production volontaire de la blennorrhagie par l'injection d'une forte solution d'eau de savon ou une macération de garou est une des plus communes.

L'assertion sus-indiquée de Maître François donne à croire qu'il a su distinguer l'écoulement uréthral virulent de l'écoulement uréthral non virulent.

(1) Ainsi nommés parce qu'ils sont la marque, le témoignage de la virilité, du latin *testis*, témoin. Les Romains n'admettaient pas à témoigner en justice ceux qui étaient privés de ces organes, comme n'étant pas des hommes.

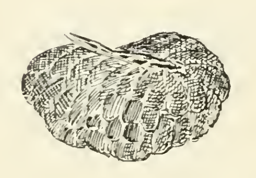
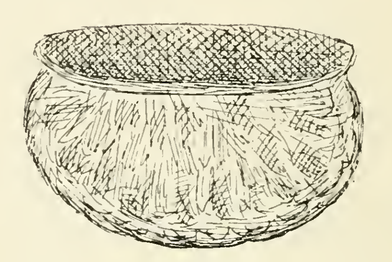
(2) L. III, ch. VII.

fait suite un conduit vecteur qui « en longs ambages et flexuosités. » (Voy. plus loin Physiologie), aboutit à un réservoir dit vésicule séminale (génitoire).

« Ayants (1) vidé et espuisé en ce jour précédent touts vos vases spermatiques, au jour subséquent (2) y en peut-il tant avoir? » demande Panurge au frère Fredon.

« Fr. — Plus.

« Pan. — Ils ont, ou je resve l'herbe de l'Indie célébrée par Théophraste (3). »

Les vases spermatiques, comme un gasteau feuilleté.

Maître François ne s'est servi qu'une fois du mot testicule, c'est quand il a mis dans la bouche du châtelain prodigue de Salmigondin (4) ces paroles qui sont une allusion à la légende de la papesse Jeanne (5) : « Il ne sera jamais pape, car : *testiculos non habet.* »

(1) Les auteurs d'alors, encore sous l'empire des règles latines, écrivaient tous les participes présents en les faisant varier, et alors même que ces participes avaient des régimes ou compléments.

(2) Suivant, du latin *sub*, après, et *sequi*, qui suit, qui vient après.

(3) Théophraste, l. III, ch. v.

(4) L. III, ch. xii.

(5) Et la reproduction mi-française, mi-latine de ce dicton rimé, très répandu au moyen âge :

Testiculos qui non habet
Esse papa non potest.

Celui qui n'a pas de testicules ne peut pas être pape.

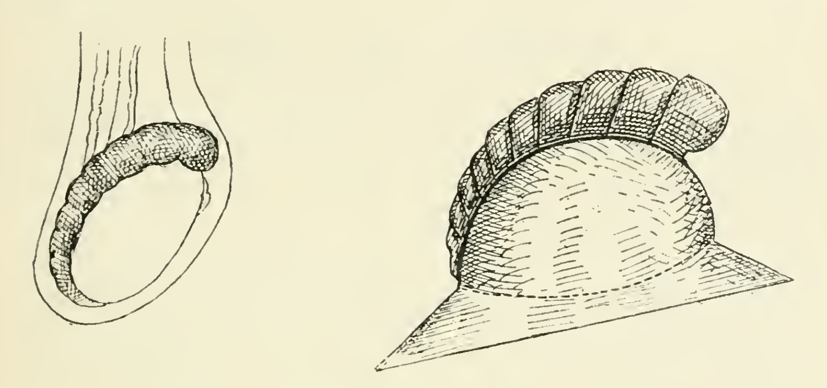
Une légende datant du viii[e] siècle prétend qu'une femme élue pape sous le nom de Jean VIII, sans qu'on se fût préalablement assuré de son sexe, aurait, au grand scandale de la chrétienté, accouché pendant une procession.

Jean Bouchet et le Père Mabillon ont contribué à donner quelque

Les parastates, comme un pot à plume.

Les *parastates* (1), les épididymes. L'épididyme (du grec ἐπὶ, sur, et δίδυμος, testicule) est la première partie du canal qui conduit le sperme du testicule à la vésicule séminale du même côté.

Pot à plume, morion, casque ou salade à cimier des hommes d'armes à pied. Le morion du XVI[e] siècle était rond, allongé et couronné d'un cimier coloré fait d'une matière



Les parastates, comme un pot à plume.

souple. Sa visière, relevée en triangle par devant et abaissée latéralement pour protéger les oreilles, était réunie au couvre-nuque.

Quelquefois, cependant, il n'avait pas de rabat protecteur. Dans la nef latérale gauche de l'église romano-gothique de l'abbaye de Luxeuil, aujourd'hui église paroissiale, on voit une série de vitraux représentant diverses scènes de la Passion et dont tous les personnages sont, sauf le Christ, la Vierge et une des saintes femmes, costumés comme du

créance au conte de la papesse Jeanne, en déclarant très gravement, le premier, dans ses *Annales d'Aquitaine*, le second, dans son *Diarium italicum*, que, depuis cette époque, les cardinaux chargés d'élire le successeur de saint Pierre font constater *de visu* si *testiculos habet*.

(1) Du grec παρὰ, auprès, et ἵσταμαι, je suis placé, placé auprès du testicule.

temps de François I[er] (1). Au nombre de ces personnages figure (7[e] vitrail) un soldat dont le pot à plume, dépourvu de rabat protecteur, rappelle, encore plus exactement que celui dont je donne le dessin, une coupe antéro-postérieure horizontale du testicule, à quelque distance de l'épididyme (2).

« L'épididyme, disent MM. Cruveilhier et Marc Sée, est couché à la manière d'un cimier de casque, le long du bord supérieur du testicule (3). »

Rabelais l'avait dit bien longtemps avant eux.

Les génitoires, comme un rabbot.

Les *génitoires*, les vésicules séminales, sont deux poches membraneuses situées dans le ventre, au voisinage de l'anus, et dans lesquelles séjourne, jusqu'à son expulsion au dehors, le liquide spermatique.

« Elles ont la forme, dit Sappey, d'un cône dont la base serait arrondie et la surface un peu comprimée de haut en bas. »

« La teste perdue, ne périt que la personne, dit Panurge (4); les c... perdues, périroit toute humaine nature. C'est ce qui meut le galant (5) Cl. Galen, *lib.* 1, *de Spermate*, à bravement conclure, que mieulx (c'est-à-dire

(1) Qu'on ne soit pas trop surpris de cet anachronisme. Les artistes du moyen âge en ont commis bien d'autres. Jésus de la sainte Famille de Rubens (Anvers) apprend à lire dans le Nouveau Testament; dans une des vieilles tapisseries de l'église de Notre-Dame-de-Nantilly, à Saumur, un des soldats de Titus assiégeant Jérusalem tient une arquebuse; un des saints de Solesmes (chapelle et sépulcre de Notre-Seigneur), Joseph d'Arimathie, est habillé comme du temps de Louis XI et décoré du collier de quelque ordre de chevalerie; les Romains de la légion Thébaine qui ornent la façade de la cathédrale Saint-Maurice, d'Angers, sont revêtus, chacun, d'une armure complète, etc.

(2) Ces vitraux sont modernes, mais copiés sur des anciens.

(3) Cruveilhier et Marc Sée, *Traité d'anatomie descriptive*, 4[e] éd., t. II, 367; Paris, 1865.

(4) L. III, ch. VIII.

(5) Estimable, méritant; du latin *valente*, ablatif de *valens*, participe de *valere*, valoir, avoir du prix, du mérite. « Allusion à γαληνός, nom grec de Galien, » dit Le Duchat.

moindre mal) seroit poinct de cœur n'avoir, que poinct n'avoir de génitoires. Car là consiste, comme en un sacré repositoire (1), le germe conservatif de l'humain lignage (2). »

« Les Utopiens avoient les génitoires tant féconds, et les Utopiennes portoient matrices tant amples, gloutes (3), tenaces (4) et cellulées (5) par bonne architecture, que,

(1) Réceplacle sacré, tabernacle, du latin *repositum*.

(2) « Les testicules sont plus précieux que le cœur lui-même, puisque, indépendamment de la chaleur et de la vie qu'ils impriment aux animaux, ils leur fournissent le germe conservatif de l'humain lignage.» (Cl. Galien, l. I, *de la Semence*.)

(3) Goulues, avides, du latin *gluto*. Aristote et Platon ont regardé la matrice comme un animal avide de sperme.

Riolan, qui n'ignorait pas la nature musculeuse de cet organe, a écrit (*Anthropographie*, Paris, 1629) : « J'advoue franchement que je ne suis pas encore bien esclairey sur l'usage de certain petit nerf qu'on treuve enfermé dans la trompe de la matrice par exprez, sur ce qu'on tient qu'il attire à soy la semence et la cache. »

Il est assez curieux de retrouver la théorie de la matrice gloutonne dans le livre sur la *Stérilité*, que vient de faire paraître M. le Dr Lutaud, médecin de Saint-Lazare. « Pendant la copulation, dit M. Lutaud, l'utérus entre lui-même en jeu. Sous l'influence de l'excitation génésique, sa tunique musculaire ouvre l'orifice du col, expulse les sécrétions et produit en même temps une sorte d'aspiration du sperme. »

(4) Gardant, conservant, retenant si bien la semence ; du latin *tenere*. « Si la femme doit concevoir, la semence ne tombe pas au dehors, mais demeure dans les matrices. En effet, les matrices ayant reçu et s'étant fermées, la gardent à l'intérieur, l'orifice se serrant vermiculairement par l'effet du liquide. » (Hippocrate, trad. Littré, vol. VII, p. 477.)

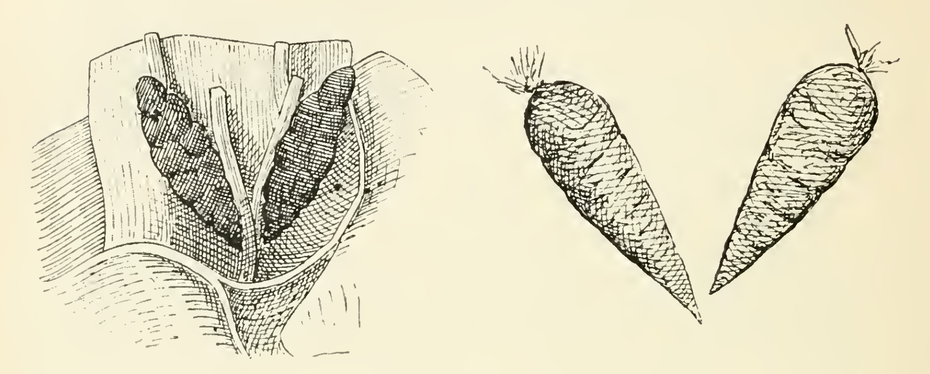
(5) Divisée en cellules, en loges, en compartiments. Pour Hali-Abbas, la matrice était divisée en trois loges ; pour Mundinus, Nicolas et Achillinus, en sept ; pour Bonaceolus et Eneas, en dix. Vésale a décrit une crête saillante dans l'intérieur de cet organe. « L'utérus possède, a déclaré Diemerbroeck (*loc. cit. suprà*, t. I, p. 313), une ligne ou suture un peu élevée qui le divise par le milieu en deux parties : la droite et la gauche. Hippocrate et Galien disent que les mâles sont conçus en celle-là, et les femelles en celle-ci. »

L'adjectif cellulé se retrouve, avec le sens que je lui attribue, dans Guy de Chauliac, Mundinus et Béranger de Carpi, le seul anatomiste du moyen âge qui ait protesté contre l'opinion générale, alors, de la division de la matrice en plusieurs loges. J'en fournis la preuve :

« Bien que l'amary (la matrice) n'ait que deux seins ou cavités manifestes suivant le nombre des mamelles, toutefois elle a chacune d'icelles (de celles-ci) triplement cellulée, et une au milieu, de sorte que, selon

on (1) bout de chascun neuviesme mois, sept enfants pour le moins, que masles, que femelles (2), naissoient chascun mariage. »

Rabbe, *rabbot*, navet, grosse rave ; du latin *rapa* ou *rapum*, fait dans la même signification du grec ῥάφυς ou ῥάπυς (3).



Les génitoires, comme un rabbot.

A trois siècles de distance, Sappey s'est rencontré, sans le savoir, avec Rabelais.

Mundinus, on y trouve sept réceptacles. » (Guy de Chauliac, *Grande Chirurgie*, p. 77, édit. Joubert, Rouen, 1632.)

« *Concavitas vero ejus habet septem cellulas, tres in parte dextra et tres in parte sinistra et unam in summitate vel medio ejus.* La cavité de l'utérus a sept cellules, trois à droite, trois à gauche et une, au milieu, à la partie supérieure. » (Mundinus, *Anatomia*, éditée par Dryander, professeur à Marpug, imprimerie de Clusthiar Egenolphus.)

« *Est purum mendacium dicere quod matrix habeat septem cellulas.* C'est un mensonge absolu que de dire que la matrice a sept cellules. » (*Carpi Commentaria cum amplissimis additionibus super anatomiam Mundini una cum textu ejusdem in pristinum nitorem redacto*, p. 184.)

Maître François a cru, avec ses contemporains, que l'utérus de la femme était cloisonné, comme il a cru que celui-ci était pourvu de cotylédons, doué d'une mobilité extrême et en rapport avec les principales parties du corps. (Voy. Physiologie de l'appareil génital de la femme.)

(1) Au.

(2) Tant mâles que femelles. (L. III ch. 1.)

(3) En Auvergne on nomme *rabiole* une sorte de grosse rave ou de turneps.

La géniture, comme un cent de clous à latte. Et me contoit sa nourrice, qu'il, estant marié avec la Miquaresme, engendra seulement nombre de adverbes locaulx, et certains jeusnes doubles (1).

Le mot *géniture* signifie aujourd'hui descendance, progéniture. Jadis il servait à désigner à la fois :

1° Les parties génitales de l'homme et celles de la femme ;

2° L'œuf fécondé dans le sein de la mère lorsqu'il n'est encore qu'une masse informe dans son organisation (2). Hippocrate étend ce temps jusqu'au sixième jour, après lequel la géniture prend le nom d'embryon et celui de fœtus. (Voy. HIPPOCRATE, *De Geniturâ*, et GALIEN, *De Semine*, cap. 9.)

3° La semence de l'homme et celle de la femme. (Voy. HIPPOCRATE, *De Naturâ pueri* : Amb. PARÉ, *Œuvres* XXII ; J. CHRESTIAN, *Génération de l'homme*, p. 102, 1559.)

Quel sens a-t-il ici ? Rabelais n'a certainement pas entendu désigner par ce terme l'appareil génital, puisqu'il en a étudié séparément chacune des parties, ni le produit de la conception, puisqu'il s'agit d'un homme. Il a entendu

(1) « De tout le carême, il n'y a que la mi-carême où, dans la communion de Rome, il soit permis de se marier. C'est ce qui a fait naître à Rabelais la pensée de marier ce jour-là avec Quaresmeprenant ou le carême : et comme le carême est stérile en fait de noces, de là vient que d'un tel mariage il ne provient que des adverbes locaux et certains jeûnes doubles ; les jeûnes commençant, en effet, à se renforcer après la mi-carême, et chacun voulant savoir *d'où* l'on vient, *où* l'on *va*, et *par où* il faut aller pour gagner des indulgences ». (LE DUCHAT).

(2) Ma voix ne vous soit point amère ;
Sachez que je suis dame Nature
Que vous formay en votre mère
Tantôt après la géniture ;
De moy avez forme et figure
Et complexion corporelle
Et de Dieu la noble âme et fière
Et la vertu spirituelle.
(LACOMBE.)

désigner la semence humaine (1), et on se demande avec un suprême étonnement... s'il n'aurait pas eu notion des spermatozoïdes.

La semence humaine (en grec, σπέρμα) tient en suspension des corps dits animalcules spermatiques, spermatozoïdes, spermatozoaires, visibles seulement au microscope. Les spermatozoïdes sont pourvus d'un renflement antérieur (tête ou disque) terminé par une pointe onduleuse très fine (queue). Ce ne sont point, comme on l'a cru, des animalcules ou des êtres reproduisant en petit le corps de l'homme, mais de simples éléments cellulaires. Le sperme qui n'en possède pas n'est pas de la semence, tant au point de vue anatomique qu'au point de vue physiologique. Pas de spermatozoïdes dans le liquide sécrété par les testicules, pas de fécondation.

C'est dans une lettre datée du mois de novembre 1667, mais publiée seulement en 1678 (2), sous le titre : *Observations sur les animalcules de la semence humaine*, que Leeuwenhoeck a fait connaître qu'il venait de découvrir des animalcules dans le sperme (3).

(1) « La semence, dit Diemerbroeck (*loc. cit. suprà*, t. I, p. 350), est appelée tantôt sperme, tantôt géniture : et quoique Aristote, l. *De Ort. animal*, c. 18, semble mettre quelque distinction entre la géniture et le sperme, comme si celle-ci était la semence des animaux qui s'accouplent, et celle-ci de ce qui ne s'accouple pas, comme les plantes ; néanmoins, parce que le philosophe lui-même confond par tout ailleurs ces noms, ainsi que fait Galien et plusieurs autres, nous aussi, nous nous servirons indiferemment de ce nom pour une seule et même chose. »

Une dernière preuve qu'en attribuant ici au mot géniture la signification de sperme je ne me trompe pas, c'est que, dans le chapitre XXXI du livre III on lit encore qu' « Hippocrates maintient grande portion de la géniture sourdre du cerveau et de l'espine du dos ».

(2) *Trans. phil.*, n° 141, pp. 1041 et 1043. Société royale de Londres.

(3) La découverte des spermatozoïdes a été contestée à Leeuwenhoeck par Hartsoeker (*Essais de dioptrique*). « Si Leeuwenhoeck, dit Buffon, n'est pas le premier qui ait fait cette découverte, il est celui qui l'a suivie le plus loin et le plus accréditée. » (Buffon, *Hist. natur.*, De la Génération des animaux.) Leeuwenhoeck a été obligé de reconnaître lui-même que les spermatozoïdes avaient été vus avant lui par un étudiant de Leyden, L. Hamm.

Si l'invention du microscope n'était pas, — du moins on le prétend (1), — postérieure d'une quarantaine d'années à Rabelais, on pourrait croire qu'il a vu les spermatozoïdes ; d'autant (2) mieux :

1° Qu'en raison de l'aberration de sphéricité des lentilles primitives les éléments fécondants du liquide spermatique examinés avec ces lentilles ont une tête très arrondie, une queue droite, courte, rectiligne, ressemblent étrangement, en un mot, à « des clous à latte ». Ainsi les a décrits et représentés Leeuwenhoeck lui-même ;

(1) C'est vers 1590 que furent, dit-on, fabriqués par Hans Janssens et son fils Zaccharias les premiers microscopes. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les lentilles ou globes de verre et leur pouvoir grossissant étaient connus des Anciens. Lyard en a ramassé une dans les ruines de Ninive. Néron, dont la vue était mauvaise, regardait les combats des gladiateurs au moyen d'une sorte de lunette ou plutôt d'une lorgnette munie d'une lentille d'émeraude. Vittori (*De Glyptographiâ*, 1759) raconte qu'il a trouvé, au musée Vittorio, des pierres précieuses ayant la grosseur de la moitié d'une lentille portant des gravures de figures invisibles à l'œil nu. Dans l'histoire de la l'Académie des Inscriptions (ch. 1, p. 276), on peut lire la description du célèbre cachet de Michel Angelo, qui, mesurant 15 millimètres de long sur 12 millimètres de large, présente 17 figures d'animaux, une naissance de Bacchus avec une cérémonie rapportée aux Pyanepsis, fêtes athéniennes en l'honneur d'Apollon. L'invention du microscope a été, enfin, attribuée tour à tour à Bacon, à Métius d'Alkmar, à Porta, à Galilée, etc.

Une lentille sertie dans une monture métallique, composée de deux lames, à laquelle s'adaptait un porte-objet mû par une vis : tel est le microscope avec lequel Leeuwenhoeck a fait ses observations, celui qu'il a légué à la Société royale de Londres. Le savant anglais a ignoré l'usage du miroir qui sert à éclairer les objets et tenu son petit appareil à la main en le tournant vers la lumière du jour ou d'une chandelle.

(2) Hippocrate, dans son traité *De Dietâ*, paraît avoir insinué que les semences d'animaux sont remplies d'animalcules. Platon l'a énoncé d'une manière formelle dans le *Timée* (p. 1088, trad. de Marcus Picenos). Démocrite a parlé de certains vers qui prennent la nature humaine. Aristote a soutenu que les premiers hommes sont sortis de terre sous l'aspect d'un ver, etc. On dira peut-être que Maître François, très érudit, a admis *a priori*, à l'exemple des auteurs précités, qu'il y avait dans le sperme des éléments imperceptibles dont chacun était le résumé du corps humain. A cela je répondrai : Pourquoi leur a-t-il donné la forme qu'ils ont dans les planches de Leeuwenhoeck ? Pourquoi a-t-il limité leur nombre à cent ?

2° Que le chiffre cent concorde avec la diminution du nombre des spermatozoïdes chez un homme d'un certain âge, émacié et vivant de privations (1) ;



Spermatozoïdes, vus avec nos microscopes. *Spermatozoïdes, vus avec les microscopes de Leeuwenhoeck.* *Clous à latte.*

3° Qu'il n'est pas besoin d'un très fort grossissement pour voir les spermatozoïdes (2), que Leeuwenhoeck lui-même les a vus avec des doublets et des triplets (3) ;

4° Qu'au moyen âge les Arabes étaient réputés les premiers lunettiers du monde et avaient des rapports constants avec la Faculté de Montpellier où a étudié Rabelais (4) ;

Je n'insiste pas. Pour terminer, je ferai seulement observer que c'est folie de croire qu'une invention quelconque ait été l'œuvre d'un seul jour et l'œuvre d'un seul homme (5).

(1) Il y a des milliers de spermatozoïdes dans une goutte de sperme grosse comme une tête d'épingle.

(2) A un grossissement de 300 à 400 fois, on voit que leur longueur totale est, chez l'homme, de 1/20e de millimètre, et le grand diamètre de leur tête de 1/300e à 1/200e de millimètre.

(3) Avec des microscopes, différant sensiblement, par conséquent, du microscope composé actuel.

(4) Rabelais a parlé couramment l'arabe. Un paragraphe entier du chapitre IX du livre II est écrit en arabe, et, en plus des termes anatomiques *Alkatim*, *Mirach*, *Siphac*, *D'Alymala*, etc., que j'ai cités, on trouve encore dans l'épopée pantagruélique les termes astronomiques arabes *Azimuth*, *Almicantarah*, etc.

(5) A l'époque où parut Newton, Descartes avait changé la face des sciences mathématiques par l'application féconde de l'algèbre à la théorie des courbes et des fonctions variables. La géométrie de l'infini, dont cette théorie renfermait le germe, commençait à percer de toutes parts. Wallis, Vren, Huyghens venaient de trouver les lois du mouvement. La découverte de Galilée sur la chute des graves, et d'Huyghens sur les développées et la

Quel immense laps de temps s'est écoulé entre la découverte de la vapeur et son application à la traction des wagons ! On commence seulement à emmagasiner l'électricité, qui est connue depuis Ampère.

Il y a quelques siècles, il était plus prudent de garder le secret d'une invention scientifique que de la divulguer. Chassé de son monastère, emprisonné, Roger Bacon est mort en murmurant : « que les hommes ne valaient pas la

force centrifuge conduisaient à la théorie du mouvement dans les courbes. Képler avait déterminé l'ellipse que décrivent les planètes. Enfin Hook avait très bien vu que les mouvements de ces planètes sont les résultats d'une force de projection combinée avec la force attractive du soleil. La mécanique céleste n'attendait qu'un homme de plus pour être constituée à l'état de science parfaite. Cet homme fut Newton.

Combien de siècles avait-il fallu pour faire éclore Descartes, Wallis, Vren, Huyghens, Képler, Galilée, Hook, Euclide et Archimède, les prédécesseurs de Newton ?

C'est à l'imprimerie que le siècle de Rabelais doit son éclat. Elle a vulgarisé et mis à la portée de tous des documents précieux qui contenaient en germe toute la science moderne. Que d'inventions regardées comme récentes, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. N'a-t-on pas rencontré dans les dolmens des crânes trépanés pour guérir des maladies locales ou générales ; dans les hypogées de Thèbes et dans le cimetière étrusque de Tarquinia (Italie), le cimetière des douze villes confédérées du Latium, des dents cariées aurifiées ; dans la maison d'un médecin de Pompéï, la sonde uréthrale à double courbure de Sims ? N'a-t-on pas extrait des tourbières du Danemark des lurs ou grands cors de bronze donnant 22 tons (4 octaves et demie) d'une pureté, d'une clarté, d'une douceur et en même temps d'une force répondant aux exigences d'une oreille exercée. Ces lurs, toujours trouvés par paire, ne donnent-ils pas à croire que ce sont les Scandinaves de l'âge du bronze qui ont doté la civilisation moderne de l'harmonie ? N'a-t-on pas recueilli dans des décombres à Sofia et dans les sarcophages d'Antinoë (Égypte) des miroirs qui établissent d'une façon positive qu'au temps des empereurs romains la fabrication du verre métallisé était chose courante ? N'a-t-on pas, enfin, retiré également des sarcophages d'Antinoë des soieries du répertoire byzantin de Lyon qui témoignent qu'au IIe siècle les tisserands étaient déjà maîtres de tous les procédés en usage aujourd'hui ? De tous les procédés, je le répète. A tel point que, devant certains brochés, des membres de la Chambre de commerce de Lyon se sont écriés : « Mais c'est du Jacquart ! » Et que telle étoffe de haute lisse ressemble tellement à ce que nous connaissons, qu'on n'a pu la désigner que sous le nom de Gobelins. Les Gobelin comme Jacquart n'ont donc rien inventé ; ils ont retrouvé un art qui s'était perdu.

peine qu'on s'occupât de leur avancement. » Dans sa *Magia universalis naturæ et artis*, Schott raconte que Scheiner, un des plus grands savants de son temps, a été considéré comme magicien et privé de sépulture, parce qu'on avait trouvé chez lui, après son décès, un *vitrum pulicarium* (1) duquel le diable s'était échappé transformé en puce.

Les *jeusnes doubles*. Les jeûnes doubles, les abstinences doubles commandées par l'Église et aussi les jeûnes doubles, les monstres doubles ou Pygopages (2). On devine le jeu de mots qu'a voulu faire Rabelais. Comme Velpeau, son compatriote et son confrère, Maître François en a fait beaucoup d'autres.

Panurge entraîne Anarche, roi des Amaurotes (3), vêtu d'une livrée « pers et vert (4) », en observant que cette livrée « luy advenoit (5), veu qu'il avoit été pervers ». — « *Clerice* (6), dist Homenaz, *clerice*, esclaire icy a double lanternes. »

Au cours de la fête qui précède la délivrance de Gargamelle, un buveur s'écrie : « Le grand Dieu feit (7) les planètes, et nous faisons les plats-nets. »

Dans les Enfers, « Nicolas Pape tiers (8) estoit papetier ».

(1) Employés particulièrement pour observer des puces et des mouches, les plus anciens microscopes simples étaient qualifiés de tombeaux ou cimetières de petits animaux, de *vitra pulicaria*, de *vitra muscaria*.

(2) Les Pygopages sont des monstres composés de deux individus à ombilics distincts, soudés à la région fessière. Ils se divisent en trois tribus : les monstres en X, les pages, les monstres en Y renversé, les adelphes, les monstres en Y, les dymes. Cette monstruosité rare est produite par la soudure de deux germes dans le même ovule. Hélène-Judith, Millie-Christine, Rosa-Josepha en sont des spécimens.

(3) Gens obscurs, inconnus, du grec ἀμαυρός, noir. L'amaurose est une maladie des yeux caractérisée par la perte de la vision.

(4) Vieux mot presque inusité qui servait à désigner une étoffe d'une couleur intermédiaire entre le vert et le bleu.

(5) Convenait, du latin *advenire*.

(6) Clerc, en latin *clericus*.

(7) Fit.

(8) Troisième du nom.

Avant de manger, la reine du pays de Lanternois (1) prenait « en guise de pilules qui sentent si bon (je dis *ante cibum*) (2) pour soi desgraisser l'estomach, une cuillerée de pétasunne ». « N'asardons rien, s'exclame le poltron Panurge, à ce (3) que ne soyons nazardés. » Triboulet est fol *a latere* (4), altéré ; le capitaine Tripet meurt estripé ; le général Cervelat, escervelé. Frère Jean interrompt le service divin pour le service du vin. De Lyra (5), délire, etc.

Adverbes locaulx. « Les adverbes latins *unde*, *quà*, *quo*, les stations d'où on vient, où on va, et par où il faut aller pour gagner les indulgences. » (Alphabet de l'auteur.)

PHYSIOLOGIE. — « Chascun membre du plus précieux de son nourrissement (6) décide (7) et rogne, dit Rabe-

(1) La Rochelle, foyer de la Réforme, pays des lumières, de la science.

(2) L'aloès est un des médicaments purgatifs le plus anciennement employés. Les pilules *ante cibum*, encore ordonnées aujourd'hui, et qu'on prend avant de manger, comprennent :

Aloès du Cap.	6 parties.
Extrait de quinquina.	3 —
Cannelle	1 —
Sirop d'absinthe.	q. s.

(3) Pour que, afin que nous ne soyons pas. (L. IV, ch. LV.)

(4) *Latere, a latere.* Légat *a latere*, cardinal envoyé extraordinairement par le pape auprès d'un prince chrétien, ainsi nommé de *latus, lateris*, côté, parce que le pape ne nomme à cet emploi que des cardinaux détachés d'auprès de sa personne, tirés de son conseil. Maître François a-t-il entendu, dans le cas présent, faire allusion à l'état mental d'un légat altéré ? On l'a dit en se basant sur ce que le même Triboulet est qualifié antérieurement, par l'irrespectueux Panurge, de fol papal, épiscopal, consistorial, conclaviste, etc., etc. Cette interprétation est très discutable.

(5) Juif qui s'est fait cordelier et qui, dans ses commentaires de la Bible, a introduit les rêveries des rabbins. (L. III, ch. I.)

(6) Des parties les plus précieuses des aliments absorbés et transformés, du sang par conséquent. « La semence ou géniture, dit Ambroise Paré, provient de toutes les parties du corps. » (A. PARÉ, *Œuvres* XXII.)

« Je pense, a écrit Buffon, que les molécules organiques renvoyées de toutes les parties du corps dans les testicules ou dans les vésicules séminales du mâle et dans les testicules ou telle autre partie que l'on voudra de la femelle, y forment la liqueur séminale, laquelle, dans l'un ou l'autre sexe, est une espèce d'extrait de toutes les parties du corps. » (BUFFON, *Histoire naturelle des animaux*.)

(7) Choisit.

lais (1), une portion, et la renvoye en bas. Nature y ha préparé vases et réceptacles opportuns, par lesquels descendant és génitoires, en longs ambages et flexuosités, reçoipt forme compétente (2) et trouve lieux idoines (3), tant en l'homme comme en la femme, pour conserver et perpétuer le genre humain. »

La sécrétion spermatique, qui a pour objet la conservation de l'espèce, et la digestion, qui a pour objet la conservation de l'individu, sont les deux fonctions physiologiques les plus importantes. « Entre les dons, graces et prérogatives, desquelles le souverain plasmateur (4) Dieu tout puissant ha endouairé (5) et aorné (6) l'humaine nature à son commencement, celle (7) me semble singulière (8) et excellente, par laquelle elle peult en estat mortel acquérir espèce d'immortalité, et en décours (9) de vie transitoire perpétuer son nom et sa semence. Ce que est faict par lignée issue de nous en mariage légitime (10). »

C'est pour ces motifs que Maître François s'est certainement étendu aussi longuement sur la sécrétion spermatique que sur la digestion. Dans les réponses du médecin Rondibilis à Panurge, qui lui demande s'il doit se marier, on trouve une énumération à peu près complète des causes qui influent sur cette sécrétion.

(1) L. III, ch. IV.

(2) Convenable, du latin *competens*.

(3) Propres, du latin *idoneus*.

(4) Le souverain Créateur de l'homme. Πλάσμα, la créature, l'homme formé du limon de la terre. On nomme aujourd'hui *plasma* la partie liquide des sucs nutritifs, et notamment le sang. Rabelais médecin s'est servi à diverses reprises du mot *plasmature* pour désigner l'ensemble de l'organisme. — « Dieu notre plasmateur » (*Nef des dames vertueuses*, par Symphorien CHAMPIER ; Lyon, 1503).

(5) Doué, doté.

(6) Orné, du latin *adornatus*.

(7) Celle-ci.

(8) Unique, particulière, du latin *singularis*.

(9) Cours rapide, du latin *decursus*.

(10) L. II, ch. VIII.

« Vous dictes, observe le docteur Rondibilis à Panurge, que sentez en vous les poignants aguillons de sensualité. Je trouve en nostre faculté de médicine, et l'avons prins de la résolution (1) des anciens platoniques (2), que la concupiscence charnelle est réfrénée par cinq moyens :

« Par le vin prins intempéramment ; car par l'intempérance du vin advient au corps humain refroidissement de sang, résolution (3) des nerfs, dissipation de semence générative, hébétation des sens, perversion des mouvements, qui sont toutes impertinences (4) à l'acte de génération. De faict, vous voyez peinct Bacchus, dieu des ivrognes, sans barbe et en habit de femme, tout efféminé, comme eunuche (5)... Aultrement est du vin prins tempéramment (6). L'antique proverbe nous le désigne (7), auquel (8) est dict : que Venus se morfond sans la compagnie de Cerès et Bacchus (9). Et estoit l'opinion des anciens, selon le récit de Diodore sicilien (10), mesmement des Lampsaciens (11), comme atteste le grand Pausianias (12), que messer Priapus fut fils de Bacchus et Venus. »

Les effets généraux de l'alcool sur le système nerveux sont bien tels. Quant à ses effets particuliers sur les fonctions de la génération, il est reconnu par tous les hygiénistes

(1) Pris, appris, de la décision.
(2) Disciples de Platon.
(3) Dépression des nerfs.
(4) Dispositions impropres, du latin *impertinens*.
(5) Eunuque.
(6) Avec modération.
(7) Nous le montre, nous l'indique.
(8) Dans lequel.
(9) Sans pain ni vin.

Verbum, Hercle, hic verum est : sine Cerere et Baccho
Friget Venus...

Certes ce proverbe est vrai : sans Cérès et Bacchus, Vénus est transie de froid. (Térence, *Euneuchus*, acte IV, scène v.)

(10) Diodore de Sicile, l. V, vi.
(11) Peuples qui habitaient Lampsaque dans l'Asie Mineure.
(12) Pausanias, lib. IX, 31.

que l'alcool pris passagèrement en excès excite les désirs vénériens, mais que pris habituellement en excès il affaiblit les fonctions génératrices. Examinons les autres moyens proposés par Rondibilis à son client :

« Secondement, par certaines drogues et plantes, lesquelles rendent l'homme refroidy, maléficié et impotent à génération. L'expérience y est en nymphea heraclia (1), amerine saule (2), chenevé (3), periclimenos (4), tamarix (5), vitex (6), mandragore (7), ciguë, orchis le petit (8), la peau d'un hippopotame (9), et aultres, lesquelles dedans les corps humains, tant par leurs vertus élémentaires, que par leurs propriétés spécifiques, glacent et mortifient le germe prolifique ; ou dissipent les esperits qui le debvoient conduire aux lieux destinés par nature ; ou opilent (10) les voies et conduicts par lesquels povoit (11) estre expulsé.

(1) Le nénuphar, ou volet d'eau douce, de la famille des Nymphéacées.

(2) Selon Marty, qui a raison en cette circonstance, il faut écrire ces deux mots sans les séparer par une virgule. L'*Amerina salix* est, en effet, une sorte d'osier d'Améric, en Ombrie, qui n'est rien autre chose que l'*amerino* des Provençaux.

(3) Chènevis.

(4) Le chèvrefeuille. (Voy. Pline, l. XXVII, ch. xii.)

(5) Le tamaris ou tamarin.

(6) « Le nom de *vitex*, disent Burgaud des Marets et Rathery, servait à désigner les Verbénacées, telles que l'*Agnus castus* ou gattilier, arbrisseau aromatique. »

(7) L'empereur Julien a cependant mentionné, dans son épître à Callixène, qu'il buvait du jus de mandragore pour s'exciter au jeu de l'amour.

(8) D'après Théophraste (l. IX, ch. xix), « le plus grand des deux tubercules de l'orchis ou satyrion, pris dans du lait de chien, favorise l'acte vénérien, tandis qu'au contraire le plus petit l'empêche ».

Le Satyrion a dû sa réputation à son odeur spermatique et à la ressemblance de son bulbe avec la glande séminale, d'où son autre nom d'*Orchis*.

(9) Il était également admis au temps de Rabelais que les goutteux étaient soulagés en portant, au-dessus du genou, une jarretière faite avec un morceau de la peau du même animal.

(10) Bouchent ; du latin *oppilare*. Au livre I, chapitre ii, des *Causes des symptômes*, de Galien, il est dit que « l'influence de la faculté animale est empêchée lorsque le nerf qui a en soi des ouvertures est ou bouché ou comprimé ».

(11) Pouvait.

Comme au contraire nous en avons qui eschauffent, excitent et habilitent à l'acte vénérien (1). »

Je ne veux pas discuter la propriété anaphrodisiaque de toutes les herbes indiquées par Rondibilis. On attribue cependant encore cette propriété au nénuphar, au gattilier (vitex), à la ciguë. Quant au tamarin, à l'amérino, au chèvrefeuille (periclimenos), au chènevis (chenevé), il est douteux qu'ils la possèdent.

« Tiercement (2), dist Rondibilis, par labeur assidu. Car en icelluy est faicte si grande dissolution (3) du corps, que le sang, qui est par icelluy (4) espars pour l'alimentation d'un chascun membre, n'ha temps, ne (5) loisir, ne faculté de

(1) Rabelais en a cité quelques-uns : les aliments du carême (Voy. Physiologie de l'Appareil digestif), les fustigations des reins, l'émeraude.

Panurge compare les Chicanous, qui mouraient de faim s'ils n'étaient pas battus, « aux gens qui ne peuvent le cercle caverneux vers le cercle équatorial dresser, s'ils ne sont très bien fouettés ».

C'est principalement, en effet, sur les organes chargés de la reproduction qu'agit la flagellation. Les personnes qui ont lu les *Confessions* de Rousseau savent ce qu'il éprouvait, encore enfant, sous l'influence des corrections de M[lle] Lambercier. Et, sans évoquer les obscénités du règne de Néron, ni les flagellations de Henri III et de ses mignons, sans renvoyer au discours II des *Dames galantes* de Brantôme, sans feuilleter le traité de Meibomius : *De flagrorum usu in re venereâ*, ni l'*Histoire des Flagellans* de l'abbé Boileau, on pourrait trouver, dans l'aveu des modernes prêtresses de Cythère, mille exemples de résurrections opérées sous leurs verges ensanglantées.

La braguette de Gargantua était fixée par « deux crochets d'esmail, en un chascun desquels estoit enchassée une grosse esmeraugde de la grosseur d'une pomme d'orange. Car, ainsy que dict Orpheus, *libro de Lapidibus*, et Pline, *libro ultimo*, elle ha vertu érective et confortative du membre naturel ».

Dans les *Poèmes orphiques*, l'émeraude est donnée comme un puissant aphrodisiaque. Il n'est pas question de ce corps dans le dernier livre de Pline, quoi qu'en dise Rabelais. « L'émeraude, a écrit, en 1669, Robert de Berquen, conserve la chasteté et découvre l'adultère, ne pouvant du tout souffrir l'impudicité autrement qu'elle se rompt de soi-même en pièces, ainsi que le fait entendre Agricola. » (DAUBRÉE, *Mémoires de l'Institut*, 1891.)

(2) Troisièmement, du latin *tertius*.

(3) Affaiblissement, anéantissement, du latin *dissolutio*.

(4) Dans celui-ci.

(5) Ni.

rendre celle (1) résudation séminale (2) et superfluité de la tierce concoction (3). Nature particulièrement se la réserve, comme trop (4) plus nécessaire à la conservation de son individu, qu'à la multiplication de l'espèce et genre humain. Ainsy est dicte Diane chaste, laquelle continuellement travaille à la chasse. Ainsy jadis estoient dicts les castres, comme castes (5) esquels continuellement travailloient les athlètes et souldars (6). Ainsy escript Hippoc. *lib. de Aëre, Aqua et Locis* (7), de quelques peuples en Scythie, lesquels, de son temps, plus estoient impotents (8) que eunuches (9) à l'esbatement (10) vénérien, parce que continuellement ils estoient à cheval et au travail (11). Comme au contraire disent les phylosophes, oisiveté estre mère de luxure. Quand l'on demandoit à Ovide, quelle cause fut pourquoy Ægistus devint adultère? rien plus ne respondoit, sinon qu'il estoit otieux (12).

(1) Dans le sens de cette.

(2) Sécrétion de la semence spermatique, du latin *resudatio*, fait de *resudere*, rendre un liquide, le rejeter.

(3) Voy. Appareil digestif.

(4) Beaucoup.

(5) Les camps (*castra*, en latin), comme chastes (*casta*, en latin). Jeu de mots emprunté à Isidore qui dit, au livre IX de ses *Étymologies* : « *Dicta autem castra, quasi casta, eõ quõd ibi castraretur libido.* On les appelle castres, comme qui dirait castes — chastes, — parce que tout désir vénérien en était banni. »

(6) Les soldats.

(7) Au livre de l'Air, de l'Eau et des Lieux.

(8) Impuissants, du latin *impotens*.

(9) Eunuques.

(10) Au jeu, à l'amusement.

(11) La microrchidie ou atrophie du testicule (de μικρός, petit, et ὄρχις, testicule) était en quelque sorte endémique chez les Scythes, aussi l'impuissance était-elle fréquente parmi eux. La microrchidie est la maladie féminine d'Aristote. (Voy. *Les c..., comme une guedoufle.*)

(12) Oisif, du latin *otiosus*. Dans l'ouvrage d'Ovide intitulé *De Remedio amoris* (l. I, v. 161), on lit :

Queretur Ægystus quare sit factus adulter,
In promptu causa est, desidiosus erat.

On demande pourquoi Ægyste devint adultère, la cause péremptoire est qu'il était paresseux.

Et qui osteroit oisiveté du monde, bien tost périroient les arts de Cupido (1) : son arc, sa trousse et ses flèches luy seroient en charge inutile, jamais n'en fériroit (2) personne. Car il n'est mie si bon archier (3), qu'il puisse férir les grues volants par l'aer, et les cerfs relancés par les bocages (comme bien faisoient les Parthes), c'est à dire les humains tracassants (4) et travaillants : il les demande cois (5), assis, couchés et à séjour (6). De faict, Théophraste, quelque fois interrogué quelle beste ou quelle chose il pensoit estre amourettes, respondit que c'estoient passions d'esperits otieux. Diogenes pareillement disoit paillardise estre l'occupation des gents non aultrement occupés (7). Pourtant (8), Canachus (9) Sicyonien, sculpteur, voulant donner entendre qu'oisiveté, paresse, nonchaloir (10), estoient les gouvernantes de ruffiennerie (11), feit (12) la statue de Venus assise, non debout, comme avoient faict ses prédécesseurs. »

Il n'est pas besoin de longs commentaires pour démontrer que les travaux manuels, et encore plus le surmenage physique, chassent les idées érotiques. Les ouvriers et les paysans sont moins portés vers les plaisirs de la chair que les citadins et les oisifs. Et les raisons que donne de ce fait

(1) Traduction de ce vers d'Ovide :

Otia si tollas, periere Cupidinis artes.

(*De Remedio amoris*, l. I, v. 139.)

(2) N'en frapperait, du latin *ferire*.

(3) Il n'est si bon archer.

(4) Se donnant du tracas, du tourment, de l'activité.

(5) Tranquilles, du latin *quietus*.

(6) En repos.

(7) « Cette apophthegme est de Diogène le Cynique, dans *Diogène de Laerce*. » (Le Duchat.)

(8) A cause de tout cela.

(9) Voy. *les Corinthiaques* de Pausanias. » (Le Duchat.)

(10) Nonchalance.

(11) De débauche.

(12) Fit.

le médecin du moyen âge sont encore admises par les physiologistes d'aujourd'hui.

« Quartement (1), par fervente estude. Car en icelle est faicte incrédible (2) résolution des esperits, tellement qu'il n'en reste de quoy porter aux lieux destinés ceste résudation générative (3), et enfler le nerf caverneux (4), duquel l'office est hors la projecter, pour la propagation d'humaine nature. Qu'ainsy soit (5), contemplez la forme (6) d'un homme attentif à quelque estude, vous voirrez en luy toutes les artères du cerveau bandées, comme la chorde d'une arbaleste, pour lui fournir dextrement (7) esperits suffisants à emplir les ventricules du sens commun, de l'imagination et appréhension (8), de la ratiocination (9) et résolution, de la mémoire et récordation (10); et agilement courrir de l'un à l'aultre par les conduicts manifestes (11) en anatomie, sus (12) la fin du rets admirable (13), onquel (14) se terminent les

(1) Quatrièmement, du latin *quartus*.

(2) Incroyable, du latin *incredibilis*.

(3) Voy. p. 226, note 2.

(4) Les nerfs caverneux sont ceux qui se distribuent aux deux corps caverneux qui, avec le prépuce et l'urèthre, constituent la verge. (Voy. *Le membre, comme une pantophle*, p. 202, note 1.) — Par nerf caverneux, on doit, je crois, entendre ici les corps caverneux dont l'érection est nécessaire pour « projecter hors la résudation générative ». Je le crois d'autant plus : 1° qu'Aristote et Galien ont dit que la semence du mâle, essentiellement chaude, contenait un souffle qui dilatait les corps caverneux et en provoquait l'érection; 2° que Rabelais a appelé (l. III, ch. XVIII) la verge « le membre nerveux, caverneux ».

(5) Pour en juger.

(6) L'apparence, l'attitude.

(7) Avec dextérité, rapidité, du latin *dexter*, formé du grec δεξιτερός ou δεξιός, droit, qui est du côté droit; parce qu'on travaille avec plus d'adresse de la main droite que de la gauche.

(8) Appréhension, du latin *apprehentio*.

(9) Raisonnement, du latin *ratiocinatio*.

(10) Souvenance, du latin *recordatio*.

(11) Apparents, du latin *manifestus*.

(12) Sur.

(13) Voy. Angéiologie : *Le rets admirable, comme un chanfrein;* et Névrologie, Physiologie.

(14) Dans lequel.

artères, lesquelles de la senestre armoire (1) du cœur prenoient leur origine, et les esperits vitaulx affinoient (2) en longs ambages (3), pour estre faicts animaulx. De mode qu'en (4) tel personnage studieux vous voirrez suspendues toutes les facultés naturelles, cesser touts sens extérieurs : brief (5) vous le jugerez n'estre en soy vivant, estre hors soy abstraict par ecstase (6), et direz que Socrates n'abusoit du terme quand il disoit : Phylosophie n'estre aultre chose que méditation de mort. Par adventure est ce pour quoy Democritus s'aveugla (7), moins estimant la perte de la vue, que diminution de ses contemplations (8), lesquelles il sentoit interrompues par l'esgarement des yeulx (9). Ainsy est vierge dicte Pallas, déesse de sapience (10), tutrice (11) des gens studieux. Ainsy sont les Muses vierges ; ainsy demeurent les Charites (12) en pudicité éternelle. Et me soubvient avoir leu (13) que Cupido quelquesfois interrogué de sa mère Venus, pour quoy il n'assailloit (14) les Muses, res-

(1) Du ventricule gauche.

(2) Purifiaient, rendaient plus subtils, du latin *affingere*, formé de *ad*, augmentatif, et *fingere*, façonner.

(3) En longs détours. Les artères vertébrales et les carotides internes, qui sont les branches d'origine du rets admirable (hexagone artériel de Willis), ont un trajet très compliqué.

(4) De manière que.

(5) Bref.

(6) Extase.

(7) « La grande passion que Démocrite avait pour l'étude fit qu'il s'aveugla lui-même pour se mettre hors d'état de pouvoir s'appliquer à d'autres choses. Il exposa à découvert une plaque d'airain, qui renvoyait vers ses yeux les rayons du soleil, dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vue. » (Fénelon, *Abrégé de la vie des plus illustres philosophes*. — Voy. également Cicéron, *Questions tusculanes*, l. V, et Plutarque, *Traité de la Curiosité*.)

(8) Méditations, du latin *contemplatio*.

(9) La distraction que produit la vue du monde extérieur.

(10) De la sagesse, du latin *sapientia*.

(11) protectrice.

(12) Les Grâces, que l'on confond souvent avec les Muses, du grec Χάριτες. 'Η. Χάρις, la plus jeune des Grâces, Aglaé ou Charis.

(13) Dans Lucien, au dialogue intitulé : *Vénus et Cupidon*.

(14) Il n'attaquait pas.

pondit qu'il les trouvoit tant belles, tant nettes (1), tant honestes, tant pudiques et continuellement occupées, l'une à contemplation des astres, l'aultre à supputation des nombres, l'aultre à dimension des corps géométriques, l'aultre à invention rhétorique, l'aultre à composition poétique, l'aultre à disposition de musique, que, approchant d'elles, il desbandoit son arc, fermoit sa trousse (2), esteignoit son flambeau, de honte et craincte de leur nuire. Puis ostoit le bandeau de ses yeulx pour plus apertement (3) les voir en face, et ouïr leurs plaisants chants et odes poétiques. Là prenoit le plus grand plaisir du monde. Tellement que souvent il se sentoit tout ravy en leurs beautés et bonnes graces, et s'endormoit à l'harmonie. Tant s'en fault qu'il les voulsist (4) assaillir, ou de leurs estudes distraire. En cestuy article (5), je comprend ce qu'escript Hippocrates au livre sus dict, parlant des Scythes, et au livre intitulé (6) *De genitura*, disant touts humains estre à génération impotents (7) esquels (8) l'on ha une fois coupé les artères parotides (9) qui sont à costé des aureilles, par la raison cy-devant exposée quand je vous parlois de la résolution des esperits et du sang spirituel, duquel les artères sont réceptacles (10) :

(1) Pures.
(2) Son carquois.
(3) Distinctement, du latin *apertè*.
(4) Voulut, participe passé de l'ancien verbe vouloir.
(5) En ce qui touche cette articulation, cette assertion.
(6) De la géniture, de la semence.
(7) Impuissants, du latin *impotens*.
(8) Auxquels.
(9) Du grec παρὰ, auprès et οὖς, ὠτός oreille. On appelle encore *parotides* les glandes salivaires situées près des oreilles. Chacune de ces glandes est traversée par l'artère carotide externe.

(10) « Les artères sont destinées pour porter le sang spiritueux. Non pas que le sang artériel soit tout spiritueux, mais c'est que sa plus grande partie étant telle, il tire d'elle, comme étant sa plus noble partie, sa dénomination. Car il faut remarquer que des parties du sang, les unes sont plus, les autres moins spiritueuses. En éfet, il ne faut pas croire que le chyle, qui après s'être mêlé avec le sang dans la veine cave, entre pour la première fois dans le cœur, y acquiére dabord et sur le champ

aussy qu'il maintient (1) grande portion de la géniture (2) sourdre du cerveau et de l'espine du dos (3). »

Que le sperme soit sécrété directement par les testicules au lieu d'y être, comme on le croyait autrefois, porté de la moelle et du cerveau, il ne s'ensuit pas moins que l'excès des travaux intellectuels, appliqués aux lettres, aux sciences ou aux arts, est reconnu comme une cause d'affaiblissement de la virilité, de l'éloignement des désirs vénériens et, enfin, de l'impuissance.

à cette même entrée, autant de spirituosité, qu'en ont déja acquis les autres particules du sang qui avoient auparavant été mêlées avec le chyle, et qui par la circulation ont passé souvent par le cœur, et y ont été plusieurs fois dilatées. Car tout ainsi que dans la distilation du vin, plus le vin est distilé de fois, plus l'esprit qu'on en tire est subtil, pur et éficace : de même, plus le sang est dilaté de fois dans le cœur, plus les particules spiritueuses se débarrassent et se séparent de la masse épaisse, et plus elles s'attenuent. Celles qui sont moins spiritueuses, et non suffisamment attenuées, et qui, par cette raison là sont peu propres pour la nutrition, retournent au cœur, par le moyen des veines, afin qu'y étant de nouveau rarefiées, elles acquiérent une plus grande spirituosité. » (Diemerbroeck, *loc. cit. suprà*, t. II, p. 498.)

(1) Ainsi qu'Hippocrate assure.

(2) De la semence.

(3) Selon Hippocrate, le liquide spermatique est une sécrétion des parties les plus fortes et les plus essentielles de tout ce qu'il y a d'humide dans le corps et particulièrement dans la tête, « parce que ceux auxquels on a coupé les artères auprès des oreilles ne produisent plus qu'une semence faible et souvent inféconde. » (Hippocrate, *lib. De Geniturâ*, p. 127, et *lib. De Dietâ*, p. 198; Lugd. Bat., t. I, 1665.)

Il existe un dessin, extrêmement curieux, intitulé *De Coïtu*, dont l'auteur est un contemporain de Rabelais, un grand peintre doublé d'un grand savant. J'ai nommé Léonard de Vinci. C'est la reproduction par le trait des anciennes doctrines concernant la génération dans l'espèce humaine. Chez l'homme, on voit des canaux qui charrient de la moelle et du cerveau aux testicules le sperme nécessaire à la fécondation, et les canaux qui portent des poumons à la verge le souffle qui, d'après Galien, produisait l'érection. Chez la femme, on aperçoit une matrice assez bizarre, de laquelle naissent des conduits qui vont se terminer aux mamelles, en conformité de la théorie hippocratique, qui voulait que les règles se transformassent en lait, après la délivrance, pour servir à l'allaitement.

Aujourd'hui encore, on croit dans le peuple que la semence humaine vient de la moelle. Les bouchers, pour désigner le haut de la moelle, disent toujours « l'amourette ». A côté de cette dénomination erronée, rappelons

« Quintement, par l'acte vénérien » fréquemment répété. L'abus des rapports sexuels entraîne non seulement l'impuissance, mais encore la spermatorrhée, qui débilite l'organisme.

A ces causes de la diminution de la sécrétion spermatique, il faut généralement ajouter, enfin, le défaut de fonctionnement régulier des glandes génitales et la vieillesse.

« Panurge, mon ami doulx, remarque (1) le fondateur de l'abbaye de Thélème (2), je ne te conseille chose que je ne fisse, si j'estois en ton lieu. Seulement aye égard considération de tousjours bien lier et continuer tes coups. Si tu y fais intermission (3)..., t'adviendra ce qu'advient aux nourrices. Si elles désistent (4) allaicter enfants, elles perdent leur laict. Si continuellement n'exerce ta mentule (5), elle perdra son laict... Par non usage sont perdus touts privilèges (6)... Pourtant (7)..., maintien tout ce bas et menu populaire, troglodyte (8), braguetodyte (9), en estat de labourage sempiternel. Donne ordre qu'ils ne vivent en gentilshommes, de leurs rentes, sans rien faire.

« Le temps matte toutes choses. Il n'est le marbre ne (10) le porphyre, qui n'ait sa vieillesse et décadence. Desja voi-je ton poil grisonner en teste. Ta barbe, par les distinctions du gris, du blanc, du tanné et du noir, me semble une mappe-monde. Regarde icy. Voila Asie; icy sont Tigris et

qu'ils nomment très exactement la matrice la « portière » (de porter), et le fœtus enveloppé de ses membranes, « l'enfant de chœur ».

(1) L. III, ch. XXVII et XXVIII.

(2) Du mot grec θέλημα, qui signifie volonté.

(3) Si tu espaces d'une manière régulière. Conservé dans ce sens.

(4) Si elles renoncent, si elles cessent, du latin *desistere*.

(5) La verge. En latin *mentula*.

(6) Ancienne maxime de droit canonique.

(7) Pour ce motif, à cause de cela.

(8) Logé dans un lieu obscur, du grec τρωγλοδύτης, formé de τρώγλη, trou, et de δύνω ou δύω, j'entre.

(9) Mot forgé, caché dans la braguette.

(10) Ni.

Euphrates (1). Voila Afrique; icy est la montagne de la Lune (2); voids-tu les palus (3) du Nil? Deça est Europe : voids-tu Theleme? Ce toupet icy tout blanc, sont les monts Hyperborées (4)... mon ami, quand les neiges sont és (5) montagnes, je di la teste et le menton, il n'y ha pas grande chaleur dans les vallées de la braguette. »

« Ce qu'il y a de vif et de moëlle est étouffé, par ses longueries, » a dit Montaigne, ennuyé par un discoureur prolixe. Pour ne pas encourir ce reproche, je passerai sans transition de la description des organes génitaux de l'homme à celle des organes génitaux de la femme. La naissance de Gargantua a fourni à Maître François — je le rappelle (Voy. Angéiologie) — l'occasion de parler des organes génitaux de la femme, dès le VI[e] chapitre du livre I.

« Gargamelle (6) commença à se porter mal du bas... Peu de temps après, elle commença à souspirer, lamenter et crier. Soubdain vindrent (7) à tas sages-femmes de touts costés (8).

(1) Grand fleuve d'Asie qui va se jeter dans le golfe Persique après avoir reçu un autre fleuve, le Tigre.

(2) Les montagnes de la Lune (en arabe *El-Kamar*) limitent au sud l'ancienne Nigritie ou Soudan.

(3) Les marais, du latin *palus*.

(4) Du grec ὑπέρ, augmentatif, et βορέας, vent du nord. — Montagnes de la Sarmatie. Je trouve dans le dictionnaire de N. Landais que « c'est Voltaire qui, le premier, a dans *l'Orphelin de Chine*, francisé l'adjectif latin *hyperboreus* pour en faire le mot hyperborée ». N. Landais n'a pas lu Rabelais.

(5) Aux sommets des montagnes. Panurge n'avait cependant que « trente et cinq ans ou environ » quand il a rencontré Pantagruel. (Voy. l. II, ch. XVI.)

(6) Grande gorge, en patois languedocien.

(7) Vinrent.

(8) « Pendant fort longtemps, les femmes en couches, même les reines, ont été soignées exclusivement par des sages-femmes. Astruc prétend que ce n'est qu'en 1663 qu'on a commencé à la cour de France à se servir d'un accoucheur, et ce fut, dit-il, dans une de ces occasions où l'honneur en danger ne prend conseil que du trouble qui l'égare et viole une partie des règles pour sauver l'autre. Qui le croirait? ce fut la honte qui fit, pour la première fois, recourir à des hommes. Un roi, qui connaissait le pouvoir de l'exemple sur le trône et qui voulait cacher ses faiblesses et ménager la délicatesse de celle qui les partageait, crut ne pouvoir remettre en de meilleures mains un secret si cher. On craignait que la

« Et la tastant par le bas, trouvarent (1) quelques pellauderies (2), assez de maulvais goust, et pensoient que ce fust l'enfant (3) ; mais c'estoit le fondement qui lui escapoit (4), à la mollification du droict intestin (lequel vous appelez le boyau c...) (5), par avoir (6) trop mangé de tripes, comme avons déclairé cy-dessus (7).

« D'ond (8) une... vieille de la compagnie (9), laquelle avoit réputation d'estre grande médicine... lui feit (10) un restrictif (11) si horrible (12), que touts les larris (13) tant (14) furent oppilés (15) et reserrés, que à grand'-peine avecques les dents vous les eussiez eslargis...

présence d'une sage-femme dans le palais, où les soupçons régnaient déjà, ne fournît un nouvel aliment à la maligne curiosité des courtisans. On se servit pour leur donner le change d'un chirurgien, que son ministère attachait à la cour. C'est ainsi que Jupiter confiait quelquefois à des dieux subalternes, plutôt qu'à des déesses, son embarras et le soin de dérober aux yeux de Junon le fruit de ses infidélités. » (*Histoire médicale et philosophique de la femme*, par le Dr Menville de Ponsan, 2e édit., t. I, p. 409.)

(1) Trouvèrent.

(2) Lamelles de peau, rognures de peau. En Normandie, on nomme les mégissiers : paultiers.

(3) Allusion à l'ignorance des accoucheuses du temps.

(4) Échappait, sortait, tombait ; *scappare* en italien, *escapar* en espagnol et échapper en français ont la même signification.

(5) Le rectum.

(6) Pour avoir.

(7) Voy. Appareil digestif : *Le boyau c..., comme un bourrabaquin monachal.*

(8) Par suite, pour ce motif.

(9) De la corporation des sages-femmes.

(10) Lui fit.

(11) Restrainctif, en langue romane, un remède astringent, du latin *restringere*. Un restrainctif, en vieux langage médical, est un remède qui resserre le ventre. Dans certains cas de chute du fondement, on conseille encore aujourd'hui des topiques astringents (injection, liniment, pommade).

(12) Énergique, excessif, violent, du latin *horribilis*.

(13) Le col de la matrice et les parois vaginales, du celte *larrua*, qui veut dire peau, cuir, membrane. Ce sens est attribué également au terme larris dans un passage des *Cent Nouvelles nouvelles*, qu'il est impossible de reproduire.

(14) Furent si bien.

(15) Bouchés, du latin *oppilare*. Le remède, dont la dose était exces-

« Par cest inconvénient (1) furent au-dessus relaschés (2) les cotylédons (3) de la matrice, par lesquels (4) sursaulta (5) l'enfant, et entra en la vène creuse (6), et gravant (7), par le diaphragme jusques au dessus des espaules, ou (8) la

sive, avait agi à la fois sur le rectum et sur les organes creux avec lesquels celui-ci est immédiatement en rapport en bas et en avant.

(1) Dans le sens du mot latin *inconveniens*, qui ne s'accorde pas avec les vues, les projets, les espérances, etc.; formé de *in* négatif, et de *convenire*, convenir, s'accorder.

(2) En vertu de la vieille théorie du *strictum* et du *laxum* d'Asclépiade et de Cœlius Aurelianus, qui prétend que, dans deux parties organiques voisines, lorsque l'une est resserrée, l'autre est relâchée. En faisant prescrire pour Gargamelle un « restrictif si horrible » par une des sages-femmes, Maître François a donc eu ses raisons. Il a rendu impossible, d'une part, la sortie de l'enfant par les voies naturelles, et rendu possible, d'autre part, le saut de l'enfant au-dessus des cotylédons couvrant les deux parois de la matrice écartées l'une de l'autre.

(3) Il ne s'agit pas ici des villosités ou franges vasculaires du délivre ou placenta, ni de celles de la membrane qui enveloppe complètement le fœtus, du chorion (du grec, χόριον, fait de χωρεῖν, contenir).

« Les cotylédons sont, dit Dioclès de Caryste, des bras de poulpes ou des cornes, excroissances en forme de mamelles larges à la base, terminées en pointe au sommet, sur les deux côtés de l'utérus, créées par prévoyance par la nature pour exercer le fœtus à attirer le mamelon du sein. » Aristote en a fait mention (l. VII, ch. v). Dans le *Traité des chairs* d'Hippocrate (trad. Littré, vol. VIII, p. 593), il est mentionné que « l'enfant dans le ventre maternel ayant les lèvres continuellement collées suce la matrice... Il n'aurait pas de matières excrémentitielles s'il n'avait sucé dans la matrice; et à la naissance il ne saurait prendre tout d'abord le mamelon, si dans l'utérus il n'avait usé de la succion. » L'influence de Démocrite sur l'anatomie a été considérable. (Voy. Diogène de Laerte et l'étude magistrale de F. Leclerc sur les médecins arabes) et il y a lieu de soupçonner que les lignes précitées d'Hippocrate ont été inspirées par le philosophe d'Abdère. Celui-ci a affirmé, en effet, « que c'est parce que l'enfant s'est nourri préalablement en suçant des sortes de tétines, situées dans la matrice, qu'il sait, dès qu'il est né, tirer avec les lèvres le lait des mamelles de sa mère ». A Vésale et à Arantius revient l'honneur d'avoir démontré péremptoirement que des cotylédons de ce genre n'existent pas chez la femme.

(4) Au-dessus desquels.

(5) Sauta.

(6) Les veines caves inférieure et supérieure. (Voy. Angéiologie, Physiologie.)

(7) Montant.

(8) Où.

dicte vène se part (1) en deux, print (2) son chemin à gausche, et sortit par l'aureille senestre (3). »

Il appert de ce passage et de ce que j'ai dit antérieurement (Voy. *Les génitoires, comme un rabbot*) que Rabelais a admis non seulement la division de la matrice de la femme en plusieurs compartiments, mais encore la présence dans ce viscère d'excroissances mamelonnées, « cotylédons, » créées par la nature pour permettre au fœtus de s'exercer à la succion. Ne plaçons pas pour cela Maître François bien au-dessous de Vésale. Ce dernier n'a pas dépassé lui-même de beaucoup Achillinus, Bérenger de Carpi, Gabriel

(1) Se divise, se partage, du latin *partiri*.

En traitant de l'appareil circulatoire, j'ai établi que l'illustre professeur dont la Faculté de médecine de Montpellier garde si pieusement le souvenir, a fait mention çà et là, dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*, des veines rénales, des veines caves supérieure et inférieure (vène creuse) et de la valvule qu'offre la veine cave inférieure à son entrée dans le cœur, des veines jugulaires et qu'il a fait justement cheminer l'énorme fœtus dans le tronc veineux brachio-céphalique gauche, qui est plus large que le tronc veineux brachio-céphalique droit. Le moment est venu d'observer que Maître François n'a pas dit un mot des veines utéro-ovariennes, qui relient la matrice à la veine rénale gauche et à la veine cave inférieure, et par l'une ou l'autre desquelles veines utéro-ovariennes Gargantua a dû aussi forcément passer. Le commentateur de Galien les a évidemment connues. Elles ont été, en effet, décrites en ces termes par le savant médecin de Pergame : « De la veine cave et de l'aorte partent également deux vaisseaux, deux veines et deux artères. Elles se divisent en deux groupes, comprenant chacun une artère et une veine. Le groupe droit se porte sur les parties latérales droites de l'utérus, le groupe gauche sur les parties latérales gauches. Avant d'atteindre la matrice, ces vaisseaux donnent quelques branches aux testicules (ovaires), puis elles viennent se ramifier et se perdre dans les tissus utérins. Ces vaisseaux naissent un peu au-dessous de ceux qui se rendent dans les reins. Les veines sont beaucoup plus grosses que les artères. Chez certaines femmes, ces vaisseaux pourraient provenir, à ce qu'assure Hérophile, des vaisseaux rénaux. Je n'ai rencontré que très rarement cette disposition chez les animaux, sauf chez les singes. Je ne dis donc pas qu'Hérophile n'ait pas raison pour la femme. C'était en effet, à ce qu'il me semble d'après mon expérience personnelle, un excellent anatomiste qui a travaillé beaucoup plus souvent sur les cadavres humains que sur les cadavres des animaux. » (*Liv. de la dissect. de l'utérus*, trad. Daremberg.)

(2) Prit.

(3) Gauche, du latin *sinister*.

de Zerbis, etc. (1), dans sa description de l'appareil génital féminin (2).

La longue tirade de Rondibilis sur le mode de genèse de l'hystérie chez la femme fourmille également d'assertions erronées. C'est une compilation pleine de verve, d'élégance et d'érudition, mais très diffuse et que je négligerais, si je ne tenais, avant tout, à être impartial et complet.

« La nature ha dedans le corps des femmes, posé en lieu secret et intestin (3), professe Rondibilis, un animal, un membre (4), lequel n'est (5) és homme ; onquel quelquesfois sont engendrées certaines humeurs salses (6), nitreuses (7), bauracineuses (8), acres, mordicantes, lancinantes, chatoil-

(1) Achillinus, Béranger de Carpi, Gabriel de Zerbis vivaient au XVe siècle. Achillinus et Béranger de Carpi, professeurs à Bologne, ont découvert, le premier la membrane hymen, le second l'unité de l'utérus ; Gabriel de Zerbis de Vérone a isolé tous les ligaments de l'utérus, sauf le ligament rond.

(2) Il a prétendu que la matrice était divisée en deux par une crête saillante et oublié la plupart des ligaments de ce viscère.

(3) Intérieur, du latin *intestinus*.

(4) La matrice a été considérée par Platon comme un animal ; puis par Guy de Chauliac, Mundinus, Mathieu de Gradibus, etc., comme un membre viril retourné et interne. « Elle est, dit Guy de Chauliac, comme la verge renversée ou mise au dedans, au quatorzième de l'usage des parties. Car elle a au-dessous deux bras cellulaires avec les testicules, comme la bourse des testicules. Elle a aussi un ventre commun au milieu comme les parties du pénil. Elle a son col en bras canulé comme la verge. Elle a aussi la vulve comme une balance et la mitre. Elle a aussi le tentigo comme un prépuce. Elle a aussi sa longueur comme la verge de huit ou neuf doigts. Et, bien qu'elle n'ait que deux seins ou cavités manifestes suivant le nombre des mamelles, toutefois elle a chacune d'icelles triplement cellulée, et une au milieu, de sorte que, selon Mundinus, on y trouve sept réceptacles. Elle a colligence ou alliance avec le cerveau, le cœur, le foie, l'estomac, et est attachée au dos. Entre elle et les mamelles sont continuées les veines du lait et des menstrues, à raison de quoi, dit Galien au chapitre VI, Hippocrate disait le lait estre frère des menstrues. » (Guy de Chauliac, *Grande Chirurgie*, p. 77, édit. Joubert, Rouen, 1632.)

(5) Qui n'existe pas chez les hommes.

(6) Salées.

(7) Contenant du nitre, du salpêtre.

(8) Renfermant du borax. Dans les œuvres de Bernard Palissy, borax est écrit *bourrac*.

lantes (1) amèrement : par la poincture (2) et fretillement doloreux (3) desquelles (car ce membre est tout nerveux et de vif sentiment) tout le corps est en elles esbranlé, touts les sens ravis, toutes affections intérimées (4), touts pansements (5) confondus. De manière que, si Nature ne leur eust arrosé le front d'un peu de honte, vous les voirriez comme forsenées, courrir l'aguillette (6), plus espouvenblement, que ne feirent (7) onques (8) les Prœtides (9), les Mimallonides (10), ne (11) les Thyades (12) bacchiques au

(1) Chatouillantes.

(2) La piqûre, du latin *pungere*.

(3) Douloureux.

(4) Éteintes, du latin *interimere*.

(5) Pensées.

(6) On disait jadis des femmes de mauvaise vie qui sollicitaient les passants dans les rues qu'elles couraient l'aiguillette.

C'est pourquoi je recherche une jeune fillette,
Experte dès longtemps à courir l'aiguillette.
(M. Régnier. Épitre II.)

Suivant quelques étymologistes, cette locution aurait pris naissance à Toulouse, où, au moyen âge, les prostituées étaient obligées de porter, comme une marque d'infamie, une aiguillette sur l'épaule.

Suivant d'autres, elle serait née à Beaucaire, où, la veille de la foire, les femmes de mœurs faciles célébraient la sainte Madeleine, en organisant entre elles une course dont le prix était un paquet d'aiguillettes, c'est-à-dire un paquet de tresses ou cordons ferrés par les deux bouts.

Cette dernière explication est évidemment la plus plausible.

(7) Firent.

(8) Jamais.

(9) Les Proétides, filles de Proétus, roi d'Argos, étaient au nombre de trois, savoir : Lysippe, Yphinoé et Yphianasse. Ayant négligé le culte de Bacchus, au dire des uns, ayant osé comparer leur beauté à celle de Junon, au dire des autres, elles furent punies par un accès de démence qui leur fit croire qu'elles étaient changées en génisses. Le divin Mélampe les guérit en épousant l'une d'entre elles.

Prœtides implerunt falsis mugitibus agros.
(Virgile, Égl. VI, v. 48.)

(10) *Mimallonides*, *Mimallones* (Strat.). *Mimallonides* (Ovide). Les bacchantes, les prêtresses de Bacchus. Les Mimallonides ont tiré leur nom du mont *Mimas*, en Asie Mineure, où elles célébraient leurs orgies.

(11) Ni.

(12) Thyades, du grec θύω, être en furie. Autre nom donné aux bacchantes, parce que, dans les célébrations des orgies, elles couraient, çà et là, tout échevelées, vêtues de peaux de tigre, avec une vivacité qui res-

jour de leurs bacchanales (1); parce que cestuy terrible animal a colliguance (2) à toutes les parties principales du corps, comme est évident en l'anatomie.

« Je le nomme animal, suivant la doctrine, tant des académiques (3) que des péripatétiques (4). Car, si mouvement propre est indice certain de chose animée, comme escript Aristoteles (5), et tout ce qui de soy se meut est dict animal, a bon droict Platon le nomme animal (6), recognoissant (7) en luy mouvements propres de suffocation, de précipitation, de corrugation (8), de indignation : voire si violents, que bien souvent par eulx est tollu (9) à la femme tout aultre sens et mouvement, comme si fust lipothymie (10), syncope, épilepsie, apoplexie, et vraie ressemblance de mort. Oultre plus, nous voyons en icelluy discrétion (11) des odeurs manifeste (12), et le sentent les femmes fuir les

semblait à de la fureur, en tenant des thyrses, des torches, des flambeaux et en poussant des hurlements effroyables.

(1) Fêtes de Bacchus.

(2) Alliance, union, relation.

(3) Les disciples de Platon. On les appelait ainsi parce que Platon donnait ses leçons dans un jardin célèbre, *Academus*, situé dans le Céramique, faubourg important d'Athènes.

(4) Les philosophes de l'école d'Aristote. On les qualifiait de la sorte soit parce qu'ils se réunissaient dans les salles (περίπατις) du lycée, soit parce que leur maître professait en se promenant (περίπατειν, se promener).

(5) Aristote.

(6) « La matrice, dit Platon, est un animal qui désire ardemment engendrer des enfants; lorsqu'il reste longtemps stérile après l'époque de la puberté, il a peine à le supporter; il s'indigne, il parcourt tout le corps, obstruant les issues de l'air, arrêtant la respiration, jetant le corps dans des dangers extrêmes et occasionnant diverses maladies, jusqu'à ce que le désir et l'amour, réunissant l'homme et la femme, fassent naître un fruit, et le cueillent comme sur un arbre, semant dans la matrice, comme dans un champ, des animaux invisibles par leur petitesse et encore informes. » (PLATON, *le Timée*, édit. Cousin, t. XII, p. 241.)

(7) Reconnaissant.

(8) De plissement, de froissement, de contraction, du latin *corrugare*.

(9) Est enlevé, ravi, du latin *tollere*.

(10) « Défaillance du cœur » (alphabet de l'auteur). Évanouissement léger, en grec λειποθυμία, formé de λείπω, je manque, et θυμός, esprit, courage.

(11) Discernement, pouvoir de distinguer, du latin *discretio*.

(12) Évident, certain, du latin *manifestus*.

puantes, suivre les aromatiques (1). Je scay que Cl. Galen (2) s'efforce prouver que ne sont mouvements propres et de soy, mais par accident; et qu'aultres de sa secte travaillent à démonstrer que ce ne soit en luy discrétion (3) sensitive des odeurs, mais efficace (4) diverse (5), procédente de la diversité des substances odorées. Mais, si vous examinez studieusement et pesez en la balance de Critolaüs (6)

(1) C'est la codification de la théorie de l'utérus mobile qui a dominé pendant de longs siècles l'histoire de l'hystérie.

« Cette névrose, dit Hippocrate, s'observe surtout chez les femmes qui n'ont pas de rapports sexuels, et chez les femmes d'un certain âge plutôt que chez les jeunes, parce que les vaisseaux sont plus vides, et la matrice, desséchée par la fatigue, est vide aussi et légère et se déplace; elle se jette sur le foie, y adhère et se porte aux hypocondres; elle court, va en haut vers le fluide. Or, le foie est plein de fluide. Quand elle s'est jetée sur le foie, elle cause une suffocation subite, interceptant la voie respiratoire qui est dans le ventre. Parfois, en même temps, du phlegme descend de la tête aux hypochondres; alors la matrice quitte le foie, retourne à sa place, et la suffocation cesse; ayant pompé du fluide et étant devenue pesante, la matrice retourne; d'autres fois, elle se porte vers les lombes ou vers les hanches et cause des souffrances. » (Hippocrate, édit. Littré, t. VII, p. 33.)

Le traitement hippocratique de l'hystérie est le reflet et le corollaire de la théorie ci-dessus énoncée. « Comme les accidents convulsifs, ajoute le père de la médecine, surviennent surtout chez les vieilles filles et chez les veuves qui, étant jeunes et ayant eu des enfants, restent dans la viduité, le mieux est de les engager à se marier. » (T. VII, p. 315.)

« Quant aux médicaments antispasmodiques, les fétides font fuir l'utérus en haut, les aromatiques l'attirent en bas. On placera donc des substances fétides sous les narines : asphalte, soufre, corne, mèche de lampe, huile de veau marin, et on fera des fumigations aromatiques aux parties génitales. » (T. VII, p. 343.)

(2) Galien a maintenu l'origine utérine de l'hystérie, mais repoussé comme absurde l'idée d'une matrice mobile se déplaçant comme un animal. « Ceux qui ont accrédité, remarque-t-il, ces erreurs n'avaient aucune connaissance en anatomie, car les personnes exercées dans cette science savent que les mouvements de la matrice sont impossibles. » (Galien, *De Locis effectis*, lib. VI, pp. 3-38.) C'est la rétention dans la matrice des humeurs, et surtout du liquide séminal, qui est pour Galien la véritable cause de la névrose.

(3) Discernement, du latin *discretio*, fait de *discernere*, discerner, distinguer.

(4) Vertu, du latin *efficacia*.

(5) Contraire, opposé, du latin *diversus*.

(6) Philosophe péripatéticien que les Athéniens envoyèrent en ambas-

leurs propos et raisons, vous trouverez qu'en ceste matière, et beaucoup d'aultres, ils ont parlé par gayeté de cœur et affection (1) de reprendre leurs majeurs (2), plus que par recherchement (3) de vérité. En cette disputation (4) je n'entreray plus avant. Seulement vous diray que petite n'est la louange des preudes femmes, lesquelles ont vescu pudiquement et sans blasme, et ont eu la vertus de ranger cesttuy (5) effrené animal à l'obéissance de raison. »

En anatomie et en physiologie humaines, c'est l'anatomie et la physiologie des organes génitaux de la femme que Rabelais a le plus mal connu. Lui, l'anatomiste habile, qui a fait une coupe des ventricules du cerveau identique à celle qui est reproduite dans le *Traité d'anatomie* de Beaunis et Bouchard (Voy. plus loin, Névrologie : *Les ventricules, comme un tirefond*) et des comparaisons anatomiques que Cruveilhier, Marc Sée, Sappey, etc., croient avoir faites les premiers ; lui, l'humaniste par excellence, a ignoré ou n'a pas mentionné les ouvrages d'Aetius (6) et de Paul d'Égine, où se trouve une explication des accidents hystériques qui se rapproche de la nôtre, n'a tenu aucun compte des sages réserves de Galien, cru avec Platon, Hippocrate, Fernel,

sade à Rome avec Canéade et Diogène, l'an 155 avant Jésus-Christ. Critolaüs appartenait à la troisième Académie qui enseignait que la probabilité est le dernier degré de la science. On peut admettre que les expressions « peser en la balance de Critolaüs » veulent dire : en tenant compte du pour et du contre.

(1) L'ambition, le désir, du latin *affectio*.

(2) Ceux qui les ont précédés, du latin *majores*, les ancêtres, les aïeux. Fernel, qu'on a appelé le réformateur de la médecine, Fernel, le contemporain de Rabelais, a adressé le même reproche à Galien : « En prétendant que la matrice ne peut se déplacer dans l'abdomen et encore moins dans la poitrine, Galien, dit-il, s'est trompé ; j'ai senti, dans plusieurs cas, cet organe remonter sous ma main jusque dans l'estomac. » (Fernel, *De Morbo partium quæ sub diaphragmate sunt*, cap. xvi, *utere sympt.*)

(3) Recherche.

(4) Débat, controverse, du latin *disputatio*.

(5) Ce.

(6) Aetius, *Serm.*, IV, cap. lxviii.

Mundinus et Guy de Chauliac, que la matrice cellulée, garnie de cotylédons, mobile à l'extrême, avait colligence ou alliance avec toutes les parties principales du corps. Pourquoi ? Parce qu'il n'a disséqué et ne pouvait guère disséquer, comme ses contemporains, que des cadavres d'hommes, des cadavres de criminels (1).

Qu'on me pardonne cette digression ; je reviens à la naissance de Gargantua.

Va-t-on se récrier sur la façon dont il est venu au monde ?

« Pourquoy ne le croiriez-vous ? Pour ce, dictes-vous, qu'il n'y a nulle apparence. Je vous di que, pour ceste seule cause, vous le debvez croire en foy parfaicte ; car les sorbonnistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence.

« Est-ce contre nostre loy, nostre foy, contre raison, contre la saincte escripture ? De ma part, je ne trouve rien escript és (2) Bibles sainctes, qui soit contre cela. Mais si le vouloir de Dieu tel eust esté, diriez-vous qu'il ne l'eust pu faire ? Ha ! pour grace (3), n'emburelucoquez (4) jamais vos esperits de ces vaines pensées. Car je vous di, que à Dieu rien n'est impossible. Et s'il vouloit, les femmes auroient doresenavant ainsy leurs enfants par l'aureille. Bacchus (5)

(1) Et aussi, comme je l'ai indiqué quelques lignes plus haut, parce que les femmes en couches ou atteintes de maladies du bas-ventre étaient alors soignées principalement, sinon exclusivement, par les sages-femmes.

(2) Dans les.

(3) Par grâce.

(4) Ne torturez, ne tourmentez. Le verbe emburelucoquer se retrouve au chapitre VIII du livre II et au chapitre XXII du livre III. Suivant Le Duchat, il signifie : « Ne vous remplissez pas la tête de chimères semblables à celles que les moines ont accoutumées de loger sous leur capuchon de bure. »

(5) Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé. Sémélé étant morte en état de grossesse, Jupiter enferma Bacchus dans sa cuisse, où celui-ci resta tout le temps qu'il aurait dû demeurer dans le sein maternel.

ne fut-il pas engendré par la cuisse de Jupiter? Roquetaillade (1) nasquit-il pas du talon de sa mère? Croquemouche, de la pantoufle de sa nourrice? Minerve (2) nasquit-elle pas du cerveau par l'aureille de Jupiter? Adonis (3) par l'escorce d'un arbre de myrrhe? Castor et Pollux, de la coque d'un œuf, pont (4) et esclos par Leda (5)? Mais vous seriez bien d'advantage esbahis et estonnés, si je vous exposois présentement tout le chapitre de Pline, onquel (6) parle des enfantements estranges et contre nature. Et toutesfois je ne suis poinct menteur tant asseuré (7) comme il ha esté. Lisez le septiesme de sa Naturelle Histoire, chap. 3 (8), et ne m'en tabustez (9) plus l'entendement. »

(1) Rabelais fait certainement allusion à une légende de la famille de la Roquetaillade. Il existe encore, dans l'Aude, près de Carcassonne, où a habité l'auteur de l'épopée pantagruélique, un hameau de la Roquetaillade.

(2) Déesse de la sagesse et de la guerre, qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter.

(3) Prince célèbre par sa beauté, né du commerce incestueux de Cynéras, roi de Chypre, et de sa fille Myrrha. Après sa naissance, sa mère devint l'arbre qui porte la myrrhe.

(4) Pondu.

(5) Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, fut aimée de Jupiter qui triompha d'elle sous la forme d'un cygne. Plus tard elle accoucha de deux œufs, de l'un desquels sortirent Pollux et Hélène, et de l'autre Castor et Clytemnestre.

(6) Dans lequel il.

(7) Effronté.

(8) C'est au chapitre IV et non au chapitre III du livre VII qu'on trouve le texte de Pline auquel renvoie Rabelais. Le voici :

« Il est avéré qu'il peut naître trois enfants à la fois, témoins les Horaces et les Curiaces. Un plus grand nombre est regardé comme un prodige, excepté en Égypte, où l'eau du Nil augmente la fécondité... Trogue nous apprend qu'en Égypte les femmes mettent au monde jusqu'à sept enfants à la fois... Quelques individus naissent avec les deux sexes... Alcippe mit au monde un éléphant, mais ce fait est un de ceux qu'on regarde comme des présages sinistres. Ce fut au commencement de la guerre des Marses qu'une esclave accoucha d'un serpent. On a l'exemple d'un enfant qui rentra aussitôt dans le ventre de sa mère, à Sagonte, l'année où cette ville fut détruite par Annibal. (PLINE, ch. IV, l. VII, *Accouchements merveilleux*, trad. de Grandsagne.)

(9) Ne m'en tourmentez plus. Le verbe tabuster est un diminutif, une contraction du verbe tarabuster.

En faisant accoucher la femme de Grandgousier par l'oreille, le prêtre-médecin a été inspiré par d'autres motifs que ceux qu'il accuse. Ces motifs, quels sont-ils? Ceux-ci, je présume :

In principio erat verbum, et verbum erat apud Deum et Deus erat verbum..... et verbum caro factum est, lit-on dans l'Évangile selon saint Jean. Nos bons aïeux ont paraphrasé (Voy. la dissertation de Grimaldi) à la Musset cet article de foi (1). Un noël de la Monnoye abonde en détails d'une naïveté charmante sur la conception et l'enfantement par l'oreille du divin enfant. Dans l'*Histoire de la peinture sur verre*, de Lenoir (t. II), figure le dessin d'un vitrail qui pendant la tourmente révolutionnaire, a été, grâce à l'intervention de l'évêque constitutionnel Grégoire et de Lenoir, transporté de l'église Saint-Leu au couvent des Petits-Augustins (alors le musée des monuments français, maintenant l'École des Beaux-Arts). Ce vitrail, aujourd'hui

(1) Où le père a passé, passera bien l'enfant.
(Musset, *le Rhin allemand.*)

« Je suis entré en elle par le sommet de la tête, » dit Jeshu au sujet de la conception de la Vierge Marie. « Le Verbe du Père est entré par l'oreille de la femme bénie, » lit-on dans le bréviaire des Maronites. Selon saint Augustin et le pape Félix, la Vierge est devenue enceinte par l'oreille. Dans une hymne de saint Éphrem, dont l'inspirateur serait, d'après Voisin, saint Grégoire Néocésarée ou le Thaumaturge, on trouve cette affirmation : « *Virgo, quæ per aurem concepisti;* Vierge, qui as conçu par l'oreille. » (Voy. Voltaire, *Dict. philosoph.*, au mot Généalogie.)

On chante maintenant dans les églises catholiques :

Gaude, Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

Du temps d'Agobart, on y chantait : « Le Verbe est entré par l'oreille de la Vierge Marie, et il en est sorti par la porte dorée. »

« Un sujet de sermon sur lequel, au moyen âge, les moines des différents ordres revenaient sans cesse était si la Vierge, pendant l'opération du Saint-Esprit, avait éprouvé du plaisir. Lorsque deux ordres étaient d'accord pour le plaisir, il fallait agiter les questions : *ubi et quomodo?* » (Noel, *loc. cit. suprà*, p. 701.)

Rabelais s'en est tenu sans doute à cet axiome physiologique : c'est toujours par la voie par laquelle s'est opérée la fécondation que sort le produit de la conception.

VITRAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LEU



Vierge Marie — Archange Gabriel

CONCEPTION DE LA VIERGE

disparu, représente (Voy. la planche ci-jointe) une colombe (le Saint-Esprit) planant au-dessus de la Vierge, sur l'une des oreilles de laquelle il envoie un rayon lumineux, au centre duquel se trouve un petit fœtus avec une croix (Jésus) (1). A quelque distance de la Vierge se tient l'archange Gabriel, qui vient de lui parler.

Le grand railleur s'est-il associé, avec une désinvolture toute gauloise, aux innocentes plaisanteries de ses contemporains? Il me paraît difficile de soutenir le contraire.

Ce qui est certain, c'est qu'en prolongeant la durée de la grossesse de Gargamelle au-delà du terme accoutumé Maître François a voulu protester contre l'opinion des médecins, des légistes et des philosophes grecs et romains qui ont déclaré légitime « l'enfant né de femme l'unziesme mois après la mort de son mary » (2).

A savoir :

« Hippocrates, lib. *de Alimento* (3);

« Pline, lib. VII, cap. V (4);

(1) M. le Dr A. Dureau, bibliothécaire de l'Académie de médecine, m'a écrit qu'il a trouvé l'indication d'un vitrail analogue dans un des catalogues de la librairie Tross, à Paris.

(2) L. I, ch. III.

(3) « Le fœtus est formé le 35e jour ; il se remue le 70e et il sort le 210e ; d'autres disent qu'il n'est formé que le 45e jour, qu'il ne remue que le 76e et qu'il sort le 210e ; il y en a qui pensent qu'il a besoin de 50 jours pour être formé, de 100 jours pour se remuer, qu'il sort le 300e jour. Cela est et cela n'est point, suivant les cas. Les enfants restent dans le sein de leur mère pendant tout leur temps, ou n'y restent que partie de ce temps. Il y en a davantage de ceux qui restent moins que de ceux qui restent plus » (Hippocrate, trad. Gardeil.)

(4) « L'homme reçoit le jour à toutes les époques de l'année et la durée de la grossesse n'a pas de terme fixe. Il naît des enfants au 7e mois, au 8e et jusqu'au commencement du 10e et du 11e. Ceux qui naissent avant le 7e ne vivent pas ; ce n'est que lorsqu'ils ont été conçus la veille ou le lendemain de la pleine lune ou pendant l'interlune que des enfants naissent avant le 7e mois. Il est commun en Égypte de voir naître des enfants à 8 mois... La durée de la grossesse varie beaucoup. Vestilia, successivement femme de C. Herditius, de Pomponius et d'Orsitus, citoyens très distingués, après être accouchée quatre fois de suite au 7e mois, eut Suillius Rufus au 11e, puis Corbulon au 7e, enfin elle eut au 8e Césonée, femme

« PLAUTE, *in Cistellaria* (1);

« MARCUS VARRO, en la satire inscripte *le Testament*, alléguant l'autorité d'Aristoteles (2) à ce propos (3);

« CENSORINUS, lib. *de Die natali* (4);

« ARISTOT., lib. VII, cap. III et IV, *de Natura Animalium* (5);

« GELLIUS, lib. III, cap. XVI (6);

de l'empereur Caligula... Le préteur Papirius, sans s'arrêter aux réclamations d'un héritier collatéral, donna droit de possession à un enfant sur la déclaration de la mère qu'elle avait été enceinte pendant 13 mois, jugeant qu'on ne pouvait préciser la durée d'une grossesse. » (PLINE, trad. de Gransagne.)

(1) « Celle-ci mit une enfant au monde après le 10ᵉ mois passé..... Celle-là accouche dans le courant du 10ᵉ mois. » (PLAUTE.)

(2) D'Aristote.

(3) L'opinion de Varron est rapportée plus loin par Aulu-Gelle.

(4) « Que la femme puisse accoucher au bout de 7 mois, c'est un point reconnu par la plupart des auteurs, tels que Theano, Aristote, Dioclès, Evenor, Straton, Empédocle, Epigène et beaucoup d'autres encore dont les colonnes serrées n'effrayent point, cependant, Eutyphron de Gnide, qui nie intrépidement cette possibilité. Il est combattu à son tour par presque tous les philosophes qui, à l'exemple d'Epicharme, nient que l'enfantement ait lieu dans le 8ᵉ mois. Dioclès de Caryste, néanmoins, et Aristote, de Stagire, ont pensé le contraire. Quant à la naissance dans le 9ᵉ et 10ᵉ mois, elle est admise, et par la plupart des Chaldéens, et par Aristote dont je viens de parler. Epigène de Byzance ne la nie point pour le 9ᵉ mois, ni Hippocrate de l'île de Cos pour le 10ᵉ, mais le 11ᵉ mois, admis par Aristote seul, est rejeté par tous les autres. » (CENSORINUS, trad. Mangeart.)

(5) « Le temps de la gestation des animaux est limité à un espace fixe; le terme où ils mettent bas n'est point sujet à variation. L'homme seul naît à différents termes; il naît à 7 mois, à 8, à 9, à 10. Ce dernier terme est le plus ordinaire. Quelquefois la durée de la grossesse entame le 11ᵉ mois..... l'ignorance de la véritable époque de la grossesse est vraisemblablement encore ce qui fait croire aux femmes qu'elles accouchent à plus de 11 mois. » (ARISTOTE, trad. Camus.)

(6) Et les médecins et les philosophes les plus célèbres ont élevé des questions sur le temps de la naissance d'un enfant et de la gestation de la mère. L'opinion la plus généralement reçue, et qu'on regarde même comme certaine, est que, le sein de la mère ayant été fécondé, elle met au monde son fruit, rarement au 7ᵉ, jamais au 8ᵉ, souvent au 9ᵉ et assez souvent au 10ᵉ mois; et que non le commencement de ce 10ᵉ mois, mais la fin, donne l'époque la plus longue et la plus reculée. Cette opinion se trouve appuyée par cet endroit de la *Cistellaire* de Plaute, où cet ancien poète comique dit :

« SERVIUS (1), *in ecl.* exposant ce mètre (2) de Virgile :

Matri longa decem, etc... (3).

« Et mille autres fols (4). Le nombre desquels ha esté par les légistes accreu... »

Celle avec laquelle il avait eu commerce accoucha d'une petite fille à la fin du 10e mois.

Ménandre, poète plus ancien encore et très versé dans les opinions savantes, insinue la même chose dans sa comédie intitulée *Plocius* où il s'exprime ainsi :

« La femme accouche le 10e mois. »

Cœcilius, dans une autre comédie sur le même sujet et ayant le même titre, pièce qu'il a presque entièrement imitée de Ménandre, ne passe pas, comme son modèle, le 8e mois sous silence, en parlant des mois destinés aux accouchements; mais il dit :

« Une femme a-t-elle coutume d'enfanter au 10e mois? Certainement elle le peut, de même qu'au 9e, au 7e et au 8e. »

M. Varron nous est garant que Cœcilius n'a point dit cela inconsidérément, et qu'il a eu ses motifs pour être d'un autre avis que Ménandre et plusieurs autres écrivains; car il assure que souvent on a vu des enfants naître au 8e mois. Il ajoute qu'un enfant peut demeurer 11 mois dans le sein de sa mère, et il appuie ces deux assertions de l'autorité d'Aristote.

..... Outre ce que je viens de rapporter des différents auteurs, je crois devoir citer au lecteur une particularité remarquable que j'ai entendue au sujet d'une dame romaine. Une dame connue par la sûreté de ses mœurs, et dont l'honneur ne pouvait être révoqué en doute, accoucha 11 mois après la mort de son mari. Cette affaire fit grand bruit; on l'accusa d'avoir eu un commerce illicite après la mort de son époux, parce que la loi portée par les décemvirs détermine l'époque de l'enfantement au 10e et non au 11e mois. Mais l'empereur Adrien, au tribunal duquel la cause fut portée, décida que l'accouchement était possible au 11e. J'ai même lu ce décret impérial dans lequel le prince assure n'avoir pris cette décision que d'après l'avis des anciens philosophes et médecins les plus célèbres. Aujourd'hui même, dans la satire de M. Varron, ayant pour titre *le Testament*, j'ai lu ces paroles : « Si un ou plusieurs enfants m'arrivent au 10e mois, ce sont des ânes à la lyre; je les déshérite; si c'est au 11e, à la manière d'Aristote, je n'en fais pas plus de différence qu'avec les précédents que de Titus et d'Accius. Ces dernières paroles font allusion au vieux proverbe sur les choses qui ne différaient guère entre elles. » (AULU-GELLE, *Nuits attiques*, trad. V. Verger.)

(1) Servius Maurus Honoratus, grammairien du Ve siècle, commentateur de Virgile.

(2) Vers, du latin *metrum*, mesure.

(3) Le vers complet est :

Matri longa decem tulerint fastidia menses.

(4) Fous.

On a reproché à Rabelais de ne pas être exempt d'un défaut qu'il a repris chez les savants de son temps : d'abuser de l'érudition, d'avoir la manie des citations. C'est exact ; mais, s'il est pédant avec les pédants, c'est un peu à la façon de Socrate, qui se faisait sophiste pour désarçonner les sophistes. On n'aura aucun doute à cet égard si on lit les passages des ouvrages des auteurs précités. En traitant de « fols » ces auteurs, en n'admettant pas les naissances tardives, Rabelais n'a cependant pas été entièrement dans le vrai. De nos jours, les accoucheurs conviennent que la grossesse peut se prolonger jusqu'au dixième mois et qu'il est même fort probable que cela arrive plus souvent qu'on ne croit. Cette prolongation d'un mois étant admise, quelle peut être la durée maximum du séjour de l'enfant dans le sein maternel ? « Sans affirmer la réalité des gestations de douze à treize mois, le fait, dit Joulin (1), ne me paraît pas absolument impossible. Les adversaires des naissances tardives invoquaient à l'appui de leur opinion l'ordre immuable de la nature. Ce sont là des phrases vides de sens ; car on constate à chaque instant que la nature s'écarte de cet ordre prétendu immuable (2). »

Maître François a été lui-même consulté par lettre (3) sur une naissance avant terme, par Mgr Pélissier, évêque de Maguelonne, ambassadeur de Sa Majesté François Ier à Venise. On ne connaît pas sa réponse, mais, d'après ce qui précède, elle est facile à deviner. Je reproduis cette lettre à titre de document :

(1) JOULIN, *Traité complet d'accouchements*, p. 456, Paris, 1867.

(2) Le premier, en France, j'ai établi, avec de nombreux faits à l'appui, l'exactitude de cette proposition, en ce qui concerne la texture du corps humain. (Voy. LE DOUBLE, *De l'Épididymite blennorrhagique dans les cas de hernie inguinale, de varicocèle ou d'anomalies de l'appareil génital*, Paris, 1879, et *Traité des variations du système musculaire de l'homme et de leur signification au point de vue de l'Anthropologie zoologique*, Paris, 1897.)

(3) Cette lettre, tirée du manuscrit 142 de la bibliothèque d'Arles, a été communiquée au Comité des travaux historiques par M. l'abbé Verlacque et publiée par M. Marty-Laveaux, dans le tome III, p. 382 de son édition de *Rabelais*.

A Monsieur le docteur Rabelais.

Venise, le 23 juillet 1540.

Je ne vous escripvis point dernierement tant pour la presse que j'avois que aussi pour ce que ne avois receu aucune lettre de vous ne scaurois argument meritant vous faire entendre. Ce neanmoins, pour m'entretenir toujours que puissions avoir nouvelles l'un de l'autre, n'ay point vouleu discontinuer de vous escrire, et pour n'avoir a présant meilleure matière vous ay bien vouleu advertir de ce que nous avons icy touchant certaine consultation qui me semble appartenir pour vostre profession et suffyence a vous. C'est que mons. Philipus Saccus, présidant de Milan, a mandé icy et a Boulogne a consulter aux colleges des docteurs si une fille que luy est née est sienne, et est pour vuivre et si doibt estre tenue pour legitime : et ce d'autant que du 1539, le XX6 d'octobre a quatre heures de nuit avant la pleine lune se assembla la premiere fois avecque elle : or du 1540 le XIII d'avril sa dicte femme luy a faict una picta piche. Se disputa si cest enfantement est de sept mois et s'il est pour vuivre et est legitime. Tous les docteurs se travaillent, mais en somme quasi la plus grande partie si incline a l'opinion qu'elle ne soit point de sept mois. Par quoy ne pourroit survuivre, et advenant d'avanture qu'elle survesquit ne l'estimeroit point legitime ne de sept mois ains de neuf a la barbe del signor presidente à Boulogne. Sont encores ceux qui attendent la resolution du dict college, ce neanmoins certains icy treuvent, tant pour la raison d'Hipocrates comme des anciens et de Pline, que cest enfantement peut arriver au semestre et par consequent estre vital et legitime, et tous leurs fondemens sont que les anciens, non seulement Hebrieux, mais Arabes et Caldéens, content leurs mois selon le cours et peregrination de la lune et selon icelle considerent le temps de l'enfant, de sorte que toutes et quantes fois que a ung enfantement se trouvoient sept lunes ils le tenoient pour sepmestre, comme se peut voir par ce que Pline en escript en son libvre septiesme au chap. 5, et en Hipocrates au livre de semestre parle nonobstant que le dict libvre soit corrompu en ce lieu la, et par ainsi mal traduit par mons. Labro de Vavena. Je aurois bien a plaisir que vous m'en mandissiés vostre advis, d'autant que la chose de soy mesmes est digne d'estre examinée, et le sieur merite bien que tous les serviteurs du Roy luy disent le proficiat tout ainsi qu'il a mérité et est affectionné de sa majesté.

Pélissier,

Eveque de Maguelonne. Ambassadeur de François I[er] à Venise.

Quand il est impossible à une mère d'allaiter son enfant, elle doit le confier à une nourrice.

En racontant « comment Pantagruel transporta une colonie de Utopiens en Dipsodie, et explora par sorts virgilianes (1), quel sera le mariage de Panurge », Rabelais a montré que le choix d'une nourrice n'est pas chose indifférente.

« Avec le laict de leurs mères nourrices, les Utopiens avoient pareillement succé la doulceur et débonnaireté.

« Jupin (2) ha esté le plus fort ruffian... (3) qui onques (4) fut (5), paillard, tousjours fumant comme un verrat (6) : aussy fut-il nourri par une truie en Dicté (7) de Candie, si Agathocles babylonien (8) ne ment ; et plus bouquin (9) que n'est un bouc : aussy disent les aultres qu'il fut allaicté d'une chèvre. »

Ainsi que le grand Ancêtre, les doctrinaires de l'École d'Alexandrie soutenaient que nous suçons avec le lait le germe de nos passions et de nos inclinations futures, de nos vertus et de nos vices. Caligula, ce monstre de cruauté,

(1) Les vers de Virgile.

(2) Jupiter, fils de Saturne et de Rhée, le plus puissant des dieux.

(3) Débauché.

(4) Que quiconque ne fût.

(5) Il s'est métamorphosé en coq pour séduire Junon, sa sœur ; en taureau pour enlever Europe ; en pluie d'or pour pénétrer jusqu'à Danaé en cygne pour tromper Léda ; en pigeon pour charmer Phthie ; en satyre pour surprendre Antiope ; en aigle pour porter Ganymède au ciel. Il s'est présenté à Alcmène sous la forme de son mari ; il a pris la taille et la figure d'un jeune homme pour plaire à Sémélé ; il a emprunté les traits de Diane pour en imposer à la nymphe Calisto ; il s'est fait berger pour vaincre la résistance de Mnémosyne

(6) Porc entier et aussi sanglier, du latin *verres*.

(7) Montagne de l'île de Candie, dans la Méditerranée, autrefois l'île de Crète.

(8) Voy. Athénée, l. I, ch. v.

(9) Plus bouc. Le bouc a, comme le mulet, une réputation de lubricité bien établie. Quant à la truie, elle recherche les approches du mâle, quoiqu'en état de gestation, ce qui est un excès parmi les animaux dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle dès qu'elle est fécondée.

et Néron, ce type d'immoralité, ce spécimen des mœurs corrompues de la Rome impériale, leur servaient de principaux exemples. Ils prétendaient que la férocité de Caligula lui venait de ce que sa nourrice frottait de sang ses mamelons avant de les lui présenter. Quant à Néron, sa nourrice était ivrogne, et il passa des bras de cette mégère dans ceux d'une danseuse et d'un barbier. Mithridate, dans un langage figuré, mais emprunté aux idées que je rappelle, disait que les Romains avaient pris le goût du sang dans le lait de la louve qui avait nourri leurs premiers chefs.

D'accord aussi avec cette théorie (1), les poètes et les auteurs anciens, Macrobe (2), Columelle (3) et Virgile lui-même, font allaiter leurs héros par des lionnes, des tigresses, etc. Didon, abandonnée par Énée, l'apostrophe en ces termes :

Nec tibi diva parens generis, nec Dardanus auctor ;
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens,
Caucasus, Hircanæque admorunt ubera tigres.

(*Énéide.*)

Non, tu n'es pas le fils d'une déesse, non, tu ne descends pas de Dardanus ; perfide, tu es sorti des roches hérissées du Caucase, et tu as sucé le lait des tigresses de l'Hyrcanie.

Sans m'appesantir davantage sur ces citations que je pourrais multiplier à l'infini, je dirai que l'éducation commence dès le premier jour de la naissance, et que les passions de la personne qui nourrit n'agissent pas seulement sur la santé de l'enfant, mais encore sur son caractère. Une nourrice craintive, courageuse ou méchante peut, jusqu'à

(1) Mauriceau, un des médecins-accoucheurs les plus éminents du XVIIe siècle, croyait encore fermement à cette influence de l'allaitement sur le caractère. « On apprivoise les lions, a-t-il écrit, en leur faisant téter une vache ou une ânesse, tandis que le chien devient farouche s'il est allaité par une louve. »

(2) MACROBE, *Saturn.*, lib. IV.

(3) COLUMELLE, *De Re rusticâ.*

un certain point, rendre son nourrisson courageux, craintif ou méchant. Certainement, si l'on attribue au lait, comme les philosophes de l'École d'Alexandrie et Rabelais, cette influence exercée par la femme sur l'enfant, on avance une chose fausse ; mais si l'on ne reconnaît, pour expliquer le fait en question, que la puissance de l'éducation, c'est-à-dire l'action de causes cérébrales directes et puissantes, opérant sur un cerveau infantile, modifiant l'organisation de sa masse et l'imprégnant d'idées nouvelles, l'assertion cesse d'être inexacte, il s'agit d'un phénomène physiologique, naturel, facile à concevoir.

C'est à la mère qu'il appartient de façonner le moral de son enfant à l'image du sien, d'approuver devant lui ce qui est bien, de lui faire entendre ce qui est mal, ce qu'il doit éviter. La raison, qui se forme plus tard, conserve toujours quelque chose de ce mystérieux assolement, et, de même que l'homme porte sur sa figure le signe de son siècle, la marque distinctive de sa nation, celui que sa mère a nourri de son lait, qu'elle a élevé sur ses genoux, porte toujours en lui un reflet des vertus de la famille, qualités héréditaires qui circulent avec le sang et finissent par faire partie intégrante du tempérament. Les préceptes qu'il recueille dans son adolescence s'altèrent et s'effacent comme un vernis qui s'use et se détruit, mais ce qu'il aura appris, encore vêtu de langes, il le conservera comme l'essence de lui-même.

ORGANES DES SENS

Quaresmeprenant avoit :

Les narines, comme un béguin.
La langue, comme une harpe.
Les tympanes, comme un moulinet.
Les nerfs optiques, comme un fusil.
L'epidermis, comme un beluteau.

Les narines, comme un béguin.

Béguin, coiffe d'enfant.

« Ce que (1) faict les aureilles des asnes si grandes, déclare Panurge, c'est parce que leurs mères ne leur mettoient poinct de béguin en la teste, comme dict d'Alliaco (2) en ses Suppositions (3). »

Les *narines* très larges, très ouvertes.

La langue, comme une harpe.

La *harpe* ancienne a la forme de la *langue*. Telle est la forme de celle que tient Apollon dans le tableau *Apollon jouant de la harpe* que possède le musée de Tours (4). C'est celle dont le dessin accompagne ce texte.

On nomme *frein* ou *filet de la langue* un repli muqueux

(1) Ce qui fait.

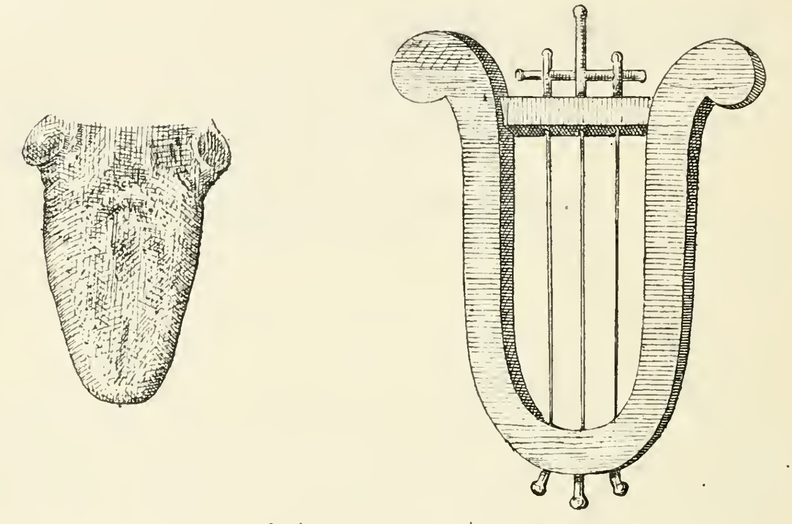
(2) Pierre d'Ailli, docteur en Sorbonne, archevêque de Cambrai, mort en 1425.

(3) L. II, ch. xvi.

(4) Une harpe analogue se voit sur la coupe de Castel-Durante, de 1525 (Apollon et Marsyas), qui est la propriété du musée du Louvre.

étendu de la face inférieure de cet organe au plancher de la bouche. C'était jadis et c'est encore un préjugé, à peu près général, que la section de ce frein est indispensable pour assurer aux enfants une parole facile.

Au XVIIIe siècle, on disait couramment d'un grand parleur : « Il n'a pas de filet. »



La langue, comme une harpe.

Dans son épître IV, Boileau s'exprime en ces termes :

> Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
> A peine du filet encore débarrassée,
> Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

M. Sébillot affirme que l'usage de couper le frein ou *sublet* est très répandu dans les campagnes de la haute Bretagne.

M. Moisset assure que, dans l'Yonne, c'est une opinion acceptée par tous que le nouveau-né dont on aurait omis de couper le frein de la langue serait muet.

Dans le Poitou, on répond à un bavard : « Celui qui t'a coupé le *lignoux* n'a pas volé ses cinq sous. »

« Il faut remarquer avec soin, avance Riolan, que la

nature n'a mis de frein qu'à la langue seulement et aux parties honteuses ; parce qu'elle a voulu que, sur toutes choses, les hommes fussent modestes dans l'usage de ces organes. »

Le frein de la langue ne rend réellement la prononciation et la succion difficiles que lorsqu'il est très court ; alors, mais alors seulement, il est indiqué de le sectionner. Il est question de cette petite opération dans la comédie (*la Femme mute*) (1), composée par Rabelais et jouée à Montpellier, en 1531 ou 1532, par lui et ses camarades, Antoine Saporta (2), Guy Bourguier, Balthazar Noyer, Tolet (3), Jean Quentin (4), François Robinet (5) et Jean Perdrier (6) :

Il s'agit d'un « bon mary qui avoit espousé une femme mute. Il vouloit qu'elle parlast. Elle parla par l'art du médicin et du chirurgien, qui luy couparent (7) un encyliglotte (8) qu'elle avoit soubs la langue. La parole recouverte (9), elle parla tant et tant, que son mary retourna au

(1) Muette, du latin *mutus*. M. Dubouchet a retrouvé dans le *Liber Procuratoris* de la Faculté de Montpellier, ad. ann. 1530, l'indication de la somme payée à l'auteur : « *Pro compositore moralitatis, stultiæ et comedie quatuor aureos, valentes VIII libras Turonensium.* »

(2) Antoine Saporta, d'origine espagnole, a été professeur en médecine et chancelier de l'Université de Montpellier.

(3) Pierre Tolet a été médecin de l'hôpital de Lyon et a laissé divers ouvrages importants : un *Traité de la goutte ;* une traduction des œuvres de Paul d'Égine, etc.

(4) Peut-être Jean Quintiani qui a habité Venise en 1546 et qui a pris à partie Galien dans un opuscule intitulé : *Vid. Is. Spach. Biblioth. med. imp.* Francofurt, 1591.

(5) François Robinet a exercé la médecine à Ypres.

(6) Rabelais était le précepteur de Jean Perdrier, à l'époque (1531 ou 1532) où cette pièce a été représentée. (Voy. *Histoire abrégée de la ville de Montpellier avec un abrégé de la vie de quelques hommes illustres, tant en droit civil qu'en médecine de la dite ville qui s'y sont rendus recommandables,* par M. Serre, 2e part., pp. 24 et 25 ; Montpellier, MDCCXIX.)

(7) Coupèrent.

(8) « Ancyloglotte ou Encyliglotte. Une maladie de la langue, sçavoir est un empeschement ou rétraction d'icelle (de celle-ci) : le fil ou filet des petits enfants ; en Poitevin le Ligon ; ἀγκύλος, crochus, contre-bas, et γλῶττα. Voy. Paul Eginete, *liv.* 6, *ch.* 29. » (Alphabet de l'auteur françois.)

(9) Recouvrée.

médicin pour remède de la faire taire. Le médicin respondit en son art bien avoir remèdes propres (1) pour faire parler les femmes; n'en avoir pour les faire taire. Remède unique estre surdité du mary (2) contre cestuy (3) interminable parlement (4) de femme. »

On sait que c'est dans cette comédie de Maître François que Molière a puisé les éléments de son *Médecin malgré lui.*

Le Dr Chervin a démontré que les sourds-muets ne parlent pas parce qu'ils n'entendent pas et leur apprend à parler en lisant sur les lèvres de leurs interlocuteurs les lettres qui composent les mots (5). Si grand que soit le mérite de M. Chervin, les lignes qui suivent n'en corroborent pas moins, jusqu'à un certain point, l'opinion émise par Esmangart et Johanneau, à propos de la conversation mimée de Nazedecabre (6) et de Panurge (Voy. Ostéologie : *L'alkatim, comme un billart*), que Rabelais a eu peut-être notion du langage par gestes des sourds-muets, perfectionné, longtemps après lui, par Ammant et les abbés de l'Épée et Sicart :

« Conseil prenez de quelque mut (7), recommande Pantagruel à Panurge. — J'en suis d'advis, respondit Panurge. — Mais, dist Pantagruel, il conviendroit que le mut fust sourd de sa naissance, et par conséquent mut. Car il n'est mut plus naïf (8), que celluy qui onques n'ouït (9). —

(1) Efficace, souverain, du latin *proprius.*

(2) *Utinam aut hic surdus, aut hæc muta facta sit*, dit Davus, dans l'*Adrienne* de Térence.

(3) Cet.

(4) Bavardage. (L. III, ch. XXXIV.)

(5) D'après la forme qu'elles prennent en les accentuant.

(6) *Naz de cabre,* nez de chèvre, en patois languedocien.

(7) Muet, du latin *mutus*, tiré du grec μύω, je ferme la bouche, d'où mystère. On dit encore rage-mue pour rage muette.

(8) Dans le sens du mot latin *nativus*, naturel, inné, sans fard, sans artifice.

(9) N'entendit jamais.

Comment, respondit Panurge, l'entendez? Si vrai fust que l'homme ne parlast, qui n'eust ouï parler, je vous meineroie à logicalement inférer une proposition bien abhorrente (1) et paradoxe. Mais laissons la. Vous doncques ne croyez ce qu'escript Hérodote (2) des deux enfants gardés dedans une case (3) par le vouloir (4) de Psammetic (5), roy des Egyptiens, et nourris (6) en perpétuel silence : lesquels, après certain temps, prononcearent (7) ceste parole, *Becus*, laquelle en langue Phrygienne signifie pain? — Rien moins, respondit Pantagruel. C'est abus dire que ayons langage naturel ; les langages sont par institutions arbitraires et convenances (8) des peuples ; les voix (9), comme disent les dialecticians, ne signifient naturellement, mais à plaisir (10). Je ne vous di ce propos sans cause (11). Car Bartole, *l. I*, *de Verbor. obligat.*, racompte que, de son temps, fut en Eugube (12) un nommé messer Nello de Gabrielis, lequel par accident estoit sourd devenu : ce

(1) Absurde, ridicule, du latin *abhorrens*.

(2) Au commencement du livre II.

(3) Cabane, chaumière, du latin *casa*.

(4) La volonté.

(5) Psammétique, qui a construit le labyrinthe.

(6) Élevés, du latin *nutritus*.

(7) Prononcèrent.

(8) Accords, conventions, du latin *convenientia*.

(9) Les mots, les paroles, du latin *vox*.

(10) Comme il plaît, comme on veut.

(11) Épicure a écrit que, « dans la première formation du langage, les hommes ont agi d'une manière inconsciente, poussés par la nature comme le sont les animaux, en beuglant, en jappant, etc. Pour ce qui est du développement du langage il s'est plus tard effectué par suite de conventions entre les hommes. » Cette opinion est une des plus justes qui aient été exprimées jusqu'ici. Les mots ne sont que des « institutions arbitraires et convenances des peuples » et le langage mimé a précédé le langage parlé (Voy. Lucrèce, *De Naturâ rerum*, trad. A. Lefèvre ; A. de Brosses, *Traité de la formation mécanique des langues*, Paris, 1765 ; Whitney, *la Vie du langage*, *Biblioth. scient. internat.* ; Zaborowski, *l'Origine du langage*, Paris, 1879, etc.)

(12) Eugubbio ou Gubbio, ville de l'Apennin près de laquelle on a trouvé, en 1444, sept inscriptions très curieuses, gravées sur bronze, en langue ombrienne.

nonobstant entendoit tout homme Italian, parlant tant secrètement que ce fust, seulement à la vue de ses gestes et mouvement des baulièvres (1). J'ai d'advantage leu, en auteur (2) docte et élégant (3), que Tiridates, roy d'Arménie, au temps de Néron, visita Rome, et fut receu en solennité honorable et pompes magnifiques, affin de l'entretenir en amitié sempiternelle du sénat et peuple romain : et n'y eut chose mémorable (4) en la cité, qui ne luy fust monstrée et exposée. A son département (5), l'empereur luy feit de grands dons et excessifs; oultre luy feit option (6) de choisir ce que plus en Rome luy plairoit, avec promesse jurée de non l'esconduire, quoy qu'il demandast. Il demanda seulement un joueur de farce, lequel il avoit vu au théâtre, et n'entendant ce qu'il disoit, entendoit ce qu'il exprimoit par signes et gesticulations (7) : alléguant que soubs sa domination estoient peuples de divers langages, pour auxquels respondre et parler luy convenoit user de plusieurs truchemens (8) : il (9) seul à touts suffiroit. Car, en matière de signifier (10), par gestes, estoit tant excellent, qu'il sembloit parler des doigts. Pourtant vous fault choisir un

(1) Des lèvres. Pour Le Duchat ce mot vient de *bis*, deux, et *labra*, lèvres, et pour Esmangart et Johanneau de *ban* et *lèvres ;* l'*n* de ban s'étant changé en *u* comme dans couvent, de *con-ventus*. La dernière étymologie me paraît plus plausible que la première. On lit en effet baulèvres dans l'édition de 1552.

(2) Lucien, *Dialogue de la danse*.

(3) Élégant, du latin *elegans*, signifie ici plein de goût, de charme.

(4) De fameux, de beau ; du latin *memorabilis*.

(5) A son départ.

(6) Lui permit, lui donna le droit.

(7) L'histoire nous apprend que certains mimes célèbres de l'ancienne Rome rendaient avec une perfection inouïe les sensations et les sentiments des personnages de la fable qu'ils représentaient. De nos jours encore, et d'une manière assez parfaite, on joue, à Naples, de petites pièces dont le public comprend parfaitement le sens dans tous ses détails sans qu'aucune parole soit prononcée.

(8) Interprètes.

(9) Celui-ci seul.

(10) Dans le sens du verbe latin *significare*, se faire entendre, comprendre.

mut sourd de nature, affin que ses gestes (1) et signes soient non feincts, fardés ne (2) affectés. »

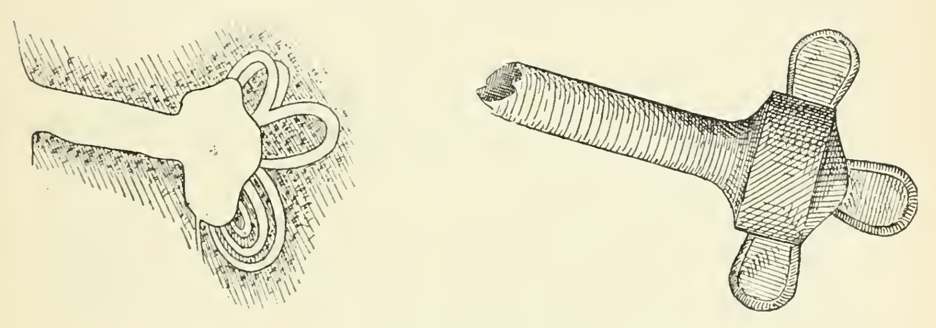
Les tympanes, comme un moulinet.

Les *tympanes*, l'oreille moyenne, la caisse du tympan.

Chez l'homme, l'organe de l'ouïe comprend trois parties :

Une externe, formée par le pavillon de l'oreille et le conduit auditif externe ;

Une moyenne, la caisse du tympan, ainsi nommée parce qu'elle ressemble à un tambour (du grec τύμπανον, tambour) ;



Les tympanes, comme un moulinet.

Une interne, l'oreille interne constituée par des canaux renfermant un liquide dans lequel baignent les extrémités du nerf acoustique.

La caisse du tympan est traversée par une chaîne de petits osselets, dit osselets de l'ouïe, qui transmet, à la manière d'une poutre unissant les parois opposées d'un appartement, les vibrations de l'oreille externe à l'oreille interne.

On appelait autrefois, et on appelle encore aujourd'hui,

(1) En latin *gestus*, les mouvements du corps et principalement des mains et des bras.

(2) Ni.

moulinet un petit moulin à vent dont on fait mouvoir les ailettes en soufflant dans une tige creuse de sureau qui lui sert de support.

Près de l'île de Caneph (1), pendant le sommeil de Pantagruel. « Carpalim (2) d'une coquille de noix grollière (3) faisoit un beau, petit, joyeux et harmonieux moulinet à aisle de quatre belles petites aisses d'un tranchoir de vergne » (4).

« Lequel enfant s'esbatoit par soy, à ung petit moulinet faict d'une grosse noix. » (FROISSART, vol. 4, ch. 2.)

La tige creuse de sureau du moulinet est l'homologue du conduit auditif externe, et la caisse du moulinet, l'homologue de la caisse du tympan.

Les nerfs optiques, comme un fusil.

Les *nerfs optiques*, les nerfs de la vision. Chacun d'eux décrit une légère courbe à concavité interne et mesure 5 centimètres de longueur.

« Les productions mammillaires étant ôtées, la première paire de nerfs, que l'on appelle la *paire optique*, se présente d'abord à la vue. » (DIEMERBROECK.)

Parmi les objets dont l'usage, comme celui des mouchettes, a presque disparu, il faut citer le briquet, remplacé presque partout aujourd'hui par des allumettes chimiques. Le briquet ancien, appelé *fusilz*, *fusil* ou *foisil* (de l'italien *focile*, fait, avec la même acception, du latin *focus*, feu), consistait dans un morceau d'acier dont la percussion sur

(1) En hébreu, hypocrisie. « Cette île d'hypocrisie, c'est Saint-Valéry, » dit M. Ducrot (*loc. cit. suprà*, p. 26).

(2) Nom d'un des domestiques de Pantagruel. Prompt, alerte, du grec καρπάλιμος.

(3) De noix mangée par les grolles. Les grolles ou freux (par contraction du latin *frugilega*, formé de *fruges*, fruits, et de *legere*, cueillir, parce que les freux se nourrissent de fruits) sont des oiseaux qui tiennent le milieu entre les corbeaux et les corneilles.

(4) De quatre belles petites planches d'un rond de vergne.

un silex faisait jaillir des étincelles, qui communiquaient le feu à des matières très inflammables, telles que l'amadou, le bois pourri, le papier, le vieux linge brûlé, etc. Cette sorte de batterie perfectionnée a été appliquée, vers 1685, au mousquet, qu'on a, depuis, appelé fusil.

Voulez-vous ouïr chansonnette
De tous les cris de Paris?
L'un crie : Allumette!
L'autre : Fusilz, bon Fusilz!

Chanson nouvelle de tous les cris de Paris et se chante sur la volte de Provence. (xvi[e] siècle, collect. Maupas, t. I, f. 243.)

Panurge avait « un fusil garni d'esmorche (1) d'allumettes, de pierre à feu, et tout aultre appareil à ce requis » (2).

L'arme (ou devise) de la Maison de Bourgogne était un fusil en forme de B (Bourgogne), posé sur trois pierres, avec ces mots : *Priùs ferit quam flamma micet*, qu'on peut traduire : « qui me heurte m'enflamme » (3). C'est ce fusil, sculpté à profusion sur les tombeaux, les voûtes, les stalles, le jubé et les façades de l'église de Brou (Ain) (4), où des lions le présentent solennellement du haut de leurs colonnes, et entrant avec son caillou dans la composition du collier de la Toison d'or (5), c'est ce fusil, dis-je, qui me paraît donner la meilleure idée de la paire optique, des nerfs

(1) D'amorce.

(2) L. II, ch. xvi.

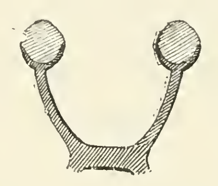
(3) Et signifiant, dit de Barante, auteur des *Mémoires de Bourgogne* : « La paix si l'on ne le travaillait, et la guerre si l'on le voulait offenser. »

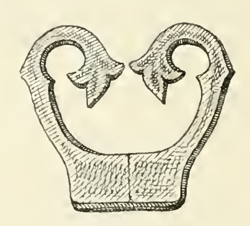
(4) Construite au commencement du xvi[e] siècle, par Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et tante de Charles-Quint, devenue duchesse de Savoie par son mariage avec Philibert le Beau.

(5) Philippe le Bon, qui a donné le briquet pour arme ou devise à la maison de Bourgogne, a tellement été épris de ce symbole que, lorsqu'il a créé, en 1425, l'ordre de la Toison d'or, il a voulu que le collier fût fait de « fusilz touchans à pierre, dont partent étincelles ardens » (art. III des statuts). Il est encore tel aujourd'hui.

optiques (1), depuis leur chiasma (2) ou entre-croisement au-dessous du cerveau, jusqu'au bord antérieur de la membrane appelée rétine, qui les prolonge à l'intérieur de chacun des deux yeux.

Qu'il me soit permis d'ajouter que la percussion, l'attrition des nerfs optiques ne provoquent pas de la douleur, mais des sensations lumineuses. Un coup de poing sur l'œil, quand il ne le crève pas, « fait, selon une expression populaire, voir trente-six chandelles » (3); c'est un choc qui fait jaillir également des étincelles du briquet.





Les nerfs optiques, comme un fusil.

On lit dans *Gargantua* (ch. xx) « que les larmes venoient és yeulx de Ponocrates et d'Eudemon (4) esclaffés de rire (5), par la véhémente concussion de la substance du cerveau, à laquelle (6) furent exprimées (7) ces humidités lachry-

(1) On trouvera ce briquet, plus ou moins finement ciselé, représenté dans le *Blason des armoiries de tous les chevaliers de la Toison d'or,* par J.-B. Maurice, La Haye, 1667; l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, par de Barante, 1839, t. V, p. 230; le *Guide de l'église de Brou,* par M. l'abbé H.-P. Bourg, 1896, p. 90, etc.

(2) Du grec, χίασμα, entre-croisement.

(3) La lésion d'un nerf sensoriel fait naître des sensations en rapport avec ses fonctions: des sensations lumineuses, s'il s'agit du nerf optique; des sensations auditives, s'il s'agit du nerf acoustique, etc.

(4) Nom d'un page de Gargantua, bon génie; du grec εὖ, bien, et δαίμων, providence, dieu, génie, démon (bon ou mauvais).

(5) Dans le tome XVIII du *Grand Dictionnaire de médecine*, le professeur Adelon s'est étendu assez longuement sur le mécanisme du rire à chaudes larmes.

(6) De laquelle.

(7) Extraites, tirées, du latin *exprimere*. Je lis encore à la page 352 du tome II de l'*Anatomie* de Diemerbroeck : « Dans la tristesse les mem-

males et transcoulées (1) jouxte (2) les nerfs optiques ».

La joie, la tristesse, etc., déterminent bien un écoulement plus considérable des larmes, mais ces larmes pro-

branes du cerveau, conjoinctement avec le cerveau même, se retirent et se resserrent; d'où vient que les humeurs sereuses du sang artériel (auxquelles ce viscère humide et visqueux communique un peu de viscidité) sont exprimées des glandes de l'écorce et de la substance même du cerveau (dans les petits vaisseaux et dans les pores duquel il se porte beaucoup de sang artériel) comme aussi de la glande pituiteuse et des petites glandules du plexus choroïde, dans les ventricules, et de ceux-ci elles tombent en abondance par les productions papillaires, et par les pores de l'os cribleux, dans les parties fongueuses des narines intérieures; et comme à cause de leur quantité ou viscidité elles ne peuvent pas les traverser si promptement, les plus subtiles et les plus séreuses sortent par les trous étroits lacrimaux qui sont sur les côtés, et se portent dans les grands angles des yeux, où en les mouillant entiérement, et s'écoulant au déhors, elles forment les larmes...

« Les larmes qui s'écoulent dans les grands excés de rire ont la même cause; car, dans cette contraction alternative des muscles de la tête et aussi du cerveau et de ses membranes, il se fait du cerveau et des glandes dont on a parlé ci-dessus, une forte expression de ces humeurs sereuses dans les ventricules, et d'eux dans les productions papillaires d'où elles s'écoulent au palais, aux narines, etc... » (Pour détails complémentaires, voy. plus loin Névrologie et ARISTOTE, *Problèmes*; B. SCORTIAS, *De Nat. et Increment. Nili*, l. II, ch. II; GRÉGOIRE DE NYSSE, *De Hom. opific.*, ch. II; MOLETIUS, *De Struct. hom.*; CORINGIUS, *Du Serment*; SEPTALIUS, *Comment. sur la sect. 3 des problèmes d'Aristote*; DESCARTES, *Traité des passions de l'âme*, par. 2, art. 128, 130 et 131, etc.)

(1) Conduites en coulant. Dans les chapitres VI et VII du livre VIII de l'*Usage des parties*, Galien a décrit longuement un conduit qui, passant à travers des tubercules mammillaires (Voy. Névrologie : *Les additaments mammillaires, comme un bobelin*), est chargé de conduire des ventricules supérieurs ou latéraux du cerveau jusqu'à l'os cribleux (l'ethmoïde) les humeurs pituiteuses accumulées dans ces ventricules.

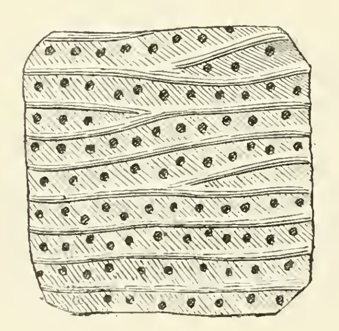
Le même auteur (*eodem loco*, ch. III), J. Sylvius (*Seconde Apol.*), Riolan (*Anthropog.*, l. V, ch. L), J. Casserius (*De la Fabr. du nez*, sect. 3, ch. L), Hoffmannus (*Instit.*), F. de le Boë, Sylvius (*Disp.* 4, th. 33), F. Puteus, Du Laurens, etc., ont soutenu que le corps de l'os situé au milieu de la base du crâne, du sphénoïde, était percé de trous par lesquels coulaient dans les fosses nasales les excréments pituiteux de la glande pituitaire (Voy. Névrologie : *L'entonnoir, comme un oiseau de masson*) et du ventricule moyen du cerveau. La croyance à une communication entre le crâne et les fosses nasales est demeurée vivace dans le peuple, qui donne encore le nom de rhume de cerveau au coryza ou inflammation de la muqueuse des fosses nasales.

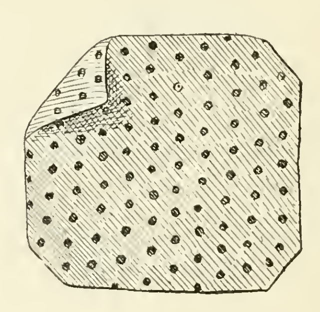
(2) Auprès, le long des, du latin *juxta*.

viennent d'une glande, dite glande lacrymale, située sous la paupière, à la partie externe de l'orbite et non du cerveau, « en transcoulant jouxte les nerfs optiques, » comme l'ont cru Galien, Rabelais, etc.

L'epidermis, comme un beluteau.

La peau est composée de deux couches : une couche superficielle, l'*épiderme*, et une couche profonde, le derme ; L'épiderme (du grec ἐπὶ, sur, et, δέρμα, peau) est une membrane mince, résistante, criblée de petits trous correspondant aux poils et aux orifices des glandes qui sécrètent la sueur et l'humeur sébacée. C'est la pellicule grisâtre que soulève la sérosité du vésicatoire.





L'epidermis, comme un beluteau.

Beluteau, bluteau, blutoir, crible pour bluter ou passer la farine (du latin *blutare*, ancien mot barbare qui signifie vider, parce qu'en secouant le blutoir il se vide insensiblement).

« Loire pétrissoit sa paste ; sa femme belutoit la farine (1). »

Dans le dessin ci-desus, l'épiderme comparé au beluteau est l'épiderme de la paume de la main vu par sa face profonde à un grossissement de 8 diamètres. Il représente

(1) L. IV, ch. XIV.

le nombre des orifices qu'on observe dans cette région sur un espace de 25 millimètres carrés.

Rabelais a-t-il vu ces orifices (1)? A-t-il été conduit à se prononcer d'une façon aussi catégorique par l'existence et la croissance des poils et par le dépôt à la surface de la peau de la sueur et de l'humeur sébacée? Comme pour les spermatozoïdes, je ne puis le dire.

Constatation *de visu* ou induction logique, il n'est pas moins vrai que Maître François a émis une opinion qui a été énoncée en ces termes, mais seulement en 1664, par Malpighi :

« Quand on soumet l'épiderme à l'action de l'eau bouillante, la partie superficielle ou cornée, tenace, résistante, bien que plus mince de moitié en général, se détache sous forme de lame, alors que la partie profonde se présente sous forme de lambeaux criblés de trous et figurant un réseau (2). »

Opinion encore contestée après les délicates et patientes recherches de Grew (3) et d'Albinus (4) (1684-1685).

PHYSIOLOGIE. *Odorat.* — L'éternuement est provoqué par toutes les causes qui font naître une sensation pénible sur la muqueuse qui tapisse les fosses nasales. Parmi les sternutatoires, le suc desséché et pulvérisé de l'euphorbe (*Euphorbia officinarum*) est un des plus actifs. Panurge en plaçait dans son mouchoir. « Et quand il se trouvoit en compagnie de quelques bonnes dames, il les mettoit sus le propos de lingerie, demandant : « Et cest ouvrage, est-il de Flandres, ou de Hainault? » Et puys tiroit son mouchenez (5) disant : « Tenez, tenez, voyez en ci (6) de

(1) On les voit avec un grossissement de 4 diamètres.

(2) MALPIGHI (Marc), *Epistola de externo tactus organo*, 1664.

(3) NEHEM GREW, *Philosoph. Transact.*, p. 566, 1684.

(4) ALBINUS, *Dissert. de poris humani corporis*, Francofurti ad Viadr., in-4, et *in* HALLER, *Dissert. Anat.*, t. III, 1685.

(5) Mouchoir.

(6) En voici.

l'ouvrage : elle est de Foutignan ou de Foutarabie (1). » Et le secouoit bien fort à leur nez, et les faisoit esternuer quatre heures sans repos. »

Ouïe. — L'oreille, qui distingue la hauteur, l'intensité et le timbre du son, n'en perçoit pas toujours l'origine. Les ventriloques (2) ou engastrimythes (3) donnent à croire que les paroles qu'ils prononcent viennent du ventre. La ventriloquie (4) a été cultivée de tout temps par un certain nombre d'individus et ceux-ci considérés tantôt comme des êtres divins et inspirés (5), tantôt comme des démoniaques dignes du bûcher (6). Dans le chapitre LVIII du livre IV, il est question de leur généalogie :

« Les Engastrimythes soi disoient estre descendus de l'antique race d'Eurycles, et sur ce alléguoient le tesmoignage d'Aristophanes en la comédie intitulée les Tahons, ou mousches-guespes. D'ond (7) anciennement estoient dicts Eurycliens (8), comme escript Plato (9), et Plutarche on (10)

(1) Fontignan et Fontarabie, villes d'Espagne, sur la Bidassoa. Par ouvrage de Fontignan « on doit entendre, dit Le Duchat, cette sorte de point que le Roman Bourgeois, p. 89, appelle le *Pontignac* à la différence de celui de Gènes ».

(2) Parler du ventre, du latin *venter*, ventre, et *loqui*, parler.

(3) Du grec ἐν, dans, γαστήρ, ventre, et μῦθος, parole.

(4) « Le mécanisme de la ventriloquie réside dans une expiration lente et graduée, filée en quelque sorte, expiration qui est toujours précédée d'une forte inspiration au moyen de laquelle le ventriloque introduit dans ses poumons une masse d'air dont il ménage la sortie. » (RICHERAND.)

(5) Par saint Chrysostome, Origène, l'archevêque Eustathi. La célèbre Pythonisse d'Endor et maintes autres sibylles environnaient leurs prédictions d'un prestige plus éclatant en usant de la ventriloquie.

(6) Par Augustinus Steuchus, dit Eugubinus, évêque de Ghïsaimo, en Candie.

(7) D'où.

(8) « Devineurs Engastriens *ab Eurycle Engastrimytho, cujus meminit Scholiast. Aristoph. in Vespis, et Cœlius Rodig.*, liv. 8, ch. 10. » (Alphabet de l'auteur françois.) Euryclès était un devin fameux d'Athènes, surnommé l'Engastrimythe, parce qu'on croyait qu'il avait dans le ventre un démon qui lui révélait l'avenir.

(9) Dans celui de ses dialogues intitulé *le Sophiste*.

(10) Au.

livre de la Cessation des oracles. És saincts décrets. 26, *q.* 3 sont appelés Ventriloques ; et aussy les nomme en langue ionique Hippocrates, *lib.* 5., *Epid.* (1), comme parlants du ventre. Sophocles les appelle Sternomantes (2). C'estoient divinateurs, enchanteurs, et abuseurs de simple peuple, semblants, non de la bouche, mais du ventre parler et respondre à ceulx qui les interrogeoient. Telle estoit, environ l'an de nostre benoist Servateur (3) 1513, Jacobe Rodogine (4), italiane, femme de basse maison. Du ventre de laquelle nous avons souvent ouï, aussy ont aultres infinis en Ferrare (5) et ailleurs, la voix de l'esperit immunde, certainement basse, foible, et petite ; toutesfois bien articulée, distincte, et intelligible, lors que, par la curiosité des riches seigneurs et princes de la Gaulle Cisalpine (6), elle estoit appelée et mandée. Lesquels, pour oster toute doubte de fiction et fraude occulte, la faisoient despouiller toute nue, et luy faisoient clorre la bouche et le nez. »

Vue. — Les longues lectures, les travaux délicats réclamant une contraction permanente et persistante du muscle ciliaire (le muscle de l'accommodation) ont une action nuisible bien démontrée sur les yeux. Que de gens eussent peut-être eu une bonne vue qui l'ont perdue par suite d'une application trop continue dans leur enfance !

(1) Hippocrate a cru que les ventriloques parlaient réellement du ventre. Dans le deuxième livre des Épidémies, il est noté que la femme de Ptolémarque étant affectée d'une angine, il sortait de sa poitrine des sons pareils à ceux qui parlent la bouche close.

(2) « La sternomantie, dit l'alphabet de l'auteur, est la divination qui se fait quand l'esprit malin parle et rend response du profond de la poitrine de celluy dedans le corps duquel il est entré. » Du grec στέρνον, poitrine.

(3) Conservateur, sauveur, libérateur, du latin *servator*.

(4) De Rovigo, ville d'Italie, d'où Cœlius Rhodiginus a tiré lui-même son surnom de Rhodiginus.

(5) Et aussi un nombre infini d'autres à Ferrare.

(6) L'ancienne partie des Gaules comprise entre le mont Cenis et le Rubicon.

Cette vérité est proclamée d'une façon plaisante au chapitre « Des faicts du noble Pantagruel en son jeune age ». « Au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie (1), de paour (2) que la vue luy diminuast. »

Rapprochons de ce chapitre celui où est noté l'effet désastreux qu'a sur la rétine, dans les pays couverts de neige, la réverbération de la lumière. « Le blanc extériorement (3) disgrège (4) et espart (5) la vue, dissolvent manifestement les esperits visifs (6), selon l'opinion d'Aristotelès en ses problèmes (7), et des perspectifs ; et le voyez par expérience, quand vous passez les monts couverts de neige : en sorte

(1) Pas.

(2) De peur.

(3) Extérieurement.

(4) Sépare, divise, disperse.

(5) Même sens que mot précédent. « Éparpille, diverge » glossaire de L. Barré.

(6) Galien, suivant en cela la pensée d'Hérophile, dit (l. VIII de l'*Usage des parties*, ch. VI, et l. XVI, ch. III) que les nerfs optiques sont creux, ont un trou manifeste. Plempius, au livre I de son *Ophthalmographie*, a indiqué la manière de trouver ce trou. Le cordon fibro-nerveux, dit nerf optique, qui unit la vésicule oculaire à la vésicule cérébrale est effectivement creux. (Voy. Névrologie : *Les nerfs, comme un robinet*.)

Tous les philosophes et les médecins du moyen âge, et Descartes lui-même (Voy. sa *Dioptrique* et aussi son livre de *l'Homme*, art. 18, 19 et 20) ont pensé que les yeux étaient redevables de la faculté de voir aux esprits animaux ou visifs qui y affluaient en plus ou moins grande quantité par la cavité qu'offre chaque nerf en question. Riolan a enseigné (*Animadv. sur Bauhin*) que la jonction du nerf optique droit et du nerf optique gauche avait lieu par l'intermédiaire d'un petit canal ayant la forme de la lettre H. Bauhin, Mercatus, Sennert et plusieurs autres ont affirmé que cette jonction avait lieu par le mélange total de la substance des deux nerfs pour que les esprits visifs pussent passer avec facilité d'un œil dans l'autre pour augmenter l'étendue et l'acuité de la vision, « non seulement dans les personnes saines, mais encore chez les personnes qui n'ont qu'un œil et chez lesquelles cet œil unique doit avoir la force de deux. » Aristote, Galien, Alexander ont déclaré que ces esprits visifs, viciés, de mauvaise qualité, ternissaient les miroirs en sortant des yeux et communiquaient par contagion l'ophthalmie.

(7) « La couleur verte médiocrement excite et esmeut l'organe de la veue, partant luy donne soulagement et le conforte : ce que peut faire la couleur blanche, attendu qu'elle excite, esmeut et change grandement

que vous plaignez de ne povoir bien regarder, ainsy que Xenophon escript estre advenu à ses gents : et comme Galen expose amplement *libro X de Usu partium* (1). »

A ces lignes relatives à l'organe de la vision qu'on relève dans *Gargantua* et *Pantagruel* il faut ajouter les suivantes :

« Galen, *lib.* 9, de l'Usage de nos membres (2), dict la teste estre faicte pour les yeulx. Car nature eust pu mettre nos testes aux genoulx ou aux coubtes (3) ; mais ordonnant

l'organe d'icelle ; à cause qu'elle tend à une plus grande violence et excellence. Car, d'autant plus que l'objet sensible est excellent, d'autant plus il débilite et destruict le sens. » (*Les Problèmes d'Aristote*, par Nicolas Bonfons.)

(1) « Rappelez-vous comment une lumière vive et brillante fatigue les yeux. Peut-être ignorez-vous à quel point furent incommodés les soldats qui marchaient, sous la conduite de Xénophon, par des chemins couverts d'une neige épaisse; car je ne serais pas étonné que vous n'ayez pas souci des écrits de cet historien. Vous ignorez également, je pense, que Denys, tyran de Syracuse, avait fait élever au-dessus de la prison et enduire de plâtre une pièce, d'ailleurs très brillante et très éclatante : qu'après un long séjour au fond des cachots, il y faisait monter les prisonniers ; plongés si longtemps dans d'épaisses ténèbres et revoyant un jour brillant, ils devaient contempler la lumière avec ravissement, mais ils perdaient bientôt les yeux..... Si vous n'en croyez pas Xénophon, vous pouvez apprendre par expérience combien un voyage dans les pays de neige est pernicieux pour les yeux. » (Galien, *De l'Utilité des parties*, l. X, ch. iii, trad. Daremberg.)

(2) Ce n'est pas dans le livre IX mais dans le livre VIII de l'*Utilité des parties* que se trouve ce passage de Galien : « La tête a paru, à beaucoup de personnes, avoir été créée en vue de l'encéphale, et renfermer conséquemment tous les sens comme les serviteurs et les satellites d'un grand roi, mais les crabes et les autres crustacés n'ont pas de tête. La partie qui dirige les sens et les mouvements volontaires est certainement placée dans le thorax, à l'endroit où chez eux se trouvent tous les organes des sens (l. VIII, ch. ii). Il est évident que la tête n'est pas créée en vue de l'encéphale : pour nos yeux, les établir en un lieu bas était contraire à l'utilité qu'ils présentent ; les fixer sur un col nu n'était pas sans danger, et la nature, ne voulant ni les priver d'une partie de leur utilité, ni abolir leur sécurité, a imaginé de les établir dans un lieu élevé et propre en même temps à les protéger. » (L. VIII, ch. v.)

(3) Coudes, du latin *cubitus*. On donne encore le nom de *cubitus* à l'os interne de l'avant-bras, dont une partie de l'extrémité supérieure forme la saillie postérieure mobile de l'articulation du coude. (Voy. Ostéologie : *Les fociles, comme faucilles*.)

les yeulx pour descouvrir au loing, ficha (1) la teste, comme en un baston au plus hault du corps; comme nous voyons les phares et haultes tours sus les havres de mer estre érigées, pour de loing estre vue la lanterne (2). »

Toucher. — Une des caractéristiques du génie de Rabelais, c'est de passer du noble au familier, du sévère au plaisant, sans gêne et sans disparate. Jamais écrivain n'a fait plus lestement et plus facilement volte-face. La sueur humaine est salée. Elle est composée d'eau, des sels ordinaires du sang (le chlorure de sodium (3) domine : 22 p. 100), de principes gras et de plusieurs acides. Partant de là, Maître François a expliqué, avec un dévergondage inouï d'imagination, pourquoi la mer a un goût de saumure. « Au temps que Phœbus bailla (4) le gouvernement de son charriot lucifique (5) à son fils Phaeton (6), ledict Phaeton, malapprins (7) en l'art, et ne sçavant (8) ensuivre la ligne ecliptique entre les deux tropiques de la sphère du soleil, varia de son chemin, et tant approcha de terre, qu'il mist à sec toutes les contrées subjacentes... Adonc la terre fut tant eschaufée, qu'il luy vint une sueur énorme, dont elle sua toute la mer qui par ce est salée : car toute sueur est salée. Ce que vous direz estre vrai si vous vouler taster de la vostre. »

Organe d'absorption, d'exhalation et de tact, la peau, pour conserver l'intégrité de ses fonctions, a besoin d'être débarrassée fréquemment de la poussière et des produits qu'elle sécrète (humeur sébacée, sueur, cellules épidermiques). Quand sa puissance éliminatrice est affaiblie, des

(1) Fixa, plaça.
(2) L. III, ch. VII.
(3) Le chlorure de sodium est le sel de cuisine.
(4) Donna accorda (l. II, ch. II).
(5) Qui porte la lumière, lumineux, du latin *lucifer*.
(6) Phaéton, fils d'Apollon et de Climène, une des Océanides.
(7) Mal appris.
(8) Sachant, du latin *scire*.

accidents morbides apparaissent; si elle est recouverte d'un enduit imperméable, la mort survient (1).

A une époque où la propreté était loin d'être considérée comme une recommandation dans les collèges (2), les cloîtres et même les palais (3), l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* a insisté sur la nécessité de la balnéation, et même sur les avantages de la friction, du massage et de la sudation.

Devant le manoir des Thélémites « estoient les nata-

(1) En voilà un exemple éclatant. On célébrait à Palerme une fête populaire, mélange bizarre de traditions mythologiques et de pratiques chrétiennes. Au nombre des spectacles offerts à la curiosité des habitants et des étrangers accourus de toutes parts, on admirait une brillante cavalcade composée de groupes de cavaliers splendidement costumés et de chars ornés de trophées et d'emblèmes allégoriques. Parmi ces chars, il en était un qui attirait principalement les regards : c'était celui de la Richesse figurée par un jeune garçon qui avait consenti à laisser recouvrir son corps entier de feuilles d'or.

Pendant six heures consécutives, le long cortège parcourut les rues de la ville, soulevant sur son passage les exclamations joyeuses de la foule. Mais hélas! cette fête si gaie devait se terminer dans le deuil et la tristesse.

Quand on voulut retirer le pauvre enfant de son enveloppe dorée, il ne restait plus de lui qu'un cadavre bientôt refroidi.

C'est ce fait qui a donné au physicien Foucault, de passage à Palerme, l'idée de ses belles recherches sur la chaleur animale, et c'est à la thermo-physique qu'est dû l'emploi plus méthodique, plus scientifique de l'eau dans le traitement des maladies (hydrothérapie).

(2) « Sauf la chaire du professeur, les classes n'avaient au xve siècle ni banc, ni siège d'aucune sorte; elles étaient jonchées de paille pendant l'hiver et d'herbe pendant l'été. Les élèves devaient se vautrer dans cette litière soi-disant pour faire acte d'humilité. Leur uniforme, consistant en une robe longue et serrée à la taille, était fait pour ramasser l'ordure et aussi pour la couvrir. Qui pourrait dire ce qui se cachait sous l'habit scolastique? Nous en avons l'idée par un article qui fut inscrit dans les règlements intérieurs. Au réfectoire, pendant toute la durée du repas (qu'on nous pardonne la crudité de ce détail historique), il était défendu de porter la main à son bonnet, tant l'état des têtes inspirait de crainte..... C'est par là que se forma la renommée proverbiale dont a joui si longtemps la crasse des collèges. » (Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe, collège, communauté, institution:* Paris, Hachette.)

(3) Fagon, le médecin de Louis XIV, nous apprend, dans son journal que le grand roi ne s'est baigné qu'une fois dans sa vie.

toires (1), avec les bains mirifiques à triple solier (2), bien garnis de touts assortiments, et foison d'eau de myrrhe » (3).

« Gargantua nageoit en profunde eau, à l'endroict, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'aer, en (4) laquelle tenant un livre transpassoit (5) toute la rivière de Seine sans icelluy (6) mouiller, et tirant par ses dents son manteau... Puis d'une main entroit par grande force en un basteau : d'icelluy (7) se jectoit derechef en l'eau, la teste la première : sondoit le parfond (8), plongeoit és abysmes et goulphres.

« Issant de l'eau (9), roidement montoit encontre la montagne, et dévaloit (10) aussy franchement, etc. »

Puis :

« Le temps ainsy employé, luy frotté, nettoyé et refraischi d'habillements, tout doulcement retournoit. »

N'est-ce pas là le grand bain ou bain d'immersion, pris dans une rivière ou dans une piscine de natation — ainsi

(1) Lieux où l'on nage, du latin *natatoria*.

(2) A triple étage (en latin *solium*), c'est-à-dire un bain chaud, un bain tiède et un bain froid, dans chacun desquels l'eau était distribuée au moyen de canaux telle qu'il la fallait.

(3) La myrrhe est une gomme résine d'une odeur suave. « Une petite quantité dans l'eau forme un liquide excellent pour faire des lotions stimulantes. » (Dr E. Brémond.) Chez les Hébreux, on frottait d'huile et de myrrhe pendant dix mois les filles destinées au roi.

(4) Avec laquelle.

(5) Traversait. Sous la discipline de ses premiers précepteurs sophistes, Gargantua était très sale. Il se peignait avec un peigne quelque peu primitif, les « quatre doigts et le poulce. Car ses premiers précepteurs disoient que soy aultrement peigner, laver et nettoyer, estoit perdre son temps en ce monde. » Ponocrate s'est excusé en ces termes auprès de Grandgousier de n'avoir pas placé Gargantua au collège de Montaigu : « Mieulx sont traictés les forcés (les forçats) entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voire certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautrus audict collège de pouillerie. » (L. I, ch. xxxvii.)

(6) Sans mouiller celui-ci, ce livre.

(7) De celui-ci, de ce bateau.

(8) Le fond.

(9) Sortant de l'eau.

(10) Descendait.

que le recommandait Priessnitz, le fondateur de l'hydrothérapie, — bain d'immersion au sortir duquel, bien essuyé, énergiquement frictionné et promptement habillé, on va faire une promenade plus ou moins longue en marchant plus ou moins vite ?

NÉVROLOGIE OU ÉTUDE DES NERFS

Quaresmeprenant avoit :

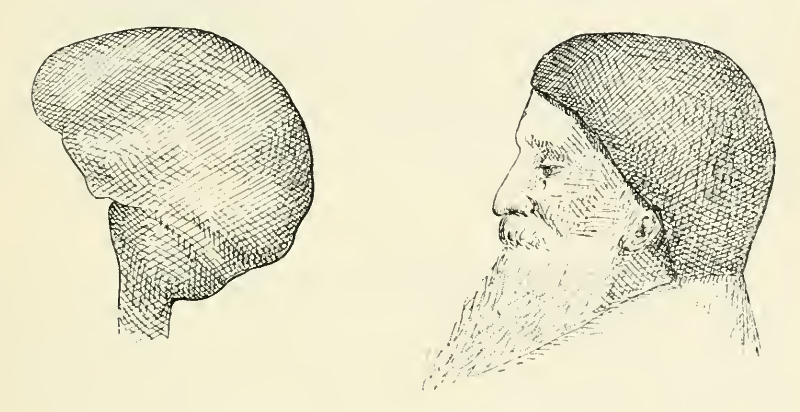
Les membranes, comme la coqueluche d'un moine.
La cervelle, en grandeur, couleur, substance et vigueur, semblable au c... gausche d'un ciron masle.
Les ventricules d'icelle, comme un tirefond.
La voulte, comme une goimphe.
Le conare, comme une veze.
L'entonnoir, comme un oiseau de masson.
Les additaments mammillaires, comme un bobelin.
L'excrescence vermiforme, comme un pilemaille.
La nuque, comme un fallot.
La mouelle, comme un bissac.
Les nerfs, comme un robinet.
Les esperits animaulx, comme grands coups de poing.
Les esperits vitaulx, comme longues chiquenauldes.

Les membranes, comme la coqueluche d'un moine.

Les *membranes* (du latin *membrana*, parchemin), les méninges, sont des gaines qui protègent les centres nerveux. Elles sont au nombre de trois. Rabelais n'en a connu que deux. Frère Jean des Entommeures « tranchit les deux méninges » d'un des archers chargés de sa garde. La troisième méninge, appelée *arachnoïde* (du grec ἀράχνη, toile d'araignée, et εἶδος, ressemblance, qui ressemble à une toile d'araignée), fort mince, transparente, très difficile à isoler

entièrement, n'a été décrite que longtemps après la mort de l'auteur de *Gargantua*. L'inflammation des membranes constitue la terrible maladie appelée méningite.

Coqueluche, capuchon, partie de l'habit de certains moines qui leur couvre la tête. On dit familièrement prendre le capuchon, pour se faire moine. Un certain nombre d'étymologistes avancent que le nom de coqueluche, déjà attribué, en 1414, du temps de Charles VI, au catarrhe spasmodique et contagieux des bronches (Mézeray), dérive



Les membranes, comme la coqueluche d'un moine.

de la coqueluche (1) qu'ont portée primitivement les enfants atteints de cette maladie. Comme celui des moines, ce capuchon était généralement rond.

Les membranes enveloppent le cerveau à la manière d'un capuchon. Le dessin ci-dessus de Hirschfeld et Léveillé (*Névrologie ou description et iconographie du système nerveux et des organes des sens de l'homme*, avec 92 planches dessinées d'après nature, Paris, 1853) en est une preuve évidente.

(1) Pour d'autres il dériverait de coquelicot (pavot rouge, *Papaver rhœas* de la famille des Papavéracées) parce que les fleurs de cette plante ont été employées jadis dans la toux suffocante et convulsive, dans la toux bleue des enfants (Marcus) ou de la ressemblance de cette toux avec le chant d'un coq.

La cervelle, en grandeur, couleur, substance et vigueur, semblable au c... gausche d'un ciron masle.

Le *testicule gauche* est plus volumineux que le testicule droit, mais constitué, ainsi que lui, par une substance d'un gris rougeâtre, assez peu consistante, dite *pulpe testiculaire.*

Le *cerveau* des aliénés et des idiots est revenu sur lui-même, piqueté de rouge et ramolli.

En établissant un parallèle entre la cervelle de Quaresmeprenant et la glande génitale d'un ciron, un des animaux les plus intimes de la création, Rabelais confirme ce qu'il a donné antérieurement à entendre de l'état mental du personnage susdit. En choisissant la glande gauche, plus grosse que la glande droite (1), il tempère légèrement sa comparaison.

Les ventricules d'icelle, comme un tirefond.

Le cerveau est creusé de cavités, dites *ventricules.* Ces ventricules sont au nombre de trois : un moyen, vertical, plus large à sa partie inférieure qu'à sa partie supérieure et qui est moins une cavité qu'une fente (*fissura media,* Gordon), et deux latéraux, horizontaux, communiquant entre eux par l'intermédiaire du précédent (2).

(1) Maître François s'est très bien aperçu que le testicule gauche est plus fort que le testicule droit, et ce qui le démontre, c'est que, pour mieux marquer son amitié à frère Jean, Panurge en lui parlant a ajouté plusieurs fois l'adjectif gauche au mot c... « mon c... gausche ». (L. III, ch. XVII.) Ce mot a encore un sens amical dans le peuple.

(2) Il est à remarquer que, dans les systèmes organiques dont il n'a cité que quelques parties, le savant anatomiste a toujours choisi celles qui étaient considérées de son temps comme les plus importantes.

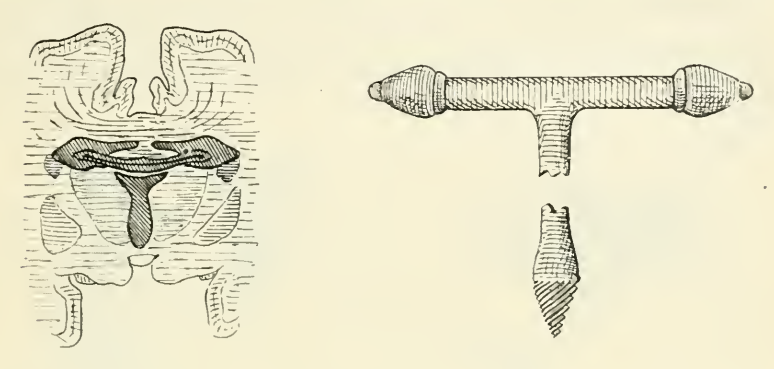
En myologie : le diaphragme.

En angéiologie : le cœur, le siège des esprits vitaux ; l'hexagone artériel de Willis, par lequel ces esprits vitaux étaient transmis au cerveau pour devenir animaux ; l'artère pulmonaire, les carotides, les veines cave supérieure et inférieure, les jugulaires, les veines mésaraïques, les veines rénales, les veines pulmonaires, etc.

En névrologie : la voûte soutenant toute la masse du cerveau ; les ven-

Tire-fond, instrument d'acier avec lequel le chirurgien enlève la pièce d'os qu'il a sciée avec le trépan.

Pour démontrer l'exactitude absolue de la comparaison de Maître François, il me suffira d'accoler (Voy. le dessin ci-dessous) une coupe transversale et verticale du



Les ventricules d'icelle, comme un tirefond.

cerveau en arrière des tubercules mamillaires (1) et le tire-fond, qui est dessiné dans le X[e] livre des œuvres d'Ambroise Paré (p. 343, Paris, 1628).

La voulte, comme une goimphe.

La *voulte*, la voûte à trois piliers, le trigone cérébral, est une cloison constituée par deux bandelettes de tissu nerveux, plates, blanches, juxtaposées, qui recouvrent le ventricule moyen du cerveau en décrivant une courbe à concavité inférieure. Cette partie du cerveau était jadis appelée « *tortue*, par la raison qu'il semble, dit Diemerbroeck, qu'en la

cules de cet organe, où s'opérait la transformation des esprits vitaux en esprits animaux et s'accumulait l'humeur pituiteuse ; les méninges, dont les contractions unies à celles du tissu cérébral chassaient cette humeur excrémentitielle des ventricules ; les tubercules mamillaires et la glande pituitaire chargés de conduire des ventricules cette même humeur à des trous percés dans la base du crâne, etc.

(1) Elle est représentée dans le *Traité d'anatomie humaine* (de Beaunis et Bouchard).

manière des tortuës, ou des voutes dans les bâtiments, elle soûtient toute la masse du cerveau qui est appuyée dessus, et cela afin que le troisiéme ventricule n'en soit pas comprimé » (1).

Goimphe; γόμφωσις, en grec, signifie assemblage, réunion de plusieurs pièces en une seule. On donnait autrefois le nom de goimphe à un bonnet de femme composé de divers morceaux. J'ai entendu, dans le Morvan, dire encore *goimpher* sainte Catherine, pour : coiffer sainte Catherine.



La voulte, comme une goimphe.

Jusque sous le règne de François Ier, les femmes ont porté une coiffe sur laquelle était posée une bande d'étoffe, dont les pans pouvaient être et étaient généralement relevés sur le sommet de la tête, ainsi que le montre un des dessins (2) ci-dessus. Ces pans relevés donnaient plus de liberté au cou et plus de coquetterie à la coiffure.

Le conare, comme une veze.

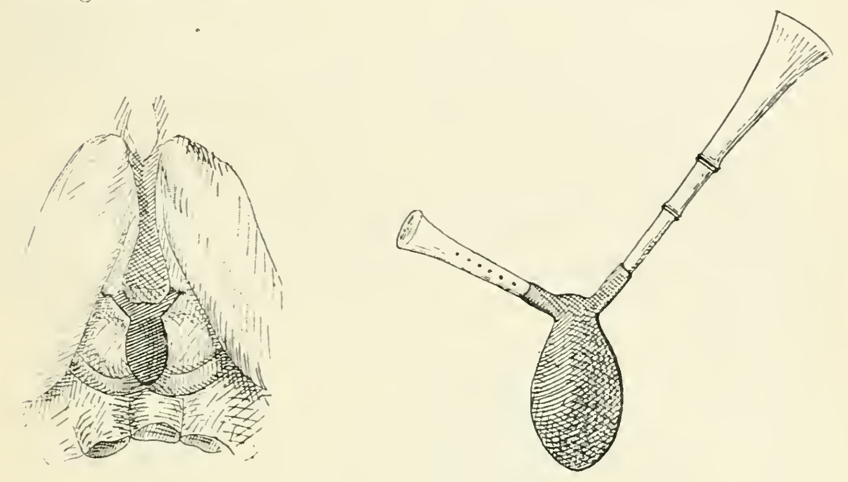
Le *conare*, la glande pinéale, est une petite excroissance épithéliale avec quelques éléments nerveux, située sur la

(1) Diemerbroeck (*loc. cit. suprà*, t. II, p. 241).

(2) C'est la copie de la coiffure d'une des suivantes de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, auteur de l'*Heptaméron*.

ligne médiane du cerveau, en arrière du ventricule moyen. Galien et Oribase l'ont comparé à un cône (d'où ses noms divers de *conare*, *conarium*, κωνάριον, cône; *pinea*, pomme de pin, etc.).

La glande pinéale est un vestige de l'œil pariétal impair et médian des Sauriens iguanides. Descartes en avait fait le siège de l'âme.



Le conare, comme une veze.

Veze, cornemuse, en langage poitevin et saintongeois. Divers commentateurs écrivent *un veze*. En patois poitevin et saintongeois, ce mot est féminin. Il vient, selon Esmangart et Johanneau, de *vesica*, vessie.

Les Andouilles farouches marchaient au combat « au son des vezes et piboles ».

Dans l'île de Ruach (1), où « le noble Scurron (2)

des *Cent Nouvelles nouvelles*, etc. (Ancienne collection Pillet, de Tours. Portrait en pied de Marguerite de Valois et de deux de ses dames d'honneur.)

(1) Les îles Loffoden, selon M. Ducrot (*loc. cit. suprà*, p. 18). En vieux celtique, Loffoden est composé de deux mots : *loff*, qui veut dire vent, flatuosité du ventre, et *oden*, route; ensemble, route des vents. En bas breton actuel, *loff* et *oden* signifient encore la même chose. « Loff est un trope; c'est le côté d'où vient le vent, pour le vent lui-même. » (Jal, *Arch. nav.*, p. 179.)

(2) Un des maîtres de Rabelais. Son nom exact est Schyron, ainsi

médicin, passant un jour, nous comptoit que le Cierce (1) est si fort qu'il renverse les charrettes chargées... on avoit robé (2) au roy une veze pleine du vent propre que jadis à Ulysses (3) donna le bon ronfleur Eolus (4) pour guider sa nauf (5) en temps calme. Lequel il gardoit religieusement, comme un aultre Sangreal (6), et en guérissoit plusieurs énormes maladies. »

« Tellement que ceste mariée ne voulut jamais bouger de là où elle estoit, que les menours ne l'allassent prendre et que les piboleux et vezeurs n'eussent soufflé là. » (Bouchet, Serée, 5.)

La glande pinéale est une réduction minuscule du sac de peau de la cornemuse, distendu par le souffle du musicien. Pour plus de précision scientifique et pour mieux faire ressortir l'identité de forme des deux objets comparés, j'ai fait représenter, dans les dessins qui viennent à l'appui de ces lignes, la glande pinéale telle qu'elle est figurée dans la seconde édition du *Système nerveux de l'homme*, de Van Gehuchten (Louvain, 1897, p. 115), et une cornemuse poitevine du XVIe siècle dont le tuyau d'embouchure, rejeté en arrière, est masqué par le sac. Cette vèze appar-

qu'en témoigne l'inscription suivante, gravée sur la porte du théâtre anatomique que Henri II fit construire à Montpellier : *Curantibus Johanne Schyronio, Antonio Saporta, Guillielmo Rondeletio et J. Bocatio* 1556. (Voy. Tessier, *addit.* à l'éloge de G. Rondellet, et l'*Histoire de l'Université de Montpellier*, de J.-E. Strobelger ; Nuremberg, 1625, en latin.)

(1) Le vent *circius* (ouest-nord-ouest), que désiraient les peuples de la Narbonnaise pour purger leur pays des mauvaises exhalaisons.

(2) Dérobé, volé.

(3) Ulysse, fils de Laërte et d'Anticlée, roi d'Ithaque, dont Homère a narré les aventures dans l'*Odyssée*.

(4) Éole, fils de Jupiter, dieu des vents et des tempêtes. Il régnait sur l'Éolie (aujourd'hui les îles *Lipari*), et fit cadeau à Ulysse d'outres dans lesquelles étaient renfermés les vents contraires à sa navigation.

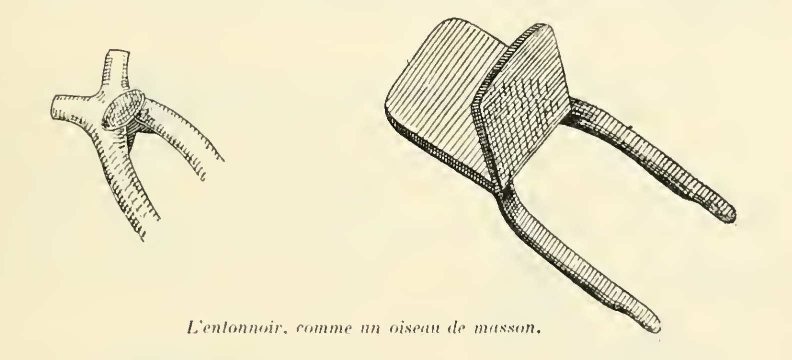
(5) Navire, du latin *navis*.

(6) *Sangreal* ou *saint Graal*, espèce de calice dans lequel, suivant l'Écriture, Joseph d'Arimathie recueillit le sang qui coulait du corps du Christ. On entend aussi par ce nom le grand plat creux dans lequel on prétend que Jésus découpa l'agneau pascal.

tient à une famille poitevine amie de la mienne. Un instrument analogue, mais avec trois tuyaux apparents, est sculpté en ronde-bosse sur le chapiteau en bois d'un des piliers de la petite porte de la façade de la maison d'Adam (xve siècle), regardant la place Sainte-Croix, à Angers. On en voit un autre à quatre tuyaux entre les bras d'un des musiciens du tableau *le Concert de Famille* de Jacques Jordaens.

L'entonnoir, comme un oiseau de masson.

L'entonnoir est un cordon rougeâtre, creux, comprimé d'arrière en avant et évasé supérieurement (1), placé au-dessous du ventricule moyen. L'entonnoir, encore appelé *choana*, *infundibulum*, tige du corps pituitaire, est terminé



L'entonnoir, comme un oiseau de masson.

par un corps grisâtre ovalaire, formé d'un lobule épithélial et d'un lobule glandulaire intimement unis, le corps pituitaire. Les anciens anatomistes ont donné à ces deux lobules intimement unis le nom de corps pituitaire, parce qu'ils ont cru que ce corps avait pour usage de recevoir les humeurs pituiteuses amassées dans le troisième ventricule ou ventricule moyen du cerveau, et de les conduire à des trous percés dans le corps de l'os, situé au milieu de la

(1) Cette partie évasée était désignée autrefois sous le nom de *bassin*.

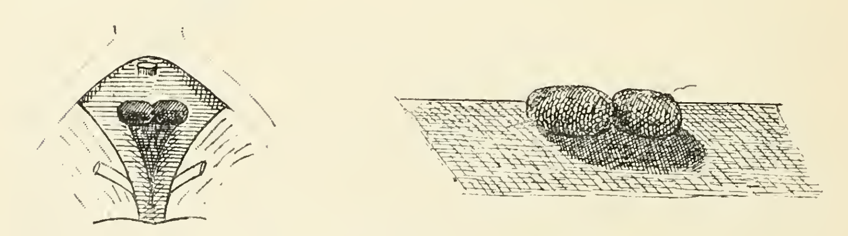
base du crâne, du sphénoïde, d'où elles s'écoulaient dans les fosses nasales. Il est dénommé *glans pituitam excipiens* par Vésale.

Oiseau de masson, sorte de hotte composée de deux planchettes disposées en équerre, et qui sert à porter le mortier sur les bâtiments en construction. On retrouve l'oiseau de maçon sur les bas-reliefs de la colonne Trajane et sur plusieurs de nos monuments des premiers temps du moyen âge. Dans quelques provinces de France, les maçons emploient encore cette hotte, et partout les couvreurs en font usage pour porter les ardoises sur les toits.

L'entonnoir, la glande pituitaire, les bandelettes optiques et le chiasma des nerfs optiques rappellent l'oiseau de maçon. Jadis, quand on croyait que la glande pituitaire était presque carrée, plus dure et plus plate (1) que les autres glandes, la comparaison en question a pu paraître bonne.

Les additaments mammillaires, comme un bobelin.

Les *additaments mammillaires*, les tubercules mamillaires, sont deux petits corps sphériques, très rapprochés l'un de l'autre, qu'on trouve à la face inférieure du cerveau.



Les additaments mammillaires, comme un bobelin.

Additament vient du latin *additamentum*, addition, augmentation, et mammillaire, de *mammila*, petite mamelle, parce que les Anciens « n'ont pas mis ces productions au nombre des

(1) Voy. Diemerbroeck, *loc. cit. suprà*, t. II, p. 270.

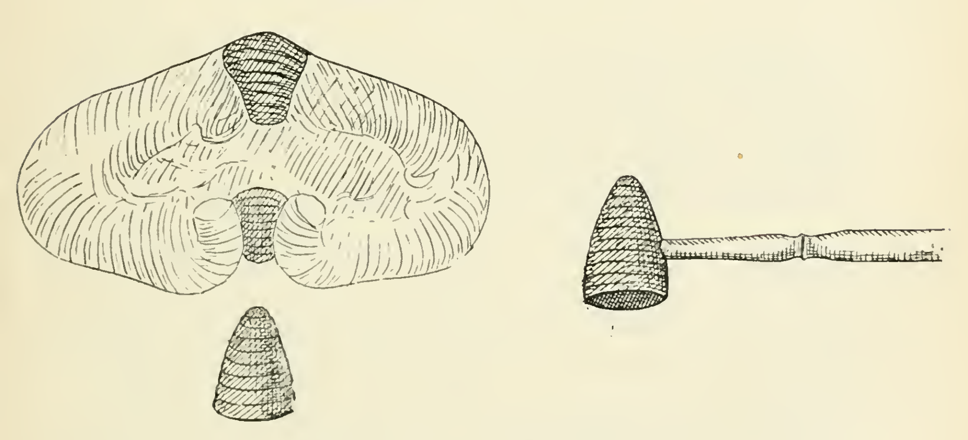
nerfs (1), qu'elles sont très blanches, et que l'extrémité de chacune d'entre elles est ronde en forme de mamelon ». (DIEMERBROECK.)

Bobelin, peloton de laine ou de fil (2). On dit encore bobeliner ou boubeliner, pour bobiner, pelotonner.

Chaque tubercule mamillaire est semblable à un petit peloton de fil blanc. L'analogie est d'autant plus évidente que chacun d'eux est formé par l'enroulement sur elle-même de l'extrémité antérieure d'un des faisceaux nerveux qui entre dans la composition de la voûte du cerveau. (CASSERIUS, CRUVEILHIER, LUYS, etc.).

L'excrescence vermiforme, comme un pilemaille.

L'excrescence vermiforme, excroissance qui a la forme d'un ver, *excrescentia vermiformis* en latin. On l'appelle



L'excrescence vermiforme, comme un pilemaille.

(1) Je rappelle qu'on a décrit autrefois dans leur intérieur un conduit chargé de porter les humeurs pituiteuses des ventricules latéraux du cerveau aux fosses nasales, en passant par les trous de l'ethmoïde (os cribleux). Pour les anciens anatomistes, les « additaments mammillaires », encore appelés productions mamillaires ou papillaires, n'étaient que des annexes du cerveau, les origines des conduits de la pituite.

(2) On appelait aussi autrefois *bobelin* une espèce de savate dont se servaient les gens du bas peuple. Il est évident que cette chaussure n'a aucun rapport avec les « additaments mammillaires ».

aujourd'hui *éminence vermiforme*. Cette éminence est constituée par le lobe médian du cervelet, dont la surface annelée rappelle celle d'un ver.

Pilemaille, maillet dont on se servait jadis pour jouer au mail. De *pila*, balle à jouer, boule, et de *malleus*, marteau, maillet. Le jeu même s'appelait palemail ou, comme a écrit Nicot, palemaille. Selon Burgaud des Marets et Rathery, on disait également paille-maille.

Dans les Œuvres d'Ambroise Paré (*loc. cit. suprà*, p. 168, l. V), on trouve déjà un bon dessin de l'excrescence vermiforme : « le vermiformis, tant antérieur que postérieur, dont l'antérieur est entièrement séparé. » C'est ce « vermiformis antérieur entièrement séparé » qui figure, dans notre dessin, à côté du pilemaille.

La nuque, comme un fallot.

Rabelais a donné au mot *nuque* le sens que lui attribuaient les médecins de son temps (Voy. Furetière) ; par nuque il a entendu la moelle allongée, le bulbe rachidien. En arabe *Nou Kha'a* signifie moelle.

Le bulbe rachidien ou bulbe crânien (*pars cephalica medullæ spinalis*, Hasse) est un renflement polygonal, aplati d'arrière en avant, à base supérieure, qui couronne à la manière d'un chapiteau la moelle épinière dont il constitue l'extrémité supérieure (*principium medullæ spinalis* des Anciens).

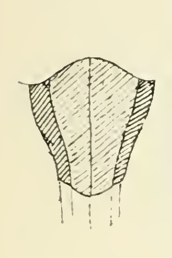
Fallot, lanterne adaptée au bout d'un bâton. Falot, en terme de blason, désigne aussi une sorte de vase avec un manche.

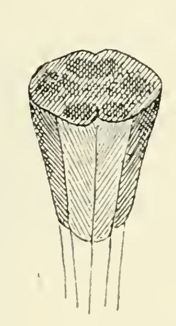
Dans l'île de Médamothi (1), « Panurge achapta

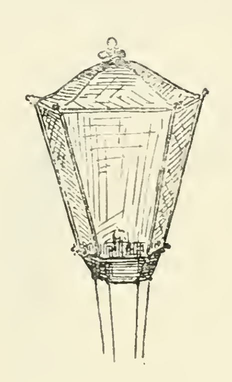
(1) Nulle part, en hébreu. D'après M. Ducrot, c'est Arkhangel. Mais Arkhangel n'est pas une île. De nos jours, non ! mais, au temps de Rabelais, c'en était une, séparée de la terre ferme par la mer Glaciale et par le fleuve Pinègre, qui baignait la ville de Sabatea, et qui recevait comme tri-

un grand tableau painct et transsumpt (1) de l'ouvrage jadis faict à l'aiguille par Philomela (2)... Je vous jure par le manche de ce fallot, que c'estoit une painceture galante et mirifique (3) ».

Au bal de la reine de Lanternois, « se faisoient bien valoir les gentils fallots avecques leurs jambes de bois » (4).







La nuque, comme un fallot.

Qui connaît l'anatomie et a vu les lanternes emmanchées qu'on porte encore, dans certaines campagnes, de chaque côté du dais pendant les processions ou devant le prêtre qui va administrer les derniers sacrements à un malade, approuvera la comparaison (5).

butaire la rivière de Culuga, d'après les cartes de Hondius et jusqu'au XVIII[e] siècle (DUCROT, *loc. cit. suprà*, p. 11).

(1) Imité, copié, du latin *transsumptus*.

(2) L'ouvrage représentant l'attentat dont Philomèle, fille de Prandion, roi d'Athènes, avait été l'objet de la part de Terée, le mari de sa sœur Prognée.

(3) Merveilleuse, du latin *mirificus*.

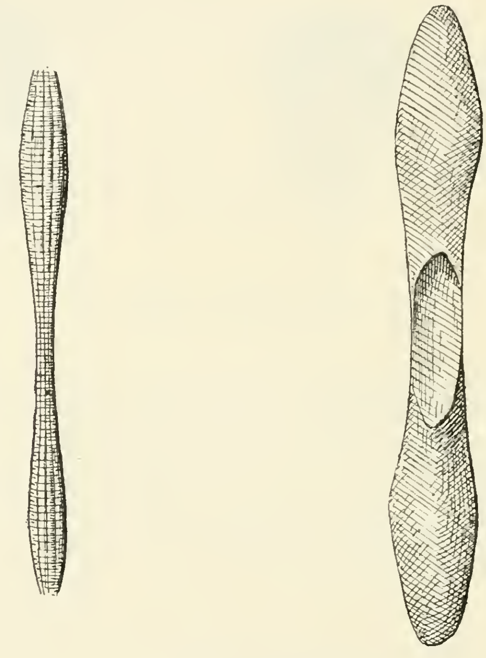
(4) Il y avait encore au XVIII[e] siècle des porte-falots à Paris. Ils appelaient, à la sortie des théâtres, les équipages des grands seigneurs et accompagnaient dans les rues mal éclairées le bourgeois ou l'ouvrier jusque chez lui, montaient dans sa chambre, allumaient sa chandelle.

« Voilà le falot ! » était le dernier cri qui retentissait le soir par la Grande Ville, il y a cent cinquante ans.

(5) Celui-ci est une réduction d'un de ceux dont on se sert dans une commune du Loir-et-Cher.

La mouelle, comme un bissac.

La *mouelle*, la moelle épinière, est cette tige nerveuse, blanche, qui est logée dans la colonne vertébrale. La moelle n'a pas le même calibre dans toute sa longueur : elle se renfle au niveau des premières vertèbres cervicales (*renflement cervical*, *intumescentia cervicalis*), diminue ensuite successive-



La mouelle, comme un bissac.

ment jusqu'à ce qu'elle ait repris son volume initial, se renfle une seconde fois au niveau des dernières vertèbres dorsales (*renflement lombaire*, *intumescentia lumbalis*) et se termine en pointe à la hauteur de la première lombaire.

Du premier renflement partent les nerfs destinés aux membres supérieurs, du second ceux qui se rendent aux membres inférieurs.

Le *bissac* (du latin *bis* et *saccus*, sac à deux poches) est un long sac de cuir ou de toile ouvert par le milieu et fermé

par les deux bouts; en sorte qu'il forme deux poches. Les moines des quatre ordres à cagoule, les moines mendiants, s'en servaient jadis pour aller quêter. On dit encore *être au bissac* pour : être réduit à la mendicité.

« Ce matin, dist Panurge, j'ai trouvé un bon homme, qui en un bissac tel comme celuy de Esopet (1) portoit deux petites fillettes de l'age de deux ou trois ans au plus, l'une devant, l'aultre derrière. Il me demande l'aumosne (2).

« Estienne Tappecoue (3), secretain (4) des cordeliers de Saint-Maixent, en Poictou, qui retournait (5) de queste, dist (6) en vers macaroniques (7) à Villon et à ses compagnons :

Hic est de patria, natus de gente belistra,
Qui solet antiquo bribas portare bisacco (8). »

Le bissac dont les deux poches sont remplies de provisions a la configuration générale de la moelle. On en sera persuadé quand on aura regardé le dessin ci-contre de la moelle, d'après Van Gehuchten (*loc. cit. suprà*, p. 24).

(1) Voy. la fable de La Fontaine intitulée *Jupiter et le Besacier*. Ésope, né à Mésembrie dans la Thrace, vivait dans la première moitié du VIe siècle. Esclave dans sa jeunesse, il a porté en voyage, dans un bissac, les vivres destinés à sa nourriture et à celle de ses compagnons. Les fables attribuées aujourd'hui à Ésope sont un recueil d'apologues recueillis et arrangés, vers le milieu du XIVe siècle, par Planude, moine de Nicomédie.

(2) L. II, ch. XV.

(3) « Ce nom burlesque de Tappecoue ou Tappequeue, forgé très probablement par l'auteur, doit avoir la même signification que celui de frère Frappart, puisque *coue*, en vieux français, signifie queue, pris ici dans un sens obscène. » (ESMANGART et JOHANNEAU.)

(4) Sacristain.

(5) Revenait.

(6) L. IV, ch. XIII.

(7) Vers burlesques dans lesquels on fait entrer des mots de langue vulgaire auxquels on donne une terminaison latine. — Allusion au macaroni des Italiens composé de farine, d'œufs, de fromage, de jus de viande, etc.

(8) Voici cet homme du pays, ce fils de bélître, qui de coutume porte des restes de cuisine dans son vieux bissac.

Les nerfs, comme un robinet.

Les Anciens croyaient que les nerfs étaient de petits tubes pourvus de valvules ou soupapes, dans lesquels circulaient des corpuscules d'une ténuité et d'une subtilité extrêmes, appelés *esprits animaux*. Ambroise Paré a défini les nerfs : « Les voies et instruments ou organes de l'esprit animal et des facultés portées par iceux. » Regius a enseigné (*Philosophie naturelle*, ch. 26, l. IV) que les nerfs étaient munis de valvules dans toute l'étendue de leur trajet, et Descartes (*Traité de l'homme*), seulement dans les points où ils se divisent en plusieurs rameaux pour pénétrer dans les muscles. L'opinion que les nerfs étaient creux a même persisté longtemps après la découverte du microscope. Cela tient à ce que les fibres nerveuses examinées, à l'état frais, au microscope, apparaissent comme des cylindres réguliers, clairs et transparents, dans lesquels on distingue « une partie centrale qui devient largement obscure quand on éloigne l'objectif, et de chaque côté une bordure, qui paraît brillante dans les mêmes conditions ». (RANVIER) (1) Aujourd'hui encore, on appelle couramment les nerfs : tubes nerveux, malgré l'erreur que consacre cette dénomination (2).

(1) Les fibres nerveuses sont composées : 1° d'un filament central très ténu, chargé de conduire le fluide nerveux (*cylindre-axe*) ; 2° d'une gaine isolante formée par une matière grasse (*myéline ou moelle des nerfs*) entourant ce filament ; 3° d'une enveloppe élastique, transparente, périphérique. La partie obscure des fibres nerveuses examinée au microscope, ainsi qu'il vient d'être dit, répond au cylindre-axe, la partie claire à la gaine médullaire.

(2) Le cylindre fibro-nerveux creux, chargé de conduire au cerveau les impressions visuelles, ne mérite pas (Voy. Organes des sens, Physiologie de la vue) le nom de nerf. L'anatomie de la texture et l'étude du développement du corps humain démontrent péremptoirement que c'est un prolongement du cerveau, le pédicule, qui réunit la vésicule oculaire à la vésicule cérébrale.

Les esperits animaulx, comme grands coups de poing.
Les esperits vitaulx, comme longues chiquenauldes.

En plus des *esprits animaux*, excessivement subtils, formés dans le cerveau, circulant dans les nerfs et produisant non seulement les mouvements musculaires, mais encore l'imagination, la perception, la mémoire, etc., on a admis, pendant des siècles, des *esprits vitaux*, plus lourds, moins ténus, « seconds en dignité, » engendrés dans le cœur, et principalement dans le ventricule gauche du cœur, et portés par les vaisseaux dans toutes les parties du corps pour y entretenir la chaleur nécessaire à la vie (1).

Montaigne, Fénelon, Racine fils, Voltaire, Ramazzini, etc., ont fait mention des esprits animaux et des esprits vitaux.

« La véhémence et la tristesse ayant accablé ses esprits vitaux le porta roide mort par terre. » (MONTAIGNE, *Essais*.)

« Du cerveau qui est la source de tous les nerfs partent les esprits. Ils sont si subtils qu'on ne peut les voir, et néanmoins si réels, et d'une action si forte, qu'ils font tous les mouvements de la machine et toute sa force. Ces esprits sont en un instant envoyés jusqu'aux extrémités des membres : tantôt ils coulent doucement et avec uniformité; tantôt ils ont, selon les besoins, une impétuosité irrégulière; et ils varient à l'infini les postures, les gestes et les autres actions du corps.....

« Par les artères et les veines coule le sang, liqueur douce et onctueuse, et propre par cette onction à retenir les esprits les plus déliés, comme on conserve dans les corps gommeux les essences les plus subtiles et les plus spiritueuses. Ce sang arrose la chair, comme les fontaines et les rivières arrosent la terre. Après s'être filtré dans les

(1) Voy. Angéiologie et Physiologie de l'appareil génital, p. 230, note 10.

chairs, il revient à sa source, plus lent et moins plein d'esprits ; mais il se renouvelle et se subtilise encore de nouveau dans cette source pour circuler sans fin. » (Fénelon, *Traité de l'existence et des attributs de Dieu.*)

..... Ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir ;
Mon âme les envoie, et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles.

(Racine fils, *la Religion*, ch. I.)

« Je ne connais point de plus puissants remèdes pour les maladies de l'âme que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets. Cette application détourne le cours des esprits animaux. » (Voltaire, *Correspondance.*)

« Outre les mineurs, tous ceux qui demeurent ou travaillent aux environs des mines sont exposés aux mêmes maladies, puisqu'ils participent aux mêmes exhalaisons métalliques qui épaississent et altèrent les esprits vitaux et animaux dont la nature est éthérée et subtile. » (Ramazzini, *Maladies des Artisans*, trad. de Fourcroy.)

Descartes a décrit les voyages de ces corps éthérés, leurs opérations, avec la même précision et les mêmes détails que s'il en avait été le témoin oculaire.

Les miracles de la chimie, en séparant, dans le fluide qui nous entoure, le principe respirable de celui qui ne l'est pas, en montrant, dans le gaz respirable, l'agent de la coloration du sang, et, dans la décomposition de l'air par la respiration, la source de la chaleur animale, ont inauguré l'admirable théorie moderne de la calorification animale et mis fin à celle des esprits.

Ceci établi, les deux comparaisons sus-indiquées sont expliquées. Quaresmeprenant était aussi lourd d'intelligence qu'il était débile de corps. (Voy. Angéiologie : *Le pouls, comme nazardes multipliées.*)

Physiologie. — Dans le prologue du livre I, Rabelais prévient ceux qui le liront d'avoir « en révérence (1) le cerveau caséiforme (2) qui les paist (3) de ces belles billevesées ». Et, dans le chapitre xix du même livre, Janotus de Bragmardo (4), — « tondu à la césarine (5), vestu de son liripipion à l'antique (6), et bien antidoté l'estomach de cotignac de four et eau beniste de cave (7), » — pérorant *in modo* et *in figurâ*, avec tout l'attirail de la dialectique syllogistique pour ravoir les cloches de Notre-Dame, emportées par Gargantua, s'exprime en ces termes : « Un quidam (8) latinisateur (9), demourant près l'hostel Dieu, dist une fois, alléguant l'autorité d'un Taponnus (je faulx (10), c'estoit Pontanus) (11), poëte séculier, qu'il désiroit qu'elles fussent de plume, et le batail (12) fust d'une queue de regnard (13); pource qu'elles luy engendroient

(1) Respect, considération, du latin *reverentia*.

(2) Ressemblant à du fromage, du latin *caseus*, fromage, et *forma*, forme.

(3) Les instruit, les entretient.

(4) Comme Marquet, Picrochole, Raminagrobis, Grippeminaud, etc., Janotus de Bragmardo a existé. Le Duchat nous apprend que Vallambert d'Avallon, médecin et poète, a fait des épigrammes contre un certain Janotus, orateur très fatigant.

(5) Chauve. Jules César était chauve et portait ordinairement une couronne de laurier pour cacher sa calvitie. On dit encore aujourd'hui, d'un homme qui a la chevelure courte, qu'il est tondu à la Titus.

(6) Le liripipion était le chaperon des docteurs de Sorbonne.

Jésus! que ung liripium
Auquel nos maistres tant soutiennent
Que le Saint-Esprit contiennent
Couvre d'horribles malefices.

(Exclamation de la Raison dans la pièce anticatholique portant pour titre *Farce des Théologastes*.)

(7) L'estomac bien repu de confiture de coings et de vin.

(8) Un certain.

(9) Latiniste.

(10) Je me trompe, du latin *fallere*.

(11) Excellent poète latin de l'époque, que Janotus traite de poète séculier, épithète de dédain que les pédants appliquaient alors à Virgile et à Horace.

(12) Le battant.

(13) Une queue de renard.

la chronique (1) aux tripes du cerveau (2), quand il composoit ses vers carminiformes (3). »

Le ramollissement du cerveau amène la folie. On dit vulgairement d'un imbécile « qu'il est ramolli ». En prévenant ses lecteurs qu'il avait le cerveau caséiforme, c'est-à-dire mou comme du fromage, Rabelais a fait à la fois preuve de savoir et de prudence. Il a avancé un fait vrai, créé un néologisme imagé, entré aujourd'hui dans le langage médical (4), et s'est garé de la persécution. Les Sorbonnistes, les Chats-fourrés et Grippeminaud lui-même ne pouvaient s'en prendre à un homme avouant à tout venant qu'il n'avait pas l'esprit lucide.

Le mot *tripes*, employé par Maître François pour désigner les circonvolutions du cerveau, choquera peut-être

(1) Voy. p. 188, note 3.

(2) Aux circonvolutions cérébrales dont les flexuosités rappellent en petit celles de l'intestin.

(3) Carminiformes, en forme de vers, de poème. Vers carminiformes, pléonasme.

Les habitants de l'île de Ruach « en leurs jardins ne sèment que les trois espèces de anémone. La rue et aultres herbes carminatives, ils en escurent (arrachent) soigneusement. » Certaines plantes de la famille des Renonculacées, notamment le bouton d'or (*Ranunculus bulbosus*), la Renoncule âcre (*Ranunculus acris*), la Renoncule scélérate (*Ranunculus sceleratus*), l'anémone (*Anemone pulsatilla*), etc., mangées à l'état frais par les bestiaux, déterminent dans la panse une production exagérée de gaz, à laquelle il faut remédier souvent par une opération. Quant à la rue, elle irrite également la muqueuse gastro-intestinale, mais cette irritation se traduit principalement par une douleur à l'épigastre, des éructations et des vomissements continus, etc.

Les médicaments qui ont la vertu d'expulser les gaz contenus dans le tube digestif sont appelés carminatifs. Pour quelques linguistes, ce mot viendrait de *carmen* (chant). Dans le *Dictionnaire universel de matière médicale*, Mérat et de Lens ont écrit à ce propos : « L'étymologie qui fait venir carminatif de *carmen*, parce qu'on employait des paroles magiques pour dissiper les flatuosités, quoique assez généralement adoptée, nous paraît au moins ridicule. » J'inclinerais, en effet, beaucoup plus volontiers à croire que carminatif vient de *carminare*, qui signifie carder de la laine et, par extension, tirer ce qu'il y a de grossier, purger.

(4) Cabanis, pour ne citer que lui, s'en est servi à plusieurs reprises dans son traité *Du Physique et du Moral*.

les lettrés délicats. Il n'en est pas moins absolument exact, tant au point de vue anatomique qu'au point de vue physiologique. Les circonvolutions cérébrales ressemblent en petit aux circonvolutions intestinales. Les unes sont les organes essentiels de la pensée qu'elles digèrent comme les autres digèrent la nourriture. Que ces circonvolutions soient le siège d'une maladie aiguë ou chronique, la pensée en jaillit moins brillante et moins belle avec son caractère d'immortalité (1).

Le moindre labeur intellectuel provoque un afflux de sang vers la tête. Qu'on plonge le bras dans un vase, finement gradué, contenant de l'eau, et qu'on se donne la peine de résoudre la plus simple des équations algébriques, on verra presque aussitôt le niveau de l'eau baisser dans le vase. Une partie du sang du bras immergé s'est portée au cerveau pour mettre en œuvre les combustions cellulaires nécessaires aux fonctions de l'intelligence.

— Apprenez-moi, demandait un philosophe à Voltaire, s'il n'y a pas une égale quantité de mouvement dans le monde?

— C'est, lui répondit l'ermite de Ferney, une ancienne chimère d'Épicure renouvelée par Descartes.

Eh bien! cette chimère est devenue, grâce à Carnot (2), à Mohr, à Séguin, à Mayer, à Béclard, à Hirn, à Lombard (de Boston), à Schiff, à Mosso, à Luys, etc., une des bases de la physique et de la physiologie. Tout travail physiologique, comme mécanique, est mesuré par la différence de température entre la chaleur avant le travail

(1) Montaigne a dit de même dans ses *Essais* : « Notre esprit se constipe en vieillissant. »

(2) C'est un ingénieur dont le nom est à bien des titres glorieux pour la France, Carnot, qui, en 1824, a formulé le premier théorème de la thermodynamique. Avant lui, on ne soupçonnait aucune relation entre le travail d'une machine et la chaleur qu'elle consomme. On ne savait même pas que le travail consommait de la chaleur.

et la chaleur après le travail (1). Ainsi qu'on peut s'en rendre compte au moyen d'un thermomètre placé en dehors du crâne, la température du cerveau croît en même temps que sa circulation, dès qu'il fonctionne. La congestion du cerveau pendant un effort intellectuel a été notée par Rabelais :

« Contemplez, dist Rondibilis, la forme (2) d'un homme attentif à quelque estude, vous voirrez en luy toutes les artères du cerveau bandées, comme la chorde d'une arbaleste, pour lui fournir dextrement (3) esperits suffisants à emplir les ventricules du sens commun, de l'imagination et appréhension (4), de la ratiocination (5) et résolution, de la mémoire et récordation (6) ; et agilement courrir de l'un à l'aultre par les conduicts manifestes (7) en anatomie, sus la fin du rets admirable (8), onquel (9) se terminent les artères, lesquelles de la sénestre armoire (10) du cœur prenoient leur origine, et les esperits vitaulx affinoient (11) en longs ambages, pour estre faicts animaulx. »

Les anciens anatomistes n'étaient pas d'accord sur la région du cerveau où s'opérait la transformation des esprits vitaux, engendrés dans le cœur et chargés de la conservation de la chaleur vitale, en esprits animaux nécessaires au

(1) Qu'il s'agisse d'une machine, d'une planète, d'un muscle ou du cerveau, la loi qui régit leur mise en œuvre, *loi de la conservation de la force*, est la même.

(2) L'apparence, l'attitude.

(3) Rapidement.

(4) Compréhension, du latin *apprehensio*.

(5) Raisonnement, du latin *ratiocinatio*.

(6) Souvenance, du latin *recordatio*.

(7) Apparents, du latin *manifestus*.

(8) L'hexagone artériel de Willis.

(9) Dans lequel.

(10) Ventricule du cœur.

(11) Purifiaient. Je rappelle que Rabelais a écrit ailleurs (Dédicace au cardinal de Chastillon, l. IV) : « Sans vous m'estoit le cœur failli (sans vigueur, qui *fault*) et restoit tarie la fontaine de mes esperits animaulx. »

mouvement et au sentiment. Pour P. Laurembergius et D. Sennert (*Institut.*, l. I, ch. VII), c'était dans les sinus de la faux du cerveau; pour Descartes (*Traité de l'homme*, l. I), dans la glande pinéale; pour F. Sylvius (*Disputat.* 4, thes. 18), dans les artères situées à la surface du cerveau et du cervelet; pour Bauhin, Hoffmann, Æmilius, Parisianus, etc., dans le tissu du cerveau; pour And. Du Laurens, Riolan, Regius, L. Mercatus, dans les cavités des ventricules du cerveau, du sang artériel le plus chaud qui s'exhale du plexus choroïde ; pour les Arabes, dans le ventricule moyen seulement qu'ils ont appelé, pour cette raison, *très principal, principalissimum* ; pour d'autres, enfin, dans le plexus choroïde. Quant à Galien, il a enseigné tour à tour, comme And. Du Laurens, Riolan, etc., que la transformation des esprits vitaux en esprits animaux s'opérait dans tous les ventricules du cerveau et, comme les Arabes, que cette transformation s'opérait uniquement dans le ventricule moyen. (Voy. Galien, *De Usu partium*, l. VII, ch. VIII ; *De Locis affect.*, l. III, ch. VII, et *De Decret. Hippocratis et Platonis*, l. VII, ch. III.) Rabelais, plus éclectique encore, a placé le lieu de naissance des esprits animaux dans l'hexagone artériel de Willis, les branches artérielles qui le continuent et les ventricules cérébraux.

Une alimentation insuffisante de longue durée cause dans l'organisme des désordres profonds caractérisés par des hallucinations de la vue et de l'ouïe, la perte plus ou moins complète du sommeil, une exaltation délirante suivie d'abattement et de stupeur (1). Ces effets d'une abstinence prolongée ont été admirablement décrits par le philosophe et physiologiste Rabelais. « Bien, croi-je, a-t-il noté (l. III, ch. XIII), l'homme replet (2) de viandes et cra-

(1) La mort par inanition est horrible. Le supplice d'Ugolin n'est pas le moins épouvantable des supplices de l'enfer du Dante.

(2) Gorgé, du latin *repletus*.

pule (1), difficilement concepvoir notice (2) des choses spirituelles (3) : ne suis toutesfois en l'opinion de ceulx qui, après longs et obstinés jeusnes, cuident (4) plus avant entrer en contemplation des choses célestes. Soubvenir assez vous peult comment Gargantua mon père (lequel par honneur je nomme) nous a souvent dict les escripts de ces ermites jeusneurs, aultant estre fades, jejunes (5) et de maulvaise salive (6), comme estoient leurs corps, lorsqu'ils composoient ; et difficile chose estre bons et sereins rester les esperits, estant le corps en inanition, vu que les philosophes et médicins afferment les esperits animaulx sourdre, naistre et praticquer par le sang artérial purifié et affiné à perfection dedans le rets admirable, qui gist sous les ventricules du cerveau (7). Nous baillant (8) exemple d'un philosophe, qui, en solitude pensant estre et hors la tourbe (9), pour mieux commenter, discourir et composer, ce pendent toutesfois autour de luy abayent les chiens, urlent les loups, rugissent les lions, hannissent les chevaulx, barrissent (10) les éléphants, sifflent les serpents, braislent les asnes, sonnent les cigales, lamentent les tour-

(1) De vin. *Plenus crapulæ* (Liv.), *Crapulæ distentur* (Apul.). Dans le chapitre xxxiv du livre V on lit encore : « Les pontifes, et touts personnages, qui s'addonnent et dédient (se consacrent, se vouent, du latin *dedicare*) à contemplation des choses divines, doibvent en tranquillité leurs esperits maintenir, hors toute perturbation de sens : laquelle plus est manifestée en ivrognerie, qu'en aultre passion, quelle que soit. »

(2) Concevoir, du latin *concipere*, concevoir, et *notitia*, notion, idée.

(3) De l'intelligence, du latin *spiritus*.

(4) Croient, du latin *credere*.

(5) Vides, creux, du latin *jejunus*.

(6) Pour les propriétés nocives attribuées à la salive de l'homme à jeun, voy. Appareil digestif : *La salive, comme une navette*.

(7) Voy. Angéiologie : *Le rets admirable, comme un chanfrein*.

(8) Nous donnant, nous proposant.

(9) De la foule, du latin *turba*.

(10) *Barri*, cri de l'éléphant ; *barriquer*, crier comme un éléphant. On appelait autrefois l'éléphant *barre* aux Indes orientales; et c'est vraisemblablement de ce mot qu'est dérivé le nom *barrus*, que les Latins ont donné à ce pachyderme.

terelles, c'est-à-dire, plus estoit troublé, que s'il fust à la foire Fontenay ou Niort : car la faim estoit au corps : pour à laquelle remédier, abaye l'estomach, la vue esblouit, les vènes succent de la propre substance des membres carniformes (1), et retirent en bas cestuy esperit vagabond, négligent du traictement de son nourrisson et hoste naturel, qui est le corps : comme si l'oiseau, sus le poing estant, vouloit en l'aer son vol prendre, et incontinent par les longes seroit plus bas déprimé (2). »

Près de l'île de Ganabin (3), frère Jean envoie Panurge « à toutsles diables qui luy puissent anatomiser la cervelle et en faire des entommeures ». Ce qui précède prouve que cette exclamation n'est pas une simple boutade de Maître François, qu'il a dû « anatomiser » la cervelle et en faire maintes coupes pour savoir :

1° Que cette masse d'apparence pulpeuse, qu'on a cru primitivement tenir le milieu entre les liquides et les solides, est aussi merveilleuse dans la délicatesse et dans l'artifice de sa structure que dans la sublimité de ses fonctions;

2° Qu'il y a, jusqu'à un certain point, une corrélation entre l'intégrité et la quantité de la masse encéphalique et l'intelligence ;

3° Que la circulation cérébrale est plus active pendant un travail intellectuel ;

4° Qu'un travail intellectuel est rendu difficile, sinon impossible, quand l'alimentation est insuffisante ou trop abondante.

Les mouvements du cœur sont régis par le système nerveux. Toutes les fois que, pour une cause quelconque telle que la crainte, la douleur, la joie, etc., l'influx des

(1) Formes de chair, du latin *carnis*, chair.

(2) Rabaisser, du latin *deprimare*.

(3) L'île des voleurs, en hébreu. L'Angleterre, selon M. Ducrot. (Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 22.)

centres nerveux sur le cœur cesse, diminue ou augmente, la mort peut survenir.

Dans l'épopée pantagruélique, il est question de divers personnages qui ont fini ainsi leurs jours, mais dont Rabelais a attribué, avec Galien, la mort à la « résolution des esperits vitaulx » dans le cœur.

« Tout ainsy le cœur, par joye excellente, est interiorement espars, et patit manifeste résolution (1) des esperits vitaulx : laquelle tant peult estre accrue, que le cœur demoureroit spolié de son entretien, et par conséquent seroit la vie estincte par ceste péricharie (2), comme dict Galen, *l.* XII *Method.*, *libro* V *de Locis affectis*, *et libro* II *de Symptomatôn causis* (3). Et comme estre au temps passé advenu tesmoignent Marc Tulle, *libro* I *Quæstion. Tuscul.*, Verrius, Aristoteles, Tite Live, après la bataille de Cannes, Pline, *lib.* VII, *cap.* XXXII et LIII, A. Gellius, *lib.* III, XV et aultres ; à Diagoras Rhodien (4), Chilon (5), Sophocles (6),

(1) Et souffre de la diminution des esprits animaux. « Le cœur est un viscère noble et royal duquel se répand continuellement de toutes parts dans les parties généralement de tout le corps une liqueur vitale avec une chaleur perpétuelle qui y entretient la vie ; de laquelle, lorsque ces parties en sont, pour si peu de temps que ce soit, privées, elles tombent et meurent. » (DIEMERBROECK, *loc. cit. suprà*, t. II, p. 63.)

(2) Joie excessive, du grec περιχάρεια.

(3) Voici les textes de Galien relatifs à l'action de la joie sur le cœur : « Chez beaucoup la joie, la colère provoquent une lipothymie subite. » (*Méthode thérapeutique.*) — « La mort suit toujours les dyscrasies du cœur, car, si le cœur est vicié, toutes les parties du corps sont atteintes en même temps. » (*Des Lieux affectés.*) — « La crainte, dont les effets sur le cœur sont semblables à ceux de la joie. » (*Des Maladies.*)

(4) Diagoras, étant déjà avancé en âge, se rendit à Olympie avec ses deux fils, Damagète et Aculisaüs. Ceux-ci, ayant été vainqueurs aux jeux, prirent leur père dans leurs bras et le portèrent au milieu de l'assemblée, qui l'accueillit par des acclamations enthousiastes ; un Spartiate qui assistait à cette scène s'écria pour exprimer le haut degré de gloire que Diagoras avait atteint : « Meurs, Diagoras, car tu ne peux pas espérer de monter au ciel. » (LAROUSSE.)

(5) Chilon, l'un des sept Sages de la Grèce, mourut de joie, dit-on, en embrassant son fils couronné aux jeux Olympiques (BOUILLET).

(6) Sophocle mourut de joie en remportant le prix de tragédie (PLINE).

Dionys (1), tyran de Sicile, Philippides (2), Philemon (3) Polycrate (4), Philistion (5), M. Juventi (6), et aultres qui moururent de joye (7) ! »

« ..... Le *Supplementum supplementi chronicorum* (8) dict que Gargamelle mourut de joye au chasteau de Grandgousier (9). »

Certains poisons amènent également la mort en agissant sur les nerfs du cœur. Parmi eux, Rabelais a signalé le safran. « Et comme dict Avicenne, *in 2 canone, et libro de Viribus cordis*, du zaphran, lequel tant esjouit (10) le cœur qu'il le dépouille de vie si on en prend dose excessive, par résolution (11) et dilatation superflue (12). »

(1) Denys le père trépassa, après avoir obtenu le prix de poésie (Diodore de Sicile).

(2) Philippide, poète comique athénien, mourut de joie en apprenant un succès dramatique (Larousse).

(3) Rabelais s'est appesanti ailleurs (l. IV, ch. xvii) sur la manière dont Philémon est mort. « Philomenes, auquel son valet pour l'entrée de disner ayant apresté des figues nouvelles, pendent le temps qu'il alla au vin, un asne c... esgaré estoit entré on logis, et les figues apposées mangeoit religieusement. Philomenes survenant, et curieusement contemplant la grace de l'asne sycophage (mangeur de figues), dist au valet qui estoit de retour : « Raison veult, puisqu'à ce dévot asne as les figues abandonné, que pour boire tu luy produises de ce bon vin qu'as apporté. » Ces paroles dictes, entra en si excessive gayeté d'esperit, et s'esclata de rire tant énormément, continuement, que l'exercice de la ratelle lui tollut toute respiration, et subitement mourut. »

(4) Polycrate, ou mieux Polycrite, est le nom d'une femme que la joie tua, au dire d'Aulu-Gelle (Dr Brémond).

(5) Le poète Philistion mourut pour avoir trop ri (Suidas).

(6) Juventi est mis pour Juventius. « Manius Juvenius, Thalva, consul, mourut en sacrifiant. » (Pline, *Hist. nat.*, VII, 53-54.)

(7) L. I, ch. x.

(8) *Supplementum chronicorum*, abrégé d'histoire de Philippe de Bergame.

(9) L. I, ch. xxxvii.

(10) Rend heureux, réjouit.

(11) Affaiblissement, paralysie, du latin *resolutio*.

(12) Avicenne a défini ainsi le safran : « *Crocus. — Venena. Dicitur quod tres aurei de ipso interficiunt lætificando.* Le safran est appelé poison parce que trois aureus (pièces d'or) de cette substance tuent en réjouissant. » (Avicenne *Arabum medicorum principis ex* Gerardi Cremonensis *versione. Venetiis*, mdcviii, p. 290.)

Au moyen âge, comme aujourd'hui, le safran, — *Crocus sativus*, plant de la famille des Iridées dont les stigmates sont seuls employés, — se trouvait dans toutes les apothicaireries.

« Au Mans, dist Eudemon, François Cornu, apothécaire, avoit en cornets emploicté (employé) unes extravagantes frippées, je désavoue le diable, si tout ce qui dedans fut empaqueté, ne fut sus l'instant empoisonné, pourri et gasté : encens, poivre, girofle, cinnamome, zaphran, cire, espices, casse, rheubarbe, tamarins ; généralement tout, drogues, guognes et senogues. » (L. IV, ch. LII.)

Gogues et senogues pour agogues et xénagogues, purgatifs.

Extravagantes, constitution des papes ajoutée au corps du droit canon.

Le safran est toujours d'un prix très élevé, et cela se conçoit puisque M. Pereira a calculé qu'il ne fallait pas moins que les stigmates de 79.200 fleurs pour fournir 500 grammes de safran.


ANATOMIE CHIRURGICALE

ANATOMIE CHIRURGICALE

La science pure précède toujours la science appliquée ; l'une est la source vive de l'autre. A côté de l'*anatomie descriptive*, il y a l'*anatomie topographique*, *chirurgicale* ou *des régions*, qui décompose le corps humain en un certain nombre de régions dont, à la façon de la géologie, elle étudie successivement, en procédant de la superficie à la profondeur, les rapports des couches superposées et les différents éléments qui entrent dans la constitution de chacune de ces couches ; l'anatomie qui donne au chirurgien l'audace d'aller chercher, à travers des parties dont la lésion serait dangereuse ou mortelle, le vaisseau qu'il faut lier, la tumeur qu'il faut extirper.

Rabelais a eu des connaissances aussi étendues en anatomie chirurgicale qu'en anatomie descriptive. Pour en être convaincu, il suffira de refeuilleter avec moi les cinq livres de l'Œuvre du Maître.

Dans le grand débat « entre les fouaciers de Lerné et ceulx du pays de Gargantua », Forgier « jecta à Marquet (1) un gros tribard (2) qu'il portoit soubs son aisselle, et l'atteinct

(1) Il était de Lerné et beau-père de Picrochole ou Gaucher, médecin de Madame de Fontevrault. (Voy. Audiger, *les Héros de Rabelais*, p. 8.)
(2) Bâton court et massif des gens de peine.

par la joincture coronale (1) de la teste, sus l'artère crotaphique (2), du costé dextre (3) : en telle sorte (4) que Marquet tombit (5) de dessus sa jument, mieulx semblant homme mort que vif. »

L'artère temporale ou crotaphique est exactement en rapport avec la jointure coronale ou suture fronto-pariétale, et les coups portés sur la tempe sont presque fatalement mortels.

Au sac de l'abbaye de Seuillé, frère Jean, « frappant à tors et à travers à la vieille escrime (6). És (7) uns escarbouilloit (8) la cervelle, és aultres rompoit bras et jambes, és aultres deslochoit (9) les spondyles du col (10), és aultres démoloit (11) les reins, avaloit le nez, poschoit les yeulx, fendoit les mandibules (12), enfonçoit les dents, descroulloit (13) les omoplates, sphacéloit les grèves (14),

(1) Suture fronto-pariétale.

(2) L'artère de la tempe, du grec κρόταφος, tempe.

(3) Du côté droit.

(4) De telle sorte.

(5) Tomba.

(6) « Sans toutes les façons inventées par les maîtres d'armes. » (Le Duchat.)

(7) Aux.

(8) Réduisait en bouillie.

(9) Disloquait.

(10) Les vertèbres du cou, les vertèbres cervicales.

(11) Démolissait, cassait.

(12) Les mâchoires, du latin *mandibula*.

(13) Désarticulait.

(14) Meurtrissait les tibias au point d'amener leur gangrène. Dans un ouvrage de Ch. Estienne, imprimé à Paris, en 1546, par Simon de Colines, et intitulé : *la Dissection des parties du corps humain*, les deux os de la jambe sont représentés (p. 10), le péroné avec cette indication : le petit focile de la jambe ; le tibia, avec celle-ci : le gros focile de la jambe ou grève. A la page 13 du même ouvrage on retrouve un dessin du tibia accompagné de ces mots : la grève de la jambe. On donnait également autrefois le nom de grève à l'armure qui protégeait la jambe.

desgondoit les ischies (1), débécilloit les focilles (2).

« Si aulcun (3) saulver se vouloit en fuyant, à icelluy faisoit voler la teste en pièces par la commissure lambdoïde (4).

« Et si personne tant fut esprins (5) de témérité qu'il luy voulust résister en face, là montroit-il la force de ses muscles. Car il leur transperçoit la poictrine par le médiastin (6) et par le cœur; à d'aultres donnant sus la faulte des costes (7), leur subvertissoit (8) l'estomach, et mouroient soubdainement ; és aultres tant fièrement (9) frappoit par le nombril, qu'il leur faisoit sortir les tripes ; és aultres parmi les c... perçoit le boyau c... »

Le rectum n'est, en effet, séparé des bourses, qui contiennent les glandes génitales, que par quelques muscles et quelques aponévroses et le bas-fond de la vessie. Un coup porté de haut en bas, et d'avant en arrière, peut léser les testicules, la région périnéale antérieure et la partie inférieure du rectum sans atteindre la vessie.

Tripet voulut traîtreusement fendre de son épée la cervelle de Gymnaste, mais celui-ci « estoit bien armé, et de cestuy (10) coup ne sentit que le chargement (11) : et soubdain se tournant, lança un estoc volant (12) audict Tripet, et ce pendent (13) qu'icelluy se couvroit en hault.

(1) Faisait sortir les hanches (ἰσχίον) de leurs gonds, luxait les fémurs.

(2) Disloquait, déboîtait les jambes et les avant-bras (*focilia*).

(3) Si l'un d'entre eux.

(4) La suture occipito-pariétale du crâne, encore nommée suture lambdoïde parce qu'elle ressemble au lambda grec (λ et εἶδος, forme).

(5) Pris, rempli.

(6) Le médiastin antérieur qui contient le cœur.

(7) Au défaut des côtes, dans les espaces intercostaux.

(8) Leur déchirait.

(9) Hardiment, fortement.

(10) Ce.

(11) La charge, le poids, le coup.

(12) « Court bâton ferré, de l'allemand *stock*, bâton » (L. Barré).

(13) Pendant le temps que.

lui tailla d'un coup l'estomach, le colon et la moitié du foie. »

« Peut-on, d'un coup, dit M. le Dr G. Brémond, toucher les trois organes cités, et dans l'ordre indiqué ? — Parfaitement, pourvu qu'on dirige l'arme un peu de bas en haut, direction qui est indiquée par l'auteur ainsi : « icelluy se couvroit en hault (1). »

Frère Jean, gardé par deux archers, « tira son bracquemart (2), et en ferut (3) l'archier qui le tenoit à dextre (4), luy coupant entièrement les vènes jugulaires et artères sphagitides (5) du col, avecques le gargaréon (6), jusques és (7) deux adènes (8) : et retirant le coup, luy entre-ouvrit la mouelle spinale (9) entre la seconde et tierce vertèbre (10) : là tomba l'archier tout mort. »

L'archer de gauche épouvanté se rend à discrétion :

« A touts les diables, dist le moyne.

« Lors d'un coup lui tranchit la teste, luy coupant le test (11) sur les os pétreux (12), et enlevant les deux os bregmatis (13), et la commissure sagittale (14), avecques grande

(1) Dr Brémond, *loc. cit. suprà*, note 120 *ter*.

(2) Épée courte et large qu'on portait autrefois le long de la cuisse, coutelas. Du grec βραχεῖα μάχαιρα, courte épée.

(3) En frappa, du latin *ferire*.

(4) A droite.

(5) Les artères de la gorge, les carotides, du grec σφαγή, gorge.

(6) La luette, encore appelée columelle et gargaréon, du grec γαργαρεών, et par extension gorge, gosier, γαργαρίζω, gargariser.

(7) Jusqu'aux.

(8) Adène n'a pas ici le sens qu'il avait précédemment (Voy. Anat. descript., Appareil circulatoire : *Les adènes, comme une serpe*) et veut dire amygdale, du grec ἀδήν.

(9) La moelle allongée, le bulbe rachidien.

(10) La seconde vertèbre cervicale ou axis et la troisième vertèbre cervicale.

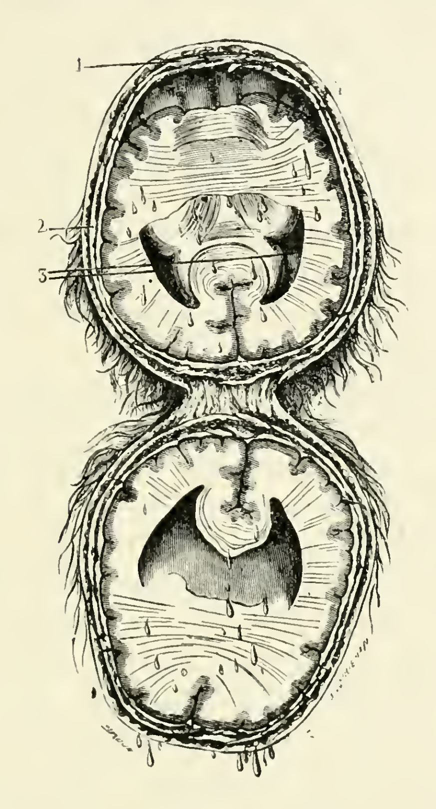
(11) Le couvercle du crâne, du latin *testum*.

(12) Voy. Anat. descript., Ostéologie : *Les os pétreux, comme un plumail.*

(13) Les deux pariétaux, du grec βρέγμα, βρέγματος, la partie supérieure de la tête.

(14) La suture pariétale ou sagittale, du latin *sagitta*, parce qu'elle ressemble à une flèche.

partie de l'os coronal (1), ce que faisant lui tranchit les deux méninges (2), et ouvrit profundement les deux postérieurs ventricules du cerveau (3) : et demoura le crane pendant sus les espaules à la peau du péricrane par der-



Blessure à laquelle a succombé un des archers chargés de surveiller Frère Jean prisonnier.

1, os; 2, méninges; 3. ventricules postérieurs du cerveau.

rière, en forme d'un bonnet doctoral noir par dessus, rouge par dedans. Ainsy tomba roide mort en terre (4). »

(1) L'os du front, os frontal ou coronal.

(2) Voy. Anat. descriptive, Névrologie : *Les membranes, comme la coqueluche d'un moine.*

(3) Les ventricules latéraux du cerveau.

(4) Le dessin qui accompagne ce texte est emprunté à M. le Dr Bré-

Tout est exact au point de vue anatomique dans le premier paragraphe, et dans le second il n'y a qu'une erreur concernant le chiffre des méninges, qui sont, je le rappelle, au nombre de trois et non au nombre de deux. Au point de vue physiologique, il n'y a rien à reprendre dans les deux paragraphes ; de telles blessures sont instantanément mortelles : l'une est une décollation en sens inverse de celle pratiquée par la main du bourreau ; l'autre, une abrasion complète de la voûte du crâne et des parties qu'elle recouvre.

Les lésions traumatiques du cœur ont autant de gravité que celles du cerveau, du bulbe rachidien ou des gros troncs vasculaires du cou : aucun des personnages de l'épopée rabelaisienne n'y survit.

Hastiveau transpercé un peu au-dessus de la mamelle gauche par l'épée de Toucquedillon « mourut incontinent ».

Panurge raconte en ces termes à Pantagruel comment il a été détaché par le maître de sa maison de la broche à laquelle il avait été attaché par les Turcs. « De pleine arrivée (1), il tire la broche où j'estois embroché, et tua tout roide mon rostisseur, dont il mourut là par faulte de gouvernement (2) ou aultrement ; car il luy passa la broche peu au dessus du nombril vers le flanc droict, et luy perça la tierce lobe du foye (3), et le coup haulsant luy pénétra le diaphragme, et par à travers la capsule du cœur luy sortit la broche par le haut des espaules entre les spondyles (4) et l'omoplate senestre (5). »

M. le Dr F. Brémond a vérifié sur le cadavre que ce

mond. (Voy. *Rabelais-médecin*, par M. le Dr Brémond, fig. 2, à la fin du l. Ier.) Je ne saurais trop remercier mon savant et bienveillant confrère de l'autorisation qu'il m'a donnée de le reproduire.

(1) Aussitôt arrivé.

(2) De pansement.

(3) Le troisième lobe du foie, dit lobule de Spigel. On a attribué tour à tour sa découverte à Spigel, à Eustachi, à Sylvius, à Vésale.

(4) Vertèbres, du grec σπόνδυλος.

(5) Omoplate gauche, du latin *sinister*.

vigoureux coup de broche a un trajet parfaitement en règle avec l'anatomie topographique (1). Une tige de fer pénétrant dans l'abdomen à droite, au-dessus de l'ombilic, peut traverser le foie, percer le diaphragme, pénétrer dans le péricarde et aller sortir entre la colonne vertébrale et l'omoplate du côté gauche, après avoir lésé le poumon que Rabelais a oublié d'indiquer. Quant « au tierce lobe du foye » ou lobule de Spigel, il présente à sa partie moyenne un mamelon entouré d'un cercle artériel constitué par les artères splénique, coronaire-stomachique, hépatique, dont la blessure — abstraction faite de celle des vaisseaux et des viscères voisins — suffirait pour amener une mort presque foudroyante (2).

Nombre de symptômes et de complications des contusions des plaies et autres traumatismes ont été du reste signalés par le savant romancier.

Frère Jean « avec son baston de croix donna entre col et collet sus l'os acromion (3) si rudement à Tiravant qu'il l'estonna, et feit perdre tout sens et mouvement et tomba és pieds du cheval ».

Par estonner il faut entendre ici « rester saisi, étourdi, ébloui ». Les mots *estounna* et *resta tout estaut* ont encore en provençal et en patois berrichon cette signification. Sur les bords de la Méditerranée, les matelots disent de quelqu'un qui ne peut se mettre au bain que graduellement : *l'aïgo l'estouno* (4). Les éblouissements, les tintements d'oreille, la perte momentanée de connaissance et de mouvement sont les symptômes de la commotion cérébrale

(1) Dr F. Brémond, *loc. cit. suprà*, note 213.

(2) On sait que Henri III et le président Carnot sont morts d'une hémorrhagie interne, peu de temps après avoir reçu dans le flanc droit un coup de poignard qui avait atteint le foie.

(3) Apophyse de l'épine de l'omoplate, du grec ἄκρος, bout, et ὦμος, épaule.

(4) L'eau le saisit. — On lit dans les *Commentaires sur Dioscoride et*

provoquée par un coup violent porté sur la tête ou le cou.

Marquet « bailla (1) de son fouet à Forgier si rudement à travers les jambes que les nods (2) y apparaissoient ». La peau cinglée par un vigoureux coup de fouet devient le siège d'une extravasation sanguine appelée ecchymose. Cette ecchymose, dont la coloration varie du noir foncé au jaune paille, suivant l'intensité, la période de la contusion et quelques autres conditions, est plus prononcée si la corde du fouet a des nœuds. Elle est limitée d'abord aux points qui ont été touchés par les nœuds de la corde.

Le seigneur Basché (3) et Oudart (4) « festoyarent à grands coups de gantelets un chicanous, si bien qu'il resta tout estourdi et meurtri, un œil poché au beurre noir, huict costes froissées, le breschet (5) enfondré (6), les omoplates en quatre quartiers, la maschoire inférieure en trois loppins !... Ainsy retourne à l'Isle Bouchard (7) chicanous accoustré à la tigresque..... et moyennant le secours des bons chirurgiens du pays, vesquit tant que vouldrez. Depuis

Matthiole d'Antoine du Pinet : « La vipère, rencontrant une branche de feu, demeure tout quoy comme estonnée. »

Et dans la *Condamnation de Banquet*, de Nicole de la Chesnaye, essai médico-poétique du commencement du XVIe siècle :

> Et moi qui suis epilencie (épilepsie)
> Dois-je pas avoir renommée.
> Par moi est la teste estonnée...

(1) Donna.

(2) Les nœuds, les nodosités, du latin *nodus*.

(3) La terre de Basché est située sur le territoire de la commune d'Azay-le-Rideau, à 12 kilomètres de Chinon. Le seigneur de Basché dont il s'agit était, sans doute, Perrot de Basché, ancien maître d'hôtel du roi Charles VII.

(4) « Le curé de sa paroisse, qui le servoit de sommeiller, comme lors estoit la coustume en France. » (L. IV, ch. XII.)

(5) Le sternum.

(6) Brisé, défoncé.

(7) Petite ville du Chinonais qui doit son nom à une île de la Vienne dans laquelle un château fort fut bâti au Xe et au XIe siècle et à un Bouchard, qui fut un de ses premiers seigneurs.

n'en fut parlé. La mémoire en expira (1) avecques le son des cloches, lesquelles quarillonnarent à son enterrement. »

Est-il possible de trouver une phrase plus précise et en même temps plus imagée que celle *accoustré à la tigresque*, pour exprimer l'état moucheté, tacheté de marques noires, plus ou moins larges et régulières, de la peau meurtrie de-ci de-là de l'homme de loi? Celui-ci survécut-il? Mourut-il? Grâce au soin des chirurgiens de son pays, « il vesquit tant que vouldrez ». Les contusions multiples de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané, les fractures, même compliquées, de l'omoplate et de la mâchoire inférieure guérissent, en général, assez bien ; mais la fracture du sternum avec enfoncement des fragments peut avoir, en raison du voisinage du cœur et des poumons, les conséquences les plus graves. Et le docteur Rabelais, qui le sait, réserve sagement son pronostic.

Dans son combat contre le capitaine Loupgarou, Pantagruel « le frappa du pied un si grand coup contre le ventre, qu'il le jecta en arrière à jambes rebindaines (2), et vous le traisnoit ainsy..... Et Loupgarou s'escrioit, en rendant le sang par la gorge : Mahom, Mahom, Mahom! (3) »

Un violent coup de pied dans le ventre peut fort bien, en effet, provoquer une déchirure des viscères abdominaux, suivie, quelques instants après, d'une hémorrhagie plus ou moins abondante par la bouche ou le fondement.

Qu'on ne s'y trompe pas, Rabelais a possédé toutes les qualités d'un médecin d'élite : la science, l'humanité, l'amé-

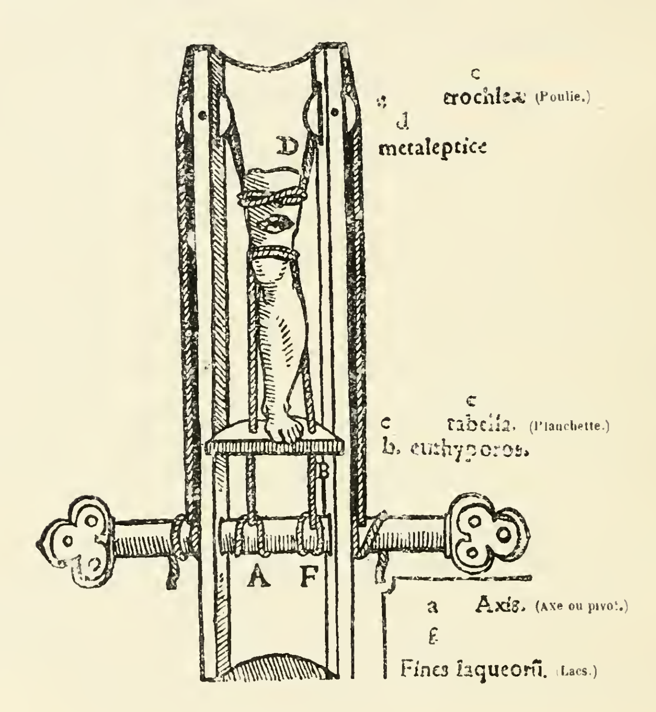
(1) « Cette façon de parler est des plus anciennes dans notre langue. Grégoire de Tours, *De Gloria martyrum*, liber I, caput LX, faisant parler un prêtre catholique d'un autre prêtre hérétique mort subitement : *Periit memoria ejus cum sonitu et Dominus in æternum permanet*. Elle est prise de la Vulgate, verset 8 du psaume IX. L'hébreu dit *cum illis* au lieu de *cum sonitu;* c'est-à-dire que le deuil s'en passa avec le son des cloches qui carillonnèrent à son enterrement. » (LE DUCHAT.)

(2) Les jambes en l'air.

(3) Mahomet.

nité de caractère, de gestes et de langage, le soin de sa personne.

I. *La science.* Tout le démontre : les ouvrages de Maître François (1), les instruments de chirurgie qu'il a inventés, les médailles frappées en son honneur, les écrits en vers et en prose que lui ont dédiés ses contemporains, les



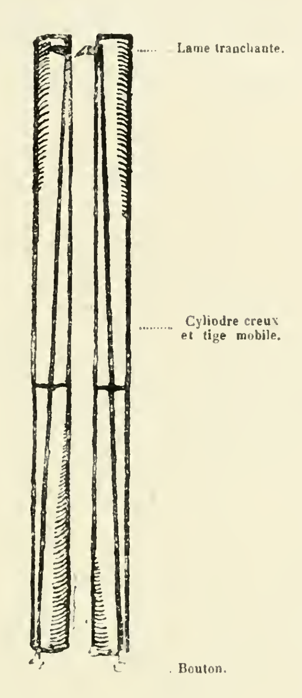
Glossocomion de Rabelais.

hautes positions qu'il a occupées dans l'enseignement médical et dans les hôpitaux des premières villes de France, la réputation qu'il a laissée partout où il s'est livré à la pratique de son art.

Au nombre des instruments de chirurgie inventés par Rabelais, il en est deux qui sont surtout très ingénieux et très per-

(1) *Gargantua, Pantagruel,* une réimpression des *Aphorismes d'Hippocrate,* une préface aux *Épîtres médicales* de J. Menardi de Ferrare, une traduction du premier livre d'Hérodote, etc.

sonnels : un *glossocomion*, *glottocomion* ou *solène mécanique* pour la réduction des fractures de l'os de la cuisse, et un *siryngotome* pour débrider l'intestin hernié et étranglé. On doit à M. Heulhard Nivernoys la connaissance d'une traduction du IVe livre de Galien, publiée à Lyon en 1537, donnant la



Siryngotome de Rabelais.

description de ces deux objets et leur dessin de la main même du grand railleur. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte *de visu* (1), le glossocomion de Rabelais (2) ressemble absolument à celui d'Ambroise Paré, dont presque tous les

(1) C'est à M. Heulhard que je dois les dessins de ces instruments. Qu'il me permette de lui exprimer ici toute ma gratitude.

(2) « L'une des parties, dit Rabelais, celle qui étend le membre droictement, se nomme en grec *euthyporos*, c'est-à-dire procédant en droicte figure. Et l'aultre partie qui attyre premièrement en hault et puis en bas, elle est dicte *metaleptice*, qui est autant à dire comme translative, et toutes deux sont faictes par tours et circuitions de lacqz. »

appareils à extension et à contre-extension employés maintenant dans les cas de fractures du fémur ne sont que des modifications plus ou moins heureuses.

Quant au siryngotome, il est constitué par un tube de bois ou de métal contenant une tige mobile terminée, à l'une de ses extrémités, par une lame tranchante, et à l'autre par un petit bouton. En appuyant sur ce petit bouton, l'opérateur fait saillir, au moment voulu, la lame tranchante (1).

Sur quatre médailles frappées en l'honneur de Rabelais, deux exaltent le médecin. Une, large de 4 centimètres, offre seulement le buste de face et, en exergue, l'inscription : *M. François Rabelais, Dr en méd.* Sur l'autre sont gravés, d'un côté, le même buste et une devise latine et, sur le revers, un coq (2) et un renard habillé en pèlerin tenant une bulle d'absolution avec les mots allemands : *Wer glaubt zu geschwint oft schaden empfindt* (3).

Paul Lacroix a écrit que Hubert Sussanneau, correcteur à l'imprimerie Sébastien Gryphe en même temps que Maître François, mais brouillé avec lui, « ne balança pas à s'adresser à ce savant homme, qui lui inspirait plus de confiance que tous les professeurs de la Faculté de Montpellier, et que Rabelais répondit à cette confiance en le guérissant. Leur réconciliation data de la convalescence du poète, qui ne manqua pas, dans ses *Ludi*, de célébrer cette belle cure ».

Voici la pièce de vers des *Ludi* de Sussanneau dont a voulu parler Paul Lacroix :

(1) L'appareil de fracture et l'instrument à inciser les fistules appelés le premier γλωσσοκόμιον ou σωλήν, le second *siryngotome* par les médecins grecs, n'ont rien de commun que le nom avec le glossocomion et le siryngotome de l'illustre médecin chinonais.

(2) Chez les Grecs et les Romains, le coq était offert en holocauste à Esculape, dieu de la médecine. On sait que Socrate, avant de boire la ciguë, a recommandé à ses amis de ne pas oublier d'immoler à Esculape un coq qu'il lui avait promis.

(3) Qui croit trop promptement, mal s'en ressent.

SUSSANÆUS

AD RABELÆSUM

CUM ESSET IN MONTE PESSULANO

Hubertus celsa medicorum languet in urbe ;
Pharmaca languentem nulla juvare queunt,
Tu potes ; haud ullo, ni fallat opinio, morbo,
Est desiderio languidus ille tui.
Fronte serenabis dulci, penitusque recedet
Qui toto mixtus corpore languor erat (1).

SUSSANNEAU

A RABELAIS

ALORS A MONTPELLIER

Dans la haute cité chère à la Médecine,
Hubert languit ; rien ne peut le guérir ;
Toi, tu le peux. Il n'est pas souffrant, j'imagine ;
Mais de ne plus te voir le fait languir.
Viens à lui, front riant ; la langueur qui le mine
S'éloignera pour ne plus revenir.

Que P. Lacroix ait plus ou moins bien compris les distiques de Sussanneau, la réputation de guérisseur du Grand Chinonais n'en souffrira pas, je présume. Rabelais a-t-il eu compassion de l'état de son ancien ami ? Oui, de l'aveu même du poète. (Voy. H. SUSSANNEAU, *Alexandri quantitates emendatæ*, 1539, in-8.)

Sa muse ne fut pas seule à célébrer les cures de Maître François. Salmon Macrin, poète loudunais (2) auquel ses magnifiques compositions latines ont valu le surnom d'*Horace français*, a adressé, en 1533, à Rabelais, qui exerçait la médecine à Lyon, une ode où il chante ses louanges avec un vrai lyrisme. Je la reproduis pour l'agrément du lecteur.

(1) *Huberti Sussanæi legum et medicinæ doctoris, Ludorum libri, nunc recens conditi atque editi.* Paris, Simon Colinæus, 1538, in-8.

(2) Né en 1490, mort en 1557.

SALMONIUS MACRINUS

AD FRANCISCUM RABLÆSUM CHINONIEN. MEDICUM PERITISS.

Idem, Rablæsi, penè solum mihi est
Natale tecum : Juliodunicis
Nam Chino vicinus nucetis
Contigua regione floret :
Aërque nostris civibus ac tuis
Hauritur idem, parque serenitas,
Par ruris uligo beati,
Morum eadem quoque lenitudo.
Natalis agri concilians tibi
Vicinitas me, jungit amabili
Vinclo, sed impense tuarum
Vis sociat mage litterarum.
Chinonienses inter enim tuos
Unus, Rablæsi, es, cui Deus, et favens
Natura, doctrinam elegantem
Non neget, atque sales acutos ;
Unus lepores cui simul Atticos
Et circularis dona peritiæ
Dilargiatur, florulentam et
Cognitionem utriusque linguæ ;
Artem ut medendi prætereant, et tibi
Sudore multo parta mathemata,
Quid Luna, quid stellæ minentur,
Quid rapidi facies planetæ.
Tu non Galeno Pergamœo minor,
Multos ab atris faucibus eximis
Lethi propinquantis, tuaque
Depositos opera focillas.
Quid quæque radix herbave conferat,
Ungues, tenes, et non secus ac tuos,
Famamque lucraris perennem,
Arte levans genus omne morbos.
Testes tuarum Parisii artium,
Testisque Narbo Martius, atque Atax ;
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi, placidæ que sedes.

SALMON MACRIN

A FRANÇOIS RABELAIS, DE CHINON, MÉDECIN TRÈS HABILE

Nous avons, Rabelais, presque un berceau commun :
Car Chinon, qui t'a donné l'être,
Fleurit tout près de ce Loudun
Dont les noyers me virent naître :
C'est même air, même ciel, même sérénité
Chez nous qu'en la cité natale ;
Aux champs pareille humidité
Et dans les mœurs douceur égale.
D'un sympathique nœud, mon cœur est joint au tien
Par cet intime voisinage ;
Mais tes écrits sont un lien
Qui m'attache à toi davantage.
Seul de tes Chinonais, Rabelais, tu reçus
De Dieu, de la Nature amie
La science élégante, en plus
De la fine plaisanterie ;
Chez toi seul sont — largesse unique du Destin —
Rassemblés ces dons : sel attique,
Maîtrise en grec comme en latin,
Et savoir encyclopédique :
Pour passer sous silence encor l'art médical,
L'astrologie, âpre conquête,
Qui, sur l'aspect, sait de quel mal
Menacent lune, astre ou planète.
Nombreux sont ceux que près déjà du noir tombeau,
Du bûcher dont couve la flamme,
Tu sauves, Galien nouveau,
Égal à l'ancien de Pergame.
Tu possèdes au bout des ongles les vertus
Des simples, et mainte victoire
Sur nos maux, par toi combattus,
Te vaut une éternelle gloire :
Triomphes par Paris, par Narbonne attestés
Et par Lyon, la riche ville,
Où tes pénates transportés
Jouissent d'un paisible asile (1).

(1) Cette version rimée, comme celle des distiques de la page précédente, est due au fidèle translateur en vers français de la *Mireille* de Mistral, M. Constant Hennion, père du poète de *Soir d'été*.

En 1537, Étienne Dolet a fêté dans un banquet le célèbre tourangeau : « l'honneur de la médecine, qui avait le pouvoir de rappeler les morts des portes du tombeau et de les rendre à la lumière. »

Dans ses mémoires, de Thou a qualifié Rabelais « d'homme extrêmement versé dans la connaissance des lettres grecques et latines et de très habile médecin. *Vir litteris græcis, latinisque instructissimus et medicinæ quam profitebatur peritissimus* » (1).

Pierre Boulanger, de Loudun, médecin et poète tout ensemble, a composé une épitaphe commençant par ces mots : « *Francisci Rabelæsi medici doctissimi facetissimique tumulus* (2). »

L'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* a professé la médecine à l'Université de Lyon et à celle de Montpellier. Dans la notice de l'édition de Genève (*Œuvres choisies*, 1652), il est même dit que, « devenu célèbre par sa science médicale, Maître François fut appelé, à une date non précisée, à l'Université d'Angers pour y donner des leçons ; mais que la peste s'étant déclarée dans cette ville, il s'éloigna, laissant les médecins se débattre contre le fléau ». Je dois laver mon illustre confrère de l'accusation de lâcheté portée contre lui, comme je l'ai lavé de l'accusation d'avoir pris le titre de docteur avant de l'avoir conquis. Si son passage à Angers est indiscutable, il n'est pas certain qu'il ait habité cette ville. La peste à laquelle il est fait allusion dans le cinquième chapitre du second livre (3) est celle qui a éclaté

(1) Guillaume COLLETET, *Notice sur Rabelais* et *Mémoires de la vie de J. A. de Thou*, l. VI, *De vitâ suâ*, — à l'année 1598 ; édition de Londres, 1734.

(2) Tombeau de Rabelais, médecin très savant et très facétieux. (BOULANGER, *Hippocratis Aphorismorum paraphrasis poetica*, 1587.)

(3) Voici en quels termes : « Pantagruel s'en partit du Rhosne, et à trois pas et un sault vint à Angiers, où il se trouvoit fort bien et y eust demouré quelque espace, n'eust esté que la peste les en chassa. »

au mois d'août 1518 et forcé François I[er] à quitter l'Anjou. Or, à cette époque, le futur auteur de *Pantagruel* était encore au couvent de Fontenay-le-Comte (1). Au dos d'un acte de vente consenti au profit des cordeliers de Fontenay-le-Comte, on trouve, à la date du 5 avril 1519, la signature de Maître François, à côté de celle de Pierre Lamy (2).

Rabelais a été, de Pâques 1546 au 25 juin 1547, médecin de l'hôpital de Metz, aux appointements de 120 livres par an (3), et pendant quinze mois médecin de l'Hôtel-Dieu du Pont-du-Rhône, à Lyon, aux appointements de 40 livres par an (4). Il a perdu, en 1534, sa place de médecin de l'Hôtel-Dieu du Pont-du-Rhône, pour s'être « absenté de la ville et dudict hospital sans congé prendre pour la deuxiesme foys » (5). On a beaucoup reproché à Maître François ces deux manquements à ses devoirs professionnels. Le premier s'explique par le désir qu'il a eu de voir Rome et de ne pas s'aliéner son protecteur, J. Du Bellay, évêque de Paris, envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès du Saint-Siège par François I[er] (6) ; le second, par la néces-

(1) Il est à peu près certain que Rabelais a passé au moins seize ans au couvent de Fontenay-le-Comte, de 1507 ou 1508 à 1524. (Voy. Audiger, Rabelais à Fontenay-le-Comte, *Bullet. de la Soc. des Amis et Admirateurs de Rabelais*, Tours, 1892, p. 49 ; et Blordier-Langlois, *Angers et l'Anjou*, Angers, 1845.)

(2) Voy. Introduction, p. 21, texte et note 2.

(3) Dans un Extrait des Comptes de la ville de Metz pour les années, 1546 et 1547, publié par M. Paul Ferry, on lit :

« 1547. Payé à M. Rabellet pour ses gages d'un an. C'est à savoir à la Saint-Remy 60 livres, à Paques darien, 60 livres ; comme plus con lui ont (*sic*) po le quart d'an de Saint-Jean, 60 livres. » (*Rabelais médecin stipendié de la ville de Metz*, par Ch. Abel, dans *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1869, et *Rabelais à Metz*, par M. Heulhard, Paris, 1890.)

(4) Sans prétendre que le mérite d'un médecin se juge à l'importance de ses honoraires, je ferai cependant observer que Pierre du Castel, qui a succédé à Rabelais comme médecin de l'Hôtel-Dieu du Pont-du-Rhône à Lyon, n'a touché que 30 livres de « gages » par an.

(5) Voy. un article intitulé *Questions lyonnaises*, publié dans le *Courrier de Lyon* à la date du 2 juillet 1886.

(6) Ce premier séjour de Rabelais à Rome a été de courte durée; il ne comprend que les premiers mois de l'année 1534. C'est pourtant pendant

sité où il s'est trouvé, quand le premier livre de *Pantagruel* a été censuré par la Sorbonne, de se réfugier à Grenoble, chez le président de Vachon (1), son ami, pour pouvoir, en cas de danger, franchir la frontière.

Dans le chapitre L du livre IV, il est fait mention par frère Jean qu'à « Seuillé comme les coquins (2) souppants un jour de bonne feste à l'hospital, et se vantants l'un avoir celluy jour gagné six blancs (3), l'aultre deux sols, l'aultre sept karolus (4), un gros gueux se vantoit avoir gagné trois testons (5). « Aussy, luy respondirent ses compagnons, tu has « une jambe de Dieu (6). » Comme si quelque divinité fust absconse (7) en une jambe tout sphacélée (8) et pourrie. » Il y avait donc un hôpital à Seuilly? Oui, cet établissement déjà indiqué dans une charte de 1279, concernant une transaction entre l'abbé de Seuilly (9) et Guillaume Marmande,

cette brève période que Maître François aurait accompli cette série de bouffonneries — (telle que celle sur la mule du pape, qui est indiquée dans le ch. XLVIII du l. IV) — dont la réalité n'est nullement démontrée et qui font plus d'honneur à l'imagination des commentateurs qu'à la vérité historique.

(1) « François Rabelais, dit Chorrier, eut chez lui une sûreté qu'il n'eût pas trouvée ailleurs. » (*L'Impartial des Alpes*, numéro du 16 avril 1885; l'article Rabelais, de GUY-ALLARD, dans le *Dictionnaire historique*, publié par GARIEL, et Rabelais à Grenoble et en Suisse, par F. AUDIGER dans *Bulletins de la Société des Amis et Admirateurs de Rabelais*, Tours, 1889, p. 10.)

(2) Les vagabonds, les mendiants, les gueux qui hantaient les cuisines, où ils trouvaient des restes dont ils se régalaient. Ce mot semble, comme celui de maître-queue, venir du latin *coquus*, qui signifie cuisinier. Dans la marine on appelle coq le cuisinier.

(3) Le blanc est une menue monnaie dont on se servait encore au commencement de ce siècle. Il valait 5 deniers. J'ai entendu bien des fois estimer des denrées alimentaires 6 blancs, c'est-à-dire 2 sols et demi.

(4) Voy. p. 203, note 4.

(5) Le teston est une ancienne monnaie d'argent qui valait 15 sous et 6 deniers, et sur laquelle était gravée la tête du roi. Elle a commencé à avoir cours sous Louis XII.

(6) « Une jambe, dit Sardou, que Dieu a frappée d'une infirmité incurable. — C'est une locution hébraïque. »

(7) Caché, du latin *absconsus*.

(8) Gangrénée, du grec σφακελίζω, avoir la gangrène. « Corrompue », dit la *Briefve Déclaration*.

(9) La paroisse de Seuilly, sur le territoire de laquelle est située la

seigneur du Coudray-Montpensier, a été d'abord une léproserie, puis une aumônerie et, en dernier lieu, un hôpital.

Avant d'écrire la *Vie inestimable du grand Gargantua*,



Château du Coudray-Montpensier, à Seuilly.

si supérieure aux *Grandes et inestimables Cronicques du grant et énorme géant Gargantua* et au premier livre de

Devinière, où est né, en 1483, Rabelais, a été autrefois une châtellenie, ayant droit de haute et basse justice et qui appartenait à l'abbaye. (Voy. C. de Busserolles, *Dict. géograph., histor. et biograp. d'Indre-et-Loire.*) « Les chevaliers de Picrochole coururent jusques près la Vauguyon et la maladerie (maladrerie ou léproserie), mais onques ne trouvarent personne .....donc repassarent..... près le Couldray. » (L. I, ch. xliii.)

Huet, évêque d'Avranches, a fait naître l'auteur du roman pantagruélique à Chinon, puis à Benais, près Bourgueil (*Mémoires*, p. 383, et Th. Baudement, *les Rabelais de Huet*, Paris, Académie des bibliophiles, 1867, pp. 44 et 45). Or, dans tous les actes de la Faculté de Montpellier, il est dit que Rabelais est Chinonais. Les autographes du Maître l'affirment, ainsi que le passage ci-dessus du prologue du livre II. Ce qui est vrai, c'est que des parents de l'illustre satirique ont habité Benais et que lui-même a possédé la ferme de Gravot, située entre Benais et Bourgueil.

Brantôme (*les Grands Capitaines français*, édition de la Société de l'histoire de France, t. III, p. 413), Bernier (*Jugement sur la vie de Rabelais*, 1697, p. 3), Scévole de Sainte-Marthe (*Elogia*, l. I), André Duchesne (*Antiquités des villes et des chasteaux de France*, 1629, p. 528), Niceron (*Mémoires* 1735, t. XXXII, p. 337), le Père Garasse (*Rabelais réformé*, 1619), Pierre de Saint-Romuald (*Thrésor chronologique*, p. 180), A. Leroy, Le Duchat, le Dr Brémond, etc., etc., font naître Rabelais à Chinon.

C'est également une erreur. Le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale possède quatre aquarelles faites en 1669, d'après nature et sur les lieux mêmes, par Gaiguières. Deux représentent le « cabaret de la Lamproye », à Chinon et portent chacune une légende indiquant que la maison où se trouve ce cabaret a été habitée jadis par Rabelais. Les deux autres sont des vues de Seuilly. Au-dessous de l'une de ces vues on lit :

Pantagruel, roy des Dipsodes, publiés antérieurement (1), Maître Alcofribas Nasier (2) est revenu « visiter son païs de

« La Devinière à une bonne lieue de Chinon, à deux portées de fuzil de l'abbaye de Sully et presque vis-à-vis la Roche-Clermault, et le lieu où est né Rabelais ; de la paroisse Saint-Pierre de Sully en Touraine ; 1699. »

Et au-dessous de l'autre :

« Veue de l'abbaye de Notre-Dame de Sully, de l'ordre de Clugny, en Touraine, 1699. — Saint-Pierre de Sully où a esté baptisé Rabelais, et la paroisse du Coudray-Montpensier. » (Bibliothèque nationale, département des estampes, n°s 5323, 5324, 5325 et 5327.)

Ce témoignage clôt tout débat. Il s'appuie sur ce que le créateur de l'archéologie française a vu, sur ce qu'ont pu lui dire les moines de l'abbaye de Seuilly et les gens du pays, etc. Rabelais est né à la Devinière, dont sa famille a été propriétaire pendant deux siècles (1450-1650), et a été baptisé dans l'église paroissiale de Seuilly, placée sous le vocable de saint Pierre et non dans l'église abbatiale qui était placée sous le vocable de Notre-Dame. La naissance du grand railleur à la Devinière ne fait, du reste, aucun doute pour personne en Touraine, même à Chinon. (Voy. Dumoustier, *Essais historiques sur la ville de Chinon*, 2e édit., 1809, p. 192 ; Bellanger, *la Touraine ancienne et moderne*, 1845, p. 523 ; Chevalier, *Promenades pittoresques en Touraine*, 1869, p. 459 ; Charles de Grandmaison, *Guide du voyageur de Tours aux Sables-d'Olonne*, 1875, p. 99 ; *Inventaire des archives départementales d'Indre-et-Loire*, t. III, p. 17 de la préface ; *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. II, p. 367 ; *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. IX, p. 323 ; t. XXVIII, p. 465, et t. XXXI, p. 248 ; H. Grimaud, *Revue poitevine et saumuroise*, 1898, n° 7, p. 48.)

Pour la date de la naissance de Maître François, celle de 1483, généralement acceptée, me paraît beaucoup plus plausible que celle de 1490, 1492, 1495, proposée la première par Guy Patin, la seconde par H. Grimaud, la troisième par Rathery et divers autres commentateurs.

Un dernier mot : Le père de Rabelais était-il aubergiste, comme l'affirment les uns, ou apothicaire, comme l'assurent les autres ? Aubergiste ? je l'ignore. Apothicaire ? je le nie formellement. Les privilèges et statuts de l'ancienne Université de Montpellier accordaient aux Maîtres le droit « d'élever gratuitement à la maîtrise leurs fils, leurs petits-fils, etc. » Or, l'illustre Chinonais a payé trois livres et un écu d'or pour son immatriculation. Il n'était donc pas fils de Maître.

(1) Il est incontestable pour moi, comme pour Ch. Brunet, le bibliophile Jacob, etc., que *Gargantua* a paru après le premier livre de *Pantagruel*.

(2) Pseudonyme dont Rabelais a signé ses deux premiers livres. C'est, ainsi qu'on peut le vérifier ci-dessous, l'anagramme de François Rabelais.

A	L	C	O	F	R	I	B	A	S		N	A	S	I	E	R
3	13	5	6	1	2	7	11	14	8		4	10	16	15	12	9

Ces deux noms viendraient, d'après M. Ducrot, du grec ἄλκω, du cel-

vache (1) et sçavoir si en vie estoit parent sien aulcun. » S'il faut en croire des témoignages dignes de foi, il a rempli alors, pendant un certain temps, les fonctions de médecin de l'abbaye de Seuilly et de l'hôpital qui en relevait, et soigné, même en dehors de l'abbaye, divers personnages de qualité du Chinonais ou du Loudunais. C'est ainsi qu'il a pu se rencontrer en consultation avec un irascible médecin loudunais dont il a eu gravement à se plaindre et qu'il a fait, pour se venger, figurer sous le nom de Picrochole dans son immortel roman.

« Picrochole estoit médecin de Madame de Fontevraulx (2). Il se nommoit Scévole ou Gaucher, grand père de Messieurs de Sainte-Marthe (3). Il demeuroit à Lerné, qui est ung beau village despendant de Fontevraulx. Lequel village madame luy avoit donné sa vie durant, comme elle avoit faict à deux précédents (ce qui fut) cause qu'il (Rabelais) l'appela *tiers du nom*... Il estoit fort cholère : estant en consultation avec Rabelais, qui estoit médecin de l'abbaye de Seuilly, il frappa Rabelais, qui fut cause qu'il l'appela

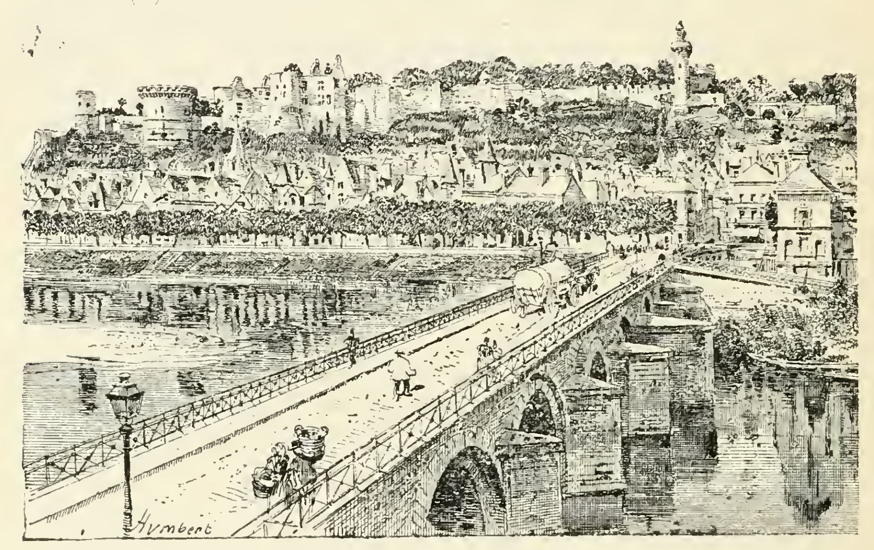
lique *fri* et *bas*, et *nasier*, composé de *nasus*, nez, en latin, et de la désinence augmentative française *ier*. Ils signifieraient : nez bourgeonné, gros et long. M. Ducrot croitque, dans cet anagramme, Maître François a voulu se peindre lui-même et qu'il avait un nez florissant au lieu du petit nez retroussé qu'il a dans certains portraits. (Voy. *Soc. des Amis et des Admirateurs de Rabelais*, 1891, p. 11.) Avant « d'instituer Gargantua en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour, Ponocrates, considérant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence..., supplia un sçavant médicin de celluy temps, nommé Maistre Séraphin Colobarsi, à ce qu'il considérast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purgea canoniquement (selon les règles) avecques ellébore de Anticyre (de nos jours Aspro-Spitea), et par ce médicament lui nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. » Dans l'étymologie du nom de ce savant médecin, M. Ducrot a trouvé également une explication des qualités morales de l'auteur.

(1) Prologue du livre II. L'élevage du bétail est encore pratiqué sur une vaste échelle dans le Chinonais.

(2) L'abbesse de Fontevrault, Madame Renée de Bourbon, à laquelle a succédé, en 1533, Louise Ire de Bourbon.

(3) Célèbre famille du Loudunais.

Picrochole (1), le roy de Lerné, troisième du nom. Il levoit les cens et rentes de sa seigneurie, et les *loyales* tailles (indè *Roy*). Il y eut un procès entre aulcuns de Lerné et les moines de Seuilly; leur temporel fut saisi, entre aultres le clos de l'abbaye ; qui fut baillé à ferme, peu avant les vendanges. Les fermiers s'ingérèrent de jouir, à quoi s'opposa frère Jehan des Entommeures, qui estoit leur procureur (2). »



Chinon.

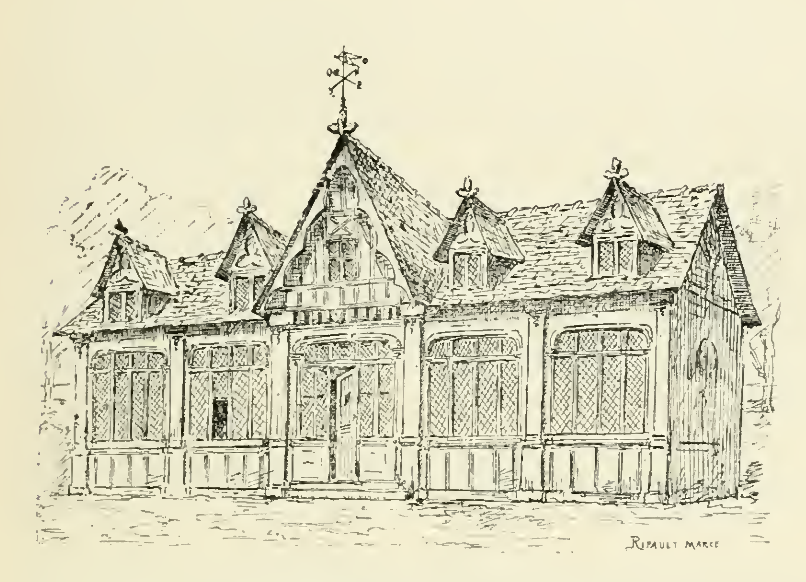
L'incomparable satirique a exercé la médecine avec non moins de distinction à Glatigny (3), à Fontenay-le-Comte.

(1) Du grec πικρός, amer, et χολή, bile.

(2) Bibliothèque nationale, *manuscrits Dupuy :* F. Audiger, *les Héros de Rabelais*, pp. 5 et 6, 1886; H. Grimaud, *Rabelais à Loudun, Bullet. de la Soc. des Amis et Admirateurs de Rabelais*, Tours, 1888, p. 48. Le récit ci-dessus est encore confirmé par le texte suivant : « Messieurs de Sainte-Marthe m'ont dit que le Picrochole de Rabelais estoit leur grand-père, qui estoit médecin à Fontevrault. » (*Menagiana*, p. 429, édit. de 1693.)

(3) Au premier chapitre du livre V, il est fait mention de l'ermite Braquibus, « natif de Glenay » en Poitou, ou mieux, selon le manuscrit de la Bibliothèque nationale, de Glatigny, village où mon confrère a demeuré entre 1528 et 1530.

à Castres (1), à Paris, à Saint-Maur, etc., qu'à Montpellier, à Lyon et à Seuilly. Antoine Leroy, un des arrière-successeurs de Rabelais dans la cure de Meudon, a dit de celui-ci : « que sa maison estoit à tout le monde, excepté aux femmes ; qu'il rassembloit souvent des sçavants pour s'entretenir avec eux ; que les misérables trouvoient des secours dans sa bourse ; qu'il estoit d'une si grande intégrité que jamais on



Auberge de la Lamproie, à Chinon.
(*Reconstitution à l'Exposition nationale de Tours de* 1892.)

ne le trouva manquant à sa parole ; que sa connoissance dans la médecine le rendit doublement utile à sa paroisse. »

(1) Dans les « *Antiquités de Castres*, de Pierre Borel, médecin du roy, en 1649 », M. Delabouisse-Rochefort a lu :

« Il ne faut pas oublier à mettre, entre les personnes qui honorent Castres, François Rabelais, médecin, qui y a composé une partie de ses œuvres et y a exercé la médecine. »

Dans un autre ouvrage, *l'Anacharsis français* (1830, t. III), M. Delabouisse-Rochefort a pu voir :

« Ce plaisant Rabelais, qui médisait de Saint-Féréol, composa une grande partie de ses œuvres à Castres. »

De ces deux passages, M. Delabouisse-Rochefort a conclu ceci

J'ai tenu, pour ne rien omettre, à rapporter cette déclaration élogieuse, bien que je n'y attache qu'une importance très relative.

Rabelais n'a été curé de Meudon que pendant deux ans moins quelques jours et il me paraît douteux qu'il y ait laissé des souvenirs aussi profonds et aussi vivaces dans les pays dont les bois charmants attirent pendant la belle saison un si grand nombre de Parisiens. Au mois de juillet 1551, lors de sa première tournée pastorale, l'évêque Eustache du Bellay a été reçu à Meudon par Pierre Ruchard et quatre prêtres. La pièce qui le constate ne porte pas le nom de Rabelais. Maître François a, d'autre part, résilié la cure de Meudon, ainsi que celle de Saint-Christophe-du-Jambet, du diocèse du Mans, le 9 janvier 1552, pour ne pas entraver la publication de son IVe livre, qui est sorti entièrement imprimé des presses de Fésendat, le 28 janvier 1552. Je ne dirai pas que l'illustre écrivain n'est jamais allé à Meudon, mais je suis intimement convaincu qu'il n'y a guère séjourné.

Il a passé les dernières années de sa vie à l'abbaye de Saint-Maur (1), ou plutôt dans le magnifique château voisin,

« De 1525 à 1531, il y a sept ans dont Rabelais a pu consacrer à Castres la plus grande partie. Borel le soutient, et personne ne le lui conteste. Objectera-t-on que, Borel disant que Rabelais exerça la médecine à Castres, il n'aurait pu y habiter de 1525 à 1531, puisqu'il ne fut reçu docteur à Montpellier qu'à la fin de cette époque? Mais cette difficulté tombe d'elle-même, puisque, dans son couvent, Rabelais avait étudié la médecine pour son plaisir et pour son instruction, et qu'il la pratiqua longtemps avant de la professer. Il ne se fit agréger à la Faculté de Montpellier que de surérogation et pour se voir attaché à un corps illustre. Allant habiter cette ville, il ne voulait pas avoir contre lui les membres d'une école aussi célèbre, qui aurait pu lui nuire par prévention et par rivalité. Ainsi, je le répète, Borel est une autorité suffisante. Puisqu'on ne trouve pas la possibilité de lui répondre non, la question est résolue, et c'est oui. » J'ai dit précédemment ce qu'il fallait penser de la date fixée pour la réception de Maître François au doctorat. (Pour détails complémentaires, consulter A. Fourès, Rabelais à Toulouse, à Castres et à Narbonne, *Bullet. de la Soc. des Amis et Admirateurs de Rabelais*, Tours, 1892, p. 44.)

(1) « Lieu, ou (pour mieulx et plus proprement dire) paradis de salu-

bâti, assure-t-on, par Philibert Delorme pour le cardinal Jean du Bellay. Il n'est cependant pas mort à Saint-Maur, mais à Paris (1), où il a été inhumé dans le cimetière de l'église Saint-Paul, selon le R. P. feuillant Pierre de Saint-Romuald et Colletet, dans la nef de cette église, selon le Père Garasse.

Il n'a jamais cessé d'être le médecin de Guillaume du Bellay, ni de Jean du Bellay. Or le cardinal Jean du Bellay demeurait à Saint-Maur en 1551 et en 1552. Rabelais a donc exercé, quelque temps avant de mourir, la médecine à Saint-Maur et à Paris. J'ai vu, à Tours, chez mon regretté ami Audiger, un portrait sur toile du Maître avancé en âge, et avec cette inscription : *Franciscus Rabelæsus medicus Parisiensis* (2). La même inscription se retrouve sur un portrait peint sur un petit panneau dans la manière de Janet, mais adoucie, appartenant à M. le baron de Beurnonville à Paris (3), et sur un portrait gravé ayant une certaine analogie avec celui de la *Chronologie collée* de Léonard Gaultier (n° 99) (4).

II. *L'humanité*. — Rabelais a été aussi grand par le sentiment qu'il a été grand par l'intelligence et le savoir.

brité, aménité, sérénité, commodité, délices et touts honestes plaisirs d'agriculture et vie rustique. » (Dédicace du livre IV. Lettre au cardinal de Chastillon.)

(1) Vraisemblablement en 1553.

(2) Sans date et sans signature, mais très ancien, de l'avis de tous les artistes et des experts qui l'ont vu. Il rappelle celui que possède le musée d'Orléans.

(3) Voy. Georges d'Albenas, *les Portraits de Rabelais, avec la reproduction par l'héliogravure des portraits de la Faculté de médecine de Montpellier de Michel Lasne et de Sarrabat*, pp. 19 et 39. Montpellier, 1880.

(4) Voy. Léonard Gaultier, *Pourtraits de plusieurs hommes illustres qui ont figuré en France depuis l'an 1500 jusqu'à présent ;* 144 p. sur 2 feuilles.

Le portrait de Rabelais qui figure dans ce volume est celui de la *Chronologie collée*. Tous les vrais érudits sont d'accord pour reconnaître que c'est le seul portrait authentique du Maître. C'est l'avis de M. Bouchot, l'homme le plus compétent de France en matière de portraits, de Turner, du Dr Dureau, de Montaiglon, etc. ; c'est aussi le mien.

« Sapience (1), a-t-il écrit, n'entre point en ame malivole (2), et science sans conscience n'est que ruine de l'ame... Le premier debvoir des gens doctes est de penser au peuple... sois serviable à tous tes prochains et les aime comme toi-même... » Que demande-t-il dans sa supplique au pape Paul III (3)? Trois choses : l'absolution publique de s'être enfui de chez les moines, la permission de pouvoir, au besoin, rentrer dans une abbaye de bénédictins et l'autorisation d'exercer en tous lieux la médecine gratis, par pitié, aux seules conditions de ne se servir jamais ni du fer, ni du feu (4). Que demande, de son côté, Pantagruel à l'oracle de la dive bouteille, qu'il est venu consulter de si loin? Ceci : « Sonne le beau mot, je t'en prie, qui doibt nous oster de misères. » Ce mot, c'est vérité, mais c'est aussi amour. « Car, comme est l'apologue d'Esopet, touts un naissent un sac au col, souffreteux par nature et mendiants l'un de l'autre. Roy sous le ciel tant puissant n'est qui puisse se passer d'autrui; pauvre n'est tant arrogant qui passer se puisse du riche, voire fut-ce Hippias (5) le philosophe qui faisoit tout. » Et voilà pourquoi, sa vie durant, depuis la cave peinte de Chinon jusqu'aux hôpitaux de Montpellier et de Metz, Maître François s'est complu

(1) Instruction, capacité, du latin *sapientia*.

(2) Malveillante, méchante, du latin *malevolus* et arch. *malivolus*.

(3) Voy. Introduction.

(4) En vertu de cet aphorisme d'Hippocrate : « Les maladies qui ne pourront être enlevées par le fer, qu'on y emploie le feu, » les médecins du moyen âge coupaient, taillaient et brûlaient à tort et à travers.

« Les chirurgiens de notre siècle, pour avoir vu une fois le boucher éventrer un veau ou un porc, sans aucune leçon d'anatomie, s'en vont brûlant et taillant sur le corps des mortels... Leur maxime, c'est qu'il faut souffrir pour guérir. » (Jean Lange.)

Maître François a eu en horreur le fer et particulièrement le feu, considéré alors comme un élément mystérieux et purificateur.

(5) Hippias, sophiste d'Elis, contemporain de Platon et de Protagoras. On lui doit un dialogue intitulé *les Troyens*, dans lequel Nestor donne des conseils à Néoptolème pour vivre honnêtement et sans le secours de personne.

parmi les humbles, les déshérités et les malades. Du jour où il s'est penché sur l'humaine souffrance, il lui a appartenu sans réserve, obéissant à un idéal supérieur de justice, de charité et de dévouement.

Il s'est adonné spécialement à l'étude de la diathèse qu'ont célébrée Barthélemy et Fracastor et au traitement de ceux qui en étaient atteints (1) et que les médecins du XVIe siècle

(1) On sait que le nombre en était grand. Epistemon en a compté cent millions « en Enfer et par les Champs-Elysées ». Les grands personnages n'en étaient pas exempts, pas plus le pape que le sacré collège, que les rois, la noblesse, le peuple. « D'advantage, dit Rabelais, le pape Sixte (c'est Sixte IV ; voy. F. Brémond, *loc. cit. suprà*, l. II, note 230; C. Agrippa, *De Vanitate scientiarum*, ch. LXIV ; Henri Estienne, *Apologie d'Hérodote*, etc.) me donna quinze cents livres de rente sus son domaine et thrésor ecclésiastique, pour luy avoir guéri une bosse chancreuse, qui tant le tourmentoit, qu'il en cuida (crut, du latin *credere*) devenir boiteux toute sa vie. »

La bosse chancreuse, c'est le bubon inguinal dont la suppuration était regardée alors comme favorable.

Ce serait à une uréthrite virulente de Pantagruel que la France et l'Italie devraient, s'il fallait en croire le grand moqueur, d'être aussi riches en stations thermales. « Pantagruel tomba malade, et fut tant prins de l'estomach qu'il ne povoit boire ne manger, et parce qu'un malheur ne vient jamais seul, lui print une pisse chaulde, qui le tourmenta plus que ne penseriez : mais ses médicins le secoururent très bien, et avecques force drogues lénitives et diurétiques le feirent pisser son malheur. Son urine tant estoit chaulde que depuis ce temps-là elle n'est encore refroidie. Et en avez en France en divers lieux, selon qu'elle print son cours ; et l'on l'appelle les bains chaulds, comme :

A Coderets (*Cauterets*),
A Limons (?),
A Dast (*Dax*),
A Balleruc (*Ballaruc*),
A Neric (*Néris*),
A Bourbonnensy (*Bourbon-Lancy*), et ailleurs.

En Italie :

A Mons grot (*Monte-Grotto*, près d'Abano),
A Appone (*Abano en Vénitie*),
A Santo Petro di Padua (*Santo Petro* de Padoue),
A Saincte Helene (*Sancta Helena* de Padoue),
A Casanova (*Casal-Nuovo*, en Calabre),
A Santo Bartholomeo (*San Bartholomeo*, près d'Abano),

En la comté de Boulogne, à la Porette (près de Raimuce, dans le Boulonais) et mille autres lieux.

Et m'eshahi grandement d'un tas de fols philosophes et médicins qui

perdent temps à disputer d'ond (d'où) vient la chaleur de ces dictes eaux, ou si c'est à cause du baurach (borax), ou du soulphre, ou de l'alum, ou du salpestre qui est dedans la minière. Lesdicts bains sont chaulds parce que ils sont issus par une chaulde pisse du bon Pantagruel. »

J'ai dit antérieurement que Maître François a distingué l'uréthrite virulente de l'uréthrite non virulente. (Voy. Anatomie descriptive, Appareil génital : *La penilière, comme une dariole*). Quant au traitement antiblennorrhagique prescrit par ses médecins à Pantagruel, il était encore prescrit il y a quelques années et connu sous le nom de *méthode du lessivage*. En 1874, quand j'étais interne à l'hôpital du Midi, on ordonnait aux individus atteints de gonococcie uréthrale des boissons « lénitives et diurétiques qui leur faisaient pisser leur malheur », puis des médicaments astringents *intus* et *extrà*.

Lorsque Rabelais a commencé ses études médicales, il n'y avait pas quarante ans qu'on s'occupait de la syphilis. Les uns prétendaient qu'elle avait pris naissance au siège de Naples, les autres qu'elle avait été apportée d'Amérique en Europe par les matelots de Christophe Colomb, ceux-ci qu'elle était causée par la conjonction des astres, ceux-là par l'usage de la chair humaine, quelques-uns par la bestialité (d'où le nom de syphilis, du grec σῦς, pourceau, et φιλεῖν, aimer), etc.

Autant d'hypothèses, autant d'erreurs. Des crânes et des tibias humains provenant des chambres sépulcrales des dolmens de l'Aumède (Lozère) et de Léry (Eure), des tombelles de l'Hermès (Oise), du cimetière franc de Bréhy (Aisne) et des hypogées de Lima (Pérou) portent des stigmates de la hideuse maladie.

En cela, la science n'a fait, au surplus, que confirmer des données de l'histoire, dont on n'a pas assez tenu compte. Oviedo y Valdez et Crook assurent que les caraïbes de l'Amérique et les insulaires de Taïti étaient imprégnés du mal infectieux avant l'arrivée des *Conquistadores*. Sangarassiar et Alessianambi, médecins malabares qui vivaient il y a neuf siècles, en disent autant des populations des Indes Orientales et de la Malaisie. Des ordonnances de police en vigueur à Copenhague en 1400, à Venise en 1302, à Londres en 1162, laissent croire que longtemps avant le retour de Christophe Colomb en Europe les Européens n'étaient pas moins contaminés que les Polynésiens, les Indous et les Américains. Véritable protée pathologique, ce mal a été décrit par les mires et les physiciens du moyen âge sous les noms divers de *pian de Nérac*, *bouton d'Amboine*, *radezyge*, etc. C'est, à coup sûr, le *Morbus campanus* des Romains et peut-être le *Baal-Pehor* des Hébreux.

Le Chinois Hoang-ti, qui vivait il y a quarante siècles, a même établi la dualité de l'accident primitif et classé à part la blennorrhagie. Enfin, d'illustres savants allemands admettent la spécificité de certaines dermatoses qui ont rongé les téguments de momies du musée de Boulâq.

Si la syphilis a pris un si grand développement au moment de la découverte de l'Amérique et du siège de Naples, c'est parce que les mouvements de troupes que provoquèrent ces deux événements la firent sortir des domaines où elle était en quelque sorte cantonnée.

Rabelais en a plus su sur les affections vénériennes que Bettencourt.

Ulrich de Hutten et Gaspard Torella, les plus célèbres spécialistes de son époque. Il s'est agréablement moqué de leurs dissertations sur l'origine du mal de Fracastor en en gratifiant Etion, un des ancêtres de Pantagruel, « pour n'avoir pas bu frais en esté, comme tesmoigne Bartachin, » de même qu'il a affirmé sa croyance en l'ancienneté dudit mal dans l'épitaphe de Thubal Holoferne, « un des précepteurs de Gargantua, mort en

... l'an mil *quatre cents vingt*,
De la verole qui luy vint ».

Or le siège de Naples a eu lieu en 1494 et le retour des marins de Christophe Colomb en Europe en 1495. Ce qui prouve péremptoirement que Rabelais a été convaincu que la syphilis était antérieure à ces dates, c'est que les deux vers précités ne sont eux-mêmes que deux vers modifiés de l'épitaphe composée par Clément Marot pour un moine d'Orléans nommé Levêque, et non point pour l'évêque d'Orléans, comme cela a été dit. Qu'on en juge :

✠

Cy gist, repose et dort léans
Le feu evesque d'Orléans :
J'entends l'evesque en son surnom
Et frère Jean en propre nom,
Qui mourut l'an *cinq cent et vingt*
De la verole qui lui vint.

Qui oserait prétendre que la substitution ne soit pas voulue ?

Rabelais a partagé, par contre, les opinions erronées de ses confrères du moyen âge sur le mode de transmission de la syphilis et des autres maladies infectieuses. Un tour de Panurge en fait foi : « Un jour que l'on avoit assigné à touts les théologiens de se trouver en Sorbonne, il feit une tartre bourbonnoise, composée de force de ails, de galbanum, de assa fœtida, de castoreum..... et la destrempit en sanie de bosses chancreuses, et de fort bon matin en graissa et oignit tout le treillis de Sorbonne, en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et touts ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde. Et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent ladres (lépreux), dix et huict en furent pouacres (couverts d'ulcères), et plus de vingt et sept en eurent la verole ».

Aujourd'hui, on n'admet plus la contagion par inhalation du mal de Fracastor, de la lèpre ni de la peste. On sait d'une façon certaine que, pour qu'il y ait transmission d'une de ces maladies d'une personne à une autre, il faut qu'il y ait contact ou inoculation.

Rabelais a été mieux inspiré quand il s'est demandé pourquoi les pillards du bourg de Seuillé furent préservés de la peste. « Combien, remarque-t-il, que la peste y fust par la plus grande part des maisons, ils entroient partout, et ravissoient tout ce qu'estoit dedans, et jamais nul n'en print danger : qui est cas assez merveilleux. Car les curés, vicaires, prescheurs, médicins, chirurgiens et apothécaires qui alloient visiter, panser, guérir, prescher et admonester les malades estoient touts morts de l'infection, et ces diables pilleurs et meurtriers onques n'y prindrent mal. D'ond cela vient, messieurs ? Pensez-y, je vous prie. »

D'où cela vient ? Nous ne sommes pas mieux renseignés à cet égard

délaissaient avec mépris ou gorgeaient de préparations mercurielles, après les avoir enfermés à jeun pendant plusieurs jours consécutifs dans une étuve ou un four chaud (1). Il a plaidé chaleureusement la cause de ces victimes des

que Maître François. Affaire de germe et de terrain, assurent les microbiologistes ; idiosyncrasie, affirment les cliniciens. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a des professions qui semblent préserver du fléau, au cours d'une épidémie, ceux qui les exercent. « On a remarqué que, pendant la peste de Marseille, les porteurs d'huile avaient été généralement garantis, et, de nos jours, on a constaté que les filles publiques n'étaient que très rarement atteintes du choléra. » (Dr Brémond.)

Pour clore ce que Rabelais a dit de la syphilis, il me resterait à opposer à l'énumération des qualités des organes génitaux de frère Jean (Voy. Appareil génital : *Les c..., comme une guedoufle*) celle des défauts des mêmes organes de Panurge. Mais cette seconde énumération, qui confirme ce que j'ai déjà avancé des connaissances en anatomie pathologique de l'auteur (Voy. Anat. descriptive, Appareil respiratoire : *L'aspre-artère, comme un gouet*) et donne une idée des modifications que subissent la glande génitale et son produit de sécrétion chez un homme d'un certain âge et syphilitique, comprend, comme la première énumération, un grand nombre de termes et ne rentre qu'incidemment dans mon sujet. Je m'en tiendrai donc à ceux de ces termes qui sont les plus caractéristiques. Les voici :

C... ESGRENÉ, ayant perdu sa graine. Le liquide sécrété par les glandes génitales d'un individu atteint de sarcocèle syphilitique est moins abondant et contient moins de spermatozoïdes.

C... DYSCRASIÉ, de mauvaise constitution.

C... BARATTÉ. On donne, en Touraine, le nom de baratté au petit-lait aigre qui reste quand le beurre est fait ; baratté signifie donc ici : distillant un liquide séreux et acide. A l'état normal, le sperme est épais et alcalin.

C... SPHACÉLÉ, mortifié, gangréné.

C... BISTORIÉ, incisé par le bistouri.

C... TRÉPANÉ, troué, percé, du grec τρέπαω. En chirurgie, le mot trépanation s'applique surtout à l'ouverture du crâne.

C... ESTHIOMÉNÉ, déformé, ulcéré, purulent. On appelle aujourd'hui *esthiomène* ou *lupus* une maladie chronique tuberculeuse siégeant presque toujours à la face. Autrefois on appelait également ainsi une dermatose serpigino-ulcéreuse de nature syphilitique.

C... CROUSTELEVÉ, couvert de croûtes. Les croûtes vénériennes s'observent de préférence à la tête, dans le cuir chevelu. Elles ont été très bien décrites par Fracastor dans son livre *De Morbis contagiosis*.

C... GRESLÉ, ayant des cicatrices semblables à celles qui suivent la variole.

C... SYNCOPÉ, ayant des défaillances.

C... CORNETÉ, etc., etc., ventousé. Dans le Bourbonnais, les ventouses sont encore de petites cornes de bois percées à leur sommet. A Bourbon-l'Archambault, j'ai entendu souvent dire : « mettre des cornets » pour mettre des ventouses.

(1) Pour Gaspard Torella le meilleur moyen de guérir les syphilitiques c'était de les faire suer, dans une étuve ou un four chaud, pendant quinze

abus de l'hydrargyrisme et fait tous ses efforts pour diminuer leur nombre. « O quantesfois (1) nous les avons vus, dit-il, à l'heure qu'ils estoient bien oingts, et engraissés (2) à poinct ; et le visage leur reluisoit comme la clavure (3) d'un charnier et les dents leurs tressailloient comme font les marchettes (4) d'un clavier d'orgues ou d'espinette, quand on joue dessus, et le gousier leur escumoit comme à un verrat (5) que les vaultres (6) ont aculé entre les toiles (7).

Il a reconnu et proclamé bien haut la nécessité impérieuse qu'il y a pour l'homme, aussi bien pour son perfectionnement intellectuel et moral que pour ses besoins matériels, pour son bonheur, en un mot, de ne pas vivre seul. Il me serait facile d'appuyer cette assertion de citations nombreuses. Mais ce serait faire injure aux amis et aux admirateurs de Rabelais qui me lisent ; je me bornerai donc à la suivante :

Pour « bien seurement et plaisamment parfaire le chemin de la cognoissance divine, deux choses sont nécessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme » ;

Et à celle-ci (8) :

jours de suite. « Les Arabes, dit Jean Fernel (trad. Le Pileur), employèrent avec succès l'hydrargyre..... le mêlant avec certaines huiles et poudres, ils en frottaient les jointures des bras et des cuisses..... on frictionnait tantôt deux, tantôt trois, et même quatre fois par jour. Le malade enfermé dans une étuve que l'on maintenait à une température constante et très élevée, y restait vingt jours, trente jours et quelquefois plus. »

(1) Combien de fois.

(2) Graissés.

(3) La plaque de la serrure, du latin *clavis*.

(4) Les touches.

(5) Sanglier.

(6) Les chiens de l'espèce du mâtin employés à la chasse du sanglier. On nomme encore *vautrait* l'équipage de chasse pour le sanglier.

(7) Filets pour prendre des sangliers, des cerfs, des chevreuils, etc.

La décoloration de la peau, l'ébranlement et le déchaussement des dents, l'hypersécrétion de la salive, débordant sous forme de bave de la bouche, sont les signes de l'intoxication hydrargyrique.

(8) L. III, ch. IX.

« Quitte et non marié, je n'ai personne qui tant de moi se souciast, et amour tel me portast, qu'on dict estre amour conjugal. Et si par cas tumbois en maladie, traicté ne serois qu'au rebours. Le Sage dict (1) : Là où n'est femme (j'entends mère-familles, et en mariage légitime), le malade est en grand estrif (2). J'en ai vu claire expérience en papes, légats, cardinaulx, evesques, abbés, prieurs et moynes. »

Les femmes n'ont pas changé depuis trois siècles. Elles sont encore l'idéale évocation de la charité ici-bas. Si, avec les âges et l'évolution scientifique, les procédés de l'art médical se sont modifiés, leur cœur, qui ressent les misères humaines, et leurs goûts, qui les portent invinciblement à les soulager, sont restés les mêmes. Quel dévouement égale celui d'une mère pour son enfant alité par la fièvre !

Quel tendre soin ! Dort-il, attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher :
Son oreille de l'ombre écoute le silence,
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit ouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au chevet de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encore tranquille (3).

III. *L'aménité de caractère, de gestes et de langage, le soin de sa personne.* — Rabelais abhorrait « le minois du médicin chagrin, tétrique (4), reubarbatif (5), catonian (6),

(1) Allusion aux paroles du Sage, de Salomon : *Ubi non est mulier, ingemescit egens.*

(2) Peine, chagrin.

(3) Legouvé, *Mérite des femmes.*

(4) Triste, du latin *tetricus.*

(5) Rébarbâtif. « N'y a-t-il pas, se demandent Burgaud des Marets et Rathery, dans cette manière d'écrire *rébarbatif* une allusion à la reubarbe, comme on écrivait alors ? »

(6) Tel que celui de Caton le Censeur.

malplaisant, malcontent, qui contriste le malade ». Il voulait qu'il eût cette « face joyeuse, sereine, plaisante, riante, ouverte », qui réconforte celui qui souffre (1). Il a écrit, dans l'ancien prologue et dans la dédicace du livre IV : « Hippocrates ha faict un livre exprès, lequel il ha intitulé *De l'estat du parfaict médicin* (2) (Galen l'ha illustré de doctes commentaires), auquel il ha commandé rien n'estre au médicin qui puisse offenser le patient : gestes, touchement (3), contenance, vestements, barbe, cheveulx, mains, bouche, voire jusques à particulariser les ongles, comme s'il deust jouer le role de quelque amoureux ou poursuivant en quelque insigne (4) comœdie, ou descendre en camp (5) clos pour combattre quelque puissant ennemi (6). Ainsy faire en mon endroict et à mon lourdois (7), je me poine (8) et efforce envers ceulx que je prend en cure. »

N'est-ce pas là un résumé des doctrines pasteuriennes régnantes, qui veulent qu'un chirurgien ne puisse entreprendre une opération avant d'avoir changé de costume et nettoyé soigneusement et à plusieurs reprises, avec la brosse et des liquides antiseptiques, ses avant-bras, ses mains et ses ongles, coupés aussi ras que possible ?

« De faict, la praticque de médicine bien proprement est par Hippocrates comparée (9) à un combat, et farce jouée à trois personnages : le malade, le médicin, la maladie. Laquelle composition lisant quelque fois, m'est soubvenu

(1) « Lettre au très-illustre prince, et reverendissime Monseigneur Odet, cardinal de Chastillon. »

(2) Dans ses *Préceptes* et son livre de la *Bienséance*, Hippocrate est revenu sur le même sujet. (Voy. HIPPOCRATE, trad. française d'Egger.)

(3) Toucher, contact.

(4) Remarquable, du latin *insignis*.

(5) Champ, du latin *campus*.

(6) « Selon la loi des duels, les champions devaient avoir les ongles rognés de très près. » (LE DUCHAT, bibliophile JACOB.)

(7) Avec franchise, naïvement.

(8) Peine.

(9) HIPPOCRATE, *Des Épidémies*, VI.

d'une parole de Julia à Octavian Auguste son père. Un jour, elle s'estoit devant luy présentée en habits pompeux, dissolus (1), et lascifs, et luy avoit grandement desplu, quoiqu'il n'en sonnast mot (2). Au lendemain (3), elle changea de vestement et modestement se habilla, comme lors estoit la coustume des chastes dames romaines. Ainsy vestue, se présenta devant luy. Il (4), qui le jour précédent n'avoit par paroles déclairé le desplaisir qu'il avoit eu la voyant en habits impudiques, ne put céler le plaisir qu'il prenoit en la voyant ainsy changée, et luy dist : « O combien cestuy (5) vestement plus est séant et louable (6) en (7) la fille de Auguste ! » Elle eut son excuse prompte, et luy respondit : « Huy me suis-je vestue pour les œils de mon père (8) ; hier je l'estois pour le gré de mon mari. »

« Semblablement pourroit le médicin, ainsy desguisé en face et habits, mesmement revestu de riche et plaisante robe à quatre manches [comme jadis estoit l'estat (9), et estoit appelée *Philonium* (10), comme dict Petrus Alexandri-

(1) Relâchés, flottants, du latin *dissolutus*.

(2) N'en dit mot.

(3) Le lendemain.

(4) Celui-ci, Auguste.

(5) Ce.

(6) Digne d'éloge, du latin *laudabilis*.

(7) A.

(8) « *Hodie enim me patris oculis ornari, heri viri ;* aujourd'hui je me suis parée pour les yeux de mon père, hier pour ceux de mon époux. » (Voy. Macrobe, *Saturnales*, II, 5.)

(9) La mode.

(10) Le Duchat cherche ici querelle à Rabelais et prétend que le philonium (φελόνιον, φαίνωλιον, φελώνιον) était une robe très simple, une chape de prêtre. Baysius, dans son traité (*De Re vestiariâ*, p. 52, de Ch. Estienne, 1553) parle d'un vêtement extérieur que les Grecs appelaient φαινόλη et μανδύη. Or le dictionnaire grec de Planche traduit ce dernier mot par manteau militaire des Perses. D'autre part, le *Nomenclator detilinguis* (Genève, 1619) donne au mot φαινόλης le sens de manteau à fourrure, *penula vestis villosa*. Le philonium était, en effet, un manteau à quatre manches, dont deux restaient sans emploi.

Le *Lexicon medicum etymologicum* de La Ducquerie, imprimé en 1693,

nus, *in* 6 *Epid.*] (1), respondre à ceulx qui trouveroient la prosopopée (2) estrange : « Ainsy me suis-je accoustré, non pour me gorgiaser (3) et pomper (4) ; mais pour le gré du malade, lequel je visite, auquel seul je veulx entièrement complaire, en rien ne l'offenser (5) ne fascher. »

N'est-ce pas là le conseil déontologique paraphrasé du Dr Dechambre : « La dignité du médecin est le corollaire obligé de la noblesse de son art. Cette dignité se montrera dans toutes les actions de sa vie publique ou privée. »

Il est non moins indispensable que le médecin fasse bien attention « aux paroles, propos, abouchements (6) et confabulations (7), qu'il doibt tenir aveeques les malades, de la part desquels seroit appelé.

« Comme grandement est par Herophilus blasmé Callianax (8), médicin, qui, a un patient l'interroguant et demandant : « Mourrai-je ? » impudentement (9) respondit :

> Et Patroclus à mort succomba bien :
> Qui plus estoit que n'es, homme de bien (10).

dit, au fol. 268 : « *Philonium*, φιλώνιον, *medicamentum vanodynum, a Philone medico authore.* »

La robe nommée *philonium* a peut-être été inventée aussi par le médecin Philon.

(1) Au lieu de *Petrus Alexandrinus*, il faut lire *Joannes Alexandrinus*, auteur d'un livre *Super epidemicorum Hippocratis lib.*, imprimé à Venise en 1483.

(2) « Déguisement, fiction de personnes » (*Briefve Déclaration*). Prosopopée dérive du mot grec πρόσωπον, visage, d'où l'on a tiré προσωπεῖον, masque.

(3) Faire le beau.

(4) Faire montre d'élégance, de luxe, d'une mise pompeuse.

(5) Le blesser et aussi lui nuire, du latin *offendere*.

(6) Premiers mots de la conversation.

(7) Entretiens, du latin *confabulari*.

(8) J'ai dit antérieurement (Voy. Anat. descriptive, Appareil urinaire, p. 195, note 13) que ce n'est pas Hérophile qui a blâmé Callianax, mais Bacchius.

(9) Effrontément, du latin *impudenter*.

(10) Ces vers sont tirés de l'*Iliade*, chant XXI, vers 107.

« A un aultre voulant entendre l'estat de sa maladie, et l'interroguant à la mode du noble Patelin : « Et mon urine vous dict-elle poinct que je meure? (1) » il (2) follement respondit : « Non, si t'eust Latona (3) mère des beaulx enfants Phœbus et Diane engendré. » Pareillement est de Cl. Galen, *lib.* 4, *comment. in* 6 *Epid.* grandement vitupéré (4) Quintus son précepteur en médicine, lequel à un certain malade en (5) Rome, homme honorable, luy disant : « Vous avez desjeuné, nostre maistre, vostre haleine me sent le vin ! » arrogamment respondit : « La tienne me sent la fiebvre : duquel est le flair et l'odeur plus délicieux, de la fiebvre ou du vin? »

Il importe, enfin, à celui qui est chargé de rendre la santé aux autres, de commencer par veiller soigneusement sur la sienne, de prêcher d'exemple. « Me demandez-vous pourquoi ? Response irréfragable. Tel est le vouloir du très-bon, très-grand Dieu : onquel (6) je acquiesce (7), onquel je obtempère (8), duquel je révère la sacrosaincte (9) parole de bonnes nouvelles. C'est l'Evangile, onquel est dict, Luc, 4 (10), en horrible sarcasme et sanglante dérision, au médicin négligent de sa propre santé : « Médicin, ô, guéris toi-mesme. » Cl. Gal., non pour telle révérence (11), en santé soi maintenoit, quoique quelque sentement (12) il eust des

(1) Vers de la farce de Maistre Pierre Pathelin.

(2) Celui-ci.

(3) Latoné, fille de Céos et de Phœbé, fut aimée de Jupiter dont elle eut deux enfants, Phœbus-Apollon et Diane.

(4) Réprimandé, blâmé, du latin *vituperare*.

(5) A.

(6) Auquel.

(7) Je crois, je consens, du latin *acquiescere*.

(8) Auquel j'obéis, du latin *obtemperare*.

(9) Très sainte, sainte et sacrée, du latin *sacer*, sacré, et *sanctus*, saint.

(10) Évangile selon saint Luc, ch. IV. On sait que saint Luc, qui a publié en grec l'Évangile le plus estimé, était médecin, et à ce titre est avec saint Côme, etc., un des patrons des médecins.

(11) Considération, du latin *reverentia*.

(12) Opinion.

sacres Bibles (1), et eust cognu (2) et fréquenté les saincts christians (3) de son temps, comme appert *lib.* II. *de Usu partium* (4), *lib.* II. *de Differentiis pulsuum* (5), *cap.* 3. *et ibidem lib.* III (6) *cap.* 2. *et lib. de Rerum affectibus* (7) (s'il est de Galen) ; mais par crainte de tomber en ceste vulgaire et satyrique moquerie :

> Ἰητρὸς ἄλλων, αὐτὸς ἕλκεσι βρύων (8).
> Médicin est des aultres en effect :
> Toutesfois est d'ulcères tout infect.

« De mode qu'en grande braveté (9) il se vente, et ne veult estre médicin estimé, si, depuis l'an de son age vingt et huictiesme jusques en sa haulte vieillesse, il n'ha vescu en santé entière, exceptez quelques fiebvres éphémères (10) de peu de durée : combien (11) que de son naturel il ne fust des plus sains, et eust l'estomach évidentement (12) dyscrasié (13). « Car, dict-il, *lib.*V. *de Sanit. tuend.* (14), difficilement sera cru le médicin avoir soing de la santé d'aultrui, qui de la sienne propre est négligent. » Encore plus

(1) Des livres sacrés, du grec βίβλος, livre, et du latin *sacer*, sacré.
(2) Connu.
(3) Chrétiens.
(4) L. II. *De l'Usage des parties.*
(5) L. II. *Des Différences du pouls et des Pulsations du cœur*, ch. 3.
(6) Et livre III, ch. 2, du même ouvrage.
(7) On doit lire ici comme dans l'édition sans date de Lyon (Jean Martin), *De Renum affectibus*, des affections des reins.
(8) Plutarque, dans son discours contre l'épicurien Colotès, attribue cette sentence à un poète tragique grec. Les deux vers français qui suivent, et qui en sont la traduction, sont vraisemblablement de Rabelais.
(9) En grande bravade, bravement.
(10) « Lesquelles ne durent guère plus d'un jour naturel, sçavoir est 24 heures. » (*Briefve Déclaration.*)
(11) Quoique.
(12) Évidemment.
(13) De mauvaise constitution. Ce mot est resté dans le langage médical et dans la langue d'oil. Du grec δυς, syllabe entraînant l'idée de peine, de difficulté, et κρᾶσις, constitution.
(14) L. V. *De la manière de conserver sa Santé.*

bravement se ventait Asclepiades (1) médicin avoir avecques Fortune convenu en ceste paction (2), que médicin réputé ne fust, si malade avoit esté depuis le temps qu'il commencea praticquer en l'art, jusques à sa dernière vieillesse. A laquelle entier il parvint et vigoureux en touts ses membres, et de la Fortune triumphant. Finablement (3), sans maladie aulcune précédente, feit (4) de vie à mort eschange, tombant par male garde (5) du hault de certains degrés mal emmortaisés (6) et pourris (7). »

Il arrive, malgré tout, qu'une maladie progresse et que tout espoir de guérison disparaisse. Alors « le prudent médicin, voyant par les signes prognostics (8) son malade entrer en decours de mort, par quelques jours devant advertit les femmes, enfants, parents et amis du décès imminent du mari, père ou prochain, affin qu'en ce reste de temps qu'il ha de vivre, ils l'admonestent (9) donner ordre à sa maison, exhorter et benire ses enfants, recommender la viduité de sa femme, desclairer ce qu'il sçaura estre nécessaire à l'entretenement (10) des pupilles ; et ne soit de mort surprins (11) sans tester et ordonner de son ame et de sa maison » (12).

(1) Asclépiade, médecin de Bithynie au commencement du I[er] siècle avant Jésus-Christ, vint exercer son art à Rome, où il se fit une grande réputation et fonda une secte de médecins appelés Asclépiens.

(2) Traité, accord, du latin *pactio*. Consult. Pline, l. III, ch. xxxvii.

(3) Finalement.

(4) Fit.

(5) Par mégarde.

(6) Mal emboîtés. (Nouveau prologue du livre IV.)

(7) Dans le chapitre xxix du livre III, Rabelais avait déjà écrit : « les bons médicins donnent tel ordre à la partie prophylactique et conservatrice de santé en leur endroict, qu'il n'ont besoing de la thérapeutique et curative par médicaments. »

(8) Pronostics.

(9) L'engagent instamment, du latin *ad*, augmentatif, et *monere*, avertir, prévenir.

(10) A l'entretien.

(11) Surpris.

(12) L. IV, ch. xxvii.

C'est ainsi que Rabelais se comportait vis-à-vis de ses clients et de la famille de chacun d'eux. Quant à ceux qui souffraient loin de lui, il leur destinait son livre comme un remède souverain. « En composant par esbat (1) ces mythologies pantagruéliques (2), a-t-il mandé au cardinal de Châtillon (3), je ne prétendois gloire ne louange aulcune : seulement avois esgard et intention par escript donner ce peu de soulagement que povois és (4) affligés et malades absents (5) : ce que voluntiers, quand besoing est, je fais és présents qui soi aident de mon art et service (6). »

Il ne les guérissait pas, mais il s'estimait heureux de leur procurer quelques instants d'oubli. Et il en a connu « par le monde (ce ne sont fariboles) qui estants grandement affligés... n'ont trouvé remède plus expédient que de mettre lesdictes chroniques entre deux beaulx linges bien chaulds, et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapizant avecques

(1) Distraction, comme passe-temps.

(2) « Fabuleuses narrations ; c'est un dicton grec, » lit-on dans la *Briefve Déclaration*, attribuée à juste titre à Rabelais.

(3) Dédicace du livre IV.

(4) Aux.

(5) « C'est, disent Burgaud et Rathery, le témoignage que rend à Rabelais Louis Rouzeau, lorsque, après avoir fait son éloge, il ajoute : *Hoc elogium homini debui quia non raro ab eo melancholia tutò, citò et jucundè liberatus sum*. Je dois cet éloge à cet homme parce qu'il n'est pas rare qu'il m'ait délivré de mélancolie entièrement, rapidement et joyeusement. »

(6) Dans l'ancien prologue du livre IV, le docte médecin chinonais a affirmé non moins catégoriquement que c'est pour essayer de distraire les malades qu'il ne pouvait directement soigner qu'il a écrit *Gargantua* et *Pantagruel*. Voici en quels termes : « Mes calumniateurs les ont tollus (enlevés) és malades, és goutteux, és infortunés, pour lesquels en leur mal esjouir (réjouir) les avois faicts et composés. Si je prenois en cure tous ceulx qui tombent en meshaing (ennui, chagrin et aussi mutilation) et maladie, ja besoing ne seroit mettre tels livres en lumière et impression.

« ... Puis donc que possible n'est que de touts malades soye appellé, que touts malades je prenne en cure, quelle envie est-ce tollir és langoreux et malades le plaisir et passe temps joyeulx sans offense de Dieu, du roy ne d'aultre, qu'ils prennent oyants en mon absence la lecture de ces livres. »

un peu de pouldre d'oribus (1)... Est ce rien cela? Trouvez-moi livre en quelque langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui ait telles vertus, propriétés et prérogatives et je payerai chopine (2). »

Ce n'est pas un paradoxe de soutenir qu'il y a, en effet, dans la verve joyeuse, dans la puissante fantaisie, dans le franc et large rire du médecin philosophe, une vertu curative qui rassérène l'âme et fortifie le cœur. Montesquieu déclare qu'il n'a jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. Il est difficile de l'en croire sur parole; mais n'est-il pas bien des soucis que le tête-à-tête avec un chef-d'œuvre de l'esprit peut tout au moins nous faire oublier? Et quel écrivain est plus capable d'opérer ce charme que Rabelais?

Souvenons-nous des préceptes de Maître François. Si nous n'avons pas en nous cette source vive de belle humeur qui lui suffisait pour guérir « les langoreux et les mélancholiques par la transfusion en eulx de ses esperits joyeulx », essayons du moins de ranimer leur courage par des paroles consolantes et par un visage qui inspire la sympathie et la confiance, comptons avec l'amour instinctif de la vie, prenons garde de faire naître

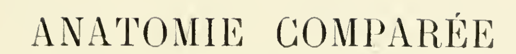
. . . . ce frisson de mort
Qui contracte la chair sur le cœur le plus fort.

Agir autrement, c'est retrancher à la douleur son meilleur palliatif, l'espérance. Pour le médecin comme pour le malade, pour celui qui lutte comme pour celui qui souffre, l'optimisme est une grande force (3).

(1) Cette poudre d'oribus, dont aucun commentateur n'a pu déterminer la nature, est tout simplement l'espèce de colophane que laisse tomber en brûlant la chandelle de résine ou *oribus* dont on se sert encore dans les villages du centre de la France.

(2) Prologue du livre II.

(3) On ne me saura pas mauvais gré, j'espère, de m'être écarté momentanément de mon sujet pour tracer le modèle du parfait médecin, d'après Rabelais. Je ne l'ai fait que pour préciser certaines particularités de la vie médicale de Maître François restées obscures ou mal interprétées.



ANATOMIE COMPARÉE

ANATOMIE COMPARÉE

Quand on lit les ouvrages des auteurs anciens, on est stupéfait de constater combien les choses les plus évidentes, les plus faciles à voir, ont été mal vues. Pline a ajouté foi non seulement aux récits fantastiques de tels ou tels voyageurs hâbleurs, mais encore à des assertions dont il eût pu contrôler aisément l'inexactitude. En ouvrant au hasard l'*Histoire naturelle* de ce naturaliste, j'apprends : « Que la langouste a une telle frayeur du poulpe qu'elle meurt de peur dès qu'elle l'aperçoit, et que les pourceaux cherchent les écrevisses et les mangent quand ils sont malades. »

Et ce n'est pas seulement chez les auteurs anciens, c'est aussi chez les écrivains du XVIe, du XVIIe et même du XVIIIe siècles qu'on trouve de ridicules fables.

Claude Duret, de Moulins (1), a décrit minutieusement, avec des dessins à l'appui, deux arbres dont l'un est couvert de feuilles, pourvues chacune de deux pieds pour pouvoir aller se promener, et dont l'autre est chargé de fruits qui sont transformés en oiseaux quand ils tombent sur le sol, en poissons quand ils tombent dans l'eau.

(1) Cl. Duret, *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature, mesmes d'aucunes qui sont vrayez zoophites ou plant'animales, plantes et animaux tout ensemble, pour avoir vie végétative, sensitive et animale.* In-12 ; Paris, chez Nicolas Buon, 1605.

Le même auteur a écrit ailleurs (Cl. Duret, *Discours de la vérité des causes et effects des divers cours, flux et reflux et saleure de la mer Océane, mer Méditerranée et autres mers de la terre.* — In-12 ; Paris, chez Jacques Reze, 1600) :

« Il s'engendre dans la mer deux fois plus de sortes d'animaux que sur la terre ; non seulement les poissons, mais aussi quelques oiseaux nommés bernaches. Même on voit plusieurs autres oiseaux naître du sel qui est dans les navires. »

Ce mode de génération semble une absurdité colossale. Qu'on ne s'indigne pas trop vite ! Au temps de Louis XIV, le célèbre médecin alchimiste van Helmont a affirmé que les souris étaient engendrées par le linge sale ; beaucoup plus récemment, Réaumur a prétendu que le scorpion placé sur des charbons ardents se suicidait en s'enfonçant son aiguillon dans le ventre pour se soustraire au martyre de saint Laurent ; on croyait encore, il y a cinquante ans, à la génération spontanée des champignons et des moisissures.

Voici, à titre de spécimens de niaiseries, quelques citations extraites d'un petit livre fort curieux, datant de 1571 et intitulé *La Description philosophale forme et nature des bestes* :

« La chair de l'*ours* étant cuite croît. L'ours n'a point de sang qu'autour du cœur. Quand il a la vue troublée, il cherche des mouches à miel et les mange, et les mouches poignent (1) l'ours de leurs aiguillons, le faisant saigner, et sa vue s'en éclaircit.

« Quand la *singesse* a deux faons, elle porte entre ses bras celui qu'elle aime le mieux, le serrant par grand amour si fort qu'elle le tue, et, quand elle le voit mort, elle nourrist l'autre plus simplement.

(1) Piquent, du latin *pungere*.

« Le *singe* se réjouit quand la lune est nouvelle, et est triste quand elle est pleine ou vieille (1).

« Le *cerf*, quand il est grévé de maladies, attire un petit serpent par le vent des narines, et le mange, et il est guéri.

« Le *bouc* est de si chaude nature que son sang chaud brise la pierre du diamant qui ne peut être brisée ne par fer ne par feu, etc., etc. »

Ambroise Paré, qui a eu l'idée simple et admirable de lier avec un fil l'artère coupée qui donne du sang, Ambroise Paré, un des plus grands chirurgiens français, a subi lui-même l'influence des préjugés de son temps, raconté les histoires les plus extraordinaires et donné l'*image au naturel* d'êtres étonnants.

« L'an mil cinq cent-dix-sept, dit-il dans le chapitre de ses *Œuvres* consacré à l'étude des monstres, en la paroisse de Bois-le-Roi, sur le chemin de Fontainebleau, nasquit un enfant ayant la face d'une grenouille, qui fust vu et visité par

(1) On a prétendu de même, jadis, que la lune à ses diverses phases avait une influence différente sur l'organisme humain.

« Quoiqu'il semble démontré, dit Zimmermann dans son *Traité de l'expérience*, que la lune n'a point d'influence sensible sur la terre, on croit cependant pouvoir prouver qu'elle en a sur l'homme. La dissertation que Mead a écrite pour le prouver est utile à certains égards, mais elle porte sur un faux principe ; il prétend, en effet, que la lune, par sa force attractive plus grande lorsque la lune est pleine ou nouvelle, élève notre atmosphère ; que par là l'air qui nous environne immédiatement devient plus léger, et que notre corps est moins comprimé. Il arrive de là, selon lui, que les fluides se portent en plus grande quantité vers la superficie, étendent les vaisseaux et les ouvrent quelquefois. Mead croit pouvoir expliquer ainsi le retour de toutes les affections qui se règlent sur le cours de la lune, et que ce phénomène aérien est la cause des écoulements périodiques des femmes. »

« La lune estant humide (lors principalement qu'elle est pleine) remplit les corps d'humidité superflue, dont survient pourriture. » (A. Paré, 7e ch. *de la Peste*.)

« Je croi, dit Panurge, que l'umbre de monseigneur Pantagruel engendre les altérés, comme la lune faict les catarrhes.—A quoi se prindrent à rire les assistants. » (L. II, ch. xiv.) La seconde phrase, *à quoi se prindrent à rire les assistants*, indique clairement que Maître François n'a pas cru à l'action de la lune sur l'humanité.

Maistre Jean Bellanger, chirurgien en la suite de l'artillerie du roi. Ledit Bellanger, homme de bon esprit, désirant sçavoir la cause de ce monstre, s'enquit au père d'où cela pouvait procéder, lequel lui dit qu'il estimait que sa femme ayant la fièvre, une de ses voisines lui conseilla pour guarir sa fièvre qu'elle print une grenouille vive en la main, et qu'elle la tînt jusques à ce que ladite grenouille fust morte... Et par la vertu imaginative, ce monstre avait été ainsi produit. »

Selon Ambroise Paré : « La première cause des monstres est à la gloire de Dieu ; la seconde est la colère de Dieu ; la troisième, la trop grande quantité de semence ; la quatrième, la trop petite quantité ; les autres, l'imagination, l'angustie ou étroitesse de la matrice, les maladies héréditaires, l'artifice des méchants bélîtres, les démons et diables, etc. »

En 1720, au lendemain de la peste de Marseille, Mauget, docteur en médecine, médecin de S. M. le roi de Prusse et membre de plusieurs sociétés savantes, s'est étonné de voir certains hommes n'avoir aucun soin de leur santé. Et il s'en est étonné en ces termes vraiment mirifiques :

« Je prie ces hommes de considérer que les animaux même condamnent cette folle opinion du destin en suivant l'instinct naturel que Dieu leur a imprimé, dès leur naissance, pour chercher les remèdes qui leur sont convenables et nécessaires. L'hirondelle prend la chélidoine (1) et l'applique sur les yeux aveugles de ses petits, afin de leur rendre la vue ; la cigogne se donne elle-même un clystère avec son bec qu'elle remplit d'eau salée, afin de purger son ventre des humeurs qui l'incommodent (2) ; le cheval ma-

(1) *Chelidonium majus*, la grande éclair, plante de la famille des *Papavéracées*. Du grec χελιδών, hirondelle, parce que, dit-on, cette plante fleurit au retour des hirondelles.

(2) La croyance que c'est l'ibis et la cigogne qui ont enseigné aux hommes l'usage du lavement, et l'hippopotame l'usage de la saignée, a été générale dans l'antiquité et au moyen âge. On trouve encore un reflet

rin (1) se saigne avec la pointe d'un roseau dont il s'ouvre la veine, afin d'évacuer une partie du sang qui cause son mal ; la belette mange de la rue (2), afin de se guérir de la morsure du serpent. Et nous verrons après cela des hommes si brutaux et si stupides qui, étant attaqués, ne se mettront point en mesure de prendre les médicaments qui leur sont nécessaires. C'est ce que je ne puis comprendre. »

Il ne tiendrait qu'à moi de multiplier à l'infini ces sottes légendes et croyances. Mais je pense que celles-ci et celles

du premier de ces préjugés dans la cigogne qu'on voit dans la vitrine de la devanture de quelques vieilles pharmacies. Pline, qui a attribué à l'ibis l'invention du lavement, n'a fait que copier Diodore de Sicile. Le nom du roi Toth s'écrit au moyen de l'hiéroglyphe de cet oiseau. Prenant l'ibis pour sa valeur figurative et imaginant le bec qui sert de canule, le narrateur grec aurait, selon quelques-uns, grotesquement travesti une tradition sérieuse, celle de l'antiquité du *neter hatapa*, autrement dit du remède cher à M. de Pourceaugnac. Selon quelques autres, et M. Maspéro est de ce nombre, l'ibis aurait été, dans l'ancienne Égypte, parfaitement bien considéré comme l'inventeur du lavement, et cela par suite de l'habitude qu'a cet oiseau de recueillir la matière graisseuse qui se trouve aux environs de sa queue, pour lustrer ses plumes.

(1) L'hippopotame, du grec ἵππος, cheval, et ποταμός, fleuve, a été ainsi dénommé par les Grecs, à cause : 1° de sa course rapide et du séjour qu'il fait dans les fleuves ; 2° de son cri qui a quelque rapport avec celui du cheval. Quoi qu'en ait dit Pline, ce pachyderme amphibie fuit l'eau salée.

« Cet animal, qui est très sanguin, sait se tirer lui-même du sang d'une manière particulière. Pour cet effet, cet animal cherche la pointe tranchante d'un rocher, et s'y frotte jusqu'à ce qu'il se soit fait une ouverture assez considérable pour en laisser couler le sang. Il se donne alors beaucoup de mouvement pour le faire sortir en plus grande quantité ; et lorsqu'il juge qu'il en a perdu assez, il se roule dans la fange, afin de fermer la blessure qu'il s'est faite. On ne trouvera rien d'impossible dans ce rapport, mais comment le Père Labat a-t-il découvert cette singularité? » (Buffon, *Histoire naturelle*.)

(2) *Ruta graveolens*, plante de la famille des *Rutacées*.

Parmi les autres bêtes auxquelles Aristote et Pline avancent que les hommes doivent rendre grâce pour leur avoir indiqué divers remèdes précieux, Mangel eût pu ajouter : Les serpents aveugles, qui se frottent les yeux de fenouil pour revoir la clarté des cieux ; les ramiers, les merles, les perdrix, qui mangent des feuilles de laurier quand ils sont constipés, etc. « L'invention d'abattre les tayes des yeux appelées cataractes fut trouvée, dit Ambroise Paré (*loc. cit. suprà*, p. 56), par une chèvre qui avait une taye devant la pupille, se frottant et gallant contre des espines, abattit ladite taye de devant la pupille, et par ce moyen recouvra la vue. »

que j'ai indiquées en parlant des reptiles énumérés par Eusthenes (Voy. Anatomie descriptive, Appareil digestif : *La salive, comme une navette*) donnent une idée plus que suffisante de la crédulité sans borne de la plupart des anciens naturalistes.

Dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*, on trouve également, à côté d'observations très fines et très judicieuses, des observations singulières. En voici quelques-unes présentées sous forme de considérants.

« Messer Gaster (1), premier maistre és arts du monde, ne trouvoit difficile de faire les boullets arrière retourner contre les ennemis :

« Attendu que l'herbe nommée éthiopis ouvre toutes les serrures qu'on luy présente (2) ; et que echineis, poisson tant imbécille, arreste contre touts les vents, et retient en plein fortunal (3) les plus fortes navires qui soient sus mer : et que la chair d'icelluy poisson, conservée en sel (4), attire l'or hors des puits, tant profunds soient-ils qu'on pourroit sonder (5).

(1) Voy. Anatomie descriptive, Physiologie de l'appareil digestif.

(2) Voy. Pline, l. XXIV, ch. xvii, et l. XXVI, ch. iv.

(3) En pleine tempête.

(4) Dans du sel.

(5) Voy. *Remores* dans la liste des reptiles d'Eusthenes.

Dans un vieux livre assez peu connu (*le Microcosme, fig., avec une briefve exposition en vers françois*, in-12 de la collection E. Louvet, de Fontainebleau), je trouve, au milieu de beaucoup d'autres choses réjouissantes, ces trois stances :

Il se trouve un poisson, le remore nommé,
Es écrits des anciens grandement renommé
Pour la grande vertu qui dans son corps habite,
Ors que de ce poisson la force soit petite.

Ce poisson merveilleux, attachant son museau
Contre le gouvernail de quelque grand vaisseau,
Quoi qu'il ait vent en poupe et ait un bon pilote
L'arrête tout d'un coup au milieu d'une flotte.

Et quoique de ramer on fasse tout devoir,
On ne verra la nef pour cela se mouvoir
Non plus que si la dent de quelque ancre fichée
Bien avant la tenait fortement accrochée.

« Attendu que Democritus escript, Théophrast l'ha cru et esprouvé, estre une herbe, par le seul attouchement (1) de laquelle un coin de fer profundement et par grande violence enfoncé dedans quelque gros et dur bois, subitement sort dehors (2). De laquelle usent les pics mars (vous les nommez pivars), quand de quelque puissant coin de fer l'on estouppe (3) le trou de leurs nids, lesquels ils ont accoustumé industrieusement faire et caver (4) dedans le tronc des fortes (5) arbres (6).

(1) Au seul contact.

(2) Pline a emprunté, en effet, cette fable à Démocrite et à Théophraste. (Voy. PLINE, l. XXV, ch. II, l. XXVIII, ch. VIII, et l. X, ch. XVIII.)

(3) Bouche.

(4) Creuser. Le pic-vert, pivert ou pigrolier (*Picus martius*), est un oiseau grimpeur qui creuse son nid à 5 ou 6 mètres au-dessus du sol, dans un arbre vermoulu et de bois tendre et de préférence dans un tremble. Il perce avec son bec long, anguleux, comprimé en coin, la partie vive de l'arbre, jusqu'à ce qu'il rencontre le centre carié, où il s'établit après avoir rejeté au dehors avec ses pieds la poussière et les copeaux. A l'approche des pluies, il jette un cri plaintif qui peut se rendre par la répétition du monosyllabe *plieu* et qu'on entend de très loin dans la campagne. C'est sans doute à la faculté qu'il possède de prévoir le temps que cet oiseau a dû être appelé *avis pluvialis* par les Anciens, *rain full* par les Anglais, *procureur de meunier* par les Bourguignons, et d'avoir été mêlé à la mythologie des héros du Latium et considéré par les Romains comme un être mystérieux dont les mouvements étaient significatifs et les apparitions fatales.

(5) Rabelais a conservé aux substantifs dérivés du latin ou du grec le genre qu'ils ont dans la langue d'où ils sont tirés : arbre est pour lui féminin comme *arbor*, navire comme *navis*, etc.

(6) On retrouve des traces de cette légende dans divers pays allemands. « En Franconie, il existe, dit Musæus, une racine magique qui permet de découvrir les trésors les plus habilement cachés. Pour posséder cette racine, il faut connaître l'arbre où un pivert a fait son nid et boucher l'entrée de ce nid avec un morceau de bois ou une pierre quand l'oiseau va chercher sa nourriture et celle de ses petits. A son retour, le pivert pousse des cris douloureux, puis s'envole tout à coup à tire-d'aile vers l'occident. Deux ou trois jours plus tard, il réapparaît tenant la racine merveilleuse dont il touche l'objet qui ferme le trou de l'arbre ; aussitôt cet objet est lancé au dehors avec violence. A ce moment, on doit étendre sur le sol un large morceau d'étoffe écarlate ; l'oiseau croyant voir du feu est effrayé et laisse tomber la racine. Avant de s'en servir, il est indispensable de la suspendre pendant quelque temps à un rameau vert. »

« Attendu que les cerfs et bisches, navrés (1) profundément par traicts de dards, flesches ou garrots (2), s'ils rencontrent l'herbe nommée dictame, fréquente en Candie, et en mangent quelque peu, soubdain les flesches sortent hors (3), et ne leur en reste mal aulcun (4). De laquelle Venus guérit son bien aimé fils Eneas, blessé en la cuisse dextre (5) d'une flesche tirée par la sœur de Turnus juturna (6).

« Attendu qu'au seul flair (7) issant (8) des lauriers, figuiers, et veaulx marins (9), est la fouldre destournée, et jamais ne les férit (10).

« Attendu qu'au seul aspect d'un belier les éléphants

(1) Blessés.

(2) Bâtons.

(3) Voy. PLINE, l. VIII, ch. XXVII, et l. XXV, ch. VIII. Le dictame paraît être l'origan, *Origanum dictamus*, plante de la famille des Labiées.

(4) Aucun mal.

(5) Droite.

(6) Voy. VIRGILE, *Énéide*, l. XII.

(7) Odeur.

(8) Émanant.

(9) Le Calocéphale, veau marin (*Calocephalus vitulinus*), mammifère carnassier amphibie du groupe des Pinnipèdes et de la famille des Phoques. Comme le phoque pousse de temps en temps un mugissement qui ressemble à celui d'une vache ou d'un veau, les Anciens lui avaient donné le nom de *veau marin*.

Au XVIe siècle, Rondellet, le maître de Rabelais, voyait encore dans le *Phoca cristata* un moine ou un évêque marin : « De nostre temps, a-t-il écrit, en Nortuège (en Norvège), on a pris un monstre de mer après une grande tourmente, lequel tous ceux qui le virent incontinent lui donnèrent le nom de moine, car il avait la face d'homme mais rustique et mi-gratieux, teste rase et lize ; sur les espaules, comme un capuchon de moine, deux longs ailerons au lieu de bras, le bout du corps finissant en une queue large. Entre les bestes marines, Pline fait mention de l'homme marin et du triton comme choses non feinctes. Pausanias aussi fait mention du triton. J'ai vu le pourtraict d'un autre monstre marin à Rome, où il avoit été envoyé avec lettres, par lesquelles on assuroit pour certain que, l'an 1531, on avoit veu ce monstre en habit d'evesque, comme il est pourtraict, pris en Pologne et porté au roy dudict pays, faisant certains signes pour montrer qu'il avoit grand désir de retourner dans la mer, où estant amené se jecta incontinent dedans. » (RONDELLET, *De Piscibus*.)

(10) Ne les frappe, ne les atteint, du latin *ferire*. (PLINE, l. VIII et LV.)

enragés retournent à leur bon sens (1) ; les taureaulx furieux et forsenés approchants des figuiers saulvages (2), dicts caprifices (3), s'apprivoisent et restent comme grampes (4) et immobiles ; la furie des vipères expire par l'attouchement d'un rameau de fouteau (5).

« Attendu aussy que en l'isle de Samos, avant que le temple de Juno y fust basti, Euphorion (6) escript avoir vu bestes nommées néades, à la seule voix desquelles la terre fondoit en chasmates (7) et en abysme.

« Attendu pareillement que le suzeau (8) croist plus canore (9) et plus apte (10) au jeu des fleutes en pays onquel (11) le chant des coqs ne sera ouï, ainsy qu'ont escript les anciens sages (12), selon le rapport de Theophraste, comme si le chant des coqs hébéstat, amollist et estonnat (13) la matière et le bois du suzeau : auquel (14)

(1) Voy. Plutarque, *Propos de table*, l. II.

(2) Sauvages.

(3) Figuiers de chèvres.

(4) Surpris par une crampe. (Voy. Pline, l. XXIII, ch. xxxvii.)

(5) Hêtre. Pline a écrit que l'odeur du frêne fait également fuir les serpents et surtout les vipères. Est-il nécessaire d'ajouter que Redi a mis des feuilles de cette plante dans une cage renfermant des vipères et que ces reptiles, loin de fuir ces feuilles, se sont cachés sous elles.

(6) Poète et historien du pays de Chalcide qui vivait 274 ans avant Jésus-Christ. (Voy. Elien, *Hist. des animaux*, l. XVII, ch. xxviii.)

(7) Gouffres, du latin *chasma*. « *Tum chasmata aperiuntur*, alors la terre s'entr'ouvre. » (Sénèque.)

Les renseignements fournis sur les néades par Euphorion et Elien (Voy. Elien, *Hist. des animaux*, l. XVII, ch. xxviii) ne permettent pas de les rattacher exactement à un groupe quelconque des animaux connus aujourd'hui.

(8) Le sureau. Le sureau est encore appelé suzeau dans quelques villages de la Normandie et de l'Anjou.

(9) Harmonieux, mélodieux, du latin *canorus*. « *Ales canorus* (Horace), l'oiseau mélodieux, » le cygne.

(10) Convenable, du latin *aptus*.

(11) Dans lequel.

(12) Dans le sens de savant, du latin *sapiens*. On dit encore dans les campagnes ardennaises : « sage comme un notaire ».

(13) Voy. Anatomie chirurgicale, p. 309, note 4.

(14) Lequel.

chant pareillement ouï, le lion, animant (1) de si grande force et constance (2), devient tout estonné et consterné (3).

« Et d'oresenavant soyez plus faciles à croire ce qu'asseure Plutarche (4) avoir expérimenté : si un troupeau de chèvres s'enfuyoit courant en toute force, mettez un brin d'érynge (5) en la gueule d'une dernière cheminante (6), soubdain toutes s'arresteront. »

Est-ce à dire que Maître François a été aussi crédule que les savants, même les plus réputés, de son temps ? Non. La raison d'être des considérants sus-indiqués, ces considé-

(1) Animal. (Voy. Pline, l. XVI, ch. xxxvii.)

(2) Hardiesse, assurance, du latin *constantia*.

(3) S'il fallait en croire Théophraste et aussi Pline et Lucrèce, le chant du coq mettrait en fuite le lion. Il ne serait pas absurde de croire qu'il existe quelque antipathie de nature entre ces deux animaux, mais le fait est loin d'être confirmé par l'expérience. Les lions nourris dans les ménageries ne manifestent aucune frayeur quand retentit auprès d'eux la voix du coq. Il est vrai qu'ils y sont peut-être accoutumés ; et il ne serait pas impossible que ces lions, vivant en liberté dans le désert, aient pris peur en entendant pour la première fois ce cri perçant et vraiment belliqueux. Quoi qu'il en soit, la terreur que le coq est censé inspirer au roi des animaux est devenue un des titres de gloire de notre oiseau national. Nos ancêtres se plaisaient à le représenter debout sur un lion et, dans cette position périlleuse, entonnant aux oreilles de son ennemi humilié sa fanfare triomphante. Cette image s'est perpétuée jusqu'à nous, et le *coq hardi* est encore dans quelques-unes de nos provinces une des enseignes ordinaires des cabarets et des auberges.

De tous les coqs, le coq blanc est celui qui a passé et passe encore dans quelques contrées pour être le plus redouté du lion. Pourquoi? Écoutez l'illustre écrivain : « Ainsy que le dict Proclus, *libro de Sacrificio et Magiâ*, c'est parce que la présence de la vertus du soleil, qui est l'organe et promptuaire (du latin *promptuarium*, source) de toute lumière terrestre et sidérale, plus est symbolisante et compétente au coq blanc: tant pour celle couleur, que pour sa propriété et ordre spécifique, qu'au lion. Plus dict, qu'en forme léonine ont esté diables souvent vus, lesquels à la présence d'un coq blanc soubdainement sont disparus. » (L. I, ch. x.) Proclus est un philosophe du ve siècle qui s'intitulait : le Prêtre de la nature entière.

(4) Plutarque, *loc. cit. suprà.*

(5) Panicaut, espèce de chardon.

(6) D'une de celles qui cheminent les dernières.

rants eux-mêmes, plus surprenants les uns que les autres, la doctissime explication de la terreur du lion en présence d'un coq blanc, tout dénote ici encore un jeu de l'esprit du joyeux satirique. Rabelais a poussé si loin le scepticisme, en tout ce qui a trait aux sciences naturelles, qu'il a même mis en doute l'existence du singe vert (1), des chevaux polydactyles (2), du mouton à large queue, et relégué dans

(1) « Lorsque Quaresmeprenant *subloit* (*sifflait*), *c'estoient hottées de singes verds.* » Sous les Valois, on disait proverbialement en France d'un récit invraisemblable que *c'était hottée de singes verts.* Par cette métaphore, il faut donc entendre, dans le cas actuel, que, lorsque Quaresmeprenant sifflait, on l'entendait à peine, si on l'entendait. C'est une nouvelle confirmation de l'état débile, du manque de souffle du personnage en question.

« Les thériacleurs de Chaunys, en Picardie,... sont de nature grands jaseurs, et beaulx bailleurs de bailliverues en matière de singes verds. » (L. I, ch. XXIV.)

Le singe vert existe, et a été très bien étudié par Vicq d'Azyr et Lordat (VICQ D'AZYR et LORDAT, *Observations sur quelques points de l'anatomie du singe vert ;* Paris, 1804.) C'est le *Simia sabæa* de Linné, le *Cercopithecus sabæus* de Cuvier, le *Cercopithecus ex cinereo flavescens genis longis pilis obsitis* de Briss, etc. Il a le corps vert, la gorge et le ventre d'un beau blanc et la face noire. Les marins l'appellent singe de Saint-Jacques, parce qu'on le trouve surtout dans cette île. (Glanures d'EDWARDS, p. 10, fig. *ibid.*) On le rencontre aussi au Sénégal (ADANSON, *Voyage au Sénégal*, p. 178) et sur le territoire de l'ancienne Carthage.

(2) A ses contemporains, qui acceptaient aveuglément les récits des voyageurs menteurs, le savant Chinonais a présenté la jument de Gargantua, donnée par Fayoles, quart roy de Numidie, à Grandgousier : « La plus énorme et la plus grande que fut onques vue, et la plus monstrueuse : comme assez sçavez, que Afrique apporte tousjours quelque chose de nouveau. » Car elle avait la taille de six éléphants, les pieds fourchus du cheval de Jules César, immortalisé par Suétone, les oreilles aussi pendantes que celles des chèvres du Languedoc, le poil alezan brûlé mêlé de gris, une corne sur la croupe et la queue semblable à la pile de Cinq-Mars, près de Langeais en Touraine, c'est-à-dire carrée, longue de 22 mètres et large de $4^{m},17$.

« Si de ce vous esmerveillez : esmerveillez-vous d'advantage de la queue des beliers de Scythie, que pesoit plus de trente livres et des moutons de Surie (Syrie), esquels fault, si Tenaud dict vrai, affuster une charrette au c..., pour la porter, tant elle est longue et pesante. »

Les Équidés ont cinq doigts à un moment de leur ontogenèse et l'hipparion et l'anchitérium, leurs ancêtres des temps géologiques, reparaissent anormalement, le premier dans les chevaux à trois doigts, le second dans

l'île de Frize, au pays de Satin, dont les bêtes et les oiseaux étaient de tapisseries, et où « Ouï-dire tenoit eschole de tesmoignerie », les animaux fantastiques, voire même la girafe, les léopards, les dorcades, les pélicans, etc.

Je lui rends la parole. Il n'a jamais mieux manié le fouet de la satire. A tout seigneur tout honneur, d'abord le portrait de Ouï-dire et de ses disciples : « Il avoit sept langues, ou la langue fendue en sept parties : quoi que ce fust, de toutes sept (1) ensemblement (2) parloit divers propos et langages divers ; avoit aussy parmi la teste et le reste du corps aultant d'aureilles comme jadis eut Argus (3) d'yeulx ; au reste estoit aveugle, et paralytique des jambes (4). Autour de lui je vid nombre innumérable (5) d'hommes et de

les chevaux à cinq doigts, dont on a observé plusieurs exemples, sans compter Bucéphale, le fameux coursier d'Alexandre.

Le mouton à large queue n'est pas davantage un mythe. Désigné en zoologie sous le nom d'*Ovis laticaudata*, il est remarquable par la loupe graisseuse qui entoure sa queue.

Ses principales variétés sont : le *steatopyga* (*ovis steatopyga*), de la Perse, de la Russie méridionale et de la Chine ; le mouton à grosse queue, qui habite la haute Égypte ; le mouton d'Astrakan, qui fournit une très belle fourrure, le mouton du Cap, etc.

Non seulement Tenaud, dont la personnalité est toujours à déterminer, mais encore Hérodote (l. III, ch. 113), Aristote (8, *Animal.*, 28), Elien (ch. 4 du l. 10 *des Animaux*), Marco-Polo, Chardin, Boitard, etc., affirment que chez certains de ces quadrupèdes la queue est si lourde qu'il faut la soutenir.

(1) Ce chiffre fatidique était tout indiqué à l'impitoyable railleur. N'y a-t-il pas les sept jours de la création, sept ordres d'anges, sept plaies d'Égypte, sept sacrements, sept péchés capitaux, la bête à sept cornes de l'Apocalypse, le chandelier à sept branches, etc. ?

(2) Ensemble, en même temps.

(3) Argus Panoptos, prince argien, époux d'Ismène, fille de l'Asope, avait cent yeux, dont cinquante veillaient pendant le sommeil des cinquante autres. Chargé par Jupiter de garder Io, il fut endormi puis tué par Mercure, et ses yeux répandus sur la queue du paon par la vindicative Junon.

(4) On n'a pas besoin d'yeux ni de jambes, mais seulement d'une langue bien déliée et de beaucoup d'oreille quand on n'est que le porte-parole des autres.

(5) Innombrable, du latin *innumerabilis*.

femmes escoutants et attentifs, et en recognut (1) aulcuns (2) parmi la trouppe faisants bon minois, d'entre lesquels un pour lors tenoit une mappemonde, et la leur exposoit sommairement par petits aphorismes, et y devenoient clercs et sçavants en peu d'heures, et parloient de prou (3) de choses prodigieuses élégamment et par bonne mémoire : pour la centiesme partie des quelles sçavoir ne suffiroit la vie de l'homme : des pyramides du Nil (4), de Babylone (5), des Troglodytes (6), des Hymantopodes (7), des Blemmyes (8), des Pygmées (9),

(1) Reconnut.

(2) Quelques-uns. En langage juridique, aucuns a encore ce sens.

(3) Beaucoup.

(4) Pyramides d'Égypte.

(5) Ancienne capitale de la Chaldée, sur l'Euphrate.

(6) Les habitants de la Troglodytique, contrée située au delà de l'Éthiopie, dans le golfe Arabique. Ils avaient sur la tête, en avant des maxillaires, des cornes qui descendaient jusqu'à terre (Albert Le Grand), couraient plus vite que des chevaux (Cratès de Pergame), et logeaient dans des cavernes. Du grec τρωγλοδύται, formé de τρώγλη, trou, caverne, et de δύνω ou δύω, j'entre.

(7) « Les Hymantopodes, peuple en Éthiopie bien insigne (remarquable du latin *insignis*), sont Andouilles selon la description de Pline. » (L. IV, ch. XXXVIII.)

Les Hymantopodes étaient des peuples d'Éthiopie qui avaient les jambes et les pieds cagneux, et qui progressaient en rampant, à la manière des serpents. (Voy. Pline, l. V, ch. VIII.) Du grec ἱμαντόποος, qui a le pied tordu comme un cep de vigne.

(8) Les Blemmyes ou Blemyes sont des peuplades sauvages qui occupaient la partie septentrionale de l'Éthiopie. Les Anciens les confondaient avec ces races fabuleuses des tribus Atlantides et Garamantides composées de monstres ayant la tête dans la poitrine et formant, avec les Pygmées, la transition entre le nègre et le singe. Du grec βλέμμα, regard, aspect, visage.

(9) Pour Aristote, les nains ou Pygmées (du grec πυγμαῖος, dérivé de πυγμή, coudée) étaient des hommes hauts de deux coudées, qui logeaient dans des cavernes, près des sources du Nil. D'après Pline, les Pygmées étaient des homuncules qui descendaient, au printemps, montés sur des béliers, des montagnes de l'Inde pour venir vers la mer Orientale soutenir trois mois durant la guerre contre les grues. Sur la carte de Mercator le mot de *Pigmei* (Pygmées) est inscrit dans la région située au sud d'Okosk. Il y a tout lieu de croire que les Pygmées des Anciens sont les peuples appelés Akkas, Akoas, Obongos, N'Kamis, M'Boulous et

des Canibales (1), des monts Hyperborées (2), des Egipanes (3), de touts les diables, et tout par Ouï-dire.

« Là je vid, selon mon advis, Herodote, Pline, Solin (4), Berose (5), Philostrate (6), Mela (7), Strabo (8), et tant d'aultres antiques : plus Albert le jacobin grand (9), Pierre

Baboukos, qui habitent au centre et sur le littoral de l'Afrique. Leur taille ne dépasse pas celle de nos adolescents de quinze ans. Le musée du Trocadéro possède quelques-unes de leurs armes ; ce sont des armes d'enfant, mais non des armes de Lilliput.

(1) « Habitent dans l'Amérique, au deçà et au delà de l'Équateur ; gens cruels et mangeurs d'hommes, principalement leurs ennemis. » (Alphabet de l'auteur.)

(2) Des monts au-delà de Borée (voy. p. 233, note 4). Les Grecs appelaient ainsi les monts Ripsées :

Vers les champs hyperboréens,
J'ai vu des rois dans la retraite
Qui se croyaient des Antonins.
(Voltaire.)

(3) « Le Nigris prend sa source entre les Ethiopiens et les Ecaliques... viendraient ensuite les Atlantes, les Ægipans, demi-animaux, moitié homme et moitié bouc. » (Pline, l. V, ch. viii.) Du grec αἴξ, chèvre et Pan, le premier des dieux champêtres.

(4) Solin (C.-Jules), contemporain d'Héliogabale, a laissé, sous le nom de Polyhistor ou le Savant, une compilation de cinquante-six chapitres. Elle se compose de notices, la plupart géographiques, tirées de divers auteurs et principalement de Pline le Naturaliste.

(5) Prêtre de Bélus et historien qui vint, vers l'an 263 avant Jésus Christ, à Athènes, où il fit connaître le cadran solaire. On trouve dans Flavius Josèphe quelques fragments de ses œuvres. La plus importante d'entre elles est une *Histoire de la Chaldée*, où il est question de la création de l'homme et d'un déluge universel.

(6) Nom commun à deux sophistes grecs, natifs de Lemnos. Le premier a composé plusieurs ouvrages dont les plus connus sont la *Vie des sophistes*, *les Héroïdes* et la *Vie d'Apollonius de Tyane*. Le second, neveu du précédent, a écrit un livre intitulé *Images ou Description de tableaux*.

(7) Mela Pomponius, géographe, né en Espagne vers la fin du Ier siècle, a laissé une *Description de l'univers* (*De Situ orbis*) en trois livres, où l'on remarque beaucoup d'exactitude et de discernement.

(8) Célèbre géographe qui vivait sous Auguste et Tibère. Il reste de lui une géographie pleine d'érudition. Avant de la publier, Strabon avait parcouru la majeure partie du monde connu, afin de s'instruire et de rassembler des documents authentiques.

(9) « Albert le Grand », dit le Bibliophile Jacob. Peut-être Alberti de Bologne, savant religieux (1479-1502).

Tesmoing (1), pape Pie second (2), Volaterran (3), Paulo Jovio (4), le Vaillant homme (5), Jacques Cartier (6), Chaïton arménian (7), Marc Paule vénitien (8), Ludovic ro-

(1) Pierre Martyr d'Angiera, auteur d'une des premières descriptions de l'Amérique sous ce titre : *De navigatione et rebus Oceani et terris suo tempore apertis.* « Il est ici désigné sous le nom de Pierre Tesmoin, parce que μάρτυρ en grec signifie tesmoin en françois. » (Le Duchat.)

(2) Æneas Sylvius Piccolomini, pape de 1458 à 1464. Il a composé divers ouvrages géographiques mis à contribution par H. Schedel dans le fameux *Liber chronicorum mundi.* Citons parmi eux le *De ortu regione ac gestis Bohemorum* et la *Descriptio de situ, ritu, moribus et conditione Germaniæ.*

(3) Raphaël Maffey, dit Volaterranus, à cause de son lieu de naissance (Volaterres), auteur d'un gros volume géographique : *Commentarii rerum urbanarum,* libri XXXVIII, imprimé au commencement du XVIe siècle.

(4) Paul Jove, surnommé Plume d'or, historien latin moderne, né à Côme en 1483, mort en 1552. Ses principaux livres sont un *Traité des poissons* et un manuel géographique : *De Piscibus romanis libellus,* 1545, in-8, et *Descriptiones quotquot exstant regionum atque locorum.*

(5) « C'est André Thevet, dit le bibliophile Jacob, qui n'avait rien publié du vivant de Rabelais, mais qui voyageait alors dans le Levant. »

(6) Jacques Cartier, né à Saint-Malo en 1494, a visité dans trois voyages successifs Terre-Neuve, les îles Madeleines, les baies Le Caspé et des Chaleurs, le Saint-Laurent, etc. Une maison qu'il fit bâtir près de Saint-Malo s'appelle encore aujourd'hui les Portes Cartier. Il a résumé les aventures de ses longues pérégrinations dans un livre intitulé : *Brief Récit de la navigation faicte ès isles du Canada, Hochelage, Saguenay et aultres,* 1544.

Des deux pilotes de *Pantagruel,* l'un, Jamet Brayet, est Jacques Cartier. Rabelais l'appelle Brayet parce que Cartier, Breton bretonnant, portait la culotte nationale bretonne, la braye, ou bragou-braz. Quant à Jamet, c'est un diminutif de *Jame* (Jacques) en Anglais.

(7) Haïton, fameux voyageur arménien, sur la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe. (Voy. Vossius, *Historiens latins,* p. 497.) « Les anciens Français préposaient volontiers le C à de certains noms comme Huns, Hlotaire et Hlovis, qu'ils aspiraient extraordinairement. » (Le Duchat.)

(8) Marco-Paulo, né à Venise en 1254, mort en 1323. C'est le plus célèbre de tous les voyageurs du moyen âge. Il a parcouru la Tartarie, l'empire des Mongols, la Chine, le Thibet, l'Inde, Ceylan, la Birmanie, l'Annam, le Cambodge, le Tonkin, les côtes du Japon et de Java, la Perse, l'Arménie, etc. « Au temps de Rabelais, la relation des excursions lointaines de Marco-Paulo n'avait pas encore été publiée en italien, mais les manuscrits en étaient fort communs. » (Bibliophile Jacob.)

main (1), Pierre Alvarez (2), et ne sçai combien d'aultres modernes historiens cachés derrière une pièce de tapisserie, en tapinois escripvant de belles besognes, et tout par Ouï-dire.

« Derrière une pièce de velours figuré à feuilles de menthe (3), près d'Ouï-dire..., nombre grand de Percherons et Manceaulx (4), bons estudiants, jeunes assez..., apprenoient à estre tesmoings, et en cestuy art profictoient si bien que, partants du lieu et retournés en leur province, vivoient honestement du mestier de tesmoignerie, rendants seur tesmoignage de toutes choses à ceulx qui plus donnoient par journée, et tout par Ouï-dire. »

Après cela, on conçoit que les tapisseries du pays de Satin soient décorées de dessins et de monstres hideux, hurlants, grimaçants, inconnus en zoologie, et d'animaux connus en zoologie, mais merveilleusement dressés pour le plaisir des yeux.

Ainsi « y vismes, poursuit le romancier-médecin, que n'avions encores vu ; entre aultres y vismes divers éléphants, en diverse contenance (5) : sus touts j'y notai les six masles et six femelles, présentés à Rome au théatre par leur instituteur (6), au temps de Germanicus, nepveu de l'empereur Tibere, éléphants doctes, musiciens, philosophes, danseurs, pavaniers (7), baladins : et estoient à table assis

(1) « Ludovic Vartomanni de Bologne, auteur d'un voyage dans l'Afrique et l'Asie écrit en italien. » (Bibliophile Jacob.)

(2) Pierre Alvarez Capral, Portugais qui fit, en 1550, un voyage à Calcutta qu'on trouve dans le IIIe volume des *Navigations* recueillies par Ramusio. Dans plusieurs des éditions anciennes ce nom est écrit Alliares, Alliates.

(3) « Jeu de mots sur menthe et menterie. » (Bibliophile Jacob.)

(4) Les Percherons et les Manceaux ont, comme les Gascons, la réputation d'être très hâbleurs.

(5) Posture, maintien, du latin *continentia*.

(6) Celui qui les avait dressés.

(7) Danseurs de pavane ou de padouane, espèce de danse cultivée ou inventée à Padoue, selon Ménage. La pavane se dansait encore au XVIIe siècle.

en belle composition, buvants et mangeants en silence, comme beaulx-pères (1) au réfectoir (2). Ils ont le museau long de deux coubdées (3), et le nommons proboscide (4), avecques lequel ils puisent eau pour boire, prennent palmes (5), prunes et toute sorte de mangeailles, s'en deffendent et offendent (6) comme d'une main (7) : et au combat jectent les gens hault en l'aer, et à la chute les font crever de rire (8). Ils ont moult (9) belles et grandes aureilles de la forme d'un van. Ils ont joinctures et articulations és jambes : ceulx qui ont escript le contraire, n'en virent jamais qu'en paincture (10). Entre leurs dents ils ont deux grandes

(1) En tête du IVᵉ livre de *Pantagruel* on lit : « Composé par M. François Rabelais, docteur en médicine et Calloier des isles Hyères. »

Calloier, de καλός et ἱερός, que les jésuites et les moines traduisaient par « bon père », était traduit par « beau-père » par les mauvaises langues.

Or ça, Jacobins, Cordeliers,
Augustins, Carmes, Bordeliers,
D'où vient qu'on vous nomme beaux-pères ?
C'est qu'à l'ombre du crucifix,
Souvent faites filles et fils
En accointant les belles-mères.

(2) On peut avoir une idée du haut degré d'intelligence et d'éducabilité de l'éléphant d'Afrique en consultant les annalistes romains des guerres contre Pyrrhus et les Carthaginois. Elien, Plutarque, Solin, Pline, Tretzes, n'ont même pas craint de donner à cet animal des mœurs raisonnées, une religion, etc.

Se abluant et purificant, dein adorant solem et lunam.
Cadavera sui generis sepeliunt.
Sagittas extrahunt tanquam chirurgi periti, etc.

(3) Ancienne mesure correspondant à la longueur de la portion du membre supérieur de l'homme comprise entre le coude et l'extrémité des doigts.

(4) Trompe, du grec προβοσκίς. L'éléphant est un pachyderme de l'ordre des Proboscidiens.

(5) Des branches garnies de feuilles, du latin *palma*.

(6) Attaquent, du latin *offendere*.

(7) *Veteres proboscidem elephanti manum appellaverunt.* (VARTOMANUS *apud* Gesner, cap. *De Elephanto.*) Consult. aussi ARISTOTE, *De Part. anim.* l. II, ch. XVI, et le même, *Hist. animal.* l. II, ch. I.

(8) Voy. PLINE, l. VIII, ch. II et III.

(9) Bien, très belles, du latin *multum*.

(10) C'est Ctésias, médecin d'Artaxerxès Mnémon, qui a écrit le premier que l'éléphant avait les jambes sans articulations, qu'il ne pouvait se cou-

cornes, ainsy les appelloit Juba (1); Pausanias dist estre cornes, non dents (2); Philostrate tient que soient dents, non cornes (3) : ce m'est tout un, pourvu qu'entendiez que c'est le vrai ivoire (4), et sont longues de trois ou quatre coubdées, et sont à la mandibule supérieure (5), non inférieure.

« Si croyez ceulx qui disent le contraire, vous en trouverez mal, voire fust-ce Elian, tiercelet de menterie (6). Là, non ailleurs, en avoit vu Pline, dansants aux sonnettes sus chordes, et funambules (7) : passants aussy sus les tables en plein banquet sans offenser (8) les buveurs buvants.

« J'y vid un rhinoceros, du tout semblable à cestuy que Henry Clerberg (9) m'avoit aultresfois monstré : et peu différoit d'un verrat qu'aultresfois j'avois vu à Limoges, exceptez qu'il avoit une corne au mufle longue d'une coubdée, et poinctue, de laquelle il ausoit entreprendre un éléphant en com-

cher ni se redresser, et que, lorsqu'il était blessé, il s'appuyait contre un arbre pour se soutenir, etc. Cette fable a été acceptée par Aristote, Diodore de Sicile, Strabon, saint Ambroise, Cassiodore, etc. Ce qui a pu l'accréditer, c'est sans doute :

A) La forme cylindrique des jambes de l'éléphant qui ont l'air d'être tout d'une pièce et sur lesquelles on aperçoit difficilement la trace des jointures ;

B) Le mode de flexion des jambes qui est différent du mode de flexion des jambes des chevaux, parce que les jambes ne sont pas conformées sur le même plan dans les deux espèces ;

C) Le fait que l'éléphant, appuyé sur ses quatre membres comme sur quatre colonnes, dort souvent debout.

(1) Noms de deux rois de Mauritanie, dont le second, vaincu par les Romains, a écrit à Rome des ouvrages sur l'histoire, la géographie, etc.

(2) Pausanias, *les Éliaques*.

(3) Philostrate, *Vie d'Apollon*, II, 13.

(4) Voy. Anat. descriptive, Appareil digestif : *Les dents, comme un rouge*.

(5) La mâchoire supérieure. Cette observation est exacte, ainsi que celle concernant l'ivoire des défenses des éléphants.

(6) Triple menteur. L'*Histoire des animaux* d'Elien est pleine d'erreurs.

(7) Et marchant sur la corde, du latin *funis*, corde, et *ambulo*, je marche.

(8) Sans attaquer, du latin *offendere*.

(9) Encore orthographié Hans Cleberg et Hane Clebeir, personnage inconnu.

bat, et d'icelle le poignant (1) soubs le ventre (qui est la plus tendre et débile partie de l'éléphant) (2), le rendoit mort par terre. J'y vid trente-deux unicornes (3) : c'est une beste félonne (4) à merveilles, du tout semblable a un beau cheval, excepté qu'elle ha la teste comme un cerf, les pieds comme un éléphant, la queue comme un sanglier, et au front une corne aigue, noire et longue de six ou de sept pieds, laquelle ordinairement luy pend en bas comme la creste d'un coq d'Inde : elle (5) quand veult combattre, ou aultrement s'en aider, la lève roide droicte. Une d'icelles je vid, accompagnée de divers animaulx saulvages, avecques sa corne emunder (6) une fontaine... purifiant l'eau d'ordure ou venin... et ces animaulx divers en seureté venoient boire après elle...

(1) Le piquant, du latin *pungere*.

(2) « Le rhinocéros, dit Pline, est l'ennemi né de l'éléphant. Il aiguise sa corne sur une pierre ; dans le combat, il vise au ventre, sachant que c'est l'endroit le plus vulnérable, et tue ainsi l'éléphant. » L'inimitié de l'éléphant et du rhinocéros est un conte comme l'amitié de cet animal et du tigre.

(3) « Vous les nommez licornes. » (Alphabet de l'auteur.) La licorne a été également appelée unicorne et monocéros par Pline, auquel Maître François a emprunté ces détails, ainsi que beaucoup d'autres qui précèdent ou qui suivent. « Pline, assurent Esmangart et Johanneau, est, de tous les auteurs anciens, celui que Rabelais a mis le plus souvent à contribution : on dirait qu'il le possédait par cœur. En effet, Rabelais était le Pline de son temps ; et il est encore aujourd'hui regardé, ainsi que l'a très bien dit Nodier, comme le plus universel et le plus savant des écrivains : c'était une encyclopédie vivante. »

(4) Méchante.

(5) Celle-ci, la licorne.

(6) Faire disparaître ce qu'il y a d'inutile ou de nuisible.

« C'est ici, prétend Le Duchat, une raillerie contre P. Jove, qui, au XVIIIe livre de son histoire, a attribué à la corne des monocéros, que nous appelons licornes, cette merveilleuse propriété sur la foi des peuples du royaume de Goianne en Afrique. »

Bien que les Anciens aient parfaitement connu les deux espèces de rhinocéros, celle à deux cornes et celle à une corne, la description que Rabelais donne de l'unicorne est tellement fantaisiste qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour y reconnaître le rhinocéros à une corne, monocéros ou licorne. D'autant plus de bonne volonté que les trois unicornes achetés par Pantagruel dans l'île de Medamothi ont la peau couverte de poil, alors que le rhinocéros a la peau glabre. Pour traiter

« J'y vid un chaméléon, tel que le descript Aristote, et tel que me l'avoit quelquesfois monstré Charles Marais (1), médicin insigne (2) en la noble cité de Lyon sus le Rhosne ; et ne vivoit que d'aer (3) non plus que l'aultre (4).

entièrement la question de l'animal décrit ici sous le nom d'unicorne ou de licorne, il me faudrait entrer dans une discussion qui m'entraînerait trop loin. J'observerai seulement qu'il est possible qu'il y ait en Afrique quelque espèce d'Antilope à une corne ou plutôt à deux cornes soudées en une seule, dont les Anciens aient eu connaissance et que nous ne nous soyons pas encore procurée. J'ajouterai aussi que plusieurs espèces animales différentes, définies par ce caractère de n'avoir qu'une seule corne comme le rhinocéros, ou même qu'une seule grande dent comme la licorne marine, le Narval monocéros, mammifère de l'ordre des Cétacés monodontes, ont été réunies sous le même nom et ont jeté parmi les savants de la confusion. Il est singulier de voir combien il s'est débité, chez nos pères, de poussière de la corne de la licorne dont le blason seul a gardé le dessin précis.

Ayons de l'eau de ces lycornes
Qui sert fort contre le poison.

(CHICHEFACE, *Recueil de poésies françaises*, t. XI, p. 291.)

Pierre Pomet, le célèbre apothicaire du XVIIe siècle, a avoué, il est vrai, que les tronçons de cette corne, vendus alors à Paris comme ailleurs, étaient des défenses de narval. (POMET, *Hist. des drogues*, 2e part., ch. XXIII, p. 78, et *les Repas*, pp. 22 et suiv.)

(1) Charles Maris dans quelques éditions.

(2) Distingué, remarquable, du latin *insignis*.

(3) Le caméléon vulgaire (*Chamæleo vulgaris*, Daudin ; *Lacerta Chamæleo*, Linné) est un reptile saurien, propre à l'ancien continent. « Cet animal, dit Pline, est le seul qui ne boive ni ne mange ; seulement il hume l'air, se tenant debout, et ne vit d'autre chose. » Solin, Ovide, Stobie, saint Augustin ont soutenu la même opinion. Ce qui lui a donné vraisemblablement naissance, c'est que, lorsque le caméléon aspire l'air, comme ses poumons sont très développés, l'air lui remplit tout le corps comme s'il se versait dans ses intestins et dans son estomac. Il faut ajouter à cela que le caméléon, de même que la plupart des reptiles qui ont peu de sang, et le sang froid, peut, sans paraître souffrir, jeûner pendant longtemps. Bien qu'il n'y ait guère d'apparence qu'un animal auquel la nature a donné des dents, un estomac, tout un appareil digestif, ne soit destiné à ne digérer que de l'air, il a fallu les expériences décisives de Laudius, de Belon, de Pieresc pour détruire ce préjugé. Le caméléon se nourrit d'insectes, qu'il saisit de fort loin avec sa langue effilée et gluante qu'il darde hors de sa bouche à une distance presque égale à la longueur de son corps.

(4) Dans les pages que Rabelais a consacrées à l'anatomie comparée,

« J'y vid trois hydres, telles qu'en avois ailleurs aultresfois vu. Ce sont serpents, ayants chascun sept testes diverses (1).

il est une autre erreur que je tiens à relever de suite; c'est celle qui concerne le mode de développement des Ursidés.

« Un procès à sa naissance première, avoue le juge Bridoye, me semble comme à vous aultres, Messieurs, informe et imparfaict. Comme un ours naissant n'ha pieds, ne mains, peau, poil, ne teste : ce n'est qu'une pièce de chair, rude et informe. L'ourse, à force de leicher, la met en perfection des membres... Ainsy voi-je, comme vous aultres, Messieurs, naistre les procès à leurs commencements, informes et sans membres. Ils n'ont qu'une pièce ou deux : c'est pour lors une laide beste. Mais lorsqu'ils sont bien entassés, enchassés et ensachés, on les peult vraiment dire membrus et formés... Les sergents, huissiers, appariteurs, chiquaneurs, procureurs, commissaires, advocats, enquesteurs, tabellions... succants bien fort, et continuellement, les bourses des parties, engendrent à leurs procès, teste, pieds, gryphes, bec, dents, mains, vènes, artères, nerfs, muscles, humeurs. »

Parmi les mammifères, il n'y a que les Marsupiaux qui mettent bas des petits incomplètement développés. Pline, Aristote, Elien et les poètes de l'antiquité ont supposé qu'il en était de même des Ursidés et que c'est en léchant ses petits que la femelle de l'ours parvenait à leur donner la forme qu'ils doivent avoir. « Ce qu'enfante l'ours, a écrit Ovide, ce n'est pas un petit, mais une chair mal vivante que la mère façonne en membres en la léchant et qu'elle amène ainsi à la forme qu'elle désire. » On dit encore proverbialement aujourd'hui d'un homme mal tourné, déplaisant, que « c'est un ours mal léché ». Au moyen âge, Solin a attribué l'état d'imperfection des oursons nouveau-nés à ce que la gestation de l'ourse ne dure que peu de temps, trente jours environ. Les oursons sont complètement formés dans le sein de leur mère, qui les porte pendant sept mois et non pendant trente jours, et si les jeunes ours ont paru au premier coup d'œil informes aux Anciens, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres. (Pour détails complémentaires, voy. Matthiole, *Commentaires sur Dioscoride*, et Aldrovande, *De Quadruped. digit.*)

(1) L'hydre la plus célèbre est celle qui a ravagé les environs du marais de Lerne, près d'Argos. Elle avait sept têtes, et, quand on en coupait une, il en revenait plusieurs autres à la place. C'est Hercule qui les a coupées — d'aucuns disent brûlées — toutes d'un seul coup. La lutte épique de l'hydre de Lerne contre Hercule constitue le second de ses douze travaux.

L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts.

(Virgile, *Énéide*, trad. de Delille.)

Quand je vis en sursaut une bête effroyable,
Chose étrange à conter, toutefois véritable,
Qui plus qu'une hydre affreuse à sept gueules meuglant,
Avait les dents d'acier, l'œil horrible et sanglant.

(M. Régnier, Épître I.)

« J'y vid quatorze phénix. J'avois leu en divers auteurs qu'il n'en estoit qu'un en tout le monde, pour un age (1) : mais selon mon petit jugement, ceulx qui en ont escript n'en virent onques ailleurs qu'au pays de tapisserie, voire fust-ce Lactance Firmian (2).

« J'y vid la peau de l'Asne d'or d'Apulée (3).

« J'y vy trois cents et neuf pélicans (4), six mille et seze oiseaulx séleucides (5), marchants en ordonnance et dévorants les saulterelles parmi les bleds, des cynamolges (6),

(1) « Le phénix d'Arabie, dit Pline, l'emporte sur tous les autres oiseaux. Toutefois je ne sais si ce qu'on en rapporte est fabuleux ou véritable, savoir: qu'il n'y en aurait qu'un seul au monde et qui, encore, ne se laisse voir que dans des circonstances extraordinaires. Du reste, on dit que le phénix est de la taille de l'aigle, jaune doré par derrière et rouge pourpre sur le reste du corps. Il a la queue bleue entremêlée de plumes incarnat et la tête surmontée d'un panache magnifique. Mamilius, illustre sénateur romain, est le premier qui en ait écrit avec détail. Il dit que jamais homme n'a vu le phénix manger, et qu'en Arabie cet oiseau est consacré au soleil et vit six cent soixante ans. Il ajoute que, se sentant vieux, il se fait un nid avec de l'écorce de cannelle et de l'encens et meurt dessus, et que de ses cendres sort un ver qui se change bientôt après en oiseau. »

Cette fable égyptienne, dans laquelle on a trouvé une des preuves de la résurrection de la chair, a été accueillie et vulgarisée par les premiers auteurs chrétiens, par saint Cyrille, saint Épiphane, saint Ambroise, Tertullien, etc.

Il est possible que ce soit la vue d'un de ces brillants oiseaux des régions tropicales qui ait fait inventer l'histoire du phénix et inspiré l'idée de forger à cet animal inconnu des mœurs aussi extraordinaires que son plumage. On suppose, non sans quelque apparence de raison, que ce peut être le faisan doré de Chine ou l'oiseau de paradis.

(2) On a attribué à cet auteur, surnommé le Cicéron chrétien, un poème *Du Phénix*, qu'il aurait composé avant sa conversion.

(3) Apulée Lucius, auteur latin, né vers 114 en Afrique. Le plus connu de ses ouvrages est *la Métamorphose* ou *l'Ane d'or*, roman fantastique en onze livres, dont la magie forme le principal ressort. On y trouve le délicieux épisode de Psyché, si admirablement imité par La Fontaine.

(4) Voy. plus loin *Onocrotales*.

(5) « On nomme séleucides certains oiseaux qu'à la prière des habitants du mont Cassin Jupiter envoie contre les sauterelles qui ravagent leurs moissons. On n'a pas encore découvert d'où ils viennent, ni dans quels lieux ils vont ; on ne les voit que quand on a besoin de leurs secours. » (Pline.) Apollon, comme dieu destructeur des sauterelles, avait un temple à Séleucie, en Cilicie.

(6) Oiseaux qui font leurs nids avec des brins de cinnamome (*cina-*

des argathyles (1), des caprimulges (2), des thynnuncules (3), des crotenotaires (4), voire, di-je, des onocrotales avecques leur grand gosier (5), des

molgus). « En Arabie, l'oiseau nommé cannellier construit son nid de brins de cannelle. Les habitants abattent ces oiseaux avec des flèches garnies de plomb ; ils en font un objet de commerce. » (Pline, l. X, ch. xxxiii.) On disait aussi *cinnamologos, cinnamulgus, cinnamus, cinamulgos*, etc.

(1) Sorte d'hirondelles (hirondelles d'eau, hirondelles de rivage, argatiles, ergatiles), selon les uns, de loriots, selon les autres, qui font leurs nids avec du chanvre et des étoupes. (Voy. Pline, l. X, ch. xxxiii, addition de Du Pinet et Gesner, *De avium naturâ, de hirundinibus ripæriis.*)

(2) Tette-chèvre ou engoulevent, *caprimulgus*, du latin *capra*, chèvre, et *mulgere*, traire (Pline, l. X, ch. xl). Cet oiseau, encore appelé *agothilem*, *caprimulgus ægothelas*, *crapaud-volant*, *fresaie*, *sèche-terrine*, etc., se nourrit de guèpes, de scarabées, de cantharides (Klein, Charleton, etc.). C'est une variété d'orfraies. Il résulte de recherches de Schwenckfeld que jamais une chèvre ne s'est laissé téter par un oiseau quelconque.

(3) Sortes de thons, du latin *thynnus* ou *thunnus*, formé du grec θύννος, thon. La pêche du thon s'est faite dans la Méditerranée dès la plus haute antiquité. Le garum retiré du thon était très recherché par les gourmets de l'ancienne Rome.

« Je suis fille d'un thon, a écrit Martial à un de ses amis, en lui envoyant du garum préparé avec ce poisson ; si je l'étais d'un scombre (maquereau), je ne l'aurais pas été envoyé. »

(4) Notaires crottés, jeu de mot avec onocrotales.

(5) Pélican. Des deux noms *pélican* et *onocrotale* que les Anciens ont donné à ce grand oiseau, le dernier a rapport à son étrange voix (du grec ὄνος, âne, et κρόταλος, son rude et âpre), qu'ils ont comparée au braiment d'un âne. « Le premier nom pelecan, dit Buffon, a été le sujet d'une méprise d'Aristote, et même de Cicéron et de Pline ; on a traduit *pelecan* par *platea*, ce qui fait confondre le pélican avec la spatule, et Aristote lui-même, en disant du pelecan qu'il avale des coquillages minces et les rejette à demi digérés pour en séparer les écailles, lui attribue une habitude qui convient mieux à la spatule, vu la structure de son œsophage ; car le sac du pélican n'est pas un estomac où la digestion soit seulement commencée, et c'est improprement que Pline compare la manière dont l'onocrotale (pélican) avale et reprend ses aliments à celle des animaux qui ruminent. »

J'inclinerai, pour ma part, assez volontiers à croire que Rabelais a entendu désigner par *onocrotale* le pélican, ainsi qu'en font foi les mots « grand gosier », et par pélican l'oiseau dont on a fait le symbole de la tendresse maternelle et aussi de la chute de l'homme par Satan et de sa rédemption par le sang de Jésus-Christ (saint Jérôme, saint Augustin, etc.). Cet oiseau, qui s'ouvre la poitrine de son bec pour nourrir ses petits de son sang, n'est pas moins fabuleux, en effet, que l'acte qu'on lui prête. Il est teint de vert et de jaune, tandis que le pélican

stymphalides (1), harpyes (2), panthères (3), loups

véritable est de couleur blanche; on le dessine avec un bec court et aigu, tandis que le bec du pélican véritable est large et aplati; on lui donne la grosseur d'une poule ou d'un pigeon, tandis qu'il devrait avoir celle d'un cygne; on lui attribue des doigts divisés, tandis qu'il devrait avoir les pieds palmés comme la plupart des oiseaux aquatiques; on le gratifie enfin d'un cou cylindrique, tandis que le pélican véritable porte, au-dessous du bec, un jabot qui lui pend sur la poitrine.

Voici, je crois, ce qui a donné lieu à la légende du pélican.

Dès que cet oiseau aperçoit le poisson qu'il convoite, il s'élance rapide; à l'aide de ses longues ailes, il bat la surface de l'eau sur une assez grande étendue, en étourdissant par ce moyen les poissons, petits et grands, qu'il a dès lors tout le temps de choisir et de déposer dans la poche placée sous sa mandibule inférieure. Cette poche remplie, il gagne le rivage, où, sur un point escarpé, il va satisfaire son vorace appétit.

Si c'est une mère et si, autour d'elle, ses petits se pressent affamés, elle leur dégorge la nourriture qui, dans son jabot, a subi une première macération. Fréquemment ces débris de poissons laissent quelques traces sanguinolentes qui tranchent avec éclat sur le plumage blanc de l'oiseau et font croire que celui-ci s'est blessé.

(1) Oiseaux d'une grandeur prodigieuse qui hantaient le lac Stymphale et dont le bec était si fort et si dur qu'il perçait le fer. Hercule les tua à coups de flèches.

« *Stymphalidas pepulit volucres discrimine quinto.* Dans son cinquième travail, Hercule a abattu les Stymphalides. »

Lucrèce a fait des Stymphalides des oiseaux de proie à ongles crochus.

«... *Uncisque timendæ*
Unguibus Arcadiæ volucre s stymphala colentes.

Il faut redouter les oiseaux d'Arcadie aux ongles recourbés, habitant le lac Stymphale. » (Lucrèce, l. V.)

(2) En grec ἅρπυια, fait de ἁρπάζειν, ravir, enlever, parce que les harpies très voraces enlevaient tout. Oiseaux monstrueux et fabuleux qui avaient un visage de femme, « le col tors, les pattes pelues » (l. V, ch. II), le corps et les ailes d'un vautour et qui infectaient tout ce qu'ils touchaient.

(3) Depuis Aristote et Pline jusqu'aux naturalistes de nos jours, on s'est toujours disputé sur la détermination exacte des trois félins auxquels on a donné les noms de panthère, de léopard et d'once, et qu'on a considérés tantôt comme des variétés, tantôt comme des espèces distinctes.

Ceux qui considèrent la panthère et le léopard comme des variétés parce qu'aucun naturaliste n'a réussi à établir les caractères qui les distinguent n'oublient qu'une chose, c'est que les Romains, qui ont donné deux noms différents à ces animaux, ont eu beaucoup plus d'occasions de les étudier que nous. Il nous serait bien difficile aujourd'hui de réunir un nombre de peaux de panthères et de léopards égal au nombre de ces animaux vivants qui concouraient à un seul combat de bêtes chez les Romains.

garoux (1), onocentaures (2), tigres (3), léopards (4), hyènes (5), camélopardales (6), origes (7), dorca-

(1) Loups dont il faut se garer. « Les loups seront loups et hommes, loups garoux et lutins, comme furent Lycaon, Bellerophon, Nabuchodonosor, » dit Rabelais dans le chapitre III du livre III. Par loups-garous, Maître François a donc entendu les hommes changés en loup. Ce qui a pu donner à croire à la transformation d'un homme en loup est vraisemblablement la forme de folie appelée lycanthropie (de λύκος loup et ἄνθρωπος, homme) presque inconnue de nos jours, mais très commune au moyen âge.

(2) Bêtes monstrueuses résultant de l'accouplement du taureau et de l'ânesse. Elles avaient les pieds de devant conformés comme des mains, le corps d'un homme, la tête d'un âne et cherchaient à imiter, sans y parvenir, la voix humaine.

(3) Les Romains semblent avoir à peu près complètement ignoré l'existence du tigre royal avant l'ère actuelle; mais lorsqu'ils étendirent leurs frontières jusqu'à l'empire des Parthes, ceux-ci leur livrèrent des tigres qui furent conduits en Italie. Pline dit que Scaurus exhiba, le premier, en 743 de la fondation de Rome, un de ces félins dompté, enfermé dans une cage.

(4) Le léopard des Anciens, *Leopardus Antiquorum*, est le léopard d'Afrique. Les Grecs l'appelaient *pardalis* et Aristote en a parlé souvent. Le mot *pardus* est plus récent. Lucain et Pline sont les premiers qui l'aient employé. Celui de *leopardus* paraît avoir été créé par Julius Capitolinus à la fin du IIIe siècle, où il était admis que cet animal, était un métis provenant du lion et de la panthère. Pline a écrit « que le lion sent quand la panthère mâle s'est approchée de la lionne et en tire vengeance ».

(5) Les hyènes sont des animaux qui ont singulièrement prêté à la superstition. Les Anciens ont écrit que l'hyène était alternativement mâle pendant six mois et femelle pendant autant de temps, qu'elle savait imiter la voix humaine, que la couleur de son poil et celle de ses yeux étaient changeantes, etc. Cet animal est appelé tantôt *hyæna*, tantôt *glanus* par Aristote. (*Hist. anim.*, lib. III, cap. v.) Les auteurs latins ont conservé le nom de *hyæna*, mais celui de *ganus* ou *gannus* et celui de *belbus* a été employé par Gesner. (*Hist. quadrup.*, p. 555.) Cuvier a très bien expliqué pourquoi on a pu croire au changement successif de sexe de ce quadrupède.

(6) « Chameau moucheté » (PLINE). Ce chameau moucheté, c'est la girafe, *Camelopardus girafa*, du latin *camelus*, chameau, et *pardus*, panthère. La girafe n'est pas seulement un composé de panthère et de chameau, ainsi que l'a dit Horace, mais bien de plusieurs animaux. Elle a la tête et le corps du cheval, le cou et les épaules du chameau, les oreilles du bœuf, la queue de l'âne, les jambes de l'antilope, le pelage de la panthère.

(7) C'est l'*Oryx beisa*, ruminant de la famille des Antilopidés. « Sa couleur, dit Oppian (ce qui est exact), ressemble au lait du printemps; il n'a que les joues noires. » Dans les chambres de la grande pyramide de Chéops,

des (1), cémades (2), cynocéphales (3), satyres (4), cartasonnes (5), tarandes (6), ures (7), monopes (8), pégases (9),

on voit souvent cette antilope représentée avec une seule corne, et on a voulu en conclure que c'est l'oryx qui a donné naissance à la fable de la licorne. Voici ce que Pline en a dit : « Les déserts de l'Afrique produisent l'oryx qui ne boit jamais dans ces lieux toujours arides et qui lui-même est d'une grande ressource pour les voleurs gétules qui trouvent dans son corps des poches remplies d'une liqueur très salubre. »

(1) La gazelle commune, du latin *Gazella dorcas*. (Voy. Elien, *Nat. des anim.*, l. XIV, ch. xv.) Le dorcas d'Aristote n'est pas la gazelle, mais le chevreuil.

(2) Faons de cerfs. (Larousse.)

(3) « Animaux des Indes qui ont un corps humain avec une tête de chien et qui aboient au lieu de parler, » dit Elien (l. VI, ch. xlvi).

(4) « Animaux qui vivent aux Indes et ressemblent aux satyres de la fable, » dit encore Elien (l. XVI, ch. xxi).

« Les cynocéphales et les satyres sont d'un naturel plus farouche que les autres singes... Les Minisminiens, qui font partie des Éthiopiens nomades, se nourrissent du lait des animaux que nous nommons cynocéphales. Ils en forment des troupeaux, ne réservant qu'un très petit nombre de mâles pour la reproduction, » a écrit d'autre part Pline (l. XXXI, ch. lv, et l. VII, ch. xxxi).

Sauf le *cynocéphale gelada*, tous les autres cynocéphales, c'est-à-dire les singes à tête de chien (du grec κύων, chien, et κεφαλή, tête), étaient connus d'Hérodote, de Plutarque, etc. Un d'entre eux a été adoré par les Égyptiens sous le nom de *Toth* et *Och*. Ce sont les plus hideux, les plus grossiers et les plus repoussants de tous les quadrumanes.

Il est plus que probable que tout ce que les Anciens nous ont transmis sur les satyres, les faunes et les sylvains tire son origine de l'histoire mal connue des Anthropoïdes. La peau de satyre que saint Augustin a vue à Rome était une peau de gorille, et les peaux de satyres suspendues par Hennon dans le temple de Junon Astarté, à Carthage, des peaux de chimpanzés. (Voy. *Hannonis Periplus, græce cum annotationibus*, édit., J. L. Friburgi, 1803, in-4.)

(5) « Cartazanous, nom que les Indiens donnent à la licorne. » (Elien, l. XVI, ch. xx.) Les Persans appellent *cartazonon* une sorte d'âne sauvage fabuleux, dont le front est armé d'une longue corne.

(6) Rennes, du latin *tarandus*.

(7) L'aurochs, le bison européen, le *tur* des Lithuaniens. L'urus a été chassé dans l'Europe centrale jusqu'au temps de Jules César. On ne le trouve plus aujourd'hui que dans la forêt Bralowicza, en Lithuanie.

(8) Animaux de Pœonie, de la grosseur d'un taureau. « On dit que, lorsqu'ils sont poursuivis, ils lancent des déjections mortelles pour ceux qu'elles atteignent. » (Elien, l. VII, ch. iii.)

(9) Chevaux ailés. « Je mets au rang des fables, dit Pline, les pégases

cèpes (1), néades (2), prestères (3), cercopithèques (4), bisons (5), musmones (6), bytures (7), ophyres (8), striges (9),

à tête de cheval et les griffons aux oreilles saillantes, au bec crochu, les premiers dans la Scythie, les seconds dans l'Éthiopie. Je ne crois pas plus aux sirènes, quoique Donon, père de Cléarque, auteur célèbre, affirme qu'elles existent dans l'Inde. » (PLINE, l. X, ch. XLIX, et l. VIII, ch. XXI.)

(1) On doit peut-être lire Cepphes. Divers auteurs prétendent que les Anciens ont désigné sous ce nom la harpie. D'autres, et c'est le plus grand nombre, traduisent *cepphus* par foulque. Le foulque est un oiseau aquatique appelé aussi diable, à cause de sa couleur noire. (Voy. *Histoire des animaux* de GESNER, l. III, *de haro*.)

Cèpes, néades, prestères, cercopithèques manquent dans les éditions de Hollande et dans les trois éditions de Lyon (1573-1584 et 1600.)

(2) Voy. p. 353, note 7.

(3) Stères ou prestères, serpents venimeux de Lybie qui cheminaient, croyait-on, la bouche ouverte, semant du venin autour d'eux et dont la morsure provoquait une telle enflure du corps humain qu'il finissait par éclater. (Voy. p. 132, note 6.)

(4) « Animaux qui ont la tête noire, le poil de l'âne et qui ne diffèrent des autres singes que par la voix. » (PLINE.)

Les cercopithèques de Pline, de Varton et d'Isidorus sont les guenons ou singes à grande queue, du grec κέρκος, queue, et πίθηκος, singe. Les cercopithèques appartiennent tous à l'ancien continent. Les principales espèces sont la mone, le patas ou singe rouge, l'ascagne ou blanc-nez, etc.

(5) Le bison d'Amérique ou le *buffle*, comme l'appellent les Américains.

(6) « Moutons d'Espagne dont la toison ressemble plutôt à du poil de chèvre qu'à de la laine, » dit Pline (l. VIII, ch. XLIX). C'est le mouflon (*Musimon musmon*) qui paraît être la souche primitive de toutes les autres races de moutons.

(7) Ou Biures (*Biurus*, de *bis*, deux, et οὐρά, queue), animaux à deux queues qui rongent les vignes, au dire de Cicéron. (Voy. PLINE, l. XXX, ch. XV.)

(8) Selon Hesychius et Varinus, l'*ophiurus* est un oiseau d'Éthiopie qui a une queue de serpent; du grec ὀφίουρος, qui a la queue d'un serpent. (GESNER, *Histoire des animaux*, l. III.) On disait autrefois : *Africa portentosa*, l'Afrique est la terre des monstres. L'*orphiurus* était un des plus merveilleux.

(9) Oiseaux qui se faisaient téter par les enfants avant de les mettre en morceaux et dont le cri et le vol avaient quelque chose d'effrayant.

Quels sont ces oiseaux? C. Poinsinet de Sivri veut que ce soit notre grimpereau ou torche-pot. Brottier pense que c'est le hibou d'Orient, « oiseau si vorace, dit-il, qu'il entre la nuit dans les maisons et qu'il déchire les enfants ». Brottier s'appuie sur l'autorité d'Asselquis. (*Voyage dans le Levant*, t. II, p. 19.)

gryphes (1). J'y vid la Mi-quaresme à cheval (2), la mi-aoust et la mi-mars (3) luy tenoient l'estaphe (4).

« J'y vid une rémore (5), poisson petit, nommée échineis des Grecs, auprès d'une grande nauf (6), laquelle ne se mouvoit, encores qu'elle eust pleine voile en haulte mer : je croi

« Ovide en a fait mention en ces termes :

Grande caput, stantes oculi, apta rapinæ :
Canities pennis, unguibus hamus inest.
Est illis strigibus nomen ; sed nominis hujus
Causa, quod horrendâ sidere solent.

« Les striges ont la tête grosse, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçons; on les nomme striges parce qu'ils ont l'habitude de pousser pendant la nuit un cri âcre. » (*Stridor* en latin signifie craquement, grincement, bruit désagréablement entrecoupé semblable à celui d'une scie.)

A Rome, du temps des Césars, les sorcières et les magiciennes étaient appelées *striges* ou *volatices*, parce qu'on supposait qu'elles pouvaient prendre la forme de ces oiseaux.

(1) Oiseau plus gros qu'un lion, aux ongles formidables, au bec long et pointu, qui déterrait l'or et le gardait dans les montagnes des Indes. Pantagruel et ses officiers furent conduits au port de Condemnation par « certains gryphons de montagnes » (l. V, ch. XIII). Une planche du *Livre des Merveilles*, de H. de Mandeville, représente le combat d'un griffon et d'un centaure avec une explication du motif qui anime ces deux bêtes l'une contre l'autre.

(2) L'auteur fait allusion ici à une vieille coutume tourangelle et berrichonne. On s'amusait, il y a quelques années encore, en Touraine et dans le Berry, à envoyer dans un carrefour ou carroi solitaire, le soir qui précède le vingtième jour de la sainte Quarantaine, quelque nigaud attendre jusqu'au lever du jour la Mi-Carême à cheval, en lui promettant que celle-ci le comblerait d'échaudées — gâteaux secs et triangulaires de la Mi-Carême, — en échange d'une botte de foin. J'ai connu un jeune homme qui est allé ainsi faire le guet, à deux reprises différentes, au même endroit, et qui, la seconde fois, est revenu chez lui roué de coups par le bon apôtre qui, le visage barbouillé de suie et déguisé en femme, jouant le rôle de la Mi-Carême, avait prétendu que la botte de foin offerte n'avait pas le poids voulu.

(3) Mars tombant en Carême, on comprend que la mi-mars accompagne la mi-carême, mais que vient faire ici la mi-août? Est-ce un nouveau jeu de mots du grand moqueur ? Est-ce, comme le prétendent Esmangart et Johanneau, parce que, les chattes étant plus amoureuses pendant le carême, on y entend davantage de *miaou ?* Je ne voudrais pas dire non.

(4) L'étrier, on dit encore estafier, estafette.

(5) Voy. p. 133, note 5, et p. 350, note 5.

(6) Navire, du latin *navis*.

bien que c'estoit celle de Periander le tyran, laquelle un poisson tant petit arrestoit contre le (1) vent. Et en ce pays de Satin, non ailleurs, l'avoir vue Mutianus (2)...

« J'y vid des sphinges (3), des raphes (4), des oin-

(1) Périandre, tyran de Corinthe, un des sept Sages de la Grèce. Il régnait 625 ans avant Jésus-Christ et a publié un *Poème moral*, dont les fragments sont édités d'ordinaire avec les sentences de Théognis, les vers dorés de Pythagore et de Solon, etc.

(2) Les Anciens rapportent qu'un navire fut envoyé à Corcyre par ordre de Périandre ; l'équipage avait pour mission d'immoler une partie des enfants nés à Corcyre ; malgré un vent favorable, le navire restait immobile, arrêté par un grand nombre de remoras, qui, en souvenir de ce fait miraculeux, furent dès lors honorés dans les temples de Vénus.

(3) Animaux dont Pline a parlé en ces termes (l. VIII, ch. xxi) : « *Spinges fusco pilo, mammis in pectore geminis, Æthiopia generat, multaque alia monstra similia.* — Avec beaucoup d'autres monstres, l'Éthiopie produit les sphinx au poil brun et aux deux mamelles pectorales. » Le sphinx de Thèbes, dont Œdipe a deviné la dernière énigme, a inspiré maints poètes anciens et modernes.

Né parmi les rochers, au pied du Cithéron,
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissant contre nous l'artifice et la rage !

(Voltaire.)

(4) Loups-cerviers (*chaus, raphius, lupus cervarius, felix lynx*, le lynx ordinaire des auteurs). Les premiers carnassiers de ce genre qui aient été vus à Rome, du temps de Pompée, venaient des Gaules.

« *Pompeii magni primum ludi ostenderunt chaum quem Galli raphium vocabant, effigie lupi, pardorum maculis...*

« *Sunt in eo genere* (*scilicet luporum*), *qui cervarii vocantur qualem, a Galliâ, in Pompeii magni arenâ spectatum diximus.*

« C'est aux jeux du grand Pompée qu'on montra pour la première fois le chaus que les Gaulois nomment raphe et qui a la figure d'un loup avec les taches d'un léopard.

« Parmi les loups il en est qu'on nomme loups-cerviers tel que celui qu'on a vu dans l'amphithéâtre du grand Pompée. » (Pline, l. VIII, ch. xix et xxii.)

Il est peu d'animaux qui, dans l'antiquité, aient autant prêté à la fable que les loups-cerviers, et surtout, parmi ceux-ci, que le lynx. Il avait la vue si perçante qu'il voyait très bien à travers une muraille. Son urine se pétrifiait et devenait une pierre précieuse nommée *lapis lyncurius*, qui, outre son éclat, avait la propriété de guérir une foule de maladies. Mais laissons là ces contes ridicules de nos aïeux, et venons-en à la vérité. Le lynx a les mœurs du chat sauvage, « mais distingue sa proie à une distance beaucoup plus grande que la plupart des carnivores ». (Milne-Edwards.)

ces (1), des cèphes (2), lesquelles ont les pieds de devant comme les mains, ceulx de derrière comme les pieds d'un homme; des crocutes (3), des éales, lesquels sont grands comme hippopotames, ayants la queue comme éléphants, les mandibules (4) comme sangliers, les cornes mobiles, comme sont les aureilles d'asne (5); les leucrocutes (6), bestes très légères, grandes comme asnes de Mirebalais (7), ont le col,

(1) On lit dans l'alphabet de l'auteur : « Lynx, c'est le nom d'un once ou loup-cervier qui a la vue fort aiguë. » L'once, que les Anciens ont regardé, en effet, les uns comme un loup-cervier, les autres comme une panthère, est un léopard. On ne peut en douter en lisant la description qu'en donne Caius dans Gesner (*Hist. quadrup.*, p. 825). Ce qui a pu faire croire que c'était un loup-cervier, c'est parce qu'il se place quelquefois comme celui-ci sur une grosse branche, attendant qu'un antilope passe à sa portée, et qu'il pousse des cris semblables à ceux d'un chien irrité, mais plus forts et plus rauques.

(2) J'ai dit antérieurement que les satyres ou hommes sylvestres de nos aïeux étaient vraisemblablement des Anthropoïdes (chimpanzés ou gorilles). Suivant Buffon, les cèphes seraient des gibons.

« Aux jeux du grand Pompée, on vit d'abord, dit Pline, des cèphes ayant des membres avec des mains et des pieds humains. »

Une note de Daléchamp montre que Strabon a traduit le mot *cephus* de Pline par *keipon* : « *Cephos Strabo. lib. XV, Keipon vocat, esseque tradit facie satyro similem.* — Strabon, l. XV, appelle *Keiphon* les cèphes et rapporte qu'ils ressemblent aux satyres. »

Buffon pense que du mot *keipon* on a fait *guibbon*, gibon.

(3) Crocotte, corocotte ou crocutte est un métis né de l'accouplement du chien ou de la louve ou du loup et de la chienne. Buffon n'en a pu obtenir, mais Daubenton en a connu un, qu'il a décrit dans l'*Encyclopédie méthodique*.

(4) Les mâchoires, du latin *mandibula*.

(5) « Animaux de la grosseur d'un cheval marin, ayant des mâchoires de sanglier et deux grandes cornes mobiles », dit Pline (l. VIII, ch .xxi).

« Quoique cette mobilité des cornes ne soit exactement vraie d'aucun animal, il semble cependant qu'on peut reconnaître à ces traits le rhinocéros d'Afrique, le rhinocéros bicorne, qui porte deux cornes moins immobiles que celles de tous les autres animaux. » (*Encycl. méth.*, *Hist. nat. des animaux*, t. I.)

(6) Animaux dont la voix pouvait, assurait-on, prendre les intonations de la voix de l'homme. Ils étaient regardés comme le produit de l'accouplement de l'hyène mâle avec la lionne. On trouve aussi en français léoncrocutte, leucrocotte, léoncrocotte, et en latin : *leoncrocuta*, *leoncrota*, *leucrocota*, *leutrochocha*, *leucurcula*, etc.

(7) Les ânes de Mirebeau, en Châtelleraudais, et ceux de Meung étaient

la queue et poictrine comme un lion, les jambes comme un cerf, la gueule fendue jusques aux aureilles, et n'ont aultres dents qu'une dessus, et une aultre dessoubs ; elles parlent de voix humaine : mais lors mot ne sonnarent (1).

« Vous dictes qu'on ne vit onques (2) aire de sacre (3), vraiement j'y en vid unze, et le notai bien. J'y vid des hallebardes gauschières (4), ailleurs n'en avois vu. J'y vid des mantichores, bestes bien estranges : elles ont le corps comme un lion, le poil rouge, la face et les aureilles comme un homme, trois rangs de dents, entrants les unes dedans les aultres, comme si vous entrelaciez les doigts des mains les uns dedans les aultres : en la queue elles ont un aguillon, duquel elles poignent (5) comme font les scorpions, et ont la voix fort mélodieuse (6). J'y vid des catoplèbes, bestes

et sont encore réputés pour leur beauté. Au chapitre VII du même livre, l'âne qui est le héros de l'apologue raconté par Panurge est aussi du « Chastelleraudois ».

(1) Ne dirent mot.

(2) Qu'on ne vit jamais.

(3) Nid de l'oiseau de proie appelé sacre. Buffon a séparé le sacre des faucons pour le mettre à la suite du lanier. « Il est rare, dit Belon, de trouver homme qui se puisse vanter d'avoir oncque veu l'endroict ou il faict ses petits. » Plutarque affirme que cet endroit n'a jamais été déterminé. (PLUTARQUE, *Demandes des choses romaines*, ch. XCIII.)

(4) « La hallebarde, dit Le Duchat, sied mal dans la main gauche, mais les hautelissiers n'y regardent pas de si près. » Hallebarde gauchère signifie, présumons-nous, hallebarde de parade. Les suisses de nos cathédrales portent la hallebarde de la main gauche.

« Derrière estoit le prieur des Jacobins en fort bon poinct traisnant une hallebarde gauschère. » (*Procession de la ligue.*)

(5) Piquent, du latin *pungere*.

(6) Voy. PLINE, l. VIII, ch. XXI ; GAUTIER DE METZ, *El livre de clergie en romans*, bibliothèque Mazarine, manuscrit n° 3,870, et la mappemonde dite de Hereford. D'après Ctésias, la mantichore, de même que l'éale, se trouvait en Éthiopie.

En Ynde une autre beste i a
Qu'on apele manchicora,
. . . .
Yeux de chièvre, corps de lion,
Et la kueue de l'escorpion,
Voix de serpent qui par doux chant.
Attrait et deveure les gens.
(GAUTIER DE METZ.)

Dans l'anatomie de Diemerbroeck, imprimée à Paris en 1727, on lit

saulvages, petites de corps : mais elles ont les testes grandes sans proportion, à peine les peuvent lever de terre ; elles ont les yeulx tant vénéneux, que quiconque les voit meurt soubdainement, comme qui verroit un basilic (1). »

Avant d'arriver dans ce pays de Satin, où se fabriquaient ces riches étoffes, toutes brochées de fleurs, de fruits, de blasons et d'animaux (2), Pantagruel avait visité l'île de Medamothi (3), où il avait acheté « trois beaulx et jeunes unicornes (4) : un masle de poil alezan tostade (5), et deux femelles de poil gris pommelé (6). Ensemble un tarande que

encore (t. 2, p. 651). « Deux rangs de dents est un cas très rare. Il est encore plus extraordinaire qu'on en trouve trois rangs, ainsi qu'on l'a observé d'Hercule au rapport de Rhodiginus, et que Colombus l'a remarqué en Phœbus son propre fils. Les tigres et les élaphants ont souvent trois rangs. De même aussi la mantichore, qui est une bête féroce, et le moraxus, qui est un poisson, sont armés d'un triple rang de dents. » Quelques naturalistes croient, sans raisons suffisantes, à mon avis, que la mantichore, nommée aussi manchicore, marticore, martigore, marthicore, manticore et manicore, du persan *mardicouran*, mangeur d'hommes, est le tigre.

(1) Voy. Pline, l. VIII, ch. xxi. Cet animal, qui ferait bientôt périr tout le genre humain s'il levait facilement la tête, n'est autre, comme l'a établi Cuvier, que le Gnou (Antilope gnou, Catoplébas gnou). L'air extraordinaire du gnou — qui est un mélange d'antilope, de bœuf et de cheval — son regard lugubre, rendu plus effrayant encore par les longs cils blancs de ses sourcils, et enfin sa crinière sans cesse tombante sur son museau, contribuent à lui donner un aspect vraiment fantastique sur lequel s'accordent tous les naturalistes.

(2) Ce pays de Satin, je le rappelle pour la dernière fois, c'est, pour M. Ducrot, le pays des draps de Frize dont parle Thibault de Pleignei en sa *Description de la Touraine ;* c'est Tours, célèbre par ses fabriques de soieries et de draps de laine.

(3) En hébreu : *nulle part.* M. Ducrot croit, ai-je dit (voy. Anatomie descriptive, Névrologie : *La nuque, comme un fallot*), que c'est Arkangel qui, du temps de Rabelais, était séparée de la terre ferme par la mer Glaciale et par le fleuve Pinègre, et visitée, à cause de ses grandes foires, par « les plus riches et fameux marchands d'Afrique et d'Asie ».

(4) Licornes. (Voy. p. 363, note 6.)

(5) Brûlé, de l'espagnol *tostar*, fait de *tostare* dit par métaplasme pour *torrere.*

(6) Dans la lettre qu'il a adressée à son père à l'occasion de cette acquisition, Pantagruel dit : « Je vous envoie trois jeunes unicornes, plu

lui vendit un Scythien de la contrée des Gelones (1). Tarande (2) est un animal grand comme un jeune taureau, portant teste comme est d'un cerf, peu plus grande, avecques cornes insignes (3) largement ramées; les pieds forchus, le poil long comme d'un grand ours; la peau moins dure qu'un corps de cuirasse (4). Et disoit le Gelon peu en estre trouvé par la Scythie, parce qu'il change de couleur selon la variété des lieux esquels (5) il paist et demoure. Et représente la couleur des herbes, arbres, arbrisseaulx, fleurs, lieux, pastis, rochers, généralement de toutes choses qu'il

domestiques et apprivoisées qui ne seroient petits chatons. J'ai conféré avecques l'escuyer, et dict la manière de les traicter. Elles ne pasturent en terre, obstant leur longue corne on front. Force est que pasture elles prennent és arbres fructiers, ou en ratelicrs idoines, ou en main, leur offrant herbes, gerbes, pommes, poires, orge, touzelle, bref toutes espèces de fruicts et de légumages. Je m'esbahis comment nos escripvains antiques les disent tant farouches, féroces et dangereuses, et onques vives n'avoir esté vues. Si bon vous semble, ferez espreuve du contraire; et trouverez qu'en elles consiste une mignotize la plus grande du monde, pourvu que malicieusement on ne les offense. » C'est la confirmation de ce que j'ai dit antérieurement de l'existence possible en Afrique de quelque espèce d'antilope à une corne ou plutôt à deux cornes soudées en une seule et ignorée de nous, mais connue des Anciens.

(1) « Peuple de Scythie qu'on nomme aujourd'hui Tartares. » (Alphabet de l'auteur.)

(2) Le renne, *tarandus rangifer*, appelé *tarandus* par Pline, Gesner (*Icon. quad.*, pp. 57-58, avec un dessin), Aldrovande (*de Quad. bisul.* pp. 859 et 861), *tharandus* par Hugues de Saint-Victor (*De Bestiis*, t. II, fol. 241 des *Opera*, 1526) et *Parandus* par Brunetto Latini, *Li livres dou trésor*, publiés par P. Chabaille, Paris, 1863). Il n'était pas connu des Grecs. Gaston Phœbus semble parler du renne sous le nom de rangier ou ranglier, comme d'un animal qui aurait existé de son temps en France, dans les hautes montagnes telles que les Pyrénées. (*Vénerie de Jacques du Fouilloux*; Paris, 1614, feuillet 971.)

(3) D'une grosseur et d'une grandeur remarquables, du latin *insignis*.

(4) Cette description du renne est, ainsi qu'on peut s'en rendre compte, copiée dans le chapitre xxxiv du livre VIII de l'*Histoire naturelle* de Pline : « *Mutat colores et Scytharum tarandus... Tarando magnitudo quæ bovi caput majus cervino, nec absimile; cornua ramosa, ungulæ bifides : villus magnitudine ursorum sed cum libuit sui coloris esse asini similis est*, etc... » Je ne sache pas que le mot *tarandus* se trouve avant Pline dans aucun auteur latin.

(5) Dans lesquels.

approche (1). Cela luy est commun avec le poulpe marin (c'est le polype) (2), avecques les thoës (3), avec les lycaons

(1) La couleur du pelage du renne change, « non selon la variété des lieux esquels il paist et demoure, » mais suivant les saisons. L'animal en question est blanc en hiver et gris en été comme les ânes de Meung-sur-Loire.

(2) « Le polype prend la couleur des lieux où il est, surtout quand il a peur. » (Pline.)

Sous la dénomination de Polypes (du grec πολύς, plusieurs, et ποῦς, pied, qui a plusieurs pieds), Aristote et les auteurs grecs et latins ont désigné les Poulpes et autres Mollusques rangés aujourd'hui dans le groupe des Céphalopodes (du grec κεφαλή, tête, et ποῦς, gén. ποδός, pied ; qui a des pieds à la tête). Vers le milieu du XVIII[e] siècle, après que Peyssonel et de Trembley eurent publié leurs observations, le premier sur le corail, le second sur l'hydre d'eau douce, le terme en question fut détourné de la signification qu'il avait chez les Anciens et appliqué par Réaumur et Bernard de Jussieu à tous les organismes marins que les auteurs du XVI[e] et du XVII[e] siècle avaient placés parmi les végétaux sous les noms de Lithophytes et de Cératophytes. Dans l'état actuel de la science, les Polypes constituent dans l'embranchement des Cœlentérés la classe des Anthozoaires ou Coralliaires.

Pourquoi certains mollusques céphalopodes, la pieuvre, la seiche, entre autres, qui sont habituellement d'un blanc gris, deviennent-ils subitement noirs sous l'influence de la peur ? Il y a là un phénomène nerveux. Sous la peau des mollusques, on trouve un grand nombre de corpuscules sphériques, élastiques, remplis d'une substance noire. Lorsque l'animal est au repos, ces petites boules restent distantes les unes des autres, de telle sorte qu'elles foncent seulement la couleur de la peau et la font paraître grise. Lorsqu'il est effrayé, ces corpuscules tirés par des fibres musculaires, dont la mise en jeu est sous la dépendance du système nerveux central, s'agglomèrent et leur réunion en masse donne aux téguments une teinte noire. Lorsque la cause qui a provoqué la contraction des fibres musculaires cesse, les corpuscules se séparent et la teinte pâle de l'animal reparaît.

(3) Le Thoës, Thos ou Thaos des Anciens est le chacal ou loup doré (*Canis aureus*). Homère a comparé Ajax se précipitant au milieu des Troyens pour délivrer Ulysse, à un lion fondant sur des thos attroupés autour d'un cerf aux abois. Le scoliaste d'Homère, en traduisant le mot θώ par celui de panthère, a commis une erreur. En traduisant ce même mot qui figure dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote (l. II, ch. XVII) par celui de *lupus cervarius* ou loup-cervier, Gaza en a commis une autre. Voici ce qu'a écrit Pline de ce Mammifère (l. VIII, ch. XXXIV et l. X, ch. LXIV, trad. Guérault) : « Les thos, espèce de loup dont le corps est plus long, les jambes plus courtes, agile au saut, vivant de chasse et n'attaquant jamais l'homme. Ils changent de fourrure et non de couleur ; couverts d'un long poil pendant l'hiver, ils sont nus pendant l'été..., ils sont ennemis des lions. »

de Indie (1), avecques le chaméléon, qui est une espèce de lizart tant admirable que Democritus ha faict un livre entier de sa figure, anatomie, vertus et propriétés en magie (2). Si est ce que je l'ai vu couleur changer, non à l'approche seulement des choses colorées, mais de soi-mesme, selon la paour (3) et affections (4) qu'il avoit. Comme, sus un tapis verd, je l'ai vu certainement verdoyer ; mais y restant quelque espace de temps, devenir jaune, bleu, tanné (5), violet par

(1) Buffon considère comme très vraisemblable que le lycaon des Indes dont il est question dans les livres des naturalistes romains et dans ceux des naturalistes du moyen âge n'est autre que l'hyène. Tout ce que ceux-ci ont dit de fabuleux au sujet du lycaon convient à l'hyène. On donne aujourd'hui le nom de lycaon ou cynhiène (du grec κύων, chien, et hyène, chien-hyène) à un animal qui tient à la fois de l'hyène et du chien. Le poil de l'hyène n'est pas plus sujet à varier de couleur que ce carnassier n'est sujet à varier de sexe (voy. p. 369, n. 5).

On sait que Lycaon, roi d'Arcadie, fut, selon la fable, changé en loup pour avoir essayé d'assassiner, pendant son sommeil, Jupiter qui lui avait demandé l'hospitalité.

(2) Lire Diogène de Laerce et l'étude magistrale de L. Leclerc sur les médecins arabes et aussi Pline, l. XXII, ch. viii.

(3) Aristote, dont le nom se retrouve dans l'histoire de toutes les branches des connaissances humaines, n'a pas ignoré les changements de couleur du caméléon. Il a cru que ces changements de couleur coïncidaient avec le gonflement du corps ou la mort de l'animal. Théophraste est le premier qui les ait attribués à la peur. L'opinion si populaire que le caméléon prend la couleur des objets qui l'environnent remonte au philosophe Antigonus Carystius. Ovide l'a exprimé dans le vers suivant :

Protinus assimilat tetigit quoscunque colores.

Vengeons le caméléon. Grâce à MM. Paul Gervais, Milne Edwards et Brucke, il est acquis aujourd'hui que l'animal dont il s'agit n'adopte pas, comme le courtisan, les couleurs dominantes. Il ne change que sous l'influence de la lumière : l'obscurité le fait pâlir; le demi-jour marbre son corps des couleurs les plus variées ; le soleil le noircit comme la peau des races nègres tropicales et fait naître à la surface de son épiderme des couleurs irisées. Ces modifications sont dues à un jeu de pigment qu'on retrouve chez divers autres reptiles, les Agamidés, les Iguanidés et plusieurs Batraciens.

(4) Tourments, du latin *affectere*. On dit encore être affecté pour être tourmenté, chagriné.

(5) De couleur semblable à peu près à celle du tan.

succès (1), en la façon que voyez la creste des coqs d'Inde (2) couleur selon leurs passions changer. Ce que sus tout trouvasmes en cestuy tarande admirable est que non seulement sa face et peau, mais aussy tout son poil telle couleur prenoit qu'elle estoit és choses voisines (3). Près de Panurge vestu de sa togebure (4), le poil lui devenoit gris; près de Pantagruel vestu de sa mante (5) d'escarlate, le poil et peau luy rougissoit; près du pilot vestu à la mode des isiaces (6) de Anubis en Égypte (7), son poil apparut tout blanc. Lesquelles deux dernières couleurs sont au chaméléon desniées (8). Quand, hors de toute paour et affections (9), il estoit en son naturel, la couleur de son poil estoit telle que voyez és asnes de Meung. »

(1) Par succession, successivement, du latin *successus*.

(2) Le Dindon. *Gallus Indiæ.* « Une tradition populaire fixe dans le XVIe siècle, sous François Ier, l'époque de la première apparition du dindon en France; car c'est dans ce temps que vivait l'amiral Chabot. Les auteurs de la *Zoologie britannique* avancent comme un fait notoire qu'il a été apporté en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François Ier. » (Buffon, *Histoire des animaux.*) C'est, en effet, du temps de Rabelais que ce volatile a été ramené des nouvelles Indes ou Amérique en Europe. Il n'en est pas question dans les œuvres de Clytus, d'Athénée, d'Elien, de Columelle, etc.

Quand le dindon est en colère, la crête qu'il porte sur son bec supérieur s'allonge, se déploie et change de couleur.

(3) Des choses qui étaient auprès, qui l'avoisinaient.

(4) Toge (de) bure.

(5) Vêtement long enveloppant tout le corps.

(6) Les prêtres d'Isis étaient vêtus de grandes robes de fin lin. Ce qui fait qu'Ovide les a appelés *linigera turba.*

(7) Ce Dieu à tête de chien (voy. p. 370, note 4), considéré comme fils d'Isis et d'Osiris, avait son image placée à la porte de tous les temples d'Égypte. Il était honoré principalement à Hermopolis la Grande (*Chemnis* ou *Ouchmonnein,* en arabe moderne).

De ses temples quand Rome, Isis, t'ouvrit la porte
Des dieux à front de chien l'aboyante cohorte
Suivit.

(Lucain.)

On adore Anubis dans des cités entières,
Mais l'autel de Diane, hélas! est sans prières.

(Juvénal.)

(8) Voy. Plutarque, *Traité des causes naturelles.*

(9) Désirs.

Pantagruel était occupé à faire l'achat de ces animaux quand « furent ouïs du mole dix coups de verses (1) et faulconneaux ». C'était un des céloces (2) de « Gargantua, nommé la Chélidoine (3), pource que sus la pouppe estoit en sculpture de aerain corinthien (4) une hirondelle de mer eslevée (5). C'est un poisson grand comme un dar de Loire (6), tout charnu, sans esquames (7), ayant ailes cartilagineuses (quelles sont és souris-chaulves) (8) fort longues et larges, moyennant lesquelles je l'ai souvent vu voler (9) une toise au-dessus l'eau plus d'un traict d'arc. A Marseille on le nomme lendole. Ainsy estoit ce vaisseau léger comme

(1) « Les verses dont parle Rabelais pourraient bien être, dit Le Duchat, des faucons, et même des doubles *berches* plus grosses que des simples *berches* ou fauconneaux. »

(2) Petit bâtiment à marche rapide, brigantin ou aviso, destiné à porter des dépêches, du latin *celox*.

(3) Du grec χελιδών, hirondelle.

(4) Le plus précieux de tous les airains. C'était un alliage de cuivre, d'or et d'argent, dont les Anciens se servaient pour fabriquer des objets de luxe. Ils croyaient qu'il était le résultat d'un mélange accidentel produit par la fusion des vases et des statues des temples de Corinthe, lors de la mise à sac de cette ville par Mummius (46 ans avant Jésus-Christ).

(5) Les poissons volants, rougets volants, appartiennent à l'ordre des Télostéens et au genre Dactyloptère. Le plus connu est le Dactyloptère volant, appelé vulgairement, depuis Aristote, faucon de mer et surtout hirondelle marine. Les ichtyologistes du moyen âge, Belon, Rondellet, Salviani l'ont nommé arondelle de mer et en ont donné de bons dessins. On ne doit pas le confondre avec l'exocet ou Muge volant.

(6) Un dard de la Loire. Le dard est un poisson du genre cyprin, plus connu sous le nom de vandoise. Sa chair est très estimée et il nage avec une telle vitesse qu'il ressemble à un trait décoché. D'où ces expressions proverbiales en Touraine : sain comme un dard, vif comme un dard.

(7) Sans écailles, du latin *squama* ; on dit encore squammeux.

(8) La membrane alaire des chauves-souris, mammifères de l'ordre des Cheiroptères, est formée de deux feuillets dermiques très fins, sous-tendus par des phalanges, et des métacarpiens *osseux*, non *cartilagineux*.

(9) Rabelais ne s'est pas trompé. Les larges nageoires pectorales des Dactyloptères et des Exocets ne sont plus regardées aujourd'hui comme de simples parachutes, des appareils de soutien immobiles. Pettigrew et de Tesson ont constaté le battement de ces nageoires. Swainson rapporte ce fait important que le poisson volant peut changer son parcours, après avoir abandonné l'eau. Ce qui prouve d'une manière satisfaisante que les nageoires en question ne sont pas simplement des organes passifs.

une hirondelle, de sorte que plustost sembloit sus mer voler que voguer. »

A bord de ce bâtiment était un écuyer de Gargantua nommé Malicorne (1), chargé de remettre au Prince des lettres de créance et « un gozal (2) emmailloté dans un panier... C'estoit un pigeon (3) prins (4) au colombier de Gargantua, esclouant (5) ses petits sus l'instant que le susdict céloce despartoit (6). Si fortune adverse (7) fust à Pantagruel advenue (8), il y eust des jects noirs attaché és pieds (9) ; mais pource que tout luy estoit venu à bien et prospérité, l'ayant faict desmailloter, luy attacha és pieds une bandelette de tafetas blanc ; et, sans plus différer, sus l'heure le laissa en pleine liberté de l'aer. Le pigeon soubdain s'envole haschant (10) en incroyable hastiveté (11), comme vous sçavez qu'il n'est vol que de pigeon,

(1) « Le procès-verbal de la coutume de Touraine, dressé en l'an 1559, parle d'un Marc de La Rue, sieur de la Couste et de la Marelle, de la Bérengerie, de Malicorne et du fief de Roche-Corbon. » (LE DUCHAT.)

(2) Pigeon, en hébreu.

(3) Un pigeon voyageur. Le pigeon voyageur, *columba migratoria* (ordre des Colombins, intermédiaire entre les Passereaux et les Gallinacés, appartient aux deux races de pigeons cravatés et volants.

(4) Pris.

(5) Faisant éclore, couvant par conséquent.

(6) Partait.

(7) Contraire, mauvaise, du latin *adversus*.

(8) Arrivée, du latin *advenire*.

(9) Tournure latine : il lui eut attaché aux pattes des.

(10) Fendant l'air comme avec une hache.

(11) Des expériences établissent cette précipitation incroyable du vol des pigeons voyageurs et en particulier du vol de ceux d'origine arabe (*gozal*).

Des pigeons arabo-belges — des pur-sang — lancés de la dernière plateforme de la Tour Eiffel ont parcouru jusqu'à 130 kilomètres à l'heure, en planant à une hauteur de 400 mètres, alors que nos pigeons ne s'élèvent guère au-delà de 150 mètres et ne franchissent, en moyenne, que 70 à 80 kilomètres à l'heure.

Et ce n'est pas un maximum. « En 1884, quatre pigeons arabo-belges firent le trajet de Paris à Buda-Pesth en sept heures. La distance entre les deux villes est de 1.293 kilomètres. Les voyageurs avaient donc fait $184^{km},7$ par heure, $5^{km},06$ par minute, et 51 mètres par seconde. C'est 11 mètres de plus que l'ouragan. » (COUSTIER, *les Pigeons voyageurs et leur emploi en temps de guerre*; Paris, 1891.)

quand il ha œufs ou petits (1), pour l'obstinée sollicitude en luy par nature posée de recourir (2) et secourir ses pigeonneaulx. De mode qu'en moins de deux heures il franchit par l'aer le long chemin qu'avoit le céloce en extrême diligence (3) par trois jours et trois nuicts parfaict (4), voguant à rames et à vèles (5), et luy continuant (6) vent en pouppe. Et fut vu entrant dedans le colombier on (7) propre nid de ses petits.

« Adoncques (8) entendant le preux (9) Gargantua qu'il portoit la bandelette blanche, resta en joye et seureté du bon portement (10) de son fils.

« Telle estoit l'usance (11) des nobles Gargantua et Pantagruel, quand sçavoir promptement vouloient nouvelles de quelque chose fort affectée (12) et véhémentement (13) désirée, comme l'issue de quelque bataille, tant par mer comme par terre, la prinse (14), ou défense de quelque place forte, l'apoinctement (15) de quelques différents d'importance, l'accouchement heureux ou infortuné de quelque reine ou

(1) Qui n'a pas lu la fable des *Deux Pigeons* du bon La Fontaine ? Eh bien ! chez les Colombins, l'amour de la femelle pour sa couvée et ses petits égale, si elle ne le dépasse, l'amour conjugal. « Une femelle, dont le panier avait été placé trop près de la fenêtre d'une volière, ne quitta sa couvée que lorsque ses petits furent éclos, bien que ses pattes fussent gelées et tombées par l'excès du froid. » (BUFFON.) Quelles que soient les espèces de pigeons, c'est dans les conditions indiquées par Rabelais que leur vol est le plus rapide.

(2) De revenir en toute hâte vers, du latin *recurrere*.

(3) Empressement, du latin *diligentia*.

(4) Accompli, du latin *perfectus*.

(5) Voiles, du latin *velum*.

(6) Ayant continuellement le vent en poupe (en arrière), c'est-à-dire favorable.

(7) Au.

(8) Donc.

(9) Le prudent, le sage et aussi le courageux, le vaillant.

(10) État de santé.

(11) L'habitude, l'usage ; du latin *usus*.

(12) Même sens à peu près que désirer, souhaiter, du latin *affectare*.

(13) Vivement, du latin *vehementer*.

(14) La prise.

(15) La négociation, l'accord.

grande dame, la mort ou convalescence de leurs amis et alliés malades, et ainsy des aultres. Ils prenoient le gozal, et par les postes (1) le faisoient de main en main jusques sus les lieux porter dont ils affectoient (2) les nouvelles. Le gozal, portant bandelette noire ou blanche, selon les occurences (3) et accidents, les ostoit de pansement (4) à son retour, faisant en une heure plus de chemin par l'aer, que n'avoient faict par terre trente postes en un jour naturel (5). Cela estoit rachapter et gagner temps. Et croyez, comme chose vraisemblable, que par les colombiers de leurs cassines (6), on trouvoit sus œufs ou petits, touts les mois et saisons de l'an, les pigeons à foison. Ce qui est facile en mesnagerie (7), moyennant la salpestre en roche et la sacre herbe verveine (8). »

Sans remonter jusqu'au déluge, c'est-à-dire jusqu'à la colombe de l'Arche, il est certain que, depuis bien longtemps, les pigeons sont au service de l'homme. Leurs aptitudes spéciales étaient connues des Grecs et des Romains. Charles-Quint s'en est servi au siège de Metz. En Égypte, les Khalifes et les Sultans les utilisent depuis plusieurs siècles pour porter des dépêches et assurer des communications

(1) Les courriers.

(2) Désiraient.

(3) Les événements, du verbe latin *occurrere*.

(4) De réflexion, d'inquiétude.

(5) On distinguait chez les Latins le jour naturel (*dies naturalis*), dont la durée était comprise entre le lever et le coucher du soleil, et le jour civil (*dies civilis*), qui était de 24 heures. Les premiers courriers, se reposant la nuit, on conçoit l'utilité de l'épithète que Rabelais accole au mot jour.

(6) Maison, de l'italien *casina* ou plutôt *casino*, fait, dans la même signification, du latin *casa*, dont il est un diminutif.

(7) Le mot ménagerie signifie exactement : lieu où on nourrit les animaux rares, et ici colombier.

(8) La verveine a été considérée comme une plante sacrée par les Grecs et les Latins, qui l'appelaient *hierobante* ou *herba sacra*. On s'en servait pour purifier les autels de Jupiter, pour les orner pendant les sacrifices, etc. Au lieu du moyen indiqué par Rabelais, on emploie aujourd'hui, en Suisse, pour ramener les pigeons au colombier, une boule, composée de grains d'anis, d'argile et de sel.

suivies entre les villes. Ils ont même obtenu, par la sélection continue des sujets, les *gozals*, qui sont les pigeons voyageurs les plus réputés pour l'élévation et la rapidité de leur vol. Ces gozals, Maître François en a entendu parler, et a dû par conséquent, ainsi que nous l'avons déjà dit, se trouver en rapport à Montpellier avec quelques étudiants ou savants arabes (1).

L'écuyer de Gargantua avait quitté Medamothi et la flottille de Pantagruel, regagné, depuis cinq jours, la haute mer, quand elle fut accostée par un bâtiment contenant un troupeau de moutons. Ces moutons marchandés par Panurge, puis noyés, par un stratagème de celui-ci, avec leur propriétaire Dindenault et leurs bergers, sont plus célèbres que ceux de Mme Deshoulières et de Rosa-Bonheur. Ils le méritent doublement : ils nous prémunissent contre les dangers d'une imitation servile et sont de noble race.

« De leur toison seront faicts, dit Dindenault à Panurge, les fins draps de Rouen ; les louschets (2) des balles de Limestre, au prix d'elle, ne sont que bourre. De la peau seront faicts les beaulx marroquins, lesquels on vendra pour marroquins turquins (3), ou de Montelimart ou de Hespaigne (4) pour le pire. Des boyaulx, on fera chordes de violons et harpes, lesquels tant chèrement on vendra, comme si fussent chordes de Munican (5) ou Aquileie (6).

(1) Voy. Anat. descript., Appareil génital : *La géniture, comme un cent de clous à latte.*

(2) Ancienne espèce de serge croisée qu'on appelait aussi drap de Limestre.

> Combien, pour avoir mis leur honneur en sequestre,
> Ont-elles en velours échangé leur Limestre.
>
> (M. Régnier, sat. XII.)

(3) Turc, d'un bleu turc. Le marbre turquin et les turquoises se trouvent en Turquie.

(4) D'Espagne.

(5) « On pourrait croire que ce serait ici Municken, capitale de la Bavière ; mais c'est plutôt Monaco, dans la Ligurie. Les meilleures cordes de luth viennent d'Italie. » (Le Duchat.)

(6) Aquilée, ville d'Istrie.

« S'il vous plaist, dist Panurge, m'en vendrez un.

« Mon ami, respondit le marchand... ce n'est viende que pour roys et princes. La chair en est tant délicate, tant savoureuse, et tant friande que c'est basme (1). Je les ameine d'un pays, onquel (2) les pourceaulx... ne mangent que myrobalans (3). Les truies en leur gésine (4) (saulve l'honeur de toute la compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'orangers. — Mais, dist Panurge, vendez m'en un, et je vous le payerai en roy... Combien? — Nostre ami, respondit le marchand... ce sont moutons extraicts de la propre race de celluy qui porta Phrixus et Helle, par la mer dicte Hellesponte (5)... Par touts les champs esquels (6) ils pissent le bled y provient (7)... Il n'y faut aultre marne ne fumier. Plus y ha. De leur urine les quintessentiaulx (8) tirent le meilleur salpestre du monde.

(1) Baume, βάλσαμον en grec, *balsamum* en latin.

(2) Où.

(3) *Myrobalans* ou *myrabalans*, en grec μυροβάλανος, en latin *myrobalanum* (Pline) et *myrobalanus* (Julius Vallerius), sorte de noix aromatique, noix de ben. « Myrobalans, que les Arabes appellent Been, car ils semblent à glands et sont unctueux. » (L. III, ch. L.)

(4) Festin de relevailles et aussi les couches, le temps des couches.
« L'exposant oï dire que icelle femme avoit esté à une gésine, aultrement nommée au pays. » (Coutances, 1414, arch. J. J. 167, p. 89.)

(5) Athamas, roi de Thèbes en Béotie, épousa en premières noces Néphélé ou Themisto, dont il eut, entre autres enfants, Phryxus et Hellé, et, en secondes noces, Ino, fille de Cadmus, qui le rendit père de Léarque et de Mélicerte. Cette deuxième épouse, irritée des dédains de Phryxus, détermina Athamas à le sacrifier aux dieux avec Hellé. Mais, la veille du jour désigné pour le sacrifice, Jupiter envoya à Phryxus un bélier à toison d'or, sur lequel il s'enfuit avec sa sœur. Celle-ci tomba dans la mer en passant l'Hellespont (le détroit des Dardanelles, mer d'Hellé); le jeune homme arriva sain et sauf en Phocide, où il devint le gendre du roi Aétés.

(6) Dans lesquels.

(7) Le fumier, l'uriné et la chaleur du corps de ces animaux raniment en peu de temps les terres épuisées, froides ou infertiles. Cent moutons améliorent en un été huit arpents de terre pour six ans.

(8) Les savants du moyen âge qui cherchaient la quintessence. « Tous les corps, a écrit Cornelius Agrippa (*Philosophie occulte*, l. I, ch. XIV) sont composés de quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre. Ces corps ainsi matériellement formés possèdent des propriétés diverses, selon leur diverse composition.

« L'esprit est essentiellement et spontanément mobile : la matière ne

De leurs crottes (mais qu'il ne vous en desplaise) les médicins de nos pays guérissent soixante et dixhuict espèces de maladies (1). La moindre desquelles est le mal sainct Eutrope de Xaintes (2), dont Dieu nous saulve et gard (3)... Aussy me coustent-ils bon...

« Vendez m'en un, le payant bien, respondit Panurge.

« Nostre ami, dist le marchand... considérez un peu les

l'est pas. Donc il faut un certain *medium*, ni âme tout à fait, ni corps tout à fait, qui relie ces différents éléments comme *ce* qui unit l'âme au corps humain.

« Ce médium, les philosophes l'appellent l'esprit du monde ; nous l'appelons, nous, Quintessence, parce que ce n'est pas un des quatre éléments, mais un cinquième, subsistant au-dessus et en dehors d'eux.

« C'est cette quintessence qui distribue à toutes choses les propriétés de l'âme du monde. Par la quintessence, toutes sortes de propriétés occultes sont distribuées aux animaux, aux plantes, aux métaux, par le soleil, la lune, les planètes et les étoiles. »

C'est cet esprit du monde, cette quintessence, qu'ont cherchée avec tant d'opiniâtreté les alchimistes, les astrologues, les magiciens, sous le nom de pierre philosophale.

(1) Les crottes de moutons ont été, en effet, employées autrefois en médecine contre l'hydropisie.

(2) De Saintes. Dindenault, qu'on ne l'oublie pas, était de Saintes.

(3) Une conversation tenue entre Lasdaller, le chef d'une bande de pèlerins, et Grandgousier nous apprend quel est ce mal :

D'où venez-vous et où allez-vous ? demande Grandgousier aux pèlerins (l. I, ch. XLV). « Lasdaller pour touts respondit : « Seigneur je suis de Sainct Genou en Berry, cestuy-ci est de Paluau ; cestuy-ci de l'Onzay... Nous venons de Sainct Sébastian près de Nantes et nous en retournons par nos petites journées. — Voire, mais dist Grandgousier, qu'alliez-vous faire à Sainct Sébastian ? — Nous allions, dist Lasdaller, lui offrir nos votes (vœux, prières et aussi offrandes, du latin *votum*) contre la peste. — O, dist Grandgousier, pauvres gents, estimez-vous que la peste vienne de Sainct Sebastian ? — Oui, vraiement, respondit Lasdaller... — Ainsy preschoit à Sinays un caphar, que Sainct Antoine mettoit le feu és jambes ; Sainct Eutrope faisoit les hydropiques ; Sainct Gildas les fols ; Sainct Genou les gouttes. »

Saint Eutrope fait partie de cette série d'élus qui ont fait dire à M. Eugène Noël que, du temps de Rabelais, « le culte des Saints était souvent basé sur des jeux de mots et — l'on est honteux de le dire — sur de véritables calembours » : Saint Eutrope (eau trop) guérissait l'hydropisie ; saint Genou, la goutte ; saint Main, la gale aux mains, la rogne ; saint Cloud, les clous ; saint Eustange ou Eustanche, les hémorrhagies, etc., etc.

merveilles de nature consistants en ces animaulx que voyez, voire (1) en un membre que estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes-là, et les concassez un peu avecques un pilon de fer, ou avecques un landier, ce m'est tout un. Puis les enterrez en vue du soleil, la part que vouldrez, et souvent les arrosez. En peu de mois vous en voirrez naistre les meilleurs asperges du monde (2). Je n'en daignerois excepter ceulx (3) de Ravenne (4)... A propos, si vous estiez clerc, vous sçauriez que, és membres plus inférieurs de ces animaulx divins, ce sont les pieds, y ha un os, c'est le talon, l'astragale (5), si vous voulez, duquel, non d'aultre animal du monde, fors de l'asne indian (6) et des dorcades de Lybie (7), l'on jouait antiquement au royal jeu des tales, auquel l'empereur Octavian Auguste un soir gagna plus de cinquante mille escuts (8)... Et quand... vous aurai-je, nostre ami... dignement loué les membres internes : les espaules, les esclanches, les gigots, le hault costé, la poictrine, le foie, la ratelle, les trippes, la gogue (9), la vessie, dont on joue à la balle ; les costelettes, dont on faict en Pygmion les beaulx petits arcs pour tirer des noyaulx de cerises

(1) Où vous voudrez.

(2) *Invenio (sylvestrem asparagum) nasci et arietis cornibus tusisque atque defossis.* Je trouve que l'asperge sylvestre est née des cornes broyées et enterrées d'un bélier. » (Pline, l. IX, ch. viii.)

(3) L'auteur, l. V, ch. vii, fait encore asperge du masculin.

(4) *Mollis in æquorea quæ crevit spina Ravenna, non erit inaultis gratior asparagis.* (Martial, épigr. xxi du l. III.)

(5) L'astragale est un os court situé entre les os de la jambe et ceux du pied et dont la forme rappelle celle de la petite moulure ronde qui entoure le fût d'une colonne. Il était appelé *talus* par les Latins et ἀστράγαλος par les Grecs. (Voy. Ostéologie : *Les rassettes, comme des échasses.*)

(6) L'âne sauvage, l'onagre (?). Pline avance qu'on le rencontre sur les bords de l'Indus (aujourd'hui le Sind).

(7) La gazelle dorcas.

(8) Voy. Suétone, ch. lxxi, *de la Vie d'Auguste.* Les tales sont les dés en or, en argent ou en ivoire ayant la forme de l'astragale, dont les Anciens se servaient pour jouer.

(9) Le ventre. Le mot gogue est encore employé en Touraine pour désigner le gras-double qu'achètent les malheureux.

contre les grues ; la teste dont, avecques un peu de soulphre, on faict une mirifique décoction pour faire viender (1) les chiens constippés du ventre... Par le digne voult de Charrous (2), le moindre de ces moutons vault quatre fois plus que le meilleur de ceulx que jadis les Coraxiens (3) en Tuditanie (4), contrée de Hespaigne, vendoient un talent d'or la pièce (5) ».

Les moutons, dont la laine, la chair, la graisse, les os, les entrailles, les résidus de la digestion, la litière fournissent tout à la fois à l'homme de quoi se vêtir, se nourrir, s'éclairer, fumer ses champs, réparer ses instruments de musique (6), sont les animaux les plus sots de la création. La domesticité, en achevant de les dépouiller de la faible part d'instinct qui leur avait été dévolue par la nature, en a fait des espèces de machines vivantes. Abandonnés à eux-mêmes, dans les climats les plus favorables, ils périraient avant deux mois de misère ou par la dent des carnassiers. Lorsqu'ils sont en troupe, si celui qui va en tête s'arrête

(1) « Viander c'est ici fienter. » (Le Duchat.)

(2) L'abbaye de Charroux, en Poitou, était célèbre par ses reliques, les pèlerinages et les vœux qu'on y faisait :

> Par la foy que je doy la couronne et li clou
> Que dans Challe et Chaux apporta à Charou.
>
> (Dom de Nanteuil, cité par Fauchet, *Lang. et poés. franç.*, p. 114.)

On jurait par l'image (*vultus*) de Charroux.

(3) Coraxi (Pline); les habitants de la Colchide.

(4) En Andalousie.

(5) Strabon, l. III de sa *Géographie*, cité par Budé, l. IV de son *De Asse*. Il y a loin de la Colchide à l'Andalousie. « C'est ce qui rendait, dit Le Duchat, si prodigieusement chers les moutons des Coraxiens parmi les Andalous, qui, ayant d'ailleurs chez eux une grande quantité d'or, comptaient pour peu de chose ce que leur coûtaient ces moutons dont ils voulaient avoir la race. »

(6) « Et pour conclusion les brebis sont grandement profitables pour l'usage des hommes. Aussi trouverons-nous en l'Escriture Saincte que la richesse d'anciens Roys consistoit en troupeaux à laine, lesquels même ils daignoient bien garder en leurs propres personnes (pour le profit et excellence de ces bestes), comme nous lisons d'Abraham, Isaac, Jacob, Laban, Moïse, David et autres. » (A. Paré, *loc. cit. suprà*, p. 57.)

devant le plus léger obstacle, tous les autres en font autant, et on les tuerait plutôt que de les faire avancer; le berger, dans ce cas, n'a qu'une ressource, c'est d'en prendre un et de le porter au delà de l'obstacle, et alors les autres passent. Mais si, au contraire, poussé par quelque imbécile frénésie, le premier mouton se jette dans un précipice ou dans une rivière, les autres s'y lancent après lui sans la moindre hésitation.

C'est en tablant sur cette particularité que Panurge a fait noyer Dindenault, ses moutons et leurs bergers. « Soubdain, je ne sçai comment (le cas feut subit, je n'eu loisir le considérer), Panurge, sans aultre chose dire, jecte en pleine mer son mouton criant et beslant. Touts les aultres moutons, criants et beslants en pareille intonation, commencearent soi jecter et saulter en mer après à la file. La foulle estoit à qui premier y saulteroit après leur compagnon. Possible n'estoit les en garder. Comme vous sçavez estre du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussy le dict Aristoteles *lib.* 9, *de Histor. anim.* estre le plus sot et le plus inepte animant (1) du monde. Le marchand, tout effrayé de ce que devant ses yeulx périr voyoit et noyer ses moutons, s'efforçoit les empescher et retenir de tout son povoir. Mais c'estoit en vain. Touts à la file saultoient dedans la mer et périssoient. Finablement (2), il en print (3) un grand et fort par la toison sus le tillac de la nauf, cuidant (4) ainsy le retenir, et saulver le reste aussy conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avecques soi le marchand, et fut noyé, en pareille forme, que les moutons de Polyphemus (5) le borgne cyclope emportarent hors

(1) Animal.
(2) Finalement.
(3) Prit.
(4) Croyant, du latin *credere*.
(5) Polyphème, le plus grand, le plus célèbre et le plus hideux des

la caverne Ulysses et ses compagnons. Aultant en firent les aultres bergers et moutonniers, les prenants uns par les cornes, aultres par les jambes, aultres par la toison. Lesquels touts feurent pareillement en mer portés et noyés misérablement. »

Les grands Cétacés (baleines, cachalots, etc.) étaient plus communs autrefois qu'aujourd'hui dans les mers du Nord.

Dans leurs longues pérégrinations, Pantagruel et ses compagnons en ont rencontré trois : deux (1) entre l'île d'Oultre (2) et le royaume de la Quinte (3), un près de l'île Farouche (4). Ce dernier a fourni à Rabelais l'occasion d'une description de la pêche pénible et dangereuse, mais lucrative, d'un de ces gigantesques mammifères. « Sus le hault du jour, approchants l'isle Farouche, Pantagruel de loing apperceut un grand et monstrueux physétère (5)...

cyclopes, né des amours de Neptune et de Thoosa, habitait les côtes de la Sicile où il faisait paître de nombreux troupeaux. Ulysse et ses compagnons, enfermés par lui dans une caverne, en sortirent en se cramponnant au ventre des béliers qu'il surveillait.

(1) Au moment où le prince faisait passer des provisions aux marins d'Henri Cotiral pour les remercier d'avoir renfloué la thalamège ensablée, « deux grands physétères impétueusement abordèrent leur nauf et leur jectèrent dedans plus d'eau que n'en contient la Vienne, depuis Chinon jusqu'à Sanlouant (Saint-Louant) ».

(2) L'île de Jersey, pour M. Ducrot.

(3) Saint-Michel-en-Grève, pour M. Ducrot.

(4) « L'île Grimm, au nord-nord-ouest de l'Islande, de temps immémorial rendez-vous des pêcheurs de baleines, de veaux marins, qu'on extermine pour en avoir la graisse. De même que Rabelais fait tuer, dit M. Ducrot, un grand physétère ou baleine par Pantagruel sur les côtes de l'Islande, à l'endroit même où Mercator en a dessiné un; il en reparle encore entre la côte normande et la côte de Bretagne, là où Mercator en a dessiné un autre. La rencontre est fort singulière, on en conviendra sans peine. » (Ducrot, *loc. cit. suprà*, p. 28.)

(5) On désignait autrefois, sous le terme générique de physétèrés, tous les grands cétacés à grosse tête (macrocéphales), baleines, cachalots, etc. Aujourd'hui il désigne le cachalot. Dans le langage commercial, on donne encore le nom de blanc de baleine (*sperma-ceti*) à une substance visqueuse, rapidement coagulable, qu'on trouve dans les os du crâne du

bruyant, ronflant, enflé, enlevé (1) plus hault que les hunes des naufs (2), et jectant eaux de la gueule en l'aer devant soi, comme si fûst une grosse rivière tombante de quelque montagne (3).

« Pantagruel le monstra au pilot et à Xenomanes (4). Par le conseil du pilot furent sonnées les trompettes de la tha-

cachalot. « Le physétère, appelé *peis mular* en Provence et *sedenecte* en Saintonge, est, dit Le Duchat, une espèce de baleine qu'on voit quelquefois sur l'océan françois, particulièrement vers Bayonne. Les Grecs ont nommé ce poisson *Physétère*, comme qui diroit *Souffleur*, à cause de l'eau qu'il jette comme en soufflant, par un pertuis qu'il a dans le dessus de la tête. Voy. Rondellet, *De Piscibus*, l. XVI, ch. xiv, où il cite Pline l. IX, ch. iv. »

(1) Élevé.

(2) Le penchant inné qu'a tout homme à exagérer encore les choses extraordinaires a pu se donner un libre cours au sujet des physétères et principalement de la baleine. Dans plusieurs ouvrages anciens, il est fait mention de baleines de 50 à 60 mètres de long. De fait, les baleiniers ne parlent plus, depuis trois ou quatre siècles, que de baleines de 20 mètres de long, ce qui est déjà bien raisonnable. Avec cette longueur, la circonférence, derrière les nageoires pectorales, est de 10 à 13 mètres ; le poids est d'environ 150.000 kilogrammes. Celui que représenteraient environ trente éléphants, quarante rhinocéros ou hippopotames, deux cents taureaux. (Brehm.)

(3) La respiration des Cétacés est singulière. Quand ils remontent pour respirer à la surface des flots, ils soufflent bruyamment l'eau qui a pénétré dans leurs narines incomplètement fermées, et cela avec une telle force que cette eau, réduite en poussière, s'élève à 5 ou 6 mètres, à 13 mètres même chez les grandes baleines, et peut être aperçu de plus d'un mille marin de distance. On dirait un jet de vapeur s'échappant d'un tuyau étroit ; le bruit qu'elle fait ressemble aussi au bruit de la vapeur. Ce n'est donc pas un jet d'eau, semblable à celui d'une fontaine, et tel que le représentent les dessinateurs et que l'ont décrit quelques naturalistes.

(4) J'ai déjà dit que l'un des pilotes de Pantagruel était Jacques Cartier et l'autre Alphonse le Saintongeois. Ce dernier est indiqué clairement par ces deux phrases de Rabelais : « Panurge l'amena du pays de Lanternois » (c'est La Rochelle) et « icelluy... avoit à Gargantua laissé et signé, en sa grande et universelle hydrographie, la route qu'ils tiendroient. » (L. IV, ch. i.) Or c'est précisément l'ouvrage de Jean Alphonse, qui a habité avec Pierre Sécalar en la rue de Saint-Jean-de-Prez, à La Rochelle, devant l'église de Saint-Jean-du-Perrot, près la tour de la Lanterne. Son *Hydrographie* a été imprimée à Poitiers en 1559 par Jean de Marnef, libraire.

lamege en intonation de gare serre (1). A cestuy (2) son, toutes les naufs, gallions, ramberges (3), liburniques (4), selon qu'estoit leur discipline navale, se mirent en ordre et figure...

« Le physétère, entrant dedans les brayes (5) et angles des naufs et gallions, jectoit eau sus les premières à pleins tonneaulx, comme si fussent les catadupes (6) du Nil en Ethiopie. Dards, dardelles, javelots, espieux, corsiques (7), pertuisanes, voloient sur luy de touts costés.

« Frère Jean ne s'y espargnoit.

« Panurge mouroit de paour (8).

« L'artillerie tonnoit et fouldroyoit en diable, et faisoit son debvoir de le pinser (9) sans rire. Mais peu profictoit (10) : car les gros boullets de fer et de bronze, entrants en sa peau, sembloient fondre, à les voir de loing, comme font les tuiles au soleil (11). Alors Pantagruel, considérant l'occasion et

(1) Pour avertir de se mettre en garde et de se serrer l'un contre l'autre, de faire la scie (serra), manœuvre navale stratégique ancienne qui consistait à avancer et à reculer tour à tour. (Vegetius, Aulus-Gellius.)

(2) Ce.

(3) Vaisseaux longs.

(4) Navires légers des Liburniens. *Liburna* (Horace, Lucien, Tacite). *Liburnica* (Pline, Suétone).

(5) Les écoutilles.

(6) « Lieu en Éthiopie onquel le Nil tombe de haultes montaignes, en si horrible bruyt que les voisins du lieu sont presque tous sours, comme escript Cl. Galen. L'evesque de Caramith, celluy qui en Rome fut mon précepteur en langue arabique, m'ha dict que l'on oyt ce bruyt à plus de trois journées loing, qui est aultant que de Paris à Tours. » (Voy. Ptol. Cicéron, *In Som. Scipionis*, Pline, l. V, ch. ix, et Strabon.) (Briefve Déclaration.) J'ai tenu à reproduire *in extenso* cette note. Elle prouve : 1° que Rabelais est bien l'auteur de la Briefve Déclaration ; 2° que c'est à Rome qu'il a appris l'arabe.

(7) Javelines.

(8) Panurge n'avait pas absolument tort. On cite des cachalots qui ont attaqué sans motif des navires et les ont coulés bas.

(9) Pincer.

(10) Mais cela ne servait guère, était peu utile, du latin *proficere*.

(11) Le tissu graisseux qui double la peau de la baleine est tellement mollasse qu'il se laisse déprimer par la moindre pression et par cela

nécessité, desploye ses bras et monstre ce qu'il sçavoit faire...

« Car avecques ses horribles piles (1) et dards (lesquels proprement ressembloient aulx grosses poultres sus lesquelles sont les ponts de Nantes, Saulmur, Bergerac, et à Paris les ponts au Change et aux Meusniers (2) soustenus, en longueur, grosseur, poisanteur (3) et ferrure)... au premier coup, il enferra le physétère sus le front, de mode (4) qu'il luy transperça les deux maschoires et la langue, si (5) que plus ne ouvrit la gueule, plus ne puisa, plus ne jecta eau. Au second coup, il lui creva l'œil droict. Au troisiesme l'œil gausche. Et fut vu le physétère, en grande jubilation de touts porter ces trois cornes au front, quelque peu penchantes d'avant, en figure triangulaire équilatérale; et tournoyer d'un costé et d'aultre, chancellant et forvoyant (6), comme estourdi, aveuglé et prochain de mort.

« De ce non content, Pantagruel luy en darda un aultre sus la queue, penchant pareillement en arrière. Puis trois aultres sus l'eschine en ligne perpendiculaire, par équale (7) distance de queue et bec (8) trois fois justement compartie (9). Enfin luy en lancea sus les flancs cinquante d'un costé et cinquante de l'aultre (10). De manière que le corps du phy-

même « cède et ne rompt pas ». Ce tissu graisseux forme, d'autre part, une gaîne de 20 à 50 centimètres d'épaisseur autour du corps qui doit être entièrement traversée, ainsi que les muscles, avant que les parties nobles soient atteintes.

(1) Javelots, traits; πῖλος en grec, *pilum* en latin.

(2) Le Pont-aux-Meuniers n'était éloigné du Pont-au-Change que de quelques toises. Il fut détruit, avec tous ses moulins, sous le règne de Henri II.

(3) Pesanteur.

(4) De sorte que.

(5) Tellement, à tel point, si bien.

(6) Reculant, du latin *foras*, dehors, et *via*, chemin.

(7) Égale, du latin *æqualis*.

(8) Alias *bac*.

(9) Partagée, divisée.

(10) Le physétère de Pantagruel n'est pas une exception. Quand un animal de ce genre était harponné et entrait en agonie, on achevait autrefois de le tuer à coups de lance, principalement dirigés entre les côtes.

sétère sembloit (1) à la quille d'un gallion à trois gabies (2), emmortaisée par compétente (3) dimension de ses poultres (4), comme si fussent cosses (5) et portehaubanes de la carine (6). Et estoit chose moult (7) plaisante à voir. Adoncques mourant le physétère se renversa ventre sus dors (8), comme font touts poissons morts; et ainsy, renversant les poultres contre bas (9) en mer, ressembloit au scolopendre serpent ayant cent pieds, comme l'ha descript le sage ancien Nicander (10). »

Alors les matelots « amenarent le physétère lié en terre de l'isle prochaine, dicte Farouche, pour en faire anatomie, et recueillir la graisse des rognons, laquelle disoient estre fort utile et nécessaire à la guérison de certaine maladie qu'ils nommoient faulte d'argent (11). »

(1) Ressemblait.

(2) Mâts.

(3) Convenable, appropriée, du latin *competens*.

(4) Ce sont les flèches grosses comme des poutres.

(5) Anneaux.

(6) De la carène, du latin *carina*.

(7) Très, bien plaisant, du latin *multum*.

(8) Après la mort, les nageoires pectorales qui maintiennent la baleine en équilibre cessant d'agir, l'animal tombe aussitôt sur le dos ou sur le flanc.

(9) De haut en bas.

(10) Dans le *Traité des animaux* d'Albert de Bollstadt (*Opera*, t. VI, édition de 1651) on lit : « *Centupeda est de genere draconum, multos valde habens pedes.* Le *centipes* est du genre des dragons, mais a beaucoup plus de pieds. » Le scolopendre marin des Anciens ressemblait au *centipes* terrestre et était réputé jouir de l'étrange faculté de pouvoir vomir ses intestins percés par un hameçon, puis de les ravaler quand il les avait débarrassés de cet hameçon.

En réalité, le scolopendre est un annélide qui appartient à l'ordre des Myriapodes ou Mille-pieds. Il est pourvu d'une trompe charnue souvent fort volumineuse, et qui peut rentrer et sortir librement selon les besoins de l'animal. C'est ce qui a fait dire qu'il rendait ses intestins et les avalait de nouveau (CUVIER).

Sans nier absolument l'existence de grands serpents marins, Brehm pense, d'autre part, qu'on a pris généralement pour des monstres de ce genre des algues gigantesques couvertes de Barnacles, des Congres ou des Murénidés énormes.

(11) De tous les mammifères marins, ce sont les baleines dont la pêche

Parmi les animaux, les uns (Vertébrés) ont un squelette intérieur osseux ou cartilagineux; les autres (Invertébrés) en sont dépourvus. Les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles, les Poissons, les Batraciens sont des animaux vertébrés, les Articulés (Insectes et Vers), les Mollusques, les Zoophytes ou Rayonnés sont des animaux invertébrés. Dans les Articulés, il est nécessaire, surtout au médecin, de connaître les Insectes diptères (1) et hyménoptères (2) et les Entozoaires (3) en raison des accidents morbides qu'ils causent aussi bien à l'état de larves qu'à l'état de complet développement.

..... L'homme tout entier respire en ses tableaux (4).

Le docteur Rabelais n'a parlé, dans son *Gargantua* et son *Pantagruel*, que des insectes et des vers dont il est question dans les traités de Zoologie médicale.

Jadis « au-dessus d'Aurelians estoit une ample forest de la longueur de trente et cinq lieues et de largeur dix et sept, ou environ. Icelle (5) estoit horriblement fertile (6) et copieuse en mousches bovines (7) et fres-

est, quand elle est heureuse, la plus fructueuse et la plus productive. Une baleine de 20 mètres de long et pesant 78.400 kilogrammes fournit 1.680 kilogrammes de fanons et 33.600 kilogrammes de graisse, qui donnent près de 27.000 kilogrammes d'huile. Une tonne (1.120 kilogrammes) d'huile coûte de 3 à 4 livres sterling (75 à 100 francs); une tonne de fanons se vend de 160 à 180 livres sterling (4.000 à 4.500 fr.). Des baleiniers ont gagné près de 300.000 francs dans une seule campagne. S'ils étaient atteints avant de la maladie qu'on nomme « faulte d'argent », ils ont dû en être, à coup sûr, rapidement et complètement guéris.

(1) Insectes à deux ailes, du grec δίς, deux, et πτερόν, aile; ce sont les mouches.

(2) Insectes à ailes membraneuses, du grec ὑμήν, membrane, et πτερόν, aile; ce sont les abeilles, les guêpes, etc.

(3) Vers qui vivent dans l'intestin, du grec ἔντερον, intestin, et ζόω, je vis.

(4) La Harpe, épître au comte de Schowalow.

(5) Celle-ci.

(6) Féconde, du latin *fertilis*.

(7) La mouche des bœufs est un insecte diptère très voisin de la mouche domestique. Elle s'en distingue par les côtés de la face et du front qui

lons (1), de sorte que c'estoit une vraie brigandcrie pour les pauvres juments, asnes et chevaulx. Mais la jument de Gargantua vengea honestement touts les oultrages en icelle (2) perpétrés sur les bestes de son espèce, par un tour duquel ne se doubtoient mie (3).

« Car soubdain qu'ils (Gargantua, son précepteur Ponocrates et ses gens) furent entrés en la dicte forest, et que les freslons luy eurent livré l'assaut, elle desgaina sa queue, et si bien s'escarmouchant (4), les esmoucha (5), qu'elle en abattit tout le bois : à tords, à travers, de çà, de là, par ci, par là, de long, de large, dessus, dessoubs, abattoit bois comme un fauscheur faict d'herbes. En sorte que depuis n'y eut ne bois ne freslons : mais fut tout le pays réduict en campagne.

« Quoi voyant, Gargantua, y print plaisir bien grand, sans aultrement s'en vanter, et dist à ses gens : « Je trouve beau ce. » Dont fust depuis appelé ce pays là Beauce. »

A la fin du combat livré par Gargantua à Picrochole, les troupes de ce dernier, en proie à une terreur panique, « fuyoient comme vous voyez un asne, quand il ha au c... un

sont blancs, par son abdomen à bande dorsale noire et par l'absence de jaune chez les mâles. Cette mouche, très commune en France, se jette sur les narines, les yeux et les plaies des bestiaux.

(1) La guêpe ou frelon (*vesca crabro*) est un insecte hyménoptère de la tribu des Vespides. Elle a le caractère taquin, agressif, et la locution latine *crabrones irritare* et la locution française « tomber dans un guêpier » en témoignent. Le phlegmon, la gangrène, les ulcères rebelles sont les complications ordinaires des blessures qu'elle cause. On comprend après cela que les anciens Pharsalites aient quitté leur pays où elle s'était multipliée outre mesure; on s'explique les chapitres du livre de *Josué* et de l'*Exode* (*Exode*, III, 28) où il est dit « que le Seigneur dirigeait des essaims de guêpes contre les Hethiens et les Chananéens pour leur faire graduellement abandonner la terre qu'il destinait à son peuple ».

(2) Celle-ci.

(3) Ne se doutaient pas.

(4) Courant çà et là, de l'italien *scaramucciare*, fait dans le même sens de l'allemand *schwarmen*.

(5) Chassa ces mouches.

œstre junonique (1), ou une mousche qui le poinct (2), courir çà et là sans voie ni chemin, jectant sa charge par terre, rompant son frein et rènes, sans aucunlnement respirer ni prendre repos, et ne sçait on qui le meut (car l'on ne veoit rien qui le touche). »

Dans le chapitre XXII du livre III, il est fait mention en ces termes des connaissances de Raminagrobis (3) en parasitologie : « Il parle absolument et proprement des pulces, punaises, cirons (4), mousches, culices (5), et aultres telles bestes : lesquelles sont unes (6) noires, aultres faulves, aultres

(1) Les œstres sont des insectes diptères qui forment, sous le nom d'Œstrides, une famille proche de celle des Muscides ; ce sont de grosses mouches très velues qui déposent leurs œufs dans l'épaisseur de la peau, sur les lèvres, dans le nez, l'orifice anal, etc., des animaux herbivores. Les larves qui en naissent vivent sous la peau (cuticoles) ou dans les cavités buccale, nasale (cavicoles), ou s'attachent aux parois de l'estomac et des intestins (gastricoles) jusqu'à leur complet développement, puis descendent dans le rectum avec les matières excrémentitielles et s'échappent par l'anus lorsqu'elles sont devenues aptes à de nouvelles métamorphoses. On distingue l'œstre du cheval (*gastrophilus hemorrhoïdalis*), celui du bœuf (*hypoderma bovis*), celui du mouton (*cephalemyca ovis*), de l'âne, du chameau, etc. La piqûre d'une seule de ces petites bêtes cause d'horribles souffrances.

Dans l'édition de Rathery, il est écrit que Rabelais appelle l'œstre « junonique » par allusion à celui que Junon mit après Io, que Jupiter avait changé en vache.

(2) Le pique, du latin *pungere*.

(3) En breton *ra mine a c'hrobiz*, il fait mine d'important. On pense avec raison que Rabelais a voulu sous ce pseudonyme désigner Guillaume Crétin. En effet, les vers qu'il fait écrire à ce poète mourant sont tirés presque littéralement d'un rondeau de Crétin adressé à Christofle de Refuge, maistre d'hôtel de Monseigneur d'Alençon qui l'avait consulté pour savoir s'il devait prendre femme. (Voy. AUDIGER, *les Héros de Rabelais*, p. 12, Saint-Antoine-Marseille, 1886.)

(4) Par ciron il faut entendre ici le sarcopte de la gale.

(5) Les cousins, du latin *culex, culicis*. Il y a une famille de Diptères monocères qui a pour type le cousin. La famille des Culicides se compose des genres cousin, anophèle, etc. « Ces petites mouschettes qu'aulcuns appellent aussi *cincelles* » étaient, disait-on autrefois, « engendrées de vapeurs corrompues et d'ordure. » Dans les pays chauds, les piqûres, parfois assez nombreuses, des cousins, déterminent des inflammations violentes.

(6) Dont les unes sont.

cendrées, aultres tannées (1) et basannées, toutes importunes, tyranniques et molestes (2), non és malades seulement, mais aussy à gents sains et vigoureux. Par adventure ha-il des ascarides, lumbriques (3), et vermes (4) dedans le corps. Par adventure pastist-il, comme est en Égypte et lieux confins de la mer Erythrée (5) chose vulgaire et usitée, és bras ou jambes, quelque poincture (6) de draconeaulx grivolets, que les Arabes appellent vènes Meden (7). »

(1) A peu près de la couleur du tan.

(2) Insupportables, du latin *molestus*.

(3) L'ascaride lombricoïde est un entozoaire vivant principalement dans le tube digestif des enfants. Connu dès la plus haute antiquité, signalé par Hippocrate lui-même, il a été pendant fort longtemps considéré comme n'étant autre que le lombric terrestre ou ver de terre, un peu modifié par son séjour dans les intestins. On sait maintenant qu'en dépit de la ressemblance il y a entre les lombrics terrestres et les vers ascarides des différences d'organisation qui en font des espèces animales tout à fait distinctes.

(4) Vers, du latin *vermis*. Outre les lombrics, on peut trouver dans le tube digestif d'autres vers : l'oxyure et le trichocéphale, helminthes à corps cylindrique et strié comme celui des lombrics, les ténias armés ou inermes et le botriocéphale, helminthes à corps plat.

Dans le chapitre XXVI du livre IV il est dit qu'Hérode, roi de Judée, eut « une mort horrible et espouventable en nature (car il mourut d'une phthiriasis, mangé des vermes et des poulx, comme paravant estoient morts L. Sylla, Pherecides syrien, précepteur de Pythagoras, le poëte grégeois avec Alcman, et aultres). » Les *Pediculi corporis*, quand ils sont très nombreux et infestent depuis longtemps un individu, s'accompagnent de diverses altérations de la peau, telles que pustules, papules et petites tumeurs folliculeuses, indépendamment des excoriations et des égratignures produites par le grattement. Portée à ce degré, la présence des poux constitue une maladie véritable nommée maladie pédiculaire, phthiriasis ou phthiriase (du grec φθείρ, pou), sur laquelle on a débité plusieurs opinions erronées ou contestables. Quoi qu'on en dise, il n'est pas probable que la maladie pédiculaire ait jamais causé la mort.

(5) La mer Rouge, *mare Rubrum* des Latins, *mare Erythræum* des Grecs, la *mer des Jones* de l'Écriture.

(6) Morsure, piqûre.

(7) Le draconneau grivolet, encore nommé *Venes menden*, *Gordius medinensis*, *Filaria Dracunculus*, Dragonneau, Petit dragon, Ver ou Veine de Médine, Ver de Guinée, Ver du Sénégal, Ver cutané, etc., est un ver annelé vivant hors du tube digestif de l'homme. On le rencontre surtout dans l'Arabie Pétrée, au Sénégal et au Congo. Galien en a eu connaissance. (Voy. GALIEN, l. VI, *Des parties*.)

Bien qu'Avenzoar eût écrit dès XII[e] siècle « qu'il s'engendre sous l'épiderme, dans une certaine maladie, des animalcules semblables aux poux, qui en sortent vivants quand on écorche la peau et qui sont si petits que l'œil a peine à les apercevoir » ; que Moufet, en 1654 (*Insectorum minimorum animalium theatrum*, ch. XXIII, p. 26), et après lui Redi, Linné, Morgagni, Latreille et plusieurs autres eussent établi la réalité de l'existence de ces animalcules ; que Mikmann, en 1776, eût déterminé de la manière la plus exacte le mode de contagion de la gale, cette maladie était encore rangée, en 1842 (voy. *Compendium de médecine*), parmi les vices, les cachexies ou les phlegmasies par beaucoup de médecins.

L'ami et le médecin du cardinal de Bellay était mieux renseigné. Il a connu non seulement le siège de prédilection et de début de la gale, mais encore sa nature parasitaire et son caractère contagieux.

« D'ond me vient ce ciron ici entre ces deux doigts (1) ? » demande Panurge à Her Trippa. « Cela disoit tirant droict vers Her Trippa les deux premiers doigts ouverts en forme de cornes, et fermant au poing touts les aultres. » (L. III, ch. XXV.)

Un des ancêtres de Pantagruel, « Enay, fut très-expert en matière d'oster les cirons des mains ». (L. II, ch. I.)

Queneclault, « médicin normand, subitement à Monspellier trespassa par de biais s'estre avec un tranche-plume (2) tiré un ciron de la main ».

L'entrée de l'abbaye de Thélème était interdite aux

(1) La gale occupe et commence presque toujours dans l'intervalle des doigts ; aujourd'hui encore les médecins font ouvrir les « deux premiers doigts en forme de corne » aux individus qu'ils croient être atteints de cette maladie.

(2) Sorte de canif. On lit dans l'édition de 1548 : « Guignemauld, normand médicin, grand avaleur de pois gris et brelandier très insigne, lequel subitement à Monspellier trespassa par faulte d'avoir payé ses dettes, et par de biais, etc... »

« galoux » et aux individus atteints du mal de Fracastor (1).

C'en est assez... Ne ressort-il pas amplement de ces citations multiples, de cette exégèse minutieuse *usque ad calcem*, que Rabelais a aimé la nature à la fois comme l'aiment les poètes et les rêveurs, et comme l'aiment les savants : comme ceux qui veulent la saisir et l'admirer dans la magnifique variété de ses formes, et comme ceux qui veulent la pénétrer dans les secrets de ses lois éternelles ? En formulant un ensemble de faits positifs, au lieu de ne s'appuyer que sur des préconceptions fictives, en ne se bornant pas à brasser la matière ductile de l'esprit d'autrui, en s'occupant avec un égal bonheur de l'éléphant et du ciron, Maître François a préparé et annoncé Buffon, Lacépède, Daubenton et Cuvier.

(1) En plus de l'Acare de la gale, des Oxyures, du filaire de Médine, des Reptiles et des Annélides nuisibles, on relève dans *Gargantua* et dans *Pantagruel* les noms d'animaux qui fournissent des produits médicamenteux : le castor (l. II) ; la civette (l. I, ch. I et l. II, ch. VI), le chévrotain porte-musc (l. I, Prol.), et, dans un autre ordre d'idées, ceux des *chats de mars*.

Quand « *Quaresmeprenant grondoit, c'estoient chats de mars* ». Gargantua trouva « derrière un buisson un chat de mars dont les gryphes luy exulcérarent tout le périnée ».

Les chats de mars, ce sont les martres, disent tous les commentateurs. Pourquoi ? Les chats de mars, ce sont les chattes qui ne sont jamais si amoureuses que pendant le carême.



ANATOMIE DES FORMES

ANATOMIE DES FORMES

L'anatomie des formes, encore appelée *Anatomie artistique, Anatomie des peintres et des sculpteurs*, a pour objet la description du modelé de telle ou telle région du corps humain, l'explication anatomique de ce modelé, de ses modifications à l'état de repos et de mouvement. C'est elle qui permet à un artiste d'analyser à travers la peau, comme à travers un voile transparent, le jeu des parties qui produisent les formes avec leur variété infinie de caractère. Tous les grands peintres et les grands sculpteurs du XVe siècle, Albert Dürer, Poussin, Jean Cousin, le Titien et Jean Calcar son élève, qui ont illustré l'ouvrage (*De Corporis humani fabricâ*) de Vésale (1), Michel-Ange (2), Raphaël (3),

(1) Dans la préface de l'édition publiée à Bâle en 1543, il est dit que la plupart des figures ont été exécutées par J. Calcar.

(2) Michel-Ange a fait à Florence de longues études de dissection et laissé divers dessins anatomiques dont plusieurs ont été reproduits par Choulant et Seroux d'Agincourt (Ludwig CHOULANT, *Gesichte und Bibliographie des anatomischen Abbildungen*, Leipzig, 1852; Seroux d'AGINCOURT, *Histoire de l'art par les monuments*, Paris, 1811, t. VI, pl. 177).

(3) Parmi les nombreuses esquisses d'anatomie de Raphaël, il en est une qui est particulièrement remarquable, c'est celle du squelette qui a fourni à ce peintre génial, pour son tableau de la *Mise au tombeau*, l'indication précise de la direction des membres et de la disposition des jointures de la Vierge évanouie.

Léonard de Vinci (1), etc., etc., ont été de grands anatomistes.

Dès la fondation à Paris, en 1648, par Louis XIV, d'une académie de peinture et de sculpture — aujourd'hui l'École des Beaux-Arts — deux enseignements ont été institués à côté des ateliers proprement dits, l'enseignement de la perspective et celui de l'anatomie.

Depuis cette création, Lebrun, Camper, Lavater, Ch. Bell, Humbert de Superville, Gratiolet, Gerdy, Darwin, Duchenne, de Boulogne, Fau, Lemoine, Piderit, Mathias Duval, Stevens, Richer, Cuyer, etc., ont noté et coordonné, en une sorte d'ensemble doctrinal, les rapports intimes qui existent entre l'ouverture de l'angle facial et l'intelligence, entre la contraction de tel ou tel muscle facial et telle ou telle expression de la physionomie, entre les déformations permanentes apparentes et la profession, etc.

En anatomie artistique, comme en anatomie descriptive, en anatomie chirurgicale et en anatomie comparée, Rabelais a été un précurseur. Il a anatomisé d'abord Quaresmeprenant, « quant aux parties internes », puis « quant aux parties externes ». Et, comme un maître de l'art, alliant à la connaissance de l'organisme l'habileté de la composition et la profondeur de la pensée, il a laissé de Quaresmeprenant un portrait si ressemblant qu'il suffit de l'étudier un instant pour deviner non seulement l'âge, l'état de santé habituel, la valeur intellectuelle et morale, mais encore la parenté du modèle. Pour être mieux compris, l'incompa-

(1) « Je suis absolument persuadé, a dit William Hunter, que Léonard de Vinci doit être considéré comme le meilleur et le plus grand anatomiste de son époque. De plus, il est certainement le premier qui ait inauguré l'usage des dessins anatomiques. » Qui a lu les manuscrits de Léonard de Vinci de la Bibliothèque royale de Windsor sera entièrement de l'avis de l'illustre chirurgien anglais. (Voy. *les Manuscrits de Léonard de Vinci de la Bibliothèque royale de Windsor. De l'anatomie*, feuillets A, publiés par Théodore Sabachnikoff, avec traduction en langue française, transcrits et annotés par Giovanni Piumati; précédés d'une étude de Mathias Duval, Paris, 1897.)

rable satirique a fait, en effet, réapparaître par atavisme, chez l'observateur fidèle des lois du Carême, divers caractères anatomo-physiologiques de deux de ses aïeux, Amodunt et Discordance, qu'il a dépeints en ces termes dans le chapitre XXXII du livre IV :

« Voilà, dist Pantagruel, une estrange et monstrueuse membrure d'homme (1), si homme le doibs nommer. Vous me réduisez en mémoire (2) la forme et contenence de Amodunt (3) et Discordance.

« — Quelle forme, demanda frère Jean, avoient-ils ? Je n'en ouï jamais parler : Dieu me le pardoint (4).

« — Je vous en dirai, respondit Pantagruel, ce que j'en ai leu parmi les apologues antiques (5). Physis (6) (c'est Nature) en sa première portée enfanta Beaulté et Harmonie sans copulation charnelle : comme de soi-mesme est grandement féconde et fertile. Antiphysie (7), laquelle de tout temps est partie adverse de Nature, incontinent eut envie (8) sus cestuy tant beau et honorable enfantement : et au rebours enfanta Amodunt et Discordance par copulation de Tellumon (9).

(1) Il s'agit de Quaresmeprenant.

(2) Vous me rappelez.

(3) Sans forme. Ce mot est dérivé peut-être du latin *a, modo* et *ens*, être sans forme.

(4) Me pardonne.

(5) La Monnoye dit que Rabelais a emprunté cet apologue à Cœlius Celeaginus, auteur qui n'est ni antique, ni très connu, et dont les œuvres ont été imprimées en 1544 sous le titre de *Gigantes*. On lit, en effet, à la page 622 de cette édition des œuvres de Cœlius Celeaginus : *Natura ut est per se ferax, primo partu, Decorem atque Harmoniam edidit, nulla opera viri adjuta. Antiphycia vero, semper naturæ adversa, tam pulchrum fœtum protinus invidit, usque Tellumonis amplexu, duo ex adverso monstra peperit Amoduntem ac Discrepentiam nomine, si formam indicaro, excitabo risum legentibus*, etc... Rabelais a traduit cet apologue jusqu'à ces mots : « Depuis elle engendra les matagols... »

(6) La nature, φύσις en grec.

(7) Le principe opposé à la nature, du grec ἀντί, contre, et φύσις, nature.

(8) Fut jalouse.

(9) Sorte de divinité qui symbolisait les forces productives de la terre; Varron et saint Augustin ont usé de cette expression. (Voy. l'Alphabet de l'auteur.)

Ils avoient la teste sphérique et ronde entièrement comme un ballon : non doulcement comprimée des deux costés, comme est la forme humaine. Les aureilles avoient hault enlevées, grandes comme aureilles d'asne : les œils hors la teste, fichés (1) sus des os semblables aux talons, sans sourcilles, durs comme sont ceulx des cancres (2) ; les pieds ronds comme pelottes ; les bras et mains tournés en arrière vers les espaules ; et cheminoient sus leurs testes continuellement faisants la roue, c... sus teste, les pieds contremont (3). Et comme vous sçavez que és singesses (4) semblent leurs petits singes plus beaulx que chose du monde, Antiphysie louoit et s'efforceoit prouver que la forme de ses enfants plus belle estoit et advenente (5), que des enfants de Physis : disant que ainsy avoir les pieds et teste sphériques, et ainsy cheminer circulairement en rouant (6), estoit la forme compétente (7) et parfaicte allure retirante (8) à quelque portion de divinité, par laquelle les cieulx et toutes choses éternelles sont ainsy contournées. Avoir les pieds en l'aer, la teste en bas, estoit imitation du Créateur de l'univers, vu que les cheveulx sont en l'homme comme racines, les jambes comme rameaulx. Car les arbres plus commodément sont en terre fichés sus leurs racines, que ne seroient sus leurs rameaulx. Par cette démonstration alléguant que trop mieulx et plus aptement (9) estoient ses enfants comme une arbre droicte (10),

(1) Fixés.

(2) Crabes, du latin *cancer*. Les yeux des Crustacés sont supportés par un pédoncule, dit pédoncule oculaire.

(3) Les pieds en l'air.

(4) Aux femelles des singes.

(5) Plus convenable, mieux adapté à ses fonctions ; du latin *advenire*.

(6) En roulant, en faisant la roue.

(7) Convenable, du latin *competens*.

(8) Approchante. Selon Platon, la forme la plus belle et la plus parfaite est la forme ronde. (Voy. MONTAIGNE, *Essais*, l. II, ch. XII.)

(9) Justement, du latin *apte*.

(10) Je rappelle que Rabelais a conservé aux substantifs dérivés du latin ou du grec le genre qu'ils ont en latin ou en grec.

que ceulx de Physis, lesquels estoient comme une arbre renversée. Quant est des bras et des mains, prouvoit que plus raisonnablement estoient tournés vers les espaules; parce que ceste partie de corps ne debvoit estre sans deffenses, attendu que le devant estoit compétentement muni par les dents, desquelles la personne peut non seulement user en maschant sans l'aide des mains, mais aussy soi deffendre contre les choses nuisantes. Ainsy, par le tesmoignage et stipulation (1) des bestes brutes, tiroit touts les fols et insensés en sa sentence (2), et estoit en admiration à toutes gens escervelés et desgarnis de bon jugement et sens commun. Depuis elle engendra les matagots (3), cagots (4) et papelars (5) : les maniacles pistolets (6) : les démoniacles Calvins imposteurs de Genève (7) : les enragés Putherbes (8),

(1) Approbation, du latin *stipulatio*.

(2) Opinion, du latin *sententia*.

(3) Moines rêveurs, du grec μάταιος.

(4) Hypocrites.

(5) Fins, rusés et aussi papistes.

(6) Les maniaques de Pistoie. Le Duchat estime que Rabelais veut désigner ici des démoniaques ou sectaires, appelés *noirs* et *blancs*, qui parurent vers l'an 1300 dans la ville de Pistoie. Selon le dictionnaire de Trévoux, c'est de Pistoie, où ils auraient été inventés, que les pistolets tirent leur nom. Pour M. A. Demmin, cependant, le mot pistolet dériverait de *pis tallo*, pommeau, garniture, en italien, et non de Pistoie, ville. Le pistolet serait originaire de Pérugia où, en 1364 déjà, on fabriquait des canons à mains de la longueur d'une palme.

(7) Les calvinistes. On écrivait autrefois démoniacle pour démoniaque, maniacle pour maniaque, thériacle pour thériaque, etc. En 1550, Calvin (*De Scandalis*) a dénoncé Maître François comme athée. Robert Estienne a demandé (*In Præfat. ad Glossar.*, nov. 1535) qu'on le brulât avec son livre, et le cardinal de Tournon qu'on l'emprisonnât. (Louis Moland, *François Rabelais, tout ce qui existe de ses œuvres*, pp. 29 et 30.)

(8) Gabriel de Puy-Herbaut (*Putherbeus*), moine de Fontevrault, a attaqué avec la plus extrême violence et accusé (dans un ouvrage intitulé : *Theotimus; sive de expungendis et tollendis malis libris, iis præcipuè quos vix incolumi fide ac pietate plerique legere queant*, in-8, à Paris, chez Jean de Roigny, l'an 1549) Rabelais d'immoralité. Ce dernier a conspué, par représailles, Puy-Herbaut et Calvin dans l'apologue ci-dessus.

briffaulx (1), caphars (2), chattemites (3), canibales (4) et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de Nature (5). »

Par moment, entraîné vers l'idéal, Rabelais a parlé avec sagesse et élévation, en homme qui a conscience de son génie ; ailleurs, il s'est laissé aller à une extravagance de fantaisie, à une débauche de plaisanteries, à un déluge de bons mots ou de gros mots. On a essayé d'expliquer ces contradictions, ce bizarre assemblage du sublime et du bouffon. On a dit que, ne voulant pas renoncer à son franc-

(1) « Frères lais tondés en bref par le Pape, dit Moland, et entretenus par des religieuses non rentées, afin de quêter pour elles. »

« Chartreux, Jacopins, Carmes, Augustins,
Tous moques blancs, rouges, noirs ou vers,
Cordeliers, Bonshommes et tous Celestins,
Procureurs, Briffaulx aussi convers
Tout va ne scay comment a revers. »

(Le Resveur avec ses resveries. *Recueil de poésies françoises*, t. XI, p. 106.)

(2) Sournois, moines affublés d'un capuchon, *caphardum*, en basse latinité. Les Turcs appellent *cafar* un renégat. Ce mot paraît venir du verbe hébreu *caphar*, cacher, couvrir.

(3) Gens qui accordent en riant, en faisant les bons apôtres; du latin *catta*, chatte, et *mitis*, douce. Chatte qui fait la patte de velours.

Un chat faisant la chattemite.
(La Fontaine.)

. . . . . Ah ! Chattemites
Je scay bien que en riant vous accordez.
(Grégoire, *Moralité du jeu des Princes des Sots et mère Sotte.*)

(4) « Moines qui, comme à belles dents, déchiraient l'auteur par leurs écrits et dans leurs discours. » (Le Duchat.) Pendant toute sa vie, Rabelais a été violemment attaqué par les écrivains de la Réforme, jaloux de ne pas sentir à leurs côtés un homme qui aurait pu leur attirer des partisans, et par les moines mécontents de voir étaler au grand jour leurs mœurs licencieuses. Il a fallu au fécond et intarissable satirique, pour ne pas subir le sort de son ami Étienne Dolet, l'appui des évêques de Paris, du Mans, de Maillezais, de Pierre Duchâtel, évêque de Tulle, lecteur ordinaire du roi, du cardinal d'Armagnac, etc., etc.

(5) Les frères Fredons avaient « les genoils contrepoinctés (pointus à rebours),... deux braguettes en forme de pantophle, l'une devant et l'aultre derrière,... des souliers ronds comme bassin,... le calnuet (l'extrémité) de leur capuchon attaché devant... les cheveulx en devant croissants en liberté et tondus à la partie postérieure de la teste, etc. »

parler, mais averti par des exemples journaliers du prix de la prudence, l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* a caché, sous le masque et les grelots de la folie, les témérités de la raison. On a dit qu'il n'a fait que suivre les traditions de liberté, de licence même, d'allures, de gestes et de langage admises par les mœurs de son époque (1). Quoi qu'il en soit, il y a, dans l'épopée pantagruélique, des expressions et des gauloiseries qu'il est difficile de reproduire. Je voudrais faire pour les « contenences externes » de Quaresmeprenant ce que j'ai fait pour ses « contenences internes ». les analyser minutieusement et une à une, mais plusieurs d'entre elles ont prêté à des comparaisons si risquées de la part de Maître François que cela m'est impossible. Je me bornerai donc à esquisser à grands traits le portrait du roi de l'île de Tapinois. On ne m'en saura pas, au surplus, mauvais gré, car ce portrait, ainsi qu'on va s'en rendre compte, est loin d'être séduisant (2) :

Quaresmeprenant était un homme déjà avancé en âge (3),

(1) Les cours papales d'Avignon et de Rome n'ont pas été des modèles de pureté de mœurs sous Jean XXII, Alexandre VI et Léon X, pas plus que les cours de Toscane et de France sous les Médicis, sous François Ier et Henri II. Boccace, le grivois et très peu pudibond auteur du *Décaméron*, auquel La Fontaine a fait tant d'emprunts, Boccace, comme Pétrarque, le chantre de l'amour, comme Rabelais, était prêtre. Le Pulci, ce poète italien si licencieux, l'auteur du *Morgante Maggiore*, était chanoine de Florence. Que Béroalde de Verville, chanoine de Tours, soit l'auteur du *Moyen de parvenir*, ce livre encore plus dépourvu de pudeur que ceux de Maître François, ou qu'il ait été le plagiaire de celui-ci, toujours est-il que la langue verte et les contes grivois n'effarouchaient pas plus alors certains habitants des cloîtres et des chapitres que les poésies plus que lestes de Grécourt et de Piron ne faisaient rougir les abbés de ruelles du XVIIIe siècle. Le vieux français comme le latin, auquel du temps de Rabelais on revenait avec passion, dans les mots bravait l'honnêteté.

(2) Le prêtre-médecin n'aimait pas le carême. Il ne s'en est pas tenu à cette description du personnage dans lequel il l'a synthétisé, il a déclaré ouvertement dans le prologue du livre V : « Le monde doncques, ensagissant (devenant plus sage), plus ne craindra... pitoyablement croire, en quaresme. »

(3) Il avait : « *les os, comme cassemuseaulx ; les ligaments, comme une*

d'une taille élevée (1), maigre (2), débile (3), tourmenté moralement par le repentir (4) des fautes qu'il avait commises et physiquement par une maladie constitutionnelle honteuse (5) et quelquefois aussi par une gonorrhée provoquée par une nourriture trop échauffante (6).

Il avait la tête ronde (7), mais les joues creuses, la peau du visage ravagée de coutures comme si elle avait été

escarcelle; le dors, comme une arbaleste de passe, etc. ». Le dos (du latin *dorsum*) raboteux, arqué, difficile et long à redresser. Les exagérations de courbure de la colonne vertébrale, dues à l'influence de l'âge, intéressent surtout la région dorsale, tandis que celles qui dépendent des professions occupent de préférence tantôt la partie inférieure de la région cervicale, comme chez les porteurs, et tantôt la partie supérieure de la région lombaire comme chez ceux qui s'adonnent à la culture du sol. C'est dans la région dorsale que commence l'ankylose physiologique des vertèbres entre elles.

L'*arbaleste de passe* est une grosse arbalète qu'on tendait au moyen d'une machine et qui servait à armer une tour roulante, dite *passe*, qu'on approchait des remparts. (Froissard.)

« Gargantua bandoit és reins les fortes arbalestes de passe. »

(1) « Un demi-géant. »

(2) Il avait : « *les lumbes, comme un cathenat; la poitrine, comme un jeu de regnalles; les joues, comme deux sabbots*, etc. » Les joues creuses, profondes. Prov. pop. : « Dormir comme un sabot, » dormir profondément.

(3) Il avait : « *les muscles, comme un soufflet; le sang bouillant, comme nazardes multipliées; les esperits vitaulx, comme longues chiquenauldes; s'il subloit* (sifflait), *c'estoient hottées de singes verds*, etc. ».

(4) Il avait : « *la repentance, comme l'équippage d'un double canon.* »

(5) Il avait : « *le trou du c..., comme un miroir crystallin* ». Les anciens médecins donnaient le nom de cristalline à la syphilis des Ganymèdes, à la syphilis anale engendrée par des rapports contre nature. (Voy. le dictionnaire de Furetière et le *Traicté second de la maladie appelée cristalline, autrement dit maladie indienne ou rongne espagnolle*, par Tannegui Guillaumet, chirurgien du roy, Nismes, 1611.) Quaresmeprenant sacrifiait en secret à la pierre noire d'Emesse déifiée par Héliogabale.

(6) Il avait : « *la penillière, comme une dariole* » et pâtissait « *quelquefois d'une lourde pissechaulde*, etc. »

(7) Il avait : « *la teste contournée, comme un alambic*, » c'est-à-dire comme un ballon d'alambic. Les anthropologistes ont établi que toutes les races humaines préhistoriques, protohistoriques et historiques peuvent être ramenées à deux types : au type des têtes longues ou dolichocéphales (du grec δολιχός, allongé, et κεφαλή, tête), et au type des têtes courtes ou brachycéphales (du grec βραχύς, court, et κεφαλή, tête). Entre ces deux types, il y a

incisée avec le bistouri (1), les yeux les trois quarts du temps inondés de larmes (2), de hautes oreilles velues, mal ourlées (3), un nez à la Cyrano (4), surplombant sensuellement (5) une bouche très ouverte, garnie de grandes dents jaunes et pointues (6). Il n'avait pas de

des transitions nombreuses, mais il est bien certain que, quelle que soit actuellement et quelle qu'ait été primitivement la conformation du crâne humain, il est et a toujours été plus ou moins aplati sur les tempes. Il n'y a eu que Quaresmeprenant et ses aïeux qui aient eu « la teste sphérique, ronde entièrement comme un ballon : non doulcement comprimée des deux costés » pour pouvoir « cheminer circulairement en rouant ».

(1) Il avait : « *le visage historié, comme un bast de mulet* ». S'était-il labouré, se labourait-il encore, en signe de deuil, la face avec ses ongles, inconsolé et inconsolable, comme Rachel dans Rama ?...

(2) Il « *plourait les trois parts du jour* ».

(3) Il avait : « *les aureilles, comme deux milaines* ». Mitaines, « gros gants fourrés où il n'y a pas de séparation pour mettre les doigts, à la réserve du pouce. » (Furetière.)

(4) Il avait : « *les narines, comme un béguin ; le nez, comme un brodequin enté en escusson* ». On appelle écusson un morceau d'écorce portant un œil ou un bouton, qu'on détache d'un arbre pour l'insérer entre le bois et l'écorce d'un autre arbre. « *Le nez, comme un brodequin enté en escusson* » signifie donc le nez comme un brodequin.

Grandgousier « feit faire à son fils des bottes faulves : Babin les nomme brodequins ». Dans l'édition de Garnier, il est dit que « Babin paraît désigner une république fictive établie autrefois en Pologne comme le royaume de la Mère Sotte en France !... » Babin est tout simplement le nom patronymique d'une famille de cordonniers chinonais.

(5) « *Ad formam nasi cognoscitur ad te levavi* » (l. I, ch. xl), s'écrie frère Jean.

Les dames romaines favorisaient, en proportion de la longueur du nez les gladiateurs. L'exemple, il est vrai, venait de loin et de haut. Le grand nez de Vulcain avait séduit Vénus, — Vénus qui devait s'y connaître.

Noscitur a pedis quantum sit virginis antrum.
Noscitur a naso quanta sit hasta viri.

(Ovide.)

Qu'y a-t-il de scientifique dans ce distique proverbial du poète, dont les licencieux adages italien et provençal : *Al nazzo cognoscete il cazzo*, et *Gros nas, gros dabas*, ne sont que des réminiscences ?

(6) Il avait : « *les dents, comme un vouge. De ses telles dents de laict vous trouverez une à Colonges-les-royaulx, en Poictou, et deux à la Brosse en Xaintonge, sus la porte de la cave* ».

Il avait : « *la bouche, comme une housse* ». Selon Furetière, « la housse

barbe (1), et son crâne était orné de la double tonsure des moines, bordée d'une couronne de cheveux roides (2), poudreux (3), agglutinés, ainsi que les sourcils, les cils et les poils des autres parties du corps (4), par des humeurs et des croûtes gluantes ou desséchées de nature suspecte (5).

Son cou était déformé par un goitre volumineux (6) et aussi, selon toute probabilité, par des écrouelles (7), et sa

était une couverture que les paysannes mettaient autrefois sur leur tête pour se défendre de la pluie et du vent ».

Il n'y avait pas que les paysannes. Un règlement de l'ancien Senonais interdisait aux lépreux de sortir de leur borde sans être vêtus de leur housse.

(1) Soit qu'il en fût naturellement dépourvu, soit qu'il la rasât de près. Dans le chapitre XXIX du livre IV, Rabelais a écrit que Quaresmeprenant était un « demi-géant à poil follet et double tonsure » (la tonsure monacale), et, dans le chapitre XXXI du même livre, qu'il avait « *la barbe, comme une lanterne* », *scilicet* comme le parchemin ou le papier huilé qui remplaçait les vitres dans les lanternes primitives, ou comme la peau glabre des docteurs en théologie et des moines fréquentant les conciles et qui sont appelés plaisamment, à diverses reprises, lanternes dans le roman pantagruélique. Quaresmeprenant était, lui-même «, un extraict de Lanternois, bien grand lanternier ».

(2) Il avait : « *les cheveulx, comme un décrottonoire* ». On donnait jadis le nom de décrottonoire à une brosse grossière de chiendent ou de crin qui servait à nettoyer les chaussures.

(3) D'autant plus poudreux que Quaresmeprenant avait reçu les cendres sur sa double tonsure le premier jour de son règne.

(4) Il avait : « *les sourcilles* (sourcils), *comme une lichefrette* (lèchefrite) ; *les œils, comme un estui de peignes* ; *la penillière, comme une dariole*, etc .»

(5) Engendrées par la mauvaise alimentation et par la malpropreté, la syphilis ou la scrofule.

(6) Il avait : « *le menton, comme un potiron; la gorge, comme une chausse d'hypocras ; le nou, comme un baril, auquel pendoient deux goitrous de bronze bien beaulx et harmonieux, en forme d'une horloge de sable*, etc. ». Avec « *deux goitrous de bronze si beaulx et si harmonieux* », on comprend pourquoi quand Quaresmeprenant « *dodelinoit de la teste, c'estoient charrettes ferrées* », pourquoi il avait le menton comme un potiron, la gorge comme un pain de sucre.

Chausse d'hypocras. Chausse feutrée de forme conique dont on se sert encore aujourd'hui pour filtrer, passer et clarifier le vin, les sirops, les liqueurs.

« Sur la tête les Circassiens ont un bonnet de feultre fait tout ainsi qu'une chausse à hipocras ou qu'un pain de sucre. » (BELLEFOREST, *Cosmogr.*, part. II, col. 855.)

(7) Il avait : « *les adènes, comme une serpe* ».

poitrine, dont les côtes, au nombre de sept (1) perçaient les téguments, contrastait d'une façon étrange avec son gros ventre (2) logé dans un pourpoing « boutonné selon la mode antique et ceinct à l'antibust (3) ».

Ses membres pataudṡ (4) étaient terminés par

(1) Allusion aux sept semaines du Carême. « Quaresmeprenant, disoit Xenomanes continuant, quant aux parties externes, estoit un peu mieux proportionné, exceptez les sept costes qu'il avoit oultre la forme commune des humains ».

(2) Il avait : « *le ventre à poulaines* » et le « *mirach, comme un chapeau albanois* ». Les ventres à poulaines étaient des *gipons* ou pourpoings rembourrés. Le grand satirique a, par suite, comparé à ces pourpoings et feint de les croire postiches les ventres de certains moines. « Un grand tas de sarrabaïtes (moines déréglés et vagabonds)... qui se sont desguisés comme masques pour tromper le monde... au contraire font chère, Dieu sçait qu'elle... Vous le povez lire en grosse lettre et enluminure de leurs rouges museaulx et ventres à poulaines. » (L. II, ch. XXXIV.)

« On appelle *mirach* en arabe, dit Leonellus Faventinus, en son traité *De Medendis morbis*, ch. L, la partie extérieure du ventre composée de peau, de graisse et de huit muscles du ventre : *Mirach dicitur pars ventris exterior, composita ex cute, pinguedine et octo musculis ventris.* »

Chapeau albanois, « chapeau poinctu, hault bonnet » (l. III, ch. XXV et l. V, ch. XXXII). « Il a un ventre aussi pointu » est une phrase encore employée couramment en Touraine pour exprimer qu'un individu à l'abdomen très proéminent.

Il est une maladie consistant dans l'engorgement des ganglions abdominaux sous l'influence de la scrofule ou de la tuberculose, le carreau, dont un des principaux symptômes est la distension du ventre. Quaresmeprenant était-il atteint de cette maladie : Ses « *œils, comme un estui de peignes ;* » ses « *adènes, comme une serpe* » porteraient à le croire. Il est à remarquer cependant que le carreau, assez commun chez l'enfant, est très rare chez l'adulte et surtout chez les vieillards et semble avoir été décrit pour la première fois au XVIe siècle par Benivieni (de Florence) et Fernel.

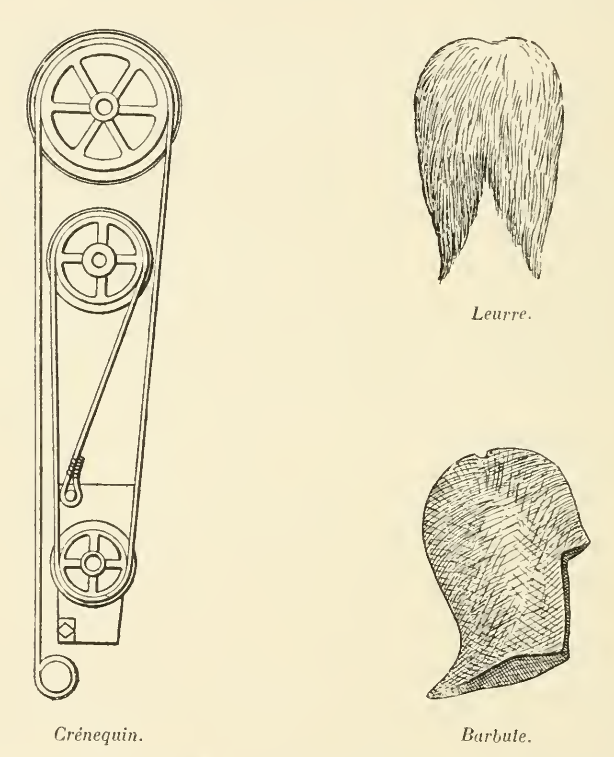
(3) Ceint à la poitrine : du latin *ante*, devant, et de l'italien *busto*, partie supérieure du corps. « Et croyez qu'ils burent à ventre desboutonné (car en ce temps là on fermoit les ventres à boutons, comme les collets de présent) jusques à dire : D'ond venez-vous ? » (L. II, ch. XX.)

(4) Il avait : « *les hanches, comme un vibrequin ; les cuisses, comme un crenequin ; les genoils, comme un escabeau ; les jambes, comme un leurre ; les bras, comme une barbute ; les coubtes, comme ratonoires*, etc. ».

Crénequin. — Le colonel Penguilly L'Haridon affirme, dans son excellent Catalogue du Musée d'artillerie de Paris, que le *crénequin* ou *cranequin* n'est autre chose que le pied de biche. Il donne pour raison qu'on appelait cranequiniers les arbalétriers à cheval, et qu'il était impossible à un cavalier de bander une arbalète à tour. Cependant, Du Cange cite à l'article *Crenekinarii* ce passage datant de l'année 1422 : « Icellui Bau-

doin prist une arbalète nommée crénequin, qui est dire arbalète à pié. » Or, l'arbalète à pied est bien l'arbalète à étrier dont l'arc est bandé, non par le pied de biche, mais par la moufle. On peut donc admettre avec Viollet-Le-Duc qu'au commencement du XVIe siècle le crénequin était la moufle dont nous donnons le dessin au trait ci-dessous et qui a la configuration générale de la cuisse.

Le *leurre*, dont la forme n'a pas changé depuis le moyen âge, est un morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, disent les traités de vènerie, — façonné en forme du gras de la jambe, du mollet, dirons-nous avec Maître François, — et dont les fauconniers se servent pour appeler les tiercelets au réclame. Il est rembourré pour permettre aux serres des faucons de s'y



Leurre.

Crénequin.

Barbute.

fixer. (Voy. *le Livre du roy Modus;* Tardif, *Art de la fauconnerie*; *Reliquia librorum cit. suprà* et *Magasin pittoresque*, t. XI, 1843, p. 253, fig. 5.)

Barbute. — Casque descendant très bas en arrière, « *quo caput tegebant milites et equites in prœliis,* » dit Du Cange. Les bras, par conséquent, déjetés en arrière comme ceux des enfants d'Antiphysie. Pour prouver cette assertion, j'ai fait dessiner au Musée d'artillerie de Paris la barbute qu'on a sous les yeux. Les archers à pied sont restés fidèles à cette coiffure que les argoulets, cavaliers du XVIe siècle, portaient encore.

Les *coubtes*, les coudes, du latin *cubitus.*

Ratonoires. — Piège à prendre les rats. Il y a des ratonoires de toutes les formes, même de la forme du coude.

des mains rudes d'une propreté douteuse (1) et par des pieds dont la plante convexe était imprégnée d'une sueur huileuse (2). Ses doigts et ses orteils étaient armés

(1) Il avait : « *les mains, comme une estrille* ». Abstraction faite des doigts, la main est carrée comme est d'ordinaire une étrille. L'étrille, dont on ne se sert plus que pour enlever la crasse attachée au poil et à la peau des chevaux, a fait partie du matériel des étuves. A Rome, la peau des baigneurs était raclée au moyen d'un racloir ou strigille par les *aliptes*, frictionnée par les *fricatores*, massée par les *tractatores*, enduite de parfums par les *unctores*. En Grèce, la strigille était employée après les exercices du gymnase.

Valentin et Orson « servoient aux estuves d'enfers et estoient rascletorets (*aliptes*) ». (L. II, ch. xxx.)

Parmi les termes de la litanie célébrant la puissance virile de frère Jean figure celui d' « estrillant », frottant vigoureusement.

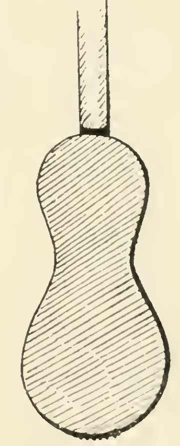
Des mains comme une étrille convenaient à Quaresmeprenant qui avait « *les cheveulx, comme un décrottonoire ; la peau, comme une gaervaldine*, etc. », et qui était méchant.

(2) Il avait : « *les pieds, comme une guiterne ; les talons, comme une massue ; la plante, comme un crezion* ».

Guiterne, guinterne, guisterne, quiterne, instrument à cordes pincées qui est un dérivé de la cithare et de la rote.

Harpes et gigues et rubèbes
Si ia guiternes et leus (luthes).

(*Roman de la Rose.*)

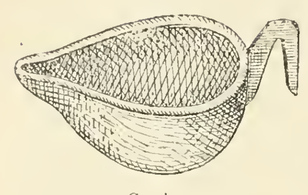

Guiterne.

La table d'harmonie, échancrée de chaque côté, de certaines guiternes a les contours amplifiés du pied. La ressemblance de cette table avec le pied est déjà évidente sur la guiterne dont joue avec un plectrum, pendant qu'un jongleur exécute un pas, le ménestrel debout figuré sur l'un des entourages du manuscrit de *Tristan et Yseult* (vers 1260, manuscrit de la Biblioth. nat.). Le mot guiterne ne semble pas toutefois avoir été employé avant le xiv[e] siècle.

L'extrémité libre d'une *massue* est ronde.

Dans le Poitou et le Chinonais, on appelle encore *crézion*, *crézien* ou *crézion* une petite lampe composée d'une cuvette plus ou moins bombée, munie d'une anse qui sert à l'accrocher, et, du côté opposé à cette anse, d'un bec en forme de tubulure qui donne à la mèche plus de stabilité. C'est, sauf quelques points de détails, le *chaleu* de l'Auvergne, le *chalé* du Bourbonnais, le *crinchet*, *crachet*, *craichet*, *craisset*, *crasset*, *crassé* de l'Artois, le *crachet* ou *témeron* de la Picardie, le *coperon* des Ardennes, le *crassin* des Flandres belges, le *cresset* de l'Angleterre, etc. C'est la lampe antique, d'usage courant, que tient à la main le *Diogenes fossor* des Catacombes, celle dont le poète

d'ongles acérés enroulés plusieurs fois sur eux-mêmes (1).



Creziou.

Prudentius a dit : *Pendent mobilibus lumina funibus*, et qu'un personnage sculpté sur un cippe gallo-romain du Musée d'Amiens porte à la ceinture, celle dont on a trouvé de nombreux spécimens dans l'Allier et qui n'est peut-être elle-même qu'une imitation de l'appareil d'éclairage rudimentaire, de la simple feuille pliée suivant son grand axe contenant l'huile et la mèche, dont ont usé les hommes des âges de la pierre taillée. Le creziou permet aux paysans du Centre de la France d'utiliser l'huile de noix, devenue absolument impropre à la consommation lorsque le pot tire à sa fin, et fournit ainsi un éclairage économique. Celui dont nous donnons le dessin appartient à la mère d'une de mes domestiques habitant Richelieu, près de Chinon.

« Il avoit aussi préparé une salade composée de plusieurs espèces d'herbes, y jetant un peu de sel dessus et du vinaigre et quelques gouttes d'huile d'un crézieu. » (*Histoire macaronique*, l. II. Trad. anonyme.)



Ongles en vrille.

(1) Il avait : « *les ongles, comme une vrille* ». S'il n'y a guère en France que des vieillards qui aient des ongles en vrille, il n'en est pas de même dans l'Extrême-Orient. Les dandys de Bangok et de Hué se font honneur de leur oisiveté en s'agrémentant d'ap-

pendices unguéaux qu'ils enferment, pour les préserver de toute avarie, dans des étuis d'or ou d'argent. Sur le dessin ci-joint, qui est la reproduction fidèle de la main d'un seigneur annamite, on voit des ongles ne mesurant pas moins de 40 et même 45 centimètres de longueur. Un seul fait exception, c'est celui de l'index, mais il a été brisé.

Les formes dites anormales de l'onychrogryphose (du grec ὄνυξ, ὄνυχος, ongle, et γρυπός, courbé, crochu) ne sont que l'exagération des formes normales que prendraient les lames cornées des doigts si nous obéissions à des modes aussi excentriques que celles qui règnent au Tonkin et en Cochinchine. Les pathologistes, je le répète, ont décrit chez les vieillards des ongles en griffe, en spirale, en vrille, etc. J'ajouterai que, chez les cagots ou goitreux des Pyrénées, la lèpre est fréquente et caractérisée par l'hypertrophie des ongles et des doigts, le teint blafard, etc. (Voy. *Progrès médical*, 1892. *De l'existence de la lèpre atténuée chez les cagots des Pyrénées*, par Lajard et F. Regnault.) En donnant à Quaresmeprenant, qui était déjà âgé et doublement cagot, des ongles « comme une vrille », Rabelais a donc été bien inspiré.

En mettant en parallèle la conformation physique de Quaresmeprenant et celle de ses arrière-aïeux, on peut juger maintenant du degré de ressemblance qu'il avait avec eux.

Quaresmeprenant avait :	Amodunt et Discordance, les fils d'Antiphysie, avaient :
« *La teste contourné, comme un alambic* (un ballon d'alambic) ;	« *La teste sphérique et ronde comme un ballon et non doulcement comprimée des deux costés, comme est la forme humaine ;*
« *Les aureilles, comme deux mitaines ;*	« *Les aureilles hault enlevées, grandes comme aureilles d'asne ;*
« *Les paulpières, comme un rebec* (l'extrémité libre renflée du manche d'un rebec); « *Les sourcilles, comme une lichefrette* (lèchefrite) ;	« *Les œils hors la teste, fichés sus des os semblables au talon, sans sourcilles, durs comme ceux des cancres ;*
« *Les bras, comme une barbute ;*	« *Les bras tournés en arrière vers les espaules ;*
« *Les talons, comme une massue; la plante, comme un creziou*, etc. »	« *Les pieds ronds, comme pelottes*, etc. »

Dans sa longue énumération des « *contenences* » de Quaresmeprenant, Maître François n'a fait mention que de la marche à reculons de ce personnage. Eh bien ! cette marche s'effectuait en roulant, ainsi que celle des fils d'Antiphysie : « *S'il reculoit, c'estoient cocquecigrues de mer.* » « On appelle cocquecigrues, dit Le Duchat, les coquilles des hérissons de mer, et, suivant ce passage, M. Ménage a cru que l'expression proverbiale dont il s'agit dans le premier venait de ce que, selon qu'il fait parler Rondellet, les hérissons de mer, au lieu de marcher, ne font que tourner dans leurs coquilles, qui sont toutes hérissées de pointes. Mais il n'a pas bien entendu Rondellet, dont voici les termes, *lib.* 18, *De Piscibus*, *cap.* 19, *omnibus* (*Echinis*) *crusta est tenuis, undique spinis sive aculeis armata quæ pro pedibus sunt. Ingredi est his in orbem volvi.* Cela ne veut pas dire que ces hérissons au lieu de marcher ne fassent que tourner dans leurs coquilles, mais que les pointes de leurs coquilles leur servent de pieds et qu'ils marchent en roulant. »

Il était sale (1), inintelligent (2), grossier (3), indiscret (4), cupide (5), débauché (6), adonné aux pratiques contre nature en honneur à Sodome, sournois, chicaneur (7), méchant (8), entiché du passé (9), manquait d'ini-

Je suis d'autant plus heureux d'invoquer ici l'autorité de Le Duchat, qu'il n'a pas soupçonné la parenté de Quaresmeprenant et des enfants d'Antiphysie et que l'erreur de Ménage, qu'il corrige dans la note ci-dessus, en s'appuyant sur le meilleur ouvrage du maître de Rabelais, est provoquée par cette phrase du chapitre XLIX de *Gargantua :* « que son royaulme luy seroit rendu (à Picrochole) à la venue des cocquecigrues. »

(1) Il avait : « *le poil, tel comme ha esté dict; les mains, comme une estrille; la plante des pieds, comme un creziou; l'epidermis, comme un beluteau; la peau, comme une gaervaldine*, etc. ». *Gaervaldine, galvardine*, sarrau, jaquette de paysan. La peau aussi rude et aussi mal soignée que le vêtement d'un rustre.

(2) Il avait : « *la cervelle en grandeur, couleur, substance et vigueur, semblable au c... gausche d'un ciron masle; les esperits animaulx, comme grands coups de poing : les pensées, comme un vol d'estourneaulx; l'entendement, comme un bréviaire déssiré* (déchiré); *le sens commun, comme un bourdon; les délibérations, comme une pochée d'orgues* (un sac d'orge); *les intelligences, comme limas sortants des fraires* (des fraises, du latin *fraga*); *le jugement, comme un chaussepied*, etc. ».

(3) « *S'il parloit, c'estoit gros bureau d'Auvergne, tant s'en failloit que fust saye cramoisie, de laquelle vouloit Parisatis estre les paroles tissues ceulx de qui parloient à son fils Cyrus roy des Perses.* C'étaient paroles dures et grossières comme la bure qui se fabrique en Auvergne; entièrement opposées aux paroles douces et moelleuses comme la soie dont Parisatis voulait qu'on usât avec son fils Cyrus. » (Voy. PLUTARQUE en *ses Apophthegmes*.)

(4) Il avait : « *la discrétion, comme une moufle* ». Il faut entendre ici par moufle, comme Oudin, « couvercle de marmite ». Quel que soit le poids de son couvercle, une marmite, mise sur le feu, laisse toujours s'évaporer, à un moment donné, une partie de son contenu. « La sapience (la science, le savoir, du latin *sapientia*) des premiers précepteurs de Gargantua n'estoit que moufles, abastardissant les bons et nobles esperits. » (L. I, ch. XV.)

(5) « *S'il resvoit, c'estoient papiers rentiers; si rien donnoit, aultant en avoit le brodeur* (le bourdeur, le trompeur). » (Voy. PASQUIER, l. VIII, p. 753.)

(6) Il avait : « *la crystalline; le nez, comme un brodequin enlé en escusson*, et *s'il songeoit, c'estoient vits volants et rampants*, etc. ». Dans le chapitre intitulé *Défaut*, de Béroald de Verville (t. II, fol. 427 de l'édit. de la Monnoye) est relaté un fait qui montre le danger de pareils songes.

(7) « *S'il marmonnoit* (marmottait), *c'estoient jeux de la bazoche.* »

(8) « *Rioit en mordant, mordoit en riant.* »

(9) « *S'il discouroit, c'estoient neiges d'antan.* »

tiative (1), perdait son temps à rien (2) et faisait tout à rebours des autres (3).

Signes particuliers : il avait au-dessus du sourcil gauche « un seing en forme et grandeur d'un urinal » et dormait les yeux ouverts (4).

En face d'un pareil personnage, qui ne se serait écrié comme Pantagruel : « Voilà une estrange et monstrueuse membrure d'homme, si homme le doibs nommer! »

(1) Il avait : « *les entreprinses, comme la sabourre* (le lest, du latin *saburra*, gros sable) *d'un gallion* ».

(2) « *Cas estrange : travailloit rien ne faisant, rien ne faisoit travaillant.*

(3) Il « *se baignoit dessus les haults clochers, se seichoit dedans les estangs et rivières. Peschoit en l'aer... Chassoit on profund de la mer*, etc. »

(4) « *Corybantioit dormant, dormoit corybantiant.* » *Corybantier* veut dire dormir les yeux ouverts à l'imitation des Corybantes, prêtres de Cybèle, chargés de veiller sur Jupiter enfant pour l'empêcher d'être dévoré par Saturne, son père.

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

Je suis arrivé au but que je m'étais proposé en commençant à écrire ces pages.

J'ai expliqué les chapitres xxx et xxxi du livre IV de l'épopée pantagruélique, qu'il est prudent et sage, prétend-on depuis trois siècles, de ne pas chercher à éclaircir. J'ai prouvé que « *cette insipide énumération qui n'a pas d'autre but*, selon le bibliophile Jacob (1), *que de rassembler la technologie anatomique* », et « *qu'il y aurait de la puérilité*, selon Burgaud des Marets et Rathery, *à prendre aux sérieux* » (2), a au contraire un sens précis, dénote une connaissance approfondie de l'*Anatomie descriptive* de la part de celui qui l'a écrite. J'ai établi, en m'appuyant sur des textes d'une autorité irréfragable, que Maître François a fait un des premiers, sinon le premier, des démonstrations publiques d'anatomie sur le cadavre. Et il est désormais acquis sans conteste — et cette découverte que j'ai faite me comble de joie et de patriotique fierté — que Rabelais a été l'émule de Vésale.

(1) Bibliophile Jacob, *Rabelais*, édit. Pierre Dupont, p. 386, en note. Édition de 1841.

(2) *Œuvres de Rabelais*, t. II, p. 162, Paris, 1858.

J'ai montré que le médecin ordinaire du cardinal du Bellay a possédé assez bien son *Anatomie chirurgicale* pour pouvoir indiquer d'avance le degré de gravité d'une blessure d'après son siège et sa profondeur, inventer un instrument de chirurgie ingénieux et un appareil de fracture qui a été copié par Ambroise Paré ; a fait preuve, à une époque où les contes les plus ridicules enfantés par l'imagination des voyageurs hâbleurs étaient universellement acceptés, d'un esprit scientifique sérieux, en appliquant dans toute leur rigueur les règles de la méthode baconienne à l'*Anatomie comparée :* en ne tenant pour vrai que ce qu'il avait vu ou ce que plusieurs autres avaient vu avant lui.

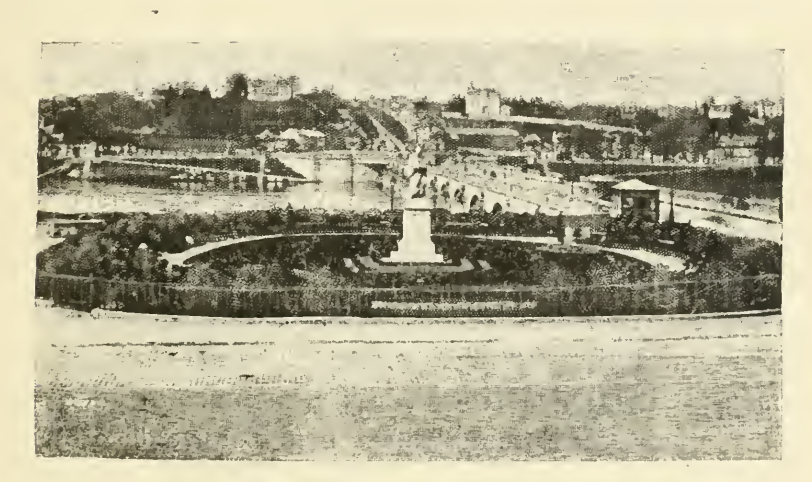
J'ai tracé, d'après ses indications, l'*Anatomie des formes* d'un des personnages de son immortel roman.

Je me suis arrêté sur les descriptions qu'il a laissées du goitre et des déformations de la trachée qu'il provoque, du sarcocèle vénérien et de la stomatite mercurielle, descriptions qui témoignent que l'*Anatomie pathologique* n'a pas été plus étrangère au « tant docte et gentil médicin chinonois », que l'*Anatomie descriptive*, l'*Anatomie chirurgicale*, l'*Anatomie comparée* et l'*Anatomie des formes*.

J'ai noté qu'il a signalé l'action physiologique des principaux aliments et des principales boissons pris modérément, avec excès ou en quantité insuffisante, le rôle de la veine rénale dans la sécrétion urinaire, les conditions qui activent ou diminuent la spermatogenèse, la corrélation qui existe entre l'intégrité et la quantité de substance cérébrale et l'intelligence, l'afflux d'une plus grande quantité de sang dans les artères du cerveau pendant un travail intellectuel, la vertu rétentrice des nerfs des orifices naturels, etc.

J'ai mentionné les divers préceptes d'hygiène qu'il a formulés, notamment ceux concernant le jeu des muscles et le soin de la peau (balnéation, hydrothérapie).

J'ai appelé l'attention sur le modèle du parfait médecin qu'il a tracé, d'après Hippocrate et Galien, et qu'il s'est appliqué lui-même à suivre ; sur des incidents mal interprétés, peu connus ou ignorés de sa vie de praticien ; sur ses connaissances étendues en pathologie et en thérapeutique ; sur sa grande réputation médicale, attestée par les médailles frappées en son honneur et les écrits en vers et en prose de ses malades reconnaissants ; sur les hautes fonctions qu'il a occupées dans les hôpitaux et dans l'enseignement de la médecine.



Square Rabelais, à Tours.

Dans ce « beau et plaisant » pays de Touraine, où abondent tous les avantages de la vie intellectuelle et matérielle, où il semble que rien ne se fasse parce que tout s'y fait sans efforts, la médecine a toujours été honorée et professée avec succès. Est-il nécessaire de citer parmi les médecins tourangeaux bien connus qui ne sont plus :

Le moine Huges de la collégiale de Saint-Martin ; Guillaume Firmat, chanoine de Saint-Venant ; le frère Jacques Tetbert, de l'abbaye de Marmoutiers ; Pierre de la Brosse ou plus correctement de Broce, chambellan de Saint-Louis et

de Philippe le Hardi ; Robert le Poitevin qui, de concert avec Coictier, soigna Louis XI ; Adam Fumée, maître des requêtes et garde des sceaux de Charles VIII ; Nicolas Provost, auteur du premier *Codex medicamentarius* français; Grégoire Martin, helléniste distingué ; Thibault de Pleini, qui a publié la *Décoration du pays de Touraine* et un promptuaire des médecines simples en rythmes joyeux ; Louis Burgensis, premier médecin de François Ier et de Henri II ; Sébastien Collin, qui a écrit, vers 1553, une *Déclaration des abus et des tromperies que font les apothicaires*; René Thionneau, médecin ordinaire de la suite du roi, à la fin du règne des Valois ; Laurent Feau, qui a composé un traité latin sur l'*Épicrasse* et soutenu une longue controverse avec Victor Pallu, de l'Université de Paris, au sujet de la saignée; Poirier, premier médecin de Louis XIV ; Heurteloup, premier chirurgien de la Grande Armée, puis Inspecteur général du service de santé ; Tourlet, professeur à l'École des Chartes, le docte traducteur des odes de Pindare, de la guerre de Troie de Quintus de Smyrne et des œuvres de l'empereur Julien, le zélé propagateur de la vaccine en France ; Baillarger et Moreau, de Tours, éminents aliénistes de la Salpêtrière; Lorain, professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine de Paris ; Cottreau, professeur agrégé à la même Faculté ; E. Labbé, Archambault, médecins des hôpitaux de Paris ; Vidal, ancien président de l'Académie de médecine ; Bretonneau et ses deux immortels élèves, Trousseau et Velpeau ; Giraudet, l'historien érudit de la ville de Tours ; Tonnelé, qui a laissé le plus rare et le plus précieux des trésors, un trésor que la rouille ni les vers ne sauraient détruire : l'amour des malheureux ;

Et, parmi ceux qui vivent et qui vivront pendant longtemps encore, il faut l'espérer, pour le plus grand bien de la science et de l'humanité :

MM. Raymond, de Saint-Christophe, qui a succédé à l'illustre Charcot dans la chaire de clinique des maladies

nerveuses de la Faculté de médecine de Paris ; R. Blanchard, également de Saint-Christophe, professeur d'histoire naturelle à la même Faculté, membre de l'Académie de médecine, fondateur et secrétaire général de la Société zoologique de France ; A. Robin, de Saint-Flovier, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, médecin de l'hôpital de la Pitié, à Paris ; X. Gouraud, médecin de l'hôpital de la Charité, à Paris ; Beaunis, d'Amboise, ancien professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Strasbourg, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne ; Léon Marchand, de Tours, pour lequel le Ministre de l'Instruction publique a créé, en 1881, une chaire de cryptogamie végétale à l'École supérieure de pharmacie de Paris ; Verneau, de la Chapelle-sur-Loire, professeur d'ethnographie à l'École coloniale, assistant au Muséum d'histoire naturelle, où il est chargé d'un enseignement spécial pour les voyageurs naturalistes ; Renaut, de La Haye-Descartes, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Lyon, membre associé de l'Académie de médecine ; Boisseau, de l'Ile-Bouchard, professeur agrégé au Val-de-Grâce, médecin-inspecteur de l'armée ; Madamet, d'Huismes, sous-directeur de l'École de médecine et de pharmacie militaires, membre du Comité technique de santé ; Moussu, de Saint-Laurent-en-Gâtines, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, etc., etc.

Dans cette brillante pléiade, il faut placer Rabelais au premier rang. Maître François est une des personnifications les plus éclatantes de la Touraine, une des plus rayonnantes manifestations de son génie médical. Inventeur précoce de toutes les idées et de toutes les curiosités modernes, esprit universel et fécond, chercheur solitaire et inassouvi, il a poussé ses devinations au delà de son siècle, jusqu'à rejoindre le nôtre.

Pour la plupart d'entre nous, la mort est plus que la fin ;

c'est l'oubli. Pour quelques-uns, c'est en quelque sorte une apothéose. Les amis de l'humanité, les serviteurs de la science laissent une trace durable de leur passage ici-bas; les frivoles et les inutiles, qui n'ont pas su consacrer au bien les facultés dont ils étaient doués, tombent comme les feuilles d'automne et disparaissent comme elles.

Nul n'a mieux mérité de la postérité que le Martial des bords de la Vienne. La scolastique ne développait que le raisonnement. Elle tendait à faire de l'homme une machine



Statue de Rabelais, à Tours.

à syllogismes et, pour ainsi dire, un automate dialecticien. Or, l'homme n'est pas seulement un être qui raisonne, c'est aussi une intelligence qui a soif de connaître et un cœur qui aspire à aimer. Rabelais l'a senti, ou du moins — et c'est là un de ses plus beaux titres de gloire — énoncé le premier.

Le meilleur moyen d'honorer et de perpétuer la mémoire des hommes de génie, c'est de leur élever des statues.

La Ville de Tours — pour ne parler que d'elle — s'est conformée à cette obligation.

Le 10 juillet 1881, la cité tourangelle était en fête. La

Municipalité, entourée des délégués du chef de l'État, du Sénat, de la Chambre des députés, de l'Armée et de la Presse, inaugurait la statue du grand railleur, Maître François Rabelais. Seule, la médecine officielle, oubliant que l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* a été l'orgueil de notre plus vieille Faculté de médecine, n'était pas représentée. Cet oubli fut remarqué, il devait l'être.

Ce livre est un hommage et une réparation.



ADDENDA

Page 56. — *Les rassettes, comme des échasses.* Dans le livre d'Estienne de la Rivière intitulé *la Dissection des parties du corps*, Paris, 1546, le carpe et le tarse sont représentés (pl. 10), le premier avec cette indication : le brassellet ou rassette, le second avec celle-ci : le tarse ou rassette.

Pages 126 et suivantes. — *Liste des reptiles d'Eusthenes.* Dans le *De Natura animalium*, de la Nature des Animaux, d'Albert de Bollstadt (*Opera*, t. VI, pages 576 à 684, édit. de 1651, 21 vol. in-folio), quelques-uns des reptiles cités par Eusthenes, ou dont le nom se rapproche de ceux cités par Eusthenes, sont décrits en ces termes :

Ahedisimon. — ... *Est de genere draconum et habet dentes vehementes* (Est du genre des dragons et a les dents fortes).

Alhartraf. — Il est de la famille des dragons et a jusqu'à cinq coudées de longueur. Sa blessure est parfois guérissable.

Armène. — Il est de la même famille que le basilic. Tout animal qu'il approche tombe mort, sans même avoir été piqué par lui.

Cafazelus. — Serpent de petite taille et de couleur rouge qui se cache dans les arbres.

Cauhares. — De la même nature que l'Arunducus, c'est-à-dire long d'une coudée et amenant par sa morsure la mort au bout de trois à sept jours.

Celidrus. — ... *Hic serpens ante in magnâ quantitate erectus ambulat, quia si se multum torserit, crepat* (Ce serpent progresse ayant la majeure partie du corps dressée, parce qu'il craque lorsqu'il se tord de trop).

Cerastes. — Il a huit cornes. C'est six de plus qu'il n'en a.

Haudion. — Ressemble beaucoup à l'Alhartraf.

Ilicinus. — *Est serpens qui habitat in ilicibus* (Est un serpent qui habite dans les ruisseaux et les rigoles). Sa piqûre est mortelle. Esmangart et Johanneau se sont donc trompés en traduisant *ilicinus* par serpent charmeur.

Phareas. — Serpent cité par Lucain. « *Quasi totus erectus graditur super caudam.* Il s'avance presque entièrement droit sur sa queue. » Ceci conviendrait au Naja ou serpent à lunettes qui se redresse dès qu'il aperçoit quelqu'un. Mais le Naja, c'est, pour moi, le basilic.

Sabrin. — *Serpens coloris arenosi habens puncta nigra et alba, et longitudo ejus est longitudo serpentis cornuti* (Est un serpent de la couleur du sable, mais ponctué de noir et de blanc et d'une longueur égale à celle du Cornuta). Le Cornuta est un reptile analogue au céraste.

Selphir. — *Est de genere viparum* (Est du genre des vipères). Le Sabrin et le Selphir d'Albert de Bollstadt sont-ils le *stabin* et le *selsir* de Maître François ?

Pour clore ce qui a trait aux animaux venimeux indiqués par Eusthenes, il me reste à dire :

(α) Que nombre de naturalistes pensent que l'Icle et l'Acontias des Anciens sont un seul et même animal, et que, pour Cuvier, « il faut reconnaître dans l'Acontias quelqu'une de ces couleuvres minces qui montent sur les arbres et s'entortillent à leurs branches ».

(β) Que les commentateurs qui ont traduit *Miliares* par mille pieds, *mille pedæ*, etc., et qui ont vu dans ce mille-pieds, en invoquant l'autorité de Galien, de Pline, etc., les uns, le scolopendre terrestre, les autres, le forficule ou perce-oreille, etc., se sont mépris. *Miliares est serpens qui, propter suam citrinitatem,*

est quasi coloris milii et ideo etiam a milio nomen accepit (Est un serpent dont la couleur citrine se rapproche de celle du millet, d'où le nom de millet qui lui a été donné). C'est notre millet (*Crotalis miliaris*).

(γ) Que les scorpènes, *vulgo* scorpions, crapauds, diables de mer, sont des poissons, que leur grosse tête épineuse et la peau molle et spongieuse qui les entoure le plus souvent rendent hideux, dégoûtants et redoutables. Pline, Dioscoride, Rondellet, Salviani ont fait mention de la grande scorpène ou scorpène truie (*Scorpœna scrofa*). Du vin dans lequel est mort ce genre de scorpène est, au dire de Pline, très efficace contre les douleurs du foie.

La Rascasse (*Scorpœna porcus*) est un des poissons indispensables pour la confection d'une bonne bouillabaisse.

Ce plat phocéen accompli, sans défaut.

(Méry.)

Page 260. — *Les nerfs optiques, comme un fusil.* Panurge avait « un fusil garni d'esmorche (amorce), d'allumettes, etc. ». Les allumettes de Panurge étaient des petits bouts de bois blanc ou de chanvre soufrés à leurs extrémités. Stace, Juvénal et surtout le satirique Martial ont fait allusion à des allumettes de ce genre auxquelles Agricola, au xvie siècle, a consacré également quelques lignes dans son *De Re metallicâ*. Cent ans plus tard, Boyle a conté, dans l'*Artificial phosphori*, avec quelle stupéfaction il a vu se produire un mélange explosif en associant les fleurs de soufre au phosphore, ce philtre magique dont l'influence était si redoutée. C'est seulement en 1831 qu'un médecin de Saint-Lothain (Jura), le Dr Sauria, a imaginé de fabriquer des allumettes avec du soufre, du phosphore et du chlorate de potasse.

Page 291, Note 4. — Aux héros du roman rabelaisien cités dans ce volume et dont l'existence est bien établie et la personnalité nettement déterminée : à Alcofribas Nasier et Séraphin Calobarsi (François Rabelais), à Scurron et Rondibilis (Schyrron

et Rondellet, professeurs à la Faculté de médecine de Montpellier), Her Trippa et Henry Cotiral (Henri Corneille Agrippa), Thaumaste (Thomas Morus, chancelier d'Angleterre), Raminagrobis (le poète Crétin), Janotus de Bragmardo (l'orateur Janotus), Xenomanes (Jean Alphonse le Saintongeois), Jamet Brayer (Jacques Cartier), Fayoles, quart roy de Numidie (Louis de Brezé, grand sénéchal de Normandie, seigneur de Fayoles en Auvergne), Malicorne (Marc de La Rue, sieur de la Couste et de Roche-Corbon), Picrochole (Scévole ou Gaucher, médecin de Renée de Bourbon, abbesse de Fontevrault), Marquet, beau-père de Picrochole, Grippeminaud d'Oppède, le bourreau des Vaudois, Jean des Entommeures, procureur des fermiers de l'abbaye de Seuilly, Babin, cordonnier à Chinon, etc., etc., il faut ajouter : Ulrich Gallet, bourgeois de Chinon, parent de Rabelais, Jean Denyau, charron à Chinon, Jean Gaymard, receveur de l'abbaye Seuilly, M. de la Bellonière (René Dupuy, auquel a appartenu jusqu'en 1534 la terre de la Bellonière, située sur la commune de Cravant, à 7 kilomètres de Chinon), M de Maulevrier (Guillaume de Ballan, dont la maison seigneuriale, située à Lerné, subsiste encore en partie), le capitaine Chappuys (le poète Claude Chappuis d'Amboise, valet de chambre de François Ier), Breton Villandry (Claude Breton, seigneur de Villandry, un des officiers de la cour de François Ier), Don Philippe des Marais, vice-roi de Papeligosse (Philippe Chabot, seigneur de Brion, comte de Buzançais), l'abbé de Tranchelion (Antoine de la Garde, de la famille des Tranchelions du Limousin, abbé de Saint-Genou, de Déols et de Vernusse en Berry, vicaire général de René, cardinal de Prie), Tinteville, évêque d'Auxerre (François II Dindeville, évêque d'Auxerre), le tavernier Guillot, d'Amiens, Geoffroy à la Grand Dent, le persécuteur des religieux de Maillezais, fils de Geoffroy de Lusignan, etc.

Séraphin Calobarsi, le nom du savant médecin chargé par Ponocrates de remettre « Gargantua en meilleure voie », est, en effet, comme Alcofribas Nasier, l'anagramme de François Rabelais. Pour en être persuadé, on n'a qu'à reconstituer cet ana-

gramme en changeant l'F de François en *ph*, ce qui, au point de vue philologique, n'implique aucune différence :

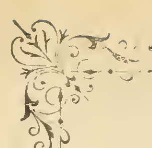
5 3 4 7 8 11 6 1 14 9 12 2 10 13 16 15
F R A N Ç O I S R A B E L A I S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
S É R A P͡H I N C A L O B A R S I

Pour de plus amples détails, voy. DE BUSSEROLLES, *Dict. géograph., hist. et biog. d'Indre-et-Loire,* et *Bullet. de la Soc. archéol. d'Indre-et-Loire*, t. IV, 1879; Ch. ARNAULD, *Histoire de Maillezais ;* LE DUCHAT, ESMANGART et JOHANNEAU, BURGAUD DES MARETS et RATHERY, AUDIGER, DUCROT, DUBOUCHET, H. GRIMAUD, etc., *passim*, et les *Coustumes du Duché et Bailliage de Touraine en* 1500 ; la *Gallia Christiania*, t. II, col. 147 ; *Menagiana*, p. 429 de l'édition de 1693 ; la note écrite de la main du sieur BOUCHEREAU, érudit tourangeau du commencement du XVIIe siècle, dans les *Manuscrits Dupuy*, à la Bibliothèque nationale ; le vol. II (carton de l'abbé de Seuilly) et le fol. 407 du vol. F des *Archives du département d'Indre-et-Loire;* l'*Histoire chronologique de la grande Chancellerie de France*, t. I, p. 95, etc.

TABLE DES MATIÈRES

28-7-8. — TOURS, IMP. E ARRAULT ET Cie.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28



VILLEGAGNON, ROY D'AMÉRIQUE

(1510-1572)

UN HOMME DE MER AU XVI[e] SIÈCLE

Par **Arthur HEULHARD**

Un beau volume in-4 raisin, avec cartes, figures et planches.

Exemplaire sur papier vélin . . . . 40 fr.

Le même, avec les miniatures de Le Testu coloriées . . . . . 60 fr.

Exemplaire de grand luxe, sur papier vergé de Hollande, avec les miniatures coloriées . . . . 100 fr.

Docteur G.-A. LESSON

LES POLYNÉSIENS

LEUR ORIGINE, LEURS MIGRATIONS, LEUR LANGAGE

Ouvrage rédigé d'après le manuscrit de l'auteur

Par **L. MARTINET**

4 forts volumes in-8, avec cartes . . . . 60 fr.

Docteur L. LECLERC

HISTOIRE DE LA MÉDECINE ARABE

2 volumes in-8 . . . . 20 fr.

LA CHIMIE AU MOYEN AGE

Par **M. BERTHELOT**

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences

3 volumes in-4. . . . . 45 fr.

Alexandre BERTRAND

De l'Institut

NOS ORIGINES

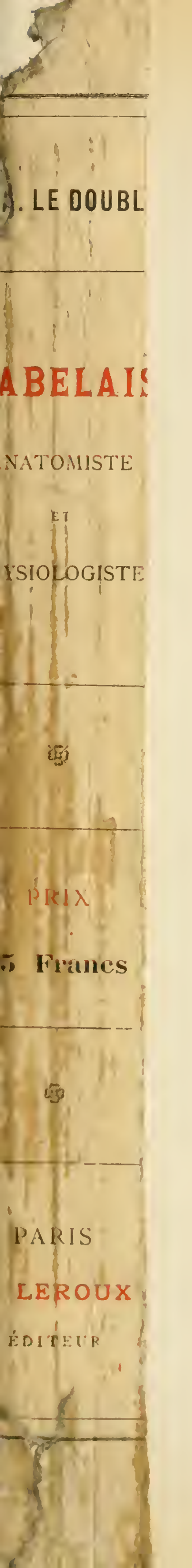
Volume d'introduction : Archéologie celtique et gauloise. In-8, dessins, planches et cartes en couleurs. . . . . 10 fr.

I. — La Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes. Nouvelle édition refondue et augmentée. In-8, nombreuses illustrations et cartes . . . . 10 fr.

II. — Les Celtes dans les vallées du Pô et du Danube, par A. Bertrand et S. Reinach. In-8, nombreuses illustrations . . . . 7 fr. 50

III. — La religion gauloise. In-8, nombreuses illustrations. . . . 10 fr.





LE DOUBL
ABELAI
NATOMISTE
ET
YSIOLOGISTE
PRIX
5 Francs
PARIS
LEROUX
ÉDITEUR

MAR 18 1986


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 625 012 0

